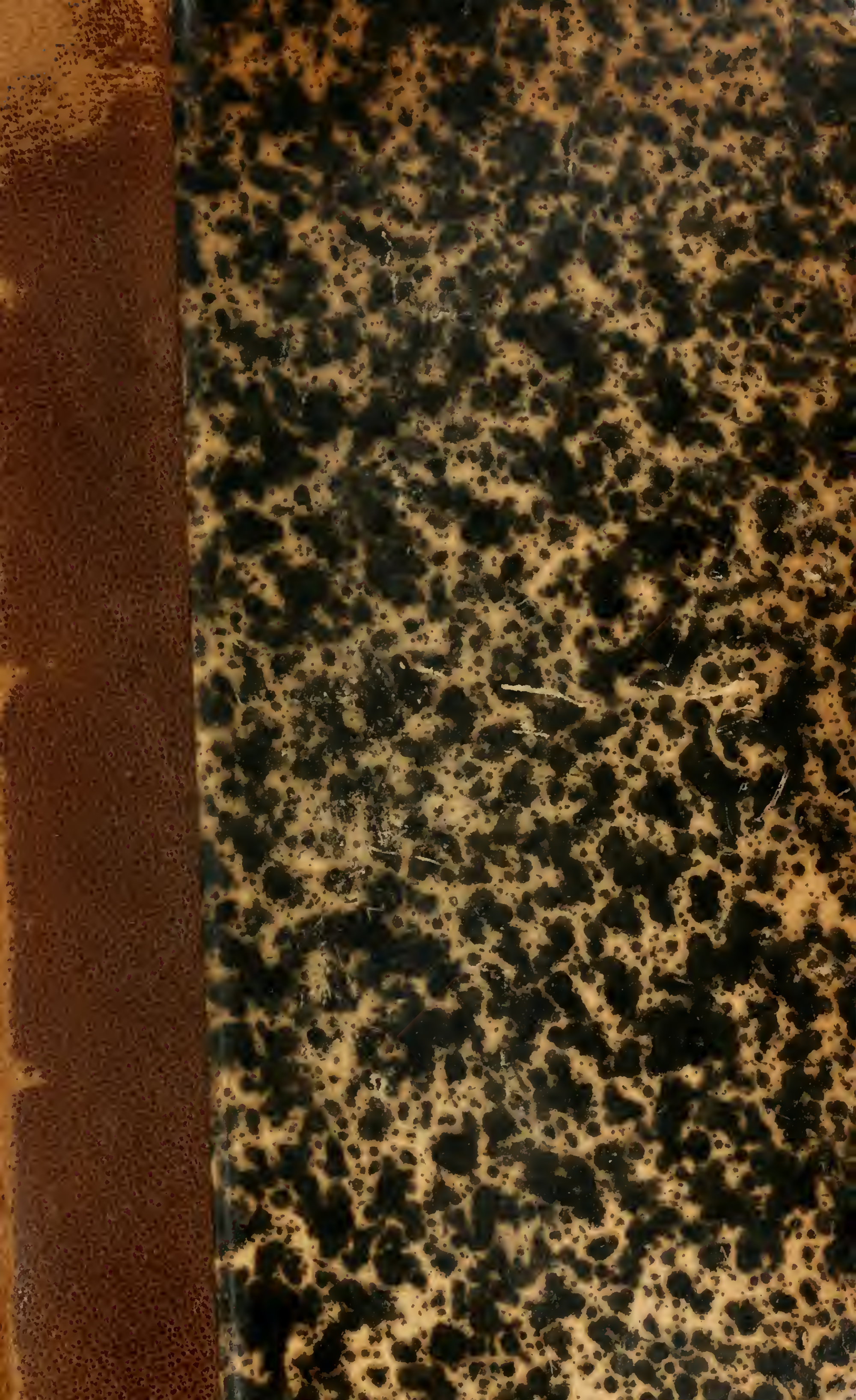
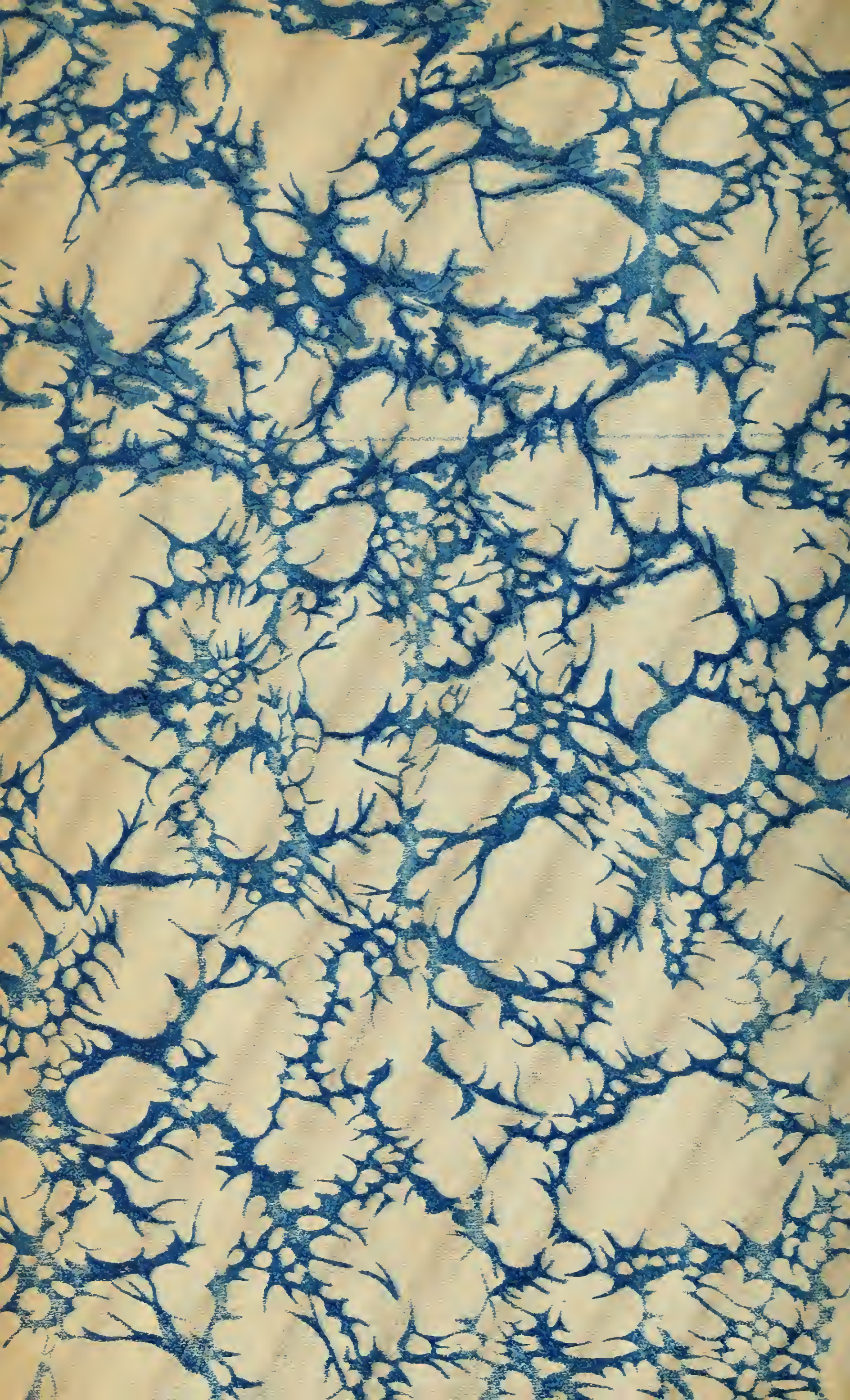






LE

SOLDAT IMPÉRIAL

DU MÊME AUTEUR

Les Chouans de la Mayenne (1792-1796).

Le Soldat impérial (1800-1814). Tome Ier. *Le Recrutement. — Le Matériel. — L'Instruction. — La Solde. — Les Vivres. — L'Administration.*

PARIS. TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 5824.

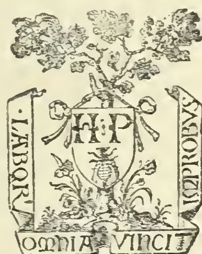
JEAN MORVAN

LE SOLDAT IMPÉRIAL

(1800-1814)

TOME DEUXIÈME

LA VIE EN CAMPAGNE — LA BATAILLE — LA MORTALITÉ
LES PRISONNIERS — LES RÉCOMPENSES — LE MORAL



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1904

LE SOLDAT IMPÉRIAL

(1800-1814)

PREMIÈRE PARTIE

LA VIE EN CAMPAGNE

CHAPITRE PREMIER

LES GUERRES HEUREUSES

La vie des armées révolutionnaires. — Les désagrégations spontanées. — Les pillages, l'indiscipline et les duels en campagne. — Le commandement anarchique.

I. — L'armée de réserve : ses excès en France; Marengo; la trêve. — L'armée de Moreau : l'austérité calculée; les mouvements plus lents; les pillages moindres. — L'indiscipline générale. — L'armée roulante. — La paix, les travaux publics; les repos en caserne et la maraude dans les garnisons; les désordres; les privilèges et les prétentions du sabre. — Les camps.

II. — Saint-Domingue. — La campagne de 1805; marche vers le Rhin; traversée des pays alliés : course et débandade; le bond sur Vienne; les ravages; misère et bombance d'Ulm à Austerlitz; bien-être après la victoire. — Etapes destructrices; élan sans pareil.

III. — En Dalmatie. — Conquête de Naples : brigands insurgés et soldats pillards; souffrances des hommes : indifférence des chefs.

IV. — Les cantonnements d'Allemagne. — La concentration brusquée. — La campagne de Prusse; l'armée descend sur l'Elbe en torrent; inexpérience gaspilleuse du soldat : vain essai de discipline; dans le Mecklembourg. — Les dépôts. — Le Brandebourg sablonneux. — La Pologne pauvre et bourbeuse. — Les Polonais enthousiastes foulés par nécessité et par habitude. — La misère autour de Varsovie. — Les premiers renforts accourent, précipités, et arrivent fatigués, usés. — Eylau; la demi-dissolution de l'armée. — Le repos sur la Vistule : la destruction totale du pays. — Les nouveaux renforts. — La famine. — Les camps; maraude et misère. — Campagne

d'été. — Tilsitt. — Le retour. — Les cantonnements. — La Prusse surchargée écrasée. — Le départ en charrette. — L'armée à Mayence et en France. — Le soldat, maraudeur et destructeur, par fatalité devient avide d'argent, et, sous peine de mort, doit s'en procurer de gré ou de force.

En campagne, l'observation des minuties du service intérieur cesse. Le souci de vaincre obsède les chefs et le soin de leur conservation personnelle opprime les soldats. Les premiers sont portés à négliger les vétilles de la discipline; les seconds à dédaigner cette discipline dès qu'elle n'aide plus à les pourvoir. Abandonnés à leur sort, sans argent et sans vivres, les hommes prennent pour guide leur estomac. Cependant l'uniforme les retient, l'uniforme spécial qui les distingue, qui les fait reconnaître, qui peut attirer sur eux le châtiment; l'uniforme qui, pour les natures d'élite, décèle l'honneur intact d'un corps, ou que ces natures-là gardent sans tache, afin de lui acquérir de l'honneur. Mais si l'uniforme demeure sommaire, et si parfois il n'existe point, le corps tout entier ne se trouve pas intéressé à la tenue d'un de ses membres, n'est point responsable de ses actions, et le lien le plus puissant de la discipline parce qu'il est visible, disparaît.

Or les armées de la fin du dix-huitième siècle sont mal payées ou point payées, privées de rations, par suite vouées à la maraude, au pillage et au vol. Et comme l'uniforme leur manque le plus souvent, comme la nature humaine abandonnée à elle-même et encore dans son adolescence, tend à la destruction, les soldats de ces armées se livrent à leurs passions : le moyen de satisfaire celles-ci s'offre-t-il à leur portée, aussitôt elles deviennent exigeantes, immenses, effrénées.

Sous la Révolution, quoi qu'on en ait dit, les soldats pillent sans cesse. Ils dévastent le Palatinat après le déblocus de Landau; ils maraudent en Belgique et en France. Ils continuent leurs déprédations en 1794 et en 1795, sauf là où les représentants les contiennent. En Vendée, « telle est leur habitude de tirer sur les volailles que celles-ci, dès qu'elles aperçoivent quelque habit d'uniforme, se sauvent sur le signal donné par l'une d'elles, à peu près comme lorsqu'elles voient un épervier planer sur leurs têtes ». La chasse est rigoureusement interdite dans ce pays; mais les militaires en usent et en abusent, sans contrainte. Ils procèdent de même en Italie, en Hollande, et ne cessent que lorsque les habitants assas-

sinent les isolés. Aux Pays-Bas, casernés dans les maisons, vers onze heures du soir, ils se lèvent, s'habillent, passent leur veste d'écurie à l'envers, se munissent de leur sac à avoine, s'arment de leurs pistolets, vont en campagne et reviennent plus ou moins chargés. Ce manège dure jusqu'à ce que l'un d'eux soit blessé en dévalisant un poulailler. Parfois, la maraude ne produit rien : tel dans les Alpes-Maritimes en 1799, et cependant elle est si impérieuse que plusieurs soldats « s'empoisonnent avec des racines de ciguë qu'ils prennent pour des carottes sauvages »; parfois, elle est interdite : tel dans l'armée de Jourdan, en 1796; mais comme ce général n'assure aucune subsistance, cette armée se trouve « dans un dénuement absolu et dans un épuisement complet » au moment où commence sa retraite; tel dans l'armée du Rhin, en 1799 — pour faire pièce aux méthodes de l'armée d'Italie — où l'on fusille devant le front d'un régiment « un vieux chasseur parce qu'étant en reconnaissance il a pris deux chemises chez un paysan » (1).

En somme, chez tous, l'avidité est extrême; une avidité qui n'égale point celle des officiers prussiens, car « il n'en est pas un seul dont les bagages n'aient été doublés par le pillage à leur sortie de France », ni celle des mercenaires sous leurs ordres, qui abandonnaient leurs camarades sur les routes de Champagne où ils tombaient fatigués et dépouillaient « pendant qu'ils respiraient encore », mais qui néanmoins se manifeste à toute occasion, et que n'arrêtent ni l'abondance des vivres, ni le danger. Le soir de Zurich, sur la route de Winterthur, la 102e monte à l'assaut d'une batterie russe. A ce moment un boulet français frappe un fourgon ennemi, y défonce un tonneau d'argent, éparpille les écus. « Les soldats émerveillés d'une pareille découverte ont bientôt abandonné tout autre soin que celui du pillage. Les tonneaux sont brisés; leur contenu enlevé. Le désordre est à son comble. L'ennemi s'en aperçoit, lance sur eux un corps de Cosaques ». Par bonheur, des hussards ont gardé leurs rangs, et ils les repoussent. Quant à leurs officiers, s'ils ne reviennent point avec de riches dépouilles, à la façon de leurs camarades étrangers, c'est qu'ils n'ont ni caissons pour les contenir, ni chevaux pour les traîner.

(1) Girault, Reiset, Dupuy, Bricard, Berthezène, *ibid.*,. — Yves Besnard, *Souvenirs d'un nonagénaire*, — Chuquet, *Guerres de la Révolution.*

Leurs généraux, qui possèdent fourgons et calèches, ne s'en privent point. (de pauvres qu'ils étaient en 1789, après avoir été laissés presque sans solde durant les guerres, on les voit, en 1799, posséder terres et châteaux (1).

Non seulement ces soldats sont portés à la maraude et désireux d'un argent qui ne fait que glisser entre leurs doigts, mais qui, parfois, leur sauve la vie, ils sont indépendants, indisciplinés, et détachés à demi d'une patrie qui leur est marâtre. De même que, lorsqu'il s'agit de partir à l'armée, les deux tiers des conscrits sont réfractaires, lorsqu'il faut quitter l'intérieur, entrer en campagne, la moitié des soldats improvisés reste en arrière, se terre dans les villes, se disperse dans les campagnes, s'évanouit. Landrieux organise un corps de chasseurs superbes, fiers sous l'uniforme par les rues des villes du Midi, vrais sans-culottes quoique bien vêtus, et durs à cuire, au moins en parole. Ils sont 1,800. Au passage du pont du Var, il ne lui en reste que 450. Coignet est incorporé dans un bataillon, parmi des centaines de conscrits comme lui : « Il n'y a pas de discipline; il se fait une révolution et la moitié s'en va chez eux... Il est accordé quinze jours pour rejoindre le bataillon, sans quoi on sera porté comme déserteurs... Les retardataires sont ramenés par les gendarmes et on met le bataillon à la raison » sans qu'il soit redevenu complet. Isolés de leur famille, enfants perdus mis en présence de l'ennemi, dès que la discipline s'endurcit, ils s'échappent, passent à l'étranger. Sur le Rhin, des chasseurs subissent, par exception, « des revues de propreté si fréquentes qu'il leur faut emporter de la terre de pipe à la grand'garde pour blanchir leurs buffleteries »; un maréchal des logis fuyant aux Autrichiens avec armes et bagages « donne le signal de la désertion. Celle-ci enlève au 11e chasseurs plus de 50 bons soldats » : il faut faire rétrograder le régiment dans le Doubs et dans la Haute-Saône. En face de leurs adversaires, ils n'ont point la mine revêche. Quelquefois, « ils concluent avec eux une paix tacite et momentanée pendant laquelle ils se réunissent ». Leurs vedettes, leurs patrouilles boivent, trinquent ensemble; ils « échangent d'amitié quelques pipes de tabac, puis reprennent leurs postes, recommencent des luttes sin-

(1) De Maleyssie, Routier, *ibid.*

gulières qui ressemblent plus au combat du chevalier dans un tournoi qu'aux mortels assauts de la grande guerre. Ils ne se soucient point du code de la République. Leurs officiers, même aux garnisons frontières, reçoivent les hors la loi. Ceux de Huningue traitent les émigrés de Bâle, et, partout en campagne, après la bataille ils redeviennent pour eux fraternels (1).

Mais s'ils sont en marge des lois de l'État, et s'ils demeurent indulgents à ceux que la politique destine à l'échafaud, ils n'en conservent pas moins entre eux des coutumes d'honneur, un respect monarchique de leur personne et de leur corps que la Révolution, par les amalgames, par le numérotage des demi-brigades, par les peines sévères portées contre les duels, n'a pu détruire. De même qu'à la caserne ils escrimaillaient sans cesse, en campagne, à quelque pas de l'ennemi, pour un rien ils dégainent, se frappent et s'entre-tuent. Artilleurs contre cavaliers, cavaliers contre fantassins, soldats d'élite entre eux ou contre les soldats du centre, anciens contre recrues, réquisitionnaires furieux de leur métier contre volontaires casse-cou jouent de la lame; ils se couturent le visage d'estafilades, s'en tirent glorieux ou succombent sur le pré. A Renchen, dans la Forêt noire, raconte l'un d'eux, en face de hussards hongrois, « un brigadier est grièvement blessé en duel par un caporal de grenadiers... on dit que la chose ne s'est pas loyalement passée. Il est convenu qu'on se battra 50 chasseurs contre 50 grenadiers. Le secret est bien gardé. Ils se rendent sur le terrain lorsqu'une cantinière s'interpose, les fait s'expliquer... La paix se fait, et ils se retirent bons amis après avoir vidé le baril de la cantinière (2).

En eux, par suite de l'éloignement de la famille, les instincts aventureux se développent. Insoucieux de leur vie et par suite de celle des autres, ils recherchent âprement les jouissances les plus simples, les plus naturelles, celles des sens : l'ivresse du vin, l'ivresse de la force et l'ivresse de la chair. Pour se les procurer, il leur faut des combats singuliers, un argent qu'on ne leur donne point et sans lequel ils obtiennent peu. De là leurs duels; de là leur avidité : ils se volent les uns les autres; de leur défroque ils vendent tout ce qu'ils peuvent; ils dépouillent leurs prisonniers

(1) Landrieux, *Mémoires*. — Coignet, Dupuy, Noel, Pion des Loches, *ibid.*
(2) Dupuy, *ibid.*

et leurs camarades tombés dans la bataille, et, à l'occasion, sans s'en douter, ils se sacrifient.

I

En 1800, durant la formation de l'armée de réserve, l'esprit de destruction se manifeste, et même chez les conscrits, car leurs généraux ne s'y opposent point ou l'excitent. Ce qui frappe le plus l'honnête garçon de ferme qu'est Coignet, c'est que son général, Chambarlhac, près de Corbeil, « les fait camper dans les vignes »; c'est qu'au lieu de s'arrêter à Auxerre, ville où les citoyens offrent de les loger, il les conduit un peu au delà, refuse les voitures de paille et de bois qu'on lui amène et que force est aux soldats « de brûler les paisseaux et de couper les peupliers ». La nouvelle de ces saccages se répand à Paris. L'opinion s'en émeut. Bonaparte, afin d'en atténuer l'effet, écrit à Maret : « Les demi-brigades qui étaient sorties de Paris avaient commis quelques excès et élevé quelques nuages. Je désire que vous fassiez connaître la bonne conduite qu'elles ont tenue à Dijon ». Mais il n'y a pas qu'elles. Des demi-brigades viennent de l'Ouest en toute hâte, doublent les étapes, auquel cas « il leur sera donné double ration, et elles seront traitées comme si elles avaient été deux jours ». Or, les rations sont rares. On ne peut, à chaque gîte, les leur fournir complètes. De là des maraudes tout le long de la route. Les guides du Consul, soldats éprouvés et choisis, un jour commettent eux-mêmes des désordres à Avallon. Le lendemain, le commissaire, auquel Eugène Beauharnais, leur chef, a promis une indemnité se présente pour la réclamer. En guise de numéraire, Eugène le menace de lui brûler la cervelle. Le Bourguignon tire son pistolet et riposte : «Voilà de quoi vous répondre! » Finalement les indemnités sont payées; mais, peu après, le commissaire est révoqué (1).

Tandis qu'à Gênes les soldats assiégés « se trouvent heureux

(1) *Corr.*, 4733, 4765. — COIGNET, DE GIRARDIN, *ibid.*

de manger la paille des hôpitaux » et ne se soutiennent que par le vin, qui est en abondance, sur la route du Saint-Bernard la maraude continue et des cas d'indiscipline se manifestent, qu'on ne châtie point. « Les brigands de Chambarlhac » détestent leur chef, qui ne bivouaque pas avec eux; lors du passage de la montagne, un canonnier qui soigne sa pièce et qu'il conseille à tort et à travers, menace de l'assommer; à Marengo, il se dissimule, disparaît dès les premiers coups de feu; aussi le surlendemain ses soldats tirent sur lui (1).

Certes, des régiments entiers ne quittent plus leur poste, sans ordre, afin de vivre mieux à l'aise, ainsi qu'ils l'ont fait dans la campagne précédente, mais un esprit peu différent subsiste, qu'atténue durant un mois la présence du Premier Consul. Quoique l'armée, ornée de rameaux verts, en reconduisant jusqu'au Mincio les Autrichiens qui tiennent le côté gauche de la route, soit bien nourrie, elle maraude. Les poules disparaissent, et même l'argenterie des châteaux, là où elle passe. Parfois il arrive qu'une cantinière servant de recéleuse est condamnée « à être tondue, et, menée sur un âne, toute nue, défile devant le régiment »; mais c'est bien moins un châtiment qu'une mascarade barbare et les pillards invétérés sont aussi peu poursuivis que les voleurs puissants. Commandés par Brune, qui se montre incapable et sans prestige, les soldats, durant l'armistice, cantonnent ou bivouaquent au hasard, et, dans la riche Lombardie, végètent presque abandonnés. Leurs vêtements tombent en loques. On leur donne des vivres moisis, gâtés, pourris. Aussi, dans leur misère et leur inactivité, dès qu'ils se promènent hors de leur caserne, cherchent-ils à grapiller. A Crémone, les camarades de Coignet découvrent une cave creusée sous la montagne. « Il y a danger à violer le domicile, vu que la guerre n'est pas déclarée. » Un fourrier fait un bon avec la connivence du lieutenant de la compagnie et du domestique du colonel, et vraisemblablement, la troupe se grise durant plusieurs jours. Les troupes de la république italienne leur montrent l'exemple, chapardent, volent leurs propres concitoyens, échangent des coups de stylet après des parties de mourra à l'ombre des vieux édifices. Chacun profite

(1) Stiegler, *le Maréchal Oudinot*. — Marbot, Thiébault, Coignet, *ibid.*

de sa conquète et l'épuise. Savournin, général d'artillerie, n'éprouve aucune honte à prendre. dans Gênes, et « par économie, pension chez une femme entretenue ». De même que l'ennemi tué, la ville enlevée d'assaut est au soldat. Les vêtements, les havresacs, les bottes, les broderies de l'un; les richesses, les victuailles, les femmes de l'autre, sont dépouilles opimes. Brune ayant ménagé les Arétins, Bonaparte le lui rappelle : « Lorsqu'une ville se laisse prendre d'assaut, elle doit en porter la peine. Il faut être là-dessus impitoyable.... Tous les peuples étrangers, mais surtout les Italiens, ont besoin de temps en temps d'exemples sévères. » On ne se prive point de les donner. Cependant, comme les opérations cessent, à la fin force est de se contenir et de vivre sur le pays sans trop de violences (1).

L'armée de Moreau est d'apparence plus austère. La froideur, la simplicité y sont de bon ton, et le général en chef, vêtu d'une redingote bleue sans ornements, fumant sa grosse pipe allemande, conquiert par sa bonhomie calculée les jeunes gens dont il s'entoure et les hommes qu'il commande. La discipline qui y règne, et l'air un peu spartiate qu'on y garde sont pour la montre, et pour contraster avec l'élan désordonné et l'ardeur à jouir de l'armée d'Italie. Tandis que les états-majors de celle-ci font la fête à Milan, déploient un luxe exubérant, s'excitent par une musique superficielle et passionnée, lâchent toute bride à leurs appétits, les officiers de Moreau, à Munich, tout en cultivant des relations discrètes avec les belles Bavaroises, gardent une attitude bourgeoise et réglée, et se complaisent, avec affectation, dans une musique plus familiale et plus profonde. Le soldat, dès qu'il peut s'échapper des entraves de la discipline commet, ici et là, de semblables actes. Toutefois, de ce que ses chefs s'occupent davantage de lui, il résulte qu'il a moins à dévaster pour se pourvoir lui-même. Mais, ainsi que partout ailleurs, une fois qu'il est repu, c'est folie de vouloir l'approvisionner pour l'avenir. En marche, il jette son pain sur la route. Parfois, un doux original, « qui sert comme grenadier avec ses épaulettes de capitaine », La Tour d'Auvergne, ramasse ce pain, « l'enfile à une corde et le soir, rendu au bivouac, le distribue à ceux qui en manquent ». On l'aperçoit qui en porte

(1) *Corr.*, 5159. — Coignet, Marmont, Pion des Loches, *ibid.*

« des charges énormes ». Aussi, après que ces soldats ont fait irruption dans la Haute-Autriche, des oies pendues à leur selle, des jambons sur leur havresac et des bouteilles attachées à leur banderole, répandus dans la montagne aride, se trouvent-ils fort malheureux. Il neige, gèle, pleut constamment. Les vivres sont rares. La maraude est impossible. « Les paysans assassinent les Français qui ont l'imprudence d'aller seuls... C'est à peine si les officiers osent faire promener leurs chevaux, dans la crainte que les malheureux paysans, qui sont exaspérés, n'attaquent les palefreniers qui les montent. » Par contre, ceux qui sont cantonnés en Styrie, « où les habitants leur font bon accueil », ou dans la vallée du Danube se trouvent bien. A Kremsmunster, « ils boivent tout le vin du couvent ». Les Autrichiens, de mœurs douces, sont pour eux des hôtes bénévoles et l'existence presque indépendante qu'ils mènent en pays conquis contribue à entretenir l'indiscipline qu'avait exaltée le fracas de la guerre (1).

Lorsque, la paix signée, ces armées refluent sur le territoire français, on conçoit combien il est difficile de contenir des hommes habitués à la liberté par huit années de guerre; des hommes ayant perdu toutes leurs habitudes pacifiques, ayant acquis des besoins et des vices nouveaux, et l'on devine comme il sera dur de réduire à la portion congrue des êtres vigoureux, actifs, audacieux, rusés, et si manifestement antisociaux.

D'ailleurs, Bonaparte n'a pas seulement à mâter ces victorieux. A la fin du Directoire et durant les premiers mois consulaires, sur les routes de France, à trois sous par lieue, une multitude de soldats épars circule. C'est l'armée roulante, 20,000 hommes peut-être. Grâce à la complicité des scribes dans les corps et les états-majors, des employés dans les bureaux des places, les soldats se font délivrer indûment des feuilles de route qu'ils changent, grattent, falsifient au cours de leur trajet, selon leur fantaisie, au gré d'une camaraderie éclose le long du chemin, et ils errent des Alpes en Hollande, de là en Bretagne et au Rhin. Ainsi Routier passe de l'armée de Bavière au 13e chasseurs, à Berne; de là, il est dirigé sur le 102e, en Italie; mais, à Genève, il se fait délivrer une nouvelle feuille de route pour le 46e, à la Rochelle, ville qu'il n'at-

(1) Dupuy, Marmont, Hugo, Bigarré, Girault, Reiset, *ibid.* — *Les armées françaises jugées par l'étranger.*

teint pas. Il va à Nantes, à Laval, d'où il repart pour le 102e, et comme « il a suffisamment tâté de l'armée roulante, comme il en est dégoûté pour toujours », il rejoint son dépôt à Alexandrie où il est habillé, armé, équipé sur-le-champ, où il prend quinze jours de repos, qu'il a bien gagnés, et, peu après, passe fourrier (1).

A peine en garnison, des chasseurs, qu'on dit subordonnés, ne songent qu'à partir. La caserne les ennuie. « L'état militaire leur paraît une captivité. » Dans le Midi, « la désertion désole l'armée ». Les régiments qui se promènent à travers la France presque sans repos se conservent mieux : l'activité brouillonne du soldat se répand sur les routes, se perd dans les campagnes et, en même temps, le corps recueille quelques engagés. Toutefois les déserteurs sont si nombreux qu'il faut en dresser l'état nominatif par arrondissement; qu'il « faut accorder à la gendarmerie 12 francs par homme arrêté et conduit au corps », et qu'en avril 1805, alors que la surveillance s'est resserrée, alors que la plus grande partie de l'armée est concentrée dans les camps, indépendamment de 439 militaires détenus près des conseils de guerre et de 824 condamnés au boulet, il s'en trouve 8.330 qu'elle escorte à l'intérieur (2).

Cependant, les congés ont enlevé de nombreux vétérans, qui sont partis ailleurs chercher aventure; il en est qui sont allés à travers l'Espagne jusqu'aux lisières du Portugal et l'ont épouvanté; qui, dans la Péninsule, ont bu un vin de folie, ont été mangés par les poux et ont succombé à coups de navajas ou à coups de massue parce qu'ils étaient trop entreprenants auprès des dames; il en est qui ont été détachés sur les diligences de l'Ouest ou mis en cantonnement dans les bourgs bretons; il en est enfin, et des milliers, qui se sont embarqués pour Saint-Domingue, et qui ne reviendront plus. L'armée qui s'y dirige « renferme une foule d'hommes qui ont témoigné le désir de faire partie de l'expédition; elle compte aussi beaucoup de ces esprits remuants et inquiets pour qui l'état de paix est insupportable, et qui ne se trouvent bien que là où ils ne sont pas. » Elle contient des Suisses, des Polonais, des déserteurs français et étrangers, des hommes

(1) Routier, *ibid.*
(2) *Corr.*, 7273, 7274, 9943. — *Corr. de Davout*, 22 février 1804. — Colbert. — Chabanais, rapport au ministre, 24 novembre 1802.

« de bonne volonté » demandés aux régiments et quelques bataillons de l'armée du Rhin, hostiles au pouvoir consulaire, qu'après avoir promenés de ville en ville le gouvernement éloigne au delà des mers et voue, sans bien s'en rendre compte, à l'exil et à la mort (1).

De plus, parmi ceux qui restent, les uns creusent ou réparent des canaux à Carcassonne, à Narbonne, à Saint-Quentin; les autres remettent en état les routes, travaillent aux fortifications d'Alexandrie; d'autres, enfin, collaborent aux cérémonies du culte rétabli, vont à la messe en corps, offrent le pain bénit, et, après des semaines de bombances bruyantes, prennent l'apparence de petits saints (2).

Mais quelque tâche qu'ils fassent, ils ne changent guère et leur arrivée dans une garnison n'y amène pas le bonheur. L'Italie du Nord ne les voit point avec les yeux de Chateaubriand : « Au milieu de leur camp, des Italiennes vendent des fruits sur leurs éventaires... les soldats leur font présent de leur pipe et de leur briquet... ils se mêlent aux occupations de l'habitant chez lequel ils logent, tirent l'eau du puits, mènent les agneaux au lavoir, fendent le bois, font le feu, veillent à la marmite, portent les enfants dans leurs bras ou les endorment dans leurs berceaux ». Au lieu de s'abandonner à cette réjouissante berquinade, le paysan lombard le plus souvent juge que le soldat se mêle de trop de choses chez lui et l'arrête de son stylet. Le garnisaire français y boit sec, s'y entre-tue, parfois s'y révolte comme à Turin où il massacre un chef de bataillon, y crâne à côté des soldats italiens qui sont instruits à coups de bâton, et, même en 1804, « vexe les habitants d'un pays où l'on doit s'étudier à se faire aimer, non à se faire haïr » (3).

(1) *Corr.*, 5826, 6017, 6189, 6445, 8414. — MARBOT, COIGNET, SAVARY, BONNEFOUX, *ibid.*

(2) *Corr.*, 6360. — COIGNET, ROUTIER, *ibid.*

(3) *Corr.*, 5667, 5701, 7695, 7924. — CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe.* — ROUTIER, *ibid.* — STENDHAL, *Journal.* Stendhal, qui est dragon, et moins poète, ne colore pas ainsi sa vie : il fait des armes et pour cela, paye 12 francs par mois à un sergent « maître d'armes, contre-pointe ». Il reçoit des leçons d'un chef de musique, « lequel ne vaut rien ». Il pourrait avoir deux contessina : « mais elles ont un air de saleté qui lui répugne », et il s'étonne de voir dans un salon de Bergame « parmi des dames et leurs filles un monsieur habitué se présenter tout nu... les filles étant présentes et acceptantes ». Il promène son ennui de ville en ville, bien qu'il soit devenu sous-lieutenant, qu'il ait che-

En France, autour des casernes, la nuit, les soldats maraudent, enlèvent les volailles, maltraitent les citoyens; font, dès qu'ils le peuvent, comme ces dragons qui, à la fin de 1800, à la Porte-Saint-Martin, ont, plusieurs nuits, « mis à contribution des marchands de légumes, sous prétexte qu'ils n'étaient point munis de papiers ». De temps à autre, ils s'insurgent : la 82e en juillet 1802; le 20e chasseurs, au même moment, se mêle à une émeute des Rouennais; en 1803, la garnison de Tours suit l'exemple donné, et, à Grenoble, des rixes éclatent continuellement entre militaires et civils. L'année suivante, dans la Charente, des soldats tuent un gendarme, et, au camp de Boulogne, il existe, sous le nom de compagnie de la lune, « des brigands et des jaloux qui profitent de la nuit pour dévaliser les soldats de la Garde qu'ils surprennent isolés, pour leur piller leur montre et leurs boucles d'argent et les jeter à la mer. On est obligé de leur défendre de revenir la nuit au camp sans être plusieurs de compagnie » (1).

D'ailleurs, comment n'en serait-il pas ainsi lorsque de jeunes chefs, braves et imprudents, prêchent l'indiscipline par leur exemple, molestent le bourgeois, méprisent les autorités constituées, et, en paroles au moins, attaquent le Premier Consul? Ne voit-on pas un capitaine de hussards frapper au Vaudeville une sentinelle qui exécute sa consigne; le colonel Lassalle jeter par les fenêtres la vaisselle d'un préfet qui ne l'a point invité à un dîner de cérémonie; le général Solignac s'attirer une mauvaise affaire dans un bal où il paraît déguisé en Savoyard, et le commandant en chef Marmont mystifier ses généraux? Le jeu, ici défendu, là toléré, ne sévit-il point partout, visible ou occulte? Tandis que le soldat sans argent joue des chiquenaudes ou à la drogue, « pince de bois qui serre les narines du perdant », la bouillotte, à Paris, fait fureur. Au camp de Bruges, les officiers « jouent un jeu terrible » et l'on se répète — est-ce médisance? — que Junot triche à Frascati et au Palais-Royal d'une façon moins désintéressée que

vaux et domestiques, et lorsqu'il traverse le Montferrat, il craint pour sa vie, car on y tue souvent les voyageurs. Peut être est-il un peu pessimiste, car « il a quelques symptômes de nostalgie et de mélancolie », ce que ne connaissent guère ses camarades; mais il voit nettement l'Italie impudique et cruelle, telle que l'ont faite des siècles d'inquisition et de vie citadine.

(1) *Corr.*, 5227, 6221, 6643, 8145. — *Mémoires de la reine Hortense.* — GONNEVILLE, COIGNET, *ibid.*

le Consul qui triche, puis rend l'argent à Malmaison. A Mayence, ils font la contrebande; un chef de bataillon est inculpé. A Mantoue, ils oublient de payer leur loyer, et il faut qu'une lettre de Bonaparte les y oblige. Ailleurs, on doit destituer un major, comme « espion de l'ennemi ». Et presque dans chaque garnison, il en est qui conspirent, mécontents d'attendre un avancement qui n'arrive pas, mêlés à des officiers en réforme. Les loges de francs-maçons, quoique pour la plupart dans la main du gouvernement, sont leur refuge. Celle de Turin « est extrêmement dangereuse », et celle d'Arras, « qu'on dit être composée des restes du tribunal de Joseph Lebon », semble plus que suspecte. N'ont-ils pas tenté un soulèvement militaire dans l'Ouest, en 1801, affaire ratée où le colonel Pinoteau seul agit et momentanément se perd; où Bernadotte, le grand meneur, en Gascon rusé, reste dans la coulisse et dont il se tire par des cabrioles (1)?

Toutefois, grâce à l'esprit d'ordre et à la vigueur du Premier Consul, l'armée prend de la tenue et gagne en discipline. La surveillance et le zèle intéressé de la gendarmerie réduisent le nombre des déserteurs et des soldats qui roulaient. L'armée n'est plus l'armée royale, où bien des officiers ne connaissaient pas trois hommes de leur compagnie; ni l'armée révolutionnaire où, recrutés au hasard, ils leur ressemblaient trop. Déjà percent, surtout dans les états-majors, le souci de la toilette, les tendances au bien-être, et, malgré les ordres, beaucoup de soldats sont employés comme domestiques — mais employés et bagages ne sont pas encore un encombrement. Certes, la majorité des chefs n'ont appris ni les élégances ni la politesse; les gros mots abondent sur leurs lèvres, et plus d'un est comme cet adjudant-général Petiet qui, « voulant faire un compliment à la fille de son hôtesse, lui dit qu'elle est une catin ». Toutefois, les rapports de police, qui signalent les excès des officiers et qui provoquent des châtiments, augmentent la moralité des cadres. Un colonel qui s'abandonne aux cartes reçoit, sur l'ordre de Bonaparte, une note par laquelle on lui signifie qu'il tient « une conduite indigne d'un officier, qui doit

(1) *Corr.*, 6344, 6542, 6614, 6623, 7997, 8682, 8927. — MARMONT, GROUCHY, BLAZE, L. MONTIGNY, BLANGINI, *ibid.* — THOUMAS, *les Grands Cavaliers du Premier Empire.* — GUILLON, *les Complots militaires sous le Premier Empire.* — MONTGAILLARD, *Souvenirs.* — GILBERT-AUGUSTIN, THIERRY, *le Complot des Libelles.*

tout l'emploi de son temps et l'exemple d'une bonne conduite à ses soldats ». Mais, quoique se polisse leur surface, au fond ils n'ont point perdu leurs habitudes de soudards que l'autorité consulaire a momentanément domptés. Ils ne se contiennent qu'extérieurement. Et si, sous leur redingote, ils ont moins de grâce que les muscadins « qui portent des œillets rouges par dérision de la croix »; s'ils possèdent une ardente valeur, qu'ils vont mettre en œuvre, leur moral est resté fruste, leur cœur comme leur parole brutal, et ils sont plus ou moins pareils à ces grenadiers de la Garde dont il n'en est presque pas un qui n'ait « une maîtresse dans la classe des lingères de Paris, qui le blanchit, l'entretient et lui donne le dimanche le produit du travail de sa semaine »; à ce colonel qui fait un enfant à une jeune fille bourgeoise du Palatinat, puis la marie à un de ses capitaines « qui veut bien — écrit-il — prendre la vache et le veau » (1).

II

A Saint-Domingue, presque dès le débarquement, « les moyens manquent pour transporter les subsistances », et, sous la chaleur, qui d'abord n'est pas très vive, puis s'accentue; sous l'influence du tafia qui exalte et abrutit et sous l'appréhension de la fièvre jaune, qui démoralise, l'armée, faite d'éléments disparates, se décompose. Les nègres, armés par les Américains, dépourvus de tactique, se tapissent et rampent dans la brousse, et souvent l'un d'eux amuse un poste, l'attire dans une embuscade où tous les hommes périssent. Afin de les dépister, Rochambeau les pourchasse « avec des dogues de Cuba ». Aux massacres des prisonniers, il riposte par « des noyades de noirs ». Et la guerre, entremêlée d'armistices feintes et de trahisons, par les uns et les autres, devient inexpiable (2).

Mais c'est une guerre contre des nègres marrons, encore en

(1) *Corr.*, 7377, 7695. — ROSSIGNOL, BUGEAUD, MARBOT, *ibid.* — STENDHAL, *Journal.* — D'HAUTERIVE, *Lettres d'un chef de brigade.*
(2) HARDY, *Correspondance.* — SAVARY, DE BONNEFOUX, *ibid.*

dehors de l'humanité; contre des mulâtres qui, des races de leurs ascendants, n'ont conservé que les vices — et cette guerre est faite on a vu par quels équivoques soldats. Presque aucun d'eux n'en revient: leur cruauté et leur héroïsme sont restés ensevelis dans l'Ile luxuriante, par delà l'Océan, et l'on connaît à peine ceux qui marquèrent dans cette lutte consulaire.

La campagne de l'an XIV, au contraire, nous fournit un grand nombre de témoins, et, grâce à ceux-ci, ressuscite la figure du soldat que prépara le camp de Boulogne, ouvrier de la grande guerre.

En juillet 1805, en Italie, « le bruit court qu'avant la fin de l'été, on ira causer avec les Autrichiens »; mais ailleurs, nul ne s'en doute, ni les garnisons du Rhin, ni les armées des camps, de Hollande ou de Hanovre. Les ordres de départ, préparés en secret, reçoivent une si brusque exécution, que le soldat ne les comprend point tout d'abord, ne sait où il va. Tandis que des officiers quittent à la hâte Boulogne pour lever sur le Rhin des chevaux de trait, et en trois semaines, travaillent à Strasbourg, à Cologne, à Aix-la-Chapelle, puis par Trèves rentrent dans la première de ces villes, les troupes, pour lesquelles, le 21 août, on a battu la générale et qui croient voir la flotte libératrice des mers apparaître dans les buées de la Manche, embarquées, reviennent à terre. Les dragons à pied quittent les péniches à dix heures du soir, partent dans la nuit pour Saint-Omer. Leur entraînement à la marche est nul; la précipitation extrême. « Les hommes se tiennent les uns aux autres pour se maintenir debout: quant aux malheureux qui tombent, rien ne peut les réveiller ni les sortir de leur torpeur ». Ils se figurent qu'ils vont s'embarquer en Hollande. La Garde, la veille de son départ, apprend la levée du camp. Les hommes y poussent « des cris de joie », parce qu'ils s'y trouvent « horriblement mal », retournent, croient-ils, à Paris. L'allure qu'ils prennent, le peu de repos qu'on leur donne les détrompent. Certains de ces hommes, en mars précédent, sont allés de Paris à Lyon en dix jours; cependant « jamais ils n'avaient fait marche aussi pénible. On ne leur donne pas une heure de sommeil. Jour et nuit, ils marchent par pelotons. Ils se tiennent par rang les uns aux autres pour ne pas tomber... Il en choit dans les fossés. Les coups de plat de sabre ne leur font rien du tout. La musique joue; les tambours battent la charge; rien n'est maître du sommeil... Lorsqu'ils

sont sur les hauteurs de Saverne, il faut des voitures pour les dormeurs ». A Strasbourg. l'Empereur les voit et « deux nuits les rétablissent ». Quoique l'ordre ait été donné de ne réunir les divisions que « dans le cantonnement le plus avancé sur la route qu'on aurait à faire dans la journée », les généraux souvent les rassemblent à leur quartier général et les obligent à des détours inutiles. Des hommes, passant à travers leur département, quittent leurs corps sans permission, pour revoir leur famille, puis rejoignent en doublant les étapes. Ceux de Dupont y sont autorisés; « souvent les drapeaux ne sont escortés que par 100 ou 150 hommes ». Toutefois, Davout arrive sur le Rhin n'ayant que quelques déserteurs. Soult en compte de « 30 à 40 ». Mais les dragons, en particulier, ont fort mal marché. Les généraux, les colonels n'étaient point avec eux. Leurs chevaux arrivent en Alsace, efflanqués, blessés. Quoique bien reçus par les habitants de l'Est, ils ne se gênent pas. A Châlons, sous prétexte de départ brusqué, ils enlèvent tout le linge d'une blanchisseuse, et Reiset, un de leurs officiers supérieurs, en perd, dit-il, pour plus de 300 livres (1).

Au delà du Rhin, la course continue, « jour et nuit, sans presque de repos »; les dragons à pied sont quatorze heures en route le 30 septembre, doivent faire onze lieues le 2 octobre; et, à leur tête, les officiers supérieurs « ne savent rien des dispositions de l'Empereur ni de la marche des différentes divisions de l'armée ». L'infanterie s'avance tantôt par trois, comme dans le corps de Ney, tantôt en colonne à distance entière. Davout et Soult bivouaquent par division; les autres maréchaux cantonnent, et la Garde « très largement ». A mesure qu'ils vont, les ordres parviennent plus tard; réveillé tôt et couché dans la nuit, le soldat n'a pas le temps de préparer les vivres qu'il enlève, car on ne lui en donne plus, et il dort en marchant. Les traînards, les éclopés, rares en France, — cependant plus nombreux qu'on ne l'a dit, puisque Napoléon prescrit à Kellermann de les lui envoyer tous les huit jours, par détachements de 3 à 400, — deviennent nombreux, et le dégoût succède à la fatigue. D'autant qu'il pleut sans cesse et que, bientôt,

(1) *Corr.*, 9191. — MARMONT, *ibid.* Lettre du major général, 28 août 1805. — *Revue d'histoire* (1902). — MIOT DE MÉLITO, HULOT, REISET, BIGARRE, BUGEAUD, COIGNET, *ibid.* — D'HAUTERIVE, *Corr. de Boulroué.* — *Corr. de Davout*, 26 septembre 1805.

la neige fondue se mêle à la pluie. Les chemins deviennent impraticables, et parfois, pour obéir à des ordres contradictoires, des divisions entières, durant des heures, avancent, reculent, flottent, par les terres labourées. Un soir, Friant bivouaque sur le rebord d'une route; une nuit l'armée de Soult reste embourbée dans un chemin creux où les soldats s'entassent, « sac au dos, serrant de temps en temps, se plaignant, jurant, maudissant leurs chefs ». Les hommes qui vont aux vivres, sur le flanc des colonnes, et qui trouvent une maison chaude, y restent. Aux bivouacs, il ne demeure que ceux qui y sont matériellement forcés. Les autres couchent sur un peu de paille, se pressent autour des grands poêles chauffés au rouge, qui incendient la maison parfois, et dorment un mauvais sommeil dans une buée de vapeur et de sueur humaine. Dès le 11 octobre, Davout écrit : « Le maraudage et le pillage sont portés au dernier excès; je demande l'autorisation de faire fusiller quelques pillards », et, le lendemain : « l'indiscipline des troupes a besoin d'exemples de sévérité ». Par la Garde, « la volaille, le bois, le lard des paysans sont enlevés de gré ou de force »; d'habitude, elle ne laisse rien à ses voisins. A Anzing, ses états-majors se battent pour la possession d'écuries ou de misérables chambres, et « c'est un malheur pour les troupes de ligne qui sont appelées à partager ses positions », car elles sont condamnées à finir la nuit sous la pluie, dans la boue jusqu'au genou. De là des rancunes, des colères et des duels. Duels de régiment à régiment; duels dans l'intérieur des corps. Les soldats d'Oudinot, élite de bataillons éprouvés, font connaissance le briquet à la main : « plus de 30 hommes y périssent ». Et de ce qu'on ne distribue rien, résulte un égoïsme féroce. Mais comment les soldats toucheraient-ils quelque chose, lorsque à la table de l'inspecteur général d'artillerie Songis, qui a chevaux et voitures à sa disposition, « on ne vit pendant six jours que de pommes de terre et de viande de porc sans pain » (1)?

Auprès d'Ulm, la débandade est extrême. Du 12 au 14 octobre, Marmont laisse en chemin plus de la moitié de ses régiments français. Au bout de vingt-quatre heures, la plupart des Français rejoignent; mais le 8e batave, fort de plus de 1,000 hommes le 12,

(1) *Corr.*, 9371. — *Corr. de Davout*, 11, 12 octobre 1805. — Reiset, Pion des Loches, Hulot, Fantin des Odoards, Thiébault, *ibid.* — *Revue d'histoire* (1902). — Longin, *Journal des campagnes de Percy.*

n'arrive devant Ulm qu'avec 37 officiers et soldats, et, huit jours après, n'en a pas 80. Jamais l'effectif n'y dépassera 130 hommes. De leur propre autorité, les dispersés s'établissent dans les fermes en sauvegarde. Les petits dépôts formés à l'arrière se remplissent. Les hôpitaux se comblent. Le 16 octobre, le 59e, qui a bien marché jusqu'au 8, se trouve en face des Autrichiens. Personne n'y reste à son poste. Il ne demeure ni grand'garde, ni factionnaire, pas même au parc d'artillerie. La division Oudinot, qui se couvre aussi mal, éprouve une terreur panique. Ses postes se replient en criant : « Aux armes! les voilà! » Une nuée de dragons français traverse au galop le bivouac, « entraînant l'infanterie dans le plus épouvantable désordre ». Un régiment, qui a eu le temps de se préparer, arrête la débandade; mais une vingtaine d'hommes y sont blessés. Peu après, les soldats qui gardent les ponts d'Echingen sont envahis dans leur camp par le Danube, et comme les granges du voisinage se trouvent pleines de blessés, le fleuve en noie beaucoup. L'entassement provoque à la recherche des vivres, qui devient effrénée. Gunzbourg est saccagé : « les dragons à pied y commettent les plus abominables désordres ». Les hommes se volent entre eux. Saint-Chamans, officier d'ordonnance de Soult, en attendant les ordres de Napoléon, perd ses chevaux. Pour en conserver un, il doit l'attacher à une charrette et coucher près de lui sous la pluie. « On commerce de toutes parts sur ces chevaux; on vole les selles, on se bat, on se tue pour une bride ». Les troupiers menacent les officiers qui veulent empêcher le pillage, offrent les produits de leur maraude à leurs colonels — et, au lieu d'être punis, supportent que leurs capitaines « les battent à coups de canne ». Les corps les mieux tenus « ne vivent qu'au jour le jour ». Les autres se désagrègent. Le nombre des isolés est considérable. « Musiciens, soldats, employés, tout est monté sur des chevaux volés » et marche à volonté. Ils rentrent dans le rang après Ulm, ou, vivant par groupes de 50 à 60, et suivant les traces de l'armée, ils subsistent de pillages; lorsqu'ils entendent le canon, ils vont se mettre en ligne à côté du premier régiment venu (1).

L'artillerie, médiocrement attelée et mal conduite, s'éparpille

(1) *Corr. de Davout*, 17 octobre 1805. — Marmont, Grouchy, Saint-Chamans, Fantin des Odoards, Percy, Fezensac, Pouget, Reiset, *ibid.* — *Marches du 5e dragons* (inédit).

sur les routes, parmi « les nuées » de retardataires; laisse ses fourgons dans les bourbiers. Les fantassins — les têtes de colonne, du moins — se présentent au point fixé le jour dit, passent à gué les ruisseaux devenus torrents, franchissent des rivières sur des ponts improvisés « déjà sous l'eau » et parfois si branlants que c'est miracle qu'ils attendent les dernières voitures pour s'effondrer. Défilant sous les yeux de l'Empereur, « ils oublient fatigues et dangers », l'acclament à leur manière. Et, par l'afflux volontaire des traînards, la Grande Armée, qui « cause l'étonnement et le dédain à cinq heures du soir, obtient toute admiration à sept heures du matin » (1).

A la capitulation d'Ulm, la folle marche reprend. La Bavière, où l'on conseillait aux officiers, avant la campagne, de se déguiser, est envahie « par un torrent de troupes amies, qui pillent, brûlent et marchent », torrent dans lequel roule l'artillerie bavaroise confisquée à son profit, et où l'Empereur, entouré d'Allemands obséquieux et attentifs, est précédé et suivi par une escorte qui parle haut, chante et blague sans cesse, aussi moqueuse envers le premier passant venu qu'irrévérencieuse pour « le petit tondu ». Le soldat, chez les alliés, « se conduit en ennemi ». Pour réparer ses forces, il fait main basse sur ce qui se présente à sa portée, et la région, déjà exploitée par l'Autrichien, est ravagée par lui. Il doit d'autant plus prendre et gaspiller qu'il lui faut, à la hâte, découvrir des vivres et les dévorer. Aussi commence-t-il à briser les armoires, à enfoncer les portes des chambres et à faire sauter, d'un coup de feu, les serrures qui tardent à s'ouvrir. Comme les chefs supportent les mêmes misères; comme ils ont hâte de rentrer dans un gîte, après avoir été trempés par des pluies « qui remplissent d'eau les marmites non renversées, sur le dos de leurs hommes », ils ne voient point le soldat ou tolèrent ses actes; son avidité s'en augmente; le titre de « soldat de l'Empereur » qu'il se donne autorise pour lui toutes les indisciplines, tous les pillages, et quand il est repu, surtout s'il est débandé, il veut femme et argent. Dès Memmingen, on en a vu qui, pour piller des caisses de bijouterie abandonnées aux portes de la ville, s'exposent à la fusillade et à la mitraille, et quoique plus de quarante d'entre eux

(1) Fantin des Odoards, Coignet, de Comeau, *ibid.*

y soient tués, vident à fond les caisses, « ce que ces enragés appellent faire la guerre pour leur compte ». En Bavière, il en est qui frappent le paysan pour avoir ses économies. Et comme les marches, par suite du peu de durée du jour se continuent la nuit; comme le soldat arrive très tard au bivouac ou au cantonnement, on se figure les recherches qu'autorisent la faim, les excès que couvrent l'obscurité. Les premiers qui passent enlèvent le pain. Ceux qui suivent, saisissent la farine et le beurre. Les derniers, n'importe quoi. Ils ne sont à peu près à l'aise qu'au delà de Munich. Encore s'en permettent-ils beaucoup. D'Ingolstadt à Vienne, durant dix-huit jours, les grenadiers d'Oudinot pillent partout. A Sankt-Pœlten, « les habitants leur prodiguent les provisions ». On les vole néanmoins. Des dragons, qui franchissent des montagnes couvertes de glace par des chemins « embarrassés d'hommes et de chevaux tués à l'ennemi, de ses équipages et de son artillerie », après des étapes qui durent parfois « de dix heures du soir à trois heures de l'après-midi », sont peu décidés à ménager l'habitant, quoiqu'on fusille un pillard de temps en temps. Et, dans le Tyrol, Ney permet aux siens « bien des peccadilles » jusqu'à ce qu'il soit obligé d'exécuter, à Inspruck, des artilleurs qui ont saccagé une église. D'ailleurs, les contre-ordres les obligent tous à prendre vite, sans regarder. Le 5e dragons n'entre-t-il pas à Vienne, après avoir bivouaqué sous ses murs « de dix heures du matin à neuf heures du soir » — et dans la capitale ne voit-on pas les fantassins, qui ont défilé au pas de charge, se débander et revenir par les rues, en tourbillons (1)?

De plus, en arrière, il reste des traînards, nombreux et dangereux. Les officiers, qui rétrogradent afin d'organiser les services de l'arrière, sont stupéfaits « à la vue du revers de la médaille d'une armée victorieuse ». Le long des routes, les auberges sont closes; les fermes du voisinage, dévastées. Les courriers chargés du service des communications s'arrachent, par menace et par force, le peu de chevaux de poste qu'ils peuvent encore trouver. Ce n'est que vers le 6 novembre que des gendarmes commencent à jalonner les routes, à pourchasser des traînards et que des gar-

(1) Fantin des Odoards, Bugeaud, Percy, Coignet, Thiébault, Reiset, de Comeau, *ibid.* — Lecomte, *Souvenirs inédits de Jomini.* — Manuscrit inédit d'un officier du 5e dragons.

nisons s'établissent dans les lieux d'étape et aux relais de poste. Mais ceux qui sont actifs et que l'on désigne pour ces corvées n'y obéissent qu'à contre-cœur, regrettent les agitations et les imprévus de la guerre active. De même que le soldat abandonne son rang, ils laissent de côté leur mission, s'ils la jugent ennuyeuse. Le chef d'escadron Reiset, officier sérieux, détaché en Bavière, sans mission spéciale, malgré les ordres quitte son poste, part pour Vienne et l'armée. Le prince Murat, dès qu'il l'a rejoint, « le gronde d'une démarche aussi inconsidérée », et, sur la réclamation de son colonel, le renvoie à Vienne. Le général d'Hilliers le met ensuite « aux arrêts pour quelques jours » : au lieu de faire son devoir dans une triste petite ville, il l'esquive, « passe un mois tout entier à Vienne fort agréablement » et, sans autre accroc, rentre à son corps, à la fin de décembre, en Moravie (1).

A Vienne, les premiers qui se présentent, mal vêtus et déchaussés, sont bien reçus. Aux officiers « les femmes les plus élégantes — dit Bigarré qui doit avoir le goût facile — offrent des lauriers et des rafraîchissements ». Les villages au delà n'en sont pas moins ravagés, et d'autant mieux que les Russes en retraite les ont déjà pillés. Comme, pour réunir plus vite les Français, dans cette froide saison, on les met au bivouac. ceux-ci s'habituent à enlever aux bourgs et aux villes près desquels on les place, les portes, les volets pour se couvrir; les lits, les matelas pour se coucher; les fauteuils, les canapés, pour s'étendre. Les bons Allemands, lents et dociles, sont mis à sac comme au passage d'un cyclone. Au delà du Danube, à Spitz, « pas une maison ne conserve ses portes et ses croisées ». Le magasin d'habillement de Stockerau, « le plus beau magasin possible », est dévasté, sans utilité pour l'armée; dans la ville, le général Salligny, aidé de son escorte, en fait autant chez un marchand juif. Aussi ces vainqueurs, en loques disparates, ne donnent-ils pas l'impression d'une armée bien ordonnée, et, pour frapper l'imagination des Viennois, faut-il leur ménager le passage de la Garde qui, s'étant reposée deux jours à Lintz, plusieurs à Schœnbrunn, défile à travers la ville « en grande tenue », et couche plus loin, « par un horrible temps de neige », dans des villages fort maltraités. Mais cette Garde, encore

(1) Hulot, Reiset, *ibid.*

si belle quand il faut le paraître, est déjà détestée de l'armée. Les passions brutales y sont aussi vives que partout ailleurs, et tel sergent y essaye de violenter les filles d'un hôte après avoir accepté son bon repas. « Le soldat, à l'exemple de ses chefs, se croit beaucoup au-dessus de ses supérieurs de la ligne », et souvent « il manque de respect » aux autres officiers, leur dispute des logements tandis qu'il devrait bivouaquer. « L'armée entière redoute le contact de ce corps gâté par les faveurs, par l'extrême indulgence et par la partialité du monarque... En voyant défiler ces magnifiques batteries de la Garde, dont les moindres voitures sont attelées de six chevaux choisis et bien nourris tandis que les pièces et les caissons de la ligne sont péniblement traînés par quatre haridelles, souvent privées de fourrage, on est porté à se demander si toutes les charges du service ne doivent pas être supportées par cette artillerie si choyée et si bien entretenue. » Napoléon peut faire sonner par ses journaux sa décision, à la vue d'une maison que sa Garde a brûlée : « Vous la payerez; je donne six cents francs, vous donnerez un jour de votre solde », elle en brûle bien d'autres, sans indemnité — et avec plus de torts que quiconque, puisque, sur les pas du maître, elle reçoit la première les ordres, puisqu'elle n'éprouve guère de départs subits et qu'on a autant le souci de lui réserver un bon gîte que de lui assurer des distributions. Cependant, elle n'arrive à Brünn « qu'abîmée de fatigue » (1).

En Moravie, le soldat, comme d'habitude, lassé d'aller sans savoir où, d'être « une vraie machine », vit au hasard. Les maisons sont démolies « pour en avoir la charpente et le chaume qui les couvre », car on manque de bois et de paille, privation pénible dans cette saison. On mange du cotignac. « Nous en avions trouvé de pleins saloirs dans les villages, écrit Coignet, et nous en faisions des tartines. » On ne néglige pas les porcs et, en présence de tous les grands chefs, les soldats en amènent autant qu'ils peuvent en trouver, et se les volent entre eux, au besoin. Quoique, à Brünn, il soit passé des revues et des inspections ennuyeuses pour lesquelles « on exige la même propreté qu'à Paris », malgré la présence de l'ennemi et ses tentatives, le service est fait aussi peu régulièrement qu'autour d'Ulm. Après

(1) Hulot, Pion des Loches, Bigarré, Saint-Chamans, Bugeaud, Coignet, de Comeau, *ibid.*

l'entrevue avec Dolgorouki, Napoléon revient à pied jusqu'au premier poste de son armée, établi en arrière des vedettes : « La sentinelle l'écoute, et, s'étant mise à l'aise, bourre sa pipe, son fusil entre les jambes. » Les nuits de bivouac qui précèdent Austerlitz sont terribles; mais les vivres que découvrent et qu'apportent les maraudeurs; le vin qu'on déterre et l'eau-de-vie qu'on possède, ramènent l'enthousiasme et raniment les énergies. La veille de la bataille, les officiers de Berthier boivent du vin de Tokai dans des tonneaux, avec des chalumeaux de paille. Le matin de celle-ci, chose inusitée, les musiciens reçoivent l'ordre d'être à leur poste — car, d'habitude, ils se dissimulent sur les derrières, bien au chaud. Le soir, « les débris des villages voisins ne suffisent pas à alimenter les feux ». Les soldats vident les havresacs que les Russes posent avant le combat, et qu'on retrouve bien alignés sur le plateau de Pratzen. Tandis que les vaincus, sur le chemin de la déroute, « cherchent dans la boisson l'oubli de leur défaite », les vainqueurs s'enveloppent des capotes des morts, et dorment sans dégoût, dans le sang; quelques-uns, comme ils l'ont déjà fait à Hollabrun, « sur des cadavres rapprochés » par leurs soins. Il en est qui trouvent des ruches, et, « pour en prendre le miel, mettent le feu à un hangar immense ». D'autres, le ventre vide, s'improvisent des lits de plume dans des tonneaux où ils s'enfouissent. Friant rassemble son monde. Un vingtième seul a pu faire en trente-six heures les cent kilomètres qui les séparaient du champ de bataille; mais le reste, accourant au canon, et « sans protester », rejoint d'heure en heure. Dans la nuit, il n'en reste plus que la moitié en chemin. Pour tous, la misère continue jusqu'à ce que l'armistice soit conclu (1).

Alors, l'armée s'étend, mange méthodiquement le pays au travers duquel elle n'a fait qu'une trouée dévastatrice. Les uns visitent les cantonnements ennemis; d'autres des villages, colonies bourguignonnes ou champenoises, qui datent de Marie-Thérèse. Chaque régiment est réparti entre trois ou quatre bourgades, où, en deux semaines, il dévore tout. Bientôt, « excepté dans les villes, il ne reste rien ». A la paix, l'armée recule sur la Bavière, et quoique Napoléon ait écrit : « Ne faites faire aux troupes que

(1) *Corr. de Davout*, 24 décembre 1805. — Coignet, Savary, Bugeaud, Fantin des Odoards, Pouget, Blaze, Dupuy, *ibid.* — Czartoryski, *Mémoires*.

de très petites journées. Il faut qu'elles ne soient pas trop fatiguées par de trop longues marches, qu'il n'y ait point de traînards et que leur retour n'ait pas l'air d'une déroute... Réglez-les à quatre lieues par jour et un repos tous les trois jours », il est des corps auxquels il arrive de marcher quinze heures de suite dans la montagne et d'autres qui, suivant des routes écartées, ne trouvent que des hameaux misérables parmi les bois. L'arsenal de Vienne est emmené par des artilleurs que les Autrichiens poursuivent à coups de pierres. Des chevaux sont réquisitionnés en Styrie et en Carinthie pour traîner le matériel. Chacun, à l'imitation de Napoléon, tire ce qu'il peut du pays. En Styrie, le général Delzons exige de la ville d'Harberg quatre chevaux d'au moins 500 florins chacun, et il en reçoit le prix. Plusieurs de ses collègues, dans la Haute-Autriche, sollicitent de l'argent des couvents, en récompense de ce qu'ils n'y font point coucher leurs soldats, et tandis que des bataillons sont éparpillés dans les chaumières des hautes vallées, « quelques femmes aimables et d'une vertu facile » recrutées à Vienne suivent les états-majors, et, à Sankt Pœlten comme à Lintz, « n'ont pas le plus mauvais gîte » (1).

Ainsi, dans l'Allemagne du Sud, qui répare les maux de la guerre depuis cinq ans, et dans la Basse-Autriche qui, depuis les Turcs, n'a pas vu l'étranger, le soldat le plus discipliné que Napoléon possédât jamais pille les villages et brutalise le paysan. Cependant le peuple allemand est bon; il aime la nourriture copieuse, si ce n'est la nourriture fine, et partout on trouve de quoi se remplir le ventre. D'autre part, le soldat français — il en est les deux tiers qui n'ont pas fait la guerre — n'est pas un barbare. Mais, par suite de l'absence des distributions, de la rapidité des mouvements de l'Empereur et de leur imprévu, des prescriptions des sous-ordres, fatalement tardives et souvent erronées, il faut, à chaque arrêt, immédiatement satisfaire les estomacs. Et comme les sentiments sont un luxe à quiconque est menacé dans sa conservation, la recherche violente, forcenée des vivres, suit chaque halte, et à la maraude nocturne succède le vol en plein jour, à main armée. Ce flot humain laisse derrière lui les fricoteurs et les filous,

(1) *Corr.*, 9657. — Pion des Loches, Reiset, Marmont, Hulot, Grouchy, Saint-Chamans, *ibid.* — Manuscrit inédit d'un officier du 5e dragons.

les domestiques et les mercantis, écume et lie, qui causent plus de mal que l'armée elle-même, parce qu'ils demeurent, et contre lesquels nul ne sévit parce que toutes les activités, toutes les énergies sont en avant. D'ailleurs Napoléon ne sait-il point que s'il lui fallait mettre au pilori tous les voleurs, une partie de son état-major général y passerait; ne sait-il pas que Masséna s'occupe plus à dilapider en Vénétie qu'à lui gagner des victoires et qu'à la tête de ses superbes cuirassiers d'Italie il a mis de Pully, dont les soldats se moquent, et qui est « d'une réputation plus qu'équivoque sous le rapport de la moralité »: n'entend-il pas dire, à voix haute, et même dans son escorte, par les hommes, qu'ils seraient trop bêtes, alors qu'ils servent d'instruments de fortune à leurs chefs, s'ils ne se permettaient le rôti de volaille que défendent leurs Excellences, et que les généraux veulent se faire à leurs dépens « une réputation d'intégrité dont ils ont eux-mêmes le plus grand besoin »? Enfin, que lui importe ce mal s'il atteint son but? Et que lui fait une tête de colonne d'infanterie « montée sur des chevaux de labour pour aller plus vite » et pour ménager ses jambes, si elle rejoint le prince Ferdinand! Sans parcs, sans transports, sans provisions à l'arrière, avec des canons bavarois, avec des boulets tirés de Vienne, à deux cents lieues de son empire, n'a-t-il pas foudroyé les Autrichiens et les Russes, d'un coup de tonnerre? (1)

III

La paix conclue, l'armée d'Italie que remplacent en Dalmatie des régiments venus de Hollande, en partie passe dans les Apennins où il lui faut « brûler, pour châtier les paysans révoltés, cinq ou six villages, fusiller une soixantaine de personnes », en partie s'avance à la conquête de Naples. Quant à la Grande Armée, elle reste en Allemagne, sauf la division Oudinot, qui traverse le Jura par six pieds de neige, pour occuper Neuchâtel (2).

En Dalmatie, la vivacité du climat, l'insalubrité des vallées, la

(1) Blaze, Lejeune, Gonneville, *ibid.*
(2) *Corr.*, 9744. — Noel, Fantin des Odoards, *ibid.*

difficulté des communications et la sauvagerie des habitants, qui « dévalisent souvent les soldats pour avoir leurs boutons de cuivre », causent de grandes pertes. Toutefois, avec le temps, le Français s'y habitue; il modifie les mœurs du pays et, sans se plaindre, sert « le roi Marmont » (1).

A Naples, l'existence est plus difficile, quoique les troupes soient déjà, pour la plupart, habituées aux marais fiévreux de la Vénétie ou du Mantouan. Il s'y trouve mélangés des Italiens, des Corses, de pseudo-Suisses, des Hanovriens, des Polonais au service du royaume d'Italie, des étrangers du corps de la Tour d'Auvergne, et jusqu'à des nègres venus d'Afrique par Saint-Domingue. Les Français partis en grande hâte de la Vénétie à la mi-janvier sont, six semaines après, dans la Basilicate. Naturellement, aucun convoi ne les suit. Et, après les avoir vus ailleurs à l'œuvre, on conçoit comment ils agissent dans de pauvres campagnes, parmi des cultivateurs habitués à vivre de peu. Le roi Joseph voudrait ménager son royaume. Est-ce possible, avec des soldats fatigués, peu accommodants, et dont les exigences sont en proportion des efforts et de l'utilité? A Naples, un soldat tue un habitant; un autre, son capitaine. Force est de les faire exécuter. Dans la Basilicate, des brigands qui fusillent les troupes attirent le pillage sur les bourgs. A la vérité, ces brigands ne cherchent qu'à pêcher en eau trouble, et ce ne sont pas pour les Bourbons qu'ils combattent. Leur loyalisme n'est qu'un prétexte qui couvre leur but, l'anarchie. Mais les soldats ne font point de ces distinctions, d'autant qu'ils y sont intéressés; et lorsqu'une ville entière, où un capitaine a été tué, subit un pillage tel qu'« au bout d'une heure il ne reste plus dans les maisons seulement un clou pour suspendre un chapeau », on comprend qu'une guerre au couteau se déchaîne, que les habitants massacrent isolément les intrus et qu'à leur tour ceux-ci se vengent sur les villes et sur la partie la plus inoffensive de la population, parce que seule elle ne se jette point dans la montagne. Peu après, les paysans d'un village s'emparent d'un convoi, massacrent une partie de ses défenseurs. En réponse, 300 Français, sans sac, cernent le village, le prennent d'assaut. On y trouve 63 prisonniers français. Le général Verdier, lui-même, brûle la

(1) Hulot, Marmont, *ibid.*

cervelle à leur geôlier. En moins de trois quarts d'heure, le village est réduit en cendres, les paysans jetés dans le feu. Les soldats courent de là à un autre village, y saisissent quarante brigands ou prétendus tels, et leur font, de même qu'aux maisons, subir pareil sort. Aussi doit-on rester toujours sur le qui-vive. Le service en devient fort pénible; d'ailleurs un système de postes de correspondance, devenu nécessaire, l'aggrave. De plus, ces soldats continuent à marauder. A Caserte, ils découvrent le blé caché dans des silos creusés sous le pavé des rues. Ailleurs, ils volent, et jusque dans les églises. Sous le prétexte qu'ils sont à la charge du royaume, les dépôts ne leur envoient plus d'effets. Dans ce pays sans industrie, l'armée se dénude peu à peu, et c'est la misère aussi bien devant Gaëte où les noirs, par humanité spéciale, achèvent leurs camarades grièvement blessés, et, pour gagner quelques sous, ramassent des boulets, que dans les Calabres où l'insurrection augmente de jour en jour. Enfin, officiers français et mercenaires étrangers traînent à leur suite une foule de femmes et d'enfants qui alourdissent les colonnes, qui accaparent les logements, qui affaiblissent le moral de la troupe, et qui, aux heures difficiles, sont un élément perturbateur de plus (1).

Partout l'indifférence gagne les hommes délaissés. L'ardente chaleur de l'été amène la négligence, l'insouciance et le fatalisme oriental. Le contact des habitants et de tant de races mêlées dans des bivouacs avarie le naturel français, et, lorsqu'il s'adjoint à l'armée des auxiliaires napolitains échappés du bagne ou sortis des taudis de Naples, la plus lâche et la plus corrompue des troupes, ce naturel disparaît : la cruauté ou l'extrême licence remplacent la gauloiserie et la bravoure. On voit des artilleurs convoyer des poudres qui tamisent sur la route, sans s'en soucier, et des enfants essayer d'y mettre le feu. On voit, dans un magasin à munitions, un garde d'artillerie « laisser une chandelle allumée au-dessus d'un baril de poudre défoncé ». On voit des malades, assaillis par l'ennemi dans un hôpital où ils ont fusils et canons, ne point se défendre, mais piller les caisses des corps, laissées là en réserve, puis se rendre, leurs sacs emplis. Une brigade est attaquée, « la plupart des soldats occupés à laver ». Durant l'expé-

(1) *Corr. du roi Joseph*, 26 février, 4 juin 1806. — NOEL, *ibid.* — *Mémoires d'un grenadier millavois.*

dition de Calabre, les hommes auxquels on a fait quitter la voluptueuse Naples montrent « une fureur qui ne connaît plus de bornes; tout est massacré, sans distinction de sexe ni d'âge, aussitôt qu'un coup de canon ou de fusil est tiré sur eux d'un lieu isolé ». Les généraux ne les retiennent point. Cependant, il en est « qui commandent 600 hommes » et Joseph trouve qu'ils sont trop nombreux. En revanche, les paysans empoisonnent les mets, les eaux — l'état-major du 102e succombe ainsi; un capitaine commande le régiment — et ils torturent les isolés qu'ils surprennent. De plus, les Suisses, les soldats de la Tour d'Auvergne, les Corses désertent « et deviennent brigands »; les Napolitains s'en font un jeu, et Joseph, craignant de pareils sujets, à l'automne de 1807, refuse les Prussiens d'Isembourg que Napoléon voudrait lui passer (1).

En 1808, quoique 100,000 brebis aient péri par le froid dans les Pouilles; quoique là où passe le roi trois villages sur sept soient pillés, « car tout mouvement de troupes augmente la masse des mécontents », par lassitude et par la mort de quelques chefs, le brigandage se calme. Certains cantons, devenus comme ses fiefs, sont évités par les Français. En d'autres, il ne se montre plus. Et si l'armée perd en valeur par l'envoi de plusieurs centaines de soldats à la Garde impériale et par l'enlèvement des meilleurs conscrits pour la garde du roi, en revanche l'acclimatement se fait et le peuple, qui a toujours été gardé par des étrangers, dans sa nonchalance s'habitue aux nouveaux venus. Mais qu'ils y soient bien ou mal, ici dans de belles casernes comme à Naples, à Capoue, à Aversa, ou cantonnés sur la dure à Scylla, dans les Calabres où le général Manhès s'enrichit en favorisant la contrebande anglaise et en terrorisant les habitants, dans les Sept Iles, mêlés à des Grecs et à des Albanais; ils y resteront jusqu'aux années mauvaises de la fin de l'Empire, parfois en colonnes, souvent au repos, dépourvus de nouvelles parce que la poste impériale saisit les lettres et que le roi Joachim en est plus friand encore, souvent négligés par Murat et par Caroline, ces terribles égoïstes qui voudraient favoriser leurs sujets — et peu à peu, ils perdront toute attache avec le sol natal (2).

(1) *Corr. du roi Joseph*, 17 juin, 18 août 1806; 16 mai, 6, 8, 9 octobre 1807. — ROUTIER, NOEL, *Mémoires d'un grenadier millavois*, *ibid.* Devant Gaëte, il se trouve 12,000 hommes et 16 généraux.

(2) *Corr. du roi Joseph*, 21 août 1807, 17 février, 4, 7 mars 1808. — NOEL, DE DEDEM DE GELDER, ST. DE GIRARDIN, *ibid.* — *Mémoires d'une inconnue.*

IV

La Grande Armée s'étend dans ses cantonnements d'Allemagne et s'y refait. La Garde revient à Paris. Elle se grise en Champagne : il faut trois heures de repos, à deux lieues d'Epernay, pour rassembler les grenadiers que les propriétaires d'Ay ramènent sur des charrettes; encore un bataillon n'est-il réuni que le lendemain. Reçue officiellement aux Champs-Elysées, sous la pluie, à son intention les viandes froides voisinent « avec des vins cachetés ». Les soldats « font sauter le cou des bouteilles et boivent debout »; et ils sont la fleur de l'armée. Les Bavarois qui hébergent celle-ci en voient bien d'autres. L'occupation française, qui lèse si lourdement les travailleurs, chez eux est le temps béni des ivrognes. Les officiers « sont constamment en fête ». Les soldats choquent par leur indifférence ou par leur impiété les habitants d'un pays très catholique « où la fureur des vierges et des crucifix est unique », où il s'en trouve même sur les escaliers des maisons. Cependant, en général, « l'harmonie règne », et si « les bons Bavarois voudraient bien être débarrassés d'eux », ils ne le disent point trop ouvertement (1).

En face, dans le Hanovre, les Prussiens cantonnent aussi, mais resserrés dans les villes. Leurs habitudes ne permettent point qu'un régiment soit disséminé sur 25 lieues de pays : les mercenaires, n'étant plus contenus, déserteraient ou pilleraient. Et si leurs officiers passent à la chasse les après-midi de marche — ils sont tous montés et ont tous un domestique — les soldats les emploient à préparer des revues et en subissent d'interminables. Vers l'été, « les bruits sont à la guerre ». Ils tiennent infiniment plus à la faire que les Français. Ceux-ci, en effet, s'attendent à rentrer dans leur patrie. Depuis longtemps on les berne à ce sujet. Puis les ordres leur parviennent de s'équiper, de s'agglomérer; ils se livrent à des marches et à des contre-marches; l'attente,

(1) *Corr. de Davout*, 6 juillet 1806. — Reiset, Coignet, de Fezenzac, Bugeaud, *ibid.*

l'impatience les agitent, et lorsque la guerre devient évidente, elle met en joie leur inconstance, ravive leur activité (1).

La concentration s'opère par un assez beau temps, malgré une pluie diluvienne le 30 septembre. Tandis que la Garde et les troupes du camp de Meudon, parties en poste, courent jusqu'au Rhin, cahotées sur des charrettes, et se précipitent au delà, dès les premiers jours d'octobre, en Franconie les cantonnements sont si resserrés que les officiers supérieurs s'entassent sur la paille, dans les granges. Les vivres sont rares. Les voitures et les chevaux manquent. D'ailleurs les cantinières, aidées de leurs protecteurs, en saisissent, en volent, attellent à deux le fourgon dont elles s'emparent : les blanchisseuses, qui ont droit à un cheval de bât, et pour l'instant n'ont que leurs corps, sont des premières pourvues. Les troupes qui bivouaquent « consomment journellement de la paille non battue » et pour alimenter les grands feux, « les torches d'alarme » que Ney fait entretenir chaque nuit aux points saillants des avant-postes, on en brûle des quantités énormes. Dès l'entrée en Saxe, à chaque arrêt, le village auprès duquel la troupe stationne perd sur l'heure ses portes, le chaume de ses toits, la paille de ses granges, le bois sec de ses réserves, ses meubles, ses vivres, et les habitants s'en enfuient. Un nouveau village s'édifie à la hâte, suite de chaumières bizarres où les objets se heurtent pêle-mêle, et dont les meubles, au hasard, iront aviver les feux du matin si du bois ne se trouve à portée, sec à point et suffisamment détaillé pour brûler vite. La vallée de la Saale, quoique très riche, est ainsi ravagée, et jusqu'à Iéna nul ne s'en inquiète. On marche à la course, comme en l'an XIV. Des corps d'armée qui traversent les montagnes, dans un pays accidenté, vont à une moyenne de 28 kilomètres par jour, plus des combats; ils n'avancent pas ainsi sans que certains de leurs éléments en fassent le double, et si l'on tient compte de la présence de l'ennemi, de la pénétration dans l'inconnu, de l'échelonnement hiérarchique des ordres, des attentes déplorables et des erreurs fatales, on devine quelle doit être la fatigue du plus mince élément : le soldat, et l'on conçoit que les généraux, si sévères qu'ils soient, aient bien d'autres soucis que celui des

(1) Reiset, de Suckow, *ibid.*

récoltes dévastées, des maisons brûlées et des villages vidés (1).

La nouvelle armée compte dans ses rangs des conscrits, plus destructeurs que les anciens parce qu'ils savent moins bien se débrouiller, et, à sa suite, la tourbe des pillards augmente parce que tous les hommes de proie savent qu'il fait bon la suivre à la trace. De là, des dévastations atroces. De plus, le soldat « qui s'est d'abord borné à prendre les vivres, les poules, les bestiaux, les pommes de terre, sous prétexte que les habitants cachent leurs provisions enfonce les armoires, même les magasins, et enlève l'argent et les objets de quelque valeur; ensuite et peu à peu il s'habitue à jeter par les fenêtres ce qu'il ne peut emporter ». Derrière de beaux hommes, « à l'air vraiment martial », suivent des maraudeurs, « avec des physionomies d'une bestialité répugnante », qui saisissent, dévorent et détruisent tout. Les corps de Davout et de Soult « laissent des traces sanglantes de leur passage », et les déserteurs prussiens, qu'ils reçoivent par centaines, les aident dans ces dévastations. La veille d'Iéna, dans la Garde, les hommes vont aux vivres à vingt par compagnie. Iéna est abandonné. Ils y trouvent « tout ce dont ils ont besoin, surtout du vin et du sucre. Chaque grenadier a trois bouteilles, deux dans le bonnet à poil, une dans sa poche... Leurs moustaches sont bien arrosées ». Napoléon passe devant des factionnaires. Ils tirent sur lui. « Ce n'est qu'à grand'peine qu'on fait cesser le feu ». Le soir de la bataille, Iéna est en flammes; Auerstædt ruiné à tel point qu'Augereau ne peut y trouver ni logement, ni vivres, ni fourrage. Il en est qui arrivent à Weimar, après l'action « et une marche de quinze lieues ». Ils sont si exténués qu'il faut une demi-heure à leurs officiers « pour les décider à faire du feu et à aller aux vivres ». Naturellement, ils prennent ce qui se présente à portée de leur main — pendant que Percy panse des blessés, on lui vole le meilleur de ses chevaux — mangent au hasard, boivent sans mesure, et il leur arrive, comme à Nordhausen, de commettre tous les excès et de « menacer de mort les officiers qui veulent les arrêter (2) ».

(1) *Corr.* 10811, 10815. — REISET, PERCY, PION DES LOCHES, *ibid.* — FOUCART, *Iéna.* Du 9 au 13 octobre inclus, tous les corps de l'armée font plus de 100 kilomètres : le 1er 107 et un combat, le 3e 122, le 4e 154, le 5e 134 et trois combats, le 6e 117, le 7e 113 du 10 au soir au 13.

(2) Soult à Berthier, 15 octobre 1806, dans FOUCART, *Prenzlow-Lubeck.* — FEZENZAC, ROUSTAM, PERCY, GROSS, *Souvenirs inédits* de JOMINI, COIGNET, *ibid.*

Après la victoire, il semble nécessaire de remettre en bride la bête lâchée, et chacun s'y applique. Ney écrit, le 18 octobre : « Des dégâts inouïs ont été commis sans aucun avantage pour ceux qui en sont les auteurs » ; il prescrit que ceux qui « se distingueront par le maintien du bon ordre et de la discipline seront récompensés » et il recommande à chaque compagnie, au zèle des grenadiers, pillards et traînards. Le 21, Soult met à l'ordre : « Les traces du corps d'armée ont été marquées par l'incendie, la dévastation, et par des crimes atroces qu'on à peine à concevoir » ; il ordonne : « Tous les quatre jours, il sera fait une visite des sacs dans l'infanterie, des porte-manteaux dans l'artillerie et la cavalerie. Tous les quatre jours, les vivandières, les blanchisseuses, les domestiques qui suivent l'armée seront visités, et, en cas de pillage, la voiture de ces femmes sera brûlée, la vivandière habillée en noir, promenée dans le camp et chassée de l'armée. » Toutes les corvées doivent être commandées par des officiers. Mais, en raison des exigences de la guerre, ces ordres deviennent lettre morte, et si le pillage se limite, c'est seulement parce que l'armée est plus disséminée et marche moins vite (1).

Quinze jours après le passage de cette trombe humaine, aux nouveaux arrivants, qui emploient la route d'Erfurth, à partir de Weimar la chaussée et les champs qui la bordent apparaissent parsemés de gibernes, de casques, de débris de caissons et de voitures; les arbres sont coupés; à Auerstædt, « il ne reste plus un habitant ni une maison ». Les longues lignes de bivouacs que l'armée a occupées « sont encore marquées par des restes d'abris, des feux éteints; les litières des chevaux engraissent des champs sans culture; toutes les maisons alentour sont abandonnées de leurs habitants, à moitié démolies ou brûlées » (2).

Cependant, les soldats ne traitent pas ainsi les grandes villes. A Leipzig, ils cantonnent dans les églises et ils bivouaquent sur les places. On leur apporte de la paille et des vivres. Ils ne se livrent à aucun désordre, ne pensent pas même à vendre les dépouilles des Prussiens, comme l'ont fait les Saxons à l'égard de quelques prisonniers français, et ne songent qu'à se reposer. La

(1) Colbert-Chabanais, *ibid.*, ordre de Ney, 18 octobre 1806. — Foucart, *ibid.*, ordre de Soult, 21 octobre 1806. — *Souvenirs inédits* de Jomini.

(2) De Barante, Girod, Percy, *ibid.*

ville est menacée de la confiscation des marchandises anglaises et imposée de 7 millions, mais la garnison qui y demeure n'y commet aucun désordre, jusqu'à ce qu'elle soit remplacée par les étrangers d'Isembourg qui « avec leur bel uniforme vert font un grand nombre de conquêtes, surtout dans le personnel des cuisinières » et se livrent à bien d'autres déprédations (1).

Sur la route de Berlin, la dévastation continue. Les corps. qui marchent par à-coups, après une longue étape dans les sables mouvants, démolissent le village ménagé la veille, enlèvent les chevaux, hormis ceux que les paysans « déferrent pour en dégoûter les amateurs ». Dès que les tambours cessent de battre, les sacs sont déposés en rond derrière les faisceaux. « Les soldats courent au bois, à l'eau, aux vivres, à la paille. Les arbres sont grossièrement façonnés en pieux et en poutres; les baraques s'élèvent, « des habitations primitives s'improvisent. Dans certaines localités, déjà pauvres. il ne reste absolument rien. et il est des habitants si dénués « qu'ils demandent aux hommes la charité d'un peu de pain ». Presque partout, ceux-ci s'entassent, vivent mal — et sont d'autant plus exigeants. Ils ne trouvent un peu d'aise que vers Potsdam, dont « ils bouleversent un faubourg », Spandau ou Berlin; là, malgré les fanfaronnades des habitants à l'égard des premiers arrivés, « hors quelques témoignages inconvenants d'une admiration involontaire, la consternation et l'effroi accueillent Napoléon », et la Garde pénètre au son de la *Marseillaise* et du *Ça ira* (2).

D'ailleurs, les Prussiens ne ménagent pas mieux leur pays. Pour leurs « cantonistes » comme pour leurs mercenaires, la nécessité de vivre prime tout. Blücher en fuite se heurte à des poteaux qui portent : « pays neutre du duc de Mecklembourg » ; il ne fait point attention à ces écriteaux vains et s'enfonce en territoire étranger, talonné par les soldats de l'Empereur. Ces derniers, non seulement se saisissent des chevaux de l'ennemi : ils prennent ceux des particuliers. A Prenzlow les habitants, qui leur offrent « des rafraîchissements et même de l'argent sur des assiettes », n'en sont pas moins pillés. A Lubeck, ville prise après un simulacre d'assaut, les soldats lâchés enfoncent les portes et, dans la nuit, fusillent les serrures. Saint-Chamans et de Lameth, au milieu de la dévas-

(1) Gross, *ibid.*
(2) Reiset, Foy, de Ségur, Percy, de Barante, *ibid.*

tation, entendent des cris, s'avancent et voient de vieux grenadiers « déshabiller deux jeunes femmes jolies et élégantes ». En officiers galants ils s'interposent; mais les grenadiers tirent leur briquet, les acculent à un mur, et ils sont heureux de s'en aller. Le pays se bonde de troupes françaises et hollandaises, celles-ci accompagnées par une quantité de femmes et d'enfants, plus gênants que la troupe même. A Wismar, un riche particulier loge un général, sa famille et ses domestiques. Il possède une salle de bain, et les officiers français, qui se le disent, viennent chez lui à tour de rôle. « La maison ne désemplit plus et il faut leur fournir, gratis bien entendu, le chauffage, le café, le thé, etc. » Parfois il arrive même que des généraux et des officiers supérieurs de passage « félicitent le propriétaire sur la bonne tenue de son établissement ». Tous font une extravagante consommation de sucre, de café, de rhum et autres denrées coloniales. De plus, le duché étant administré au compte du gouvernement français, le général Lewal et l'intendant Brémont y font la pluie et le beau temps et ils y frappent « d'effrayantes réquisitions de bétail, de chevaux et de fourrages » qui, le plus souvent inutiles à la Grande Armée, achèvent de le ruiner (1).

En somme, malgré les prescriptions, et quoique Napoléon ait ordonné de diriger sur Wittenberg « les hommes fatigués et ceux blessés légèrement, qui ont besoin de repos », dans le but d'arrêter les traînards et de rendre le pillage sur les derrières sans excuse, les déprédations s'étendent. Les corps s'avancent moins à la hâte, mais bivouaquent et se soucient aussi peu de se pourvoir, puisque le soldat sait mieux que jamais, et très rapidement, se remplir le ventre et se garnir les mains. C'est ainsi que, dans le Brandebourg déjà pauvre, de précieuses ressources sont gaspillées et que des régiments qui cantonnent dans les églises des villes ou gîtent dans les cimetières y attenant, tout en perdant le respect de la religion et le culte des morts, bouleversent le voisinage sans attendre un instant la distribution qu'on leur amène, parce qu'on leur en a promis naguère, qui ne sont jamais venues (2).

Tandis que des soldats restent en garnison dans les nouveaux dépôts, et qu'ils font la conquête des Berlinoises, car « quelques-

(1) De Suckow, Thirion, Saint-Chamans, Reiset, Pion des Loches, *ibid.*
(2) *Corr.*, 11057. — Reiset, *ibid.*

unes entretiennent avec leurs vainqueurs des rapports fort tendres »; tandis que la Garde demeure encore dans la capitale, logée chez l'habitant et recevant par homme une bouteille de vin par jour qui s'échange, « à l'amiable, contre de la bière en cruchon », l'armée remise de ses fatigues, après de longues revues, se dirige sur la Pologne. Les premiers qui arrivent à Varsovie y parviennent sans encombre. Là, « on se dispute, on s'arrache les nouveaux venus; pour eux on dresse des tables jusque dans les rues et sur les places. On trinque, même un peu trop, car les soldats français se livrent à des excès qui refrènent momentanément l'enthousiasme avec lequel ils ont été reçus ». Loin derrière eux, la masse de l'armée se presse à grande allure. La saison, quoique remarquablement douce — à la fin de novembre, on n'a encore vu ni neige ni gelée à Berlin — est pluvieuse, et le sol, sablonneux dans le Brandebourg, devient argileux en Posnanie. Les routes y sont rares, et quelles routes! La grande voie de Posen à Varsovie est « sans chaussée, sans fossés; n'a d'autres ouvrages d'art, pour traverser les rivières ou les marais, que des troncs d'arbres rangés côte à côte » sur lesquels les voitures sursautent, se disloquent et se brisent. Celle du grand-maréchal Duroc y verse, et celui-ci se brise la clavicule. Les autres chemins, dès qu'arrive la pluie et qu'il y passe des convois, se changent en fondrières. Enfin, la région est pauvre, les villages rares, et dans les forêts immenses, à l'approche des troupes, les paysans se réfugient, chassant devant eux leurs troupeaux, emportant leurs provisions (1).

Les soldats s'étonnent de pénétrer « dans ce pays tout désert, couvert de bois, avec des routes de sable ». Durant les premières étapes, ils souffrent des intempéries; mais « trouvent partout des abris, de la bonne paille pour se coucher et des aliments », et s'acheminent, insoucieux, vers cette Pologne qu'on leur dit épouvantable. La cavalerie légère qui les précède a encore l'occasion de frapper des réquisitions, et Davout, « qui maintient une discipline impitoyable », fait fusiller deux de ses chasseurs, qui en ont levé « à main armée ». Le froid vif qui survient à la fin de novembre écarte les maladies; cependant quelques hommes tombent asphyxiés autour des poêles. Ayant dépassé Posen, les vivres dis-

(1) Coignet, Reiset, Grouchy, de Barante, comtesse Potocka, *ibid.*

paraissent. La pluie, la neige, la gelée excèdent l'armée. Les soldats mangent des cochons de lait, qui leur donnent la dysenterie, et arrachent les pommes de terre. Ils arrivent exténués à Varsovie, et Napoléon qui y pénètre à quatre heures du matin sur un mauvais cheval de relais, au château « réveille la sentinelle ». Sur l'autre rive de la Vistule, franchie au pont branlant de Praga où les chevaux ne passent qu'un à un, c'est pis encore. La cavalerie légère suffit à dévorer les subsistances qui existent dans de rares villages — ils sont parfois à plusieurs lieues les uns des autres — ; dès qu'elle stationne, elle vit de pommes de terre et d'eau. Et l'infanterie qui la suit, en raison du dégel, ne peut s'arracher de la boue, se resserre à l'entrée du pont sur la Narew qui se rompt à chaque instant, piétine sur place et meurt d'inanition. Elle approche de Golymin, nuit et jour, par un verglas pénible et une tempête de grésil. Des pluies abondantes surviennent, qui rendent les chemins impraticables. Depuis Golymin, « elle ne cesse d'avoir la pluie sur le corps, de marcher jusqu'à la ceinture, ou jusqu'au ventre des chevaux, dans une boue épaisse ». Les soldats emploient « des cordes pour attacher leurs souliers sur le cou-de-pied... Leur fusil en bandoulière pour se servir de leurs deux mains, il leur faut parfois prendre la jambe de derrière pour l'arracher comme une carotte et la porter en avant, puis aller rechercher l'autre... Et toujours la même manœuvre pendant deux jours ». L'artillerie s'embourbe ; les chevaux perdent leurs fers, cassent leurs traits ; les hommes jettent leurs sacs ; plusieurs disparaissent dans des fondrières ; d'autres se suicident. Tous souhaitent de périr « plutôt que de mener encore deux jours une pareille vie ». Dans la Garde même il en est beaucoup qui se font sauter la cervelle ; Lefebvre « fait la mine » ; les hommes murmurent, restent en arrière. La division Lewal s'enlize à un tel point qu'elle traîne presque tout entière et qu'à l'appel du 28 décembre, il n'y reste plus 150 hommes par régiment. « Jamais les armées n'ont fait une marche aussi pénible » et les boues de Chechianow « restent longtemps dans le souvenir du soldat », y deviennent « proverbiales ». La Garde, qui gîte auprès des villages, y prend des gerbes non battues pour ses bivouacs, ne reçoit parfois « comme distribution qu'une pomme de terre par homme », vit au plus mal, grogne alentour de l'Empereur « calme et doux pour

chacun, comme quand les affaires ne vont pas bien ». Et c'est elle la mieux pourvue. Murat fait garder ses cavaliers embourbés jusqu'au poitrail, ses voitures qui nagent dans « la boue effrayante du pays », par des fantassins. Ceux-ci, sous les armes avant le jour, y sont encore à dix heures du soir. « Ils font cuire des pommes de terre à la pointe de leurs briquets ou dans l'eau, lorsqu'ils découvrent des pots », et passent les nuits sans sommeil. Aussi, quand ils rentrent à Varsovie par régiments, « par pelotons », sont-ils « dans l'état de misère la plus complète, les yeux caves, les joues enfoncées, la barbe pas faite ». Cette petite campagne de quatorze jours « les a vieillis de dix ans » (1).

Encore se trouvent-ils dans une grande ville, où quelques réserves se cachent; où pour vingt francs, comme Coignet, on peut acheter du jambon, quitte « à n'en pas avoir une livre »; « où l'on donne tout ce qu'on peut et où le peu qu'on réserve est enlevé de force par les Français »; où Napoléon enfin fait affluer les ressources d'alentour et encourage les soldats en se promenant dans leurs rangs, en montrant un calme imperturbable, en confiant à Maret qu'il a voulu « faire une chanson » pour l'armée. Mais ceux qui restent au delà de la Vistule, ceux derrière lesquels ne se trouve rien « et devant lesquels existe un désert où l'on ne voit que des loups cherchant les cadavres sous la neige et ne se dérangeant pas à l'approche des cavaliers », soldats dont les chevaux ont peine à se soutenir et dont « le nombre et la lenteur embarrassent les officiers », ils se nourrissent d'un mauvais pain de seigle qu'ils se fabriquent eux-mêmes après une mouture sommaire, et ils attendent en vain les convois formés à Varsovie : ceux-ci « s'embourbent dès la sortie du pont de Praga ». Abandonnés à leurs moyens durant tout le mois de janvier, leur situation ne peut se dépeindre. Ce sont les juifs qui perpétuellement rôdent autour d'eux, qui « dans la nuit viennent dépecer les caissons ou les voitures délaisssées » et qui les secourent. Ils leur apportent de l'eau-de-vie, des morceaux de pain cuit au fond des épaisses forêts, et les leur vendent au poids de l'or. Et c'est cet or, fruit des pillages passés, qui les sauve (2).

(1) *Corr. de Davout*, 7 novembre 1806. — Fezenzac, Coignet, Larrey, Saint-Chamans, Paulin, Dupuy, Percy, Berthezène, Pion des Loches, de Barante, *ibid.*
(2) Dupuy, comtesse Potocka, de Barante, Boulart, *ibid.*

Par derrière, des régiments, des bataillons de marche, des cadres, de minuscules dépôts laissés en arrière et que Napoléon veut jusqu'au dernier homme, accourent à folle allure. Les cuirassiers d'Italie passent les Alpes, arrivent à Berlin où on les laisse une semaine pour se refaire, n'ayant eu que trois séjours ; ayant subi, depuis Inspruck, des pluies et des neiges continuelles. Un régiment va de Magdebourg à Thorn, sans repos, en dix-huit jours. Des sous-lieutenants rejoignent, ayant couru la France en poste, c'est-à-dire « sur des charrettes à échelles garnies de quelques bottes de paille où on les entasse jusqu'à douze », et où ils font jusqu'à 25 lieues par jour. Ils sont si fatigués qu'à partir de Potsdam, ils traversent les villes sans les voir, et qu'à Berlin ils se trouvent « dans le plus misérable état ». Ils en partent à pied pour le quartier général, « perdent leurs chaussures dans la boue. » A Kustrin, il faut leur accorder vingt-quatre heures de repos. Ils ont des traînards qui n'en peuvent plus. Leurs bagages, voiturés par des chevaux de réquisition et convoyés par des paysans qui s'enfuient à la nuit close, restent sur les routes, et il est nécessaire de les revêtir avant qu'ils aient rejoint. Pour les restaurer, on les loge avec des séminaristes dont ils partagent la maigre nourriture : pain et beurre salé, soupe et viande bouillie, auxquels s'ajoute un verre de petite bière. Affectés à des régiments, ils se séparent, vivent à la manière des traînards, et souvent en leur compagnie, des cochons de lait qu'ils saisissent, des débris de viande qu'ils découvrent et qu'ils dévorent sans pain. A la suite d'un tel régime, ces adolescents sont exténués. Dès qu'ils entrent dans le rang, leurs pieds horriblement écorchés ne les soutiennent plus, et ce ne sont pas « les œufs crus avec leur coquille, qu'ils jettent dans leurs souliers » comme remède souverain, qui les guérissent (1).

Tandis qu'à Varsovie les propriétaires sont partout réduits « à quelque petite chambre » et que les provisions de bœuf salé faites pour trois mois dans les fermes-châteaux — car il n'y a pas de boucheries — sont enlevées ; tandis que les sergents font la cour aux demoiselles bourgeoises « qui se collent sur le visage des pépins de poire bien noirs en guise de mouches » et qu'en avant de la capitale la faim anéantit des divisions, les corps d'armée qui

(1) *Corr.*, 11408, 11564. — Gonneville, Fezenzac, Girod, *ibid.*

stationnent sur la basse Vistule et dans la Prusse orientale sont plus à l'aise. Le pays vaut mieux; ils sont moins concentrés. Les états-majors font bombance. Les officiers de troupe, presque tous logés dans de petits châteaux occupés par des hobereaux prussiens ou polonais, jouent des parties de drogue et font des niches aux propriétaires. Ils ont des loisirs nombreux, et dans ces gîtes « qui n'annoncent pas l'opulence, on ne fait pas trop mauvaise chère ». Quant aux hommes, ils ont de la viande et de la bière du pays en suffisance. Seul le pain leur manque. Ils s'y trouvent si bien qu'ils se gardent mal, et c'est ce qui explique leur surprise, et la prompte retraite où Bernadotte perd ses fourgons chargés des dépouilles de Lubeck, alors même qu'il voulait, disait-il, « donner à son corps d'armée une gratification en argent ». Durant cette retraite, ils consomment, gaspillent les vivres qu'ils découvrent. Tantôt, harcelée par les Cosaques, une compagnie bivouaque « auprès d'une grande ferme dans laquelle se trouve un nombreux troupeau de moutons ». On ne met aucun ordre dans leur distribution; chaque soldat prend le sien. Des maraudeurs rapportent du voisinage beaucoup de volaille et d'autres provisions. La ferme fournit de la paille en abondance. Ils démontent les portes pour faire des abris, les charrettes et les charrues pour faire du feu, et passent là une assez bonne nuit « quoiqu'ils aient de la neige jusqu'à mi-jambe ». Tantôt, ils découvrent de la farine; un soldat, boulanger de son métier, la transforme « en pain comme depuis longtemps ils n'en ont mangé », ce qui console la compagnie d'être délogée par toute une division qui survient au milieu de la nuit et qui l'envoie achever celle-ci aux avant-postes. Arrière-garde, il leur arrive de trouver, au lieu du gîte promis, une ville en flamme. Mêlés au corps principal, ils font la halte, parmi des troupes de toutes armes, sur un lac gelé « dont la glace craque sous le poids énorme qui la surcharge ». Parfois, croyant l'ennemi loin, on les cantonne. Aussitôt les Cosaques surgissent. Parfois, on les engage sur des chemins étroits où les armes, les bagages se confondent; où tous enchevêtrés « mettent douze heures de nuit à faire deux lieues »; où, de ce que les soldats s'endorment et tombent, il faut constituer une forte arrière-garde d'officiers et de sous-officiers « pour réveiller et forcer à marcher ceux qui succombent au sommeil et se jettent sur les côtés de la route ». Ainsi harcelés, ils ne

mettent guère de différence dans la manière dont ils traitent Polonais et Prussiens, mais ils trouvent souvent chez les premiers du dévouement alors qu'ils n'ont à attendre des seconds qu'une soumission forcée (1).

Pendant ce temps, Napoléon descend de Varsovie vers la mer. Tout d'abord, la gelée le favorise — Berthier, craignant un radoucissement du temps (il fait jusqu'à — 6° R.) « ne cesse de consulter son thermomètre » ; les corps ont quelques provisions à leur suite ou sur le sac des hommes, et ceux-ci, les premiers jours, ne souffrent que du froid. Puis, ces vivres s'épuisent ou se perdent; les intermittences de gel et de dégel, de soleil, de pluie et de neige, compliquent les transports et les arrêtent; et comme le pays est tout entier pillé, la misère recommence, d'autant plus exténuante que les troupes ne sont point remises de la précédente campagne. Dès l'arrivée au bivouac vingt hommes par compagnie sont envoyés aux villages voisins pour en rapporter bois, paille et vivres. Ils reviennent avec des paniers d'œufs, des bestiaux, du bois que charroient des paysans réquisitionnés. « Souvent, pendant que la viande cuit, un contre-ordre arrive. Il faut décamper. Les feux restent allumés. La viande, enveloppée de paille, est retirée des marmites, placée sur les havresacs, et, sur place, restent « des têtes de vache tenant encore à la peau ». Quelquefois aussi, ils ne rapportent rien. Alors, des maraudeurs se détachent, vont à deux ou trois lieues sur le flanc des colonnes, meurent sous les lances des Cosaques ou par les embûches des paysans. Néanmoins, de plus en plus, les isolés abondent. Il s'y mêle les employés du quartier général, qui partent isolément dans l'après-midi, « qui marchent à volonté et qu'on ne trouve pas où l'on en a besoin »; ce pourquoi Napoléon voudrait les mettre en prison. Quant à ceux qui gardent leur rang et qui, comme la nuée des maraudeurs, ne consomment pas « quatre livres de viande par jour », quelques pommes de terre composent leur nourriture: leurs bivouacs, chauffés par des sapins entiers, ne sont fournis que des restes des villages où la guerre a déjà passé; ils ont les yeux rouges, les vêtements enfumés, salis d'ordure; ils sont tristes, rêveurs, hâves, méconnaissables, et leurs chevaux, « maigres à

(1) Comtesse Potocka. Blaze, Girod, Berthezène, *ibid.*

faire peur », rongent des écorces amères ou broutent le chaume des toits. Ils se jettent sur tout ce qui est susceptible de leur servir, enlèvent les charpentes des granges où gîtent leurs camarades et leurs officiers, et pillent les isolés. Peu à peu l'existence de ceux-ci, plus individuelle, leur semble meilleure, et le matin d'Eylau ils se trouveront peut-être « 60,000 hors du rang ». L'Empereur lui-même est au plus mal — ou le paraît, aux yeux des soldats qu'une si haute misère réconforte et qui insouciamment font leur soupe « sur des lacs gelés ». Après la bataille, « au milieu des cadavres broyés par les roues, coupés, gelés, on cherche des vivres ». Les rues de la ville, encombrées de bras et de jambes amputés que les chirurgiens jettent par les croisées, de cadavres amoncelés contre les murs des maisons « jusqu'à une hauteur de plusieurs mètres et ne laissant que le passage d'un seul homme », sont parcourues par des soldats-spectres qui démolissent les toits, enlèvent les portes, attaquent à coups de haches les murailles de bois, enlèvent pièce à pièce les maisons pour faire cuire les chevaux éventrés dans la bataille et pour se chauffer. Les fusiliers d'Augereau, dispersés, dissipés durant l'action ; ceux de Soult, mitraillés à outrance ; les cavaliers dont les montures squelettiques ne peuvent plus trotter et qui se soutiennent à peine, composent des corps indéfinis, prêts à se dissoudre et à s'évanouir. Mais Napoléon ne veut pas quitter le champ de bataille, reculer, quoique aux alentours il n'existe plus rien. Des juifs, au prix d'incroyables difficultés, lui amènent de l'eau-de-vie, sous l'escorte de grenadiers. La Garde en profite. Les tonneaux défoncés, quatre hommes y puisent à la fois et versent chacun six francs. « Heureux qui a du schnaps, écrit le chirurgien en chef Percy, pour en boire de temps en temps ! » Les juifs font fortune et, à leur retour, « ils sont escortés par une compagnie de grenadiers à trois francs par jour ». Aussi dans ce corps privilégié, après boire, prend-on son mal en riant, et voit-on Coignet barbifier ses camarades avec de la neige, sur un cadavre de cheval gelé. Mais les autres ont moins de patience parce qu'ils ont moins d'aise. Quoique le dégel « ait rendu les chemins impraticables » il faut se replier, aller chercher sur les derrières des quartiers d'hiver, ce que l'armée ne connaît plus depuis dix ans (1).

(1) *Corr.*, 11707. — Pion des Loches, Coignet, Blaze, Saint-Chamans, Paulin, Pouget, Parquin, Larrey, Percy, *ibid.*

Or, sur ces derrières, en deçà de la Vistule, cantonnent déjà les petits dépôts des régiments, « logés d'une façon suffisante » souvent, et bien nourris, où les ouvriers travaillent, où les éclopés se remettent, et qui seraient excellents s'ils ne changeaient si souvent de place, et si l'on n'y était exposé, comme à l'armée, de passer « d'un château ayant l'air d'une ferme à un lit de fumier ». Des traîneurs, des isolés se sont répandus dans la région. Le lendemain d'Eylau, épouvantés par les fuyards qui annonçaient la venue des Cosaques, les maraudeurs de l'armée, « la valetaille », prennent la fuite, se sauvent jusqu'au delà de Thorn, dont le pont fait de troncs de sapin, large de douze pieds et sans parapet, oscille au choc des glaçons et plie sous les pieds des chevaux. Napoléon a peine à croire que des officiers y soient mêlés, « ce qu'on lui assure ». Toutefois, il prescrit « d'en pincer quelques-uns, afin qu'il en soit fait un sévère exemple ». A la fin de février « c'est une chose effrayante que l'état de dissolution où est tombée l'armée ». Établis par petits groupes dans les fermes, les isolés gênent les réquisitions et troublent la marche des convois. L'Empereur les pourchasse au moyen de gendarmes et de Polonais, et, au commencement de mars, il envoie des officiers sur les différentes routes qu'ils ont prises, afin que ceux-ci « leur fassent honte de leur lâcheté, de se sauver, quand on a la victoire » (1).

A ce moment, un grand nombre d'escadrons cantonnent dans l'île de Nogat, qui n'est pas encore mangée; aux régiments qui campent, l'Empereur essaye de fournir des bœufs poméraniens, de la farine qu'on ne peut plus amener par les rivières gelées, des liquides qu'il obtient à grand'peine des places de l'Oder et que consomme la Garde. Mais ils vivent surtout de ce qu'ils découvrent ou de ce que les Juifs leur échangent, contre des objets volés. La recherche des cachettes créées par les habitants fait la principale occupation du soldat : les maisons, les écuries sont décarrelées; les jardins fouillés sous la neige; les champs et les bois visités. Et tandis qu'ils se changent de linge, « ce qu'ils n'ont pu faire depuis un mois », quantité de jeunes gens du quartier général, autorisés ou non, vont à Varsovie retrouver « les objets de leur affection » (2).

(1) *Corr.*, 11953, 11955. — Girod, Pion des Loches, Percy, *ibid.*
(2) Coignet, comtesse Potocka, Percy, *ibid.*

Vers la fin de mars, alors que les avant-postes conservent leurs lignes, des troupes rétrogradent encore, et jusque sur la Vistule, dont la rive gauche est peu à peu saccagée comme la rive droite, et l'on n'y voit plus que villes pillées et villages dévastés. Campée autour de Finkenstein, sur un plateau élevé, la Garde « trouve de quoi suffire à ses besoins ». Les baraques sont remarquables « par leur beauté, leur uniformité et leur distribution intérieure; chaque soldat semble avoir acquis tout à coup les qualités de l'architecte, du menuisier et du maçon »; « à trois lieues à la ronde, tous les enclos sont démolis ». Et lorsque le soleil s'élève et fait fondre les glaces, lorsqu'arrive le mois de mai, les hommes de ce corps privilégié passent leur journée dans les rues du camp « à faire la belle jambe, frais et poudrés comme à Paris », quand l'Empereur ne les utilise point à des revues ou à des parades comme modèles pour les nouveaux renforts. Mais tous les camps ne prennent pas cet aspect de ville militaire « construite dans des proportions colossales » et toutes les troupes ne sont pas campées. Il en reste, en avant, sous des abris improvisés, auprès d'étangs fiévreux. Un grand nombre attendront jusqu'en mai l'ordre de construire des baraquements. Et, pour les nourrir, il n'y a ni de ces bœufs « venus de fort loin, disposés aux maladies par les fatigues et les mauvais pâturages », ni de ces voitures de toute espèce qu'on rassemble, en prenant même celles de généraux, et qui servent aux transports d'eau-de-vie et de farine. Le service des sentinelles, des postes couverts d'abatis, protégés contre l'irruption des cavaliers par des hérissons « formés d'arbres couchés, les branches aiguisées », des grand'gardes dans les granges « toujours prêtes à combattre » est des plus pénibles. Vers le milieu d'avril, alors que les sentinelles ne sont souvent qu'à une portée de pistolet des factionnaires russes, ces derniers augmentent encore leur service de sûreté. Dans les endroits douteux, ils ont des sentinelles tous les six pas, des vedettes tous les trente pas. Les Français, de même, renforcent les leurs — et comme nul n'apporte des vivres aux hommes de ces postes et qu'il leur est presque impossible d'en trouver, ce sont des misérables de plus. Les maréchaux se disputent les convois, et les généraux « pillent d'autorité » ceux qui passent à leur portée. Ainsi le général Ferret, du corps de Soult, exige le pain et le vin destinés à Ney et déclare qu'il va « le faire

enlever de vive force si on refuse de le lui livrer ». Le corps de Ney se décompose, perd presque tous ses chevaux. Napoléon est fort inquiet, au fond ; il voudrait connaître, d'après les dires des grands chefs, ce que leurs comptes rendus voilent ou dissimulent et Berthier écrit à Ney, en lui demandant des renseignements : « Comme tous ces détails sont confidentiels, faites connaître la véritable situation des choses. » Le maréchal doit confesser qu'affamés, « des conscrits allemands du Bas-Rhin, arrivés depuis peu », passent à l'ennemi et que les étrangers désertent en grand nombre. Partout, les soldats sondent le sol, pèchent les étangs, fouillent les bois. Un grand nombre disparaissent. On en trouve des centaines assassinés, noyés par les paysans. De temps en temps, Davout en fait fusiller, qui sont revenus après deux ou trois mois d'absence ; il prend grand goût aux exécutions, et, tout en « raffolant des Polonaises », il y convie une Française de sa suite « qui ressemble trait pour trait à la maréchale et qui, grâce à ces légitimes dehors », trompe bien des gens. S'il ne les fusille point, leurs camarades les battent, ainsi qu'ils le font de ceux qui les trompent : l'un d'eux reçoit « 200 coups de savate pour avoir volé le pain de l'ordinaire » ; et cela les pousse à la désertion. Alors que les jeunes fats du quartier général lisent *Corinne*, que leur apportent les courriers, et s'extasient ; alors que les Juifs de Bromberg amènent aux réserves des provisions qu'ils vendent très cher, dans la région dévastée de l'avant, on ne voit que soldats rechercher des vivres, parmi les décombres des villages où ne reste plus un habitant (1).

Et dans cette région épuisée, chaque jour, l'armée reçoit des renforts : conscrits mal dégrossis qui se fondent dans les régiments et que deux semaines de pareille misère envoient en masse aux hôpitaux ; régiments tirés de France ; corps de nouvelle formation qui compliquent les services, augmentent le nombre des bouches sans accroître proportionnellement les forces. Le 31e léger amène des Piémontais dont une cinquantaine désertent, et qui continuent à passer à l'ennemi quoiqu'on en fusille. Des Gardes de Paris, des fusiliers de la Garde, arrivent, partis en poste, suc-

(1) Colbert-Chabanais, *ibid.*, lettres de Ney, 18, 19 février, 14 mai, 1807 ; Berthier à Ney, 7 mars 1807. — *Corr. de Davout*, 3, 18 mai, 4 juin 1807. — Larrey, Coignet, Dellard, de Norvins, Espinchal, Pion des Loches, comtesse Potocka, Fantin des Odoards, Berthezène, *ibid.*

combent. dans de beaux camps. A côté de Champenois et de Bourguignons qui rejoignent, sans laisser de traînards, viennent des Allemands, qui geignent sans cesse; des gendarmes d'ordonnance, corps « d'élite pour la naissance, mais médiocre pour la tenue et la discipline et ayant peu de consistance militaire », qui paradent auprès de Finkenstein, s'y montrent parfois, tel un Montmorency, fort ridicules, et espèrent passer « gardes du corps » sans avoir pâti. Plus en arrière encore, l'Allemagne est sillonnée d'autres troupes : cavaliers ou fantassins en détachements qui recherchent les insurgés hessois et les exécutent; soldats de Molitor, partis de Vérone « trois heures après l'ordre », qui franchissent les Alpes neigeuses en doublant souvent les étapes, ce qui fait écrire dans les journaux « qu'ils vont en poste », accompagnés de femmes d'officier « habillées en hommes pour pouvoir marcher plus aisément » et qui n'iront que jusqu'en Poméranie. Des Espagnols les suivront, fêtés en France, en maraude dès qu'ils sont au delà du Rhin, et qui étonneront les Hanséates par leur cortège de femmes, d'enfants, par le nombre de leurs mulets et la profusion de leurs bagages (1).

Parmi l'armée toute baraquée, parmi les villes brûlées et les campagnes désertes, les nouveaux venus partagent l'existence misérable de leurs anciens, souffrent de la famine à douze ou quinze par gîte; ils ramassent des boulets pour quelques sous, comme devant Dantzig; ils gémissent du service des avant-postes, où tous les matins, à deux heures, en raison de la faible durée des nuits, le régiment entier prend les armes, et où il passe de garde une nuit sur deux à une portée de fusil des Russes; ils se montrent dégoûtés de boire chez quelque « horrible vivandière qui lave d'une main l'enfant dont elle vient d'accoucher et de l'autre débite dans des gobelets d'étain une boisson inqualifiable ». Et les gendarmes d'ordonnance, en soldats bien pourvus, protégés et inutiles, voient avec peine ces misères de la guerre (2).

A l'ouverture de la campagne d'été, sous une « poussière horrible » abattue par de « violents orages », l'armée pénètre dans

(1) *Corr.*, 11330. 12828. — FANTIN DES ODOARDS. BOULART, DE NORVINS, DELLARD, GIRAULT, *Mémoires* de ROBERT GUILLEMARD, D'ESPINCHAL, *ibid.*

(2) GIROD, DE NORVINS, FANTIN DES ODOARDS, PION DES LOCHES, PERCY, *ibid.*

une région que les Russes ont désolée comme les Français ont dévasté la leur, qu'une épizootie ravage, et la famine se continue. Il ne vient de l'arrière qu'un peu d'eau-de-vie tirée de Dantzig ou amenée par des juifs. A Heilsberg, à Friedland, tous mangent du cheval, dévorent ce qu'ils trouvent, « arrachent les pommes de terre plantées dans les champs » et, durant les marches, fouillent les environs, car on sait qu'avec l'Empereur, « il faut manger partout où l'on s'arrête ». Ils brûlent Deppen. Ils saccagent Heilsberg. Après la victoire, le 15 juin, ils pillent des bateaux chargés de vivres, ce qui leur est d'un grand secours, « car on n'en trouvait plus », et, de même que les jours précédents on voit les villes fouillées par les Russes bouleversées par les Français, on voit les soldats ayant « chacun sa poule ou son oie » emporter à leurs bivouacs les portes, les fenêtres, « les lits, les canapés, les secrétaires, et jusqu'aux pendules, qui leur font, en plein air, des appartements de la fantaisie la plus grotesque ». A faire du pain, souvent au départ ils laissent en feu les villages abandonnés, « non par méchante intention de leur part, mais par imprévoyance », et, malgré la forte chaleur qui sévit, ils se chauffent à d'immenses bûchers, s'égayent à détruire, dans l'insouciance joyeuse que leur donnent les négociations, annoncés par l'arrivée des musiciens et des quartiers-maîtres (1).

A Tilsitt, entre des revues où « la Garde brille comme à Paris », où les régiments à pantalons blancs se mêlent aux régiments habillés de draps prussiens, ils mangent et boivent, s'amusent des archers kalmoucks, reçoivent les Russes. La Garde impériale a « huit jours et huit lieues de pays en arrière pour se procurer les vivres du banquet qu'elle offre à la Garde d'Alexandre. » Ses cuisiniers y paraissent « poudrés et en tablier blanc », mais l'eau-de-vie est la boisson du repas, et, à la fin de celui-ci, « les trois quarts des convives sont ivres », se promènent, « les Français avec des habits russes, les Russes avec des bonnets français », montrent à nu, par delà les attitudes affectées, leur âme simple et brutale (2).

Au retour, marchant la nuit, « dormant le jour, autant que le permettent les moustiques » et que les laissent en repos les fièvres, par « une chaleur sans exemple », ces soldats retraversent la région

(1) De Norvins, Pion des Loches, Girod, Dellard, Blaze, Gonneville, *ibid.*
(2) Espinchal, Girod, Coignet, Percy, Roustam, *ibid.*

qu'ils ont anéantie. Malgré la verdure, le pays reparaît tel quel, « complètement dévasté ». Sur les champs de bataille où ils portent les armes, dans les fossés des routes, « ils trouvent encore des cadavres qui depuis deux mois gisent sans sépulture... Les villages sont presque dépeuplés. Les habitants ont presque tous succombé à de cruelles épidémies. Le petit nombre de ceux qui restent sont réduits à se nourrir de racines sauvages... Les soldats partagent leurs vivres avec eux ». Ils se logent dans les châteaux infects qui demeurent debout, où parfois se fabrique un schnick dont le hobereau boit la meilleure part, où ils sont en butte à la ladrerie des seigneurs, aux attaques des poux qui les assaillent « par poignées ». Souvent ils achèvent les bourgs qu'ils ont déjà pillés, car la famine recommence. Ils ne se trouvent bien qu'au delà de la Vistule, et c'est alors qu'on les répand par l'Allemagne du Nord en cantonnements (1).

Déjà la Silésie a dû nourrir les Bavarois et les Wurtembergeois de Vandamme, général « d'un caractère violent et d'une rapacité scandaleuse ». Déjà le Brandebourg et la Poméranie ont dû pourvoir aux incessants renforts, aux nombreux dépôts des places, à ces foules de nouveaux arrivants qui font leur toilette une lieue avant Berlin, y rentrent « ficelés comme à la parade », puis qui laissent chez le bourgeois leur femme en couche, tel Girault à Stettin. Déjà ceux qui assiègent Stralsund se sont gîtés sous des baraques en planches « faites avec les démolitions des villages environnants, et, à défaut de paille, couvertes de blés à moitié mûrs » où se développe une telle quantité de vers qu'ils en sont remplis. A ce moment, ces derniers coupent le blé, à une lieue à la ronde : « bientôt, dans tout le camp on n'entend plus que le bruit des fléaux battant le grain. Le blé battu, on le vend aux pauvres paysans auxquels il appartient », et, lorsqu'ils quitteront Stralsund, ils « vendront les baraques aux habitants de la ville » (2).

Tandis que la Garde, de Berlin se rend à Hanovre, « où elle achève de passer la belle saison », fêtée dans la capitale et trouvant sur son chemin « des rafraîchissements partout le long des villages », le reste de l'armée est cantonné de Hambourg à Breslau et

(1) PERCY, GIROD, ESPINCHAL, COIGNET, *ibid.* — *Manuscrit* inédit d'un officier du 5e dragons.

(2) GIRAULT, DE BARANTE, *ibid.*

de Varsovie à Magdebourg. Même dans les villes, même à Berlin, la troupe n'est point casernée, mais logée et nourrie chez l'habitant. Souvent, elle échange ses gîtes, passe des cités aux bourgs et des villes aux villages, afin que chacun puisse en goûter les diverses délices, horriblement coûteuse pour le pays, mais satisfaite et maîtresse. Tantôt un régiment se resserre dans une place forte, tantôt il s'étend « sur quatre bourgs et cent villages » où le soldat, éparpillé à l'excès, n'est plus « chagriné de service ». Tantôt il passe d'un riche cantonnement à une région ruinée dont les habitants ne sont plus en état de faire des sacrifices, et réduit à la portion congrue il attend, avec impatience, un changement nouveau. D'ailleurs de prime abord, tous ne reçoivent pas un pays de cocagne à dévorer. Il en est qui, de Varsovie où le luxe et la misère se touchent, où grouille la prostitution et où ce sont des capucins qui guident les officiers dans les maisons closes, vont vivre en des villages perdus au milieu des bois, entourés de hautes palissades pour résister aux loups. Les gradés y sont passablement ; mais les hommes, « dans la saleté indigne des maisons polonaises, tombent malades et se plaignent avec amertume ». Au milieu de l'hiver ils n'y peuvent plus tenir, et on les envoie en Silésie. Ils doivent occuper la Nouvelle Marche qui, par ailleurs, s'appelle la province de Kustrin et qui, sous ce nom, est réservée à une division de Soult. Ce dernier ne veut rien entendre ; « les commandants particuliers menacent d'opposer leurs forces pour empêcher les troupes de Gudin de s'y établir », et ce n'est qu'après des négociations pénibles qu'ils s'y installent (1).

Si les soldats déménagent souvent, les grandes villes par contre restent « encombrées d'états-majors et d'administrations » qui y demeurent. Les uns et les autres s'occupent, d'ailleurs fort peu car il n'en est guère besoin, des approvisionnements pour la mauvaise saison ; on assure que l'armée restera en Prusse jusqu'en mai, et « chacun s'établit de manière à passer l'hiver dans ces malheureuses contrées. » Mais qu'ils soient dans des villes tristes, ennuyés par les brouillards et les pluies d'automne et gênés par des neiges précoces, ou qu'ils soient en pleine campagne, à part quelques rares régiments où l'instruction se recommence, les offi-

(1) *Corr. de Davout*, 4 janvier 1808. — Larrey, Blaze, Dupuy, Espinchal, Fantin des Odoards, Reiset, *ibid.*

ciers et les soldats n'ont aucune occupation sérieuse et continue, et les uns demeurent aussi tranquilles dans leur gîte que les autres sont désœuvrés dans leurs bureaux. Or, plus que quiconque, ces hommes sont actifs. Après quelques jours de repos, de bonne chère et de lourd sommeil, leur nature reprend le dessus, et, à défaut de service, ils se découvrent des travaux ou des plaisirs de quoi user l'excès de leurs forces. Pressés par l'idée d'un départ possible, prochain et subit, car chez eux, « tantôt on dit qu'ils partiront, tantôt qu'ils resteront tout l'hiver et peut-être plus longtemps », ils ont hâte de jouir. « Les pauvres gens chez lesquels ils sont installés en maîtres ne peuvent pas, au fond, ne pas les détester, et quoiqu'ils ne leur fassent pas très mauvais visage, ils supportent impatiemment leur présence ». Peu leur chaut que par toute la Prusse le nom français « ne soit en très grande vénération ». Ils usent et abusent de ce qu'on leur doit. Certains, volontiers, aideraient les paysans dans leurs travaux, mais on ne travaille guère l'hiver, et ils leur restent d'autant plus à charge qu'ils sont oisifs. Malgré les défenses des maréchaux, ils chassent et pêchent. Pour passer les longues soirées, il en est qui, « quand ils veulent danser, convoquent les filles des habitants qui, dociles et soumises, obéissent sans murmure ». Des officiers, avant que de quitter un bourg, annoncent un grand bal pour lequel ils lancent des invitations dans la meilleure société des environs. Chacun s'empresse d'accepter, pensant qu'ils feront les frais de la fête. Mais, la veille, « des percepteurs ou collecteurs parcourent le pays et font acquitter un rôle des contributions destinées à la payer ». Le bal est magnifique, et personne n'y manque, « excepté ceux qui en font les frais ». Les parties de chasse se succèdent, que le gibier soit gardé ou non. Et comme la table de chacun n'est point assez gaie, ils se réunissent par huit ou dix et s'invitent tour à tour, ce qui est l'occasion d'une fête perpétuelle, « sans qu'il échappe jamais une plainte à ces braves gens » que sont leurs hôtes, qui s'arrangent entre eux pour que les charges soient réparties aussi également que possible. Beaucoup ne se limitent point là. Dès l'arrivée « chacun, quel que soit son grade, songe à faire la cour à la dame ou à la demoiselle de la maison », et naturellement réussit quelquefois. De plus, les femmes des officiers rejoignent leurs maris « par calèches pleines » et les cantinières, les blanchis-

seuses, les femmes des musiciens, des maîtres d'armes, restent chez l'habitant. « Elles sont en général fort exigeantes ; elles veulent passer pour bien nées, dédaignent la table et le logement. » Aussi les Allemands qui voient. « au bout d'une heure, le soldat comme si c'était une connaissance de dix ans » disent-ils qu'ils préfèrent quatre Français à un homme de la Confédération du Rhin et « dix Français à la femme d'un officier » (1).

Après bien manger et bien boire, il reste du loisir à ces soldats qui ne gardent presque plus d'attaches avec leur pays natal, puisqu'on ouvre presque toutes leurs lettres, qu'on les retient, qu'on les retarde, qu'on les supprime, et que Davout saisira bientôt toutes celles qui leur arriveront d'Espagne « parce qu'elles peignent ce pays comme étant en révolte ». Les uns battent leurs hôtes à l'instar de ce général Vialannes, qui, dans son cantonnement de Pologne, « applique de temps en temps des coups de cravache au juif qui le nourrit », ou, comme tel colonel, « font tout ce qu'ils peuvent pour faire enrager leur propriétaire ». Les autres se marient — prêtres du Grand-Duché unissant les soldats « avec facilité et sans la permission des chefs ». Tous traînent dans les auberges : « les traiteurs, les marchands et les maisons de prostitution n'ont point à se plaindre de leur passage » ; ils se débauchent et se battent. En Pologne, des bagarres éclatent continuellement entre eux et les soldats polonais. Ceux-ci les attaquent souvent sans raison, prennent leurs effets et leurs armes et, dans leur pays même, « provoquent plus de plaintes que les Français ». Les changements de gîte sont les prétextes de fraternité pour les troupes qui se rencontrent, et, le soir, ces agapes dégénèrent en saouleries et en duels. Dans les villes, les régiments mis soudain côte à côte ne peuvent se supporter, et les combats singuliers se continuent jusqu'à ce que l'un des corps se soit éloigné. A Breslau, dans une rixe de cabaret, quatre gendarmes et un hussard sont tués, six hussards, trois gendarmes, un pontonnier, un artilleur blessés; les officiers qui s'interposent ne peuvent qu'à grand'peine faire rentrer les troupes dans leurs quartiers. Peu après, au billard, des officiers de dragons et de hussards se disputent, d'où duel. Un hussard tue un dragon. Quatre dragons veulent venger celui-ci.

(1) Girod, Espinchal, Foy, Reiset, Blaze, *ibid.*

D'autres s'y opposent. Un détachement d'infanterie doit séparer les combattants, et le régiment de hussards « partir dans la nuit même ». Des batailles rangées ont lieu entre les soldats et les citadins; des combats entre les soldats et les militaires prussiens en réforme. Le 2 décembre, à la fête donnée par Mortier, un colonel prussien parle en mal de l'Empereur. Le capitaine d'artillerie Gourgaud, qui le comprend, le provoque en duel et le lendemain le tue. « Cette affaire mit un peu de froid dans la société... Les Prussiens retinrent leur langue ». A Torgau, en 1808, le peuple s'ameute contre le détachement envoyé pour rendre les honneurs au tzar. Plusieurs chasseurs y sont blessés. Et lorsque les troupes ont abandonné les villes pour les camps, il s'y passe les mêmes faits. Les juifs, qui louent fort cher aux officiers des lits et des glaces, ne sont payés que parce qu'ils l'exigent d'avance; les cafés, les billards, les guinguettes, amènent chaque jour des affaires, et « l'énorme quantité de femmes, maîtresses d'officiers ou de soldats, qui loge aux environs » provoque à l'indiscipline et cause des meurtres. La débauche, les excès, usent autant les cadres qu'une campagne. Les sentiments honnêtes, déjà fort affaiblis, disparaissent. Les scrupules se dissipent. L'effronterie se manifeste sans voiles. Un colonel part de Varsovie — c'est Davout qui l'écrit — emportant « du linge et de l'argenterie qui ont été fournis par la ville ». De toutes façons, on gaspille l'argent acquis, et mal acquis, durant la campagne. A Breslau, dans un dîner de généraux et de filles, un dragon d'ordonnance apporte un pli pour le général Fournier (Sarlovèze) et lui demande reçu. — C'est juste, mon garçon. Je vais t'en donner un qui ne s'effacera pas! Il lui rend l'enveloppe : — Tiens, place-toi au bout de la salle, le bras tendu, si tu n'as pas peur! — Je ne connais pas ce mot-là, riposte le dragon, qui est dans la note. Fournier prend un pistolet, vise, tire, perce l'enveloppe d'une balle, et remet quarante francs à l'ordonnance qui lui demande d'ajouter pour autant son paraphe, et qui repart, ayant bu à la régalade une bouteille de vin. Le jeu devient effréné. Les Grecs à épaulettes abondent. Donnadieu apprend sa nomination de colonel pour l'Espagne. Il invite les officiers à un punch « qui ne peut guère avoir pour accessoires que la pipe et le jeu ». En peu d'instants il a devant lui une masse d'or. Cette veine persistante surprend. Vers minuit, un officier se

saisit des dés, montre qu'ils sont pipés. Donnadieu, « pâle, tremblant de colère, prend un pistolet, fait feu sur l'officier et le manque ». Des camarades se saisissent de lui, le désarment; ils « emportent les 3,465 francs produits de l'escroquerie », qu'ils remettent, disent-ils, à une pauvre famille à laquelle ils s'intéressent particulièrement — singulièrement aussi — après avoir brûlé les dés, ainsi qu'un billet de Donnadieu « qui les libère de toute dette » (1).

Cette armée, sauf 80 bataillons et 70 escadrons, après avoir demeuré une année dans ses six commandements, quitte soudain ses camps, avec une précipitation que les soldats ne comprennent point. Tirés des baraques où ils se reposent et s'amusent, des terrains d'exercice où ils font de rares manœuvres, on les entasse sur des charrettes, on les livre aux cahots durant onze jours de route, à des fatigues abrutissantes et inouïes. Où vont-ils? ils l'ignorent. Le troupier croit qu'on le précipite à nouveau sur l'Autriche, et déjà ceux qui y ont été « parlent de l'abondance du pays »; mais les officiers supérieurs pensent que c'est « pour porter secours ailleurs, car les nouvelles d'Espagne ne sont pas bonnes », et, malgré la police dont certains généraux se font les auxiliaires, elles transpirent. Ils passent, courent à la file, versent dans les fossés, culbutent dans les bourbiers. A mesure qu'un régiment arrive à une halte, il reçoit pain, viande cuite, bière, eau-de-vie. Les officiers s'assoient à des tables de trente ou quarante couverts. Deux fois par jour, on s'arrête ainsi; puis, on repart sans trêve. A la lumière, on trotte sans trop d'embarras; mais, la nuit, la confusion est grande. Les paysans, conducteurs requis, se sauvent. Les fusils, les shakos, les havresacs tombent des voitures; des soldats aussi. Les roues se heurtent; les attelages s'entremêlent, écrasent des hommes. Au bout de quatre jours, les régiments de Victor sont enchevêtrés, et comme la pluie s'en mêle, ravine les chemins que les premiers chars défoncent, force est de ne voyager que de jour pour remettre un peu d'ordre dans ce chaos. La gaîté des soldats éteinte « ne leur revient qu'à la vue

(1) *Corr. de Davout*, 1er août, 25 novembre 1807, 5 mars, 29 juillet, 13, 25 août, 5, 13 septembre, 1er novembre 1808. — ESPINCHAL, GROUCHY, SAINT-CHAMANS, THIRION, FANTIN DES ODOARDS, GONNEVILLE, BLAZE, DELLARD, comtesse POTOCKA, *ibid.*

des vignes du Mein ». Sur le Rhin, après cette extraordinaire traversée de l'Allemagne, on les fait cantonner dix jours. Bien soignés chez les alliés, ils sont mal traités en Westphalie. Jérôme, qui n'est roi que par eux, ne veut pas les recevoir à Cassel, leur fait faire « cinq lieues de plus » et ne leur donne en gratification qu'une voiture de pain de munition et une barrique d'eau-de-vie si mauvaise que nul n'en veut. On n'entend, dans toute la troupe, que des malédictions contre le roi que les soldats appellent « Jérôme pointu ». D'ailleurs, on les craint, et pour cause. A Mayence, les habitants et même les autorités montrent peu d'empressement à les fêter. Ce n'est qu'avec peine qu'ils sont logés, et « la rigueur des ordres donnés aux troupes leur fait regretter de n'avoir plus affaire aux étrangers ». En effet, le bruit des désordres commis par le corps de Victor l'a précédé: il est « le plus indiscipliné de l'armée, nullement dans la main de son chef », et on l'attend avec une inquiétude, « qui n'est que trop justifiée car, une heure après son entrée, il y a déjà deux hommes tués dans la ville ». Le préfet, Jean-Bon Saint-André, écrit à Victor, qui ne lui répond pas. Le préfet le recherche, l'atteint le soir au théâtre et lui reproche l'inconduite de ses troupes. « L'air et le ton dont ses paroles furent accompagnées me prouvèrent — dit Pasquier — que Jean-Bon se souvenait du rôle qu'il avait joué comme représentant du peuple auprès des armées de la République. L'attitude du maréchal ressembla beaucoup à celle d'un général de 1793 en face d'un des proconsuls de l'époque ». Si froidement reçus, c'est avec des larmes aux yeux que les soldats quittent la tendre Allemagne « où ils ont même su se faire aimer individuellement », et quoiqu'ils soient « dans la zone heureuse où croît la vigne », quoiqu'ils touchent à leur patrie, ils ne sont pas heureux. Objets de « la plus brillante réception » à Metz, où le théâtre leur est ouvert, où « les habitants s'empressent de les traiter de leur mieux, bien qu'ils ne leur doivent que le logement », où ils défilent sous des arcs de triomphe; fêtés à Tours, sous la pluie, alors que les habitants restent chez eux, et que « tout est froid, les mets et les propos, les couplets et le café », régalés trois fois officiellement durant leur traversée de la France, reçus à chaque étape, « ils ne perdent pas l'habitude qu'ils ont contractée de maltraiter quelques bourgeois et les habitants chez

lesquels ils sont logés ». Les alliés surtout « ne peuvent comprendre pourquoi ils ne doivent pas se conduire en France comme en pays ennemi ». Cependant, partout sur leur passage, dans le Centre en particulier, les habitants qui les nourrissent bénévolement supportent la maraude avec patience, et les municipalités qui les régalent accordent les certificats de bien vivre, sans rechigner, à ces victorieux enfants prodigues (1).

Dans cette guerre, le caractère du soldat se dessine plus net encore que dans la précédente. Par suite de la pauvreté croissante du pays où elle sévit et des rigueurs accrues de la saison où elle dure, la conservation de l'homme est plus difficile. Comme le pouvoir l'abandonne davantage, il s'individualise à outrance, vit par petits groupes ou vit seul, et n'existe que de ce qu'il saisit.

L'ordre, la discipline, ce qui resserre les éléments d'une armée, en forme un tout, ne sont possibles qu'autant que tous les agents du commandement jouent un rôle effectif. Le soldat restera dans le rang, gardera sa place au bivouac, s'il a sur lui de quoi manger à la grand'halte et s'il est assuré de toucher la distribution à l'étape. Même, il se resserrera d'autant plus autour d'une administration nourricière que le pays qu'il envahit sera plus dénué. Mais, si le service des vivres défaille, aucune punition, aucune discipline, ne le retiendra à son poste : il préférera toujours la prison — une prison qui n'est pas ignominieuse — la mort après jugement — une mort qui, le plus souvent, n'est qu'un simulacre, car on fusille « à blanc » une fois sur deux — à laquelle il a de très grandes chances d'échapper, à une mort certaine, par famine. Et si cette situation persiste des jours, des mois, une désagrégation se produit : autour d'une armée réduite, la force de plusieurs corps d'armée tourbillonne en poussière, et, comme le jour d'Eylau, peut amener les pires désastres.

Cet homme débandé, mais non tout à fait découragé, en Prusse, conserve une âme de soldat : il accourt au feu. Perdu dans un pays étranger, il a conscience que la suite d'une défaite serait sa disparition, et, par sentiment de conservation autant que par bravoure innée et par honneur acquis, durant plusieurs mois, à

(1) *Corr.*, 13345, 14256. — Fantin des Odoards, Reiset, Girault, Pasquier, Girod, Esfinchal, de Rocca, *ibid.*

l'appel de la fusillade, il reprend sa place dans le rang. Ce n'est qu'en Pologne qu'il ne revient plus. La misère a stupéfié ses facultés. La vie, la mort, lui sont choses presque indifférentes. En même temps qu'il perd sa pétulante initiative de Français, il gagne un peu de ce fatalisme des Russes, qui rend ceux-ci, lorsqu'on a su, par avance, les amener en position, presque inébranlables dans la bataille.

Mais ce soldat, qui se débande par nécessité, qui court au feu parce que la victoire lui sauve la vie, et qui, dans une riche province, est au mieux si, en plus de sa solidité physique, il est intelligent et débrouillard, s'il est le premier approvisionné à la halte et le premier couvert au bivouac, dans la Pologne dévastée, ne trouve rien à manger. Ses facultés, sans but, lui sont inutiles. Il dépérit. Parfois, des juifs apportent au camp le pain qui sauve, la goutte d'eau-de-vie qui ravive; ils les apportent, autant parce que le pouvoir les accueille avec faveur, parce qu'une discipline tacite, entre soldats, les protège, que par ruse, par esprit de lucre et par connaissance du pays qui leur permet d'échapper aux pillards. Or, ils ne donnent marchandise que contre argent comptant, beaucoup d'argent. Et si la poche du soldat est vide, il lui faut continuer à souffrir sa faim. Puisqu'on ne paye point la solde, ou qu'on la règle si irrégulièrement qu'il serait imprudent de compter sur elle, les seuls qui subsistent au mieux sont ceux qui, en Prusse, ont abondamment pourvu leur ceinture, se sont chargés de thalers et de frédérics d'or. De cette expérience résulte, pour le troupier, non seulement la nécessité de manger partout où il s'arrête, de marauder partout où il gîte, ainsi qu'il le pratique depuis la campagne de l'an XIV, mais de saisir l'argent là où il passe. C'est moins une marque d'avidité qu'une mesure de prévoyance. A l'entrée d'une nouvelle campagne, et bien qu'il n'en ait pas un besoin immédiat, il s'en saisira donc, et il lui en faudra prendre de plus en plus, car la cherté des vivres pour lui naîtra de l'abondance de l'or et du peu de peines qu'il aura donné à acquérir.

Toutefois, mieux que les vivres, mieux que ce mobilier qu'il traîne au bivouac, se cache l'argent. Le soldat, passager d'une heure, hôte d'un soir, ne peut espérer le saisir qu'autant qu'il forcera l'habitant à révéler sa cachette et à le lui donner, et — si

l'habitant manque — qu'autant que tout aura été fouillé, bouleversé, détruit. De là, envers les collectivités affolées, des ruses, des escroqueries : à Gumbinnen, six hussards du 3e, qui précèdent le corps de Ney de trois heures, « pour 2,000 écus de Prusse font racheter la ville de toute contribution. Ils en donnent une quittance, signée : général Moustache » (1), et on les recherche vainement. De là des brutalités fatales, qui en entraînent d'autres, un enchaînement de sévices et de crimes. De là la capture de tous les objets précieux ou qui semblent l'être dont la troupe de louches mercantis qui suit l'armée et qui s'accroît à chaque expédition, puisqu'elle y fait fortune, trafique à vil prix, ou qu'elle refuse, et qui jonchent la route du soldat après l'avoir surchargé une étape. Et par là, en y ajoutant les violences des passions humaines qui, impunies, s'exagèrent, se complique l'état d'âme du soldat impérial, instrument de gloire, de despotisme, de destruction et de mort, comme tout soldat, mais incomparablement plus que tout autre, parce qu'il est aux prises avec des difficultés de plus en plus dures auxquelles il est de moins en moins adapté, et parce qu'il est entraîné avec une vitesse sans égale par un chef extraordinaire.

(1) Fantin des Odoards, *ibid.*

CHAPITRE II

L'ESPAGNE

I. — La course de Junot vers Lisbonne. — Les étapes d'une batterie. — La fermentation du Portugal. — Le retour en France. — La marche de la seconde armée. — Dupont en Andalousie. — Le corps de Moncey. — Les excès des conscrits et la malveillance des Espagnols. — L'évacuation de Madrid. — L'occupation de la Catalogne. — L'Espagne se croit invincible pour avoir repoussé de faibles recrues.
II. — La Grande Armée de Bayonne à l'Ebre. — Le sac de Burgos. — Le pillage général jusqu'à Madrid. — La Guadarrama. — La poursuite des Anglais. — La Grande Armée s'exténue dans le vide.
III. — L'armée du Centre. — L'existence du corps de Victor en 1809. — Les Anglais après Talaveyra. — Un convoi pour l'Andalousie. — Misère du soldat ; indifférence des chefs ; dégoût général.
IV. — Marche de Soult sur Oporto. — Fuite des Portugais. — L'armée entend la messe et pille les églises. — La retraite. — Soult et Ney se traitent presque en ennemis. — Le soldat oublie sa nationalité et tourne au conquistador.
V. — Masséna dans le Léon. — Troisième invasion du Portugal. — L'arrêt devant les lignes de Torrès-Vedras. — La dévastation de la plaine du Tage. — Recul de l'armée autour de Santarem. — La retraite. — La recherche des vivres décide des mouvements de Marmont.
VI. — Conquête de l'Andalousie. — L'occupation du pays. — Le blocus de Cadix. — Le paradis andalous. — Tarifa. — L'ivrognerie.
VII. — Saragosse. — Suchet limite la maraude. — L'Aragon s'apaise entre la Navarre et la Catalogne en feu. — L'oasis de Valence. — L'influence pacificatrice de Suchet.
VIII. — La débâcle à la suite des Arapiles. — Évacuation de Madrid et de Séville. — De Valence à Salamanque. — Dernier abandon de la capitale. — Victoria. — Retraite de Suchet. — L'invasion. — L'indifférence patriotique des Gascons.
IX. — Conclusions. — L'attitude du soldat révolte le peuple. — Exactions et nonchalance des chefs. — Lassitude générale. — Les Espagnols donnent un grand exemple.

I

Alliés de l'Espagne, les soldats de Junot y pénètrent. On en compte 27,000 : fantassins arrivés par étapes des camps de Saint-

Lô, de Pontivy et de Napoléonville; cavaliers de Versailles complétés par divers dépôts, artilleurs de Rennes et de Toulouse, tous maintenus par des cadres médiocres. Quoiqu'il n'ait été pris aucune recrue de 1808 et quoiqu'ils aient quelque instruction, les deux tiers sont des conscrits; sur le reste, un grand nombre n'a jamais vu le feu, provient des levées de 1806 laissées dans les hôpitaux peu avant la guerre de Prusse et plusieurs milliers sont étrangers, Suisses, Hanovriens, prisonniers prussiens, Italiens ou aventuriers douteux de la Légion du Midi. Rassemblés en cantonnements autour de Bayonne, ils s'enfoncent dans la Péninsule, et, comme eux, leurs chefs « ignorent ce qu'ils vont y faire ». De prime abord, « ils sont agréablement surpris par l'accueil flatteur des Espagnols; mais ils le sont d'une manière tout opposée par la brusque et fâcheuse transition des commodités et des aisances de la vie à la misère et à la malpropreté ». Ils se trouvent moins que leurs camarades de 1801 « accablés d'invitations »; la rapidité de leur marche en est la cause. Ils traversent sans arrêt les provinces basques, les solitudes de la Vieille-Castille, et ils séjournent à peine à Valladolid, malgré la fatigue apparente des hommes, la maigreur des chevaux, la lenteur des bœufs qui, déjà, attellent quelques voitures de l'artillerie. Fêtés sur leur chemin, ils atteignent Salamanque. Là, ils ne se concentrent ni ne se reposent, ainsi qu'ils s'y attendaient. Des ordres de Napoléon prescrivent d'accélérer la marche. Junot, « la tempête », croyant posséder encore ses grenadiers réunis du camp de Boulogne, les précipite vers le Tage, par étapes de dix lieues, sur des chemins mal frayés, parmi les escarpements de la sierra de Gata déserte, entrecoupée de torrents, qui l'en séparent (1).

En quittant Bayonne, il n'avait ni convois ni magasins. Les Espagnols doivent le fournir, et, effectivement, grâce à eux, il a médiocrement vécu. Mais, dans la montagne, il n'existe ni gîte ni provisions. L'armée qui part à vide et fatiguée, dépourvue, court çà et là pour vivre, se disperse et se débande, arrive sur le Tage précédée d'une mauvaise renommée et en désordre.

Dès la sortie de Salamanque, l'infanterie, la cavalerie, bien que gênées par les pierres anguleuses de la route, alourdies par les

(1) *Corr.*, 12973, 13053. — Foy, Marbot, Hulot, d'Illins, *ibid.*

pluies, dans leur impatience laissent l'artillerie en arrière. Celle-ci qui roule au pas des bœufs, n'atteint le premier gîte qu'à minuit. Ce gîte est si encombré de troupes affamées que les artilleurs et leurs attelages doivent passer le reste de la nuit dehors, sous la neige fondue qui tombe. Ils partent avant le jour, afin de se trouver en avance. Toutefois ils n'arrivent qu'à dix heures du soir à Ciudad-Rodrigo, « plein d'hommes, dépourvu de vivres et de fourrages ». On s'y arrache les bœufs de réquisition. « Chaque corps en veut pour ses bagages » ; les habitants se refusent à en fournir et déjà ils se mutinent ; des soldats tombent assassinés. Le matériel d'artillerie, disloqué, ne tient plus. On le consolide ; on abandonne les voitures à bœufs ; canons et caissons partent à la hâte, n'atteignent Fuente-Guinaldo qu'à la nuit tombante. Les caissons d'infanterie, les voitures à bagages, abandonnés dans la bourbe, lentement acheminés par des bouviers, ne parviennent au gîte que le lendemain matin. Là. nul vivre ne se découvre, sinon des châtaignes et de rares pommes de terre. La route, ou mieux la piste devient très rude. Des rochers l'encombrent, qu'il faut abattre à coups de pic. Des ravinements obligent les artilleurs à retenir les voitures par des câbles, et les pentes y sont si fortes qu'il faut doubler, tripler les attelages, faire double ou triple étape. « Tout casse, même les chevilles ouvrières. Les rechanges s'épuisent... Après huit heures de marche. on a fait deux lieues... La fatigue, la vivacité de l'air, une pluie froide, épaisse, et le défaut de vivres affaiblissent de plus en plus hommes et chevaux ». Les bêtes meurent. Les prisonniers prussiens « pleurent leurs attelages ». Ce n'est qu'à trois heures et demie du matin, après un long repos, que les artilleurs atteignent le quatrième cantonnement. L'infanterie qui l'occupe a tout dévoré. L'artillerie n'obtient que de la paille. « Plaintes, prières, obstination, recherches, tout est sans succès. Chaque corps, chaque individu ne songe qu'à soi ». Les voitures à bœufs n'arrivent qu'au moment du départ, retardé parce qu'on « lie le matériel qu'il faudrait ferrer ». Bientôt l'artillerie atteint un bourg et s'y restaure. Mais ce bourg est affecté à une division qui suit et qui l'en chasse, à la tombée de la nuit, sous l'averse. La terre devient argileuse. Les roues y pénètrent. Les grenadiers, récemment laissés aux pièces comme escorte, entrent dans l'eau, dans la boue jusqu'au genou. Le convoi pénètre sous

une forêt sombre, n'y voit plus rien, s'arrête. « Les soldats, pour avancer, se tiennent par leurs capotes. Les paysans requis profitent de l'obscurité, coupent les traits, partent, entraînant leurs bœufs sous les bois. Plusieurs voitures versent. » Vers neuf heures du soir la lune se montre. On repart. Un torrent arrête tout. Les artilleurs font demi-tour, rentrent à l'aube dans le cantonnement de la veille où ils laissent le cinquième des voitures. Pour charroyer celles-ci un certain nombre d'entre eux courent la montagne, razzient les bœufs, non sans défense des habitants. Le reste repart, atteint à une heure du matin Zarsa-Mayor, « où heureusement on leur a réservé des vivres ». Là on leur indique plusieurs chemins, car nulle artillerie n'a encore passé, et on rassemble de nouveaux bœufs. Ils touchent aux frontières du Portugal. Les fantassins marchent à la débandade, sans chaussures, souvent à la file indienne, et « deviennent un ramassis d'hommes nus, exaspérés par la misère ». La cavalerie a perdu beaucoup de chevaux. La plupart des soldats gîtent d'habitude sur le roc pelé ; dans leurs feux ils brûlent les oliviers rares, les pins rabougris. Pour se nourrir, ils pillent de pauvres paysans. Ceux-ci, exaspérés, les tuent, et, par la famine, débute une guerre inexpiable (1).

Malgré les pièces attelées parfois de douze chevaux, à la première halte, en Portugal, dans Salvatierra dévasté, sans habitants, l'artillerie parvient disloquée : « les chevaux ont perdu leurs fers; quelques-uns une partie du sabot. » Par bonheur, de Zarsa-Mayor elle amène, « un peu de vin, quelques vivres, des fourrages, du charbon ; » ce qui la répare. La route devient meilleure. Mais ce sont des Suisses qui l'escortent. Au lieu de l'aider dans les passages difficiles, ils quittent la route pour piller. Il faut les renvoyer à leur corps. Le lendemain, elle atteint Castello-Branco que saccagent des traînards espagnols, dont Junot fait fusiller plusieurs en présence des deux armées. En fouillant les maisons « avec ordre », c'est-à-dire en pillant avec méthode, les soldats découvrent de quoi manger ; même ils touchent du pain, après une faction devant les fours où on le cuit. Partis de Castello, ils font trois lieues en quatorze heures. Pour franchir l'Ocreza, il leur faut atteler seize chevaux aux pièces, et, dans le village suivant, la rue est

(1) Foy, Hulot, Thiébault, Toreno, *ibid.*

si étroite qu'ils doivent abattre des pans de mur pour passer. Le lendemain, la route elle-même est trop resserrée. C'est aux rochers qu'ils s'attaquent. Pendant que les canonniers travaillent, l'escorte recherche les vivres, leur apporte « des glands de chêne vert et des pains de miel sauvage, triste et unique nourriture de ce pays inhabité et ruiné ». Dans l'impossibilité d'avancer, ils bivouaquent parmi les rochers, et repartent au matin sur une piste qui « n'est plus indiquée que par des cadavres et des malades gisant sur le sol ». Ils parviennent enfin à Sobreira, y restent un jour et demi « pour réparer le misérable parc dont les pièces cassées sont, faute de rechange, de fers et de cordes, retenues par des brins de bois pliant. » Pour obtenir des timons, ils abattent des pins, repartent, font trois lieues en triplant les attelages, et mettent ainsi jusqu'à six jours pour atteindre Abrantès, après avoir mangé des chevaux de selle et perdu le dizième des leurs sous les coups des paysans. Là, leurs souffrances finissent. Embarqués sur le Tage, ils atteignent Lisbonne. L'infanterie qui les précède, moins embarrassée, a aussi mal vécu. Junot, qui ne peut la rassembler, — l'un de ses meilleurs généraux, Delaborde, ne doit-il pas s'arrêter deux jours à Santarem, afin d'y réunir au moins le tiers de sa division? — compose une avant-garde de quatre bataillons d'élite. A leur tête, il traverse des torrents. Les soldats franchissent une plaine où s'étend une rivière débordée « ayant ôté bas, souliers, pantalon, et relevant leur chemise » et arrivent aux portes de Lisbonne (1).

Junot y pénètre, entouré de quelques cavaliers portugais, « à la tête des cadres ou plutôt des débris de ses quatre bataillons d'élite ». Des compagnies n'ont que quinze hommes, quinze « cadavres vivants », qui ont à peine la force de marcher en cadence au son du tambour. Eparpillée sur le chemin, « une longue file de soldats maigres, éclopés, la plupart imberbes, les suit à pas lents ». Les fusils sont rouillés, les cartouches mouillées. Néanmoins Junot court vers la mer, fait canonner par les pièces qu'il enlève les vaisseaux portugais qui franchissent la barre du Tage, et tandis que ses hommes s'installent, il rentre dans la capitale avec son état-major, « n'ayant d'autre escorte que trente cavaliers portugais ». L'armée rejoint peu à peu, et par lambeaux. Des traînards

(1) Hulot, Foy, Thiébault, *ibid.*

qui cantonnent par groupes ne rentrent dans le rang « qu'au bout d'un mois » (1).

Après quelque repos, l'armée s'étend sur le pays duquel elle essaye de tirer l'énorme contribution que l'Empereur a frappée de Milan et elle y vit, « partageant dans les villages le réduit du paysan aisé » ou casernée dans les couvents. Par suite de la dissémination des forces et de l'indépendance relative des chefs, ceux-ci en profitent pour s'enrichir, exigent des cadeaux des provinces, infligent aux villes de fortes amendes sous le moindre prétexte, et par là réveillent le sentiment national que l'abandon du roi avait presque éteint et qu'avive toujours une occupation étrangère. Kellermann razzie l'Alemtejo. Loison, le manchot, par ses exécutions nombreuses, exalte et terrifie à la fois le Portugais, le rend plus implacable et plus cruel. Ceux qui se sont ralliés aux Français leur deviennent suspects, et bien que la garnison de Lisbonne soit « un modèle de discipline » pour un corps isolé. en campagne, bien que la ville paraisse satisfaite de Junot, par suite des exigences des subalternes, des gènes et des tyrannies du blocus, des demandes d'argent et des saisies de vivres, le nombre de ceux qui sont hostiles augmente (2).

Pour arrêter la fermentation du pays, des colonnes le parcourent. Leurs traînards, leurs isolés, tombent sous les coups des paysans. Loison perd ainsi 200 hommes d'Almeïda à Abrantès. Il se venge en saccageant Garda. Toute maison d'où part un coup de feu est brûlée; les villages sont pillés, les églises dépouillées. Evora, après combat, est mis à sac. Béja, autour duquel de nombreux assassinats ont été commis, est traité de même et « tous ceux qui sont pris les armes à la main passés au fil de l'épée ». Malgré ces exécutions, au débarquement des Anglais, l'armée ne possède plus que le sol sur lequel elle se tient et les environs, à une portée de fusil. La réserve d'artillerie de Junot peut à peine gagner Torrès-Vedras; « les habitants, à mesure qu'elle avance, mettent le feu aux sèches et hautes herbes qu'elle a à traverser ». En face de l'ennemi, les Hanovriens, les Prussiens, les Suisses, les Piémontais équivoques de la Légion du Midi désertent. Les Portugais massacrent les traînards. Le moral de l'armée est abattu et la chaleur est si forte que

(1) Foy, Thiébault, *ibid.*
(2) *Corr.*, 14023. — Foy, *ibid.*

« des compagnies entières se couchent dans la campagne, mourant de soif » et ne veulent plus avancer. Deux jours après Vimiero, cette armée est « agréablement surprise » d'apprendre la capitulation de Cintra, « qu'elle n'aurait osé même espérer — dit l'un de ses meilleurs officiers — après une victoire ». Ramenés sur les quais de Lisbonne, malgré la foule qui leur jette des pierres, « les Français s'embarquent joyeusement », tandis que les mercenaires anglais, fêtés comme des libérateurs, se grisent, et dès qu'ils le peuvent maraudent chez leurs alliés (1).

Les bateaux sur lesquels on les entasse, choisis par le gouvernement anglais, tiennent mal la mer et gouvernent à peine. Dès la sortie du Tage, ils sont dispersés, chassés par une tempête. Après dix jours de navigation, il en est qui se trouvent à hauteur des Açores. Les soldats « sont réduits à une ration de rhum et à un peu de biscuit avec de la viande salée ». Ceux qui ont acheté quelques provisions sur les quais de Lisbonne en profitent, mais la plupart sont affamés, et comme, d'après les ordres anglais, on ne doit les débarquer qu'en Bretagne, plusieurs tour à tour s'approchent et s'éloignent des côtes de France. Un bateau, repoussé par la croisière anglaise de La Rochelle et ne pouvant aborder à Quiberon, est saisi par sa garnison, qui débarque à Bayonne, après un mois de traversée — alors qu'à peu près à la même époque, lord Byron met quatre jours et demi pour aller d'Angleterre à Lisbonne. Enfin, ils descendent sur la côte çà et là, mais non tous : plusieurs navires se sont perdus corps et biens. Aussitôt, Napoléon, qui leur a presque pardonné, parce que les journaux de Londres fulminent contre la capitulation et qu'il a besoin d'eux, leur fait suivre le littoral, les reforme en route, les rhabille, les rééquipe et les précipite à nouveau dans la fournaise espagnole (2).

Dès que l'armée de Junot a quitté Bayonne et ses alentours, une deuxième armée s'y rassemble, égale en nombre. Des conscrits de 1808 en forment la plus grande partie. Le reste comprend un troisième bataillon léger, où, parmi des conscrits de 1807 sont des anciens relativement nombreux, deux bataillons de garde de Paris, en partie venus de Pologne, quatre bataillons suisses conte-

(1) Foy, Thiébault, Hulot, Lawrence, Toreno, *ibid.*
(2) Foy, Hulot, *ibid.* — Lord Byron, *Correspondance.*

nant « des étrangers de toute espèce, mais peu d'hommes des treize cantons ». La cavalerie vient des dépôts de l'intérieur et s'organise en régiments provisoires. L'instruction est faible et la cohésion presque nulle (1).

Réunie en novembre, et mise sous les ordres de Dupont, cette armée pénètre en Espagne le 22 novembre, en vertu d'un traité secret récemment conclu, lequel autorise l'entrée de 40,000 hommes au cas « où les Anglais enverraient des renforts en Portugal ou le menaceraient d'une attaque ». Elle s'avance rapidement vers la Castille et le Léon, afin de se trouver au 10 janvier rassemblée autour de Valladolid, ainsi que le comporte l'ordre de l'Empereur. Au début, les Espagnols reçoivent assez bien ces soldats, quoiqu'ils montrent plus d'indiscipline et plus d'arrogance que les premiers, qu'ils soient d'apparence plus chétive, et qu'ils n'aient qu'une organisation sommaire. En effet, en majorité, ils n'ont pas dix-neuf ans, et à peine quelques mois de service presque tout entiers passés sur les routes. Les officiers subalternes sont, pour la plupart, de ces officiers réformés en l'an VIII ou en l'an IX, que la Révolution avait galonnés par hasard, et qui eussent fait de bons caporaux si leur âge l'eût permis, et, pour le reste, des adolescents à peine hors de l'école, sans expérience et sans autorité. Les chefs et les subordonnés ne se connaissent pas entre eux, n'ont ni confiance ni union. Les régiments même ne sont pas complètement formés — on ne les compose qu'à Valladolid ou à Ségovie — par suite, aucun esprit de corps n'existe, de même qu'aucun zèle dans le service, aucun souci des distributions. Enfin, l'immense majorité des cadres n'a aucune religion, et le soldat n'en pratique point. En conséquence, ils n'ont aucun respect pour les cérémonies du culte; ils ne se gênent pas pour cantonner dans les couvents, dans les églises, comme ils le font en Portugal et comme ils en ont l'habitude depuis quinze ans. De tout cela, il résulte qu'ils n'inspirent point la crainte et qu'ils froissent les sentiments du peuple pour lequel le culte est une habitude tout extérieure, un mode de distinction entre les catholiques, les nationaux, et les juifs, les maures, les gitanes; par suite qu'en plus de leurs déprédations, ils semblent des infidèles

(1) *Corr.*, 13323. — Foy, Toreno, Hugo, *ibid.*

très proches de ceux qu'on a exterminés pendant trois siècles de nationalisme outrancier, par le fer et par le feu (1).

A mesure qu'ils s'avancent dans l'intérieur, qu'ils prennent contact avec des administrations plus barbares et plus paresseuses, la rumeur publique répand leur faiblesse, leurs exigences, leurs maraudes et leur impiété, en même temps que se répète la nouvelle des places occupées par surprise, des citadelles saisies par jeu et farouchement gardées, de Rome violée par les Français. Les prêtres, les moines, directement menacés fermentent; ils remuent la tourbe inoccupée des grandes villes et le monde de mendiants qui traînent par les campagnes; ils excitent les muletiers dont un gouvernement plus fort limitera la contrebande; ils exploitent contre l'armée les moindres gestes — et comme celle-ci manque de tact; comme des officiers, malgré les punitions d'arrêts, tirent sur les cigognes vénérées que des paysans pansent de leurs blessures et reportent à leur nid en grognant, que d'autres ricanent au passage du saint-sacrement et que nul ne s'agenouille, qu'enfin tous se montrent avec les femmes d'une familiarité fruste d'hommes du Nord et ne sont point les cavaliers qu'il leur faudrait, il arrive que des soldats sont massacrés à l'écart, que des officiers sont tués par les prêtres, leurs hôtes. Une partie des troupes de Dupont, après l'émeute d'Aranjuez, est menacée dans cette ville; une autre partie est cernée dans Tolède par le peuple et les paysans furieux. Vedel délivre celle-ci, mais il interdit la procession de la Fête-Dieu, qui pourrait donner lieu à une manifestation dangereuse, et, mis en quarantaine, il reste un mois à cuire sur l'âpre rocher de cette ville pendaut que Dupont marche vers l'Andalousie et l'atteint (2).

En effet, Dupont a quitté Tolède le 24 mai, et, d'après son ordre de mouvement, il espère se trouver le 21 juin à Cadix, malgré l'ardeur de l'été. Il traîne à sa suite un fort approvisionnement de biscuit, mais celui-ci l'embarrasse, et trouvant des vivres dans la Manche, il l'abandonne à Santa-Cruz, au pied de la Sierra Morena. Il la franchit, traverse des cités presque désertes, marche la nuit et ne rencontre de résistance qu'à la tête de pont d'Alcolea, le 7 juin. Sans préparation, les soldats de l'avant-garde se précipitent à

(1) *Corr.*, 13413. — Foy, Froger, Toreno, *Mémoires d'un apothicaire, ibid.*
(2) Foy, *Mémoires d'un apothicaire, ibid.* — Dupont, *Mémoires.*

l'assaut, se servent de leurs baïonnettes fichées dans les fortifications comme d'échelles, les enlèvent malgré un feu très vif, mais non meurtrier, et, dans l'après-midi, arrivent devant Cordoue. La prise de la ville « ne coûte pas dix hommes », et cependant elle est pillée, saccagée. Selon les habitudes méridionales, les habitants réunis pour se défendre parlent, crient, vocifèrent, plus qu'ils n'agissent. Pendant qu'ils se dispersent et fuient, les soldats en massacrent un grand nombre, armés ou non, forcent les maisons, mettent à mal des femmes, des filles, presque des enfants, et, dans la vieille cité mauresque, sans que Dupont veuille les arrêter, passent une folle nuit (1).

Le sac ne s'arrête qu'au troisième jour. Les fuyards de Cordoue répandent partout le récit des atrocités commises, et, presque aussitôt, les natures ardentes des montagnards andalous s'enflamment. Les Français légers, qui le lendemain oublient les scènes de la veille, sont massacrés en se promenant dans la campagne, poignardés jusqu'aux portes de la ville. Les détachements sont assaillis, les communications rompues. A la Carolina, le général de brigade René est jeté dans une cuve d'eau bouillante. Ailleurs des officiers sont sciés vivants. Partout, le long des routes, des cadavres se dressent, dans des poses grotesques, nus et mutilés. Après neuf jours d'occupation, Dupont renonce à aller plus loin; il abandonne Cordoue, emportant dans ses fourgons l'or des caisses publiques et les vases précieux que ses soldats n'ont point enlevés des églises (2).

Pendant qu'il occupe Cordoue ou qu'il rétrograde sur Andujar affaibli par les escortes qui gardent ses trésors, la division Vedel s'avance pour le rejoindre, et, dès le début de sa marche, ses peines sont grandes. A Manzanarès, dans le jardin de l'hôpital, des maraudeurs en quête déterrent des cadavres. Ce sont ceux des malades de Dupont et les hommes d'une compagnie laissée à leur garde. Les soldats s'excitent à les venger, veulent massacrer les habitants. Pour les contenir, Vedel doit faire braquer deux canons sur eux. Les vivres manquent. Le convoi, laissé à Santa-Cruz, a été pris et pillé par les paysans qui, maintenant, gardent les défilés. La division les traverse néanmoins, fusillant des prêtres, des habi-

(1) Dupont, Foy, Toreno, *ibid.*
(2) Dupont, Foy, *Mémoires d'un apothicaire*, *ibid.*

tants, s'arrête dans les bourgs déserts, est exténuée par la fatigue, harcelée par les montagnards, à demi vaincue par la faim. Les femmes qui demeurent dans les maisons, tantôt préparent le repas des hommes, et, le partageant avec leurs enfants, les empoisonnent — l'une d'elles détruit ainsi sept cuirassiers —; tantôt elles les attirent à l'écart pour se prostituer à eux, et, dans l'ivresse des sens, les poignardent. Elles font ainsi œuvre pie, s'assurent le ciel. Aussi lorsqu'au début de juillet ces soldats rejoignent à Andujar les troupes de Dupont anémiées par les fièvres, sont-ils hâves, décharnés, presque sans forces. Autant que le manque de provisions, « la peur de mourir empoisonnés les fait mourir de faim ». Partout autour d'eux s'avive une guerre sourde, atroce et sans merci : un régiment s'avance sur Jaen, repousse sans peine les Espagnols, entre dans la ville et la pille; au retour, retardé par ses fourgons chargés de dépouilles, il se trouve soudain entouré de flammes : les paysans ont incendié les herbes sèches; plusieurs caissons sautent; il lui faut camper sur des cendres chaudes. La retraite de l'armée recommence, nocturne, traînante, alourdie par les bagages, débandée par les éclopés qui essayent de marcher pour échapper à la mort, et qui retombent sur la route. Vedel atteint la Carolina; Dupont Baylen. Là, le premier reçoit du second l'ordre de le rejoindre de suite. Mais Vedel part tard — à trois heures du matin — ses hommes exténués par trois marches de nuit, restent en arrière par centaines; malgré l'appel du canon, Vedel les laisse dépecer un troupeau de chèvres, leur permet une grand'halte, pendant laquelle s'éteint l'artillerie de Baylen. La fatigue, la chaleur, la faim, la dépression des courages, l'affaissement des natures non trempées, autant que les trahisons des Suisses, autant que l'avarice des généraux, contribuent à la capitulation, à l'extinction d'une armée (1).

En arrière de l'armée de Dupont, à la fin de 1807, un nouveau corps se forme. Quarante-sept détachements de jeunes soldats venus de Nancy, de Metz, de Sedan, et transportés à Bordeaux en poste, c'est-à-dire sur des charrettes réquisitionnées, au prix d'énormes fatigues; des cavaliers sans instruction commandés par

(1) Foy, Toreno, Froger, *Mémoires d'un apothicaire*, Dupont, *ibid.*

des cadres provisoires; des artilleurs conscrits, tirés des arsenaux de Metz et de La Fère, le composent. Ils rentrent en Espagne au commencement de janvier et doivent arriver du 5 au 12 à Vittoria. Inférieure à la précédente. déjà si médiocre, cette armée ne commence à s'instruire que sur l'Ebre et en Castille. Moncey, qui la commande, porte, par ordre. en février. son quartier général à Burgos. Les soldats, autour de cette ville, brûlent leurs premières cartouches; les cavaliers dont les chevaux couchent dans les couvents. sur les dalles nues, y poussent leurs premières charges; et tandis que les officiers d'état-major, ne sachant que faire, « partagent leur temps entre l'ennui et le jeu », tandis qu'on en voit qui passent des heures « à faire claquer des fouets de poste », les hommes, autour des mauvais lieux, répondent aux coups de stylet des Espagnols par des coups de briquet. Dès le mois de février, les autorités n'obéissent aux réquisitions qu'avec lenteur. Si l'armée n'était disséminée en détachements nombreux, en postes de correspondance, il serait fort difficile de la faire vivre. Mais cette dissémination l'affaiblit : lorsqu'il lui faut s'avancer sur Madrid, les régiments de cavalerie n'ont plus que 450 hommes (1).

Durant cette marche, bien que l'on soit encore en paix, l'état des esprits est tel, et si naturelle la crainte d'un massacre, qu'il faut à chaque étape faire bivouaquer les hommes. Or, le bivouac oblige à des destructions sans nombre, bien qu'on ne démolisse pas les villages voisins, comme en temps de guerre. La cavalerie qui précède l'armée trouve un peu de paille, quelques vivres, et des dispositions satisfaisantes sinon sympathiques chez l'habitant. L'infanterie qui la suit, plus nombreuse, a des exigences plus vives; elle les manifeste dans un pays pauvre, chez des habitants fatigués par les premières troupes. et comme elle ne veut pas se soumettre au régime du biscuit mauvais et gâté qu'on voudrait lui imposer et dont elle traîne pour quinze jours à sa suite, elle en arrive à des réquisitions et à des pillages qui allument d'inextinguibles haines. Pour entrer à Madrid, Moncey laisse « tous les malingres et tous les hommes hors d'état d'être sous les armes d'une manière un peu convenable à la garde des équipages ». Il voudrait en imposer à la foule, lui montrer de beaux conscrits à

(1) *Corr.*, 13344, 13413, 13497. — Foy, Toreno, Paulin, *ibid.*

défaut de vieux soldats. Mais déjà les citadins s'éloignent ou se cachent; et ce ne sont ni les fantassins imberbes qui se traînent de cabaret en cabaret, ni les officiers qui détruisent le gibier de l'Escurial et les chevreuils du Prado, ni les généraux qui, à peine arrivés, se sont « enfournés dans les meilleures maisons » qui ramèneront à l'armée le cœur espagnol. Quand Murat rejoint suivi de nouveaux renforts disséminés sur la route : fantassins de dépôts divers, restes des Suisses et des étrangers, agglomérations de compagnies départementales ignorantes de la guerre ou vieillies, son air de paladin, l'essaim de jeunes gens titrés dont la resplendissante cavalcade lui fait cortège et ne s'est pas bronzée à la fumée des batailles ne ramène momentanément aux Français que quelques femmes, éloigne d'eux à jamais des moines, des directeurs jaloux; lorsqu'il se mêle de protéger Godoï, il renforce la haine que le nom français inspire; et par sa brutalité il s'aliène les hautes classes (1).

Déjà les jeunes soldats ont l'estomac brûlé par les mets ardents de l'Espagne; ils sont intoxiqués par le vin chargé de litharge, par le vin auquel on mêle du laurier-cerise ou du piment « qu'ils boivent sans précaution » et par l'eau saturnine que débitent les fontaines. Au lieu de vivre des produits de la campagne momentanément verte, ils se nourrissent des fruits ou des viandes desséchées qu'on leur vend, qui augmentent leur soif et débilitent leur estomac. La chaleur du printemps à sa fin les anémie. Leur moral s'en ressent. Ils perdent en courage, gagnent en cruauté. A la répression de la révolte de Madrid, où le peuple s'acharne surtout « sur les Mamelucks de la Garde, qui lui rappellent les Maures », ils ne font point quartier, « passent au fil de l'épée les habitants des maisons d'où l'on fait feu » et le lendemain, par ordre, fusillent environ 200 insurgés prisonniers. C'est une revanche. Mais ils n'ont point attendu la rébellion pour commettre des vexations de toute nature. Dans la Nouvelle-Castille, ils « enlèvent l'argent, prennent des vivres et des fourrages sans délivrer de bons ». A la suite de la révolte, les généraux essayent de réprimer ces actes. Grouchy écrit à Wathier : « J'ai le plus vif regret de toutes les sottises et vexations que commettent les troupes; certes, nous servons bien mal l'Empereur... Mettez un terme au brigandage, qu'on

(1) *Corr.*, 13728. — *Corr. de Grouchy*, 3 février, 16, 18 mars 1808. — Foy, Toreno, *ibid.*

prend pour du caractère et qu'on a la folie de regarder comme un moyen de contenir les Espagnols. » Ils voudraient ménager ceux-ci, ne punir que les assassins et ne point saccager les villes en surplus. L'heure en est passée. Ils ont beau fusiller des hussards, en condamner d'autres à de nombreuses et impossibles années de fers, les officiers nuls et sans autorité, les soldats mal instruits, demeurent indisciplinés et sans cohésion. A Madrid même, un mois après, « des officiers se conduisent fort mal, dans les rues et dans les maisons, envers les habitants », et, pour parer à un massacre général que tout fait prévoir, il faut armer et exercer « tous les employés de toutes les administrations », chose qu'on n'avait jamais vue jusqu'alors (1).

Partout où se tiennent les Français, la malveillance des Espagnols est extrême ; partout où ils ne sont point, l'insurrection s'organise. Contre cette race énergique et combative, on applique les procédés qui ont réussi à Napoléon parmi les populations efféminées de la Cispadane. Le 6 juin, quelques paysans s'opposent, en avant du pont de Torquemada, à l'avant-garde de Lassalle. Ils sont sabrés en un instant et Torquemada mis à sac. Peu après l'armée de Bessières y arrive, et comme les habitants y ont brûlé l'Empereur en effigie, le maréchal rase la cité : « il n'y reste plus qu'une seule maison. » Moncey marche sur Valence. A Cuenca où l'on doit renouveler ses vivres, il ne trouve rien ; les habitants sont inertes ou hostiles ; le soldat les moleste. Il passe une semaine à se reposer, à manger la ville, à requérir des vivres aux alentours, puis continue sa route. Valence le repousse, mais il en pille la huerta, y coupe des oliviers, des orangers, y laisse une trace de cendres. Au retour, une légère fusillade éclate en avant de Cuenca ; sur ordre de Caulaincourt, la ville est bombardée, saccagée par un pillage méthodique dans les églises et dans les maisons. A Aranda « Espagnols et Français vivent entièrement étrangers les uns aux autres » : des soldats sont assassinés, d'autres passent à l'ennemi. En Castille, les hommes de Bessières, qui marchent la nuit, à cause de la chaleur, maraudent le jour, envahissent les maisons durant la sieste, à cette heure « où l'on ne voit dehors que les chiens et les Français », et se font détester. Après la bataille de

(1) *Corr. de Grouchy*, 3, 4, 5, 7 mai, 12, 18 juin 1808. — Foy, Toreno, Larrey. — *Mémoires d'un apothicaire*, *ibid.*

Rio-Seco, et sous prétexte qu'on leur a tiré de la ville des coups de fusil — les fourriers, en effet, qui se précipitaient pour faire le logement « ont été ramenés assez vivement sur l'avant-garde » — une quantité d'hommes sont massacrés. « On entend de tous côtés le bruit des coups de feu faisant sauter les serrures. Les soldats fouillent les habitants pour leur prendre leurs montres, font violence à des femmes en présence de leurs pères ou de leurs maris », chose qui indignait moins en Allemagne. Cinq cuirassiers mis en sauvegarde au logement du chef d'état-major, « ne respectent pas l'hôtesse ». Une femme a à se plaindre « de quarante soldats ». « Ils couronnent cette horrible journée en faisant de la belle église de Santa-Cruz un lieu de prostitution où sont victimes des passions de la soldatesque une foule de religieuses, sans qu'on respectât même les plus vieilles. » Le surlendemain, au départ, la route est jonchée d'objets pillés, pour la plupart inutiles. Et toutes les villes subissent le même sort, jusqu'à Léon où les soldats reçoivent des vivres et momentanément s'apaisent (1).

Aussi, lorsque Joseph suit la route d'étapes solidement occupée est-il très mal reçu. Dans les rues de Saint-Sébastien, « on entend des femmes dire qu'il est un fort joli garçon, et qu'il fera conséquemment un fort beau pendu ». Partout on se plaint des dégâts causés par les troupes, et partout ses agents lui signalent la vente de stylets par centaines. Il ne voyage que de nuit, car il n'a ni bénédictions ni acclamations à attendre, et, lorsqu'il arrive à Madrid, c'est comme dans une ville morte qu'il pénètre. Un triple rang de soldats barre toutes les rues qui aboutissent à celle qu'il suit. Des troupes bordent celle-ci, les hommes au coude à coude. Pas un cri ne se fait entendre, sinon celui des porteurs d'eau ivres et payés, tourbe à tout faire, qui clament : Vive le roi! Les persiennes sont closes. Les draps que les Madrilènes ont dû mettre aux murs sont troués, maculés. Au palais, le général qui commande la Garde impériale « soutient que les affaires n'iront bien dans ce pays qu'autant que les réverbères de la rue d'Alcala seront remplacés par des grands d'Espagne ». Des fêtes officielles suivent. On jette à la foule des pièces d'argent — à l'effigie des Bourbons, non à celle du nouveau roi, comme d'usage ; — elle ne s'échauffe

(1) *Corr. du roi Joseph*, 22 juillet 1808. — Ségur, Foy, Girardin, Castellane, Toreno, *Mémoires d'un apothicaire*, Talandier, *ibid.*

ni ne se déride. Les spectacles gratuits durant une semaine ne sont pas suivis; la plèbe seule assiste aux courses de taureaux. Les fêtes durent encore que la nouvelle de Baylen, d'abord sourdement chuchotée, s'élève et se précise. « Tous les muletiers et palefreniers des anciennes écuries de Charles IV désertent à la fois. » C'est un mauvais signe. Il faut les remplacer par des dragons et des soldats du train d'artillerie, et le roi, à peine installé, se prépare à évacuer sa capitale (1).

D'après les ordres les régiments doivent emporter quatre jours de vivres et quatre onces de riz par homme. Où les trouver? Les uns en recherchent en vain; les autres les négligent. Les malades — 2,400 — sont laissés dans les hôpitaux : « il y a des objets bien plus précieux à emporter, l'argenterie, l'or, et les femmes qui veulent suivre nos guerriers. » Par suite, les voitures manquent pour les invalides et l'armée, jusqu'à Burgos, prend des vivres là ou il en existe, chez l'habitant. Dès le départ de Chamartin, dans ces troupes jeunes, ignorantes, indisciplinées, où le mélange des autorités et des domestiques civils trouble la hiérarchie, « il règne le plus grand désordre, la voix des généraux n'inspire plus ni crainte ni respect ». A Saint-Augustin, où l'on s'arrête, tous les habitants sont pillés, beaucoup de maisons incendiées et plus de 2,000 moutons égorgés. « Les soldats passent la nuit à la maraude, se livrent à tous les excès... On vole les chevaux jusque dans les écuries du roi et on enlève même ses équipages. » Durant la marche du lendemain, qui commence bien avant le jour, les vols se continuent. Les hussards de Wathier pillent « un fourgon contenant un service de quarante couverts d'argent, des manteaux et des fichus garnis de dentelles, deux porte-manteaux, des draps et des serviettes. Ce qu'ils n'emportent pas, ils le brûlent... Des officiers, dit-on, écrit Belliard, s'y trouveraient compromis ». Le roi se fâche de ce qu'on ait touché à son argenterie, dévalisé en partie la garde-robe de son harem; il ordonne des recherches; quelques jours après on retrouve une partie des objets dans les caissons du régiment d'arrière-garde et dans des voitures d'officiers. Il perd de plus quarante chevaux et un équipage de six mules qui, marquées d'un J couronné, sont facilement reconnaissables. Un général détient celles-ci.

(1) TORENO, *Mémoires d'un apothicaire*, GIRARDIN, FOY, *ibid.*

Un officier de Joseph les ressaisit, les place sous la garde des gendarmes du roi. Un aide de camp du général vient les réclamer ; « il fait marcher un escadron pour les enlever, met les gendarmes en fuite et les reprend. » Joseph, après une dispute avec le général, lui abandonne les mules, mais auprès de son frère il fait plus de bruit que s'il se fût agi de la perte d'un régiment. Le surlendemain vers Somo-Sierra, les fourgons de l'ambassadeur de France Laforest sont pillés à leur tour. Au camp les soldats « tuent des moutons en quantité suffisante pour nourrir une armée de 80,000 hommes ». Dans la campagne, ils les fusillent. Les coups tirés par les maraudeurs se font entendre de tous côtés : « on n'en eût pas tiré davantage si l'on eût été attaqué par l'ennemi. » Les armes ne sont pas soignées, se rouillent, s'oublient, se perdent. En quelques jours, par suite de la rupture des roues, l'artillerie abandonne 48 caissons. Les effets se trouent, tombent en loques. Les soldats vont ainsi, pillant gaspillant, jusqu'à Aranda. Là, ils reçoivent une abondante distribution, mais peu leur importe ! Dans les vastes plaines « ils mettent le feu aux champs de blé à la veille d'être récolté... A peine sort-on des chaumes où l'on vient de passer la nuit que ces chaumes sont en feu » parce qu'ils oublient d'éteindre les bivouacs. Les habitants réfugiés sur les hauteurs lointaines voient s'envoler en fumée leurs moissons (1).

A Burgos où se tiennent de nouveaux régiments provisoires, où des dragons ont éventré les tombeaux du Cid et de Chimène qui se trouvaient dans le voisinage, afin d'y rechercher de l'argent, le soldat s'assagit et les inquiétudes des paysans se calment : ils apportent des provisions. Mais partout où les opérations se continuent, les pillages persistent. Alors que Joseph se plaint des généraux, Napoléon, de loin, répond qu'ils font bien : il voudrait livrer l'Espagne à une exécution militaire, tandis que ses armées reculent, que la discipline s'y affaisse et disparaît, et que les Espagnols deviennent plus irréductiblement ennemis. Tantôt les officiers ne peuvent rassembler les arrière-gardes, qui s'attardent à piller les villages ; tantôt les hommes en guenilles bouleversent des fabriques de drap, jettent à la rue les pièces d'étoffe ou les déchiquettent ; tantôt ils saccagent une grande ville telle que Bilbao : la division

(1) *Corr. du roi Joseph*. 30 juillet. — *Corr. de Grouchy*, 3, 7 août 1808. — Toreno, Foy, Girardin, *Mémoires d'un apothicaire, ibid.*

qui y opère en revient si chargée de butin que le camp de l'armée « se change en véritable foire ». Aussi les cadavres abondent-ils sur les chemins. Les retardataires sont fusillés par les montagnards; les colonnes prises dans les défilés sont assaillies par une avalanche de rochers; les détachements qui franchissent des torrents sur des planches branlantes, et qui passent homme par homme, y perdent des fusils dont s'emparent leurs adversaires, et sous les coups de tirailleurs invisibles y culbutent; enfin chaque jour il disparaît plus d'isolés que ne consommerait un combat (1).

L'armée se désagrège. Les pillages l'indisciplinent et le défaut de commandement la dissout. « Beaucoup d'officiers quittent leur poste pour retourner en France. Ceux qui ont quelques prétextes les font valoir et ceux qui n'en ont pas ne prennent pas même la peine d'en chercher. » A l'assaut du 4 août, à Saragosse, après un premier mouvement très beau qui leur permettrait d'emporter la ville, les troupes enfoncent les portes des maisons et, par suite du manque d'officiers pour les contenir, « ayant la faculté de se gorger de vin et de piller, n'avancent plus ». Autour du roi, « on se livre aux plus déplorables excès, et c'est particulièrement la portion de la Garde impériale, partie de cette réserve, qui donne les plus mauvais exemples. » Lorsqu'elle descend le long de l'Èbre, les caves qu'elle vide valent à Joseph un renom d'émérite buveur, et, au retour, bien qu'il y ait partout des vivres à suffisance, elle se conduit plus mal encore qu'à l'aller. La confection des bivouacs, où on la place toujours, l'y provoque (2).

D'ailleurs, de plus en plus l'armée est difficile à diriger. Les renforts qui la rejoignent, à part deux ou trois bons régiments, qui ont fait la guerre, et dont les mœurs se manifestent mieux à l'aise qu'en Allemagne, sont composés de bataillons de marche où pêle-mêle, dans une cohésion factice, s'agglomèrent des parcelles de détachements, des déserteurs rentrés, des conscrits réfractaires amenés par les gendarmes, des militaires condamnés à la hâte, et, par besoin, tirés des prisons de l'État. Il s'y ajoute des Napolitains qu'il faut, depuis Mantoue « faire suivre par des brigades de gen-

(1) Foy, Thiébault, Castellane, Girardin, *ibid.* — *Corr. du roi Joseph*, 23 juillet 1808. — *Corr. de Grouchy*, 13 août 1808.
(2) Belmas, *ibid.*, Verdier au major général, 5 août 1808. — Balagny, *ibid.*, rapport de Denniée, 31 octobre 1808. — Foy, Toreno, Girardin, *ibid.*

darmerie, car, sans cela, il n'aurait pas été facile de les sortir de l'Italie sans en perdre la moitié », et qui, dans leur traversée de France, « dérobent une incroyable quantité de poules aux campagnards ». Comment le roi Joseph les retiendrait-il, lui qui ne se contient pas, et qui, pendant que l'armée a peine à maintenir ses communications, fait la fête à Vittoria? Il se plaindra bientôt que sa garde « ait le même habit depuis quatre ans », et il donne 200 napoléons à la bonne de la maison d'en face « qui vient passer une heure avec lui » ; il achète 200,000 francs la demeure de Mme de Monthermoso, parce qu'elle devient sa maîtresse (1)!

En Catalogne, une douzaine de mille hommes sont entrés en février, sous les ordres de Duhesme. Ce sont des Français tirés d'Italie, des Italiens du royaume, et quelques-uns de ces brigands napolitains desquels on ne sait comment se débarrasser. Le 13 février, ils pénètrent à Barcelone. Ils y manœuvrent deux fois par jour. Dans la ville ou aux alentours, ils commettent des excès, et provoqués ou non, des Catalans leur répondent à coups de stylet. Bientôt, bloqués dans les citadelles qu'ils ont saisies par ruse, ils n'en peuvent sortir qu'en colonne, et ils ne possèdent que le pays à portée de leur fusil. Parfois on leur tire dessus. La maison d'où part le coup est brûlée, et les habitants pris les armes à la main, fusillés. Dès qu'une ville résiste ou fait semblant, elle est pillée. La guerre d'embuscade pratiquée dans la montagne est compliquée par les Anglais qui tiennent la mer, qui bombardent les troupes sur la route en corniche que les habitants détruisent en partie. Toutefois les citadins, plus civilisés, sont moins hostiles que les autres Espagnols. Ceux de Mataro, pillés par des Italiens, le lendemain embrassent les hommes de deux régiments français, qui se montrent disciplinés. Mais, lorsqu'ils voient leurs maisons incendiées par ordre supérieur « avec beaucoup de méthode et de loisir », leur sang méridional s'allume; la guerre au couteau reçoit d'exaltés partisans; aucun ordre n'existe plus; les jardins sont délaissés, les cultures abandonnées; le laboureur quitte l'araire et prend l'escopette. La région, déjà pauvre, devient stérile; les derniers moulins sont anéantis, et, devant Girone, les Français qui

(1) *Corr. du roi Joseph*, 19 février 1809. — Girardin, Foy, Bigarré, *ibid.*

ne peuvent moudre le peu de blé qu'ils recueillent. aux portes de la France le mangent en bouillie (1).

En juillet, Reille amène des renforts, des gardes nationaux qu'il faut laisser sur la frontière, « car ils auraient déserté si on avait voulu la leur faire passer », de faibles conscrits qui succombent dans les marais de Girone. Des deux côtés la guerre devient implacable. Duhesme et Lecchi prévariquent. s'enrichissent en pillant. Les postes entre lesquels l'armée est disséminée font le coup de feu chaque matin et ne peuvent guère compter se donner un mutuel secours. Auprès des Français qui tiennent de leur mieux. des Italiens passables qui gardent Barcelone, sont des Suisses qui passent à l'ennemi puis qui reviennent, équivoques soldats à qui un contrat d'engagement plus élevé tient lieu de drapeau ; des Napolitains qui désertent en masse, livrent des fortins — ainsi fait la garnison de Mongat — aux Catalans et fuient en Sicile sur des bateaux anglais. Par suite l'armée reste inactive, se maintient sur ses positions, peine à y vivre, mange les secours qu'elle reçoit de France avec des difficultés inouïes et ne pourchasse point les miquelets sur les chemins abrupts où l'on marche un par un. sans canons et sans bagages (2).

En résumé, avant que Napoléon parût à la tête de ses vieilles bandes, l'Espagne envahie par traité. occupée par traîtrise, froissée par des conscrits ou des sacripants étrangers et dépecée par des généraux à tout faire. s'était ressaisie. Ses moines ignorants, cruels et voluptueux. comprenaient qu'on allait battre monnaie sur leur dos; ses bourgeois, ses nobles fainéants et chevaleresques ressentaient l'injure du traitement; la brouille de l'Empereur avec le Pape atteignait le haut clergé. menaçait les prêtres : et le peuple, saccagé par les troupes passagères comme par un vol de sauterelles arabes, excité par les uns et blessé par les autres. dérouillait ses escopettes, aiguisait ses stylets et s'en servait.

Jamais des Français plus faibles par l'âge. plus douteux comme soldats et moins compacts par discipline, n'avaient pénétré parmi des populations à caractère aussi fruste, aussi fermé, à sentiments aussi unanimes. Jamais des Français ayant en eux moins de

(1) *Corr.*, 13495. — Foy, Toreno. Laffaille. Belmas, *ibid.*
(2) *Corr. du roi Joseph*, 24 juillet 1808. — Foy. Laffaille, *ibid.*

réserves physiques et moins de résistance morale, ne s'étaient trouvés dans une nature aussi âpre, sur des chemins aussi rudes, des monts aussi abrupts, sous un climat aussi variable, et jamais leurs estomacs habitués aux nourritures onctueuses de la douce France n'avaient reçu des mets aussi ardents, des vins aussi lourds, aussi travaillés, empoisonnés.

Et dès leur entrée sur cette terre où ils trouvent à profusion un vin de folie, où les yeux des femmes provoquent, font sombrer l'âme dans l'animalité, ils rient des croix dressées le long les chemins; ils brûlent les images religieuses à sébille érigées aux carrefours; ils cantonnent dans les églises; on leur fait attendre des vivres que des administrateurs insouciants requièrent trop tard et que des alcades indolents tardent à rassembler. Des officiers inconnus, incapables, d'ailleurs peu nombreux — dans certains régiments provisoires de Moncey, il manque jusqu'à 15 capitaines et 15 lieutenants, presque tous les officiers subalternes (1) — et souvent invalides, ne les retiennent point, leur montrent parfois l'exemple démoralisant de traîner ou l'exemple déshonorant de voler. Aussi, bientôt prennent-ils de toutes mains, maraudent-ils dans leurs gîtes et dans leurs garnisons momentanées, s'égrènent-ils le long des routes pour mieux piller et n'abandonnent-ils les villages que vides ou en feu.

Or, les Espagnols tiennent d'autant plus à leur ménage infime qu'il est plus vétuste, leur vient d'ancêtres plus reculés, qu'il est difficile à remplacer et qu'à leur paresse il coûte cher de l'acquérir. Au lieu d'espérer, comme les bons Allemands, une prochaine année meilleure, par colère soudaine et d'un geste prompt, ils poignardent les pillards, massacrent les isolés. Les Français, à des assassinats individuels, répondent par des fusillades générales : un commencement de résistance est, pour une ville, le signal de la mise à sac, des viols et des épouvantements. Alors, les Espagnols s'exaltent dans leurs tueries vengeresses. Au lieu d'enterrer les morts, ils s'acharnent sur la chair encore palpitante des cadavres; ils s'amusent à ranimer la vie des blessés et, par des mutilations calculées, à prolonger leurs douleurs; puis ils les laissent au grand soleil, pendus aux branches des arbres, cloués

(1) Balagny, *ibid.*, Moncey à Jourdan, 4 novembre 1808.

à leurs troncs, en expiation du viol des vierges et du sacrilège des saints patronaux jetés dans le feu des bivouacs. La terre des héros picaresques est hantée par les cauchemars de Goya.

Sur les deux partis, de ces horreurs la peur s'étend de proche en proche. Autour des armées françaises, c'est l'abandon, le silence, le désert. Elles marchent sans rencontrer d'êtres humains; — cependant des yeux les épient d'entre les rochers, et le soir, arrêtées, elles voient les montagnes d'alentour s'allumer de milliers de feux, comme si d'immenses bivouacs ennemis les enveloppaient. Une nuée d'escopeteros les cerne, en effet, se relève de la terre qu'elles ont foulée, des blés qu'elles ont dévastés; une multitude d'hommes à stylet rôde la nuit autour d'elles, les pas étouffés par les cendres des oliviers centenaires, égorge en silence les maraudeurs en quête et les sentinelles exténuées, comme un monde de fantômes insaisissables et mortels dont l'incendie des villages allonge parfois l'ombre démesurément sur les collines.

Mais de cette guerre ainsi commencée — une armée prise à Baylen, une armée rejetée en France à Cintra, Madrid évacué, Barcelone investi, Saragosse invaincu, Valence inaccessible — des conscrits affaiblis, déguenillés, « qui n'ont pas même un aspect qui puisse imposer aux yeux », et des étrangers suspects qui la font, des chefs équivoques ou voleurs qui la dirigent, et de Joseph, roi fainéant, qui en semble la cause, les Espagnols ont conçu une médiocre idée de l'armée impériale. Et ils la conservent, plus accusée, alors que déjà la Grande Armée pénètre chez eux à bataillons compacts, fusils graissés, victorieux imberbes mêlés aux moustaches grises, conscrits de 1806 coudoyant les brisquards, marchant au cliquetis régulier des briquets, au pas assuré des grands chevaux du Nord, au roulement des canons, comme un fleuve vivant d'or et d'acier.

II

A mesure qu'elle avançait en France, la Grande Armée a laissé des traces plus marquées de son passage, et malgré les fêtes, les banquets, les discours officiels, les compliments en vers et les

chansons composées en son honneur, les gîtes d'étape ont souffert de ses ivrognes et les villages de ses maraudeurs. Ici, les régiments vont en charrettes de poste; là, ils font étape, longue étape. Dans l'Ouest, dans le plateau central, il leur arrive d'être médiocrement reçus, de se trouver plus mal qu'à l'étranger. Ce qu'on ne leur donne pas, ils le prennent, et, s'ils logent chez un royaliste prononcé, ils le maltraitent. Leurs nombreux officiers veillent sur leurs désordres, mais comme « ils répugnent à les faire passer devant un conseil de guerre, à cause des formalités que cela exige et surtout parce qu'on perd assez d'hommes par le feu, ils en arrivent à la méthode beaucoup plus simple et plus expéditive de les battre pour les corriger. Les hommes, même anciens de service, s'accommodent de ce régime, ou du moins ne s'en plaignent pas ». A séjourner deux ou trois ans en Allemagne, ils ont adopté la coutume prussienne. Au sortir des fêtes de Bordeaux, ils traversent les Landes par un temps affreux, ont beaucoup de peine à s'en tirer. La route devient presque impraticable. La surveillance des officiers se relâche. Les distributions retardent et « les soldats commettent de si grands désordres qu'ils répandent l'effroi et la consternation ». Sur la route, les gens disent : « Non seulement. ils ne nous ont pas payés, ils nous ont maltraités. » L'Empereur, qui court le pays « escorté par des bergers qui suivent sur de longues échasses le trot des chevaux dans le sable », car la pauvreté de la région n'a pas permis de lui fournir des cavaliers, ne s'aperçoit pas, ou ne veut s'apercevoir des désordres commis, ne se plaint que des Westphaliens de Jérôme et, à Bayonne, ne se soucie point des querelles et des combats journaliers que livrent les débris de Junot contre « les lions du Nord » (1).

Venus en moins de deux mois du fond de l'Allemagne, les soldats, autour de Bayonne, où tout est hors de prix, se pressent en cantonnements resserrés. Berthier donne — même à la Garde — l'ordre de confectionner des baraques; ils touchent, s'ils ne les ont rencontrés en route, les effets envoyés par les dépôts, « aiguisent leurs baïonnettes et leurs sabres » sur le bruit de la cruauté des Espagnols, reçoivent des cartouches et partent. En colonnes pressées, ils franchissent le pont d'Irun où seuls six vieux régiments — 9,000 hommes peut-

(1) *Corr.*, 14388. — DE BARANTE, D'ILLINS, GIROD, BALAGNY, DE ROCCA, *ibid.*

être sur 130,000 — ont déjà passé. Aussitôt, ils sont frappés par le changement complet des mœurs et par la nature des choses. Les chariots basques, archaïques, aux roues pleines, dont les essieux gémissent sur les pentes des montagnes; les « figures haineuses » qui se montrent sur la route, « les rues étroites et tortueuses des villes, les fenêtres grillées, les portes closes, l'air sévère des habitants et leur défiance, attristent le soldat ». Cependant, malgré l'épuisement des provinces basques, il y reste « les bestiaux de l'agriculture » auquel l'intendant général Denniée craignait de toucher et que l'armée dévore sans scrupule. « Le pillage est à l'ordre du jour » et le troupier fait bombance. Des mercantis qui le suivent, dans les auberges vides, au bord de la grand'route, s'établissent. Miranda, où des colonnes passent pendant trois jours consécutifs, est « presque désert, les maisons ravagées, le pays ruiné; les soldats y commettent des désordres épouvantables ». Le 14 novembre, — une semaine après, — trois maisons y brûlent encore; les tombeaux des églises y restent béants et les boiseries des autels ont disparu dans les feux de bivouac. Le temps devient affreux. Les marches de nuit se prolongent. Des officiers « perdent leurs chaussures, font une partie de l'étape pieds nus », trouvent des souliers dans les sacs de leurs hommes. On devine ce que deviennent ceux-ci, auxquels on promet des repos que des contre-ordres changent en marches forcées, et qui, habitués à la vie plantureuse de l'Allemagne, opèrent en pays pauvre et barbare, au milieu d'une nature hostile. Habitués à se mal garder à la guerre, « il faut qu'ils deviennent méfiants, ou ils seront égorgés ». Les traitements qu'infligent les Espagnols aux isolés ne sont pas pour les calmer. « Ils ont contracté l'habitude d'enfoncer les armoires pour y chercher des vivres ». Comme il n'y a guère de meubles dans les maisons, ils cherchent, fouillent, retournent et brisent tout. Tarazone « est pillé en deux heures par la division Marchand ». Burgos, dans lequel entre le corps de Soult échauffé par la poursuite de l'ennemi après le combat de Gamonal, est mis à sac. On n'y distribue rien. Le soir de l'arrivée, les hommes mangent peu; les chevaux décharnés, menacés de mort — il en est tellement péri sur le chemin! — n'ont ni paille ni orge, et le lendemain, quoique jour de repos pour les premiers venus, l'administration

ne donne rien encore. Les uns à la suite des autres, les régiments, les divisions, y affluent. La ville est presque abandonnée. Chacun s'y loge militairement, c'est-à-dire au hasard. Le pillage commence à la lueur des cierges. Les uns rassemblent des vivres, les autres des ustensiles de cuisine. Il en résulte « une dévastation abominable qui fait perdre beaucoup de ressources et exaspère les habitants ». Tandis qu'un officier d'état-major délivre « une femme au milieu de cinquante soldats, chacun attendant son tour »; qu'un Piémontais, entré dans une église, « de l'autel couche en joue un chef de bataillon qui veut l'arrêter dans son pillage » et condamné à être fusillé sur-le-champ, « ne veut pas qu'on lui bande les yeux », tombe, brute extatique; que des bandes avinées épouvantent des malades et des vieillards qui prient, rassemblés dans une chapelle, les Espagnols assassinent les isolés, et sur eux, souvent, « mettent en pratique la tradition des tortures de l'inquisition ». Des cuirassiers qui arrivent le lendemain voient « un officier de dragons cloué contre une porte, ayant entre les dents la preuve de la mutilation subie auparavant » et un peu en dehors de la ville « une cantinière et un enfant de douze ans » massacrés. Au petit jour, dans les recoins des vieilles rues, dans les caves, dans les jardins, dans les églises, des cadavres de Français, attirés par des femmes, des enfants, se découvrent. A leur spectacle, la troupe fatiguée se ranime. De Ségur qui arrive à ce moment trouve « les soldats si ardents à la curée qu'à peine lui est-il possible de rassembler un bataillon pour prendre possession de l'archevêché et y établir le quartier impérial ». L'appartement destiné à l'Empereur est tout bouleversé, « sali d'éclats de bouteilles, de flaques de vin répandu et de meubles défoncés ». Des balles de laine, rassemblées par les marchands espagnols pour les rentrer en France en cas de victoire, sont traînées dans les bivouacs, au delà de l'Arlanzon, qui roule des cadavres de soldats espagnols et de moines. Ceux qui arrivent le surlendemain, après avoir traversé des villages tout déserts, aperçoivent « les meubles brisés, épars dans les rues, un faubourg au delà de l'Arlanzon en feu, le monastère de las Huelgas converti en écurie, les tombeaux des anciens rois que renfermaient le couvent et le cloître ouverts pour y découvrir les trésors que l'avidité y supposait cachés et les cadavres de femmes qu'ils renfermaient traînés dans la poussière, aban-

donnés sur le pavé couvert d'ossements et de lambeaux de linceul ». Sous les fenêtres de l'Empereur un feu de bivouac brûle, « entretenu par des instruments de musique et des meubles enlevés dans les maisons ». Les bibliothèques des couvents sont dispersées, incendiées. La cathédrale seule est respectée, parce que des vétérans de la Garde devenus aussi sales que des Espagnols en surveillent les entrées, et comme plusieurs milliers de personnes s'y trouvent, « les soldats regrettent beaucoup ce contre-temps » (1).

A partir de ce sac, aucun habitant ne reste dans les villes. Les soldats qui y pénètrent « n'entendent que les corneilles dans les clochers ». S'ils arrivent tôt, la cité se partage entre eux par quartiers, les rues par compagnie. Sur les murs des couvents, on écrit au charbon « caserne de tel bataillon » et parfois, à un carrefour, les vivandières qui s'y gîtent inscrivent à leurs portes les noms des premiers restaurants de Paris. S'ils y rentrent tard, « ils se logent indistinctement. Dès que les grand'gardes ont pris leur poste, à un signal, les soldats rompent les rangs, se précipitent tumultueusement dans la ville, et l'on entend longtemps encore après l'arrivée de l'armée de grands cris, le retentissement des portes qu'on enfonce à coups de hache ou avec des pierres et les coups de feu que les grenadiers tirent dans les serrures » (2).

En vain, Joseph a publié les prescriptions les plus minutieuses et les plus sévères pour amener la bonne harmonie entre les soldats français et ses nouveaux sujets; il est négligé des deux partis, et maintenant il ne compte plus : noyé parmi les bagages de l'armée, « il se traîne sur les traces du quartier général ». Sous ses yeux, Briviesca, qui avait conservé ses habitants et que les troupes avaient pour cette raison jusque-là ménagé, a ses magasins pillés, son église menacée. Et c'est bien pis en avant. Dès la première nuit d'occupation, Lerma est mis à sac, « la moitié de la ville incendiée ». La Garde se grise; « les chemins sont jonchés de grenadiers morts-ivres, les uns ayant perdu leur bonnet, les autres leur fusil... On marche sur des outres et sur des bottes. » La chaleur de la veille a fait place à un froid excessif. La

(1) Dellard, Boulart, de Ségur, Percy, Coignet, de Rocca, Miot, Girardin, Gonneville, Pion des Loches, Girod, Fantin des Odoards, Castellane, Lejeune, *ibid.* — Balagny, *ibid.*, rapport de Denniée, 31 octobre 1808. — Lecomte, *Souvenirs inédits de Jomini.*

(2) De Rocca, Pion des Loches, *ibid.*

nuit est glacée. « Les malheureux ivrognes qui la passent sans feu sont très malades », et il y a plus de cent grenadiers de la Garde dans ce cas, « roides, pouvant à peine se soutenir ». Dans Aranda, « le général Marchand loge dans une maison assez apparente, avec des sentinelles à sa porte. Il est endormi tout habillé sur son lit, à l'entrée de la nuit, lorsqu'il aperçoit quelques hommes dans sa chambre, où ils s'emparent de tout ce qu'ils trouvent; l'un d'eux prend même son chapeau galonné d'or que dans l'obscurité il ne reconnaît pas. Ce sont des soldats qui, marchant de toit en toit, sont descendus par une de ces larges cheminées usitées en Espagne. Quand le général veut les faire arrêter, ils s'excusent en disant qu'ils cherchent des vivres pour le bataillon. » En effet, « il est bien difficile de subsister autrement que de maraude », car tous les habitants se sont enfuis. La Garde, qui reçoit en distribution des moutons vivants, y tue des cochons, y « boit à force ». Le lendemain soir, c'est au tour d'Almazan à être mis sens dessus dessous. Ney, auquel Jomini se plaint de cette manière de faire la guerre, lui donne à entendre « qu'il faut laisser aux soldats une compensation, puisqu'on ne leur fait aucune distribution et que l'Empereur lui-même veut qu'on ne sévisse pas contre eux ». Et Jomini ne découvre point le moyen de faire autrement : il voudrait qu'on donnât de l'argent aux colonels qui nourriraient leur monde, en seraient responsables, comme si la chose était possible en guerre, surtout en Espagne, et comme si Napoléon avait, en suffisance, de l'argent liquide (1)!

Chaque colonne procède de même; leurs routes divergent, et la zone des ravages s'épanouit. Dans la haute vallée de l'Èbre, les mulets sont requis pour porter les munitions. Les indigènes les cachent dans la montagne. Le soldat les pourchasse, les saisit, et, quand il découvre des paysans en armes, ses officiers « ne peuvent empêcher qu'il ne les tue à coups de baïonnette ». Si, comme à Espinosa, on s'empare « d'un approvisionnement considérable de biscuit anglais et de fromage de Chester », on en fait « une copieuse distribution », chacun s'en régale; mais si, comme c'est le cas général, aucun vivre n'est rassemblé, les hommes amènent au bivouac tout ce qu'ils rencontrent; bientôt la terre d'alentour est couverte

(1) *Corr. de Joseph*, 10 novembre 1808. — Girardin, de Ségur, de Rocca, Percy, Miot de Mélito, Lecomte, *Souvenirs inédits de Jomini, ibid.*

de moutons égorgés, enneigée de plumes de volailles, et, parmi les débris des cruches vidées ou les outres flasques, devant les feux, dansent des soldats déguisés en femmes tandis que de leurs camarades, sans accord et sans mesure, pincent des guitares (1).

Au delà du Douro, autour de Boceguillas, le pays, plus pauvre, est complètement ruiné. L'on se vole les chevaux, les mulets, l'orge et le peu de provisions qu'on possède. Après Somo-Sierra, « le bois manque, le brouillard pénètre et glace ». Bivouaqués auprès de Buitrago, qu'occupent la Garde impériale et celle du roi, « ville entièrement dévastée, où ne reste aucun habitant », les maraudeurs y pénètrent et ils se mettent « à démolir les maisons pour se procurer au moins de quoi faire la soupe ». Il se livre un combat entre ceux qui cantonnent dans les demeures et ceux qui veulent y pénétrer. « Le prince de Neuchâtel lui-même se met à la tête du piquet de cavalerie de la Garde pour chasser les maraudeurs. » Étreints par la misère, courbaturés de fatigue, les officiers se querellent. Le général de brigade d'Avenay et son divisionnaire La Houssaye tirent l'épée, veulent se battre en duel. On s'interpose. Après, La Houssaye serre la main à d'Avenay à toute occasion, mais dès qu'il le peut, « il le fait partir ». Devant Madrid, où « toutes les cloches sonnent le tocsin », le froid est vif, aucune distribution ne se fait; « les vignes n'ont point d'échalas » et, pour se réchauffer, les soldats, « bravant le danger, vont démolir des maisons jusque sous le canon de la place ». Au matin, on leur annonce pour dix heures l'assaut de Madrid, et « on donne les ordres les plus sévères contre le pillage; on prononce même des peines rigoureuses contre ceux qui rentreront dans l'intérieur des maisons ». Mais, dans la partie qu'ils occupent, rien n'est observé — n'est observable, car on ne peut empêcher le militaire d'attaquer la demeure d'où l'ennemi le mitraille. Le palais du duc de Medina-Cœli est saccagé. « Un officier du 27e léger, qui y rentre l'un des derniers, trouve à ses pieds, au milieu des meubles renversés, un diadème de diamants qui fut depuis, dit-on, estimé 50,000 francs. » Après la capitulation, « de vastes couvents sont assignés comme casernes à ceux des corps de l'armée qui ne se mettent pas immédiatement en marche. Quelques officiers géné-

(1) Dellard, Girod, Gonneville, de Rocca, *ibid.*

raux et supérieurs seulement obtiennent des logements dans les maisons particulières voisines des casernes; tous les autres sont logés avec leur troupe. Les officiers et les soldats ont à peine quelques nattes pour se coucher sur les dalles. Cet ordre de choses cause dans l'armée un véritable mécontentement qui ne tarderait pas à se manifester tout haut, s'il durait plus longtemps ». Elle considère la ville comme prise d'assaut et à sa discrétion. Dans la compagnie de Girod, sous les armes, des voltigeurs se « répandènt en propos séditieux. Le capitaine en prend un au collet, veut le faire arrêter; mais toute la compagnie se révolte, et formant, tout à coup un cercle, elle croise la baïonnette autour du capitaine » que ses officiers et sous-officiers dégagent. Le capitaine « sollicite en vain auprès des officiers supérieurs un châtiment exemplaire de cet acte d'insubordination. Ils s'y refusent, dans l'espoir que la douceur sera plus efficace ». Après des alertes, après plusieurs jours de bivouac à deux lieues de Madrid qu'on lui impose, la compagnie part pour Aranjuez (1).

A ce moment, la nature intime de la Grande Armée a déjà bien changé. Des officiers subalternes sont montés sur des chevaux pris, « qui leur sont d'une grande utilité. » Girod en possède un, et des éperons d'argent enlevés à un officier prisonnier, qui lui coûtent 10 francs, et qu'il « revend au poids avec un honnête bénéfice ». Des traînards suivent Ney, montés sur des ânes, « leur fusil dans la main gauche, leur baïonnette dans la droite, en guise d'éperon ». On voit de vieux capitaines qui traînent avec eux, parmi leur compagnie ou sur leurs caissons, leur femme légitime, « troupière finie », et des généraux, comme Fournier, « qui a toujours deux ou trois femmes dans ses équipages » et qui, à cette heure même, possède « une jolie Calabraise, habillée en homme, enlevée à ses parents dans le royaume de Naples (2) ».

La ligne de communication, gardée par des postes épars, journellement suivie par des bataillons, est jalonnée de chevaux morts, de soldats assassinés laissés nus sur place et de prisonniers espagnols, fusillés parce qu'ils ne pouvaient suivre. A Boceguillas, Girardin en passant ne voit comme garde qu'un vieux capitaine

(1) De Girardin, Miot de Mélito, Gonneville, Lejeune, Pion des Loches, Percy, Girod, *ibid.*
(2) De Rocca, Girod, Boulart, de Girardin, *ibid.*

d'infanterie et deux soldats qu'il appelle « ses garçons ». Peu après, ils sont massacrés. A Somo-Sierra cantonne le 4e Polonais, « qui se garde beaucoup mieux que les Français » et qui, ayant saisi toutes les boutiques, en vend les denrées après avoir prélevé une commission. Autour de l'habitation du commandant gisent « une foule de cadavres qu'on ne songe point à enterrer ». A Buitrago, les soldats de passage « mettent le feu, soit par négligence, soit pour se chauffer plus facilement ». A Saint-Augustin, « une seule maison reste debout » et le capitaine de dragons qui y commande dit « le nombre de traînards assez grand pour former un corps d'armée... Pour les chasser des villages qu'ils ont pris, il faut souvent employer la force et tirer des coups de fusil » (1).

L'Empereur, à Chamartin, ordonne la formation d'un Royal-Étranger où se trouveront d'anciens soldats de Dupont pris au Retiro, « dont il ne veut pas entendre parler », mais qu'il reprendra « en cachette » pour les verser dans les troupes françaises et desquels le colonel « aura beaucoup de peine à conserver quelques-uns dont l'administration ne peut se passer », des Hongrois, des Bohémiens, des Polonais, quelques Russes, quelques Anglais, quelques Danois et deux ou trois Égyptiens, pêle-mêle; il tisse de nouvelles combinaisons où l'ennemi doit se prendre; il passe sur le Prado de vaines revues en grande tenue, qu'on prépare à l'avance, espérant que la curiosité y amènera beaucoup d'Espagnols; que les uniformes éclatants, extraordinaires des états-majors séduiront les Madrilènes — ce qui n'arrive pas, les habitants restant dans leurs maisons; il écrit : « l'armée ne manque pas de viande; » il fulmine contre les désordres qui se commettent, contre le « pillage, qui anéantit tout, même l'armée qui l'exerce »; il prescrit de fusiller immédiatement « tout individu qui arrêtera ou maltraitera un habitant apportant des denrées au marché et tout pillard », ce qui amène la mort de deux soldats de la jeune Garde. Et tandis qu'il prend ces mesures momentanées, Ney qui revient de Saragosse, Soult qui marche sur Santander et qui, de là, repasse les monts Cantabres, Victor qui opère dans la Manche, continuent, autant par habitude que par nécessité, ces pillages néfastes (2).

(1) De Girardin, *ibid.*

(2) *Corr.*, 14552, 14603. — Lejeune, Miot de Mélito, Jomini, Toreno, Menneval, Hugo, *ibid.*

Les soldats de Ney, en passant à Guadalaxara, où se trouve une riche manufacture de drap « qui devait assez naturellement servir à l'habillement de l'armée, y pillent et y gaspillent si bien toutes choses qu'elle n'est de profit pour personne »; ce qui ne les empêche point, d'ailleurs, de se présenter à une revue de Napoléon « dans la plus brillante tenue ». Ceux de Soult que les paysans des Asturies, insaisissables dans les rochers — on ne peut s'en procurer comme guides qu'en leur tendant des embuscades — fusillent à chaque pas, razzient les ânes; le général Mouton doit faire couper les jarrets à tous ceux qu'il prend, afin d'empêcher que l'infanterie de sa division ne soit tout entière ainsi montée. A San Vicente de la Barquera, sur deux bateaux, ils découvrent « une assez grande quantité de montres en argent, de peu de valeur, dont ils font une espèce de distribution à leurs camarades ». Ils pillent chaque port de la côte. Ceux de Victor bivouaquent en face d'Aranjuez, encore occupé par l'ennemi. Vers le milieu de la nuit, « les avant-postes s'étant aperçus de la retraite des Espagnols, quelques soldats essayent de pénétrer dans la ville. Ils réussissent... Tout le reste de la nuit, il s'établit une véritable procession de maraudeurs qui rapportent au camp des denrées de toute espèce, sans que les chefs s'en aperçoivent ou en aient l'air.... Ils font la découverte d'un dépôt considérable de vin de Malaga, contenu dans de petits barils; chacun a bientôt le sien, et les soldats, peu habitués à ce vin liquoreux, en font un tel excès que, le lendemain, on ne peut pas, avant dix heures du matin, mettre le régiment de tête en mouvement. » Les autres, plus en arrière, n'ont pas bu, et force est de le laisser en queue, avec les gens de Joseph, qui viennent prendre possession du château. De là, ils s'avancent juqu'à Tolède où les officiers sont logés chez l'habitant « sans rien avoir à exiger ». On leur distribue le pain et la viande. Ils doivent acheter le reste assez cher. Vers la fin du mois, ils rentrent à Madrid, Napoléon en étant parti. Sur la route, ils trouvent les cadavres de quantité de soldats massacrés. « Dans tous les lieux où ils ont laissé, comme en Allemagne, des postes de correspondance de 9 à 15 hommes, ils sont égorgés. » La capitale leur offre ses plaisirs. Malgré leurs airs casseurs, ils sont assez innocents : la police doit interdire le fandango dans les théâtres, tellement cette danse à demi

mauresque soulève chez tous, officiers et soldats, des explosions de gaieté » (1).

De Madrid, en effet, l'armée court à la recherche des Anglais, vers le Douro. L'hiver commence. Les vents sont au nord. Une assez grande quantité de neige est tombée. En arrière des troupes de ligne, la Garde part le 22 décembre au soir. « A mesure qu'elle s'élève sur la montagne, le froid déjà très vif augmente sensiblement et progressivement, au point que les hommes et les chevaux perdent l'équilibre, tombent sur le chemin, sont entraînés sur sa pente par des tourbillons de grésil ou de neige. » Vers l'Escurial. le thermomètre descend à — 9° Réaumur. Le verglas couvre la route. Les chevaux ferrés tels qu'à l'ordinaire glissent à chaque instant. Les colonnes s'égrènent. « L'artillerie volante et la cavalerie sont obligées de s'arrêter au milieu de la montagne ». Les grenadiers de la Garde, qui les précèdent, arrivent à San Raphaël « couverts de deux pouces de neige et de verglas », restent immobiles auprès de feux presque éteints, et repartent avant l'aube, en silence « sans rappel de tambours et de trompettes », du moins ceux qui peuvent encore avancer, qui n'ont pas eu les pieds ou les mains gelés, auprès des feux très rares et « plus nuisibles qu'utiles ». La fatigue est extrême; le froid tel qu'ils n'en ont pas encore souffert de pareil. Le second jour, le dégel arrive, accompagné de pluie. Grâce à celle-ci. qui dégage la Guadarrama. la cavalerie passe, l'artillerie franchit la montagne en doublant les attelages et recommence le terrible chemin. A mesure que les soldats descendent par la grande route, par les sentiers de traverse, ils trouvent des terres plus fangeuses; « une partie des équipages s'y embourbe et la marche devient d'autant plus pénible qu'aux stations où l'on s'arrête, on ne découvre ni paille pour se coucher ni bois pour se sécher. » Sur le Douro, Napoléon s'arrête deux jours, afin de rallier son monde. Il voit les régiments reformés; il en profite pour dire aux soldats qu'il tient « à la plus exacte discipline et à ce qu'aucun pillage ne soit toléré ». Mais comment subsister? Comment contenir les traînards, dont le nombre à chaque marche s'augmente encore? En effet, des pluies torrentielles tombent sur la région. La route, « tracée dans les terres labou-

(1) Castellane, Girod, Talandier, de Rocca, *ibid.*

rées, est affreuse; les soldats, aussi bien que l'artillerie, ont peine à s'en tirer; les vivres manquent. » Le 28 décembre, de toute la Garde à pied partie de Madrid, « une centaine d'hommes seulement atteignent Valderas; » il en est qui se suicident, disant : « Ceci est trop fort pour moi; » il est des artilleurs qui, ne pouvant avancer, restent dans la boue auprès de leurs canons, que le lendemain des mules requises en grand nombre ramènent à Valladolid; les chevaux s'embourbent jusqu'au ventre; un chasseur d'escorte de Napoléon, au départ de Valderas, « entre dans la boue jusqu'au col. » Le souvenir des fondrières de Pologne et des misères de la guerre précédente se réveille parmi les soldats. Après cette semaine de marches sans repos, de courses nocturnes et de veilles, « changés à ne plus se reconnaître », ils atteignent les Anglais en retraite, qui pillent les villes et dont les traînards sont massacrés par les habitants. La poursuite est molle. L'armée dispersée ne songe qu'à trouver de bons gîtes. Napoléon l'active; il jette des cavaliers dans l'Esla changé en fleuve boueux et qui semble terrifiant, un noir torrent de l'Érèbe. Les Anglais les repoussent. Dans la nuit du lendemain et le surlendemain, l'armée recommence sa tentative. Gonneville cherchant un passage, traverse trois fois la rivière à la nage, « ayant de l'eau jusqu'au cou ». En tête de la brigade de cavaliers à laquelle il appartient, un peloton perd pied, manque d'être entraîné par le courant et dans la nuit. Enfin, ils découvrent un gué, le franchissent « sans que les cavaliers aient de l'eau jusqu'à leurs bottes ». L'infanterie de la Garde passe de même : les grenadiers, qui sont soigneux, enlèvent leurs pantalons et « sortent de l'eau avec des jambes et des cuisses rouges comme des écrevisses cuites ». Benavente s'emplit d'un flot d'hommes exigeants et épuisés « qui se goinfrent » et qui y gaspillent autant de vin que l'armée en consommerait en trois mois; les aides de camp de Berthier, qui sont bien nourris, « doivent batailler plus qu'avec les Anglais pour les écarter et loger leurs chers chevaux » (1).

Tandis que Soult et la Garde s'avancent, que « les soldats exténués se couchent dans la boue », que des vétérans se brûlent la

(1) Boulart, Pion des Loches, Castellane, Percy, Larrey, Gonneville, Coignet, *ibid.* — Lecomte, *Souvenirs inédits de Jomini.* — Lejeune, *De Valmy à Wagram.* — Toreno, *Histoire du soulèvement de l'Espagne.*

cervelle et qu'un grand nombre s'arrêtent à la Baneza, aux trois quarts de l'étape, n'en pouvant plus. Ney essaye de franchir l'Esla sur un autre point, à Villafer. Il n'y découvre pas le gué attendu, court à Benavente. Pendant ce temps, les voltigeurs de Marchand, « se plaisant, malgré la raison, à chercher ce que les autres n'ont pas su trouver, reconnaissent la trace du passage où il est possible de l'effectuer ». Mais Jomini, le chef d'état-major, en l'absence de son patron n'en veut point prendre la responsabilité, de sorte que le corps d'armée tout entier se dirige sur Benavente, double l'étape. Par suite, la fatigue des hommes est extrême, et comme la Garde s'arrête, il ne reste, à la suite des Anglais, sur une route mauvaise, que les corps de Soult et de Ney, épuisés. Dans les deux partis, on n'en peut plus. Au delà d'Astorga, sans se douter de leur contact mutuel, les uns et les autres mènent boire leurs montures au même ruisseau et s'enfuient simultanément, donnant l'alerte. Les villages de la route, pillés par les Anglais, peu à peu se remplissent de Français « mourant de faim ou ivres-morts. Forcé de marauder pour vivre, le soldat ne trouve guère que du vin et se livre à tous les excès. La route est jonchée de chevaux qui, dans les rochers ne découvrent point de nourriture et que leurs cavaliers tuent, pour ne pas les laisser aux Français ». La zone de marche est de plus en plus dévastée. De l'arrière aucune ressource n'arrive. Les bataillons s'étendent sur les flancs, et « il faudra séjourner deux ou trois jours à Lugo pour rassembler » ceux de Ney. A chaque marche, les Anglais embarrassés de femmes et d'enfants laissent plus de prisonniers. Les dragons de La Houssaye et le régiment léger de Franceschi s'emparent de fourgons chargés de piastres; comme leurs chevaux ne peuvent les porter, « ils échangent 1,000 francs en argent contre 100 francs en or, » et bientôt « en offrent une poignée pour la plus petite pièce d'or ». Aux fantassins courbaturés qui les suivent, qu'ont endoloris des centaines de ruisseaux passés à gué et blessé les pierres des chemins, « ils vendent des chevaux ainsi que plusieurs jeunes Anglaises, moins préférées que ceux-ci. » Soult, qui s'est établi à l'archevêché de Lugo, pousse en avant les siens, sauf la division Delaborde, qui reste en arrière et bivouaque auprès. Mais, vers minuit, elle force la consigne, rentre dans la ville « où ne se trouvent que les états-majors et les administrations ». Là, elle se livre à ses passions. « En

vain, le maréchal essaye de rétablir l'ordre; ses efforts demeurent inutiles au milieu des ténèbres, et sa garde — les carabiniers du 4e léger — accablée de fatigue, doit se retirer. » Le maréchal s'arrête encore devant Betanzos, en face de la Corogne, ce que les soldats qui sont en tête ne comprennent pas et jugent suspect, dans leur hâte de culbuter l'ennemi et leur désir de piller (1).

Pendant ce temps, l'une après l'autre, les villes du Douro, sont occupées. Les Espagnols de leurs murailles fusillent les premiers Français qui se présentent. Le reste de ceux-ci recule, les attire. Une charge les disperse, les extermine, rentre dans la ville pêle-mêle avec leurs débris et la saccage. Un jour, on trouve dans un village 200 hommes de l'armée de Bessières, commandés par un caporal, établis là depuis trois mois. Un autre, on lève des contributions sur lesquelles les généraux ont un tiers et qu'ils gardent parfois tout entières; on exécute des bourgades, on les brûle, n'y laissant pas pierre sur pierre (2).

Quant à Napoléon, inquiété par l'Autriche, par les intrigants de Paris, il part, aussi peu escorté qu'un courrier. En cinq ou six heures, « au grand galop de chasse », il va de Valladolid à Burgos. Il traverse les pays basques à toute allure, et Joseph, enfin seul, rentre à Madrid (3).

Selon son habitude, l'Empereur se rue sur l'Espagne après la récolte, et, dans ce pays pauvre où ses armées servies par des administrateurs pusillanimes trouvaient à peine de quoi vivre, la Grande Armée aussitôt fait bombance. Parmi des paysans qui subsistent chichement de lard mince et de légumes racornis, ses soldats dévorent tout : les bœufs qu'on n'emmène pas assez vite, les moutons descendus à l'automne dans les vallées et rassemblés par troupeaux, les volailles maigres des villageois et les chèvres des pauvres gens. Dès qu'ils s'arrêtent, ils mangent. Il leur faut une nourriture abondante et qui réconforte. C'est grâce à celle-ci qu'ils fournissent les bonds prodigieux qu'on leur demande, qu'ils s'étendent et se concentrent d'une façon soudaine, qu'ils se préci-

(1) Marbot, Fantin des Odoards, Saint-Chamans, *ibid.* — Talandier, *la Grande Armée en Espagne et en Portugal.* — Lecomte, *ibid.*
(2) Gonneville, Blaze, *ibid.*
(3) Savary, de Girardin, *ibid.*

pitent sur d'abominables chemins, avec la furie d'aller toujours plus avant. Et comme l'Espagne n'est plus l'Allemagne, le soldat y vivant aussi bien mange plus vite le pays et, partout où il demeure, le rend presque inhabitable.

A ce moment, hors la température et les boues hivernales, le soldat ne s'y déplaît point; chaque ville possède d'antiques murailles; du haut de celles-ci ou d'en avant, on tire sur lui; quelques coups de feu, un simulacre de résistance le font se précipiter au pas de course et lui donnent, moins le danger, l'illusion d'une ville prise d'assaut, c'est-à-dire d'une ville à lui. Il ne demande pas mieux. La vue de ses camarades atrocement massacrés l'exalte encore, et c'est, « de l'Èbre jusqu'à Madrid, comme une exécution militaire » qui fait penser à ceux qui suivent : « Un héros coûte bien cher à l'humanité » (1).

Lorsqu'ils stationnent, les Français sont disposés à oublier le lendemain les actes de la veille et deviennent bons enfants. Mais, ici, on ne leur donne rien, tandis qu'ailleurs ils trouvaient « souvent le dîner prêt » ; partout, les visages leur sont irréductiblement fermés, et, à la haine que leurs hôtes éprouvent contre les envahisseurs s'ajoute une répugnance religieuse contre des excommuniés. Les Français sont, non seulement, les dévastateurs des foyers, mais des pilleurs d'églises et des païens qui, dans leurs rangs, possèdent des Mamelucks, des Maures! Aussi, nulle entente passagère ne se forme; le soldat, dans les rares endroits où il cantonne, ne devient point « l'ami de la maison ». D'ailleurs, d'habitude, par précaution, on l'isole. A son usage, les immenses couvents se transforment en casernes et leurs chapelles sont l'objet d'un sacrilège continu. Des vases révérés passent des havresacs aux mains de brocanteurs méprisés et les soldats boivent l'argent qu'ils en obtiennent, donnent à une population sobre le spectacle d'un troupeau d'ivrognes auxquels leurs camarades « doivent faire manger la soupe, car ils ne peuvent plus tenir leurs cuillers ». Par suite, la crainte qu'impose leur belle attitude à certains jours diminue ou s'efface; la notion de leur force s'évanouit. Et, tandis que les mères en font des croquemitaines pour les enfants, tandis qu'en présence de leur impiété les Castil-

(1) De Ségur, de Girardin, *ibid.*

lans les nomment « les démons », les politiciens nonchalants de la Puerta del Sol de Madrid, et les espions, qui sont partout, pensent entre eux : « — Si Murat était venu avec de pareils soldats, nous n'aurions eu garde d'entamer une révolte où tout va être perdu. — Combien crois-tu qu'il y en a là? — Au moins 20,000. — Eh bien! comptes-en 50 morts par jour, tant par les combats que les maladies, les fièvres, le couteau, les femmes. En voilà 18,000 partis en un an. Combien en restera-t-il? » (1).

III

Napoléon disparu, le roi Joseph, paresseux et jouisseur, ne possède, comme véritables sujets, que quelques courtisans discrédités dont certains l'espionnent et « rendent tous les jours un compte exact de sa conduite au maréchal Duroc » et quelques prêtres, nouveaux franc-maçons des loges françaises de Madrid, parmi lesquels le très intelligent Llorente, « objet des plaisanteries des jeunes officiers de l'état-major ». Il commande en chef les 250,000 soldats répandus dans le nord de la Péninsule; mais, en fait, la direction des armées de Ney et de Soult en Galicie, des assiégeants de Saragosse et des conquérants de la Catalogne, lui échappe: sur ses derrières, à Valladolid, Bessières tient double table, « tranche un peu de l'Empereur et se donne des airs de Majesté », et jusqu'à la frontière, sauf Ségovie « qui n'a point eu à se plaindre du passage des Français », sauf Burgos, qui se relève, on ne voit que « villes désertes, maisons saccagées ou incendiées, peuple errant » et bataillons qui n'obéissent qu'à leurs chefs, non au roi (2).

Joseph possède une Garde royale, composée d'hommes extorqués un à un aux colonels français depuis les débuts du royaume de Naples, faible garde pour laquelle il demande sans cesse des soldats à son frère et à laquelle il mêle des Espagnols, sujet de

(1) Coignet, Jomini, *ibid.*
(2) *Corr. du roi Joseph*, 19 février 1809. — *Journal de Gourgaud*, 30 janvier 1817. — Girardin, Bigarré, *ibid.*

déceptions continuelles ; il possède, aux environs, un Royal-Étranger, qui devrait avoir 6,000 hommes et n'en compte que le tiers au plus, armés de fusils « rebuts des arsenaux ou ramassés sur les champs de bataille et raccourcis à la hâte », non équipés, mal habillés avec des draps grossiers destinés aux insurgés et saisis par surprise, corps douteux où les déserteurs abondent et dont le recrutement cesse dès que Clermont-Tonnerre lève un régiment irlandais et y reçoit, lui aussi, des prisonniers ; il possède enfin une brigade hollandaise que le roi Louis compte à 3,000 hommes, Napoléon à 1,800, et qui n'en a, en réalité, dès l'arrivée à Madrid, que 1,400. S'il n'avait que ces troupes pour le garder, il ne conserverait pas longtemps sa capitale et les restaurateurs qui s'y installent « à l'instar de Paris » pourraient plier bagage et licencier leurs cuisiniers. Heureusement pour lui, il se trouve dans la Nouvelle-Castille l'armée de Victor, qui ne lui obéit guère, mais qui le protège contre les entreprises de la Junte en lui aliénant les Espagnols (1).

Cette armée bat les insurgés de la Manche à Uclès. La victoire gagnée, elle pille la ville. Les Français donnent la question à plusieurs habitants pour savoir s'ils tiennent des bijoux cachés. Ils harnachent comme des bêtes de somme des religieux et des notables et leur font porter des bâts et des paniers chargés de meubles et d'effets qu'ils dispersent ou brûlent le matin suivant, au bivouac d'Alcazar. « Ils violent plus de 300 femmes et massacrent 69 des principaux habitants. La fatigue seule, non les chefs, mettent un terme à leur licence effrénée ». Le lendemain, par un affreux temps de janvier, ils marchent sur Cuenza, et le soir, au lieu de bivouaquer, ils se logent à Herecajada. Un régiment est « entassé dans une église dont les officiers ont le chœur et la sacristie. Ils y trouvent une grande quantité d'ornements sacerdotaux que, faute de paille, ils étendent par terre en plusieurs doubles et sur lesquels ils se couchent comme sur des matelas ». Le surlendemain, ils occupent Cuenza ; les habitants ont fui, l'armée y reste un jour, et « toutes les maisons sont pillées et ravagées ». Une compagnie part se poster à un ermitage qui domine la ville. Le lieutenant, avec quelques hommes, reste en

(1) *Corr. du roi Joseph*, 2 janvier, 30 août 1809. — Rocquain, *Napoléon et le roi Louis*. — Girardin, Girod, Hugo, *ibid.*

arrière pour recueillir des vivres; il fait « enfoncer les portes de deux maisons, et, après avoir chargé ses hommes d'un peu de farine et de porc salé, il rejoint pendant la nuit l'ermitage. Là règne l'abondance : les soldats y ont découvert des provisions de toute espèce et surtout d'excellent vin ». Quand il faut partir, à l'improviste, « le brave capitaine a trouvé le vin si bon qu'il s'est oublié à table et y a laissé ses forces et sa raison. C'est en roulant plus qu'en marchant qu'il atteint le pied de la montagne. Après avoir essayé vainement de le maintenir à cheval, le lieutenant (Girod, de l'Ain) le fait porter par des hommes qui se relayent de distance en distance », et, au sortir de la ville, sur la route, « il est obligé de ralentir la marche de sa compagnie pour ne pas le laisser en arrière ». L'armée revient dans la Manche. « Un petit nombre d'habitants ont quitté leurs maisons » ; le reste fournit de suffisantes ressources. Aussi les fantassins, qui n'ont à soigner que leur fusil, se montrent-ils « grands parleurs et grands dormeurs... Ils raisonnent, sont parfois insolents envers leurs officiers, mais un bon mot les ramène à la raison ». Les cavaliers légers, au contraire, sont soumis, « dans la crainte d'être mis à pied ». Ils traversent la plaine sûre, silencieux, mélancoliques, balancés au pas de leurs chevaux et « fument sans cesse pour endormir la vie ». Pillards, prodigues, buveurs, leurs jours de fête ont de mornes lendemains, et lorsqu'ils passent auprès d'un camarade mort, ils disent : « Il ne maltraitera plus son cheval... il ne pourra plus s'enivrer... il n'a plus besoin de rien », en guise d'oraison funèbre (1).

Après un mois de repos, à la fin de février, ils descendent le Tage. Lewal, à la tête de sa division, prend Arenas où des chevau-légers ont été massacrés. « On trouve dans les caves du vin en quantité; le soir, les soldats, égarés par l'ivresse. mettent le feu à la ville ». Leur vie hasardeuse recommence; ils sont des semaines à se passer de pain, leurs chevaux d'orge. Les fuyards ont, par précaution, muré une partie de leur maison; mais, en arrivant « les soldats toisent l'extérieur et l'intérieur », découvrent vite la cachette après avoir brisé les portes. Les troupeaux s'enfoncent dans les montagnes, refluent sur l'Estremadure. Cependant, au

(1) Girod, de Rocca, Toreno, *ibid.*

delà du Tage, les habitants sont d'un naturel plus doux. Ceux de Truxillo, ayant abandonné leur ville, la font piller; mais ceux de Merida y demeurent et fournissent des vivres aux hommes logés dans leurs maisons. Toutefois, les Espagnols en campagne continuent leurs cruautés; l'armée les en fait repentir à Medellin. Puis, elle se retire, passe le printemps entre Torremocha et Cacerès, par une saison admirable, en des bivouacs que les serpents et les scorpions rendent dangereux, où elle brûle des chênes verts, où la viande lui manque et même le pain (1).

En juin, à l'approche des Anglais, elle recule, elle demeure plusieurs jours à Talaveyra où la population est restée. Les effectifs sont bien diminués. La crainte de l'ennemi provoque des paniques. Aux avant-postes, il arrive qu'un soldat en rêvant crie : aux armes! mette en émoi tout un régiment qu'on rallie non sans peine et qu'on « ramène aux faisceaux qui, sur quelques points, ont été abandonnés ». Cependant, Joseph qui passe les troupes en revue — et les compare sans doute aux siennes — juge qu'il est « impossible d'en voir de mieux tenues et mieux portantes »; ce qui ne les empêche de se retirer sur Tolède, puis d'en revenir pour livrer bataille à Talaveyra. Après cette action, elles demeurent cinq jours dans un canton dévasté, aux maisons vides, et « ne vivant que de raisin » (2).

Les Anglais, habitués à une nourriture plus large et mieux assurée, sont aussi dépourvus. Ils ont pillé le bétail des Portugais et des Espagnols et ils le leur ont revendu. Les maraudes sans nécessité, les vols dans les villes, leur ont valu des centaines de coups de fouet. Éloignés de la mer, ils vivent sur le pays. Wellington, en retraite, écrit : « Faute de nourriture, les troupes sont tout à fait incapables de faire de longues marches avec célérité. » Cependant, les hommes reçoivent encore « généralement deux livres anglaises de viande par homme et par jour ». Peu après, Wellington assure : « Si nous avions eu 60,000 hommes au lieu de 40,000 à Talaveyra, il est plus que probable que nous n'aurions pas livré bataille, faute de moyens et de provisions. Et si nous n'avions pas livré bataille, nous ne serions pas allés plus loin. Les deux armées se seraient

(1) *Corr. du roi Joseph*, lettre de Victor, 24 mai 1809. — Girod, de Rocca, *ibid.* — Costa de Serda, *les troupes allemandes en Espagne.*

(2) *Corr. du roi Joseph*, 9 juillet 1809. — Girod, *ibid.*

infailliblement séparées, par suite du défaut de subsistance, probablement sans bataille, mais bien certainement après la bataille. » Rentrés en Portugal, les vivres leur affluent; pourtant il leur faut « quatre mois pour se remettre (1) ».

Les Français n'ont pas de ces préoccupations. Soult et son armée mangent le pays, de la sierra de Bejar au Tage. Victor répare son matériel d'artillerie « détruit par les grandes chaleurs », s'étend sur la Castille et dévore la récolte là où elle a pu se faire. Hugo, pour son Royal-Étranger, fabrique de la poudre à Avila. Après la bataille d'Ocaña où les soldats de Soult prennent des mules qu'ils vendent à deux ou trois pour un louis et que des officiers d'état-major achètent, revendent à Madrid, les armées s'éparpillent jusqu'à la Sierra-Morena, passent sur place « un hiver qui ressemble à un printemps », mangent à suffisance et boivent le vin de Valdepeñas, qui rappelle le bourgogne. Mais les services qu'ils lui rendent ne leur gagnent pas Joseph. Dans les différends que suscite l'occupation, « il tranche toujours en faveur des Espagnols ». Et pourtant ceux-ci continuent à l'appeler ivrogne, à le dire borgne, « ce qui frappe l'imagination des paysans » qui lui attribuent le mauvais œil, bien qu'il s'acharne à regarder en face les passants. Son nom reste banni. Les bonnes femmes invoquent Jésus, Marie et le « père de Notre-Seigneur ». Les prisonniers qu'il enrôle après serment en sont déliés par des prêtres, désertent une fois habillés et le nomment « fournisseur de la Junte » ou « capitaine d'habillement ». Enfin dans le Nord, les guerillas massacrent une centaine de soldats par jour (2).

La Junte, en effet, après avoir proclamé que « le soldat français ne connaît d'autre loi et n'a d'autre impulsion que celle de son avarice sordide et de son insatiable cruauté... adopte un système de corsaire envers les troupes françaises ». Les postes de correspondance sont surpris, les ordonnances enlevées. Le courrier se transmet sous escorte, et, à la fin de l'année, de Madrid en France, il ne peut aller qu'au pas. Les compagnies qui gardent la route se fortifient, se construisent un réduit avec entrée unique, s'élèvent

(1) Lettres de Wellington à Frère, 4, 25 août 1809. — Lecomte, Lawrence, Belmas, *ibid.*

(2) Saint-Chamans, Bigarré, Hugo, Reiset, Fantin des Odoards, Girod, de Rocca, *ibid.* — Belmas, *ibid.*, Jourdan à Soult, 19 août 1809. — *Mémoires d'un apothicaire*, *ibid.*

des blockhaus, mettent leur sentinelle « dans un confessionnal, qui sert de guérite » ou sur un échafaudage en planches, près de la cheminée, pour observer la campagne, et de là ils entendent souvent, dans les villages voisins, les guitares qui fêtent leurs ennemis. Peu à peu, ces blockhaus sont crénelés, entourés de fossés et de palissades, pourvus de vivres pour quinze jours. Parfois, les paysans essayent d'enivrer les soldats pour les mieux surprendre; parfois, les colonnes mobiles, sur le point de se saisir des guerilleros, sont arrêtées par des curés et des alcades, qui viennent au nom de leur village « leur offrir des rafraîchissements afin de ralentir leur poursuite »; parfois les voisins déterrent leurs morts et les pendent aux arbres. Les bandes restent insaisissables, même aux colonnes sans impedimenta, sans havresacs. La route se parsème de cadavres, même lorsqu'on a fait abattre tous les arbres à une portée de fusil et qu'on a mis des sentinelles dans chaque clocher. Des Pyrénées au Tage les troupes demeurent sur un perpétuel qui-vive, même celles qui sont nombreuses ou que de fortes murailles protègent. A Zamora, c'est une alerte au milieu d'un bal : un sergent a fait tirer sur un troupeau de bœufs; c'est un poste égorgé à cent pas des portes, « par suite de sa négligence ou parce qu'il a lié des relations avec les Espagnols »; c'est un caporal qu'on trouve chez le boucher qui l'a égorgé, « pendu par les pieds et vidé entièrement ». A Burgos, à Valladolid, chaque matin, dans la rue, on ramasse des soldats assassinés. L'ordre est donné de ne pas s'éloigner à plus d'une portée de fusil des postes, et dans les cités d'où personne ne sort chacun rentre au gîte avant la nuit (1).

Le caractère français répugne à ce service des places sévère, harcelant, continu. A la fin de 1810, le dégoût pour la guerre devient tel que c'est à qui trouvera prétexte pour s'éloigner. Mais « les conseils de santé n'accordent des congés qu'à ceux qui n'ont plus aucun espoir de guérison ». Il n'est loisible de quitter l'Espagne « qu'à ceux qui y ont laissé un bras ou une jambe »; et de l'impossibilité d'en sortir, l'aversion s'en accroît. Toute mission « y devient mission de rebut, odieuse par la guerre qu'on y fait,

(1) BELMAS, *ibid.*, instruction de la Junte, 17 avril 1809. — *Corr. du roi Joseph*, 2 décembre 1809. — DE ROCCA, FANTIN DES ODOARDS, GONNEVILLE, THIÉBAULT, DE BROGLIE, *ibid.* — DE PERREUSE, *Souvenirs* (*Revue rétrospective*, 1889).

périlleuse très souvent, détestée de tout le monde, abandonnée à son mauvais sort dans la pensée impériale, et dont il n'y a ni retour à prévoir ni avancement à espérer ». On y envoie les amants de Pauline, ceux dont elle se lasse et ceux que jalouse étrangement l'Empereur, les officiers trop bruyants, les aides de camp tapageurs et casse-cou, les agents qui par ailleurs ont démérité, les soldats trop nombreux dont on ne sait que faire et dont les détachements fournis par les dépôts ne comprennent « bien entendu que les plus mauvais ». Et c'est ainsi que derrière les compagnies d'élite et en avant des lourds convois, cavalcade une troupe dorée et triste d'administrateurs dont la conscience est trop chargée ou trop légère; de généraux « qui ont trop fait crier » et de brillants courtisans, jouets des caprices d'une déesse du nouvel Olympe (1).

A Bayonne « encombré de juifs qui vendent de tout », ils attendent, deux, trois semaines, jusqu'à ce que le convoi soit constitué. Lorsqu'il s'y trouve 2 ou 3,000 hommes, ils partent, souvent « ivres à ne pas se tenir ». Dès qu'ils ont franchi le pont d'Irun, des habitants les examinent, « tiennent un compte exact des entrants et des sortants ». La route est fort belle; cependant des fantassins gardent leurs flancs, la marche est lente, et les groupes compacts, car il est arrivé à des officiers d'être enlevés entre le pont et Irun, distant de deux kilomètres. A partir de là, « ils peuvent se regarder comme en état de guerre ». Pourtant, la route est bien surveillée. A chaque crête, un fortin vient d'être construit, en forme de cône renversé, avec créneaux et mâchicoulis, pièce de canon, double porte de six pouces d'épaisseur et garnison de trente gendarmes. De plus, des femmes, des filles, des enfants, « accourent sur leur chemin pour leur vendre du pain, du vin, du cidre, des pommes »; mais il serait imprudent de trop s'y fier : les hommes rôdent dans la montagne. « En murmurant, mais en marchant », l'escorte arrive à la première couchée, Ernani. Le lendemain, après une étape aussi lente, aussi pénible, elle atteint Tolosa. Elle aperçoit de pénibles spectacles, y apprend de tristes nouvelles. Le commandant d'armes, que Gonneville « trouve entièrement ivre, avec une femme de même espèce que lui », se fait payer

(1) De Broglie, Fantin des Odoards, de Rocca, d'Espinchal, Gonneville, *ibid.*

une certaine somme, selon le grade, par les communes sur lesquelles on égorge un Français. Cela n'empêche pas que la veille de l'arrivée de d'Espinchal « trois soldats ne soient tués au milieu de la place ». La troupe se montre brutale, emportée; un caporal bat un citoyen, lui criant : « Comment, gredin, tu oses toiser un caporal de la Garde impériale! », et quand l'ennemi serre de trop près la ville, l'escorte est employée à la dégager par des expéditions fatigantes, périlleuses, où les hommes laissent quelques-uns des leurs et d'où ils reviennent harassés, leurs effets en loques et leurs chaussures en pièces. Plus loin les arrivants ont « le spectacle d'un grand nombre de cadavres horriblement mutilés, auxquels ils donnent la sépulture, et pendant qu'ils remplissent ce triste devoir, ils reçoivent plusieurs décharges de carabine, sans pouvoir riposter, les brigands étant cachés derrière les rochers ». Ils couchent à Villareal. Le soir, une compagnie de grenadiers surprend dans une embuscade une centaine d'Espagnols et les tue presque tous. Le lendemain, ils atteignent Mondragon. Souvent, la sécurité semble complète. L'un d'eux, pressé d'arriver, énervé par la lenteur de l'escorte, part au galop. En général, il n'atteint pas la ville prochaine. On le retrouve mort, sur la route. Au delà de Mondragon se présente le col de Salinas. D'innombrables soldats y ont disparu. On vient d'y piller un convoi qui rentrait en France, chargé de dépouilles et estimé trois millions. Un fortin s'y trouve et le convoi passe sans incident. Enfin, il atteint Vittoria, et l'escorte croit toucher à la terre promise (1).

Vittoria est encombré de troupes et d'équipages. La confusion y est extrême. Souvent l'escorte descend vers Saragosse ou monte le haut Èbre. Pour reconstituer une protection suffisante, il faut attendre une semaine, parfois plus, rongé par les puces, perdu dans la petite ville où l'Espagnol qu'on demande pour guide vous répond souvent : « Je ne le puis; je suis noble »: où les colonnes mobiles rentrent et sortent sans cesse, harassées par de fallacieuses poursuites. Le convoi repart, flanqué çà et là par d'insaisissables cavaliers à manteau blanc qui le harcèlent et ne l'attaquent point. Il s'arrête à Miranda, dont les habitants regrettent leurs cloches, transportées en France, comme toutes celles des villes de

(1) D'Espinchal, Girod, Brandt, Gonneville, Reiset, Marmont, Noel, de Broglie, *ibid.* — De Perreuse, *ibid.* (*Revue rétrospective*, 1889).

la route; puis traverse le défilé de Pancorbo dont le fort, « occupé par plusieurs compagnies, est presque toujours dans les nuages ». L'année précédente, Foy y a perdu les 500 hommes de son escorte et n'a échappé à la mort qu'en se cachant dans le torrent, plusieurs heures, de l'eau jusqu'à la ceinture. Au delà, c'est Briviesca, « presque abandonnée », silencieuse comme une ville morte. Dans les monts de Burgos, l'ennemi attaque de front. On le culbute; on prend une centaine d'Espagnols, fort mal vêtus et très peu en militaires. « La crainte de la mort donne à ces figures sinistres quelque chose d'ignoble. » Les nouveau-venus ne peuvent se déterminer à les massacrer froidement et ils leur administrent à chacun vingt coups de plat de sabre, qu'ils reçoivent « sinon avec reconnaissance, du moins avec la satisfaction d'en être quittes à si bon compte »; puis leur coupent la moustache et les cheveux et les laissent partir « après cette légère admonestation ». Ceux qui font depuis longtemps la guerre sont moins indulgents. Près de Burgos, on voit « un spectacle assez commun : une espèce de chevalet auquel sont suspendus dix-sept cadavres de brigands pris les armes à la main. Quelques jours auparavant, les guerillas y ont remplacé plusieurs cadavres par des Français » et un poste, venu de Burgos, veille auprès (1).

A Burgos il se trouve jusqu'à « 5,000 isolés qui croupissent, attendant une destination ». Les arrivants se logent dans les églises, dans les couvents. Un jour, la chartreuse reçoit cinq régiments de cavalerie et une division d'infanterie; les chevaux ont des chapelles comme écuries. Le soldat, en détachement, court la campagne à plusieurs lieues pour trouver des vivres. L'officier mange dans les auberges « l'éternelle tortilla (l'omelette au lard) et du chocolat ». Un restaurant français lui offre, à 9 francs par tête, « un excellent repas ». Au delà de cette ville, on traverse jusqu'à Valladolid un pays aride « bordé de montagnes dans lesquelles se tiennent plusieurs bandes nombreuses ». Les villages tombent en ruines; les villes sont abandonnées; des cadavres sans sépulture abondent, et, peu après, le colonel Granseigne, accompagné de 170 hommes, y sera tué. Seul, le bourg de Duenas, épargné par hasard, « semble joli ». Valladolid, « délaissé depuis longtemps

(1) D'Espinchal, Girod, *ibid.* — De Perreuse, *ibid.* (*Revue rétrospective*, 1889). — Rattier, *Souvenirs* (*Revue rétrospective*, 1894).

de ses principaux habitants », paraît entièrement dépeuplé. « Sans la présence du maréchal Marmont avec son corps d'armée et ses administrations, on pourrait certainement faucher l'herbe dans les rues, tant elles semblent tristes et désertes d'habitants. » Néanmoins, il en demeure assez pour tuer beaucoup de soldats. Chaque jour il se commet de nombreux assassinats, et la nuit davantage encore, « malgré les patrouilles, les postes multipliés et la surveillance de la police ». Peu auparavant, on a arrêté un jeune homme de dix-neuf ans « qui témoigna avoir tué plus de cent Français », peut-être avec exagération — et qu'on écartela : « sa tête reste plantée sur un poteau, au milieu de la ville, et ses membres exposés aux portes ». La nuit qui suivit l'exécution, le colonel Verigny, chef d'état-major, deux gendarmes et cinq soldats furent poignardés. Deux jours après son arrivée, de Broglie « voit sur la place neuf prêtres suppliciés au garrot ». Par la violence des deux partis, Valladolid se change en charnier (1).

Au delà, à Simancas, les archives secrètes de la monarchie espagnole sont « abandonnées à des subalternes, en grande confusion et presque au pillage ». Sur la route de Madrid, les courriers et les convois paraissent seuls. « Les maisons sont abandonnées, les portes et les fenêtres brûlées. » On traverse « quelques tas de décombres décorés du nom de villages où quelques habitants déguenillés et de mine chétive » se traînent. A Valdestillas, incendié, pillé « à peine une vingtaine de maisons peuvent offrir un refuge ». Et, après dix heures de marche pour faire cinq lieues, « dans une plaine sans fin qui semble un désert », Olmedo, « dont les nombreux clochers pointent au-dessus de l'horizon », dont les vastes couvents font une ville étendue, apparaît « entièrement privé d'habitants et semble un endroit maudit du ciel dont les herbes parasites, les vipères et les hiboux se sont emparés ». Plus loin, un vallon d'orangers ; puis Coca, occupé par deux bataillons, ce qui oblige le convoi à bivouaquer; la rencontre du maréchal

(1) Thiébault, Reiset, Noel, Girod, de Broglie, d'Espinchal, *ibid.* — Une fois Français et Espagnols s'entendent. C'est à Penafiel. Il s'agit d'arrêter un brigand qui aurait commis 210 vols et 75 assassinats et qui frappe indistinctement les uns et les autres. Après l'arrestation, les Français sont reçus par les habitants et mangent avec eux. Des guerillas « leur rendent les honneurs militaires ». Mais ce beau jour n'a point de lendemain. (*Souvenirs d'un adjudant, ibid.*)

Victor et de la marquise de Monthermoso, maîtresse de Joseph, qu'une puissante escorte protège; Ségovie où le convoi reste plusieurs jours pour se refaire. Quand il en faut partir, les hommes d'escorte sont rassemblés dès l'aube; mais la mauvaise volonté des voituriers et « la paresse des belles voyageuses », femmes de généraux, de gros fonctionnaires, d'administrateurs ou maîtresses de ceux-ci, qu'on garde à grand renfort et à grand mort d'hommes, retardent si bien le départ qu'on n'atteint Otero, ville toute proche « où l'on ne trouve que de la paille pour les chevaux » qu'à la nuit close. Par bonheur, le lendemain, à la posada de San Rafael, « avec de l'argent, on peut faire un aussi bon repas que chez les restaurateurs de Paris », si les hommes montent la garde, bénévoles, et ne veulent pas « tout culbuter pour y rentrer ». Ainsi réconforté, on brave les rigueurs de la Guadarrama et les guerillas qui s'y cachent. A la descente, l'aridité, la sécheresse, la désolation sont incroyables. On n'aperçoit « que du sable jaune, de grosses pierres et une effroyable stérilité ». Au delà de ces campagnes désertiques, aux approches de Madrid, les soldats se nettoyent « pour y rentrer en grande tenue » et la chasse royale du Pardo ne leur montre que « quelques bois rabougris où l'on verrait facilement courir une souris ». Aux portes de la capitale, chacun a assez de l'Espagne et voudrait en repartir, comme les débris de régiment, les cadres qu'on rencontre, et déjà les coliques saturnines, les maladies du pays travaillent ces nouveaux soldats et les font défaillir (1).

A Madrid, les corvées sont escortées par des hommes armés. Nul ne s'inquiète du soldat « considéré comme une machine » et les étrangers y désertent par bandes, par trente et quarante chaque jour. Plus loin, le Medico travaille avec sa guerilla. Le convoi reformé rencontre les cadavres de 64 dragons massacrés la veille, « entièrement dépouillés, couverts d'horribles blessures », auxquels il donne sépulture. Puis, par une vaste plaine sablonneuse et sans arbres, la Manche, il arrive au défilé de Puerto-Lapiche, où des compagnies de hussards ont disparu naguère et que les assassinats répétés rendent célèbre parmi les passages des monts de Tolède. Au delà, l'escorte s'empare d'un convoi

(1) DE BROGLIE, DE ROCCA, D'ESPINCHAL, GIROD, REISET, *ibid.* — *Souvenirs d'un adjudant* (*Revue rétrospective*, 1893).

chargé de marchandises anglaises, en prend un autre dans la région coupée qui avoisine Manzanarès et parvient à Valdepenas, où le vin est très capiteux, « ce qui cause la mort d'un nombre incalculable d'hommes, car les habitants, par un raffinement d'atroce perfidie, s'empressent d'aller au-devant des soldats, les font boire outre mesure et lorsque ces malheureux sont plongés dans l'ivresse et le sommeil, les égorgent ». Quoique le commandant du convoi ait la précaution de bivouaquer en dehors de la ville, « malgré la surveillance la plus active, un bon nombre de soldats ne tardent pas à ressentir les effets de la boisson... Au départ, plusieurs manquent à l'appel et, après des heures employées à leur recherche, il faut en étendre plus de 170 sur les voitures, où ils cuvent leur vin pendant que le convoi chemine ». C'est ainsi qu'on arrive en Andalousie (1).

D'ailleurs, ce ne sont pas les seules difficultés de la route. Des officiers supérieurs, des généraux, accompagnent tout convoi, et, sans commandement, ils ne se privent point de donner des conseils et de préconiser des mesures dont ils ne sont point responsables, mais qu'ils appuyent de leur autorité. Morland, pour rentrer plus tôt dans une ville, emmène avec lui les cavaliers d'une escorte. Résultat : celle-ci est surprise; dix-huit hommes sont tués, quarante blessés. A ce prix le général a peut-être un bon lit. Lorsque Mme Dorsenne se rend de Burgos à Valladolid, le régiment des gardes nationaux de la Garde est consacré à l'escorte de cette précieuse personne. Les fantassins ne marchent pas assez vite, à son gré. Pour ne point la quitter, ils doivent aller « par une forte chaleur, au pas des chevaux de sa voiture, de Burgos à Torquemada, ce qui fait rentrer 800 hommes à l'hôpital ». Parfois, des escortes doivent doubler l'étape : elles gardent des courriers qui veulent apporter en bon état à Cambacérès « les oiseaux rares des chasses d'Andalousie, spécialement conservés (2) ».

Et pendant ces années 1811, 1812, au centre, la situation des corps dispersés en détachements est plus précaire encore que celle des escortes et des régiments de marche vagabonds. A Madrid, au colonel Reiset « avec ses rations et sans compter les besoins particuliers, il coûte un louis et souvent 36 livres par jour pour

(1) D'Espinchal, *ibid.* — *Souvenirs d'un adjudant*, *ibid.*
(2) D'Espinchal, Hulot, Thiébault, *ibid.* — Beugnot, *Mémoires*.

être fort mal ». Lorsqu'il en part, il traverse des villes si pauvres « qu'elles ne peuvent fournir qu'une demi-ration à la troupe » et d'autres d'où « l'on ne peut obtenir des vivres d'aucune manière ». Parfois, « à force d'argent, les soldats touchent quelques provisions »; parfois le commandement leur délivre une ration de biscuit ou une demi-ration de viande. Quand ils découvrent quelque nourriture, « cela les décide à faire séjour »; mais le plus souvent ils en sont privés et ils « passent des nuits tristes sur le pavé », dans des villes brûlées où il n'y a ni paille ni gens. Durant l'été de 1810, dans la vallée du Tage, dévastée depuis un an, « ils ne restent pas plus de trois jours au même endroit ». Le désespoir résulte de cette misère persistante. Reiset écrit : « Depuis le roi Joseph jusqu'au dernier des tambours, tous voudraient être à cent lieues de ce maudit pays. » Le service de correspondance est aussi ennuyeux que celui des cantonnements sans cesse nouveaux. « On court plus de risques, on a plus de peine que devant l'ennemi, et il n'y a à en retirer ni gloire ni profit. » Le général qui commande Reiset « ne pense qu'à sa table, à son lit, à son or, et beaucoup sont encore pis... Il n'y a pas d'ensemble. Chacun tire à soi le plus qu'il peut et fait ce que bon lui semble, sans s'entendre avec ses voisins... On vit au jour le jour parce qu'il n'y a pas d'ordre et qu'on vole d'une manière honteuse... On a tant fait qu'on a fini par ôter toute confiance aux habitants qui sont terrorisés et, par crainte du pillage, cachent dans les montagnes les ressources qu'on pouvait espérer ». Les corps ainsi employés passent d'une division à une autre, selon la convenance du moment, et, sous des chefs lointains, perdent toute cohésion. Dès qu'ils n'en peuvent plus, on les remet en cantonnements. Un seul régiment de cavalerie, dans la Manche, occupe neuf villages, puis dix-sept. Ainsi disséminés, « les officiers et les hommes restent des semaines sans se déshabiller ». Et, par cela même qu'elles doivent partir soudain, les troupes des cantonnements ne ménagent point la région où elles se trouvent ni n'essayent d'améliorer leurs ressources. Ce n'est qu'après trois séjours à Almagro, et en raison des chaleurs qui suspendent les opérations, que Reiset et ses officiers « cultivent le jardin d'une maison inhabitée », y installent des volailles. Bientôt un ordre les en déloge. Aussi, dans chaque nouveau gîte voit-on, dès leur arrivée, les soldats « sonder les murs et creuser le sol où

il n'est pas rare de trouver des vases de terre remplis de vin ». S'ils ne le faisaient point, l'aubaine serait pour les guerilleros. « Sitôt qu'ils quittent un poste pour se rendre dans un autre, il est occupé immédiatement par les guerillas qui terrorisent la contrée », et dont la plupart des chefs sont « plutôt propres à faire de bons buveurs que des guerriers ». Ceux-ci lèvent les hommes en état de porter les armes, se saisissent des derniers bras de l'agriculture. En conséquence, partout les vivres s'usent, disparaissent. L'année 1811 ayant été mauvaise, la misère est à son comble dès l'automne. La pomme de terre n'existe que dans le nord de la Péninsule. Encore s'y vend-elle de trois à quatre sous la livre. A Valladolid, « pour faire un dîner passable, il faut payer 12 francs ». On court les villages pour se procurer la subsistance, « sans quoi il faudrait mettre les dents au crochet ». Et celle-ci même cesse d'exister. A Madrid, l'eau-de-vie se vend 0 fr. 50 le petit verre; on mange « des trognons de choux », et le soir, « des femmes, des filles encore dans l'adolescence, qui par leur mise et leur conversation annoncent appartenir à la classe distinguée, prennent un Français sous le bras et lui proposent de se prostituer pour un morceau de pain »; 2,000 dragons traversent la ville sans y être annoncés : on ne peut rien leur distribuer et « il n'y a pas de désordre qu'ils ne commettent ». Afin de dégager la capitale, on renvoie les troupes dans les campagnes. Et comme il n'y reste que des Espagnols « qu'on évite le plus possible d'employer, tant ils offrent peu de garanties », des guerillas arrivent jusque sous ses murs. On n'a d'activité que pour enlever les tableaux de l'Escurial, pour ruiner les monuments de Tolède. Le sort du soldat importe peu. Fatigué, il reste en arrière, voué à la mort. Nul ne le secourt. Les négligences se multiplient. « Les généraux sont devenus trop riches pour continuer à courir les chances de laisser leurs os en Espagne ». Un fatalisme indifférent dû aux circonstances autant qu'au climat presque africain s'empare de l'armée et l'ensommeille (1).

Le mal vient d'en haut. Depuis trois ans qu'il commande l'armée du Centre, depuis qu'il lutte contre les gouverneurs des provinces

(1) *Corr. du roi Joseph*, 11 janvier 1812. — Toreno, Reiset, *ibid.* — *Souvenirs d'un adjudant, ibid.* — Lettres du capitaine Rattier (*Revue rétrospective*, 1894).

du Nord, agents de l'Empereur lointain et désabusé, le roi Joseph n'a pas su s'imposer. Il n'a par lui-même « ni assez d'autorité ni assez de capacité militaire pour ordonner les mouvements importants (1) », et, à chaque courrier, de Paris son frère conteste sa royauté. Pour lui, le salut de sa capitale prime tout : il s'attache à Madrid, ville centrale et factice, carrefour de communications interrompues, cité où la vie est difficile en raison de la pauvreté des environs. Afin de préserver cette capitale de courtisans, de fonctionnaires et de mendiants, il l'enveloppe de postes innombrables; afin de la nourrir, il vide la Castille nouvelle; afin de s'y maintenir, il ne renforce point Masséna, il arrête les recrues de Soult, il appelle Suchet à son secours. Harcelé de craintes, soucieux de complaire à l'Empereur qu'il jalouse et peut-être qu'il déteste, dont il ne supporte qu'impatiemment le frein, il conserve ses troupes au lieu de les employer à la conquête du royaume, et, aux doléances, aux plaintes des maréchaux, à leurs accusations réciproques, il ajoute ses doléances incessantes, ses accusations continues, ses plaintes serviles, et, à leur égoïsme féroce, parfois motivé, il oppose son égoïsme étroit de roi fainéant.

Tandis que l'armée meurt de faim, reste en guenilles; que les officiers et les hommes sont sans le sou, le roi Joseph reçoit les subsides mendiés à Napoléon ; il distribue des biens, des joyaux, des sacs de douros péniblement levés ou razziés à force d'oppression, de courage et de sang, aux courtisans qui l'environnent ou aux femmes faciles qu'exigent ses désirs jamais fatigués. Tandis qu'il ne règne, ne commande, n'existe que grâce aux baïonnettes françaises, il n'a de faveurs que pour ses étrangers, parmi lesquels « aucun soldat ne peut rien conserver dans son havresac (2) ». Et, à mesure que s'écoulent les jours, ses dédains s'accroissent pour ceux qui lui assurent le trône et la vie.

Certes, comme roi, il vaut ceux qui l'ont précédé et il est vraisemblablement plus qu'eux intelligent. Mais, avec son caractère indécis, avec son indolence qui se refuse aux remèdes énergiques, il ne veut point reconnaître que sa royauté par la douceur, par la persuasion, par la clémence, est impossible chez un peuple aussi dur, aussi fermé, aussi rancuneux, et qu'une dynastie commencée

(1) Reiset, *ibid.*
(2) Hugo, *ibid.*

par Baylen ne s'impose que par la force. De son indulgence envers ses ennemis et des ordres de l'Empereur qui s'y opposent, il résulte des à-coups dont le soldat pâtit. Et comme celui-ci, avant tout, doit vivre, ses mouvements multipliés et inutiles étendent la dévastation que le roi voudrait restreindre et rendent plus irréductibles les opposants que le roi voudrait satisfaire et charmer.

Donc, la guerre s'éternise. Les moines sécularisés au profit de courtisans ignares, de bureaucrates à l'affût des bonnes affaires (1) ou de généraux étrangers ont pour eux une population que l'achat de leurs terres n'a pas révolutionnée. Les soldats et les guerillas accumulent les déprédations. Le paysan, qui ne tient pas plus à travailler pour les nouveaux propriétaires que pour les moines, fainéant par habitude, non par caractère, se refuse à semer pour que d'autres récoltent, juge l'existence de guerillero plus lucrative et plus sûre. Par suite, les troupeaux disparaissent, le bétail s'anéantit, les cultures se bornent au jardinage, et, en même temps qu'au sein des villes l'exaltation patriotique et la contagion d'héroïques exemples développent la guerre sainte, les campagnes dépeuplées, parsemées de blockhaus et sillonnées de brigands, prennent l'aspect des campagnes de l'Angleterre après l'invasion des Normands ou des campagnes de France au temps des Anglais et des Grandes Compagnies.

Le commandant de place terrorise le pays voisin l'espace d'une marche et le chef de fortin à portée de fusil. L'un et l'autre lèvent l'impôt, engrangent les vivres, razzient le bétail, règnent en souverains sur un territoire adapté à leurs forces. Tout être obligé de vivre sous leur coupe les subit, leur paye la dîme et leur verse sa contribution. Il en résulte, à l'encontre des promesses libérales de l'Empereur, comme une nouvelle société féodale en gestation. Mais qu'il soit grand seigneur momentané, vulgaire hobereau ou simple homme d'armes, le Français ne se plaît point sur sa conquête — et c'est là sa faiblesse. Autour de lui, on brûle les objets qu'il a touchés. Ailleurs, il a les femmes pour lui ; ici, « il est détesté, même des filles publiques qu'il enrichit ». Il se demande pourquoi

(1) Le général Hugo, depuis un an à Avila, le 3 décembre 1809, soumissionne pour obtenir la *dehesa* qui avoisine cette ville. Le ministre lui répond qu'elle a été adjugée le 2. « Un gouverneur de province ne pouvant choisir que de bonnes terres, on avait antidaté une soumission. » Hugo, *ibid.*

il est là; il s'aperçoit qu'il n'y gagne guère et que Napoléon l'oublie. Il fait « à contre-cœur » cette terrible guerre qu'on dit « la mort du soldat, la ruine des officiers, la fortune des généraux » et s'en dégoûte. Jadis léger et gai, il s'attriste, même dans la Manche, pays de Don Quichotte « où pour lui toutes les femmes sont des Dulcinées ». Il ne désire que sortir d'Espagne; il jalouse ceux qui vont aux nouvelles formations d'Allemagne; et comme il soupire après la France avec l'ardeur qu'il a déjà mise à souhaiter Vienne, Berlin, Naples, le moment approche où il y rentrera, chassé par l'ennemi (1).

IV

L'armée de Soult s'est à peine étendue sur les côtes de Galice que l'Empereur, de loin, lui ordonne d'envahir le Portugal, lui fixe la date de son entrée à Oporto, de son entrée à Lisbonne. Ney reste en Galice et combat la Romana.

Soult a 24,000 hommes, peu d'artillerie, point de sapeurs du génie; mais il possède tous les éléments d'un gouvernement militaire, dix généraux de division, dix-huit de brigade, parmi lesquels Lefebvre que suit une comédienne et Loison, le manchot abhorré de tout le Portugal, qui emmène « deux danseuses de Bordeaux » dans ses fourgons. Les soldats, hormis les dragons enrichis par la poursuite des Anglais, n'ont pas un sou; ils sont vêtus de capotes prises à la Corogne, dans les magasins anglais, et chaussés de souliers de carton. Les officiers subalternes, privés de fourgon, portent leurs effets de rechange dans un havresac (2).

L'armée s'avance sans cartes et sans guides. Dès Santiago, les chemins sont si mauvais qu'il faut réparer l'artillerie. En remplacement de souliers, on donne aux régiments, aux compagnies, « du cuir coupé » pour en faire. Du drap saisi, on confectionne « des pantalons larges pour la route ». Après une semaine de halte et de travail, sur le chemin de Tuy les divisions s'échelonnent à

(1) Fantin des Odoards, Hulot, Reiset, *Mémoires d'un apothicaire, ibid.*
(2) D'Illins, *ibid.* — Guillon, *les Complots militaires sous le Premier Empire.*

un jour de marche. Les pluies ravinent la route. La division de tête mange, dévore tout, et celles qui suivent doivent disséminer aux vivres des détachements que fusillent les paysans. Le nombre des isolés augmente et l'on ne retrouve que leurs cadavres. En face de Tuy la forteresse de Valenza empêche de passer le Minho. Plus bas, il est trop large. L'armée le remonte durant vingt lieues, jusqu'au pont d'Orense. Les soldats, sans pain depuis plusieurs jours, ne vivent que de rares légumes. La division de tête seule découvre du vin, qu'elle boit à jeun; à Rivadavia, elle se saisit « d'un peu de mauvais pain de maïs dont on se nourrit dans le pays ». Les autres qui marchent pendant sept jours sur une voie qu'il faut refaire, qu'il faut, dans les villages, élargir pour l'artillerie, car les rues sont trop étroites, s'écartent de nouveau et les hommes, fusillés par le paysan, le massacrent à leur tour. Au delà d'Orense, par suite des pluies et de l'abandon dans lequel on la laisse, de la route il ne reste plus que les traces. L'artillerie s'y arrête un jour sur trois pour réparer ses trains et ses affûts. Le grain, recueilli avec des peines infinies, donne « une espèce de pain que la faim seule rend supportable ». Les chaussures, les effets disparaissent. A Verin, on répare le drap des uniformes avec de la toile. « Un cordonnier et un tailleur dans une compagnie deviennent des hommes précieux; chacun cherche à leur faire sa cour; c'est à qui montera leur garde ou les remplacera dans le service des corvées journalières. En route on s'empresse de les soulager d'une partie de leurs bagages. » Plus loin, c'est le Portugal. Barricadés dans les maisons, les paysans tirent sur les soldats jusqu'à ce qu'ils soient massacrés. Aussi ces derniers, exaspérés, ne font-ils pas quartier, et quoique le bataillon d'avant-garde suffise à déblayer la route, les officiers peinent à leur empêcher de tuer les militaires prisonniers (1).

A Chavès, « dont les fortifications ont encore des brèches faites dans la guerre de 1762 », l'armée reçoit un peu de viande, par exception. Soult essaye de composer un régiment avec les nombreux prisonniers qu'il y fait ; ils se laissent incorporer et désertent. Puis l'armée descend dans une région plus riche, mais abandonnée; les paysans qu'on y tue sont couverts « d'une innombrable

(1) D'Illins, Fantin des Odoards, Saint-Chamans, *ibid.*

vermine » qui ne tarde pas à ronger les soldats. Le pain manque toujours. Des colonnes un grand nombre d'hommes se détachent. « Ils partent armés de fusils, de sabres, bien pourvus de cartouches et laissent leur bagage aux camarades, qui en prennent soin. Souvent, après combat, ils s'emparent d'un village, se chargent de provisions qu'à leur retour ils répartissent entre les escouades. En distribution, la plus petite portion à leur profit serait crime impardonnable et sévèrement châtié. » Loin en arrière, pour ramasser traînards et malades, marchent des compagnies d'élite. Vers Braga, la veille du combat qui leur livre la ville, ils ne vivent que d'oranges et dans la cité même, délaissée, s'ils découvrent du vin à volonté, le pain et la farine continuent à leur faire défaut. Néanmoins, par abondance de boisson, les soldats mènent joyeuse vie. « De tous côtés des tables sont dressées dans les rues; » la compagnie d'artillerie à cheval qui forme l'escorte du maréchal « établit sur la place un bivouac qui offre le tableau d'une guinguette de Paris » et, pour s'amuser, les fantassins vident une fabrique de chapeaux, jettent ceux-ci dans les rues, qui en sont jonchées. Le dimanche, 26 mars, avec les dernières troupes qui y demeurent, Soult, entouré de son état-major, entend la messe à la cathédrale. Mais ce semblant de culte ne lui conquiert pas les habitants. Devant ses troupes s'élèvent d'épaisses colonnes de fumée : les Portugais incendient leurs provisions. Dans une riche contrée le soldat ne trouve qu'à boire et, ivre-mort, se laisse assassiner. Il n'est pourvu qu'après la prise d'Oporto dont le pillage dure deux jours, « est excessif ». Alors, le bon vin coule à flots; les richesses retirées du Tras-os-Montès deviennent la proie des Français, naguère si malheureux, et il en est qui, découvrant des sommes considérables, « dédaignent de ramasser l'argent blanc (1) ».

Afin de ménager la ville, Soult, qui se rêve roi de Lusitanie, ne frappe aucune contribution. Il emprunte à ses hommes; et, en même temps qu'il remplit ses fourgons d'or, « de saints, pourvu qu'ils fussent en argent », il accorde une sauvegarde à une chapelle vénérée, il place des ex-voto dans les églises, il prescrit le service divin et il force à y assister, « dans un appareil pompeux, » à leur étonnement, les soldats dont les couvents sont les casernes

(1) Saint-Chamans, d'Illins, Talandier, Thirion, Belmas, *ibid.*

et qui, élevés sans messe, sans catéchisme, n'ont aucun culte (1).

D'ailleurs, cela n'empêche prêtres et moines de prêcher la révolte. Les paysans détruisent un à un les maraudeurs, massacrent les isolés. Il faut, chaque nuit, doubler les sentinelles, les changer de place, les dépouiller de toute couleur ou métal voyants. L'habit bleu des Portugais favorise leurs entreprises; mais dès qu'on en découvre un dans le camp, il est de suite exécuté. Comme l'écrit Fantin : « On nous pend sans miséricorde au premier arbre venu; nous faisons de même, et je crois que ces procédés ne cesseront que lorsqu'il n'y aura plus de cordes dans le pays. » Les moulins, les fours ont disparu. On les reconstruit, quoique « rarement les soldats boulangers ou meuniers reviennent sains et saufs de leur corvée ». On mange du seigle et du maïs, en bouillie; les chevaux, du seigle en vert; et comme il faut bientôt s'étendre pour vivre, des groupes de soldats vont au loin, « restent absents plusieurs jours de suite (2) ».

Une vie si dure, quelle que soit son indépendance, mécontente le soldat. « Il se fatigue de la guerre qu'il fait ». Les généraux inemployés ou laissés dans une situation inférieure se lassent de travailler pour Soult, « le roi Nicolas »; rêvent une capitulation à la façon de Cintra, conspirent contre leur chef et nouent des intrigues avec les Anglais qui préfèrent dissoudre l'armée à l'attaquer. Par suite d'un manque de surveillance au moins étrange, Soult est réveillé de ses songes royaux par l'ennemi, qui surprend Oporto, et aussitôt la retraite commence, sur des chemins affreux, au milieu d'une population ardente, agressive, retraite de troupes affamées pressées par les Anglais tenaces (3).

Par où passe Soult, Loison manquait de vivres. Ses hommes couraient plusieurs lieues en quête de misérables légumes. Dès qu'ils apercevaient un Portugais, « au cri de « voilà un homme! » on se mettait à ses trousses et on ne l'abandonnait qu'il ne fût tué ou pris ». A quelques lieues d'Oporto, les sacs sont vidés, chargés de cartouches et du pain restant. Le soldat laisse l'argent du trésor. Fantin, qui prend un sac de 2,400 francs, le rejette « parce qu'il blesse son cheval ». On fait sauter les caissons et l'on brûle les

(1) D'Illins, Thirion, Toreno, *ibid.*
(2) Lenoble, d'Illins, Fantin des Odoards, *ibid.*
(3) Guillon, *ibid.*

voitures, puis la marche se précipite. Pendant huit jours, le soldat qui gravit et dégringole sans cesse des sentiers de chevrier ne mange que du maïs grillé. Ses traînards sont massacrés, torturés par les Portugais, qui leur crèvent les yeux, leur mutilent les bras et les jambes. La toile qu'on découvre dans les villages s'emploie à des pantalons grossiers. Beaucoup de soldats vont pieds nus ; d'autres enveloppent les leurs d'écorces d'arbres, de chiffons, de lanières de havresac. On fabrique des brodequins avec la peau des jeunes bœufs qu'on égorge et Soult écrit une instruction à ce sujet. « Le maréchal porte lui-même cette chaussure, pour prêcher d'exemple. » Ce n'est qu'à Orense que les soldats « trouvent du vin, l'oubli de leurs souffrances » ; mais, à Lugo, ils ont encore « plutôt l'air de sauvages que de Français » (1).

Après avoir dégagé Fournier, que des bandes assiègent, l'armée se construit des bivouacs de seigle non mûr parmi la récolte qu'elle anéantit. Fournier peinait à vivre. Soult ne peut distribuer qu'un quart de ration. Et à peine s'est-il établi que Ney arrive, « lui refuse tout », mettant en contact des états-majors qui s'accusent de trahison et des troupes qui, depuis février, ne peuvent se souffrir. Des rixes, des duels en résultent. « Il s'en faut de peu que ne survienne un engagement général. » Une convention entre les maréchaux limite leur zone d'action, et Soult passe une revue, puis s'en va. Sans cela, « un grand malheur serait probablement arrivé ». Après vingt jours de marche, de combats, au delà des monts de Galice l'armée trouve « le repos et les vivres », ce qui « met fin à la maraude ». Les corps confectionnent des souliers, reçoivent quelques effets de France, se reposent et se réorganisent entre Benavente et Zamora (2).

L'armée de Ney, moins disciplinée, pendant cette campagne a vécu plus malheureuse encore. Eparpillée dans une région difficile et pluvieuse, se gardant mal, elle a subi des surprises sans nombre. Aux portes de la Corogne, un parc d'artillerie est saisi, les hommes massacrés. Le lendemain, les Français incendient le cantonnement de ces artilleurs « autant qu'on peut brûler des maisons de granit » ; cependant peu après des hussards sont égorgés à Pontevedra, la moitié d'un bataillon enlevé à Villafranca. En avril,

(1) D'Illins, Fantin des Odoards, *ibid.*
(2) Fantin des Odoards, d'Illins, Saint-Chamans, Lecomte. *ibid.*

pour correspondre avec Astorga, il faut escorter le courrier « d'un régiment, puis d'une brigade ». Une expédition sur Oviedo réussit : la ville prise est mise à sac durant trois jours. Mais, à force de s'étendre, les détachements sont partout bloqués. Marchand est presque assiégé à la Corogne et au Ferrol, Maurice Mathieu à Oviedo et à Gijon. Maucune à Compostelle et Fournier à Lugo. « Tous ne savent de l'ennemi que ce qu'ils peuvent voir par leurs propres yeux. » Soult parti. Ney évacue le pays, repasse les monts. Il est vrai qu'il le fait à volonté. Au centre de ses troupes roule « un convoi d'argenterie d'église » ; de Léon. il l'expédie en France, avec « des soldats porteurs de lettres de recommandation » ; mais Joseph, en quête de bonne aubaine, le fait arrêter à Vittoria (1).

Déjà harassé par la poursuite des Anglais, mal vêtu et plus mal chaussé, le soldat de Soult est jeté sur le Portugal dans la saison la plus humide, par la contrée la plus arrosée de la Péninsule. La région qu'il traverse est sauvage, presque inconnue. Le commerce n'y existe que sur les côtes; l'agriculture y est négligée, lamentable. Cela, l'Empereur et tout le monde l'ignorent. Dans le Portugal, l'Europe ne voit que Lisbonne, féerique cité, écrin des diamants du Brésil, en réalité capitale où Byron, à ce moment même, ne découvre « que des rues sales et des habitants plus sales encore (2) ». Sur son chemin, l'armée ne saisit rien qui puisse réparer son matériel ou ses forces. Les ressources sont nulles. Le peu de richesse existante est concentré sous forme d'ornements ou de vases d'église — choses magnifiques et inutiles, sur lesquelles Soult veille parfois et que ses généraux toujours saisissent. A l'approche du soldat, les habitants disparaissent. Par prudence, il bivouaque. Mais les abris qu'il se construit ne sont pas de ces reposants bivouacs d'Allemagne, où la paille, les planches, les meubles affluent, et qui s'élèvent, hameaux confortables et provisoires, auprès des bourgs déménagés. Les maisons de pierre, les fenêtres étroites barrées de fer et sans volets, les toits de schiste, les landes où ne croissent que des arbustes épineux et les bois peuplés de rares arbres nains ne donnent ni abri, ni couchette, ni

(1) *Corr. du roi Joseph*, 27 août 1809. — Toreno, Lecomte, *ibid.*
(2) Lord Byron, *Correspondance* publiée par Dallas.

foyer. Dans les couvents où, par hasard, on s'arrête, ce ne sont que grandes salles nues, froidure de cave et dalles gelées. De plus, les vêtements de laine sont remplacés par des vêtements de toile sommaires qui couvrent mal, ne conservent point la chaleur. De là des misères sans nombre, des maladies épuisantes que la mauvaise nourriture rend mortelles, un découragement général et persistant.

Ce genre de guerre mécontente le soldat. « Sa gaieté disparaît ». Il s'assombrit. Parfois, le vin « l'étourdit heureusement » et les tonneaux qu'on roule dans les bivouacs, autour desquels « on ne désempare pas qu'ils soient vidés ». lui font passer de bonnes heures; mais du vin bu, de la faim qui l'étreint, de l'hostilité persistante des gens et des choses, il lui reste une fureur concentrée qui se manifeste dans les combats, qui le fait massacrer les paysans, et « s'acharner surtout sur les moines » : il subit une dépression morale qui se montre à nu durant la retraite où des régiments, en présence des Anglais, crient « Vive Georges III! vivent les Anglais! » jettent leurs armes, leurs sacs, et se sauvent, laissant l'armée à découvert (1) ».

En haut de la hiérarchie, les généraux sont aigris. L'un, brigadier depuis neuf ans, dit à d'Argenton : « Je suis tellement dégoûté du métier que, si j'avais mille écus de revenus, je brûlerais la politesse. » D'autres, « pressés de jouir en France des richesses acquises au milieu de la dévastation des provinces ennemies », affichent leur mécontentement (2). N'ayant plus rien à gagner dans un pays que les habitants ruinent eux-mêmes — inaugurant par là une nouvelle manière de guerre, qui fera école — ces généraux se rendent compte que toutes les mesures de Soult sont calculées d'après l'intérêt personnel du maréchal; leurs médiocres cervelles oscillent et chavirent au gré de meneurs ténébreux et leur âme de soudard jalouse le roi latent et le trahit, comme celui-ci, sous leurs yeux, jalouse l'Empereur et trahit en ce moment l'Empire.

Après la retraite, le contact entre l'armée de Soult et l'armée de Ney manque de causer une bataille. C'est qu'en plus de l'esprit de

(1) D'Illins, Fantin des Odoards, *ibid.* — Guillon, *ibid.*, lettre de Donnadieu à Napoléon, 4 octobre 1809. A ce moment Donnadieu est en prison et nul plus que lui n'est suspect; mais se hasarderait-il. dans son mauvais cas, à écrire une aussi forte chose à l'Empereur, si elle était douteuse ?

(2) D'Illins, Guillon, *ibid.*

corps très vif qu'augmente encore l'animosité publique entre les maréchaux, les affamés arrivent dans un pays où les occupants vivent à peine : par delà la vanité des bretteurs à satisfaire, il se trouve la généralité des estomacs à contenter. La communauté de patrie disparaît sous les exigences de la faim.

Et lorsque les deux corps d'armée se sont séparés, il reste de l'un et de l'autre l'impression que le soldat n'est plus français que de nom ; dans son intérêt vital, il juge le sol où il subsiste comme sien. Le général, connaissant l'éloignement de l'Empereur et les dangers de sa fulgurante carrière, tourne au général d'Alexandre. Il oublie les intérêts de son pays. Il ne croit plus vaincre, avancer, posséder, grâce au sang de la France, mais grâce à des soldats qui lui appartiennent en propre. Et comme l'exemple se communique du haut en bas de l'armée, du maréchal au tambour, chacun se transforme en conquistador.

V

La nouvelle armée de Portugal, confiée à Masséna, est composée de jeunes soldats qui ont fait la campagne de 1809, ou qui l'ont ébauchée; de recrues tirées des dépôts et de quelques vieilles troupes. Le nombre des jeunes soldats l'emporte, et de beaucoup sur celui des anciens. Elle comprend près de 60,000 hommes, de 15,000 chevaux. Les officiers y sont nombreux. Masséna possède « 16 aides de camp et 65 officiers dans son état-major », et « il traîne avec lui une femme — celle d'un capitaine de dragons — cause souvent d'embarras ». L'armée, venue des environs de Paris, de l'est de la France et de la Gascogne, « après avoir fouillé et nettoyé la Vieille-Castille », se rassemble en février 1810 dans le royaume de Léon. « Il y fait un froid de loup ». Il n'y a pas un arbre, pas un buisson, et la région est ruinée à un tel point qu'on y jeûne souvent. Le soldat, fort mal nourri, « est comme perdu dans ce vilain pays. » Des changements de gîte répétés et sans but « l'énervent ; l'ennui le gagne ». La gale le ronge. Les traînards sont, comme d'habitude, mutilés et massacrés. Devant Astorga, il

pleut, il grêle et dans les tranchées la boue monte jusqu'aux genoux. Tout fait défaut, même le vin, et les peaux de bouc achetées en Biscaye pour contenir celui-ci sont flasques et inutiles. Puis le temps s'améliore, le pain, la viande, le vin arrivent; mais, aux travaux du siège, les fantassins montrent leur mauvais vouloir. Enfin, l'assaut est donné, l'ennemi se rend à discrétion et le corps de Junot laissant Astorga, « amas de décombres dont on répare les fortifications avec soin », revient à Léon où il se repose durant le mois de mai. A ce moment les routes, depuis longtemps abandonnées, sont dans un tel état « qu'une pièce de 24, attelée de 12 chevaux, fait au plus deux lieues par jour ». Dans l'armée, « la chaussure est ruinée et les ressources manquent pour nourrir les chevaux ». Cependant on assiège Ciudad-Rodrigo. Les batteries françaises, établies « sur l'emplacement où les Espagnols ont leur butte d'école et tirent des remparts », subissent de grandes pertes. Pour tuer leurs canonniers, il faut « loger les tireurs dans des trous de loup, à vingt toises des glacis ». Quantité des meilleurs soldats y succombent. La forteresse prise, à la mi-juillet, ordre est donné de rassembler quinze jours de vivres. Étendus sur un pays « triste et pauvre, si l'on en excepte le vin », les soldats « moissonnent, battent, moulent le grain et en font d'excellent biscuit ». C'est au moyen de cet approvisionnement et suivis, à chaque division, d'un troupeau de bœufs, qu'en août, sous l'extrême chaleur, l'armée pénètre en Portugal, par une contrée « hachée, sans un bon chemin » et assiège Almeïda. Le magasin à poudre de cette ville saute par hasard, détruit une partie de la place qui se rend. Mais le manque de fourrages et les fatigues ont déjà fait périr 1,500 chevaux (1).

Après deux semaines de nouveaux préparatifs, la marche en avant recommence, à tâtons, parce que les cartes sont très mauvaises et que, comme devant Soult, tous les Portugais s'enfuient. Malgré l'expérience des deux campagnes précédentes, on s'enfonce dans les monts du Beïra avec des voitures qui ne peuvent servir qu'en plaine, trop lourdes et de trop large voie, alors que les Anglais emploient des chariots légers et des mulets de bât. Infanterie, artillerie, cavalerie, chaque arme marche pour son compte.

(1) Reiset, Noel, Hulot, Fririon, Thiébault, de Broglie, *ibid.* — Belmas, *ibid.*, lettro de Masséna à Berthier, 5 juin 1810.

Les canonniers, qui doivent « élargir les chemins », arrivent très tard au gîte, alors qu'il ne reste plus ni vivres ni logements. D'ailleurs, il en existe peu. Les fourrages ont été brûlés, les provisions et les fours détruits. Wellington pousse devant lui « sur les mauvaises routes et sous les fortes pluies » une cohue de malheureux pressés d'arriver à Lisbonne. Ils essayent d'emporter leurs meubles, puis les abandonnent. Jamais le soldat anglais n'a vu « déménagement si prodigieux ». Quant au Français, il grogne, il est furieux de ce vide que l'ennemi fait devant lui. Des fourgons luxueux gênent encore sa marche, déjà si pénible. Les artilleurs se laissent volontiers dépasser par eux; puis, arrivés en haut d'une côte, « ils mettent leurs chevaux au trot, accrochent de leurs lourdes voitures ces fourgons de l'état-major, qu'ils culbutent à droite et à gauche. » Tandis que le mulet anglais « qui porte un quintal » marche aussi vite que la colonne, « les chemins sont tellement remplis de pierres que la plupart des chevaux d'artillerie français sont déferrés » et qu'il faut, à certains trains, neuf jours pour faire 28 lieues. Ils arrivent à Viseu dans un état lamentable (1).

L'armée s'y repose quatre jours. « Elle pille parce que les habitants ont fui. Les officiers, même ceux d'état-major, donnent le mauvais exemple. » Puis la marche reprend, arrêtée un jour par l'échec de Busaco. Tandis que les Anglais « regorgeant de provisions s'abandonnent à tous les excès, pillent jusqu'à leurs magasins », ce qui motive, de la part de Wellington, des châtiments exemplaires, les Français ne trouvent qu'un pays de plus en plus dévasté. Leurs chevaux mangent du maïs en vert; les hommes des fruits. L'avant-garde voit, de Coïmbre, « une multitude de bateaux descendre vers la mer ». Dans la ville « d'une population ordinaire de 20,000 âmes, il ne se trouve pas un seul habitant ». Les riches ont fui; les indigents se sont cachés dans les rochers et dans les bois. Il y reste quelques magasins de riz et de cassonade « que les troupes entrées les premières consomment en grande partie » et qu'on détruit sans que Junot « fasse rien pour l'empêcher ». Noël voit « des officiers d'état-major, la hache à la main, enfoncer les portes des boutiques et y placer des factionnaires, afin de piller plus à leur aise ». A Condeixa, des magasins précieux

(1) Noel, Hulot, Fririon, Toreno, Lawrence, *ibid.* — Belmas, *ibid.*, rapport de l'intendant général Lambert à Berthier, 23 septembre 1810.

sont gaspillés de même. Tous les moyens d'habillement, d'équipement, de transport, s'épuisent. Il ne reste pas assez de munitions pour une bataille. Et soudain, les Anglais s'arrêtent, placent des sentinelles à 200 mètres des Français ; des lignes de défense apparaissent, que l'expérience de Busaco conseille de tâter avant de les attaquer de front et que les paysans renforcent de jour en jour. Pour les soldats, qui espèrent se dédommager de leur misère à Lisbonne, c'est « une terrible déception » (1).

En avant des lignes, et mieux que nulle part ailleurs, l'ennemi a tout enlevé. Au début, à force de recherches « on peut encore se procurer un peu de maïs, quelques châtaignes et quelques chèvres ». Mais bientôt, il ne reste plus rien. Et, en face des Anglais bien approvisionnés, au chaud dans leurs cantonnements, les soldats de Masséna, mal vêtus, sont exposés à la pluie dans des maisons incendiées. Chaque arme, chaque régiment organise la maraude, et chaque jour celle-ci s'étend plus loin. Il est des soldats qui torturent les paysans pris sur les derrières pour obtenir leur argent ; il en est qui, « à deux pas de l'ennemi », abandonnent leur poste, leurs faisceaux, et, officier, gradés, sentinelles partent en quête de vivres. Anglais et Français sont si près les uns des autres que « souvent les hommes, en flânant dans les mêmes vignes, se souhaitent le bonjour avec des poignées de main ». Pourtant, l'existence reste bien différente des deux côtés. Chez les Français le matériel disparaît. Tous les ouvriers en bois et en fer sont mis à la disposition du général Eblé pour construire un pont à Santarem, et de ce que les outils leur manquent, afin de s'en procurer, « ils démontent les ferrements des maisons ». Au début de novembre, il faut aller chercher les vivres à quatre jours de marche en arrière et il est rare qu'on donne 180 grammes de viande de chèvre par ration. Les Anglais, au contraire, sont dans l'abondance et, malgré cela, ils maraudent. Les camarades de Lawrence déterrent 7,000 dollars; au propriétaire qui s'en plaint leur colonel répond « qu'il n'a rien à voir dans cette affaire ». Aussi contre leurs déprédations faut-il faire « garder par des sentinelles » jusqu'aux bateaux anglais ancrés dans le Tage, où on leur

(1) Noel, Fririon, Talandier, Toreno, Lawrence, *ibid.* — Belmas, *ibid.*, lettres de Lambert à Masséna, 20 octobre 1810, et de Masséna à Berthier, 29 octobre 1810.

vend toutes sortes d'objets et plusieurs tombent-ils sous le couteau des Portugais (1).

A la mi-novembre, Masséna n'y pouvant plus tenir abandonne le contact avec les lignes de Torrès-Vedras et recule. Il s'étend sur une région plus fertile. « La plupart des habitants sont restés chez eux, mais les maraudeurs et les pillards les forcent bientôt à fuir ». A peine des moulins sont-ils créés par les corps que meuniers et boulangers sont requis pour les besoins du quartier-général. Des soldats apprennent ces métiers; d'autres « écrasent le maïs entre des pierres sépulcrales ». Il est des cantonnements où l'on joue la comédie; à Torrès-Novas s'établit un théâtre de marionnettes, quoique se sauver de la faim soit la grande préoccupation de l'armée. A ce moment Foy lui amène des renforts, surtout des officiers. Ceux-ci seront bientôt cinq aux compagnies d'artillerie de quarante hommes. Ces renforts dans la Sierra d'Estrella « n'ont vu d'êtres vivants que ceux armés contre eux, n'ont trouvé de vivres que dans des caches souterraines ». Les châtaignes ont composé leur principale nourriture. Mêlés à leurs officiers ils se sont couchés sur le sol des maisons « serrés comme des harengs, autour d'un feu dont la fumée passe par le toit... Des soldats sont à califourchon sur les poutres, et le reste d'entre eux, non logé, essaye d'alimenter de grands feux en démolissant ces maisons ». Lorsqu'ils rejoignent l'armée de Portugal, ils voient des hommes qui, « à part la coupe et les boutons de leurs vêtements, n'ont plus rien de militaire. Les uns ont pour capotes des rideaux de lit en laine rayée; d'autres des draps rouges ou jaunes destinés à servir de mantilles aux femmes du pays; mais ce qui domine, c'est l'étoffe couleur de tabac généralement employée pour les manteaux ». Dans les cantonnements, « les villages sont francisés, c'est-à-dire réduits à leurs simples murailles ». Portes et fenêtres ont disparu. Les pluies, les inondations font mieux sentir ces pertes. Un peu de viande amenée de quinze lieues en arrière et de la farine de maïs — de ce maïs qu'on récolte sur pied ou qu'on ramasse parmi la boue des torrents et qu'on fait sécher — composent l'unique nourriture des troupes. Depuis des mois il n'arrive aucune nouvelle de France, et la pénurie est telle que les administrations elles-

(1) Noel, Fririon, Lawrence, *ibid.*

mêmes manquent « de situations imprimées » et tracent leurs états « sur des feuilles trouvées dans les bibliothèques abandonnées (1) ».

A la fin de février, « le dénuement est absolu ». Les chefs, sauf Masséna, donnent l'exemple du mécontentement et les soldats affamés sont toujours en maraude. En mars, la retraite commence. Pour atteler les pièces de quatre misérables chevaux, qui se traînent à peine, il faut faire sauter un grand nombre de caissons et brûler les voitures de luxe. Partout, devant l'armée, le vide se fait. A Thomar, « il ne reste que quelques juives portugaises ». A Redinha, les femmes demeurent et sont charmantes : « les Français les forcent toutes, comme leurs maisons. » La marche est lente : « la plupart des compagnies ont jusqu'à vingt ânes ou mulets à leur suite », et l'on se garde mal. Masséna fait couper les jarrets des ânes, que les soldats mangent, et met des mulets, des bœufs, à ses pièces et à ses caissons. Ney, dont les dragons ne peuvent pousser une charge, « attendent les Anglais la pointe du sabre en avant »; Ney qui met Condeixa en feu, pour arrêter l'artillerie anglaise, brûle ses derniers bagages et détruit les derniers ânes, « massacre ces innocents », à Foz d'Arunce. Par les montagnes, l'armée se débande, pille, brûle et tue. « De mauvais soldats se conduisent comme des brigands à l'égard de malheureux paysans qui se croient à l'abri des rapines par leur pauvreté et leur misère », et la destruction des chevaux est telle que Masséna « fait porter sa maîtresse par des grenadiers (2) ».

Les Anglais qui les suivent regrettent les lignes de Torrès-Vedras, « la terre d'abondance ». Les vivres leur manquent. Et, bien qu'il ne leur soit permis de prendre « que la nourriture des chevaux et des mules », « ils commettent au préjudice de l'habitant des déprédations aussi grandes que l'ennemi même » (3).

Sur la frontière espagnole, Masséna reçoit un peu de pain. Les chevaux — les rares qui lui restent — « sont complètement exténués » et l'armée, écrit-il, « a besoin de quelques mois de repos ». Il essaye de lui rendre la discipline et de supprimer la

(1) Noel, Fririon. Marbot, Lawrence, Woodberry, *ibid.* — De Perreuse, *Souvenirs* (*Revue rétrospective*, 1889).

(2) Belmas, Noel, Hulot, Talandier, Woodberry, de Perreuse, Marbot, *ibid.*

(3) Lawrence, *ibid.* — Napier. *Histoire de la guerre de la Péninsule.*

maraude, en défendant de « s'éloigner de plus d'une demi-lieue du cantonnement » ; mais les vivres n'arrivent point, les derniers chevaux de l'artillerie périssent faute de fourrage, et ce n'est pas avec une demi-ration de pain, un quart de ration de viande, qu'il peut contenir le soldat. Sans argent, sans habit, chaussé d'alpargates, de chiffons ou de bottes « à semelle de peau de bœufs fraîchement écorché », celui-ci arrive à Salamanque « complètement épuisé ». De là il s'étend dans les villages jusqu'au Douro. Son insécurité est telle qu'il lui faut barricader ses cantonnements chaque nuit, et le jour mettre une sentinelle sur chaque clocher. Mais, quel que soit le danger couru, « rompu à la fatigue, non à la discipline », il maraude. Et lorsqu'après la bataille de Fuentès de Oñoro, Masséna s'en va « avec la triste concubine qu'il traîne à sa suite... bien vieux, bien cassé, bien décrépit », le désordre le plus complet règne dans les rangs et la recherche des vivres par bandes armées dépeuple les bivouacs (1).

Marmont arrive accompagné d'une douzaine de cuisiniers, d'une nuée de serviteurs, suivi de fourgons « qui contiennent, dit-on, 150 paires de pantalons, 300 paires de bottes, des habits brodés par douzaines », des services de table en argent, des meubles très riches. Il étend les cantonnements; il s'occupe du bien-être du soldat « avec une sollicitude et une sévérité paternelles » ; il demande des chevaux et il réorganise l'armée en bataillons de 700 hommes, renvoyant en France les cadres inutiles. Celle-ci empiète sur les provinces dévolues à l'armée du Centre, et, comme des gouverneurs s'y opposent, l'un de ses colonels menace de « faire marcher sa troupe » contre celui de Ségovie. En juin, elle part, en partie, au secours de Soult. Par la faute des hommes, les herbes sèches s'enflamment, mettent en danger les bivouacs et les caissons. Les bœufs qui composent les attelages — Berthier, de loin, écrit de prendre les mulets de la province de Salamanque « où il y en a beaucoup », mais ils ont disparu depuis 1809 — saisis d'une soif mortelle, « se précipitent avec leur fardeau, quel qu'il soit, dans les rivières ou dans les étangs » et perturbent les charrois. Autour de Badajoz, les vivres manquent, au milieu des champs de blé. Alors, « les soldats échangent le fusil et le sabre

(1) Noel, Fririon, Marbot, de Broglie, de Perreuse, *ibid.* — Belmas, lettre de Masséna à Berthier, 31 mai 1811.

contre la faux et le fléau. Chaque brigade fournit une certaine quantité de froment pour les greniers de Badajoz, puis en récolte pour elle-même, qu'elle broie dans des moulins portatifs ». A la mi-juillet, l'armée remonte au nord. La chaleur est insupportable. Pour la faire tolérer au fantassin qui porte, outre ses armes et ses bagages, quinze jours de vivres, « on ne marche point entre dix heures du matin et cinq heures du soir ». Malgré ces précautions, les hommes meurent de soif, se précipitent sur les ruisseaux et tarissent les sources. Les herbes brûlent. Parfois, il faut « manœuvrer durant plusieurs heures pour éviter les flammes », et lorsqu'en même temps les guerillas attaquent, « les blessés sont brûlés avec les morts ». L'artillerie est alors attelée de mulets saisis que les conducteurs ne savent pas mener tandis que « les Espagnols les flattent par des mots sonores et un accoutrement de parade ». Les roues du matériel souffrent de la sécheresse ; les moyeux de bois s'en vont et quand on passe près d'une rivière ou d'un étang, on ne manque jamais de les mettre dans l'eau, mais c'est un faible remède. Aussi, pour réparer les trains faut-il s'arrêter un mois auprès du Tage. Marmont en profite pour remettre les habits et les chaussures en état. A cet effet, il désire envoyer à Madrid des ouvriers qui utiliseront les ressources de la capitale ; mais le roi Joseph « refuse de les recevoir » et force lui est de se contenter du peu de matières qu'il découvre autour de lui. A la fin d'août, l'armée repart; la contrée est mangée et, dans la vallée du Tormès, il lui faut trois semaines durant « travailler pour son matériel et pour ses vivres ». A ce moment Dorsenne la rejoint, avec les soldats de la Garde, commandement « qui sert de motif aux prétentions jalouses et dissidentes de ce général ». Ensemble ils font lever le siège de Rodrigo — un régiment, le 113e (Toscans) s'y est mis en rébellion — puis, tandis que Dorsenne se rapproche de Valladolid, Marmont revient sur le Tage. Vivres et fourrages y sont en suffisance jusqu'en décembre. Alors l'armée de Portugal se rapproche de Salamanque. Ciudad Rodrigo vient d'être pris, avec accompagnement « de tous les excès de la soldatesque anglaise, brutalités, rixes, scènes d'ivrognerie partout » jusqu'au lendemain où « ceux qui ont quelque bon sens rejoignent leur régiment » ; les Anglais s'étendent autour de cette ville ; des muletiers leur apportent de l'eau-de-vie et du rhum; pour garder ces

provisions, on place des sentinelles, mais celles-ci « boivent tant qu'elles meurent des suites de leurs excès ». Et tandis que Wellington s'empare de Badajoz, se prépare à une nouvelle campagne, l'armée française, affaiblie dans ses cadres par les prélèvements de Napoléon, reste en place, ne remue plus, car chez elle « le plus léger mouvement cause une perte énorme de moyens et spécialement de chevaux, équivalente à celle d'une bataille (1) ».

La nouvelle armée de Portugal profite en partie de l'expérience que ses devancières ont acquise à leurs dépens : elle s'aguerrit et s'unifie par six mois de cantonnements et de combats; elle rassemble des vivres et, la récolte achevée, marche sur Lisbonne par un troisième chemin que Masséna suppose meilleur et qui, le plus court, mène à la zone maritime, plus civilisée.

Mais l'état des routes et la faiblesse des attelages obligent à surcharger le soldat du poids des provisions si péniblement accumulées; on lui met sur le sac vingt livres de farine mal blutée et de biscuit encore humide, qui chaque jour se moisit. Au moindre prétexte, après avoir bu, ou selon l'exemple de ses camarades, il réduit sa charge ou l'abandonne. Et comme les maigres bœufs qui le suivent ne peuvent le sustenter longtemps, comme ceux-ci s'échappent par sauvagerie ou meurent par manque de fourrage, il ne lui reste plus que les ressources de la maraude. La région qu'il traverse est, par nature, plus facile et plus riche; mais les destructions des habitants en ont anéanti les subsistances, et les difficultés de la vie y deviennent égales à celles qu'avaient éprouvées Soult ou Junot. Et pour réparer leurs forces défaillantes, les soldats n'ont point de grande ville, Oporto ou Lisbonne, à leur disposition. Au contraire, ils doivent cantonner dans une contrée systématiquement ravagée, où rien ne leur peut venir d'Espagne, tandis que leurs adversaires, pour satisfaire à tous leurs besoins, ont les richesses retirées devant l'invasion, les vivres à foison que leur portent le Tage ou la mer. Pour demeurer sur ses positions, l'armée de Portugal doit se suffire à elle-même, razzier les aliments des environs avec une activité, une rapacité sans égales;

(1) Marmont, *Correspondance*, 27 mai 1811, 3 janvier, 26 février 1812. — Thiébault, Hulot, Lawrence, de Perreuse, Marbot, Miot de Mélito, *ibid.* — Montgaillard, *Histoire de France*.

manipuler ses subsistances, confectionner ses vêtements, fabriquer ses chaussures, inventer des palliatifs à ses nécessités. Il en résulte que chacun y reprend son ancien métier, s'il est utile; que le soldat, au lieu de se plier à la discipline générale de l'armée, se conforme aux prescriptions spéciales d'un service et de militaire redevient artisan.

Toutefois, comme d'habitude, chacun songe à s'y garnir les mains. L'argent n'est-il pas, là tel que partout, le plus sûr des pourvoyeurs? Afin d'en trouver, le soldat prend des habitudes de brigand, emploie des procédés de chauffeur. D'ailleurs, n'a-t-il pas, devant lui, d'éclatants exemples : Junot ivrogne, Ney « qui a tout juste la probité d'un hussard », Masséna « pillard comme un ancien homme d'armes », et qui, à son retour à Salamanque, prélèvera sa solde — le quart de la somme — sur les misérables 300,000 francs qu'on lui envoie, alors qu'il est dû à l'armée une dizaine de millions (1)?

Et, en face des Français dénués de tout, entourés de paysans hostiles, chaque jour assassinés à coups de couteau, les Anglais, qui reposent dans l'abondance et dans la sécurité, offrent un curieux exemple. Avant l'entrée en campagne, en Estrémadure, « logés deux par maison et quelquefois davantage », ils ne se sont point fatigués. Depuis, ils ont de la viande en abondance, des uniformes à profusion, une solde à jour. Cependant chez eux le vol et la maraude sont constants; les coups de fouet qui pleuvent, pour des peccadilles, et les pendaisons, spectacle de chaque semaine, n'y corrigent rien. Durant l'été de 1812, même dans une région aussi calme et sûre que la basse vallée du Tage, il leur faut envoyer tous les jours des détachements en armes pour limiter la maraude. Leur tenue n'est ni stricte ni uniforme; les plus extraordinaires fantaisies dans leurs rangs s'élaborent et persistent. Depuis Busaco, Lawrence « a un beau coq attaché sur son sac », et ce coq verra Torrès-Vedras et toute la campagne. Des officiers vont rejoindre l'armée avec femme, enfants, nourrice, groom, chiens de chasse, « king-charles et cage à serins ». Toute discipline de caserne y disparaît; ils ne conservent leur cohésion que dans le combat; mais là, ils la maintiennent avec un sang-froid sans pareil, et par

(1) *Journal de Gourgaud*, Noel, Thiébault, *ibid.*

elle, résistent aux attaques tempétueuses et décousues de leurs adversaires (1).

VI

Après l'évacuation de la Galice, commandant les forces vives de trois corps d'armée, Soult s'avance, avec lenteur, contre les Anglais. Les quinze jours de sel et de biscuit que portent ses hommes les surchargent, et les pantalons de toile dont ils sont revêtus ne les protègent point contre la fraîcheur des nuits; les puits des villages sont empoisonnés de cadavres : de tout cela résultent des maladies nombreuses (2). Le recul des Anglais permet à ces troupes de cantonner sur le Tage. A l'automne, après Ocaña, elles s'établissent dans la Manche et sur le Guadiana; puis elles se concentrent, et, en janvier 1810, franchissent la Sierra Morena, dans le but de chasser la Junte et de prendre Cadix.

Au delà des monts, la race est plus douce. Les alcades font apporter des vivres que les commissaires répartissent et le clergé se montre « d'une singulière obséquiosité à l'égard des conquérants ». Cordoue, Séville, siège du gouvernement, « qui ne s'occupe que de chants, de banquets et de fêtes », s'abandonnent au vainqueur et il s'en adoucit. A Lebrija, dont la population avait naguère massacré les prisonniers de Baylen, il n'est fait aucune représaille. A Xerès, où les soldats rentrent à la nuit close, quelques maisons sont pillées et plus d'une femme « est victime de brutalités »; une jeune fille, « entraînée par des soldats dans la campagne, est mise dans le plus affreux état »; un officier apporte le shako de l'un d'eux à leur colonel, mais celui-ci, « comme cela se passe d'habitude, ne donne aucune suite à cette affaire ». A la Chartreuse loge un régiment; les moines se sont enfuis, la paille manque; les hommes se font des lits avec « les feuilles arrachées aux gros in-folios qui garnissent la bibliothèque ». A Puerto-Real, les habitants leur préparent des vivres. Faute de pont, ils ne

(1) Lawrence, Lejeune, *ibid.* — *Souvenirs d'un adjudant, ibid.*
(2) D'Illins, *ibid.*

peuvent pénétrer dans l'île de Léon, et ils se répandent autour de la baie de Cadix. Les moustiques les dévorent; « des myriades de puces leur font la guerre : on les voit remuer le terrain sablonneux qu'ils occupent et on les prend par pincées dans les plis des larges pantalons à la mameluk » qui sont alors en usage. Le soldat pêche des crevettes, mange des oranges. Au Trocadéro, il saisit « de gros approvisionnements de tabac en carotte dont il se sert d'abord pour construire des retranchements ». Il reçoit des distributions, ne maraude point et même « paye assez cher ce que l'habitant lui fournit » (1).

Pendant ce temps Sebastiani occupe Grenade et mêle parmi ses troupes les Suisses de Reding qu'il y prend. Toute la plaine du Guadalquivir est calme et soumise; mais les généraux enlèvent l'argenterie des églises, les soldats ivres violent les femmes et les plus tristes spectacles se montrent. Les Polonais, entrés sans effort à Malaga, saccagent la ville et s'y enivrent à tel point que « pendant deux jours il est impossible de trouver un homme pour faire le service ». Badajoz enlevé « est pillé durant trois jours ». De là résultent des émeutes et la rébellion des montagnards. Alcala de los Gazules massacre la garnison. Des troupes vont la châtier : elles trouvent la ville abandonnée, la pillent et y boivent. Au retour, les soldats ivres sont assaillis par une pluie tropicale; les ruisseaux se changent en torrents; la colonne se disperse; tandis que les uns « rentrent isolément ou par petits détachements à Medina-Sidonia », beaucoup s'égarent, se noient, et il faut aux retardataires un jour pour faire quatre lieues, après avoir perdu tout leur équipage. Les contrebandiers de la Sierra de Ronda deviennent très dangereux. A Ronda, la garnison, formée d'anciens déserteurs espagnols « qui ne possèdent que trois cartouches par homme », abandonne la place; les contrebandiers la pillent; les Français la réoccupent, en font autant, et s'aliènent les paisibles citadins (2).

Les gouverneurs organisent des courses de taureaux. A Séville, où Soult, pour créer des places, fait jeter bas de vastes couvents, des fêtes sont données en l'honneur du roi; mais, à la célèbre pro-

(1) Toreno, Girod, lord Byron, *ibid.*
(2) Toreno, Saint-Chamans, de Rocca, Girod, *Mémoires d'un apothicaire*, *ibid.*

cession des Rameaux, celui-ci est effrayé par l'armée des pénitents noirs qui se groupe dans la cathédrale, et qu'on dit être des guérilleros déguisés; il fait battre la générale, rassemble les troupes, arrête la cérémonie. Partout, les francs-maçons établissent des loges. L'une d'elles occupe le palais de l'Inquisition. « Une infinité de prêtres, un grand nombre de riches et de bourgeois s'empressent de se faire initier »; bientôt, il en existe qui ne sont composées que d'indigènes; ceux-ci sont regardés « comme des damnés volontaires » par les opposants. De ce que la plupart des officiers et beaucoup de vieux soldats en font partie, une sorte de fraternité s'éveille entre ennemis, qui va à l'encontre des intérêts patriotiques des pays belligérants. A Cadix, une loge est « hostile à la cause nationale et favorable au roi Joseph ». Lorsque le canot des marins de la Garde échappé des pontons passe sous le feu d'un vaisseau anglais, le capitaine de celui-ci voit, dit-on, les fugitifs faire le signe de détresse et retarde le feu, jusqu'à ce qu'il soit inefficace (1).

Devant Cadix, les assiégeants élèvent des batteries, essayent de nouveaux mortiers, construisent une flottille. A chaque marée montante, ils prennent les armes, font une faction de deux ou trois heures le long du rivage. Un de leurs postes est commun avec les Espagnols : « ils l'occupent de nuit seulement et le leur laissent de jour... Souvent il leur arrive de lier conversation avec les sentinelles ennemies et de faire échange de cigares ou d'autres choses. » Parfois la tempête leur jette à la côte des bateaux chargés de marchandises anglaises, qu'on devrait brûler, hormis celles nécessaires aux hôpitaux; mais, avant d'y mettre le feu, « il est à croire que les états-majors chargés de ces exécutions ont soin d'en retirer ce qui peut leur convenir » et consentent qu'on en sauve le plus possible, à condition qu'on leur permette « de les racheter en sous-main et à très bas prix ». Ils ont des corsaires armés en course, qui attaquent les bateaux au sortir de Cadix et qui leur apportent des denrées coloniales. A Sainte-Marie, « les Espagnoles les aiment beaucoup » et sont tendres pour eux comme elles le seront aux Anglais. Aussi, dans l'abondance écoulent-ils une existence facile. Leurs généraux de division sont des ivrognes, ou peu s'en faut :

(1) D'Espinchal, Girod, Toreno. *Mémoires d'un apothicaire, ibid.*

Ruffin « consomme à chaque repas une quantité prodigieuse de liqueur sans en être incommodé » et Villate, son collègue, « à certaines heures de la journée, demeure incapable de tout service ». Le colonel du 5e léger est un Gascon « bon convive et galant, quoique l'abus du plaisir ait visiblement altéré sa santé et creusé sur son visage des rides précoces ». Deux capitaines de ce régiment meurent à Puerto-Real « par suite de l'usage immodéré de l'eau-de-vie ». L'un, écrit Girod, « avait été ouvrier mécanicien et avait conservé toute sa vie un grand goût pour cet état »; tous deux, « quoique sans instruction, étaient de bons officiers ». Et ces ivrognes ont des partenaires. Le même Girod fait chaque soir à son capitaine « toutes sortes de niches lorsque le pauvre homme n'a plus l'usage de toute sa raison », et les jeunes taquinent les anciens de même grade, ce qui cause des duels nombreux. Les rares promotions sont l'occasion de grandes fêtes; au 15 août, un bal est donné où tous les officiers assistent en « grande tenue, culotte courte, bas de soie, souliers à boucles »; au quartier général, il y a chaque soir spectacle donné par de jeunes sous-officiers parisiens et par des musiciens; dans la nuit presque africaine brille une comète extraordinaire : ainsi fuit l'année 1811 (1).

Ceux qui sont détachés vivent dans le calme et dans l'aisance. Ils n'ont point de ces disputes comme il en arrive devant Cadix où parfois, sous le feu de l'ennemi et pour un tir mal exécuté, officiers d'infanterie et d'artillerie mettent l'épée à la main, se battent dans les fossés des redoutes; ils n'ont point de ces grandes manœuvres en lignes lentement rectifiées, comme Victor en dirige dans la plaine du Guadalete; commandants de petites places, chefs de poste, simples sentinelles, « ils font leurs orges en fermant les yeux sur la contrebande nocturne » des provisions pour Cadix au prix de « quelques onces d'or qu'on leur glisse dans la main », dont « peut-être ils rendent quelque chose » aux généraux ou à leurs états-majors, et passent des jours sereins. Il en est de même à Séville. Grâce aux contributions qui permettent de payer la solde et les accessoires, les colonels et les gouverneurs « tranchent du grand seigneur ». En plus de sa paye, un chef de corps touche 1,500 francs par mois et de fortes rations de vivres :

(1) Girod, *Mémoires d'un apothicaire*, *ibid.*

« il reçoit chaque jour dix ou douze officiers à sa table ». Cet argent, en abondance, glisse en grande partie dans les caisses de la roulette ambulante qui suit l'armée; un Français la tient; des Espagnols servent de croupiers. Il en est de même à Grenade. Les soldats « y ont un esprit excellent; leur santé est parfaite; il en meurt moins par maladie qu'il n'en mourrait dans les cantonnements, en France (1) ».

Mais souvent des expéditions sont nécessaires. Alors, les bivouacs donnent aux hommes de nombreuses maladies, ainsi que « les bons coups qu'ils boivent ». Durant la marche du 5e corps sur Badajoz, une tempête survient : « plus de 300 chariots sont abandonnés par leurs conducteurs »; vivres et munitions sont perdues. La route, « très supérieure aux meilleures d'Angleterre », est dégradée par les charrois et coupée par les torrents; le pays « n'offre que des terres sauvages, des bruyères infertiles où l'on trouve à peine trace d'habitants... Les convois tirés par des bœufs indociles que les soldats conduisent à coups de baïonnettes font à peine une lieue et demie par jour » et l'Estremadure est ruinée par la maraude à un tel point qu'on n'y trouve plus assez de vivres pour alimenter Badajoz. Selon l'habitude, toute agglomération qui fait un simulacre de résistance est mise à sac. Le soldat apprend à trouver, « dans des réservoirs en brique, sous un pied d'huile, le vin » qu'on y cache, et, une fois ivre, il est impossible de le retenir : il assouvit toutes ses passions (2).

Vers Cadix, le corps de Victor répandu dans les montagnes, occupé au siège de Tarifa, perd l'heureuse quiétude dont il jouit. A la fin de décembre, devant cette dernière place, qui semble nécessaire pour l'arrivage des blés d'Afrique, par suite des pluies la situation du soldat devient affreuse et Victor, fatigué, incline à la voir plus noire qu'elle n'est. L'assiégeant perd ses souliers; les corvées envoyées aux vivres, coupées par les torrents, ne rejoignent pas; le bois — des broussailles épineuses — vient de deux lieues dans la montagne, s'allume mal ou, trop mouillé, ne brûle point, et le peu de viande qu'on a « se mange cru ». Des soldats torturés de fièvre, à demi fous, errent par la campagne,

(1) Belmas, *ibid.*, lettre de Sébastiani à Berthier, 7 janvier 1811. — Saint-Chamans, *Mémoires d'un apothicaire*, *ibid.*
(2) Belmas, Byron, *Mémoires d'un apothicaire*, *ibid.*

cherchant un asile. « Un grand nombre sont plongés dans une apathie et un engourdissement qui absorbent toutes leurs facultés. » Les braves qui demeurent dans la tranchée barbotent dans l'eau jusqu'à la ceinture, et Victor en conclut : « Le soldat couvert de haillons pourris sur son corps, sans abri, sans nourriture depuis quatre jours, enterré pour ainsi dire dans son bivouac et exposé au temps le plus horrible qu'on ait jamais vu, paraît dénué de tout sentiment et attend une mort qu'il ne croit plus pouvoir éviter. » Le mauvais temps persiste. « Les épaulements des batteries ne sont que des tas de boue; un canonnier qui se hasarde à monter dans une embrasure pour la réparer s'enfonce dans l'argile jusqu'au-dessus des reins; il faut le concours de leviers et de cordes pour l'en retirer. » Les fantassins donnés aux canonniers comme auxiliaires les quittent; les artilleurs qui restent tombent « dans un tel état d'abattement qu'il y a peu à compter sur eux ». Il n'est plus possible de trouver du pain qu'à quatre ou six lieues, et tous « sont dégoûtés, en raison de la certitude qu'ils ont que la moindre pluie les privera de toute subsistance ». L'abandon du siège en résulte. « Un jour de plus, écrit Victor, et les officiers y auraient été abandonnés. » Cependant ces soldats en ont vu bien d'autres; mais six mois de délices les ont énervés et du maréchal au simple soldat, chacun regrettant les molles plaines et les cités enchanteresses, se soucie peu du roc de Tarifa, veut jouir encore et noircit le tableau de sa misère afin de pallier sa défaillance (1).

Au milieu de janvier 1812, une autre division, celle de Godinot, se porte contre Ballesteros, dans les montagnes. Elle y forme un camp retranché et bientôt éprouve « les plus grands embarras pour vivre ». Godinot, de retour à Séville, subit les reproches de Soult et se tue. Conroux, qui le remplace, essaye de subsister. Un jour, un détachement d'élite lui ramène des bœufs et des moutons; mais à peine le troupeau arrive-t-il aux avant-postes « qu'une foule de soldats sortent du bivouac, se mettent à le piller, chacun emportant un mouton sur ses épaules ». Conroux, averti, fait battre la générale. La division prend les armes. Le général demande si les pillards ont été arrêtés. On répond : personne. Il demande « s'il n'y a point de maraudeurs des jours précédents » et

(1) Belmas, *ibid.*, lettres des autorités militaires chargées du siège, 1, 2, 3, 7 janvier 1812.

parmi eux, il fait sortir le plus mauvais sujet, puis on le fusille, bien qu'il soit « évidemment innocent ». Cependant « nul ne bouge, ne souffle mot; on défile dans le plus profond silence devant le cadavre du supplicié... L'effet est bon sur le moral des troupes et le général ne perd rien de l'estime et de l'affectueux dévouement qu'il leur a inspiré ». Ces exemples intermittents n'arrêtent point la maraude ni ne restreignent l'indiscipline. Chacun pense bientôt que le fusillé n'eut pas de chance, et cette mort hasardeuse les incite même à jouir davantage de la vie (1).

Les mercenaires anglais ont des sentiments pareils. Sous les murs de Badajoz, avant le terrible assaut, Lawrence et l'un de ses camarades se donnent rendez-vous « à la maison d'un orfèvre ». La ville prise, ils ne trouvent pas des habitants apeurés, dans l'attente du sac et de ses suites : les Espagnols illuminent en l'honneur de leurs alliés et dressent, dans les rues, « des pièces de vin défoncées afin que chacun puisse y boire plus à l'aise ». Malgré cela, le plus grand désordre commence. Les officiers tentent de l'arrêter, « versent dans la rue autant de fûts qu'ils peuvent; mais les hommes se couchent pour boire à même au ruisseau qui roule toute espèce de liqueur... Ils font sauter les portes de toute la ville en brisant les serrures à coups de fusil ». Ils massacrent plus de cent personnes des deux sexes et tuent deux ou trois de leurs officiers. Wellington lui-même est menacé par les baïonnettes de ses soldats qui l'empêchent de pénétrer dans la place afin de rétablir l'ordre ; il lui faut appeler des renforts pour monter la garde, dresser des potences et momentanément suspendre les distributions de grog. Ainsi, des deux côtés, la victoire s'achève par des excès identiques (2).

En avril 1812, malgré la perte de Badajoz, la plaine andalouse reste sûre. L'officier, le soldat « monté sur un âne », voyagent seuls de Cadix à Séville; mais les alentours de Cordoue « n'offrent pas aux promeneurs une suffisante sécurité ». Les impôts rentrent dans les caisses de l'armée, les contributions dans les fourgons des généraux, et cette conduite, « qui ne se renouvelle que trop souvent, est l'une des causes de la haine des Espagnols contre les Français ». Et, en même temps que l'or chez les chefs, le vin exerce

(1) Girod. *Mémoires d'un apothicaire, ibid.*
(2) Lawrence, Toreno, Napier, *ibid.*

son attrait sur les subalternes et sur les soldats. Les hussards, s'ils prennent un convoi de liquides, sont aussitôt « dans un état inquiétant », et, même au milieu d'une région sillonnée d'ennemis, il n'est point rare de les voir « qui peuvent à peine se tenir sur leurs chevaux ». Les Espagnols du roi Joseph ont « les allures, le débraillé et la mauvaise tenue des guerilleros » adverses; même dans les compagnies d'élite, des capitaines « aiment passionnément la boisson et s'y livrent avec une telle intempérance qu'ils sont ivres presque tous les jours ». Naturellement les hommes les imitent, et, en même temps que les meilleurs des cadres et les plus zélés des soldats partent pour la Grande Armée, ce qui reste tombe dans la basse débauche et, par facilité de vie, sombre dans l'abrutissement (1).

En Andalousie, l'exubérance de la nature et la clémence du ciel rendent la population plus douce et plus facile. Malgré Baylen et le martyre qu'ils infligèrent aux prisonniers, les Andalous paraissent soumis et s'inclinent d'autant plus bas devant le vainqueur qu'on est au lendemain d'Ocaña. Les bourgeois veulent conserver leur quiétude, les prêtres leurs bénéfices, tous les dirigeants leur noble paresse. Par suite, ils payent aux généraux ce qu'ils demandent, ils fournissent les vivres et le vin — et, par delà l'Espagne farouche, la plaine de Séville apparaît comme une terre promise. Mais le soldat indolent et bien repu est vite pénétré par l'atmosphère voluptueuse qui semble baigner ce paradis, et quoi qu'il lui soit facile de trouver parmi ces Andalouses — « dont les prières importunent la Vierge, la seule (croit lord Byron) qu'il y ait dans le pays » — une beauté de son choix, il n'abandonne point ses habitudes brutales, au contraire, et de chaque femme ce troupier, satyre barbu, fait sa proie (2). D'ailleurs, il n'est pas que Français : des Allemands, des Suisses « de toutes nations », des Polonais, de prétendus Espagnols se mêlent à lui et, de la confusion des races et des langues, résulte la mêlée désordonnée des passions.

Aussi, peu à peu, parmi ce peuple suffisant, infatué de soi-même, mais soumis, la haine se rallume-t-elle, augmentée encore par les prescriptions du blocus, les réquisitions et les entraves indus-

(1) Girod, d'Espinchal, *ibid.*
(2) Byron, *Childe Harold.* — Lawrence, *ibid.*

trielles. Et tandis que Soult, abandonnant son rêve de royauté, tente d'épuiser le pays à son profit; tandis que le soldat privé de nouvelles s'ennuie dans l'inaction et, comme un enfant, voudrait être ailleurs, l'Andalou attend avec impatience la fin de l'occupation et le licenciement des guerillas — le départ, pour leurs montagnes ou pour le Nord, des barbares.

VII

En novembre 1808, l'Aragon est presque délivré de troupes françaises et, en Catalogne, les garnisons se resserrent, étroitement bloquées. Celles-ci sont en majorité étrangères. A Barcelone, sur près de 10,000 hommes, il n'y a que 3,600 Français; les employés, tant les alliés sont peu sûrs, font le service sur les remparts. Les légumes de la banlieue et les provisions des campagnes s'épuisent vite; la viande manque; les Anglais suppriment la pêche, qui nourrit les habitants, mais parfois passent de la morue en contrebande et à très haut prix. En décembre, la famine étreint la ville : depuis l'humble Catalan jusqu'aux maîtresses des officiers supérieurs et des généraux enfermées dans la citadelle, chacun en souffre. Les quelques animaux domestiques qui restent, puis les rats, les souris sont dévorés. Par bonheur, des secours arrivent, débloquent la ville et, dans ces années de misère, donnent quelque répit (1).

Au même moment des troupes descendent par la vallée de l'Èbre ou des ports pyrénéens sur Saragosse, pour en refaire le siège. Ce sont des soldats de Junot — « les plus aptes à rentrer en campagne », qui, dès Saint-Jean-Pied-de-Port ont appris, par des blessés en dépôt, quelle triste guerre est celle d'Aragon : des Polonais; les débris des nouveaux régiments et quelques vieux bataillons venus d'Allemagne. A toutes leurs questions les paysans répondent : « Je ne sais pas. » Les mulets qui transportent leurs munitions s'échappent la nuit, et, loin devant eux, les moutons

(1) Laffaille, *Précis des campagnes de Catalogne.*

sont pourchassés. En décembre, ils bivouaquent sur la terre nue, consument dans leurs feux les oliviers centenaires et les portes des maisons. Devant Saragosse, des tirailleurs aragonais embusqués dans les jardins les tirent à coup sûr, mais on leur oppose des Polonais venus des bords de la Narew, « où tout le monde est chasseur », qui ont vite fait de les rejeter dans la ville, excités qu'ils sont par l'argent — tout leur pécule — qu'ils trouvent dans les poches des réfugiés (1).

Le siège de Saragosse commence. Chacun montre une activité incroyable pour se loger. L'osier est réservé pour les gabions; les roseaux servent à construire des baraques. Ceux qui rejoignent ensuite — ces traînards et ces détachements parmi lesquels il était impossible de mettre bon ordre à Alagon — se construisent des abris de genêts et de broussailles dans lesquels il est impossible de faire du feu. Des cantines sont bâties avec les pierres d'un cimetière voisin, pierres tombales chargées d'inscriptions, qui éloignent beaucoup d'officiers. Les vivres consistent « en mauvaise viande de chèvre et mauvais pain »; le vin est très rare. Cependant les travaux, les prises d'armes générales dès trois ou quatre heures du matin, et le service journalier, des plus rudes, « excitent la soif et l'appétit ». Aussi les jeunes gens, fatigués par la campagne précédente et mal vêtus, entrent-ils par centaines aux hôpitaux, alors que Junot, leur chef, fait bombance dans un couvent, à une lieue de la ville et qu'autour du quartier général de ce grand buveur « plus de 200 cantinières établissent leurs échoppes ». Malgré les racines d'olivier et la roche dure, les travaux avancent peu à peu. A la mi-janvier, les officiers supérieurs sont installés parmi les ruines des maisons de campagne et les renforts sont entassés dans « des tanières de forme oblongue, d'environ quatre pieds, et couvertes de branches d'arbres » où, par les jours de pluie, « ils pataugent comme dans un marais ». Mais on ne les y laisse guère. Les corvées sont incessantes; à la tombée de la nuit toutes les compagnies à numéro pair prennent les armes; celles à numéro impair les relèvent; celles-ci sont remplacées par les grenadiers et les voltigeurs; puis, bien avant l'aube, tout le monde est debout, attend l'arme au pied durant trois ou quatre heures,

(1) Hulot, Brandt, *ibid.*

l'apparition du jour. Le 23 janvier, Lannes arrive, excite le soldat, lui donne les maisons une à une comme appât. De chaque demeure prise celui-ci tire quelque chose; l'Université lui fournit « des livres pour allumer son feu », les débris des magasins des provisions mêlées de gravois, et parfois un coup de mine, en crevant une communication secrète entre un couvent d'hommes et un couvent de femmes, l'égaye. La ville rendue, les Espagnols qui défilent devant lui ont une attitude si peu militaire qu'il se dit : « On n'aurait pas dû faire tant d'embarras pour de pareils drôles. » Le maréchal en interdit l'entrée aux isolés; on ne l'écoute point; « bientôt commencent des promenades dont on ne revient pas les mains vides », et, sur le soir, dans tout le camp, il se trouve « du vin à profusion et de superbes quartiers de lard dans toutes les marmites ». Peu après les vainqueurs logent dans les ruines de la cité. Pour se reconnaître parmi les rues coupées de tranchées et de barricades, les numéros des régiments sont écrits sur les murs, au charbon, et des guides placés de distance en distance. Il ne reste que de rares habitants, mais les cadavres abondent. A Notre-Dame-del-Pilar, on voit « jusqu'à vingt bières les unes sur les autres. » Les soldats exténués ne s'en effrayent point : ils boivent, mangent, dorment bien et l'existence leur semble bonne, entre tous ces morts (1).

Après deux mois d'expéditions, de pillages qui excitent la haine des Espagnols et les provoquent aux assassinats, qui répandent la guerre au couteau et causent de cruelles représailles, Suchet prend le commandement.

Il inspecte « en grand détail l'habit et l'équipement des hommes » — il en est encore de vêtus en blanc — ce à quoi ils ne sont pas habitués; puis il interdit la maraude et livre à un conseil de guerre « un sous-officier coupable d'avoir pris quelques œufs à un paysan ». Les Espagnols le serrent de très près. Il réorganise ses compagnies et marche contre eux, sous la pluie, par de grands froids nocturnes et dans une région ravagée. Il les bat, les disperse. Toutefois les bandes sont si dangereuses encore qu'il faut, à l'avant-garde de son armée, aller chercher même l'eau sous escorte, qu'en expédition on doit changer de camp chaque jour,

(1) Brandt, Hulot, Marbot, Lejeune, Toreno, *ibid.* — Belmas, *ibid.*, lettre de Junot à Berthier, 1er janvier 1809.

« sans pouvoir faire du feu » et l'exode des ressources est tel qu'à la fin d'août, la vallée du Xiloca — où quelques colonnes seules ont pénétré — « naguère riante et peuplée, n'a plus une tête de bétail » (1).

Parmi les hommes de vingt à trente ans, les Français ont de nombreux partisans dans les villes; mais ceux-ci seraient vite des adversaires si la discipline n'était plus ferme à cette armée que partout ailleurs. Au moindre pillage, on condamne les soldats à mort et on les fusille, ou du moins on en fait le simulacre, « en les tirant à poudre ». Les exécutions suivent de près les viols. Lorsque les colonnes sont obligées de s'arrêter, elles casernent dans les couvents et y réparent leurs effets. Les officiers ont des chambres en ville, « pour le jour »; le soir ils rejoignent leur cantonnement, mais comme beaucoup d'entre eux nouent des intrigues avec les Aragonaises, « ils feignent des indispositions pour ne point partir avec la colonne », et ce qui prouve combien le pays se pacifie, rarement leur aventure tourne mal. Toutefois, partout où l'habitant s'enfuit, le désordre et la ruine des maisons sont les conséquences de son départ. Orihuela, Albarracin sont ainsi tour à tour dévastés; là, seuls ceux qui sont enfermés dans les in-pace des couvents bénéficient de l'irruption française. Sur les derrières, en Navarre, la région est moins calme : en octobre 1809, auprès de Pampelune, dans une sacristie, trois hommes sont surpris à faire des cartouches; on les amène à la ville, on les fusille, puis on les pend. Le lendemain trois grenadiers les remplacent. En expiation, et quoiqu'on lui offrît 20,000 piécettes, le gouverneur fait pendre quinze moines. Les vengeances cessent à Pampelune; mais peu après, une compagnie polonaise disparaît sur la route de Tudela, et en même temps que la troupe, « cantinière, blanchisseuse et plusieurs enfants sont victimes de la barbarie espagnole » (2).

En Catalogne, l'existence est toute différente. Saint-Cyr y trouve l'armée dans le dénuement, ce qui provoque à la désertion, « surtout parmi les Napolitains, dont plus de 1,000 viennent d'être embarqués » pour la Sicile. Le printemps est froid, l'été triste et stérile : « les plantes ne donnent pas de fleurs ni les animaux de

(1) Brandt, Suchet, *ibid.*

(2) Brandt, Suchet. *ibid.* — *Souvenirs d'un adjudant* (*Revue rétrospective*, 1893).

portée. » Un automne pluvieux augmente la misère générale. Le siège de Girone, devant laquelle les soldats croupissent au milieu de marécages fiévreux, cause des milliers de morts et n'avance pas, parce que rien n'arrive de France pour l'accélérer. Le service s'y fait mal. Tandis que les assiégeants ont ration réduite, les assiégés reçoivent des convois; des isolés rentrent dans la place, presque à volonté. Afin de les dépister, les soldats placent des sonnailles sur les routes et dressent des chiens; mais cela n'y fait guère, et lorsque Augereau rejoint ce corps de siège, unique effort de l'armée de Catalogne, il y voit « le découragement à son comble » et il pense qu'il faut abandonner l'entreprise si la France n'approvisionne l'armée. Or, la France ne fournit guère, et comme les chefs changent incessamment — quatre en moins d'une année — l'armée, composée d'éléments disparates ou douteux, enveloppée de miquelets et de contrebandiers audacieux, sollicitée dans les places par les Espagnols et par les Anglais dans les ports, succombe ou déserte, se retire et se dissout (1).

Tandis qu'en Navarre et dans les Pyrénées les postes se closent, ne sortent que rarement et fusils chargés; tandis qu'on ne va jamais en expédition « sans que les voltigeurs soient munis de grosses torches de résine » destinées à détruire les villages rebelles et qu'il est rare d'atteindre Tudela sans subir d'attaques, car le chef d'état-major de Reille a une maîtresse « qui lui arrache des confidences sur les mouvements des troupes et en avertit Mina », il est possible d'aller sans escorte de Tudela à Saragosse. Grâce à la bonne administration que crée Suchet et qu'il dirige, la confiance renaît. Il lève les impôts, vend les biens nationaux, et avec cet argent paye la solde, appointe les fonctionnaires espagnols, relève la fabrique de drap d'Albarracin, établit des tissages et des tanneries, achète des cuirs. Par suite, et bien que les familles riches aient émigré, les places sont approvisionnées, le commerce renaît; Saragosse, dont la moitié « est encore un tas de décombres » en juin 1810, se rebâtit; l'armée s'habille de drap brun et les souliers, qui valaient 9 francs la paire, les bottes 50, baissent de prix. Au siège de Lérida les travailleurs de tranchée sont payés dix sous le jour, quinze la nuit; mais, la ville rendue, la province donne un

(1) Toreno, Desvernois, Suchet, Laffaille, *ibid.* — Belmas, *ibid.*, lettres au ministre des 4 et 28 septembre 1809.

million. Celle de Tortose contribue presque autant. Les villes ou les bourgs saccagés sont rares. Si les Polonais s'enivrent, ils ne commettent pas d'autres excès. Tous vivent bien; les moutons, l'huile, le vin, ne leur manquent point. Suchet fournit même à Barcelone du blé que paye le gouvernement français, et, en 1811, la vallée de l'Ebre « a repris sa tranquillité ». Des bandes insurgées y passent encore, mais n'attaquent point, et la paix dont on y jouit contraste fort avec la guerre atroce qui se continue dans les provinces voisines (1).

En effet, dans la Navarre, les alertes sont incessantes, et l'on n'y peut, ainsi qu'en Aragon, jouer la comédie. Les hommes sont poussés à la désertion, attirés dans des guets-apens. Pour obtenir les impôts d'une ville, il faut bivouaquer dans ses rues; pour éviter les embuscades et les surprises, il faut payer des espions, la plupart du temps bergers, et qui trahissent les deux partis. Comme exemple, on détruit les villages après les avoir pillés; mais la guerre s'en éternise; les femmes qui achètent le produit du pillage de leurs voisines au soldat qui crie par les rues : « Marchand d'habits » sont volées à leur tour; les vengeances se succèdent, et la haine du Français persiste à tel point que les prisonniers sont soumis aux plus effroyables supplices et qu'une nonne, rendue par les autorités impériales, pour avoir suivi un officier, est emmurée. Pendant quinze jours, on l'entend gémir, râler (2).

En Catalogne, c'est pis encore. Aucun endroit n'est sûr. Le dénuement des troupes est absolu. Les renforts qui y parviennent sont parfois composés « d'hommes aux hôpitaux ou proposés pour la réforme, de chevaux boiteux ou aveugles ». Des dragons y vont avec « des effets de rebut, des pistolets sans chien et sans bassinet » et Napoléon n'inflige qu'un mois d'arrêts à l'officier qui les envoie. Aucune solde n'est payée. Aussi chacun se dégoûte-t-il de ces montagnes, de ces vallées saccagées, de ces plaines laissées sans culture où la vie est si difficile. Et lorsque Napoléon met l'armée qui s'y trouve sous les ordres de Suchet, celui-ci ne s'emploie qu'à prendre Tarragone et délaisse le fardeau qu'on lui im-

(1) Suchet, Brandt, Gonneville, *Souvenirs d'un adjudant, ibid.*— Belmas. *ibid.*, ordre du jour de Suchet, 28 avril 1810.
(2) *Souvenirs d'un adjudant*, Brandt, Woodberry, Gonneville, *ibid.*

pose pour ce royaume de Valence qui est comme le sien, où règne un éternel printemps (1).

Certes, l'existence du soldat, même en Aragon, ne correspond point à ce qu'on dépense pour lui; mais, en général, il sait obtenir ce qu'on lui doit. Des Polonais, arriérés de plusieurs mois, réclament leur solde à Saragosse. Leur major tente de les renvoyer les mains vides : ils ne veulent point partir, crient, ricanent et se font payer. Quoique des artilleurs aient déjà braqué sur eux leurs canons, ceux qui détiennent illégalement leur dû n'osent leur résister. A Tarragone, les soldats ramassent et vendent des boulets et, la ville prise, ils la mettent à sac, « n'y respectent rien ». De là ils vont réoccuper leurs anciens cantonnements, où parfois « les habitants viennent au-devant d'eux »; puis s'acheminent sur Valence, accompagnés par la maréchale Suchet dont un bataillon d'élite a escorté la litière et qui, depuis la frontière, reçoit des honneurs quasi royaux. Après la prise de Sagonte, d'où les Espagnols galants n'ont point tiré le canon du côté de la tour où loge la maréchale, les troupes s'étendent dans la Huerta, « mangent des confitures » dans Liria abandonné et campent sous d'énormes caroubiers ou sous des huttes de roseau. La population n'est plus sombre et renfrognée. Des femmes d'officiers prises dans un convoi, crient : « Vive la France, vive Napoléon ! » Dans Valence, l'armée fait une entrée triomphale. « La population, en habits de fête, encombre les chemins; les maisons sont ornées comme pour la Fête-Dieu. Les musiciens jouent des chants de victoire ». Il n'est fait aucun pillage, et lorsque la cavalerie part en avant, les habitants de la campagne ne s'enfuient plus, « l'avertissent qu'il se trouve des guerillas ». Néanmoins la chaleur est si forte et le vin si alcoolique qu'une demi-bouteille de celui-ci suffit à enivrer un homme. Par suite, quelques désordres se produisent — et comme au loin l'autorité du maréchal s'évanouit, Darmagnac ruine Cuenca à son profit; le colonel Estève, « qui a très mauvaise réputation », après avoir conduit un convoi d'argent à la garnison de cette ville, songe à faire contribuer Utiel, y ramène en secret un bataillon, mais les habitants l'éconduisent et, malgré son avidité, il n'ose employer la force, rentre les mains vides. Ainsi, grâce à la discipline qu'impose

(1) Lecestre, *ibid.*, lettre de Napoléon, 27 septembre 1810. — Suchet, Routier, *ibid.*

Suchet, bientôt il est possible d'aller sans encombre de Valence à Saragosse. Au delà, vers Jaca et la France, un désert « parsemé de plusieurs centaines de squelettes polonais » témoigne qu'un autre pouvoir y règne ou voudrait s'y implanter, et qu'il est impuissant puisque les guerillas le parcourent mieux qu'en 1809; puisqu'ils vont même imposer des contributions, enlever des milliers de bestiaux en territoire français, et qu'au lieu de diminuer, de s'évanouir, ils se renforcent, prospèrent, s'enrichissent (1).

Junot qui déjà « passe pour avoir le cerveau un peu fêlé » et qui, dès le premier abord, « inquiète par ses yeux hagards (2) », familier avec le soldat, le conduit mal et ne sait point frapper un grand coup en Aragon. Lannes, qui le remplace, ne s'occupe que de Saragosse. Suchet, qui leur succède, après quelques hésitations naturelles, bientôt mène mieux la guerre que quiconque dans la Péninsule. Il se soucie à la fois des opérations militaires, de ses hommes et de l'habitant. Aux talents du guerrier, il ajoute les scrupules de l'administrateur. Sous ses ordres, les généraux deviennent honnêtes ou presque; le soldat, pourvu, n'a plus, au milieu des pillages qu'il accumule, l'excuse de la faim. Et comme l'Espagne n'est pas un éternel champ de bataille, mais un pays où tout ce qui n'est point militaire se lasse très vite des armes et les abandonne si par ailleurs il a des chances de vie, au bout de quelques mois d'occupation ferme mais honnête, de conquête systématique et de politique fixe, le général, quoique au sein d'une population aussi brave que les plus braves de la Péninsule, n'a plus contre lui que des mendiants, des contrebandiers, cette foule de réfractaires et de parasites qui naguère pullulait sur cette terre, avec le mépris des paysans tranquilles et des artisans travailleurs. Parmi ces derniers Suchet découvre une administration indigène; des meilleurs aventuriers il forme un bataillon léger où les recrues sont « honnêtes » et deux compagnies de gendarmes. Afin d'être protégés, les laborieux lui payent des impôts très lourds — le triple de ce qu'ils donnaient au roi, mais peut-être guère plus de ce que leur coûtaient le roi, ses fonctionnaires voleurs, les prêtres et les moines; — en revanche il leur compte le prix des grains,

(1) Brandt, Gonneville, Suchet, Toreno, *ibid.*
(2) Brandt, Marbot, *ibid.*

des moutons, des habits, de tout ce que consomme son armée, et, par suite, de l'argent du pays il en coule moins au dehors. Aussi, grâce à lui, par une entente tacite, l'armée s'entretient à l'aise et le peuple ne dépérit point. Même durant l'année de famine (1811-1812) on ne voit pas, comme ailleurs, une effroyable misère se montrer à nu.

La proximité de la France semble rendre la tâche plus facile qu'en Portugal ou qu'en Andalousie. Il n'en est rien, en réalité. La Catalogne est infranchissable et la communication par Pampelune, la seule possible, est aussi pénible que par Vittoria. De plus le soldat est pareil, même en Aragon davantage mêlé d'éléments étrangers. Affamé de pillage, il se montre à Tarragone tel qu'il était à Burgos, et monté sur la brèche de Tortose, on l'entend crier, affamé de saccage : « Ne vous rendez pas, braves Espagnols ! la brèche n'est point praticable. » Mais Suchet le contient, et tandis qu'en Catalogne, où plusieurs cols, relativement faciles, ouvrent des communications journalières avec la France, l'armée végète dans l'extrême misère ; au sein d'une population de langue d'oc rendue ennemie jusqu'à la mort, de l'Aragon au Xucar, le soldat isolé se promène sans armes parmi ceux qui ont repoussé Moncey et défendu Saragosse.

VIII

En juillet 1812, sur la terre d'Espagne, les armées disséminées, aux ordres de chefs indépendants et jaloux les uns des autres, ont perdu tout ressort et n'ont plus qu'un désir : quitter la Péninsule. Par ordre, il en est déjà sorti tous les Polonais, la jeune Garde, des milliers de soldats d'élite pour la vieille Garde et des centaines d'officiers pleins d'entrain et riches d'énergie. En convois pesants, ils franchissent les Pyrénées, ils se soumettent aux inquisitions brutales des douaniers non sans rechigner et sans crier, et, au sein même de cette France « où l'air qu'on respire a la vertu de leur rendre la santé », ils répètent que « la guerre n'aura pas de fin si on la continue de la même manière ». A la tête de ceux qui restent,

Joseph est las de son titre de roi sans royauté, Soult trop enrichi de sa royauté sans titre, Marmont fatigué d'un pouvoir contesté alors qu'il eut les mains libres en Illyrie. Ce dernier, hésitant, se trouve en face de Wellington qui tergiverse sans cesse. Par hasard, une bataille s'engage — bataille qui devrait être savante car les deux adversaires sont grands tacticiens, et qui n'est que décousue, bataille où le calibre des balles anglaises et l'éclatement des shrapnels font plus que le talent de Wellington, et où sept divisions françaises, alignées comme sous l'ancien régime, combattent, par un temps clair, sur un sol vallonné mais nu, comme sept éléments disparates, à tour de rôle et sans liaison. L'Espagne y eût été perdue, si elle ne l'avait été déjà, dans l'esprit des chefs (1).

Le soir des Arapiles, c'est une débâcle. La hâte de rentrer en France prime les épouvantes de la défaite, et les régiments sans généraux s'en vont à leur guise, s'arrêtent à leur heure et cantonnent à leur fantaisie. Tandis que les Anglais, parmi les cadavres, ramassent des trophées, recueillent les dorures et les instruments de parade, « les désordres, les excès les plus révoltants, marquent tous les pas de l'armée de Portugal durant sa retraite » et le plus mauvais esprit, c'est-à-dire la lassitude de la guerre, y domine. Il faut plusieurs semaines pour arrêter le désordre et Clausel n'y parvient qu'en faisant juger et exécuter plus de cinquante soldats. Cependant, alors même qu'il demeure à Valladolid, « 4 à 5,000 maraudeurs suivent vers Burgos et Vittoria le convoi d'Andalousie, assassinent et pillent partout, voulant s'en aller en France (2) ».

A l'annonce de la défaite, Joseph s'affole et veut évacuer Madrid. Il rassemble les troupes de Castille. « La ville est en proie à une activité fébrile. Tout le monde emballe ses effets les plus précieux et s'apprête à partir. » Le 10 août 1812, plus de 2,000 voitures de toute espèce, encombrées de ballots et de meubles sur lesquels s'entassent des familles entières sortent de la capitale, et, si l'on

(1) Reiset, Marmont, *ibid.* — Lettres du capitaine Rattier (*Revue rétrospective*, 1893).

(2) Belmas, *ibid.*, lettres de Clausel, 6, 18 août 1812. — Lawrence, *ibid.* « Aux Arapiles, écrit-il, notre régiment prit un magnifique bâton de tambour-major, qui valait au moins 50 livres sterling; et nous en avions bon besoin car le nôtre était terriblement usé et bossué, ayant été pris sur les Français en 1793 en Hollande. » Les Anglais préféraient l'utile au clinquant.

ajoute tous ceux qui les accompagnent à pied ou à cheval, on peut hardiment estimer leur nombre à 10,000. « La plupart sont sans armes ». Ceux qui s'en vont aussi chargés sont arrivés sans équipage. Ils emportent de l'argenterie, des tableaux, des ornements liturgiques, ce qui tente leur cupidité, mais peu de vivres. Les maîtresses du roi, celles de ses courtisans, sont parmi eux. Après quelques jours de marche. on voit ces hommes et ces femmes en exode « rôder autour des bivouacs pour implorer quelques restes des portions de soldats » ; on les voit « commettre des désordres et des cruautés » dans les villages de la montagne, presque abandonnés et, par leur exemple, exciter à l'indiscipline et à la maraude les troupes qui n'y sont déjà que trop portées. En présence de l'embarras qu'ils causent dans la colonne, les guerillas deviennent plus entreprenants. « Quiconque reste en arrière court le risque d'être égorgé... A plusieurs reprises des soldats sont massacrés à quelques pas de l'arrière-garde et presque sous ses yeux, sans qu'il soit possible d'y porter remède. » L'escorte bivouaque, pour ménager les villes où le roi loge et que sa suite dévaste; aussi est-elle mécontente : elle crie. Sa colère n'apporte aucun secours aux émigrants qui meurent de soif ou de faim. Ce désordre continue jusqu'à l'entrée dans la province de Valence « où les ressources sont moins rares, où l'ordre semble régner partout », et tandis que la maison du roi déserte, ce qui est « presque une délivrance puisqu'il faut la surveiller sans cesse » ; tandis que Suchet se demande comment nourrir tant de bouches inutiles, les hommes qui appellent « à grands cris du repos », à l'idée que les distributions vont être régulières, éprouvent « un soulagement général (1) ».

En même temps qu'il évacue Madrid, Joseph donne à Soult rendez-vous à Valence : celui-ci lui obéit, et c'est vraisemblablement la première fois. Le 26 août, dans la nuit, au sortir de Séville, sur la route de Cordoue. se presse « un amas confus de fantassins, de cavaliers, de caissons, de calèches, de fourgons, de mulets, d'ânes et de charrettes ». Les fourgons de Soult contiennent « les Murillo qui décoraient l'Alcazar » et la cathédrale : il en est qui ne lui ont coûté que « deux cordeliers auxquels il a fait grâce contre un

(1) Reiset, Suchet, *ibid.*

tableau offert par leur communauté », et d'autres moins encore. Une somptueuse calèche emmène les maréchales, deux sœurs qui furent les maîtresses de Soult et de Victor. Des jeunes femmes à cheval, « gardées chacune par un fantassin », suivent leurs amants pourvus de hauts grades. Un cuisinier, qui s'est établi à Séville, « à l'instar de Paris », prépare les repas du quartier général. Dans la cohue, il se trouve un avocat famélique devenu aide-garde-magasin; un juif « qui achetait à Soult le bois doré des églises » pour en fondre l'or, des hôteliers enrichis, les Espagnols qui ont tenu des emplois et une multitude de domestiques, en partie tirés de l'armée, et qui « du feu ne connaissent que celui des fourneaux » (1).

A peine sont-ils sortis que la garde civique de Séville fait la chasse aux retardataires, et, avec l'aide des habitants, les massacre. Sur la route, les chevaux tombent, les charrettes se brisent, les ânes meurent. Au delà de Grenade, le chemin se fait difficile, les vivres rares, et les puits sont empoisonnés par la morue pourrie qu'y jettent les paysans. Aussi les fourgons d'ambulance, « meublés de femmes », se remplissent-ils de malades, et voit-on, par misère, « la maîtresse d'un général devenir celle d'un capitaine, puis d'un sergent ». Les détachements d'Estremadure, sur lesquels les montagnards de la Sierra-Morena roulent des rochers, ont peine à rejoindre l'armée, et lorsqu'ils l'atteignent, dans la province de Murcie d'où fuient les habitants, la fièvre jaune commence à sévir. Afin que la contagion ne se communique pas, la division qui en est atteinte reste à deux marches en arrière et les ordres les plus sévères sont donnés pour la surveillance des bivouacs. Cependant, malgré les postes nombreux qui les entourent, les maraudeurs pénètrent dans les villes contaminées, « s'y livrent à toutes sortes d'excès, enfoncent les portes des maisons pour y piller et apportent au camp du vin, des provisions, des meubles et des hardes qui peuvent à tous donner la mort ». Ces imprudences ne leur sont point fatales. Le changement d'air et la baisse de la température arrêtent l'épidémie. Au commencement d'octobre, l'armée entre dans le royaume de Valence, et, après quelques jours de repos, unie à l'armée du roi Joseph, elle revient sur Madrid (2).

(1) Toreno, d'Espinchal, *Mémoires d'un apothicaire*, *ibid.* — Lamarque, *Mémoires*.

(2) Suchet, d'Espinchal, *Mémoires d'un apothicaire*, *ibid.*

Albacète est abandonné. Les habitants y ont laissé « ouvertes les portes des maisons, afin qu'on ne les enfonce point », et l'on y découvre, « cachée dans des fosses profondes, une immense quantité de blé, d'orge et de vin qui, saisis par les employés, sont l'objet de distributions régulières ». Les Anglais reculent. La nouvelle armée les suit, rentre dans Madrid et s'avance jusqu'à la sierra de Bejar où l'avant-garde « ne vit que de glands de chênes verts qu'on trouve en abondance chez les habitants et dont la farine, semblable à celle de la châtaigne, est très agréable au goût, cuite sous la cendre ». En face d'eux, l'armée anglaise passe l'hiver autour de Ciudad-Rodrigo. Ces hommes, bien nourris, maraudent, même chez ceux de leurs alliés qui sont « très bons pour eux », ne se gênent pas pour voler leurs officiers, s'enivrent journellement, et, quand l'occasion s'en présente, mêlés aux soldats des postes français trinquent et s'embrassent « avec une expression de tendresse provoquée par les libations spiritueuses qu'ils viennent de partager ». Autour de l'armée, les guerillas « sans discipline et sans aveu vivent au détriment des Espagnols qu'ils pillent indistinctement ». Soult les pourchasse au moyen de colonnes mobiles dénommées corps de partisans; mais ils en saisissent plusieurs et Morland « pendu par les pieds, » Berthot « écorché vif », Raymond et son aide de camp « empalés, puis grillés au feu du bivouac, au milieu de la joie » de ces bandits, sont, pour les autres chefs d'expéditions, un exemple qui modère leur ardeur et refrène leur activité (1).

Napoléon, au commencement de 1813, ordonne à Soult de rentrer en France et d'y ramener les cadres en surnombre. Le 2 mars, celui-ci quitte Madrid, « suivi d'un grand nombre de fourgons chargés d'objets précieux ». Son départ produit dans l'armée « une sensation des plus pénibles » qu'augmente encore le retour en France de 800 cavaliers d'élite et de plusieurs milliers de fantassins. Par suite, le territoire occupé, sous la pression des guerillas, se réduit. Il faut un sanglant combat pour reprendre Alcala, à quelques lieues de Madrid. Les troupes, « sous la protection de la nuit, y pillent, y saccagent tout... Les officiers peuvent à peine sauver les maisons qu'ils occupent. Quatre hommes pris

(1) D'Espinchal. Lawrence. Woodberry, *ibid.*

au moment où ils violaient une jeune fille sont fusillés et, avant de quitter la ville, le général Pierre Soult en fait exécuter trois autres »; mais, quoi qu'il fasse, l'indiscipline demeure à son comble. Bien qu'on les oblige à vendre leurs chevaux, les officiers d'infanterie sont presque tous montés, et malgré les fatigues, dès qu'on s'arrête, le jeu s'empare des cavaliers, les rend insensibles à leurs devoirs (1).

L'armée anglaise, chaque jour renforcée, lève ses camps, s'avance avec une sage lenteur. En conséquence, Madrid est évacué de nouveau, le 27 avril. A l'armée française, comme d'habitude, se mêle un immense convoi. Cependant elle passe les montagnes sans encombre et rentre à Valladolid. Les habitants, qui naguère y ont massacré des fantassins retardataires « sont plongés dans la stupeur et la consternation ». Les Français ne se livrent point à des représailles. Ils s'étendent, mal couverts par « de gros dragons qui paraissent bien montés » et qui s'enfuient devant l'ennemi. En mangeant le pays, ils battent en retraite. Les Anglais qui les suivent sont rongés de vermine. Le fourrage vert leur manque. Chez eux, « après une marche de sept lieues, hommes et chevaux sont épuisés », et Wellington, « qui jure comme un troupier à la moindre contrariété », chaque jour tempête. Cependant, si le vin qu'ils boivent a un goût détestable; si, par la chaleur, « leurs lèvres deviennent si douloureuses qu'ils peuvent à peine les toucher », les vivres ne leur manquent point, et les embûches des Espagnols ne les déciment pas à chaque défilé. Ce n'est qu'auprès de Vittoria qu'ils se plaignent de la faim. Mais les Français sont dans une situation bien plus mauvaise. Des milliers de voitures les encombrent; dix mille fuyards se mêlent à eux, se cramponnent à leur suite, leur barrent la route, leur mangent les vivres et, parfois, les trahissent. Leurs soldats d'élite sont appelés à la Garde. Ce qui reste — les régiments de cavalerie n'ont que 200 sabres — ne se connaît plus, manque de cohésion et d'armée devient troupeau. Aussi sont-ils vaincus à Vittoria, moins par les manœuvres anglaises que par le décousu de leurs efforts, et par les craintes qu'inspirent aux généraux leurs fourgons emplis des fruits de quatre années de pillages et d'exactions. Là restent aux mains de l'ennemi presque tous les équipages, « dont on peut

(1) D'Espinchal, *ibid.*

estimer la valeur, y compris le trésor de l'armée (qui est nul), et celui du roi (qui crie misère depuis quatre ans), à cent millions ». Le général Mermet, contre l'honnêteté duquel on ne chuchote rien, « perd plus de 40,000 francs en numéraire » — et certes, auprès des autres, il perd peu. Dans le camp anglo-espagnol, à la suite de cette saisie, « il s'établit une sorte de foire où l'on échange tous les objets pris et jusqu'à la monnaie même, car on en vint à offrir huit piastres pour une guinée, comme étant de transport plus facile ». Les soldats y sont en fête perpétuelle, se volent entre eux pour boire, et, malgré les ordres et les châtiments que prescrit Wellington, malgré les vivres qui leur débarquent en abondance sur la côte de Biscaye, ce genre d'existence se continue pour eux jusqu'à l'entrée de l'hiver. En face, les Français abandonnent sur les routes des hommes fatigués, affamés, et qu'égorgent les habitants. Une femme montre à un officier anglais les cadavres de sept d'entre eux, qu'elle a tués avec son fils. Les vétérans partent, appelés sur le Rhin. Des conscrits les remplacent qui, « souvent jettent leurs armes et se rendent » (1).

A l'est de la Péninsule, Suchet évacue le royaume de Valence : ayant garni toutes les places, il se retire à loisir. Un transfuge de son état-major, Van Halen, emportant le chiffre et le cachet du maréchal, fait rendre plusieurs garnisons; mais, par ailleurs, nul ne le menace jusqu'en Catalogne. Là, surprises, assassinats, se continuent. Les garnisons « bivouaquent toutes les nuits sur les places ». Celui qui ne s'y conforme point est assailli à l'improviste et le plus souvent massacré. En septembre 1812, Milans « jette une grande quantité d'arsenic dans les eaux qu'emploie le fort de Mataro, puis l'attaque, croyant n'avoir affaire qu'à des moribonds. » Il ne réussit point parce que, dans sa haine, il a forcé la dose. D'autres citernes peu après sont traitées de même, puis du pain qu'un convoi fait semblant d'abandonner. Aussi les troupes en marche « n'osent-elles plus faire usage de l'eau des puits qu'elles rencontrent ». Dès que Suchet y pénètre, il doit lutter, éparpiller ses forces en colonnes mobiles — et comme on lui demande des cadres pour l'armée d'Italie, puis 2,000 Italiens; comme il lui faut renvoyer dans l'intérieur 2,400 Allemands suspects, un millier de

(1) D'Espinchal, Montgaillard, Woodberry, Lawrence, Toreno, Miot de Mélito, *ibid*.

gendarmes, puis 800 hommes d'élite pour la Garde; comme on lui retire en novembre 120 hommes par régiment pour instruire les recrues du Languedoc, et, vers le 15 janvier, pour l'armée de Lyon, la moitié de son infanterie et de son artillerie avec toute sa cavalerie, force lui est de se tenir immobile et presque inutile avec les quelques soldats qui lui restent (1).

Vers la fin de 1813, contre Soult revenu, les Anglais qui ont mis à sac Saint-Sébastien — il y reste debout 36 maisons sur plus de 600 — reprennent l'offensive. Trois bataillons allemands passent de leur côté. Mais Wellington craint en France un soulèvement analogue à celui de l'Espagne: il avance à pas timides et met tous ses soins à se gagner le pays. Son armée est bien approvisionnée de pain et de rhum par Bilbao et Saint-Jean-de-Luz; seul le fourrage lui manque. Afin qu'il n'en soit point recherché, ses chevaux sont nourris d'ajoncs. Cependant, il n'a guère à craindre. Chaque jour les conscrits déserteurs lui arrivent par quinze ou vingt; les Basques « abandonnent tous le drapeau de leur pays » et les femmes sont si tendres que son armée se figure qu'elles « suivront toutes les officiers et les soldats ». En face d'eux, on n'a plus « espoir que dans l'Empereur », aussi craignent-ils la venue soudaine de ce terrible adversaire. Mais, après la bataille d'Orthez, force leur est de pousser plus avant, et ils se demandent ce que feront des provinces qui semblent plus françaises, et qui sont gasconnes. Quelle illusion! A Saint-Cricq, « les prêtres et les habitants viennent leur souhaiter la bienvenue »; à Mont-de-Marsan, « plusieurs gentlemens de Bordeaux les invitent à rentrer dans leur ville »; le maire de Roquefort à l'une de leurs reconnaissances « apprend la force des Français, leur direction, leurs marches, etc. ». Seul, dans les Landes, un partisan (Florio), discrédité parmi ses compatriotes, leur fait la guerre. Au delà, les habitants de Bazas « paraissent transportés à leur vue » et lorsqu'ils entrent dans Toulouse, « la ville est pleine de déserteurs français; plus de 2,000 y sont cachés » (2).

La caractéristique de cette dernière phase est la lassitude des

(1) Brandt, Routier, Suchet, *ibid.* — Belmas, *ibid.*, lettre de Decaen 14 septembre 1812.

(2) Toreno, Woodberry, Lawrence, *ibid.* — Nellerto, *Memoires*,

deux partis. Les Français sont moins pillards et les Espagnols plus résignés. C'est que, des deux côtés, dans les rangs et dans les villes, la plupart des hommes d'action ont disparu. Le soldat illettré, débrouillard, premier au feu et premier à la maraude, est mort — et si, par hasard, il a survécu, il est allé à la Garde impériale. L'Espagnol, fanatique de son pays, longtemps a poignardé dans la nuit; mais, à la fin, on l'a saisi, fusillé, pendu, et parfois son squelette se balance encore sur les murs de sa ville. De plus, le rôle des guerillas diminue. A mesure que l'armée française remonte au nord, se resserre, se pelotonne, les communications — d'ailleurs plus rares — ne se font que par une route unique qui, chaque jour, se raccourcit. Et les vrais guerilleros, ceux qui gardent le contact avec l'ennemi, ne peuvent désormais rester en bandes isolées : le rassemblement des Français les concentre et de leurs groupes épars fait une armée. Or celle-ci doit combattre comme toutes les armées, d'une façon régulière, et par cela même disparaît le genre de guerre qui avait exterminé le plus de Français et qui les avait obligés à saccager plus de pays.

En face des Français parmi lesquels les nouvelles formations, l'arrivée des conscrits et l'abondance des administrateurs poussent le désordre à son comble, le soldat anglais se montre à nu. C'est un mercenaire conduit par des officiers aristocrates, avec lesquels il n'a rien de commun. Par un effort superbe, l'Angleterre le pourvoit. Les périodes fatigantes pour lui sont passagères. Les convois lui arrivent en sûreté, sinon sans encombre, et l'administration qui veille à ses besoins n'a que rarement l'occasion d'improviser, puisqu'il lui vient l'argent liquide, le blé d'Amérique, de Mauritanie ou de Sicile, le rhum des Iles, le fourrage d'Irlande : elle n'est que distributrice. Elle n'a pas de réquisitions à frapper, de contributions à percevoir. Par suite, elle doit rester probe, faute de tentations, et de la probité du contrôle qu'elle exerce doit résulter l'honnêteté des généraux, et, de la vertu de ceux-ci, la dignité du soldat.

Cependant on y voit que le comptable vole et que le troupier, quoique pourvu, maraude. On y voit qu'à côté du mercenaire ivrogne, l'officier distingué par sa naissance et son éducation s'habitue à boire et se grise. On y voit que la discipline est des plus relâchées, malgré de sévères exemples et que les subalternes

essayent de rentrer dans les hôpitaux pour éviter les coups. Et l'on voit qu'à chaque ville prise, à chaque convoi saisi, les mêmes scènes se répètent et que les habits bleus sont égalés, sinon dépassés, par les habits rouges que la poussière décolore et que la fumée noircit.

Et si ces mêmes actes se renouvellent, c'est qu'ils manifestent des forces latentes, qu'ils décèlent des passions inhérentes à la nature militaire de l'époque et qu'ils ont leurs racines par delà les diversités d'organisation des armées ou les disparités du caractère des races; c'est que les vices qu'ils découvrent habitent au tréfonds des hommes de l'Europe centrale en 1810, dans ces antres ténébreux du cœur humain que les forces sociales maintiennent fermés et que la guerre, par moments, ent'rouvre au grand jour.

IX

Durant toute la guerre de la Péninsule, l'indigène est hostile au soldat français et, à sa façon, il exécute ce que les Jacobins auraient voulu qu'on fît en France durant les courtes invasions de 1792 et de 1793. Or, jusqu'à ce moment ce soldat n'a trouvé devant lui que le soldat, hormis en Italie — et l'on sait avec quelle rigueur ont été châtiés les villages parmesans et les cités calabraises qui se sont insurgés sous les lourdes bottes des conquérants. L'Espagne s'agite-t-elle? Aussitôt l'Empereur ordonne des exemples, et comme la révolte s'étend partout, partout doivent être portés le fer et le feu. Napoléon est dans la tradition conventionnelle et dans la tradition romaine. Mais ses soldats ne sont pas des citoyens romains. Ce sont d'abord des adolescents enthousiastes et faibles auxquels se mêle un tiers d'étrangers — et quels étrangers! la lie de l'Allemagne et de l'Italie, des sacripants qui se disent Suisses et des galériens de Naples. C'est ensuite la Grande-Armée, habituée à tout se permettre en Allemagne, solide et cohérente, mais commandée par des chefs en qui la guerre continue et tout ce qu'ils se sont permis ont accumulé tous les désirs et toutes les ambitions. Cette armée n'anéantit point pour châtier : elle saccage

pour prendre. Et par là, elle découronne sa mission qu'un guet-apens commença, que le génie de l'Empereur peut faire grande. Là où elle passe, par ce qu'elle fait, chez les plus éclairés des Espagnols, l'évidente nécessité de la défense remplace l'acquiescement silencieux à la Révolution.

Dès l'entrée en campagne, les chefs montrent leur avidité. L'Empereur est loin. Les églises leur offrent des trésors excessifs et dont les propriétaires sont presque anonymes. Par suite, ils les saisissent; mais, au lieu de vexer un seul propriétaire, ils dépouillent toute une population de son bien collectif, de son patrimoine révéré, de son réconfort cordial, et ils indignent par leur impiété autant qu'ils lèsent par leur vol. A cet égard, les observateurs sont unanimes : « La mauvaise conduite des officiers qui ont exercé des commandements particuliers » a plus que quoi que ce soit déterminé le soulèvement du pays et la persistance de la guerre; les succès de Suchet en sont la preuve formelle. L'organisation de 1810, selon laquelle l'Espagne doit entretenir l'armée d'occupation, oblige chaque gouverneur à être collecteur d'impôt et multiplie les tentations. La soif de l'or paraît à nu, devient extraordinaire. Joseph essaye, par pression ou par menace, d'en extraire le plus plus qu'il peut, et si Suchet ne s'y opposait, par l'intermédiaire de son ministre Cabarrus, il monnayerait le trésor de Notre-Dame-del-Pilar, tout en criant très haut contre les sacrilèges. Les généraux en arrivent à se voler entre eux : Fournier rend visite au gouverneur de Toro, Poinsot, qui est malade. Sur la cheminée de celui-ci il avise deux piles de vingt onces d'or. Il en met une dans sa poche, lui souhaite meilleure santé et s'en va. Et comme il est très difficile de quitter l'Espagne et peu sûr de passer en France ces fortunes mal acquises, les généraux se cramponnent à leurs fourgons, d'audacieux deviennent circonspects et d'actifs paralytiques. En 1811, « on n'a aucune activité à poursuivre l'ennemi ». Cependant il semble que « quelques battues générales, de jour ou de nuit, sagement combinées, mettraient fin au brigandage ». Aussi, dans l'inaction, le soldat au détriment duquel tant de vols se commettent et sur les maraudes duquel l'autorité ferme les yeux, le soldat se ronge-t-il. Il joue, il boit, il se débauche et la nostalgie de la France le saisit. Son détachement, son désenchantement sont d'autant plus vifs que rien ne vient de son pays pour

le soutenir. Ses lettres ne parviennent pas en France : la police les arrête; et des lettres qu'on lui écrit, les trois quarts se perdent. A la fin d'avril 1811 l'armée de Masséna en reçoit qui datent de septembre 1810 : ce sont les premières qu'elle voit depuis six mois (1).

A cet isolement qui assombrit l'homme s'ajoutent les difficultés de vivre sur un sol dont le tiers est aride, dont le reste « donne à peine une récolte tous les trois ans »; les aliments trop épicés, le vin surchargé de tanin troublent l'estomac du militaire, et à la longue affolent celui-ci. Les routes sont mauvaises, les maisons nues, les ustensiles de cuisine rares; les vêtements des paysans, « leur cuirasse de peau corroyée », leur bonnet, leurs alpargates ne peuvent servir; les chevaux manquent, et les mules, par leur entêtement hostile, semblent se modeler sur les habitants. Pour résister à un séjour aussi prolongé, il faudrait que le soldat s'adaptât aux habitudes, aux mœurs du pays. Or, il est conquérant et se croit passager. Au lieu de se transformer, il exige — comme il l'a déjà fait — que le vaincu se modèle pour un temps selon son désir et agisse selon sa fantaisie. Mais l'Espagnol s'obstine dans ses coutumes, et là où la lutte au grand jour est impossible, le peuple combat sourdement par le couteau et résiste par inertie. Et comme, de son côté, le soldat ne fait aucune tentative d'adaptation, qu'il ne sait, au bout de quatre ans, ni la langue, ni la religion, ni les mœurs du pays, cette ignorance qui empêche tout rapport s'ajoute à sa misère et à son ennui pour lui donner un invincible dégoût de la guerre.

Pour le réconforter, l'avancement, les croix sont rares. Le modeste chef de poste « a la situation d'un homme assis sur un baril de poudre : s'il ne saute pas, on lui en sait peu de gré et s'il saute, c'est toujours de sa faute (2) ». Il se comprend abandonné et communique ce sentiment à ses hommes. Et ceux-ci, que rejoignent incessamment des recrues et qui disparaissent un à un sous les coups d'insaisissables adversaires, s'attristent davantage encore parce qu'ils ne voient à leur situation d'autre issue que la mort.

(1) Savary, Reiset, Lejeune, Fantin des Odoards, Hulot, Toreno, Noel, *ibid.*
(2) Brandt, *ibid.*

Partout ailleurs, on le fêtait après l'avoir subi. Ici les mains des citadins restent cachées sous leur cape, et leurs traits accentués par le sombrero demeurent durs comme au premier jour. La femme, ailleurs si tendre, et qui, dans l'Espagne même, « pâlissait à la vue de la moindre blessure; que le cri de la chouette faisait tressaillir d'effroi, contemple d'un œil tranquille les baïonnettes hérissées, l'épée flamboyante; et sur les cadavres encore chauds, elle s'avance, Minerve intrépide, où Mars lui-même craint de la suivre (1) ». Et l'Espagne entière, qui avait d'abord essayé une Vendée, contre lui fait une chouannerie.

Certes, les guerilleros qui fourmillent dans la campagne ne sont point des hidalgos. Ce sont de ces faux mendiants dont les hordes assiégeaient les cloîtres; de ces muletiers, héros de romans picaresques, toujours en contravention; de ces contrebandiers que la guerre et le blocus laissent inoccupés; de ces bandits qui, avant l'invasion, d'entre tous les rochers des routes menaçaient le voyageur, l'escopette au poing, et qui veulent mériter « le martyr tout en y échappant le mieux possible ». Mais, quels qu'ils soient, en consacrant leurs loisirs à une cause populaire et en versant pour leur nation leur sang, ils donnent à l'Europe un grand exemple. Et si, selon l'expression de Ségur, les Espagnols « composent un grand peuple, mais sans grands hommes, pendant six ans de circonstances les plus propres à en créer », ils peuvent néanmoins tirer gloire de leur œuvre. Par eux, leur pays fut le tombeau de cette force d'oppression, depuis les Romains sans rivale, qu'était la Grande-Armée.

(1) Lord Byron, *Childe Harold.*

CHAPITRE III

LES GUERRES NÉFASTES

I. Campagne de 1809. — L'armée du Rhin. — Le désordre en Alsace et en Lorraine. — Le pillage de la Bavière. — La maraude le long du Danube: les traînards. — Le désordre à Vienne. — La famine à Lobau. — L'armée d'Italie. — Les cantonnements. — Junot sur le haut Mein. — Les gardes nationaux du Nord. — La confusion des langues ; la brutalité de l'époque ; l'armée devient chaos.

II. Campagne de 1812. — L'armée de Davout et les renforts. — Misère des troupes sur la Vistule. — Saccage de la Prusse orientale. — Du Niémen à Vilna. — Witepsk. — Smolensk. — Sur la route. — Marches après Borodino. — Sac et incendie de Moscou. — Destruction de la cavalerie. — L'armée d'Oudinot. — Le départ de Moscou. — Le froid et la faim. — La déception à Smolensk. — Le passage de la Bérézina. — L'hiver mortel et sans gîte. — Vilna. — La débâcle. — La disparité des races, la longueur des jours, la pénurie des vivres, l'immensité de l'espace causent les pillages ; le mode de construction russe favorise les incendies ; la faim, le froid, la durée des nuits amènent la désagrégation finale.

III. Campagne de 1813. — Russes et Prussiens en Allemagne. — La nouvelle armée française en Saxe. — Les dévastations. — L'armistice. — Les pluies continues. — Les marches et les contre-marches. — Le défaut de vivres. — La retraite; les fricoteurs. — La destruction de la nouvelle armée. — Les recrues de 1813 inaptes à la guerre napoléonienne.

IV. Campagne de 1814. — Impuissance, misère et désertion dans les départements rhénans. — Violences des coalisés. — Pillages des anciens soldats, français et disparition des jeunes. — Les Alliés déménagent les campagnes — En Italie et en Belgique. — Hambourg. — Dépression morale des Français et défection des néo-bonapartistes.

Conclusions générales : Les contingents étrangers pervertissent le caractère du soldat français. — Les méthodes de guerre de Napoléon sont extrêmement destructrices : lorsque l'appel au feu n'a pas encore eu le temps de s'établir entre les soldats, elles décomposent l'armée.

I

En janvier 1809, une centaine de mille Français occupent encore l'Allemagne, du Rhin à la Vistule. Les uns sont en garnison dans

les forteresses : « Il y faut toujours être en tenue de rigueur, ce qui leur fait regretter le laisser-aller des cantonnements. » Les autres vaguent du Mecklembourg à la Franconie, s'arrêtent dès qu'ils trouvent un pays jusqu'alors indemne de soldats, « un eldorado »; leur arrivée y produit « une espèce de crainte qui ne tarde pas à se dissiper par la bonne conduite et la discipline des hommes », et les plus galants d'entre eux en partent, « emportant des souvenirs ineffaçables ». Cependant, depuis des mois, court par l'Allemagne une rumeur annonciatrice de la guerre prochaine. L'armée se rapproche du Mein. Des hussards, en longeant la frontière autrichienne, du fond de la Silésie viennent à Erfurth. Partout les soldats apprennent par leurs espions qu'on inculque aux kaiserlicks l'idée de leur faire « une guerre de religion », ce qui empêche ceux qui surveillent la Bohême d'échanger des visites avec les postes ennemis et de se promettre des secours mutuels en se donnant leurs noms. A la fin de l'hiver, la rupture devient fatale. Sauf Dantzig, les places sont presque vidées, abandonnées à une infime garnison. Les divisions accourent à marches forcées vers l'Allemagne du Sud — Saint-Hilaire amène la sienne en vingt jours de Rügen à Ratisbonne — et comme l'Autriche passe pour un bon pays, chacun est enchanté d'entrer en campagne (1).

Mais, contre les armements formidables de l'Autriche, cette armée est insuffisante, car il ne faut pas trop compter sur les cent mille Bavarois, Saxons, Wurtembergeois, Badois et confédérés du Rhin, qui sont asservis, « l'esprit de l'Allemagne du Sud étant fort monté contre les Français, » ni sur les vingt mille Polonais, qui sont trop loin et mal organisés, ni sur les Russes, alliés douteux. Aussi l'Empereur improvise-t-il une nouvelle armée. Des cinquièmes bataillons sont formés, avec de nouvelles recrues. Les hommes disponibles de tous les dépôts sont rassemblés, envoyés à Strasbourg à pied ou en poste. Des promotions nombreuses, parmi lesquelles la moitié des officiers subalternes sont tirés des officiers réformés qu'un général reçoit à Paris, sans y regarder trop, encadrent ces formations hâtives ou les rejoignent en marche. Les routes de l'Est se couvrent de détachements; les postes sont

(1) *Corr. de Davout*, 22 juin 1808. — Dupuy, Espinchal, Blaze, Berthezène, *ibid.* — (Voir t. I, p. 329, les effectifs de quelques garnisons.)

encombrées d'officiers isolés. A Châlons, de Reiset « paye 20 francs à l'auberge, quoiqu'il n'ait fait qu'un repas et bu son vin ». A Strasbourg où il doit demeurer, son traiteur lui demande « pour un seul repas 150 francs par mois, ce qui avec le déjeuner et la nourriture de ses domestiques, lui revient à 500 francs, sans compter les extras ». La ville se remplit de militaires : « on n'en a jamais tant vu. » Et comme les isolés tâtonnent, se recherchent, demeurent plusieurs jours sans ordres et sans nouvelle destination, c'est un chaos. Bientôt il s'y trouve « plus de cinquante détahcements de dragons et de chasseurs et des mutations considérables » ; on ne s'y reconnaît plus, et ce n'est qu'au commencement d'avril que cela se débrouille, par suite de la marche en avant. D'ailleurs il n'y a pas qu'à s'occuper d'eux. Le transport de quelques vieilles troupes absorbe d'immenses forces. La Garde, qui doit venir en poste de Bayonne à Paris, s'avance à la hâte jusqu'à Limoges. Là, elle est mise, par douze hommes, sur des charrettes à trois chevaux, qui coûtent chacun 5 francs par relais et 300 s'ils crèvent. « En partant, chaque bataillon s'allonge sur la route, de manière que chaque compagnie se trouve en face de ses charrettes pour y monter. » Au moment du repas, « des billets de rafraîchissement » sont donnés aux hommes ; ils ont trois quarts d'heure pour manger. Les tambours, servis sur place, à l'heure battent la grenadière, et la course recommence. On fait ainsi vingt-cinq lieues par jour : « C'est — dit Coignet — la foudre qui part du Midi pour se porter au Nord. » La Garde traverse à pied Versailles, arrive à Courbevoie « dans un état de fatigue et de misère complet, les hommes ni rasés ni brossés ». Le lendemain, on lui distribue chaussures et vêtements ; le surlendemain Napoléon la passe en revue au Carrousel, puis elle part en voiture, « quatre grenadiers par fiacre, avec leurs sacs et leurs fusils » et de cette façon court jusqu'à La Ferté-sous-Jouarre. Là, elle trouve des charrettes, se précipite vers la frontière, s'arrête devant Metz, forteresse à laquelle elle rend les honneurs, ce qui l'oblige à remonter ses armes, à changer de linge, à revêtir la grande tenue ; puis elle se remet en charrette jusqu'à Ulm. Elle y reçoit des billets de logement. « A peine a-t-elle mangé que la grenadière bat, qu'il faut prendre les armes, partir de suite. » Dans la nuit, sur la route d'Augsbourg, les chefs font l'appel, puis la marche reprend jus-

qu'au jour, et, après un repos de trois quarts d'heure pour le repas du matin, continue... (1).

L'Empereur et ses maréchaux essayent de faire avancer le reste de l'armée à l'allure de la Garde, rompue à la fatigue, fortement encadrée et pour laquelle tout se trouve prêt, à l'étape fixée. Ils ne peuvent l'obtenir. Les détachements partis mal habillés et plus mal chaussés, encadrés par des officiers vieillis et équivoques, par des sous-lieutenants tirés de Saint-Cyr, des sergents-majors venus de la jeune Garde, des fourriers sortis de la Flèche ou des lycées, même en France, peinent à vivre. Cependant « il y a de bonnes gens en Lorraine » et la chaleur, « la température d'été » qui commence prématurément, les favorisent. La fatigue de la guerre, qui se manifeste dans l'empire, les atteint; les exemples de brutalité qu'ils aperçoivent dès leur entrée en Allemagne, les dépravent, et ce ne sont point leurs officiers, dont les généraux se plaignent amèrement, qui peuvent les contenir et de leurs bandes incohérentes former des régiments solides et unis. Au milieu d'eux, devant eux, ils ont des chefs pillards, ivrognes, joueurs, tarés; des généraux qui ne respectent guère ou ne respectent rien. Molitor, venant de Lyon, trouve que le pont de Brisach n'est point encore jeté. Aussitôt, il menace les Bâlois d'ouvrir leurs portes à coups de canon, et, après avoir violé la neutralité de la Suisse, passe le Rhin. En Wurtemberg, en Bavière, au bout de marches démesurées, les vivres ne sont point rassemblés en suffisance : le pillage et le vol en résultent. Le pays allié déjà dévasté par les Autrichiens et fourmillant de leurs déserteurs est traité comme un pays ennemi. Les bivouacs s'improvisent par la destruction des villages, où l'on n'épargne pas même la demeure des généraux, et Ratisbonne enlevé subit « toutes les horreurs d'une ville prise d'assaut ». Un faubourg entier y brûle, plus cent-quarante maisons dans l'intérieur des murs, et c'est à grand'peine qu'on limite l'incendie. Un mois après, la cité est encore « dans un triste état ». Ainsi qu'un torrent, ils passent, et derrière eux surviennent d'autres recrues moins disciplinées, plus mal encadrées — dans le régiment de Reiset, il n'existe que « deux bons officiers » — qui, par inexpérience

(1) *Corr.*, 14952. — Décret du 26 janvier 1809. — NOEL, PELET, SAVARY, DE SÉGUR, REISET, COIGNET, *ibid.*

autant que par habitude militaire, sont aussi destructrices (1).

Durant la marche sur Vienne, le désordre augmente, arrive à un point inconnu jusque-là. Davout, « informé qu'il existe dans le pays beaucoup de traînards qui commettent toute espèce de désordres, forme une colonne mobile composée d'hommes fatigués pour les rechercher et livrer à des commissions militaires, comme pillards et assassins, ceux qu'ils arrêteront en flagrant délit ». Mais le lendemain, par suite de la quantité de cire qu'ils découvrent, ses soldats, en marche de nuit, ainsi qu'ils l'ont déjà fait en Bavière, « ont tous des cierges ou des chandelles allumés ». Or, ils sont les plus disciplinés de l'armée. Les paysans, malgré leur bonté, sont pillés, et bientôt ils s'enfuient à l'approche des troupes. Le soir de la prise d'Ebersberg, où les cadavres à demi-consumés répandent une odeur infecte, où les sabots des chevaux s'enfoncent dans la suie et les entrailles humaines, et d'où les divisions suivantes se détourneront « par un chemin construit exprès, afin de leur épargner cette vue », faute de bras et d'habitants les morts demeurent sur place, et huit jours après, on les voit encore « dans les rues, dans les cours et même dans l'intérieur des maisons totalement à jour ». Plus loin, « tout ce que le soldat ne peut emporter est brisé ». De l'abbaye de Saint-Floréan « quinze chasseurs emportent plus de cent mille écus en or et en pierreries »; l'abbaye de Molk, « encombrée par les équipages de plusieurs généraux, de quantité d'employés et de nombreux parasites qui suivent l'armée est vidée ». Les quelques vivres que l'administration distribue parfois sont insuffisants et une sorte de frénésie s'empare des hommes parmi les maisons délaissées. Au château de Schwalbourg « plus de 500 fantassins de Molitor s'établissent, pillent, bouleversent tout, brisent et enfoncent portes et fenêtres : c'est avec toutes les peines du monde que le général parvient à les chasser; son aide de camp, éprouvant une résistance offensante de la part d'un groupe de ces malheureux en tue un, en blesse deux, et précipite un quatrième d'une hauteur de trente pieds. Le général Pajol, surprenant un soldat qui vient de dérober un crucifix d'argent dans la chambre du châtelain, le fait fusiller ». Seule l'avant-garde profite de ce gaspillage — et bien peu ! — car les musiciens qui s'y

(1) Reiset, d'Espinchal, Girault, Metternich, *ibid.*

trouvent et qui ont « la paresse de ne point porter de marmites avec eux », n'en recherchent pas et sont obligés, comme auparavant, d'attendre que la soupe des autres soldats soit cuite pour faire la leur. Les provisions accumulées par les Autrichiens sont anéanties en pure perte, les caves des couvents vidées pour la jouissance de quelques-uns et la mort des plus ivrognes, et, en même temps que la rapidité des marches augmente le nombre des traînards, la dispersion nécessitée par la recherche des subsistances multiplie les maraudeurs. Ceux-ci se forment en bandes aussi dangereuses aux Français qu'aux habitants, et les convalescents qui rejoignent doivent « tantôt presser la marche, tantôt la ralentir, pour éviter leur contact ». Le 12 mai, Davout écrit à l'Empereur : « Il est instant de prendre des mesures contre les incendiaires et les traînards. A cinq ou six lieues à droite et à gauche de la route il n'y a plus d'habitants. Une commission militaire vient de condamner à mort un caporal convaincu d'avoir pillé à la tête de cinq ou six hommes armés. » Et le 14 : « Il y a sur les derrières une foule de soldats, de sous-officiers et même d'officiers, qui, de leur propre autorité, se sont établis en sauvegarde et font beaucoup de mal. Tous les tableaux qu'on pourrait faire des brigandages dont ce pays est le théâtre sont au-dessous de la réalité. » Napoléon le reconnaît dans l'ordre du jour du 14 : « L'Empereur voit avec peine les désordres qui se commettent en arrière de l'armée; ils deviennent tels qu'ils doivent fixer toute son attention ; de mauvais sujets restent en arrière où ils se livrent à toute espèce d'excès, même à des crimes. » Des colonnes mobiles, une commission militaire sont formées : « Tout traînard qui, sous prétexte de fatigue, se sera détourné de son corps pour marauder, sera arrêté, jugé, exécuté sur l'heure; » et c'est en ce moment même que Lefebvre, conquérant le Tyrol, « y incendie presque tous les villages, jusqu'à Terfens, y compris la petite ville de Schwatz », et s'en vante (1).

Quand Napoléon veut réprimer le mal, il occupe Vienne, et devant lui, autour de lui, le meilleur de l'armée offre son désordre en spectacle à la capitale. Durant leur médiocre résistance les Viennois l'ont vue piller les faubourgs. Au fracas du canon qui

(1) *Corr.*, 15205. — *Corr. de Davout*, 7, 12, 14 mai 1809. — Lettre de Lefebvre, 20 mai 1809. — D'Espinchal, Girault, Dupuy, Castellane, Blaze, de Ségur, Stendhal, Lejeune, Menneval, *ibid.*

ébranle leurs murailles, les troupiers de Molitor sont allés camper à Léopoldstadt et dans le Prater, garni de cafés et de guinguettes. Là, ils mettent tout à sac. Leur camp devient une espèce de foire. Les soldats y étalent des marchandises de toute sorte, des habits de comédiens, des robes de comédiennes, des instruments de musique, quelques-uns de grande valeur. » Par ailleurs les Viennois ont vu venir, à la porte du Château, un petit tambour porteur d'une grande lettre, puis deux jeunes officiers, des muscadins, « ayant plutôt l'air de faire des visites que de sortir d'un camp » ; puis, par la porte ouverte, sont passés trois ou quatre grenadiers sans armes, qui entrent dans un café, jouent au billard tandis que le peuple « contemple avec une espèce de stupeur leur extrême sécurité ». Peu après vient un détachement d'artillerie qui, « sans demander le chemin à personne, marche droit à l'Arsenal et l'occupe ». Un bataillon de grenadiers s'installe au corps de garde du Château, et le reste de l'armée entre dans la ville, défile devant l'Empereur avec un semblant d'ordre ; puis se disloque, forme les faisceaux sur les places et s'y répand partout. « Dans les rues, on ne trouve que des soldats qui bivouaquent » ; des maisons sont occupées par une compagnie, à laquelle l'habitant doit fournir à boire et à manger, et dont les hommes prennent ce qu'on ne leur donne point, car des juifs, « coquins qui exploitent leur ignorance », les harcèlent pour leur acheter n'importe quoi. D'heure en heure leur nombre s'accroît ; les retardataires accélèrent leur allure, les traînards accourent à la curée, et, après cinq jours de ripaille et de fête avec les blondes Viennoises « dont neuf sur dix, écrit l'un d'eux, sont de moyenne vertu », ils courent au delà, dans la plaine du Danube, vers le pont branlant de Lobau (1).

Ils ne se sont point reposés dans la capitale : ils en ont joui comme des adolescents abandonnés sans frein par des officiers qui ne sont ni des guides ni des exemples. Jamais on n'a moins eu souci d'eux, de leur nourriture et de leur conservation. Les fatigues inconsidérées, les marches inutiles et les stations épuisantes ne coûtent rien à leurs chefs. Dans la Garde elle-même où les officiers sont exacts et d'intelligence étroite, la présence de vétérans difficiles à conduire ne fait point prépondérer l'esprit de la guerre

(1) D'Espinchal, Castellane, Girault, *ibid.* — De Lovenstein, *Mémoires.*

sur les formes et les exigences du service. A vingt-cinq lieues de Vienne, raconte Coignet, on demande 25 grenadiers pour monter la garde à Schœnbrunn. De suite, ils se présentent et partent dans la nuit. Leurs officiers les emmènent à la hâte, avec l'unique souci d'arriver tôt. Ils s'arrêtent à un quart d'heure de Schœnbrunn et s'y reposent. L'Empereur veut les voir, mais ils se relèvent à peine; il leur est presque impossible de marcher : « Leurs jambes sont raides comme des canons de fusil : ils ne peuvent plus avancer il leur faut prendre leurs fusils comme béquilles pour arriver. » Napoléon, les apercevant si piteux, se fâche, leur fait faire du feu, boire du vin, apporter de la paille. Malgré ces soins, le lendemain il faut encore deux hommes pour les promener, et, en les voyant, « l'Empereur tape du pied de colère (1). » C'est ainsi que d'immenses forces s'épuisent, qu'une jeunesse violemment entraînée succombe de fatigue et, faute de soins, périt en amoncelant autour d'elle les ruines.

Arrivé devant Lobau, Napoléon trouve le pont insuffisant. Des pièces de bois l'obstruent; comme « on ne se presse pas d'obéir à ses ordres pour les enlever, il distribue quelques coups de cravache et tout est bientôt nettoyé ». Le passage s'opère avec lenteur sur ce pont oscillant, ancré de grosses pierres et de canons autrichiens — et il est plus lent encore, dans la nuit du 20 au 21 mai, sur le petit pont au delà de Lobau. Dans le village d'Essling, des plumes d'oie volent comme une neige : les premiers arrivés les ont saisies et vidées, et ceux qui les suivent se jugent heureux d'en ramasser « les foies et les cœurs, qu'ils ont dédaignés ». Le second soir de la terrible bataille, ceux qui restent vivants, par ordre « font chacun leur feu, comme si toute l'armée était passée »; puis ils regagnent l'île par le pont qui s'enfonce dans le fleuve ou par des bateaux. A Lobau, le manque de vivres, l'impossibilité presque absolue d'en apporter, causent la famine. Les soldats sans pain « mangent tous les chevaux qui ont échappé à la mort — ou presque tous... Les prisonniers faits le matin ont pour leur part les têtes et les boyaux... Il ne reste plus aux officiers que la bride et la selle ». Ils chassent les cerfs à coups de fusil, salent la viande avec de la poudre qui rend « le bouillon pareil à du

(1) Coignet, *ibid.*

cirage » et qui charbonne le bouilli, et lorsqu'une barque chargée de pain arrive par hasard, il faut l'entourer de factionnaires, sans quoi on ne pourrait distribuer une miche pour douze hommes et elle serait prise d'assaut. Bientôt l'inondation envahit les bivouacs, le feu ne peut se faire; ce n'est que le quatrième jour que les communications sont rétablies, et que la Garde repasse le Danube, pour reprendre le service autour de Napoléon momentanément abandonné aux Portugais. Les soldats « franchissent ce terrible fleuve avec joie et avec des figures bien pâles » (1).

Ceux qui restent à Lobau reçoivent des distributions abondantes, mais ne veulent pas s'en contenter. « Ils passent en grand nombre sur la rive droite, vont en maraude et rapportent au camp de la volaille, des moutons, des barriques de vin. » Cela dure jusqu'à ce qu'on ait mis des factionnaires aux ponts. Alors, il est impossible d'en sortir, et chacun s'y gîte, se creuse des demeures dans la terre et les couvre de roseaux. Napoléon y vient souvent; vêtu d'une capote de soldat, une pelle sur l'épaule, il se promène en face des postes ennemis; il grimpe au sommet d'une échelle, établie au milieu des arbres et réservée à lui seul. Un jour, un factionnaire, qui ne le reconnaît point, menace d'abattre « l'oiseau trop haut perché » et le vise; on l'arrête à temps. Par ailleurs, l'armée s'espace. A Schönbrunn, la Garde vit dans l'abondance. A Vienne, les officiers font la fête. Le corps de Davout, disséminé le long du Danube, mange avec méthode la contrée; les cavaliers de Montbrun, poussés vers la Hongrie, font bombance, boivent du vin en quantité, et ceux de Lasalle, en face des Autrichiens qui désertent par manque de vivres — un bataillon de landwehr viennois est réduit de 1,300 hommes à 200 — causent et trinquent avec les hussards ennemis : « J'ai appelé une patrouille, écrit Lasalle; elle est venue à mon invitation » (2).

Durant ce repos réparateur arrive l'armée d'Italie. Composée de soldats plus anciens et mieux habitués au métier, elle a des cadres supérieurs médiocres, et si la discipline y est plus rigoureuse, les mouvements y sont plus lents. Bien équipée, pourvue de tous les chevaux du Milanais, elle s'avance jusqu'au Tagliamento, puis

(1) Girault, Coignet, Savary, Boulart, *ibid.*
(2) Lassalle, *d'Essling à Wagram*, lettres des 29 mai, 11 juin 1809. — Girault, Dupuy, Castellane, *ibid.*

recule sur Sacile, par une pluie continue, « manquant de vivres, mais non d'eau ». Le soir de la bataille de Sacile, « le désordre parvient à son comble; tous les régiments sont mêlés. Les soldats marchent la nuit entière, sans savoir où ils vont et de la boue jusqu'aux jarrets ». Le lendemain, ils repassent la Piave, « toujours le ventre creux et de la boue jusqu'aux oreilles, » et de là, sous les averses, reviennent à Caldiero « où les vivres manquent encore », au centre même du royaume. Macdonald la rejoint : « Certains généraux sont mécontents d'être commandés avec fermeté », et, dans la cavalerie, « il n'y en a pas un sur lequel on puisse compter ». Toutefois, au commencement de mai, en conséquence des victoires de Napoléon, le camp se lève et la marche en avant recommence. Le 9 mai, les soldats passent à gué la Piave, complètement nus, « leurs cartouches dans leurs vêtements roulés et sur leur tête », le long des cordes tendues à travers le torrent. Comme l'eau, par suite de la fonte des neiges, est plus haute le soir que le matin, les retardataires rejoignent à grand'peine. Au delà du Tagliamento, l'armée de Dalmatie, dont les hommes portent onze jours de vivres, la renforce, puis s'arrête en Styrie, tandis que la première pénètre jusqu'au cœur de l'Autriche. « Pendant quarante-cinq jours, les hommes abattus un moment par la faiblesse du commandement marchent avec une patience, une abnégation d'autant plus nobles qu'ils n'ont pour la plupart aucune récompense à attendre. Certains officiers n'aspirent qu'au repos, se plaignent pour la moindre souffrance, mais c'est l'exception. » Le 13 juin, ils arrivent devant Raab, où « la maraude est si fructueuse que le camp est plein de vin excellent et de comestibles de toute espèce », et, après la victoire, ils s'étendent sur le pays, y remplacent les moulins détruits par « des pierres polies avec lesquelles ils broient leur blé », et, dans l'abondance, passent quinze jours (1).

Puis le charme des cantonnements se rompt. L'armée s'accumule vers Lobau — Napoléon y appelle jusqu'à des soldats chenapans, enfermés dans une prison de Vienne — bivouaque en partie dans la nuit du 4 juillet sur un espace extrêmement resserré où le sommeil est impossible, où la foule assiège les tréteaux des cantinières.

(1) Noel, Gonneville, Routier, L. Montigny, *ibid.* — Macdonald, *Souvenirs*.

Le 5, l'armée d'Italie franchit le pont d'Enzersdorf « que le poids des pièces et des chevaux fait fléchir de trente à cinquante centimètres ». L'armée de Dalmatie venue de Gratz en quatre jours de marches forcées, saisissant les volailles sur son passage; suivie, derrière chaque régiment, par un groupe de sous-officiers « qui souvent frappent les traînards à coups de crosse, » et par une arrière-garde qui tire des coups de fusil afin d'accélérer l'allure, arrive aussi. A peine a-t-elle rejoint le gros des troupes que son titre de onzième corps — nom qu'on donne aux maraudeurs — provoque des moqueries « qui finissent le sabre à la main » (1).

Le soir de Wagram, la plupart des troupes, sans vivres, meurent de faim et bivouaquent parmi les mourants sur un sol labouré par les boulets. A l'aile droite, quelques-uns pénètrent dans des fermes, y trouvent fourrages et repos; mais, au centre, le dénuement est complet. Le lendemain, ce centre atteint la zone des vignobles et s'y enivre, tandis qu'à l'avant-garde des hussards se saisissent de fourgons d'argenterie qu'ils « se partagent avec une rapidité incroyable ». Vers Znaym, les Autrichiens semblent enveloppés; mais l'action, à peine commencée, s'arrête, sur un ordre de l'Empereur « très mal accueilli par les troupes » et que le soldat ne comprend point. Les parlementaires courent d'une armée à l'autre : « Le mot paix circule dans tous les rangs et y cause une joie générale. » Bientôt, la nouvelle de l'armistice se confirme et « toutes les gourdes sont vidées pour célébrer la bonne nouvelle » (2).

La cavalerie cantonne au large en Moravie et s'y remonte. L'infanterie s'étend de la Bohême au Danube, occupe Vienne où règne la famine, où plusieurs centaines d'habitants se pressent aux portes des boulangers pour obtenir une livre de pain, et où Napoléon, pour faire pression sur l'empereur d'Autriche par la menace d'une guerre sociale, permet de dévaster les bois et les parcs au profit des pauvres gens. Le 15 août, il en est qui fêtent l'Empereur à Austerlitz : « Ce n'est pendant deux jours que bombances et fêtes, tir à la cible, mât de cocagne, courses à pied et à cheval, pugilat, enfin tous les amusements analogues à la circonstance et à la localité. » Partout des baraques sont construites. Celles de la division Morand, édifiées près de la Taya, rivière

(1) *Corr.*, 15459. — Blaze, Noel, L. Montigny, *ibid.*
(2) D'Espinchal, Dupuy, Berthezène, Blaze, L. Montigny, *ibid.*

marécageuse, sont désolées par les fièvres, et celles des conscrits d'Oudinot, mal bâties, baignent dans l'eau durant les pluies de septembre, s'emplissent de malades. L'armée de Dalmatie s'établit près de Krems. Les malades, les convalescents et ceux qui, par permission ou non, peuvent rester à Vienne, encombrent la capitale. Mais, bien ou mal pourvus, à l'automne, tous « s'attristent, ont hâte de rentrer en France ». Bubna, qui traite la paix, s'en aperçoit, et les administrateurs qui rejoignent l'armée observent que « les vainqueurs, dans la brutalité de leurs procédés, n'ont pas l'air plus joyeux que les vaincus ». Ils ont beau se trouver dans un pays « où il fait bon faire la guerre », moins que jamais leurs chefs s'occupent d'eux, et, à leur nostalgie, s'ajoutent les maux qu'occasionnent des vivres de hasard et des vêtements qui ne sont plus de saison. A la fin de septembre, « par un froid de décembre », même pour les revues de l'Empereur, les soldats ne portent qu'un simple pantalon de toile, et, pour se couvrir durant les nuits fraîches, n'ont aucun vêtement de drap (1).

A la paix, peu à peu, les régiments se retirent; les armées d'Italie et de Dalmatie rentrent les premières dans leur pays. L'armée d'Allemagne reflue sur la Bavière par la route déjà suivie et dévastée. Il lui faut chercher des ressources dans les gorges des montagnes, et encore ne s'en peut-elle « procurer à prix d'argent, mais par la violence ». A la fin de l'année, dans le maigre pays de Salzbourg, qui va être remis à la Bavière on se figure dans quel état, cantonnent 17 régiments d'infanterie, 20 de cavalerie, les attelages de 17 batteries et tous les chevaux du grand parc. L'existence y est presque impossible, et il faut se battre pour arracher les vivres des habitants plus que si l'on était en pleine guerre (2).

Pendant que l'armée cantonne, après Essling, les Autrichiens tentent une diversion par la vallée du Mein. Le corps d'armée, en formation à Hanau, s'y oppose. Les régiments provisoires s'organisent, manœuvrent du matin au soir, parmi des Allemands, « naturellement prévenants et hospitaliers, dont la froideur surprend » ceux qui les connaissent. Composés de jeunes gens, et mal vêtus,

(1) *Corr.*, 15845. — *Corr. de Davout*, 14 septembre 1809. — Metternich, *ibid*, rapport de Bubna. — Dupuy, D'Espinchal, Girault, Berthezène, Reiset, Godart, Gonneville, de Broglie, Noel, *ibid.*

(2) D'Espinchal, Dupuy, *ibid.* — *Corr. de Davout*, 6 janvier 1810.

les régiments, où souvent « il n'y a qu'un officier », font sourire. L'artillerie qui les suit ne vaut rien : des caissons se brisent en traversant des gorges; « plusieurs affûts s'effondrent aux premiers coups tirés », et il faut ramener à Bamberg « sur des charrettes » ces canons abandonnés depuis les guerres de la Révolution sur les glacis de Mayence. Les Bavarois qui renforcent ce corps d'armée « ne veulent ni marcher ni combattre ». Junot les emploie à escorter les pièces. Aussi, après avoir occupé Nuremberg, « où les Autrichiens ont pillé de nombreuses maisons particulières », et Bayreuth, « où le peuple montre une joie extrême de son arrivée, où les bourgeois traitent le bataillon de garnison et célèbrent, en son honneur, toutes sortes de réjouissances », l'armée doit-elle rétrograder. Ce n'est qu'à l'annonce de l'armistice qu'elle réoccupe cette ville et qu'elle s'étend jusqu'à la frontière, par « des hameaux pillés, ruinés, où il ne reste rien ». Le temps se passe à l'instruction. Vers la fin de juillet, elle cantonne : « Les provisions arrivent d'une façon plus régulière; mais il ne faut pas compter sur le bon vouloir des habitants, qui sont tous excessivement mal disposés pour les soldats... Les pauvres gens ont été tellement pillés, ravagés, pressurés, qu'il ne leur reste rien. » Cependant, malgré l'armistice, des détachements d'insurgés inquiètent les cantonnements, d'ailleurs si étendus qu'une compagnie en a souvent jusqu'à douze. Sur les derrières, des bandes de brigands, vers Hanau, interrompent les communications. Par suite, bien que les régiments de cavalerie aient jusqu'à 1.200 hommes, aucune instruction ne s'y fait, et ce n'est qu'au retour, durant leur marche à travers la France, qu'ils prennent un peu de cohésion : « On leur montre l'appât de la capitale comme pour leur cacher la répugnante Espagne qui est derrière, mais ils ne prennent pas le change (1) ».

Il en est de plus dépourvus encore : les régiments de Paris partis en poste, les Hollandais et les gardes nationaux du Nord, rassemblés aux bouches de l'Escaut. Une partie de ces derniers sont mariés et ne marchent qu'à contre-cœur. Les remplaçants y sont nombreux, les adolescents et les vieillards en foule. Les officiers sont incapables ou infirmes. Les armes mauvaises. A peine

(1) *Corr. de Davout*, 7 décembre 1809. — Rapport de Junot. 8 juillet 1809. — REISET. HULOT. *ibid*,

les a-t-on cantonnés dans les départements belges que l'industrie du pays est réquisitionnée à leur profit et que les villes sont aussi surchargées de logement qu'un pays ennemi. Certes, on y pille moins ouvertement; mais la lie du peuple qui marche en remplacement et la multitude de femmes qui suivent officiers et soldats causent d'innombrables déprédations. Ce qu'on ne leur donne point, ils le prennent, jusqu'à des charretées de foin. Les poules, le linge disparaissent, et, après que les Anglais sont partis, après même que l'armée s'est dissoute, le pays souffre longtemps encore, encombré de femmes et d'enfants (1).

En 1809, l'armée opère dans la vallée du Danube, comme en 1805. La région, depuis trois ans délivrée de troupes, s'est à peu près relevée de ses ruines; mais la saison est différente, granges et greniers sont presque vides, et comme aucun approvisionnement ne vient de l'arrière à l'armée, les difficultés d'existence s'y font plus grandes. Elles le sont d'autant plus que les soldats sont plus jeunes et moins contenus, que la discipline leur fait défaut autant que la résistance physique et qu'au milieu d'eux les étrangers se mêlent en groupes plus denses. Il s'y trouve, en effet, des Portugais, mercenaires sans patrie, voleurs par habitude et peu sûrs par caractère; des Allemands, lie de leur pays, envieux des Français et de plus en plus mécontents contre eux, à mesure qu'ils se voient davantage maltraités par les Vandamme ou les Lefebvre. Ce sont eux qui fournissent la majorité des traînards — sans combat le contingent de Berg perd plus de la moitié de son monde (2) — et qui pillent sur les derrières. A Wagram, ces étrangers se trouvent si nombreux qu'autour de l'Empereur on parle allemand, polonais, italien, portugais, en plusieurs dialectes. A la faiblesse organique des hommes, à leur indiscipline incohérente s'ajoute la confusion des langues, et l'armée, au lieu d'être solidaire et fraternelle, est déjà divisée en éléments qui ne se comprennent point et qui se détestent, est désagrégée par l'individualisme, anémiée par l'anarchie.

Les populations bénévoles ont beau se presser sur le passage de ses colonnes, lui apporter vivres et rafraîchissements, elle désire

(1) Lanzac de Laborie, Lahure, *ibid.*
(2) Godart, *ibid.*

plus et mieux. Elle n'accepte point le superflu, ce tribut qu'offrent les vaincus; elle prend leur nécessaire, et comme les vivres, l'argent sont mieux cachés après l'expérience de 1805, elle cherche plus avant, fouille plus à fond, et ses trouvailles mêmes sont un excitant à de nouvelles recherches sans trêve et sans merci. En même temps que le soldat s'enrichit davantage, par jeunesse et par inexpérience, il montre une avidité plus inconséquente, il se livre à des destructions plus inutiles. Et il n'est pas unique de son espèce. Le courant d'humanitarisme, qui s'était parfois manifesté durant la guerre de sept ans et qui avait touché les généraux de la royauté finissante, semble arrêté, perdu, évanoui. Les Autrichiens de Bohême pillent autant que les Français de Junot et les Prussiens de Brunswick ou de Schill, au sein de la patrie allemande — même à Leipzig (1) — se montrent aussi brutaux, aussi dévastateurs que les Bavarois de Lefebvre ou les conscrits de Masséna.

Et comment ne seraient-ils point pillards et forcenés lorsque leurs généraux leur montrent l'exemple de la plus scandaleuse rapacité; lorsqu'ils voient leurs maréchaux, Lannes et Bessières, tirer l'épée et sur le point de se battre en duel parmi les morts et les agonisants, le premier soir d'Essling?

Bien fournie en vivres, dans ses cantonnements, cette inconstante jeunesse s'ennuie et s'attriste. Le recrutement généralisé a saisi des milliers d'hommes qui ne voulaient point partir et qu'un long séjour dans les camps n'a pas dépaysés. Ils se sentent isolés parmi des étrangers dont ils ne parlent point la langue; ils éprouvent l'amertume de la patrie lointaine et ils cultivent naturellement leur nostalgie, en même temps que le souvenir de ce qu'ils ont commis leur donne le dégoût de leurs camarades et d'eux-mêmes. Pour tuer les jours, pour utiliser l'argent qu'ils ont acquis, ils jouent; ils volent pour jouer, ils volent pour se refaire une petite fortune; souvent la partie de mourre commencée au milieu des rires se termine à coups de stylet et la partie de cartes par des morts. Bientôt le jeu devient si frénétique et si dangereux qu'un ordre de Napoléon doit le proscrire, « car toute l'armée s'en mêle » (2).

(1) Gross, *ibid.*
(2) Castellane, *ibid.*

Cette démoralisation ne se communiquerait point aussi rapidement si, à l'égard des hommes, les officiers tenaient leur rôle de guide et de vivant exemple; mais les meilleurs d'entre eux sont exténués par quinze ans de guerre et ils en ont tant vu que leur fatalisme n'a plus de bornes; la plupart sont trop nuls pour s'en occuper et les plus distingués trop élégants pour s'en soucier. A la paix, leur indifférence du soldat se montre à nu, alors qu'ils l'accumulent sur les nouvelles frontières de la Bavière, qu'ils l'arrêtent dans une région dévastée avant qu'il s'en aille vers les tristes garnisons du Nord ou vers l'Espagne tragique. En février 1810, il en est auxquels on fait quitter à la hâte les noirs villages du Bohmerwald, envahis par six pieds de neige; ils traversent des rivières torrentueuses et le Danube à la hâte, y perdant plusieurs noyés; puis, se figurant la guerre rallumée, ils marchent jusqu'à Braunau, quarante heures de jour et de nuit dans la neige fondue et dans la boue jusqu'au genou. A Braunau, on leur apprend qu'ils doivent rendre les honneurs à Marie-Louise : elle passera dans quinze jours. Elle arrive, en effet, à la date fixée, « traverse les lignes des divisions qui bordent la route sans témoigner aucun sentiment de satisfaction ni de bienveillance », et le lendemain la troupe repart pour ses montagnes, grognant sur ses marches forcées (1).

Ainsi, chez les officiers et les soldats, la dépravation s'étend. Les premiers, à l'imitation de ce qui se fait en haut, obéissent aux suggestions de leur égoïsme; oublient les règles de leurs devoirs. Les seconds, d'un caractère moins formé, ignorent leurs droits d'hommes libres, méconnaissent ce sentiment de l'honneur qui maintient encore dans la vieille Garde le respect des chefs et qui faisait, en face de leurs gradés, la force des vétérans de la Grande Armée. Et, des deux côtés, la dignité s'affaisse, la solidarité se dissout. L'armée n'est plus qu'un chaos qu'un grand homme par instants débrouille, aux éclairs de son génie.

(1) D'Espinchal, Blaze, *ibid.*

II

En avril 1811, l'armée de Davout — 50,000 hommes — tient garnison dans les places de l'Elbe et dans les villes hanséatiques. Formés en régiments à trois bataillons ou à quatre escadrons, manœuvrant plusieurs fois par semaine, les soldats qui ont presque tous fait la campagne précédente et qui ont des cadres choisis, quoique en partie en semestre, sont des meilleurs. Mais les renforts qu'ils vont recevoir amoindriront leurs qualités.

A ce moment, il leur vient des régiments hollandais tellement encombrés de femmes que Napoléon prescrit de ramener le chiffre de celles-ci à l'ordonnance. En juin et juillet, des hommes des dépôts, parmi lesquels beaucoup « sortent des hôpitaux », les rejoignent en piteux état, mal armés, pourvus de vieilles gibernes et sans capotes. Un grand nombre d'entre eux « ne savent même pas de quel département ils sont », et durant leur trajet. vers le Rhin inférieur, près d'un dixième, des Belges, ont déserté. A Ryssen, « où les habitants leur fournissent des habits pour se déguiser », il en part 43 d'un seul détachement. En août les renforcent des Hanséates mélangés de Prussiens, parmi lesquels les hussards du 9e chevau-léger « sont animés d'un très mauvais esprit ». Davout pense qu'ils « déserteront dès qu'ils seront habillés et montés ». Puis, à la fin de l'été, ce sont les conscrits de 1811 qui surviennent et des réfractaires repris, de plus en plus nombreux. Par suite, les régiments sont portés à six bataillons entre lesquels les anciens sont également répartis (1).

Durant l'automne, l'armée s'instruit sous la surveillance rigide de Davout. « Les officiers supérieurs n'osent quitter le camp et venir en ville sans la permission de leur général de brigade. Les soldats eux-mêmes font justice des conscrits. » La moindre plainte de l'habitant amène des punitions exemplaires et parmi les baraques les volailles rôdent sans crainte. Des Espagnols arrivent;

(1) *Corr.*, 17728. — *Corr. de Davout*, 13 avril, 2, 30 août 1811. — Biot, *ibid.*

à leur usage, Davout fait organiser une messe militaire « où les Français iront ». Puis il vient des soldats punis que l'Empereur a trouvés dans les villes du Rhin et qui, selon lui, toujours indulgent dès qu'il s'agit d'avoir quelques hommes de plus, « ne méritaient pas d'être mis en prison » : ce ne sont point ceux-ci qui amélioreront l'armée. D'ailleurs, la désertion que les Prussiens « ne cessent en toute occasion de provoquer » et que facilite la proximité des côtes, se manifeste, bien que « les colonels peignent tout en beau »; le nombre des déserteurs est « beaucoup plus grand que Davout n'en accuse » et déjà un détachement du 129e (Hanséate) s'est révolté dans l'île de Baltrum (1).

Au cours des rigueurs de l'hiver, les camps sont abandonnés. Les troupes cantonnent dans les villes, chez l'habitant, dont les maisons sont numérotées pour que nul n'échappe à cet impôt. La Poméranie suédoise est envahie et l'armée entre dans les places « comme amie ». Là, elle fait rendre aux Suédois leurs cartouches, puis monte la garde avec eux, puis occupe seule les postes, « licencie les soldats poméraniens, sous prétexte qu'ils appartiennent à la Confédération du Rhin, enfin, le 5 mars 1812, désarme les Suédois eux-mêmes ». En même temps, les marchandises anglaises ou prétendues telles sont brûlées ou vendues à vil prix par des concussionnaires; la pêche sur les côtes est limitée, arrêtée par des formalités excessives, sous prétexte de contrebande, et l'armée à peine soumise à la discipline s'aperçoit qu'il pleut d'en haut les mensonges, la forfaiture, le vol et la plus basse tyrannie. Peu à peu, elle s'avance, s'étend dans la Poméranie prussienne où les cantonnements sont mauvais, le pays pauvre; où « les paysans cherchent à démoraliser les soldats » et quand ceux-ci sont hollandais ou hanséates y parviennent sans peine. Déjà fourmillent les réquisitions abusives; la division Morand « les pousse à un point impardonnable ». Déjà les officiers deviennent « insupportables quand on leur refuse du vin ». Déjà il faut réquisitionner pour la boucherie les bœufs destinés au labour, et lorsqu'il se trouve des généraux qui veulent laisser les charrettes et les chevaux du pays, « leurs officiers les accusent de protéger les Prussiens ». Le corps le plus discipliné ravage la zone

(1) *Corr.*, 18224, 18238. — *Corr. de Davout*, 8, 10, 24, 28 novembre 1812. — Dedem de Gelder, *ibid.*

où il marche à trois cents kilomètres du Niémen et trois mois avant a guerre (1).

Pendant ce temps, en bataillons nombreux, la France essaime ses régiments vers l'Est. Les premiers marchent vers la Prusse à grandes journées, défonçant les routes par leurs convois, se réapprovisionnant aux « magasins immenses » de Magdebourg. Où vont-ils? Ils l'ignorent. Beaucoup pensent qu'ils doivent « s'embarquer sur la Baltique pour passer en Angleterre ou dans d'autres pays plus éloignés ». Le quartier général, qu'une autorité — Larrey — se figure clore la marche, quitte Mayence le 8 mars et le 18 est à Erfurth; mais, derrière lui, d'autres convois s'avancent, qui encombrent Mayence, qui « défilent sans interruption sur le pont de Cassel » et sans arrêt franchissent les autres ponts du Rhin. Il vient la jeune Garde : les cadres complétés par des sous-lieutenants de Saint-Cyr et des sergents instruits au bataillon spécial de Fontainebleau ont reçu des conscrits vêtus de toute façon. On a choisi les sapeurs, puis on les a répartis dans les compagnies où les sous-officiers les ont « habillés en une heure »; le soir, ils ont vendu leurs vêtements civils, ils en ont bu le prix, et le lendemain ils marchent à peu près au pas derrière les tambours qui viennent des pupilles et dont quelques-uns « n'ont pas quinze ans »; après quelques semaines d'instruction, par Rouen ils vont à Bruxelles; des enfants les suivent : de Bourgoing, qui n'a pas vingt ans, emmène comme domestique « un enfant de quatorze ans, qui ne paraît pas en avoir treize »; à Bruxelles, chacun s'équipe et ceux qui ont des chevaux prennent « suivant la coutume un soldat pour le servir ». Comme eux, les pupilles de la Garde — des adolescents — traversent l'Allemagne, « ne font qu'une demi-étape et ont un séjour tous les quatre jours de marche ». Puis, ce sont des vélites et des tirailleurs de la Garde, venus de Castille; la vieille Garde, soigneusement équipée, dont les équipages sont beaux, le matériel d'artillerie superbe, mais qui emmène même ses malades à la chambre et qui fourbit ses canons avant d'entrer à Dresde, « ce que beaucoup d'officiers n'ont jamais vu de leur vie »; ce sont les régiments français d'Italie qui ont franchi les Alpes en plein hiver et qui sillonnent les routes du Tyrol — où toutes les maisons pos-

(1) *Corr. de Davout*, 31 mars, 6, 16 avril 1812. — Dedem de Gelder, *ibid.*

sèdent le portrait d'Höfer — de Bavière ou du Rhin. A Vérone « chaque maison ne renfermait à leur départ que des femmes en pleurs ». Ceux qui ont passé par Besançon ont été étonnés qu'on « n'y aimât pas l'Empereur ». Dans l'Est, ils n'ont observé que silence et froideur. « Il y a loin des femmes de Strasbourg aux tendres Italiennes, et il leur faut la solde et l'indemnité de route pour appuyer leurs qualités personnelles, » mais en Saxe « leur chemin est semé de roses, et jusqu'aux soldats du train tous ont à faire au rassemblement de galantes confidences ». A Francfort, à Erfurth, » on ne parle plus allemand que dans l'intérieur des familles : « sur les routes d'étape, le Français envahit tout; les équipages réglementaires ou non accaparent tous les chevaux, et, en avant des troupes déjà misérables, les officiers, les généraux étonnent les Prussiens par leurs uniformes fantaisistes : à la tête de ses cuirassiers, Doumerc rentre à Berlin avec, sur sa cuirasse, « une bonne et épaisse douillette de taffetas lilas, laquelle flotte agréablement sur la croupe de son cheval » (1).

Mêlés à ces Français, et marchant au même but, s'acheminent les étrangers : Polonais venus du fond de l'Espagne qui « parlent de revenir finir leurs jours » dans le Bordelais et qui font en charrette le trajet des Charentes à Versailles. A Paris, ils sont satisfaits de rencontrer parmi les Invalides des camarades disparus et ils prennent Napoléon sur sa colonne « pour un saint quelconque ». Après avoir fourni des cadres pour de nouveaux bataillons, ils traversent la Lorraine mécontente du continuel passage des troupes; ils courent en voiture de Hanau à Posen. Italiens sortis de l'extrême corruption de Venise; Illyriens venus en hâte des pays ultramontains; Croates qui passent par Dijon et que l'Empereur veut voir à Paris, « car cela peut être d'un bon effet et empêcher peut-être quelques désertions; » Espagnols et Portugais; Wurtembergeois qui subissent dans les duchés saxons une affreuse bourrasque de neige et qui déjà n'ont presque rien trouvé à manger en Thuringe, puis qui s'arrêtent chez les Vendes « dans des cantonnements pitoyables »; Suisses dont les Allemands se plaignent entre tous; Bavarois trop jeunes suivis d'une foule de traînards; Westphaliens « chez

(1) *Corr.*, 18336. — Brandt, Coignet, Bourgoing, Larrey, L. Montigny, Bourgogne, Pion des Loches, Combes, *ibid.* — Stiegler, *le maréchal Oudinot.* — Masson, *Napoléon et son fils.*

esquels persiste l'esprit prussien » et qui traiteront sans merci la Pologne. A certains jours, dix mille, quinze mille hommes, sont logés dans la même ville; le cantonnement abandonné par les uns est repris par les autres, et souvent, dans la cohue des races, dans la mêlée des langues, les ordres et les contre-ordres les font se superposer, envahir de divers côtés les mêmes rues et les mêmes maisons, ce qui donne aux Allemands « l'occasion de relever de nombreux traits entièrement à l'honneur du soldat français » (1).

En mai, le pays entre l'Oder et la Vistule est couvert de troupes; l'armée d'Italie cantonne six semaines en Silésie, bien nourrie, chez des habitants hospitaliers que les soldats aident dans les travaux de la culture, et auxquels, peut-être, « ils sont plus avantageux qu'à charge »; l'armée de Davout touche à la Vistule. Les Polonais se recrutent; beaucoup d'entre les nouveau-venus désertent : « si leurs chefs voulaient suivre le procédé habituel, ils perdraient le tiers des hommes. Ils font donner à chaque déserteur de cinquante à soixante coups de baguette et cela suffit. » Posen qu'ils remplissent est surchargée d'autres troupes « qui ignorent encore le but de la campagne » et quoique personne n'y fasse des vœux pour le retour de la domination prussienne, « on se rappelle avoir été plus heureux en ce temps-là. » A la fin de mai, « il n'y a qu'un tiers de nouvelles recrues complètement habillées; » l'Empereur s'en montre mécontent et donne l'impression de n'être « ni affable, ni aimable, ni abordable ». Et derrière ces armées disséminées pour lesquelles les tambours assourdis et les fifres mélancoliques chaque soir battent et sonnent la retraite, s'avancent des convois de voitures à deux roues attelées de bœufs, accourent les retardataires venus d'Espagne, se précipitent les courriers porteurs de dépêches qui laissent aux relais « à peine le temps de rafraîchir les chevaux » et dont les carrioles légères sont surchargées « de pots de moutarde, de toute espèce de sauces et de cosmétiques dont ils font un fructueux débit aux amateurs du quartier général ». Et plus loin encore, 65 bataillons de réserve se dirigent vers Magdebourg, vers Munster, vers Utrecht et sur les villes du Rhin (2).

(1) *Corr.*, 18247. — Brandt, Gross, de Suckow, Bignon, L. Montigny, de Chambray, Berthezène, *ibid*

(2) *Corr.*, 18701. — Brandt, Bourgoing, Combes, Larrey, Girod, Castellane, *ibid.*

En juin, à travers la Pologne, l'armée s'ébranle. Elle doit emporter vingt jours de vivres sur des voitures qu'elle n'a pas en suffisance et quatre jours sur le sac des hommes pour subsister au delà du Niémen. Davout en a déjà rassemblé : il accumule les tonneaux de farine et de viande salée; il fait du biscuit pendant qu'une partie de ses troupes se fatigue à fortifier Dantzig. En passant, il enlève les subsistances de la Prusse orientale; il saisit tout le riz qui se trouve à Kœnigsberg, et si le logement de ses troupes est médiocre ou mauvais, l'abondance de nourriture les empêche de se plaindre. Mais ceux qui le suivent sont plus mal traités. Dès le commencement de juin, les magasins de Thorn sont vides; aux environs, la cavalerie a tout consommé et l'on fauche les prairies, l'orge, le blé, l'avoine en herbe. Aussitôt qu'on s'arrête, l'établissement des camps cause la destruction des villages et l'entretien des feux fait saccager les bois. L'armée d'Italie, dans ce désert, montre « ses hommes et ses chevaux harassés »; elle fait des marches sans but, des contre-marches irritantes et, souvent, « partie à la pointe du jour, revient coucher à une demi-lieue de son cantonnement ». Les Bavarois vivent de réquisitions. On n'entend « que des cris sur les excès commis par l'armée de Jérôme ». Les traînards encombrent déjà les routes. Dans la jeune Garde quelques hommes désertent, et la vieille Garde, qui s'avance à marches forcées, ne se rétablit que par le repos qu'on lui donne à Kœnigsberg (1).

Comment maintenir l'ordre dans une semblable armée où « chacun fait ses provisions, augmente ses bagages »; où la cour « donne l'exemple de cette funeste manie » et emmène plusieurs milliers de chevaux? Un corps prussien vient de s'y adjoindre. Les langues, les aspirations des peuples y sont différentes; les Français y sont mêlés à un nombre supérieur d'étrangers, et, parmi ces Français, un quart des hommes nouveaux conquis est dépourvu de patriotisme, un dixième provient des réfractaires, avance à grand'peine, demeure suspect et tremble devant un code d'airain : ils n'ont point la force sereine des soldats de l'an XIV ni même l'enthousiasme fragile de 1809 et les officiers qui les entraînent sont des braves plus fatigués que jamais ou appartiennent à cette

(1) De Chambray, Dedem, Girod, Boulart, Bourgoing, Combes, de Pradt, Coignet, Larrey, Noel, *ibid.*

jeunesse noble et militaire qui « se précipite vers cette entreprise avec l'assurance du succès, l'appétit de l'avancement et la voracité des dotations » et qui a derrière elle Azincourt et Pavie. Vers le Niémen, gêné par les convois, obligé par les parcs qui encombrent les routes à de grands détours ou à de longues stations, le soldat subsiste à peine quoique suivi de fourgons pleins et il se dissémine pour trouver sa nourriture ou pour recueillir les fruits des réquisitions de bétail, de chevaux, de grains, dont on frappe la contrée. Parmi ce désordre, il maraude, il pille, il traîne, il déserte. Dès le 22 juin la désorganisation s'étend à un tel point que Napoléon doit créer dans chaque corps d'armée « une commission préventive devant laquelle sera traduit tout soldat absent, tout maraudeur et tout pillard. Elle les condamnera à mort et la sentence sera exécutée dans les vingt-quatre heures ». Si on lui obéissait, il faudrait fusiller le quart de l'armée. De plus, il forme des colonnes mobiles de 50 Français et 200 habitants à Mariampol, Kœnigsberg, Varsovie, Posen, Dantzig, Elbing et Berlin ; il prescrit aux commandants de place sur la Vistule d'arrêter tous les isolés. Et cela est d'autant plus nécessaire qu'avant l'entrée en campagne les régiments se fondent. Berthezène calcule qu'il reste 2.500 hommes en moyenne aux régiments d'infanterie et 650 aux cavaliers. Le 4e tirailleurs de la Garde qu'il commande « n'en a que 400 » (1).

Le 23 juin, l'Empereur arrive dès l'aube auprès du Niémen et le lendemain, vers 2 heures du matin, commence le passage, qui durera huit jours. D'abord, les fantassins de Friant, qui se sont égarés durant la courte nuit. Ils ont, dans ou sur leur sac, leur grande tenue, deux chemises, deux paires de souliers avec clous et semelles de rechange, quelques ustensiles de propreté, une bande à pansement, de la charpie, soixante cartouches, quatre livres de biscuit et dix de farine. En bandoulière, ils portent un sac de toile contenant deux pains de trois livres. Avec leur fusil, leur briquet et leur giberne, ils ont près de soixante livres sur le corps. Ils passent lentement, rompant le pas pour ne point ébranler le pont et si leurs tailles se redressent en défilant devant l'Empereur, elles se courbent bientôt sous leur pesant fardeau. D'autres suivent,

(1) *Corr.*, 18856. — De Pradt, de Suckow, Berthezène, *ibid.* — Le 30 juin, le 129e n'a plus que 600 hommes sous les armes ; le régiment d'Illyrie compte 800 traînards. (Fabry, *Campagne de Russie*, lettre de Ney à Berthier, 30 juin.)

que les moustiques et la chaleur ont empêché de dormir. Et, en même temps, sur les autres ponts des colonnes se pressent, moins chargées et déjà plus lasses : Wurtembergeois de Ney qui « marchent depuis quarante-huit heures, jour et nuit, sauf un repos de quelques heures » ; Polonais aux uniformes troués que des officiers supérieurs même portent avec fierté comme « assez bons pour se faire tuer dedans » ; puis voitures de Davout, innombrables, de toute forme et de toute provenance. Le 25, la Garde franchit le fleuve : les grenadiers à cheval « aux longs manteaux blancs, aux immenses bonnets à poil, tenant par la bride leurs grands chevaux noirs, dans un silence profond » ; les chasseurs aux montures harassées, les fusiliers qui traînent et dont les figures amaigries montrent un enthousiasme passager. D'autres corps d'armée la suivent. Le 29, l'armée d'Italie ne fait que commencer l'invasion. Le premier jour, autour de l'Empereur qui a prescrit ce passage brusqué, tel celui qui précéda Wagram, « il règne un morne silence et presque de la consternation ». Seuls, à la sortie des ponts, les soldats poussent des cris de joie « comme s'ils voulaient dire : Nos officiers ne nous puniront plus lorsque nous nous ferons servir chez le bourgeois » et ils ont raison de le croire, car on ne les a contenus en Prusse qu'en leur disant : « Sur la terre russe on prendra tout ce qu'on voudra. » Mais ils composent la partie la plus mobile de l'armée. Derrière les divisions, derrière les corps d'armée, suit une file inextricable d'attelages qui roulent mal et qui s'entrechoquent. De ce chaos de fourgons, de charrettes, les domestiques, ou les soldats déguisés qui en tiennent lieu, essayent de tirer les chevaux de main, les voitures de leurs chefs et de rejoindre les régiments. Au delà des ponts, les calèches saisies au passage par les officiers d'état-major courent à travers champs et de jeunes aides de camp fatigués « y dorment du matin au soir durant les premiers jours de marche » — tel Girod qui partit de Cordoue le 1er mai — ou de vieux généraux s'y installent, même des colonels, comme ce M. de la Nougarède, qui est goutteux et s'y tient constamment, « triste manière d'aller pour le chef d'un régiment de cavalerie légère ». Et mêlés aux troupes, il s'avance des originaux, tel ce parent du général Desaix « qui chasse tout le jour sur le flanc des colonnes en marche, parfois s'égare, mais dans quelque bivouac qu'il se présente est sûr d'être bien accueilli en offrant

son gibier en échange de l'hospitalité qu'il reçoit » ; il se presse des cuisiniers artistes et des gâte-sauce maraudeurs — parfois espions des Russes — des cantinières en surnombre, des mercantis de toute race et de tout poil, des voleurs qui flairent les batailles futures comme des hyènes humaines, et des enfants perdus qu'attirent les uniformes ou que charment les musiques (1).

Le fleuve franchi, l'avant-garde ne voit personne; elle découvre à peine des traces d'hommes parmi la contrée immense et désertée. Elle s'y étend et, pour bivouaquer, s'y entasse. A la recherche des vivres, des soldats se perdent, trompés par l'uniformité des paysages, étreints par le silence, et beaucoup sont réduits à boire l'eau saumâtre et puante des mares, à manger le biscuit qui leur reste ou la farine qui les surcharge. Ceux qui les suivent, le lendemain, voient le pays « tout dévasté, de riches récoltes foulées, d'antiques arbres abattus. Des hameaux, des villages entiers bâtis en bois, renversés, ont presque entièrement disparu. La paille, les portes, les volets, les meubles, tout s'emporte au bivouac ». Les derniers venus « se croient dans un cimetière. Pas un être vivant à l'horizon; pas un habitant dans les villages. Aucun oiseau ne s'envole devant eux ». Davout doit utiliser les ressources accumulées sur les voitures. Kowno, occupé par une colonne, est réservé à la Garde. Les vivres y manquent; les transports n'y parviennent point; « le soldat s'y livre à la maraude par la plus affligeante nécessité et ravage les environs » ; les boissons glacées qu'y servent les moines font beaucoup de malades. Au sortir de la ville, un vieux Polonais, le comte Prozor, arrête l'Empereur, se plaint qu'on pille sa maison. Napoléon la fait cerner, envoie les maraudeurs au grand prévôt pour qu'ils soient fusillés, mais beaucoup s'échappent et l'officier qui les convoie laisse partir les derniers parce qu'ils « manquaient absolument de vivres et qu'aucune distribution ne leur avait été faite ». Dès le 26 juin, Davout recommande à Gudin de visiter les sacs et de fusiller un maraudeur mauvais sujet. Mais, quoi qu'il fasse, il est impossible de contenir le soldat exténué par des marches commencées à deux heures du matin, parfois finies à

(1) L. G. F., *ibid*, lettres de Berthier, 25 juin 1812. — Soltyk, de Dedem, de Ségur, Girod, Fezenzac, Pion des Loches, Marbot, Castellane. *ibid*. — Duverger, *Mes aventures dans la campagne de Russie* (dans Bertin, *Campagne de 1812*).

huit heures du soir, et trempé jusqu'aux os par les pluies d'orage. A la lourde chaleur succèdent les coups de tonnerre, les cataractes d'eau, et le souci de se sécher fait brûler les maisons qu'épargnerait la seule cuisson des aliments. Par suite de l'absence de guides et du manque de cartes — il n'en existe qu'une par division et les colonels de cavalerie légère en ont d'insuffisantes, qui contiennent « la Sibérie, même le Kamtchatka » — l'armée reste toute sur la grand'route. Or les Russes en retraite ont déjà dévasté les abords de celle-ci. L'avant-garde ne peut manquer de l'anéantir. Cependant elle atteint Vilna, affamée ; elle y prend des vivres, même dans les faubourgs, quoique Davout y veille, y fasse exécuter « par les soldats de son peloton » un sous-officier qui y saisit une poule, et, comme les convois traînent, n'arrivent pas, elle n'a que les Juifs comme ressource — les Juifs partisans des Russes, qui ne cèdent des vivres qu'argent comptant et qui obligent les plus honnêtes à se demander comment avoir de l'argent, comment en prendre. Derrière, parfois très loin — les Italiens n'ont pas encore franchi le Niémen, — vient le reste de l'armée par des chemins devenus mauvais, auprès desquels les abris n'existent plus. Les chevaux, sans avoine, nourris de seigle vert, succombent sous la pluie, sous les grêlons, durant les nuits courtes et glaciales. Il en meurt peut-être le tiers, parmi lesquels beaucoup étaient déjà fatigués, car on compte sur les chevaux ennemis comme dans les guerres précédentes. A l'artillerie d'une seule division, 160 succombent avant Vilna ; les régiments de Wathier en perdent 300. Les bords de la route en sont parsemés, qui se décomposent, et Pion des Loches qui, un jour, essaye d'en savoir le nombre, arrive à mille « et se lasse de les compter ». Ceux des batteries auxiliaires recomplètent les attelages de la Garde, mais le reste de l'artillerie s'en passe ou met à leur place de rares chevaux du pays, faibles et étiques. A chaque bivouac il reste des cadavres de soldats « qui ne peuvent supporter les monstrueux orages » et qui, privés de sommeil, dépourvus de vivres, se sont laissé mourir. Les flanqueurs de la jeune Garde qui, depuis Saint-Denis, n'ont eu un jour de repos qu'à Mayence et qu'à Marienwerder sont à moitié détruits. « Les marches extraordinaires jointes aux grandes privations éclaircissent les rangs dans des proportions inattendues. Des milliers d'hommes disparaissent. Des centaines se donnent la mort.

ne se sentant plus capables de supporter une pareille misère. Chaque jour, on entend des coups de feu partir isolément dans les bois voisins de la route. On envoie des patrouilles pour avoir des renseignements, et elles reviennent en disant : c'est un cuirassier, un hussard ou un fantassin, un Français ou un allié qui vient de se suicider ». Dans tous les rangs, la misère travaille et, parmi les faibles, fait sa moisson (1).

Aux premiers cavaliers qui se présentent, les dames de Vilna « en grande toilette, jettent par les fenêtres des fleurs et des biscuits ». Napoléon, qui y rentre le 28, à neuf heures du matin, est accueilli avec enthousiasme. La richesse de la ville « contraste avec l'aspect sombre des bivouacs et la désolation qui les environne. » Mais avec lui, derrière lui, arrive l'armée immense, où fantassins, cavaliers, se pressent et se précipitent, où des artilleurs ont déjà des bœufs à leurs caissons, où, dans certaines fractions, « la réserve de la batterie, qui ne doit jamais être à plus d'une lieue, est déjà à vingt. » Les faubourgs pillés, les soldats mangent les environs, fauchent la récolte en vert à cinq lieues à la ronde ; ils « se répandent dans les bois et forcent les habitants qu'ils y trouvent à leur indiquer leurs cachettes ». Par des chaleurs « excessives et beaucoup plus fortes qu'en Espagne », ils vident les glacières, et, dans l'attente du semestre « de froid aussi excessif » qu'on leur promet, au sein de ce « piteux pays pour faire la guerre », les braves « chantent sur leurs deux doigts de paille et ne se privent pas de boire le schnaps ». Le désordre, le bouleversement de la contrée « paralysent les bonnes intentions des Lithuaniens ». Les membres de la députation polonaise qui viennent à l'Empereur courent les plus grands dangers : « on leur demande des vivres, même de l'argent, d'une manière qui ne permet pas de refuser », et cela refroidit leur ardeur. Un sous-préfet est dépouillé par les soldats et « il arrive presque nu à la ville qu'il doit administrer ». Une multitude de « 50,000 traînards saccage et pille tout, non seulement sur la route, mais encore en divergeant sur les flancs de l'armée où ils portent la terreur et le découragement ».

(1) *Corr. de Davout*, 25, 30 juin 1812. — L. G. P., *ibid.*, lettre de Davout à Gudin, 28 juin, et lettres du 23 au 30 juin. — Souv. de Dedem, Lejeune, Ségur, Saint-Chamans, Coignet, Boulart, Pion des Loches, Noël, Marbot, Castellane, Fezensac, Combes, Larrey, Bertin, Berthezène, de Chambray, *ibid.*

Une partie des chevau-légers polonais de la Garde veille sur les châteaux, et cela n'empêche point ceux-ci de subir le sort commun. Ney a sous ses ordres beaucoup de soldats « qui commettent des crimes »; Oudinot, la brigade portugaise « qui se livre au vagabondage le plus dégoûtant et dont il ne peut se promettre aucun service en campagne ». Au bout de quelques jours, il faut sévir, créer trois colonnes mobiles pour assurer les communications, envoyer partout des gendarmes pour arrêter les auteurs d'« horribles dégâts », appeler 2,000 gendarmes d'Espagne, « force répressive contre l'armée », écrit Berthier à Clarke, et « créer à Vilna un dépôt pour 10,000 isolés : Aucun n'en sortira; on leur donnera ration entière, la demi-ration ne pouvant nourrir ni contenter le soldat », on les fera baigner et on les exercera jusqu'au départ. Ainsi, dès ce moment, après deux semaines de campagne, l'armée s'est égrénée à demi. Les vivres sont restés en arrière, dans la boue des chemins, ou se sont moisis, gâtés, perdus. Les Polonais, qui opèrent chez eux, et qui, par suite, ont d'exceptionnelles facilités d'existence, « vivent sur le pays » — et l'on sait ce que cela veut dire. Dans les rangs, la misère semble à son comble et les habitants, qui se sont écartés des Russes, se sauvent, fuient l'armée qui leur était sympathique, portent en avant d'elle le bruit de ses horreurs et la font un épouvantement (1).

Tandis que la vieille Garde se repose à Vilna et que la jeune Garde s'y exerce, tandis qu'une partie de l'armée se presse aux alentours et y bivouaque, la cavalerie de Murat pousse vers l'Est et le corps de Davout, en marche forcée, se précipite sur Minsk. Les chevaux meurent et ceux de l'ennemi, qui les remplacent, paraissent si faibles qu'ils semblent toujours près de succomber sous leurs cavaliers. « Tous les villages ou, mieux, toutes les granges sont abandonnés. » Les Russes, en se retirant, « ne laissent rien,

(1) *Corr.*, 18942, 19951. — L. G. F., *ibid.*, lettres du 1er au 9 juillet. — Dupuy, Soltyk, de Chambray, Fezenzac, Castellane, Lejeune, *ibid.* — Lettres du capitaine Rattier (*Revue rétrospective*, 1893). — Sauvage, *Relation de la campagne de Russie.* — Pour étrenner ses épaulettes de lieutenant, Coignet doit conduire 700 de ces isolés dont 133 Espagnols au 3e corps. Il part « avec un tambour et un petit musicien qui marche à la droite de la colonne, sa petite épée à la main ». Dans les bois ils se débandent. Tandis que Coignet pousse les traînards, la tête trouve une clairière et y bivouaque. Le lendemain, les hommes voient des vaches, ils « prennent leurs gamelles et les vont traire ». Dans un bois incendié les Espagnols s'enfuient, tirent sur leur chef. Des cavaliers, plus tard, les ramèneront sur des charrettes et on en fusillera quelques-uns.

absolument rien » ; chacun le constate et s'en étonne. La chaleur, la poussière qui monte des terrains sablonneux, « le vert qui soutient les chevaux, mais ne leur donne pas de nerf », tout contribue à harasser les hommes et à ruiner les montures dont les marais ou les bois noirs, d'apparence impénétrables, limitent le champ d'action. L'infanterie de Davout, plus encore, souffre de la chaleur; elle éprouve sa petitesse et son néant en face des espaces vides que limitent les sapins sombres ou les bouleaux blancs, rideau derrière lequel elle soupçonne une vie ignorée de l'Occident, confuse et mystérieuse. La poussière l'aveugle; le pain qu'elle reçoit, vieilli, moisi, n'est pas mangeable, et, pour vivre, elle traîne sur la route, se répand sur les flancs. Lejeune, le chef d'état-major, possède une vache attachée à son fourgon; de son lait, le soir, « il offre une glace à la crème aux Altesses Sérénissimes », et, en la savourant, il perd de vue les misères du soldat. Mais celui-ci, qui les ressent et qui en est écrasé, se désagrège. Le 33e léger (hollandais), dont les hommes « ne passent pas pour de très bons marcheurs », est presque anéanti, et Davout fait défiler devant lui, « la crosse en l'air », le reste de ce régiment, punissant dans sa colère l'élite qui garde son rang et « produisant un très mauvais effet ». A Minsk, le maréchal avoue « beaucoup de traînards »; il y fait fusiller trois soldats, des hommes du 108e que leur colonel croit bons et qu'il choisit pourtant parmi les traînards, par obéissance passive. En effet, à chaque compagnie, il manque une vingtaine d'hommes. Un régiment allemand, formé à 3,600, n'en conserve que quelques centaines que Davout « fait manœuvrer la crosse en l'air », et, dans la ville même, dont les habitants ont empêché les Russes d'incendier les magasins, les cuirassiers forcent les portes de ceux-ci et les pillent, pendant que le maréchal assiste à un *Te Deum*. Après ce repos réparateur, mêlé de maraudes, attristé par les exécutions, le corps d'armée sauf le 33e léger laissé à Minsk, car Davout « ne peut compter sur de la canaille pareille », reprend sa marche vers la Bérézina, par des marais où les soldats saisissent un très grand nombre d'oies sauvages, par des forêts d'où les Polonais emmènent, dans leurs rangs, « plusieurs ours avec eux » (1).

(1) L. G. F., *ibid.*, lettres des 2, 4. 8, 11, 12. 13 juillet. — Lejeune, Thiébault, Sauvage, Brandt, de Dedem, Girod, *ibid.*

En arrière, l'armée s'avance, mêlée à cette cohue d'employés que Napoléon voulait passer en revue le 10 juillet, quand une pluie d'orage l'en empêcha. Les troupes de Ney, par suite de l'effort donné, des vivres mauvais, de la glace qu'elles consomment, sont atteintes de dysenterie « et, en un clin d'œil, un hôpital se trouve rempli ». En marche, la poussière irrespirable les étouffe. « Quand un régiment a le malheur d'être à la gauche d'une de ces formations profondes — ils vont en colonne demi-ouverte, par peloton, c'est-à-dire en colonne à demi-distance par compagnie — il avale toute la poussière, et, pour éviter les erreurs de direction en plein jour, on place à la tête de chaque bataillon un tambour qui, sans discontinuer, bat la charge ». Les Wurtembergeois et les Portugais « ne savent ni marcher ni se faire vivre ». Les Bavarois, dont les chaussures de rechange sont restées à Posen faute de chevaux, se font des semelles en peau de vache et s'égrènent sur le chemin. Les Suisses laissent traîner les trois quarts de leur monde, parmi lesquels beaucoup désertent, qui sont déjà d'anciens déserteurs imprudemment rengagés. La Garde, qui suit la route « que l'avant-garde vient d'achever de dévorer », souffre autant que les autres corps. Le tiers de l'armée disparaît; mais le reste, lorsqu'il croit atteindre les Russes, montre un « enthousiasme extraordinaire », malgré le seigle torréfié qu'on lui donne en place de riz, malgré les pillages, même des troupes envoyées dans les villes « pour le bon ordre », et malgré la pluie qui tombe le 23 juillet durant toute la journée. D'ailleurs, les Russes sont aussi éprouvés : souvent « on leur donne une poignée de biscuit pour trois jours ». Ils manquent de souliers; ils ont beaucoup de malades, et leur retraite, à certains jours précipitée, les fatigue et les use presque autant que se lassent et que s'épuisent leurs adversaires (1).

La bataille semble devoir finir les souffrances par la mort ou par la victoire. Les soldats l'attendent et la désirent, aussi bien ceux qui conservent leur place dans le rang que ceux qui convoient les bagages ou qui veillent sur les mulets ou les cantines chargées de vivres de l'Empereur. Après le combat d'Ostrowno, ils croient l'avoir et s'y préparent, sauf les administrateurs qui reculent en débandade et sèment l'alarme sur la route. Un ravin profond les

(1) *Corr.*, 19470. — L. G. F., *ibid.*, lettres des 15, 23, 24, 25 juillet. — De Suckow, de Ségur, Fezenzac, Berthezène, Soltyk, Larrey, de Dedem, *ibid.*

sépare de l'ennemi, dont ils voient les lignes. Mais le lendemain, à l'aube, « tout a disparu comme par un effet magique ». Le camp russe qu'ils envahissent leur paraît d'une telle irrégularité, si désordonné, qu'il « leur est impossible d'estimer le nombre d'hommes et de chevaux qui ont bivouaqué dans cet endroit ». L'incendie des magasins de Witepsk, où la Garde pénètre en grande tenue, « attriste tous les visages », et, jusqu'à trois lieues au delà de la ville, l'incertitude est extrême sur le chemin suivi par l'ennemi : il n'y reste « pas un cheval mort, pas une charrette, pas un traînard ». L'armée — même la Garde — depuis plusieurs jours sans distribution croit s'y remettre de ses fatigues, et l'Empereur, en rassemblant les notables, leur demande « des fourrages et surtout du pain ». Ceux-ci ne se précipitent point pour se conformer à ses intentions et il leur dit : « Je vois qu'il n'y a plus de Polonais ici; ce pays n'est plus polonais », ce qui navre, dans leur patriotisme, les officiers de cette nation. Aussi, ne se fait-il aucune distribution. Les régiments doivent « organiser la maraude pour se procurer des bœufs et du blé qu'on doit ensuite moudre, pétrir et cuire ». Napoléon, malgré ses immenses travaux, chaque matin passe la revue des troupes sur une place « qu'on vient d'agrandir en abattant quelques édifices inutiles » et il voit les isolés, les convalescents sortis des hôpitaux, les détachements composés « en grande partie de traîneurs, opprobre et lèpre des armées », qui, après le défilé, sont conduits à leur régiment. Quelques détachements de la Garde paraissent à ces revues « comme pour servir de modèle par leur bonne tenue, leur ensemble dans l'exécution des mouvements et leur discipline ». De plus, il visite les fours qu'il a fait construire, il goûte le pain et souvent « il envoie du vin de sa table au factionnaire le plus près de lui ». Mais ce pain est mal pétri, mêlé de son et en trop faible quantité. La bouillie de seigle qu'on y ajoute, l'excessive chaleur qu'on subit et la fraîcheur des nuits étendent les ravages de la dysenterie. « Le pays ruiné, et, de sa nature peu fécond en ressources », bientôt cesse de fournir aux besoins de l'armée et pour celle-ci la famine s'ajoute à ses misères. Les officiers songe-creux et les grognards murmurent. Des colonels, en présence de la fonte de leur régiment, pensent : « l'armée est perdue. » Tous sont d'autant plus mécontents qu'on vient de leur prescrire d'emporter des vivres pour

quinze jours, « alors qu'ils n'en ont pas pour vingt-quatre heures » et qu'ils vivent « d'industrie et à la journée ». Pendant cet arrêt, le corps de Davout continue d'avancer. Durant ses étapes, malgré « la discipline de fer » qui y règne, « la moitié des soldats ne reste pas dans le rang, bien qu'il n'y ait que quatre heures de route. Ils suivent en petites fractions à pied, à cheval, et même en kibitka » (1).

Les brigades de gendarmerie et les nouveaux gendarmes lithuaniens ayant battu les villages, ramassé les traîneurs et remis des milliers de maraudeurs dans le rang; la cavalerie, « affaiblie par les fatigues et par le peu de soin qu'on en prend », s'étant un peu remise, la marche de l'armée, « épurée par le malheur », recommence. A l'avant-garde, la cavalerie dont les reconnaissances sont toujours infructueuses, de nouveau s'épuise « par l'insouciance et l'égoïsme des chefs chargés de veiller à ses besoins ». Des officiers ne s'y nourrissent qu'avec l'argent que leurs domestiques trouvent dans les poches des morts et, avant d'atteindre le Dnieper, il est des escadrons qui, « une semaine durant, ne mangent que du cheval grillé ». L'infanterie, étendue sur un front de 200 kilomètres, reprend la route unique, enveloppée d'une nuée de maraudeurs « que les paysans de la Russie blanche guident souvent dans leurs recherches pour piller les châteaux et même pour y prendre leur part de butin ». Peut-être Napoléon eût-il pu, en utilisant les passions de ceux-ci, « allumer une révolte s'il eût proclamé la liberté du peuple » ? Sur la route, l'armée « passe comme un torrent dévastateur; les récoltes sont foulées, les maisons dépouillées et souvent démolies — le soldat éventrant avec sa baïonnette tout ce qui est maçonné de frais; la négligence fait même éclater quelques incendies qui réduisent en cendres des bourgades entières ». La Garde pille. Les fantassins portugais « s'en vont isolément sur leurs petits chevaux russes, une oie suspendue à l'arçon de leur selle ». Des isolés, des

(1) Soltyk, de Dedem, Gourgaud, Dupuy, Boulart, de Ségur, Larrey, Coignet, de Suckow, Combes, Bourgoing, *ibid.* Martens, Lossberg, dans Fabry, *ibid.* — Napoléon est trompé sur les effectifs d'une extraordinaire façon. De Dedem se dispute avec Friant parce que celui-ci veut qu'il porte « le 33e de ligne à 3,280 hommes alors qu'il en a au plus 2,500 ». Le colonel du 33e rédige la situation telle que le second la désire et dit au premier : « Je ne veux pas me brouiller avec le général Friant. Croyez-vous que le maréchal ne le sache pas ? Il faut les laisser faire ».

traînards s'arrêtent sur les flancs des colonnes et les laissent aller; auprès d'eux les officiers « passent indifférents ». Les Hollandais « gagnent le spleen... ils regrettent leurs habitudes méthodiques et n'ont ni l'esprit de conquête et de domination, ni la gaieté qui distingue les Français ». En queue l'équipage de pont « souvent arrêté marche avec une lenteur désespérante »; les soldats, que chacun emploie à titre de domestiques, se perdent parmi la file des bagages. Et, tandis qu'il est difficile de se retrouver dans l'armée par suite de la confusion des langues, et dans le pays, à cause de l'ignorance des noms de lieux « et de l'absence des paysans comme guides », les Russes se retirent, insaisissables, décelés par leurs seuls déserteurs, et lorsque, comme à Krasnoï, ils résistent durant le jour, ils disparaissent, s'évanouissent durant la nuit (1).

Smolensk devrait être un centre de ravitaillement et, parmi cette médiocre contrée, une oasis. Mais dans les plus beaux palais, les Russes laissent « des machines incendiaires qui font successivement éclater le feu dans différents quartiers ». Pour atteindre leur bivouac, les soldats qui, le matin, « se précipitaient sur les gourdes des grenadiers ennemis presque vidées et sur leurs poches pleines de pommes vertes cueillies dans les vergers », passent sur des ruines fumantes et contournent des fournaises. La Garde rentre et défile, musique en tête, parmi ces débris, « n'ayant qu'elle-même pour témoin de sa gloire ». Toutefois, si le pain et l'avoine sont rares, les confitures, les sucreries, le thé, les liqueurs abondent. Le soldat s'y excite et s'y grise. Entre les restes de la ville, l'armée devient — aux yeux de Stendhal qui vit au milieu des administrateurs et en contact avec les traînards — « un océan de barbarie où tout est grossier, sale, puant, au physique et au moral ». Et partout où elle s'étend, le souci des nécessités de la vie dirige ses entreprises et guide ses investigations (2).

Derrière l'ennemi, les Cosaques « emportent tout ce qu'ils peuvent des villages, en chassent les habitants qui se réfugient dans les forêts, et y mettent le feu ». Si les Français arrivent trop tôt, leur artillerie lance des bombes incendiaires « qui atteignent le

(1) Dupuy, Soltyk, Combes, Girod, Castellane, Ségur, de Suckow, de Dedem, Boulart, *ibid.* — *Quelques notes*, par un capitaine de chasseurs à cheval dans Bertin, *ibid.*

(2) Bourgoing, de Ségur, de Dedem, *ibid.* — Stendhal, *Journal.*

même résultat en embrasant le toit en paille des maisons ». Par suite, la cavalerie, qui se déploie et se reploie chaque jour, que la grande chaleur écrase et qui ne trouve « qu'un peu de chaume sur les toits et de la glace dans les caves », diminue avec une effrayante rapidité. Elle s'use d'autant plus vite qu'elle demeure sous les armes pendant des haltes d'une heure ou deux, que des escadrons mis en grand'garde, par ordre formel, restent « trente heures sans débrider », et qu'en cette position, alors qu'ils sollicitent des vivres, leur général — de Piré — répond : « Je suis chargé de vous faire battre, non de vous nourrir » ; elle s'use parce qu'elle bivouaque « en moulin à vent, sur des hauteurs arides et dénuées de toute ressource » et parce que le roi de Naples s'occupe beaucoup plus de lui que d'elle. Pour subsister, le long du chemin, « elle récolte les pommes de terre » — mais cela ne lui suffit point, et tandis que les Français, espérant mieux, vont de l'avant, les chevau-légers saxons ou bavarois, « jusque-là très braves » se débandent, et malgré les efforts de leurs officiers, repartent pour leur pays « avec armes et bagages ». En arrière de celle-ci marche l'infanterie qui l'appuie, et qui mange les restes des Russes et les siens; puis, fort loin, la masse de l'armée restée à Smolensk ou aux alentours six jours après la bataille. Il fait une chaleur d'Espagne. Nul ne se soucie des fatigues du fantassin : à Smolensk certains régiments de la Garde « sous les armes et prêts à partir à huit heures du matin, restent dans cette position et ne se mettent en marche qu'à sept heures du soir ». Sur la route très large, « ni ferrée ni entretenue », ou dans les champs voisins, l'armée s'avance, tantôt en colonne serrée par division, avec « environ 80 hommes de front » et sur trois rangs, enveloppée de grosse cavalerie et les voitures à l'un de ses flancs, sur plusieurs de front, tantôt à droite, la cavalerie à gauche et les bagages au centre. Sous les pas de tant d'hommes, il s'élève « une poussière si fine que l'on a peine à respirer et que l'on souffre horriblement des yeux ». Les uniformes « n'ont plus de couleur ». Les cavaliers eux-mêmes en ont « les yeux, les oreilles et les narines remplis et le visage encroûté ». Afin de s'en garantir, des soldats, avec des morceaux de vitre s'improvisent des conserves pour la vue, d'autres, le shako sous le bras, s'enveloppent la tête d'un mouchoir « avec juste une ouverture pour le nez » ; d'autres se couvrent de

feuillages, et c'est dans cet accoutrement qu'ils rendent les honneurs à l'Empereur, qu'ils s'arrêtent, lui font face, lui présentent les armes tandis que les tambours battent aux champs et que s'inclinent les rares drapeaux; c'est ainsi qu'ils l'accueillent par des vivats, sauf la Garde, auxquels c'est interdit. La soif devient intolérable. Les chevaux, dans les mares, se roulent avec délices, « malgré les efforts feints ou véritables de leurs cavaliers ». En passant, l'armée se dispute les bourbiers. « On voit des hommes se mettre à plat ventre pour boire, dans l'ornière, de l'urine de cheval ». Puis, au soir tombant, le bivouac s'installe « au milieu de champs couverts du plus beau chanvre », qui enivre, et, à la journée brûlante succède une nuit froide qui cause autant de maladies que la chaleur du jour (1).

Les nécessités de l'existence priment tout service. Le brave Scheltens, de garde avec douze hommes auprès des bagages de Bessières, s'est arrêté auprès d'un étang. Il en coupe la digue, il y pêche avec un filet improvisé, et « l'état-major fait ce jour-là un régal, comme eux tous ». Les maisons rares, qui d'habitude possèdent un four, sont envahies, et l'on y cuit un peu de farine, puis on laisse au départ les feux allumés et un nouvel incendie achève ce que les Russes n'ont pas détruit. Dorogobouje disparaît ainsi. A Wiazma, dont les magasins brûlent, Napoléon voit ses soldats occupés à piller de l'eau-de-vie; il « les accable d'injures et de coups de cravache », mais ne peut les arrêter, et « la négligence des Français qui vont pour faire du pain occasionne l'incendie du reste ». Le soir, dans la plaine, « on voit brûler jusqu'à dix villages en même temps », et les herbes sont si desséchées « que la terre s'enflamme quand on fait du feu dessus » et que des forêts sont réduites en cendre (2).

La morne uniformité de la route, les grands bouleaux mélancoliques, les sapins sombres et, à certains moments, l'étendue démesurée des espaces entrevus, rapetissent l'homme, l'attristent et le découragent. Il n'y a pas de vin, plus de bière, bientôt plus d'eau-de-vie, et l'eau manque à tel point qu'on a peine à s'en procurer pour la bouillie, la soupe ou la boisson. On ne se lave les mains et

(1) Lejeune, Dupuy, de Suckow, Combes, Larrey, Soltyk, Girod, Boulart, Vionnet, Brandt, de Ségur, Coignet, Bertin, *ibid.*

(2) De Ségur, Fezenzac, Vionnet, Girod, Soltyk, Scheltens, Larrey, *ibid.*

le visage que lorsqu'on trouve une rivière et il faut mettre des gardes à tous les puits pour empêcher les rixes autour « d'un peu d'eau saumâtre et bourbeuse ». Dans chaque bivouac, il reste des cadavres. Un matin, dans une brigade de la Garde, « on compte 49 morts d'inanition ». Au réveil les soldats partent en ordre ; mais, dès les premiers pas, leurs rangs desserrés s'allongent en files lâches et interrompues. Les plus faibles voient leurs camarades s'éloigner, et bientôt ils tombent désespérés auprès des chevaux qui, de fatigue et de faim, agonisent. Les routes, les lisières des bois en sont semées. Un grand nombre, « et ce ne sont point les moins déterminés », renoncent à leurs aigles et se détachent. Tandis que leurs camarades arrachent des épis de seigle pour en dévorer les grains, ils se forment par bandes, s'établissent loin de la route militaire, dans un village ou dans un château, et parfois ils osent résister aux détachements amis qui viennent enlever leurs vivres et qui, pour eux, sont plus dangereux que les Cosaques. A la queue de la colonne roulent les bagages, « dans le plus mauvais ordre qui se puisse voir », et les voitures des blessés « dont les armes se rouillent ». L'Empereur a prescrit de brûler tous les fourgons non réglementaires : « on trouve le moyen de les soustraire à ses ordres » et il se mêle à ces charrettes, à ces calèches, à cet amas d'équipages, des cavaliers démontés qui s'improvisent conducteurs et des cuirassiers géants « portés sur des chevaux de la taille de nos ânes, car ils ne peuvent suivre à pied, faute d'habits et de chaussures » (1).

Le 1er septembre, un orage avec « des éclairs et des coups de tonnerre épouvantables » ravage le bivouac de la Garde, y tue plusieurs soldats. Le 2, elle doit rester dans son camp, car l'Empereur veut donner, à l'artillerie arrêtée par les pluies, aux éclopés et aux traînards le temps de rejoindre ; mais l'ordre ne lui arrive que lorsqu'elle est près de Ghat, et elle s'y loge dans les faubourgs et dans la grande rue, n'y découvrant comme habitants « qu'une très vieille femme qui ne veut jamais lui parler ». Là, les officiers passent des revues et certains couchent dans un lit. On compte les cartouches qui restent, car on les employait à saler la soupe, et on en distribue de nouvelles. On se dénombre. Des compagnies wur-

(1) *Corr.*, 19173. — Vionnet, de Ségur, Larrey, Girod, Berthezène, *ibid.*

tembergeoises mettent en ligne sept ou huit fusils, et l'on ramène leur division de douze bataillons à trois. Tous les corps paraissent extrêmement réduits, ce que Napoléon veut attribuer à la recherche des vivres. Le 4, l'armée reprend sa marche, et aussitôt son départ, Ghat, où la pluie du 2 avait éteint un commencement d'incendie, se remet à flamber ; le vent est violent, la ville réduite en cendre, en quelques heures. On avance « tantôt par peloton ou par section, tantôt par le flanc, avec assez peu d'ordre ». La Garde laisse passer les 1er et 3e corps, puis elle gagne sa position de bivouac et, le lendemain matin, elle y souffre du froid car la terre se couvre de gelée blanche. Le 5, elle repart ; le ciel est clair ; un vent glacé souffle et dure tout le jour. Dans l'après-midi, elle entend une canonnade continue ; le soir elle bivouaque en face des Russes, sous la pluie qui tombe par intermittences et qui persiste le lendemain matin, embrumant l'espace. Le cheval, le blé et le seigle grillé composent toute la nourriture de l'armée. Les soldats peuvent à peine se tenir sur leurs pieds ; il en est qui, exténués par trois mois de famine et de bivouac, s'affaissent et ne se relèvent plus. Des colonnes de retardataires rejoignent. Dans la nuit du 6 au 7, il gèle à glace et la cavalerie réduite des deux tiers, l'infanterie diminuée de moitié grelottent sur les mamelons et frissonnent sous les bois maigres (1).

Le soir de la terrible bataille de la Moskowa, les soldats épargnés se font cuire des grillades de cheval ou du gruau pris dans les gibernes des Russes aux feux qu'alimentent les affûts et les caissons brisés, les crosses des fusils et les débris des fourgons. Puis, le lendemain, la marche sur Moscou reprend avec lenteur, l'armée tassée sur la grand'route, précédée d'une cavalerie qui n'en peut plus. A Mojaisk, l'avant-garde saisit de l'eau-de-vie. Chaque soir, elle engage un combat avec l'ennemi, par ordre de Murat, « sans autre but que de se faire céder une jolie petite demeure à sa convenance ». Les soldats appellent ces escarmouches crépusculaires « la guerre du château ». Parfois des restes de régiments y sont sacrifiés. L'armée qui suit bivouaque et souffre. Les Russes « détruisent les puits ». Le froid s'avive et, pour se chauffer, « on

(1) *Corr.*, 19176. — Vionnet, de Dedem, Brandt, Soltyk, Suckow, Dupuy, Larrey, Fantin des Odoards, Fezenzac, Coignet, Brandt, Berthezène, *ibid.* — Glinka, *Souvenir de Borodino.*

n'a d'autres ressources que le bois des maisons qu'on détruit ». Les villages disparaissent à la minute et les seuls vivres sont ceux qu'on trouve sur l'ennemi ou les chevaux qui tombent. A Mojaïsk la Garde, après une nuit très froide, ne reçoit ni pain ni viande; la ville est encombrée de blessés; l'eau rare; des chevaux meurent de soif; Vionnet « paye 6 francs pour en avoir une bouteille qui soit bonne à boire », et les hommes, en plus de la viande de cheval, « ne découvrent d'autre ressource que des raves ». Il est vrai que les généraux et leurs états-majors « ne manquent ni de pain ni de viande, grâce aux approvisionnements qui les suivent » et qu'on y verra bientôt Junot, le gouverneur, « assis à côté d'une table couverte de flacons de diverses grandeurs, les uns pleins, les autres à moitié vides, articulant ou plutôt balbutiant quelques mots qui achèvent de montrer en lui un homme à moitié ivre, à peu près abruti, et duquel il n'y a rien à tirer ». Le mouvement en avant est ralenti par des coups de canon et par des prises de position. On fait quatre lieues en dix heures; on piétine; la faim ravage l'armée; « la chair de cheval devient très rare; à moitié pourrie elle se vend encore très cher. Le pain n'a pas de prix : il n'y en a pas ». Dès qu'un détachement de plusieurs centaines d'hommes est désigné pour aller aux vivres, malgré la fatigue, « tout le monde veut y venir » et celui qui le commande a les forces de plusieurs compagnies en supplément. S'il en trouve, à son retour c'est fête au bivouac : les hommes « passent une partie de la nuit à tuer les bœufs, à faire la soupe, à cuire des galettes et à chanter »; mais s'il n'y a rien « que du seigle bouilli »; s'il faut, pour se préserver du froid, « couper l'étoffe des meubles » qu'on découvre par bonheur dans quelque château et brûler une de ces cabanes auxquelles le moujick tient peu, car les frais de reconstruction sont à la charge de son maître, pour se chauffer, la nuit est triste, le lendemain mélancolique, et la marche reprend « en silence, les officiers inquiets, tout le monde abattu ». Par les bois d'alentour, les Cosaques rôdent sans bruit; isolés, on les prend souvent « pour des Cosaques polonais de l'armée ». Les Tartares sèment l'incendie : « on voit partout les meules de foin brûler » et ces feux s'ajoutent à ceux que les Français allument par mégarde ou au bivouac. Comme naguère, par ordre, hameaux, maisons isolées, sont abandonnés, — et dans ce vide qu'éclairent le soir des incen-

dies le bruit se répand que les Russes « doivent brûler Moscou et qu'on n'y trouvera, comme habitants, que des Allemands et une partie de la lie du peuple » (1).

A l'extrême avant-garde, Murat s'avance, « presque constamment au milieu des éclaireurs ». Son costume extraordinaire, sa bravoure, son indifférence au feu, le nombre de balles qu'ils lui ont vainement tirées le font croire, par les Cosaques, insaisissable, invulnérable, comme un magicien, et déjà ils lui présentent parfois les armes, ainsi qu'ils s'en feront bientôt une habitude. Le 14 septembre, il pénètre dans Moscou presque mêlé aux Russes, entouré de leurs généraux; ses cavaliers se partagent avec l'ennemi, sans combat, « un troupeau de bœufs magnifiques qu'il peine à emmener ». Depuis le 12, dans la ville, la circulation des équipages « a presque entièrement cessé ». Le 14, « la moitié des habitants est encore dans la cité, mais les riches se sont enfuis; beaucoup de propriétaires ont laissé dans leurs palais assez de domestiques » pour servir les vainqueurs. Déjà l'on y vole et les Cosaques de la garde russe se saisissent de nombreux pillards. Rostopchin a quitté la cité sainte d'où il écrivait — combien de gouverneurs ne l'ont fait! — « les Français n'y trouveront que des cendres et des ruines »; il emmène les pompes, instrument nouveau de civilisation, non l'artillerie, qui ne le regarde point, et dans son étroitesse d'esprit et son indécision il livre Moscou au hasard, aux Français qui brûlent les villages où ils passent, aux policiers et aux officiers russes qui, pour en priver l'ennemi, incendient leurs magasins. Vers le soir, une détonation violente ébranle la terre : les Russes font sauter un magasin à poudre sur la route de Kalouga. A ce moment, dans la ville coupée de vastes espaces, de jardins et de champs labourés, les détenus se répandent et pillent; les Russes qui escortent malades et blessés laissent ceux-ci, « s'abandonnent à tous les excès et tombent dans le plus complet état d'ivresse »; la plèbe avide recherche l'argent dans les demeures abandonnées et l'avant-garde française se garnit les mains et les poches. L'armée impériale arrive et doit bivouaquer sous les murs. Mais il est impossible de garder auprès des fais-

(1) Dupuy, Soltyk, Fezenzac, Coignet, Vionnet, Brandt, Girod, de Dedem, Larrey, Castellane, *ibid.* — Rambaud, Moscou en 1812 (*Revue des Deux Mondes* du 15 septembre 1878).

ceaux les soldats exténués. Les uns s'arrêtent dans les jardins, à côté d'immenses serres qui produisent des légumes et des fruits; les autres vont sur les places et s'y établissent. Les vélites de la Garde sont de piquet; personne ne doit s'absenter. Cependant, une heure après leur arrivée, le lieu qu'ils occupent est couvert de pots de confitures et de pains de sucre; le pain seul fait défaut. Toute l'armée est en quête de vivres. Dans la nuit, alors que Soltyk dort dans une maison bourgeoise, un vacarme le réveille : « des soldats ont envahi l'hôtel, enfoncé les caves et vidé les bouteilles ». Il se lève et trouve « à l'entrée de la cave dix ou douze grenadiers de la vieille Garde, dans un état complet d'ivresse ». Il leur ordonne de se retirer, car ils sont chez un général appartenant à la maison de l'Empereur. « Un des grenadiers s'avance sur lui; plusieurs autres le suivent pour le soutenir ». Soltyk frappe l'un d'eux de son sabre, sur le bonnet et le renverse. Les moins ivres hésitent, mais d'autres se jettent sur lui « la baïonnette en avant » et il doit s'enfermer à clef dans sa chambre, les menacer de ses pistolets; alors ils s'en vont, emportant de nombreuses bouteilles. Il en est qui, en cherchant des vivres, s'emparent « d'un grand nombre de brigands lâchés » — ou d'habitants, qui leur ressemblent. Il en est qui sont blessés par les batteries de fusil que des Moscovites ont armées derrière leurs portes et qui partent au premier choc. Il en est qui dépouillent les Russes restés là — et, dans une partie de la ville, chaque maison est fouillée par des soldats ou par des voleurs, souvent ivres, porteurs de chandelles et de torches parmi les fines soieries d'Orient, auprès des peintures inflammables et des boiseries sèches. Vers dix heures, un officier de police, qui a reçu l'ordre d'incendier un magasin d'eau-de-vie, « si l'ennemi entre tout à coup dans la ville », y met le feu. Vers onze heures, Vionnet voit une maison brûler. « Il n'y a point de vent; le feu ne paraît point faire de progrès rapides. On ne peut l'arrêter parce que toutes les portes sont fermées et qu'on n'a rien pour les briser ». Sur le matin, l'incendie reprend en plusieurs endroits. Le bazar chinois s'enflamme. Le général Kirgener pense qu'avec 4,000 hommes, « en six heures, il pourrait faire la part du feu », mais comment en réunir autant? Ils sont ivres, et l'on en voit donner des coups de plat de sabre, accabler de sottises leurs

officiers ou tirer sur des patrouilles. D'ailleurs, on s'inquiète peu de cet incendie qui paraît « l'effet du hasard, du désordre inséparable de la guerre ». Les Polonais savent que, dans cette ville en bois « il y a des incendies tous les jours en été, malgré la police qui fait la garde et les propriétaires qui veillent sur leurs maisons », et quoique les deux ou trois mille Français, cuisiniers, institutrices et gouvernantes, demeurés à Moscou prétendent les propriétaires fort montés contre eux et disent « qu'il faut s'attendre à quelque grand malheur », nul ne croit à l'incendie prémédité, combiné de la ville (1).

Le 15, à 6 heures du matin, Napoléon se rend au Kremlin, précédant la Garde massée, en colonne, « en tenue de parade comme si elle eût été défiler au Carrousel » mais conservant moins bien l'alignement. Sur son chemin, par les ouvertures que laissent les contrevents « tous en tôle et mal joints » les soldats voient une vive lumière dans l'intérieur de quelques maisons — celles où l'on pille, sans doute. Ils rentrent au Kremlin. Dès qu'ils sont arrêtés, le désordre recommence. Les Polonais se précipitent dans les vastes salles, brisent les statues, trouent les tableaux ; Soltyk, avec joie, « enlève un lambeau du velours cramoisi qui couvre le trône sur lequel tous les tzars se sont couronnés depuis des siècles ». La Garde se débande. On voit, en sentinelle, « des grenadiers affublés de coiffures moscovites, serrés à la taille par des schalls de cachemire. Ils ont, à côté d'eux, des pots en cristal opalisé, de quatre pieds de haut, remplis de confitures des fruits les plus recherchés et dans lesquels vases sont de grandes cuillers à soupe en bois ; autour de ces mêmes vases est entassée une énorme quantité de flacons et de bouteilles auxquelles on casse le col pour en avoir meilleur marché... Ils sont tous plus ou moins ivres ; ils ont tous déposé leurs armes et c'est véritablement avec leurs cuillers à pot qu'ils montent la garde ». Aux postes les caporaux, le plus ancien soldat parfois, arrêtent des capitaines, leur disent : « Mon camarade, on ne passe pas ici sans boire un coup, par ordre de l'empereur de Chine ; » ils les obligent à trinquer, à manger des

(1) Soltyk, Dedem, Bourgoing, Bourgogne, Rambaud, Vionnet, Czartoryski, Lejeune, Stendhal, Pion des Loches, Mailly-Nesle, *ibid.* — Boris Galitzine, *Souvenirs d'un officier russe.* — Tolstoï, *Physiologie de la guerre.* — Vigée-Lebrun, *Souvenirs.*

confitures faites par « la bonne amie de cet empereur ». Dans le palais, les pillards affluent. Un poste intérieur de grenadiers de la Garde exige cinq francs de chaque soldat chargé de dépouilles; au poste extérieur, d'autres grenadiers lui prennent son bien et le chassent. Ailleurs, par la ville, « l'armée est complètement débandée. On voit de toutes parts des officiers et des soldats ivres chargés de butin et de provisions. Les rues sont jonchées de livres, de faïence, de meubles et de vêtements de toute espèce. Les femmes à la suite de l'armée se montrent d'une avidité incroyable » et l'on aperçoit une vieille cantinière, à une porte de Moscou, qui « de son œil vert et fauve regarde les fugitifs » et qui fouille les habitants sans qu'aucun de ceux-ci lui résiste. Les postes de l'enceinte ne pouvant piller mettent un impôt sur les soldats qui passent les mains garnies, et, dans l'un d'eux, « l'officier qui commande croit se faire honneur en montrant son corps de garde rempli de bouteilles de vin et de corbeilles d'œufs. Tous ses hommes sont ivres-morts et lui-même, pensant devoir donner l'exemple, ne peut se tenir debout ». La masse des troupes jamais rassasiée s'acharne sur les palais. « Une foule de gens de la classe inférieure guide les pillards et partage avec eux » ; les domestiques volent, saccagent la demeure de leurs maîtres, « découvrent les caves les plus secrètes » et les groupes qui sont abondamment pourvus, après boire pourchassent leurs camarades isolés surchargés de dépouilles et s'emparent de celles-ci. Les camps se remplissent d'icônes, d'objets d'orfèvrerie, de fourrures, de meubles, et partout dans les ordinaires le punch flamboie, en même temps que le feu s'étend sur la ville, illumine les alentours, éclaire au loin les Russes en retraite. En effet, celui-ci, malgré les quelques pompes qu'on découvre chez les particuliers, passe de maison en maison et soudain surgit dans les quartiers les plus éloignés du brasier initial. Les soldats, occupés à « la foire de Moscou » ne songent guère à l'éteindre. Tandis qu'ils s'amusent, l'ardeur des flammes provoque un violent appel d'air; le soir du 16, « une horrible tourmente enveloppe le Kremlin » et, dans la matinée du 17, y porte le feu. Les officiers français, « témoins des désordres qui accompagnent la marche des troupes sont assez disposés à les rejeter sur leurs propres soldats »; Pion ne doute pas que « des soldats pénétrant dans les maisons y aient mis le feu sans le vouloir »,

et les habitants qui s'étaient cachés croient reconnaître « dans ce désastre l'œuvre des Français et s'enfuient à leur approche » (1).

Le 17, alors que la plupart des Moscovites honnêtes se sont enfuis, et qu'ils regardent de loin, avec stupeur, les flammes tourbillonnantes; en même temps que les troupes toujours ardentes à la curée, la lie du peuple encouragée par l'impunité qui lui fut accordée les deux jours précédents, sort tout entière de ses bouges et les paysans du voisinage viennent à leur tour, se faufilent dans la ville naguère éclatante et qui maintenant se dissipe en fumée, pour y saisir les objets de leur désir et pour repaître leur vue de sa destruction. A côté de la Garde avide dont on appelle les hommes entre soi, « marchands de Moscou » ou « juifs de Moscou »; à côté des conscrits énervés par le pillage et par la boisson, des moujicks aux figures patibulaires « mettent le feu aussi tranquillement que s'ils l'allumaient dans leur cheminée », jettent dans les maisons indemnes des matières incendiaires et, pris sur le fait des mèches soufrées aux mains, parce que l'ordre est donné de les saisir, se déclarent « poussés par Rostopchin » et sont fusillés. Le 18, il se dégage du foyer une épouvantable chaleur, telle que des murs, à plus de deux kilomètres, en sont chauffés. Un arrêté de Napoléon accuse les Russes de l'incendie. Le 19 celui-ci continue, mais il tombe une abondante pluie, qui en diminue l'activité. Le 20, il pleut encore. Le 21, le feu disparaît presque. L'Empereur revenu au Kremlin donne des ordres pour faire cesser le pillage et pour arrêter aux portes les soldats chargés de dépouilles. Le 22, cela brûle et fume encore. De la plupart des maisons, il ne subsiste « que les cheminées et les poêles, qui sont très grands; c'est comme une forêt coupée : il ne reste que les baliveaux ». Malgré les ordres et malgré les patrouilles, des groupes de pillards ivres parcourent ces débris, insultent les officiers. Les paysans, les moujicks aux faces tartares, pullulent. Une partie du peuple revient dans la ville, « pille autant et plus que les soldats », et dans les caves qui restent intactes sous les ruines, dans les chambres épargnées, dans les palais branlants et les bazars enfumés, il fourmille un peuple mêlé de soldats vêtus à l'orientale, de paysans habillés comme des boyards, de cantinières et de drôlesses parées de pier-

(1) Dupuy, Soltyk, de Ségur, Gourgaud, Mailly-Nesle, Pion des Loches, Galitzin, Duverger, Bourgogne, Vionnet, Fezenzac, Girod, *ibid.*

reries, de juifs crasseux et graisseux à l'affût de la riche trouvaille et de la bonne affaire, qui cherchent, flairent, fouillent, bouleversent, chiffonnent, impatients et fiévreux (1).

En effet, malgré l'ordre de cesser le pillage, « on s'y livre autant qu'auparavant ». Davout organise des détachements pour l'arrêter; mais lui-même, peut-être le plus honnête des maréchaux, ne se gêne point. En visite chez son subordonné, le général Desaix, il remarque « un beau télescope placé sur une console du grand salon qu'il a à traverser et il dit à l'un des officiers d'ordonnance du général : — Faites porter cela chez moi ». Coignet est sous les ordres d'un colonel d'état-major qui passe son temps à enlever les tableaux en relief des églises « pour en faire décoller la feuille d'argent qui les recouvre ; qui met tous les saints et saintes dans le creuset, en fait des lingots et les vend aux Juifs pour des billets de banque ». Et ce ne sont point des exemples isolés. Malgré le service, les parades, les revues, chacun en fait autant. La Garde. pour laquelle l'Empereur exige « la plus rigoureuse tenue et la plus grande précision dans les mouvements », est en fête intermittente ; dans ses chambres, au Kremlin, « on trouve de tout » et quelques-uns, qui la voient à l'œuvre, « se représentent Samarkande occupée par Tamerlan ». Les plus belles pelisses se vendent pour rien. « Un grand nombre de filles publiques sont restées dans la ville. Quelques femmes honnêtes, pour vivre sont obligées de se prostituer. On ne voit plus que ces créatures dans les maisons qui restent sur pied. Elles se font donner les ornements des dames et autres fruits du pillage pour prix de leurs faveurs, souvent bien amères. » Les liqueurs, les confitures abondent. Le poisson salé, fumé, le thé, existent en immenses quantités. Le soldat les consomme en abondance, puis s'en lasse, car le pain et la viande lui manquent. Napoléon enlève aux Polonais la moitié des bestiaux qu'ils ont pris ; ensuite il essaye de rétablir les marchés, mais « la misérable habitude contractée par les soldats de vivre de maraude et de faire main-basse sur toutes les propriétés » les empêche de réussir. Alors, « toute la ville et les environs sont indistinctement livrés aux recherches, non seulement de l'armée, mais encore de tous les individus qui marchent à sa suite et qui en

(1) Soltyk, Vionnet, Pion des Loches, Thirion, François, Boulart, Coignet, Mailly-Nesle, Dupuy, Dedem, Larrey, Girod, *ibid.*

usent sans modération et sans ordre ». On sort à volonté avec une voiture chargée de pillage et l'on rentre de même. Dans un bivouac « on aperçoit une immense pyramide formée par les pianos et par les canapés de Moscou ». Un détachement s'en va fourrager : la nuit « les soldats chantent en marchant ». Au loin, tantôt les paysans s'opposent aux recherches, tantôt ils les favorisent, afin d'en avoir leur part. Bientôt « les maraudeurs établissent des boutiques et même des guinguettes sur les décombres fumants de la ville. On y vend diverses marchandises, des vêtements, des liqueurs et des vivres ; et quoique ce ne soient que les vivandières et les femmes qui suivent l'armée qui s'occupent ostensiblement de la vente, un assez grand nombre de soldats prennent une part indirecte à ce commerce et augmentent encore par là les richesses qu'ils ont acquises ». Aux comptoirs du théâtre des grenadiers de la Garde « les manches de chemise roulées sur les bras et en tablier blanc servent des rafraîchissements », vendent 6 francs un verre de punch. Par le pillage, selon l'expression de l'époque, chacun « est monté à la roue (de la Fortune) », et, dès lors, « n'aspire plus qu'à rentrer dans ses foyers » (1).

Aux premiers jours d'octobre, les fourrages manquent. Les chevaux ne mangent que de la paille. Cependant il reste debout des magasins pleins d'avoine qu'on brûlera au départ. Vers le 9 octobre, Napoléon prescrit à chaque régiment de se pourvoir de vivres pour six mois. « Les soldats vont récolter des pommes de terre dans les champs », et pendant qu'il fait enlever les trophées du Kremlin, qui remplissent « 25 voitures », la recherche des subsistances provoque à de nouveaux pillages. Cela dure jusqu'au 16. Alors, l'ordre est donné de suspendre les approvisionnements, de se préparer au départ et « d'emporter un mois de farine et d'eau-de-vie ». Dans l'immense cité, il reste des provisions colossales. Les hommes reçoivent trente rations d'eau-de-vie et, le 17, quelques corps s'en vont, loin derrière les malades et les blessés évacués le 14 (2).

Pendant que l'infanterie « toaste à la campagne prochaine, à son entrée à Saint-Pétersbourg », la cavalerie de Murat s'étend au

(1) *Corr.*, 20638. — Stendhal, *Correspondance inédite*. — Vionnet, Soltyk, Combes, Dedem, de Ségur, Girod, Coignet, Stendhal, Bourgogne, *ibid.*
(2) Vionnet, Boulart, Berthezène, Dupuy, *ibid.*

delà de la ville, sur un vaste espace « où les vivres et les fourrages manquent totalement. De gros détachements vont les chercher à deux ou trois lieues, mais ils en rapportent fort peu. Le service de sûreté exige plus du tiers des hommes disponibles. La selle ne quitte pas les chevaux. A peine si dans le cours de la journée on peut la leur ôter un moment pour les bouchonner. Le matin, avant l'aurore, on les monte, et chaque fois on trouve de malheureuses bêtes, exténuées de faim et de fatigue qui, couchées, ne peuvent plus se relever et meurent sur place. Les hommes commencent à être dans le plus grand dénuement. » Sellés et bridés en petit poste, sellés et non bridés en grand'garde, sans distributions et par suite obligés de vivre sur le terrain qu'ils occupent, les chevaux des régiments disparaissent l'un après l'autre, diminuent d'un tiers ou de moitié. Dès le 25 septembre, les officiers, les généraux, Murat même — et c'est celui-ci qui le confie, — « sont dégoûtés, fatigués de courir de grange en grange et de mourir de faim ». Les cavaliers sont décimés par les nuits déjà très froides et l'infanterie qui les soutient est dans un état déplorable. A la longue, on se garde mal et l'affaire de Winkovo en résulte. Deux jours après, le bruit de la conclusion de la paix se répand, « cause une grande joie. Les chasseurs, en vedette face aux Russes, s'amusent à leur dire des sottises » tels, des enfants; mais le bruit est faux et la déception amère. Un major confie ce jour-là à un général : « Nous avons tant de bivouac et tant de boue, et tant de froid que je n'écris à personne... Le 33e serait heureux d'avoir aujourd'hui les chevaux tués il y a deux jours, car il n'a plus que deux bœufs. » Le 10 octobre, Murat mande à Belliard : « Les troupes de l'avant-garde sont réduites à rien. Elles souffrent de la faim et il n'est plus possible d'aller fourrager sans courir la presque certitude d'être pris. Il n'y a pas de jour que je ne perde de cette manière 200 hommes... J'ai peur de dire la vérité à l'Empereur. Je lui ferais de la peine. N'y aurait-il pas là des personnes, toutes officieuses, pour empoisonner mes rapports? L'Empereur ne veut donc rien faire pour l'avant-garde? » Cependant, il s'en plaint à la fin, mais Napoléon interroge l'officier porteur de la dépêche, et celui-ci, « par courtisanerie, répond que l'armée ne manque de rien ». Mensonge. « Elle manque de tout. » Des maraudeurs, à l'arrière, empêchent déjà les officiers d'approcher de

leur feu, et comme ceux-ci avec les leurs les chassent, la nuit ils incendient la grange où leurs camarades reposent, par vengeance; la troupe, furieuse, en tue deux. Les hommes les plus forts sont accablés et meurent. Dans ce « camp de la famine », des 132 cuirassiers de Thirion, il n'en reste que 18. A ces débris qui souffrent du froid chaque matin, « l'approche de l'hiver est effrayante ». Les Russes, avec la duplicité de leur nature slave, se familiarisent avec les avant-postes, dans l'attente d'une paix définitive, mais les plus francs d'entre eux ne cachent pas qu'ils attendent les rigueurs de l'hiver, et ils attendent aussi ces essaims de Cosaques parmi lesquels l'empereur voudrait trouver un nouveau Pougatchef et ces Baskirs qui lancent des flèches inoffensives. Le 17 octobre, il gèle fort. C'est à ce moment que Napoléon, trompé dans son attente de la paix, se décide à abandonner Moscou (1).

Sur ses derrières, à part des garnisons à Wiazma, Ghat et Mojaïsk, la ligne d'étapes de Smolensk à Moscou n'est gardée que par quelques centaines de fantassins retranchés çà et là dans une maison. Les Cosaques y enlèvent des hommes, y exterminent même deux escadrons de dragons de la Garde. Aussi en voit-on déjà partout, et annonce-t-on leur présence dès qu'on aperçoit « de ces paysans à cheval, armés de gaules pointues, qui attaquent les convois. » Dans cette zone ruinée, les garnisons vivent mal; à Mojaïsk celle qui s'y trouve « met dans plusieurs baraques un incendie qu'on peine à éteindre »; et pourtant, malgré la médiocrité de leur existence, elles dévorent le peu de nourriture qui reste autour d'elles. Après la Moskowa, les troupes disponibles en Allemagne, sauf deux divisions et sauf la division de réfractaires qui est appelée à Varsovie, sont dirigées sur Smolensk. Elles mangent le peu de vivres qui demeurent auprès de la route et leur mouvement, commencé tard, s'exécute avec de grandes pertes. A l'aile droite sont des Polonais qui se gardent peu, quoique particulièrement détestés des Moscovites dont les mères leur ont dit, quand ils étaient enfants, pour les effrayer : « Le Polonais viendra te prendre; » ils font le service en y mettant la légèreté de leur nation; auprès d'eux les Autrichiens pactisent tacitement avec l'ennemi. A l'aile gauche, Macdonald avec une division, plus les

(1) Belliard, *ibid.*, lettres de Murat, 25 septembre, 10, 15 octobre 1812. — Combes, Thirion, Dedem, Dupuy, Biot, Soltyk, Duverger, *ibid.*

Prussiens, assiège Riga et subsiste au sein de provinces presque allemandes. Saint-Cyr a remplacé Oudinot. Il s'occupe peu de ses hommes qui l'appellent « le hibou ». A Polosk, ceux-ci sont dans une telle faiblesse physique qu'ils ne peuvent « supporter plus de quatre heures de combat » et qu'il leur faut, pour cette raison, n'engager la bataille que dans la soirée. Après la victoire gagnée pendant qu'une partie de l'armée est aux vivres les troupes baraquent, fauchent et battent le blé, puis l'écrasent au moyen des petits moulins dont chaque maison est pourvue; des détachements traquent le bétail dans les bois, s'en saisissent, et les Croates se distinguent comme « les premiers maraudeurs de l'armée ». Au milieu de la misère ambiante, seul le 23e chasseurs — que nul d'ailleurs ne signale comme extraordinairement conservé — si l'on en croit Marbot, son chef, est un paradis. En effet, près de lui les Bavarois sont décimés par la dysenterie et disparaissent par milliers; autour de leurs drapeaux — ils en ont un par bataillon — il ne subsiste presque personne. Le 124e (Hollandais), fort de 2,400 hommes à Magdebourg, n'en a plus que 150 au 15 août. Des centaines d'isolés sont en guenilles à Witepsk, et l'armée, quoique dans une situation meilleure que celle de Moscou, en octobre est diminuée des deux tiers (1).

Au moment où commence la retraite, des officiers en surnombre,

(1) *Corr.*, 19198, 19199. — De Chambray, Girod, Soltyk, Berthezène, Pouget Marbot, *ibid.* — Calosso, *Mémoires d'un vieux soldat.* — Le régiment de Marbot aurait même eu de la viande « à discrétion » et son chef y aurait formé « un troupeau de 7 à 800 bêtes », ce que n'imite aucun colonel parce que les corps concentrés n'ont pas les moyens d'un chef de cavalerie légère. Marbot distribue aussi « trois rations d'eau-de-vie de grain par jour », et dès le 15 septembre, il pense, assure-t-il, à « munir chaque homme d'une redingote en peau de mouton avec toison. »

Par ailleurs Marbot écrit qu'à l'entrée en Russie, sur le millier de cavaliers du 23e chasseurs, « la plupart d'entre eux avaient le triple ou au moins le double chevron; ceux qui n'en avaient qu'un étaient en petit nombre », c'est-à-dire que les hommes de moins de dix ans de services s'y trouvaient très rares, ce qui ne permettait pas même le recrutement de la vieille Garde.

L'histoire du troupeau est aussi fausse. S'il le possédait, ce troupeau, il lui fallait tout son régiment pour le garder contre les soldats de l'arrière, alors que, par suite de son service, qu'il faisait bien, je suppose, tout son monde devait être prêt à marcher à la première alerte. Cela d'autant plus qu'il s'est affaibli, car il avoue avoir envoyé 250 chasseurs démontés à Varsovie.

Après Wagram, il raconte une incroyable histoire de juifs, etc. L'Empereur, dans son testament, lui donne 100,000 francs pour continuer à écrire l'histoire — et l'on sait ce qu'écrire l'histoire veut dire pour Napoléon. Il ne pouvait mieux placer son argent, Marbot joignant à une indifférence extrême envers la vérité un grand talent de conteur.

renvoyés en Allemagne, sont sur le point d'arriver à Smolensk. Peu nombreux, faiblement escortés, par suite faciles à loger, ils doivent cependant bivouaquer toutes les nuits. Les villes et les villages ayant été incendiés, les cultures saccagées, les habitants pourchassés, ils vivent de leurs provisions de Moscou, portées sur de bonnes voitures prises là-bas, comme ils en ont pour eux-mêmes. Afin de se procurer du fourrage, il faut que leurs domestiques s'enfoncent à deux ou trois lieues dans les terres; plusieurs fois des Cosaques leur sont signalés. Ce n'est qu'à Minsk qu'ils trouvent un semblant de bien-être, et ce n'est qu'à Vilna qu'ils voient de grands approvisionnements. Si quelques privilégiés végètent sur la route misérable, qu'y deviendra l'armée, d'autant plus qu'on prétend parmi les soldats qu'un ordre du prince de Neuchâtel autorise « ceux qui ne se sentent pas assez bien portants pour faire dix lieues par jour à prendre les devants » — et que plus de 30,000 fuyards, soldats ou mercantis la précèdent, gaspillant et brûlant ce qu'ils ne consomment pas? (1)

Le 18 octobre, l'armée évacue Moscou. Plus de 10,000 voitures de bagages encombrent sa route. Il s'y trouve, dit-on, pour vingt jours de vivres et quelques jours de fourrage. Chacun a son fourgon, sa calèche, son droski. Lejeune, le chef d'état-major de Davout, possède à lui seul plusieurs vaches, six voitures et 25 chevaux. Chaque compagnie a au moins une charrette ou un traîneau pour porter ses vivres. « Tous les pillards en ont à profusion. » Mais beaucoup de celles-ci, trop chargées ou mal attelées, restent sur place dès le premier jour. « Il fait le plus beau temps du monde et si chaud qu'on dîne (vers midi) avec les croisées ouvertes. » Le 19, Napoléon s'éloigne. La vieille Garde « reste sous les armes de huit heures du matin à dix heures du soir qu'elle se met en marche ». Elle s'arrête pour bivouaquer à une demi-lieue des faubourgs, sous un vent des plus froids et si violent « qu'il emporte le bois et renverse les marmites ». Du 20 au 22 les traînards, les isolés s'en vont. Le 22, à six heures du soir, l'arrière-garde commence sa retraite après avoir mis le feu à des magasins et fait sauter le Kremlin, « vandalisme inutile »; à minuit, elle n'a pas encore pu franchir la Moskowa, tant les voitures encombrent

(1) Girod, *ibid.* — Stendhal, *Correspondance inédite*, 18 août 1818.

le chemin. Des Cosaques, à pas prudents, la suivent. La populace les introduit chez les particuliers, et ils pillent les restes de l'armée. Le curé de l'église Saint-Louis — un Français — qui a été sauvé de ses compatriotes moyennant quelques couverts d'argent et quelques bouteilles de vin, ne leur échappe pas. Derrière eux viennent les paysans du voisinage : ils déménagent la ville (1).

L'armée française ne marche plus que sur deux rangs. Des cavaliers démontés s'y trouvent en bataillons. Les Espagnols sont si peu sûrs qu'on n'ose les mettre aux avant-postes, car les Russes leur promettent de les rapatrier. Chacun est surchargé d'objets saisis, embarrassé de trophées précieux et inutiles. On voit des officiers vêtus « d'un habit usé jusqu'à la corde, avec une seule épaulette, une robe de chambre en velours rouge doublée de peau de lapin et, n'ayant plus de shako, coiffés d'une casquette ». D'autres ont des costumes tartares, des vêtements chinois. Les soldats ont jeté leur shako; ils sont couverts de bonnets russes ou polonais, de toques fourrées. Certains se sont fait des capotes avec du drap de billard. Beaucoup portent des manteaux de boyards ou des fourrures de femmes. Bref, « l'armée a l'air d'une mascarade » (2).

Les premiers sortis recueillent les débris des escadrons de Murat surpris, en fuite, « les hommes montés à poil nu ». « Un brouillard humide et pluvieux qui se déclare le 20 rend la marche des équipages extrêmement difficile et il y a alors un premier désordre, parce que chacun veut sauver ses provisions ». La colonne, par suite de la disparition de nombreuses voitures, se resserre. Le 21, il pleut durant la nuit. Le 22 et le 23, la masse de l'armée bivouaque « au milieu des bois, loin de toute habitation » et consomme une partie de ses vivres. Le 24, il faut livrer bataille à Malo-Jaroslawetz parce que Delzons, qui a l'ordre de partir à minuit, ne commence son mouvement qu'à deux heures du matin, « pour avoir le temps de faire manger la soupe à sa troupe ». Autour de l'armée, les Cosaques tourbillonnent. Le 25, ils assaillent Napoléon. L'escorte suffit à le dégager; mais lorsque sa Garde, « qui passait

(1) Soltyk, Coignet, Dedem de Gelder, Fezenzac, Larrey, Vionnet, Berthezène, Gourgaud, *ibid*.

(2) De Ségur, Vionnet, Bourgogne, Fezenzac, Pion des Loches, Berthezène, Duverger, de Suckow, *ibid*.

l'inspection de propreté », accourt, l'Empereur « paraît fort atterré », et, parmi les soldats, se répand le bruit que l'hetman Platof a promis la main de sa fille à celui qui le lui amènera vivant, fût-ce un simple Cosaque. Aussi, à chaque instant entend-on crier : « Les Cosaques! » L'armée, qui les méprisait, est agitée de terreur. « Hommes, chevaux, se mettent à courir et se bousculent ». Les Tartares sortent des bois, y rentrent, brûlent les villages, tandis que la colonne revient à l'ancienne route, les régiments mêlés autour de Napoléon maintenant « sans colère et sans abattement ». A Borowsk, les soldats ont mis le feu : il éclate partout où ils veulent cuire du pain. Lorsque la Garde arrive, il dure encore : l'artillerie doit contourner la ville. Par défaut d'attelages, on fait sauter les caissons de l'armée d'Italie, alors qu'auprès un général d'artillerie, en sortant de Moscou, emploie pour son service personnel « douze voitures d'artillerie, attelées de six chevaux chacune ». Les fourgons numérotés sont intervertis; personne ne retrouve les siens et déjà l'on manque de tout, déjà la plus grande partie des équipages a disparu. Le lendemain, au passage des ponts de la Protva, les voitures doivent attendre douze heures; leurs conducteurs en abandonnent beaucoup et dès lors, même dans la Garde, des commandants de batterie « ne reçoivent plus d'ordres ». Chacun marche pour son compte; la camaraderie s'évanouit. Les vêtements des hommes « sont pénétrés d'un brouillard humide qui délaye la terre » du bivouac et les enveloppent comme d'un fourreau de glaise. Le 27, l'armée s'arrête près de Véreia, « jolie petite ville qui sera détruite par l'arrière-garde italienne ». La marche a été courte, le temps beau; mais, pour établir le bivouac, « on fait plusieurs changements de position et ce n'est qu'à dix heures du soir que les soldats sont définitivement placés ». La nuit est des plus fraîches; il gèle; les soldats vendent de l'argenterie, des pierreries, pour s'acheter des fourrures et ils regrettent celles qu'ils ont jetées. Le lendemain, le ciel reste clair et froid. L'armée traverse Mojaïk « dont il ne reste que les ruines » et bivouaque au delà; une faible partie de la Garde y reçoit de la farine et du biscuit. Le matin du 29 octobre, le thermomètre marque — 4° Réaumur; il tombe des paillons de neige; en traversant le champ de bataille de Borodino, chacun y voit des cadavres congelés, y reconnaît des siens : ceux du 30e, un de leurs capitaines

qui, « après avoir mangé son bras jusqu'à l'os, a encore la bouche dessus ». Bien qu'on ne s'y arrête point, « des hommes tombent subitement et grièvement malades » parmi les morts en décomposition. Le pays « n'offre plus aucune ressource » et l'armée se resserre, car, harcelés par les Cosaques, « les jeunes fantassins français — il n'y a plus guère d'étrangers — lorsqu'ils se trouvent seuls, éprouvent des terreurs paniques ». Au crépuscule, les Cosaques s'approchent à cent pas. Nul ne s'éloigne de la masse pour marauder. L'armée vit sur elle-même : « Il s'y établit une habitude de voler telle que l'on est obligé de porter ses provisions sur soi. On enlève les porte-manteaux des chevaux et les marmites au feu » ; on se prend les couvertures, les peaux d'ours et on les vend pour du pain. Déjà « l'Empereur et sa suite se chauffent au feu des affûts et des caissons qu'on détruit ». Le 30, dans la vieille Garde, « on commence à apercevoir quelque désordre, occasionné par la faim et par le manque absolu de tout ce qui est nécessaire à la vie ». Des grenadiers qui ont installé leur feu auprès d'une muraille en ruine de Gjat, apitoyés par des officiers minables, les acceptent, comme hôtes, mais lorsqu'on les invite à abandonner leur bivouac pour un général et pour son état-major, ils répondent : « Il n'y a plus de généraux, il n'y a plus que des malheureux : nous restons ». Les chevaux privés de fourrages succombent et les hommes, peu vêtus, sont malades de froid. A l'arrière-garde, en présence de Cosaques qui le harcèlent, Davout prend les formations usitées contre la cavalerie, « forme ses divisions en bataille, bat en retraite par échelons, exécute des passages de ligne » qui semblent inutiles et qui exténuent le soldat. Le 31, il souffle un vent froid des plus violents; l'incendie se renouvelle sans cesse dans les constructions en bois qu'on rencontre et qui, par hasard, sont encore debout; le soir il est difficile d'allumer les feux. Dans la nuit, il neige. Le 1er novembre, le sol est entièrement blanc. Les traînards abondent. A la queue du gros, on place une arrière-garde de sous-officiers pour les presser, pour les entraîner malgré l'obscurité, car on part à quatre heures du matin. Tout ordre est rompu. Les officiers quittent leurs rangs, marchent à côté de « leur fidèle soldat » — leur ordonnance — ont hâte d'arriver à Wiazma. Celui « qui reste à son drapeau se trouve faire un métier de niais. Or, comme c'est là ce que le

Français abhorre par-dessus tout, il n'y a bientôt plus sous les armes que les soldats à caractère héroïque et les nigauds ». A l'entrée de Wiazma, l'Empereur regarde l'armée passer. Elle défile par un froid de — 8° R., suivant son chemin, et « parfois des imprécations à haute voix » s'élèvent contre lui, dans le silence. Malgré les quelques distributions de farine qu'on donne à la Garde, chacun ne se soucie que d'occuper les maisons non brûlées de la ville. « Les soldats ne retrouvent plus leurs régiments », ne les cherchent plus. « Le découragement et l'indiscipline se communiquent et les imaginations vont sans mesure, dans le mal comme dans le bien » (1).

Au delà de Wiazma, sur la route ou parmi les bivouacs successifs, au milieu de la plaine, la misère s'accentue. Les chevaux cherchent des feuilles sous la neige, « mangent de l'écorce d'arbre, de la mousse, quelquefois la paille pourrie d'anciens bivouacs ». Ils meurent en grand nombre et « souvent on n'attend pas qu'ils tombent pour les égorger. » Le 4 novembre, il neige de nouveau. Auprès de la Garde « un lac gèle pendant la nuit au point que le matin on passe sur la glace ». Les soldats « soutiennent à peine leurs armes » et Tiburce Sebastiani, qui commandait 104 cavaliers le 26 juin, n'en a plus que 4 avec lui. Le 5, il tombe une pluie froide, glacée, qui sur le sol se change en verglas. Les chevaux de la cavalerie, qui sont dans un état affreux et parmi lesquels « ceux des cuirassiers font horreur », tombent et ne se relèvent plus. Ceux d'artillerie, de même, n'ont point de fers à crampons; « on ne trouve d'autre moyen pour les empêcher de tomber que de les déferrer et de les laisser aller pieds nus; on leur enveloppe les sabots avec des chiffons qui sont aussitôt déchirés » et cependant ils se blessent, succombent aussi, obligent à abandonner les pièces. La Garde reçoit quelques moulins à bras : « elle s'en débarrasse dans les vingt-quatre heures, » et, tel que les débris de l'armée, mange du cheval : « la graisse et le sang de la chair à moitié cuite tombent et du menton aux genoux tachent les vêtements de rouge et de jaune. » Le bivouac s'établit autour des restes de Dorogobouje et dans ce lieu de misère une cantinière

(1) Vionnet, Soltyk, Pion des Loches, Fezenzac, de Bourgogne, de Dedem, Lejeune, François, Berthezène, Suckow, Coignet, Larrey, Combes, de Bourgoing, de Ségur, *ibid.* — Stendhal, *Correspondance inédite.*

des vélites accouche. Le lendemain, elle en repart sur une des montures du colonel. La neige tombe en abondance. « Le nombre des hommes et des chevaux qui périssent de misère augmente à un point extraordinaire. » Les positions de combat que garnit l'arrière-garde achèvent de la démoraliser. Dans les corps d'élite, « on prend l'habitude de marcher à volonté ». Un grand nombre de soldats abandonnent la route, par petits groupes, s'enfoncent dans les bois, perdent la direction et vivent dans les villages, grâce aux paysans, qui sont bons, « à l'exception des juifs qui ne cherchent qu'à les trahir ». Le 7, l'Empereur loge dans une espèce de château : « au milieu des misères, il a des provisions considérables et des vins de toute sorte. » Ceux qui ont la chance d'être de garde auprès de lui reçoivent un peu de farine; mais dehors, les autres ne touchent rien et le froid acquiert « une intensité mortelle. » Le matin du 8, le thermomètre marque — 12° R. Beaucoup d'hommes perdent tout courage. Quelques-uns se tuent. Les morts, les mourants sont dépouillés et l'on revêt leurs effets, qu'ils soient d'hommes ou de femmes, bien fourrés ou en guenilles. Ney, à l'arrière-garde : nulle part ne trouve de quoi vivre. Des rares maisons, le long de la route, il ne reste que les murs noircis par le feu. Il fait sauter ses caissons au moment où les Cosaques les entourent, commencent à les piller et rend ceux-ci plus circonspects. Par ces courtes journées d'automne, la marche se prolonge le soir et dans la nuit. Les dernières voitures des officiers subalternes y disparaissent. L'armée bivouaque « auprès de quelques granges échappées à l'incendie » que les états-majors s'empressent d'occuper et que les soldats dépècent pour faire du feu. La gelée est vive. Cependant le moral se relève. On annonce pour le lendemain Smolensk, des distributions, « le terme des malheurs » (1).

Pour rentrer à Smolensk ceux qui s'étaient détachés rejoignent la route, se remettent dans la colonne; plusieurs s'aperçoivent que « leur régiment n'existe plus. » Le 9, ils y arrivent « dans un état voisin de la désorganisation. » Mais la ville est réservée à la Garde, aux premiers entrés qui pillent les magasins, « y prennent un peu de mauvais biscuit » et le reste des troupes doit « bivouaquer sous les murs ». Alors, la désorganisation et le découragement n'ont

(1) Vionnet, Berthezène, Combes, François, Larrey, de Ségur, Fezenzac, Combes, Boulart, Castellane, Bourgogne, Coignet, de Dedem, *ibid.*

plus de bornes. Le 10, l'armée rentre dans la ville; la Garde est mise dans un faubourg où elle reçoit « un détachement venu de France », et la nuit on en envoie un bataillon par régiment bivouaquer sur une colline « où il n'y a ni paille ni abri, où l'on défend de faire du feu, » quoi qu'il n'y ait pas de bois à moins d'une lieue. Comme vivres, les soldats « n'ont rien; on ne prend aucun soin d'eux ». Chacun saisit ce qu'il peut, et l'on voit une cantinière vêtue d'un mantelet couleur de rose doublé en cygne, la tête enfoncée dans le ventre d'un cheval, en arracher le foie avec ses dents. Pourtant, vers le 12, on distribue « une petite quantité de biscuit tout moisi et quelques gouttes d'eau-de-vie de grain plus capable de faire du mal que du bien ». Des officiers bavarois. qui reçoivent de l'argent envoyé par leur roi, en achètent aux vétérans de la Garde. Le désordre reste à son comble. « Les soldats crient contre leurs officiers, comme s'ils étaient cause de leurs maux. » Les équipages de pont sont brûlés. Défense est faite de donner de vivres aux isolés, mais « très peu rentrent sous leurs drapeaux ». Un régiment n'a plus que 33 hommes. Et malgré les 15,000 que recueille l'armée, elle est si diminuée que la moitié de ses bagages, 200 canons, presque toute sa cavalerie, ont disparu. Déjà, dans ses rangs, apparaissent des invalides aux pieds gelés (1).

La température semble s'être un peu adoucie, mais le 14 au départ, elle « devient insupportable ». L'artillerie abandonne les caissons chargés qu'elle a reçus. Ney n'a plus que six pièces et 40 canonniers. Le froid est tel que les soldats restés en armes quittent leurs postes, malgré les efforts de leurs officiers. Le soir, des centaines de chevaux sont assommés. Les hommes fidèles à leurs drapeaux s'emparent des provisions rassemblées par les traînards, les chassent de leurs cuisines. « Des domestiques sont assassinés par des soldats qui pillent tout » et des groupes essayent de mettre le feu au pied des grands sapins de la forêt où l'on bivouaque. Le froid tombe à — 21° R. Le matin du 15, la marche reprend : à l'infanterie sont mêlés de petits chevaux russes, des cavaliers qui cheminent péniblement à pied, diversement accoutrés, « quelques-uns avec des chasubles brochées d'or ou d'argent ». Les chaussures brûlées par les neiges s'entr'ouvrent. Beau-

(1) Vionnet, Combes, Larrey, de Suckow, Bourgogne, Bourgeois, Soltyk, de Dedem, *ibid.* — *Journal de la division Preysing*, dans Fabry, *ibid.*

coup « ont entortillé leurs pieds de linges et d'écorce d'arbres, noués par des cordes ». Quelques femmes en voiture s'avancent au pas des troupes et, alentour de l'Empereur, se resserre l'escadron sacré, troupe d'élite où « personne ne veut obéir et tout le monde commander » et qui se sera presque dissoute d'elle-même avant huit jours. Les Cosaques reparaissent, plus abondants. Ils prennent ceux qui s'écartent et « les attachent à la queue de leurs chevaux ». Le soir, la Garde s'arrête aux granges de Krasnoï et, d'un village, elle chasse les Russes dans la nuit. Le lendemain, tandis que le reste de l'armée continue sa retraite, en cohue silencieuse, la Garde revient en arrière, livre bataille. Le froid diminue : la température remonte à —8° R. Il neige continuellement, et la marche en devient plus fatigante, sur la terre blanche et sous le ciel blanc. Le soir, les derniers tambours « battent la marche particulière à chaque régiment », sont comme « la cloche de leur clocher ». Dans la vieille Garde, on voit souvent des hommes « chanceler, tomber, expirer sous le poids de leur sac », et ils sont presque seuls à garder leur rang. Les autres vont, à pas monotones ; ils arrêtent les renforts qu'ils rencontrent et qui font aussitôt demi-tour, absorbés dans la débâcle. Vainement Napoléon fait proclamer que chacun ait à rejoindre son corps ; vainement des officiers essayent de rassembler les cavaliers démontés, les artilleurs sans matériel que des ordres leur confient. Nul n'obéit. Mais ceux qui résistent encore se forment par bandes de pillards et la nuit volent leurs chefs. Sauf à Orcha où les magasins fournissent quelques vivres, du 18 au 23, on ne trouve aucune subsistance et le froid est d'autant plus insupportable. « Les soldats affaiblis ne peuvent faire de feu ; ils mangent de la chair toute crue », déchiquettent les chevaux encore vivants et les dévorent, quelques-uns les cadavres et « la dysenterie sape leur intérieur ». Le 23, les villages sont plus nombreux, les Russes qui suivent plus faibles et aussi prudents. Les soldats polonais s'y répandent et « comme ils tiennent un peu de l'Israélite » ils vendent très cher le mauvais pain qu'ils prennent. Le reste de l'armée s'étend. Les villages incendiés « rougissent l'horizon », durant la nuit ; il y brûle des centaines d'agonisants, et la misère est telle que des cas de folie se déclarent, qu'on voit des soldats courir, n'ayant que leur chemise et que d'autres « se précipitent la tête la première

dans les feux ». Le 24, le corps d'Oudinot, « qui a un peu moins souffert, joint l'armée, et celle-ci, le 25, se trouve en présence des redoutes russes de la Bérézina, encore mal prise et qui cède au dégel (1).

Les Russes de Tchitchagoff, venus de Bessarabie, à peine en campagne, souffrent de ce froid qui leur est terrible et qui pour les Français semble s'apaiser. Tandis que leur général auquel Kutusoff a prescrit d'être prudent, et qui se défie de son terrible adversaire, les fait descendre en partie la rivière, Napoléon, laissant devant Borisow les réfractaires de Partouneaux, la remonte : les cavaliers de Corbineau, un fantassin en croupe la franchissent et, aussitôt, les ponts se commencent. Le génie ne peut établir le sien, « la rivière se trouvant plus large qu'il ne l'a présumé »; mais les artilleurs et les pontonniers en construisent deux, sous les yeux des soldats pour lesquels « le travail semble aller lentement » et qui font de grands feux, car ils trouvent quantité de bois. Enfin, les ponts s'achèvent et des officiers, des généraux s'y précipitent, qui arriveront le 1er décembre pour assister à un bal chez Maret ou le 2 décembre à un bal chez Hogendorp, gouverneur de Vilna. La tête de colonne de Tchitchagoff apparaît exténuée : mais ses troupes sont encore loin, « laissant de nombreux traînards occupés en grande partie à retirer des canons et des fourgons embourbés dans les fondrières ». Tandis que ceux-ci se rallient, le 27, passe une partie de l'armée. « Plusieurs fois des chevalets s'enfoncent dans la vase » et causent des interruptions ; un pont se rompt, ce qui « jette la terreur chez tous ceux demeurés sur la rive gauche ». Enfin les gendarmes qui barrent l'entrée, la presse, les poussées qui se font à certains moments gènent encore la circulation. Les fantassins se mêlent aux cavaliers et les voitures des puissants passent parmi. On y voit des chevau-légers démontés « dont tout l'armement consiste en énormes gourdins » : des cavaliers « qui ont percé leur couverture de cheval pour y passer la tête » ; des demoiselles allemandes qui ont suivi des officiers morts durant la campagne et qui sont devenues garçons d'écurie, domestiques à tout faire auprès des vivants ; des canti-

(1) Vionnet, Pion des Loches, Combes, Larrey, Fezenzac, Castellane, Lejeune, Soltyk, de Suckow, Bourgogne, de Dedem, Bourgeois, Labaume, Marlinski, Sauvage, Bourgoing, Freytag, Gourgaud, *ibid.*

nières pourvues d'enfants, dont l'une, jetée à la rivière, la traverse à cheval, tenant au-dessus de sa tête un bébé de six mois, qui en reviendra; des troupiers débandés qui depuis Smolensk précèdent d'un jour la colonne et qui mangent tout; des mercantis enrichis à Moscou et qu'une avarice ardente retient à la vie. Tout cela se foule, s'écrase, se bouscule, joue des coudes, frappe des poings, écarte du gourdin, de la crosse ou du sabre et fait des plus faibles la part de l'eau. Ceux qui restent sur la rive gauche et que la chaleur des feux réconforte, quelques-uns flegmatiquement assis sur des agonisants, attendent pour passer. Mais, dès le matin du 28, le canon gronde, les projectiles tombent sur les ponts, bouleversent les bivouacs, éparpillent les feux : la foule des retardataires se rue sur les passages et, plus que la veille, s'y écrase. Pendant ce temps, par des régiments devenus des demi-compagnies et dans lesquelles les officiers ont pris le fusil, par des cuirassiers dont bâillent les bottes et qui tout à l'heure, chassant devant eux leur monture, auront à peine la force de porter leur armure, les Russes sont rudement repoussés. Le soir il tombe une neige épaisse et, parmi les cadavres, sous le linceul, le bivouac s'établit, troublé par les Cosaques (1).

Le 29 novembre, par un froid de — 10° R. les restes de l'armée traversent un grand marais. Un observateur « croit avoir compté 80 ponts » et ceux auxquels il reste des lueurs de raisonnement s'étonnent que l'ennemi ne les ait point coupés. La route, des deux côtés, est jonchée de cadavres, d'hommes expirants, une mousse épileptique aux lèvres, que les plus vigoureux dépouillent; d'officiers à l'agonie dont on enlève les fourrures, dont on tire les bottes. Le soir, Napoléon écrit à Maret : « L'armée est nombreuse, mais débandée d'une manière affreuse. Il faut quinze jours pour ramener les hommes aux drapeaux, et quinze jours, où pourrons-nous les avoir? Des vivres! des vivres! des vivres!... Je désire qu'il n'y ait aucun agent étranger à Vilna, car l'armée n'est pas

(1) Vionnet, de Rochechouart, Larrey, Gourgaud, Fezenzac, de Suckow, Labaume, Brandt, de Vaudoncourt, de Dedem, Combes, de Chambray, Pion des Loches, *ibid.* — Lejeune signale ce fait : l'état-major de Davout, le 26 novembre, trouve dans une grange trois jeunes enfants abandonnés et engourdis de froid. Dans la nuit ils se réveillent et crient : le maître d'hôtel de Davout, « ne pouvant fermer l'œil, prend une hache, brise la glace de l'abreuvoir et les y noie pour les empêcher de souffrir ».

belle à montrer en ce moment. » Le lendemain, le mal s'accroît On bivouaque autour d'une seule bâtisse restée intacte. Napoléon s'y gîte : « Une troupe de soldats enragés de froid et de faim ébranle la maison à coups violents. Les officiers de sa suite veulent charger les furieux. — Laissez-les faire, dit Napoléon, et il s'éloigne. » Les soldats pillent sa cantine. Dans la nuit, il écrit : « Si l'on ne peut donner 100,000 rations de pain à Vilna, je plains cette ville. L'armée est horriblement fatiguée. » Le lendemain, les fourriers russes de la division Langeron se présentent pour occuper cette maison avant que les retardataires de l'état-major n'en soient sortis. Les Russes « ne songent plus à se battre, mais à marcher le plus rapidement possible sur Vilna ». Un grand nombre de Français renoncent à se retirer : ils s'arrêtent, attendent l'ennemi, s'offrent à ses officiers : « Je fais la cuisine; je suis valet de chambre; je suis coiffeur », comme des esclaves. Le 1er décembre, « les Cosaques dont les chevaux sont ferrés coupent plusieurs fois la colonne » que composent, hébétés, de dix heures du matin à quatre heures du soir, des hommes « vêtus de tout ce qui leur tombe sous la main et rongés de vermine ». A la nuit tombante, ils se répandent sur les flancs, mais des maraudeurs simulent les Cosaques et dans les rares gîtes jettent un nouveau désordre. Les Russes s'écartent plus encore, souffrent presque autant de ce « froid inouï ». Le 2, le thermomètre marque de — 18 à — 24° R. L'Empereur, à pied derrière sa voiture, entouré de cavaliers peu nombreux et des restes de sa Garde, « un bâton à la main, comme un pèlerin, » marche sous la neige qui tombe « cristallisée en étoiles ». Devant, derrière, une foule se presse tel que « des prisonniers, sans armes, sans sac », en troupeau. Le bivouac est établi auprès d'Ilia. La veille, les Italiens y ont consommé les vivres que « les juifs leur vendent au poids de l'or » et il n'en reste presque plus. Ney de ce qui lui demeure de son corps d'armée en état de combattre compose « une compagnie de cent hommes », qui diminue d'heure en heure. Le 3, le nombre des affamés qui tombent devient effrayant. « Les malheureux frappés par le froid sont pris d'un invincible besoin de sommeil et s'affaissent sur la route. Un sourire sardonique contracte leur figure. Le sang leur jaillit par la bouche et par le nez et leur corps tombe sans vie. Une minute suffit. Leurs camarades les dépouillent de leurs vêtements, s'en

couvrent, et peu de moments après éprouvent le même sort ». Beaucoup « deviennent comme idiots », et l'on dit fréquemment : « ils ont le cerveau gelé ». Certains, qui sentent le gel envahir leurs extrémités, se frottent de neige, se livrent à un violent exercice, et, au bivouc, s'éloignent du feu. Mais il faut, pour cela, une force de caractère peu commune. La plupart, qui « marchent comme des automates, en gardant le plus profond silence », dès qu'ils atteignent les feux, « y plongent imprudemment les parties refroidies » et y déterminent la gangrène. L'armée ne forme plus qu'une « bande d'hommes abrutis et dégradés, chez lesquels il ne reste aucune trace de civilisation ». La Garde s'arrête auprès de Molodechno. Les grognards y mangent du cheval, les cheveux, les sourcils, la barbe et la moustache pris dans les glaçons. Le 4, il fait — 21° R. « Le soleil paraît d'un jaune pâle » sur l'horizon. Les hommes-spectres « noircis par la fumée et le sang des chevaux, sans souliers, sans chapeaux, le corps couvert de haillons, la tête entourée de peaux encore saignantes », quittent avec peine le bivouac qui ressemble à un champ de bataille; les jours sont si courts qu'ils marchent longtemps dans la nuit. Quelques fractions de troupes d'élite se réunissent, pour camper ensemble, pour s'emparer d'une grange dont les chasseront peut-être les Polonais qui contrefont les Cosaques, mais la plupart se mêlent, se séparent du jour au lendemain et ne se connaissent plus. Le 5, précédée par les fuyards qui dévorent les provisions qu'amenaient les Wurtembergeois, la mêlée est plus complète que jamais. Les soldats « ne forment que des masses d'individus qui semblent marcher tout d'une pièce. Le froid et la faiblesse les portent à se serrer les uns contre les autres ». Le soir, Napoléon quitte Smorgoni, escorté par trente chasseurs de la Garde, « les plus valides du corps ». A Ozmiana, des lanciers polonais leur succèdent, dont les deux tiers sont tombés au point du jour. Un détachement de Napolitains les remplace et avant le soir est anéanti. Au matin, la nouvelle de ce départ se répand. « On ne peut se faire une idée des malédictions horribles » que les grognards profèrent contre l'Empereur. Des soldats pensent qu'il va revenir pour les venger. « La plupart voudraient bien s'en aller comme lui » (1).

(1) *Corr.*, 19362, 19363. — Vionnet, de Rochechouart, Dupuy, de Suckow,

Les quelques provisions qui restent sont volées par les maraudeurs, gaspillées, détruites par des furieux. « Ceux qui cessent d'espérer sont morts dans les vingt-quatre heures » et ceux qui s'endorment ne se réveillent plus. Les traînards s'attachent « si obstinément aux abris que l'avant-garde russe ne peut les déloger, quoiqu'ils soient sans armes et qu'on y mette le feu. » Le 6 décembre, le froid atteint — 26° R, puis — 28°, même « on le dit à — 31° » et, près du soleil levant, chaque matin, « on voit deux colonnes d'un rouge vif, indicatrices d'une grande gelée ». Les jeunes soldats de Loison, que l'on rencontre, surpris par cette température, marchent tels que « des hommes ivres ». Il semble que tout leur sang soit refoulé vers leur tête, tant ils ont la figure rouge et gonflée. « Très souvent le sang transsude à travers les pores et s'écoule par gouttes au dehors de la conjonctive » : ils pleurent des larmes rouges. Partis des milliers trois jours auparavant, ils ne sont plus que des centaines, et partout on rencontre leurs débris « vêtus de capotes neuves et morts gelés. » En marche, les soldats affaiblis « qui perdent l'équilibre et qui tombent sont aussitôt frappés d'une stupeur glaciale et mortelle. » Autour de soi, on aperçoit des troupeaux d'hommes « que l'on nomme les hébétés, qui, en effet, sont insensés, ouvrir le ventre des chevaux vivants, en arracher les rognons, le foie, le cœur et les manger avec une voracité inexprimable à côté de l'animal encore palpitant.. D'autres, qui n'ont plus ni sabre ni couteau, déchirent avec leurs dents la chair et sucent le sang des chevaux tombés à terre et encore vivants; des forcenés se déchirent les membres et sucent leur propre sang. » Plusieurs « font rôtir des cadavres pour les dévorer ». Selon le mot de Lefebvre : « Il n'y a qu'une muraille de pain qui puisse faire faire halte à ces affamés. » Une partie de leurs officiers, de leurs généraux les quittent, « ne songent qu'à imiter Napoléon. » Ney, les voyant inutiles, leur dit de gagner le Niémen. Ainsi des colonels emportent la soie de leur drapeau, roulée autour d'eux, après en avoir brisé la hampe, enfoui l'aigle. Le 7, à la suite d'une terrible nuit, les mêmes scènes se renouvellent au sortir du bivouac où l'on dépouille les mourants et sur la route où les Cosaques, du bois de leur lance, battent, culbutent

Combes, Bourgeois, Fezenzac, Bignon, Curély, Fantin des Odoards, Roustam, Pion des Loches, Coignet, Berthezène, Larrey, Lejeune, François, *ibid.*

les retardataires et s'amusent à mettre nus ceux qui montrent encore quelque vigueur. Les Russes qui les suivent rencontrent de ces sacrifiés « d'une maigreur incompréhensible ». Le thermomètre suspendu à l'habit de Larrey marque — 28° R. Un brouillard très léger « couvre de cristaux toutes les villosités du corps et des vêtements. Ceux qui sont suspendus aux cils, en forme de stalactites, interceptent plus ou moins le passage de la lumière et gênent infiniment pour la marche ». Le soir, il y a — 29° 1/2 R; et le lendemain matin, Vionnet « qui a conservé un joli petit thermomètre, le trouve gelé et le brise en présence de plusieurs officiers auxquels ils montre le mercure, qui est comme du plomb ». Le chemin devient une glace de cristal. Malgré les pertes immenses, qui réduisent le nombre des misérables, on voit « à chaque instant des soldats qui s'assoient par terre afin de mourir. Il ne faut pas rester plus de cinq minutes assis pour être mort ». Pour qui conserve encore la volonté de vivre, il doit, dit Coignet, « marcher droit et faire des grimaces pour que le nez et les oreilles ne gèlent. » Les derniers chevaux périssent. Le soir, les plus robustes des survivants ont le corps entièrement gelé : tous ceux qui s'approchent des feux aussitôt agonisent. On en voit un nombre extraordinaire « qui n'ont plus que les os des mains et les doigts; toute la chair est tombée; » beaucoup ont perdu le nez, les oreilles. Ces malheureux marchent, vacillants, et disent les choses les plus extraordinaires. Arrivés auprès des maisons qu'on brûle, « ils tombent en eau comme une pomme de terre fortement gelée et ne présentent plus qu'un squelette desséché dont les os tiennent à peine l'un à l'autre ». Le 9, « les corbeaux gèlent ». Précédés par des fuyards, le reste de la Garde et la colonne qui la suit atteignent Vilna. Dans ces misérables « au teint jaune, aux yeux caves et éteints, aux cheveux gras et en désordre, à la barbe longue terminée par d'innombrables petits glaçons formés par la morve qui tombe dessus »; dans ces officiers qui. « ne pouvant se servir de leurs mains, n'ont pas eu la force de se nettoyer, qui ont ouvert leurs pantalons par derrière et, en route, n'ont osé s'arrêter pour satisfaire leurs besoins les plus pressants dans la crainte de geler », nul ne peut « reconnaître les débris de la Grande Armée (1) ».

(1) VIONNET, BOURGEOIS, LARREY, SOLTYK, BERTHEZÈNE, PION DES LOCHES, DE

A Vilna, des soldats de la vieille Garde qui, çà et là, ont reçu les reliefs de la table impériale, entrent en colonne et sur deux rangs, barrent la route à ceux qui ne marchent pas en ordre. Derrière eux, la porte se referme. La masse des débandés se jette dans les faubourgs, confusément, et déjà des Cosaques y paraissent. Les fuyards de la veille commencent à piller. La Garde s'en mêle. « Tout le monde veut du pain, de la viande, des abris. » La Garde s'attribue le magasin aux vivres de l'état-major de l'Empereur. Dans les boutiques, chez les débitants qui paraissent recéler des vivres, « on se culbute, on se déchire pour entrer. » Des grenadiers voient un lieutenant sortir d'une maison, un jambon sous chaque bras. « Un soldat lui barre le passage, exigeant l'un de ceux-ci. Il reçoit à l'instant, en guise de réponse, un coup de jambon sur la tête appliqué avec tant de force qu'il tombe assommé. » Les domestiques qui ont dévalisé — parfois achevé — sur la route leurs officiers; les soldats qui possèdent encore des richesses de Moscou se font servir à boire, consomment à la hâte les liqueurs de la ville; les autres font un usage immodéré de l'eau-de-vie des magasins et succombent, ivres-morts. Les faubourgs sont épuisés avec une extrême rapidité et ceux qui s'y accumulent essayent de se glisser dans Vilna par une porte basse : « des cavaliers aux pieds gelés, enveloppés d'étoffes, ne pouvant descendre de cheval, attendent tristement leur tour de passer. » Les officiers supérieurs louent des traîneaux. Oudinot part, entouré de vingt cuirassiers d'escorte dont « pas un n'arrivera au premier bivouac ». « La débandade des généraux commence. » Chacun en fait à sa volonté, « ne prend plus d'ordre que de soi-même ». Il y en a qui courront « deux cents lieues sans tourner la tête ». Le 10, les plus énergiques « coupent leurs barbes, qui sont très longues, et se lavent, car ils sont couverts de cendre et d'une crasse noire qui les fait ressembler à des mulâtres. » Mais Lefebvre essaye en vain d'en réunir quelques-uns pour les opposer aux Russes : ils ne veulent plus combattre, pillent, méconnaissent l'autorité et se gîtent dans les couvents, dans les maisons. Des artilleurs de renfort, « pour beaucoup d'or », aident à monter des voitures sur le coteau de Ponari. Au milieu de la nuit passe l'ordre du départ; malgré cela, « un

Suckow, Fezenzac, François, Coignet, de Rochechouart, Bourgogne, Noel, L. Montigny, Castellane, Boulart, Fantin des Odoards, *ibid.*

grand nombre de soldats restent dans les maisons ». Le 11, au matin, la température s'élève un peu. La neige tombe en quantité. Les Russes rentrent à Vilna, détournant de leur chemin les cadavres gelés ou les mourants qui agonisent, poignardés par les juifs et jetés dans la rue par ceux-ci après qu'ils ont ravi leurs richesses. Sur la route neigeuse, escortés par les Cosaques « à distance respectueuse et sans qu'il soit tiré de part et d'autre un coup de fusil », les derniers restes de l'armée « marchent assez bien parce qu'ils ont mangé un peu » et parce qu'il se mêle à leur masse des renforts non encore épuisés auxquels Murat a dit, en fuyant : « Nous sommes foutus... filez. » Le trésor est pillé, et, pour ceux qui en profitent, « c'est une nouvelle cause de désertion ». Un officier du train place deux barils d'or sur le fourgon de sa compagnie. Un chasseur du 8e prend un sac de 20,000 francs et l'emporte jusqu'en Silésie. Le 12, sous le froid qui s'accroît, la marche reprend « de une heure du matin jusqu'à midi ». Les derniers chevaux — ils viennent de Vilna — se soutiennent à peine et les hommes ne sont plus que des fantômes « gelés et dans l'impuissance de rendre aucun service ». A l'entrée de la nuit, ils repartent, et ils arrivent à Kowno le 13, vers 10 heures du matin. Il leur reste trois canons, qui n'ont pas atteint Vilna, et peut-être 1,500 hommes armés, dont la moitié n'a pas vu Moscou (1).

Il faudrait défendre la ville, mais ils ont bien d'autre souci que d'y résister, et le bataillon de la Lippe, qui y tient garnison, en les voyant, se débande. Ils y boivent du rhum; ils meurent ivres dans les rues; ils incendient des maisons pour se chauffer et succombent auprès. Plus de 300 périssent ainsi. Vers le soir, ils partent, traversent le Niémen gelé à plusieurs pieds de profondeur et ridé de collines hautes comme des maisons, après s'être pressés, écrasés à une porte, « aveuglés de peur ». La neige tombe de nouveau, et ils ressemblent à une horde de brigands, avec leurs pelisses de femmes, leurs doublures de soie, leurs fourrures, pêle-mêle autour de quelque général auquel ne reste plus qu'un « grand uniforme doré ». Près de Virballen, Murat et Berthier les passent en revue. Il s'y présente « 5 à 600 hommes de la vieille Garde »

(1) Vionnet, Noel, Bourgogne, Fezenzac, de Ségur, de Rochechouart, Larrey, Combes, de Chambray, Pion des Loches, Scheltens, Mailly-Nesle, Oudinot, L. Montigny, *ibid.*

parmi lesquels de vieux grenadiers « se sont arrangés comme pour un jour de parade », 3 à 400 de la jeune Garde et quelques groupes, restes des corps d'armée. Presque tous ont une partie des membres gelés. Les soldats fidèles à leur drapeau font séjour; mais parmi la masse des désarmés, tout ce qui peut courir, marcher, se traîner, fuit et dévaste la ligne de retraite : les domestiques de Baraguay-d'Hilliers avec le cadavre de leur général qu'ils disent très malade et qui n'en est que plus exigeant, « mange comme quatre ». En traîneau, à pied, sur des béquilles, « décharnés, ils ont l'air de sortir de l'hôpital » et, tandis que les riches se précipitent dans les auberges, les pauvres, vêtus de peaux de mouton, couverts de haillons, encombrent les routes. A mesure qu'ils pénètrent dans la Prusse orientale ils trouvent mieux « quelque chose à manger » et ils en profitent pour faire de « bons dîners ». Mais presque aussitôt une fièvre violente les saisit et ils ne sont sauvés que par des remèdes aussi violents. Beaucoup, qui ne s'étaient pas déchaussés depuis des mois, se débottent. Un capitaine « ôte le linge qui entoure un de ses pieds : trois doigts s'en détachent; il ôte les chiffons de l'autre pied; il prend son pouce, tire dessus, l'arrache et n'éprouve aucune douleur ». Coignet examine un pied qu'il a gelé : « le pied d'un nouveau-né; plus d'ongles et plus de peau, mais dans un état parfait ». Autour de ces restes lamentables, l'animosité des Prussiens se fait jour. et la crainte du typhus augmente leur sourde haine. A Kœnigsberg, où les habitants se montrent particulièrement désagréables, la démoralisation est effrayante : chacun demande à quitter l'armée ou part sans le demander. On détruit les boulets en les roulant dans la rivière, en présence des habitants; on livre les magasins à l'avidité des juifs au lieu d'en distribuer le contenu aux soldats. Chacun se tire d'affaire à sa façon ; tel officier des gendarmes de la Garde avec « un baril du trésor de l'armée sur son traîneau ». Et déjà nombreux sont ceux qui atteignent le Rhin, « horribles, d'une saleté repoussante, à genoux devant des pommes de terre », après avoir semé par toute l'Allemagne leur épouvantement (1).

Dantzig et Thorn reçoivent des soldats par milliers. Les autres

(1) Vionnet, Noel, Fezenzac, François, Coignet, de Chambray, Stendhal, Saint-Chamans. de Suckow, Bourgogne, Larrey, Oudinot, Belliard, Pion des Loches. *ibid.*

sont rejoints par des régiments « qui ont des musiques superbes et qui sont très beaux » par contraste, mais les maladies apportées de Russie et les nécessités du service déciment ceux-ci avant qu'ils n'aient vu l'ennemi, et tandis qu'ils se retirent à travers la Prusse hostile (1).

Au début de l'entreprise, et sous les ordres de Napoléon, jamais les races n'avaient été aussi mêlées. Entre elles, on n'avait tenté aucune fusion. Et les Hanséates, les Hollandais, les Toscans, les Croates, nouveaux sujets de l'Empire, juxtaposés aux Français de la vieille France, en étaient aussi loin que les Allemands, les Napolitains, les Espagnols. Par suite, l'organisation française s'adaptait mal à des mœurs si variées et la langue du commandement ne se pliait point à la disparité des langues. Mais l'Empereur n'en avait guère souci : il croyait aux gros effectifs et il se figurait posséder une force de gravitation suffisante pour fondre ce ruissellement de colonnes diverses dans le torrent de ses armées et pour rester l'âme de ce débordement.

On marche, on bivouaque côte à côte, sans se comprendre, et chaque parole non saisie, dans la défiance mutuelle, semble moqueuse, hostile. Les étrangers, qu'une administration presque toute venue de Paris n'entend guère, jalousent les Français; les Français mal pourvus jalousent la Garde, et celle-ci, toujours la mieux servie, ayant le temps de se reposer et de se parer, dédaigne le fantassin mal tenu comme ce dernier raille le Hollandais traînard. De plus, cette immense armée ne se présente pas sur le Niémen d'un bloc, telle l'armée de 1805 sur le Rhin : les marches de concentration, les ordres hâtifs ou mal compris ont fatigué les uns, arrêté les autres; l'existence depuis l'Oder a été aussi rude que durant une campagne quelconque, de sorte que, lorsqu'elle pénètre sur le territoire russe, il est beaucoup d'hommes déjà affaiblis, exténués et que plusieurs jours de marches forcées achèveront.

En face, les Russes ont l'avantage de se trouver chez eux, de parler la même langue, d'être unis. La plupart des Polonais et des Lithuaniens qu'ils comptaient dans leurs rangs ont déserté en 1811. Ils viennent de ravager les campagnes de la Wolhynie et de

(1) Fezenzac, de Suckow, Vionnet, *ibid.*

l'Ukraine, peut-être par haine d'une civilisation supérieure; ils sont rebelles aux idées occidentales et leur fatalisme complète leur culte de la sainte Russie dont le sol ne fut jamais impunément violé par les conquérants.

La guerre débute au milieu d'une population peu dense où villes et routes sont rares. Elle débute, bien avant la récolte et s'enfonce, comme le disait en mars Napoléon, « dans un grand pays qui ne produit rien ». Les cartes manquent. Les guides qui y suppléeraient font défaut. Et les Lithuaniens, qui seraient amis, qui se prononceraient peut-être si l'invasion ne leur paraissait plus allemande que française, en présence des dévastations qui les atteignent, s'écartent, se referment, se cachent ou s'enfuient. Enfin, les nuits sont courtes. Dès l'aube, chacun est debout, cherche à vivre ou marche en avant. Les officiers voient plus longtemps le soldat : ils lui laissent moins de repos; chacun s'énerve, se lasse, se tend, a moins d'heures pacifiques pour reprendre son calme ou rafraîchir son élasticité.

Dans les rangs, beaucoup sont indifférents, beaucoup avancent à contre-cœur — la plupart préféreraient revenir dans leur pays. Les Français en sont séparés par trois cents lieues; ils ignorent l'allemand et, s'ils partent, ils seront fatalement réduits à cheminer sur les grandes routes que gardent les gendarmes, à traverser des villes où les postes interrogent tout nouvel arrivant. Les Allemands, au contraire, sont en contact journalier avec des juifs qui parlent leur langue et qui, étendus comme un réseau maçonnique sur la Pologne et sur la Lithuanie, parmi des fonctionnaires négligents, indifférents ou vénaux, pour de l'argent facilitent, assurent les désertions. Ayant atteint la Prusse, le déserteur passe partout : les autorités ferment les yeux sur lui; le peuple est son complice. Par là, autant que par la misère, s'explique la fonte rapide des contingents de la Confédération. Les Germains lymphatiques supportent les fatigues et la famine moins longtemps que les Latins, plus nerveux, mais d'entre les leurs — et non des moins courageux — combien en est-il qui s'échappent au lieu de mourir et qui, entre les souffrances qui s'accumulent et les chances de désertion qui se multiplient, n'hésitent point?

Suivant sa méthode d'offensive foudroyante, Napoléon avance par bonds. Jusqu'à présent, dès l'entrée en campagne, il est tombé

sur l'adversaire de tout son poids et celui-ci s'en est trouvé broyé, anéanti. Cette fois, chacun de ses bonds s'abat dans l'espace vide et la musculature de son armée, déjà plus faible, se disloque et se détruit par ces efforts vains. En effet, les hommes qui la composent n'ont ni la force physique de ceux de l'an XIV ni la force morale de ceux de 1806, ni l'unité d'origine des uns et des autres. Aussi, après le bond sur Vilna, doit-il s'arrêter — et plus longtemps qu'après le bond sur Ulm — flairer le vent, tâter l'espace. Et comme il s'immobilise dans une région plus pauvre, durant une saison plus pénible, le grand corps qu'il dirige ne reprend ni sa force, ni son élasticité, ni sa cohésion. De là le bond sur Witepsk, magnifique — et inutile : les membres de ce grand corps opèrent à contre-temps; les muscles, au lieu de se raffermir, s'atrophient, et comme, dans l'incomparable cerveau qui les manœuvre il y a culte de la chance, ignorance de détails, anémie de renseignements, l'immense bête de proie qu'est la Grande Armée, au lieu de choir sur l'armée russe et de la juguler, s'aplatit sur terre auparavant. D'où nouveau repos : l'arrêt taciturne et hargneux du tigre qui a manqué son coup. Mais ce repos, au lieu d'être réparateur, est fatigant lui-même. L'ampleur de l'espace où il se produit, la pauvreté et la barbarie du milieu, la fatigue des généraux vieillis et les jalousies, les ambitions secrètes des généraux jamais repus font que chacun songe à tout autre chose qu'à préparer un nouvel effort ou ne le peut. Par suite, les membres débilités ne sont plus suffisants pour satisfaire au travail excessif qu'un cerveau sans repos, un génie sans mesure, leur demandent.

Certes, malgré les faux rapports, malgré les falsifications qu'apportent les grands chefs aux situations, l'Empereur n'ignore pas l'état général de l'armée ; mais, à force de calculs, il a jusqu'à ce moment franchi tant de mauvais pas qu'il a confiance encore dans le succès final et, quoiqu'il ait le regard clair, il s'interpose tant de plats courtisans entre la réalité et lui qu'il en résulte une sorte d'ivresse visuelle, que sa pénétration s'en trouble et que son imagination prend part autant que sa raison à ses plans démesurés.

Il se précipite une troisième fois sur l'armée ennemie et, cette fois, en plein pays russe. Là, il est plus qu'un envahisseur : il est un sacrilège. Et si l'on fuit devant lui parce qu'il ne fait pas bon

l'attendre, on brûle par avance, et comme pour éviter la contamination de l'Occident, les objets qu'il peut toucher.

Les Portugais, les Anglais ont déjà indiqué ces moyens de lui faire la guerre, et les Russes savent ce qu'ils valent pour avoir vu les Turcs les appliquer. Ce ne sont pas les propriétaires qui, dans un superbe accès de dévouement patriotique, mettent le feu sur leur domaine : c'est l'armée, surtout les barbares Cosaques de l'arrière-garde, surtout les serfs indigents qui savent que leurs seigneurs sont obligés de leur reconstruire d'autres demeures. Et ces incendies s'étendent d'autant mieux que la sécheresse est extrême et que les bourgs sont tout en bois.

Cependant, soit par retraite précipitée, soit par vivacité de marche chez les Français, sur la route où l'armée se presse et dont, par ignorance du pays, elle ne s'écarte point, tout n'est pas brûlé. Des maisons, de petites villes même, restent debout. Aussitôt, les soldats les pillent, en utilisent les poêles, les fours. Nul d'entre eux ne se soucie des habitudes d'une région où les incendies sont fréquents, ni ne les connaît. Partout ils allument des feux et n'en éteignent guère, accumulent les imprudences. Les traînards, les débandés, les découragés, la tourbe de pillards et de voleurs qui suit l'armée s'en soucie moins encore. Et, par la perversité de quelques-uns, par la faute de tous, les villes épargnées se changent en brasiers et des villages par où l'armée passa, il ne reste que les cendres.

Lorsque l'armée atteint Moscou, il demeure dans la ville des domestiques, des prolétaires insouciants, des Cosaques attardés au pillage, des traînards ivres et quelques centaines de bandits lâchés, antisociaux par essence et dépravés par les prisons. Les Français bivouaquent, par ordre, sous les murs, mais en réalité pénètrent presque tous dans la ville et y pillent à leur aise. Enfin quelques fonctionnaires, exécutant leurs ordres, mettent le feu à des magasins. De tout cela résulte l'incendie de la ville. Elle brûle parce que les soldats ouvrent, forcent les portes des maisons, des palais, et, après avoir éclairé leur pillage, parmi les objets inflammables laissent des torches allumées. Elle brûle parce que les pauvres, les serfs, les paysans du voisinage peuvent, par cette destruction, satisfaire les sentiments nihilistes latents en eux et s'enrichir. Elle brûle enfin parce qu'elle est une ville en bois

abandonnée à l'anarchie. Certes, les autorités russes se sont montrées exaltées; Rostopchin a promis de ne laisser de la cité que les ruines, mais quel gouverneur ne jure-t-il pas de s'ensevelir sous les débris de la ville qu'on lui confie sans passer à l'acte, et quelles administrations ne se montrent-elles point braves quand l'ennemi approche, sauf à déguerpir lorsqu'il se présente? Un fonctionnaire russe aurait-il eu l'audace de brûler une immense ville, fût-ce même de ruiner un nid de boyards au profit de Saint-Pétersbourg, sans laisser par ailleurs, avant ou après, quelque autre trace de son énergie romaine dans l'histoire? Et l'ayant fait, aurait-il écrit : « Ce sont les Français sans doute, ou les pillards russes qui ont allumé cet incendie? » D'ailleurs, du côté des Français, les observateurs impartiaux ne doutent point que ce soit le fait des leurs, jusqu'au 18 septembre. A ce moment, le bulletin impérial rejette l'incendie sur les Russes; chez tous, il sème le doute et les quelques incendiaires moscovites qu'on arrête alors, la quantité de moujicks aux faces tartares que les soldats ivres surprennent à piller, et qu'ils fusillent sans les comprendre, auprès des brasiers, en raison de leur mauvaise figure, semblent confirmer les dires de Napoléon. De là s'est formée l'indéracinable légende; de là le nom de Rostopchin a gagné une célébrité que son possesseur ne pouvait porter. La vérité semble différente. Les soldats français, privés depuis longtemps, dans leur impatience de posséder une ville dont on leur avait promis depuis des semaines les délices; les prolétaires russes dans leur envie des richesses et dans leur jalousie des grands, tous contribuèrent à brûler Moscou, en irresponsables et en indifférents, à force d'aventures, de misères, d'ignorances, de mépris ou de haine de la vie — et la ville s'y prêta.

L'incendie détruisit des ressources, mais livra à l'armée toutes celles qui y avaient échappé. Celle-ci n'eut point à les partager avec une population nombreuse. Et si l'abandon de la ville eut un grand effet politique parce qu'une occupation prolongée eût fatigué et poussé à la paix une noblesse puissante et sédentaire, il n'eut sur le soldat que l'effet d'accentuer le pillage. Dans les maisons épargnées, dans les caves intactes, le troupier découvre de quoi vivre : « S'il n'y eût rien trouvé, il n'y serait pas resté trente-cinq jours. » Mais comme le pain, la viande lui manquent,

il se bourre de denrées coloniales, il est en perpétuelle fête. Par suite, au lieu de reposer, de remettre son organisme, il l'use par le sucre, le café, le thé, l'eau-de-vie, les veilles, et, au lieu d'acquérir une vigueur nouvelle, il n'a que des apparences factices de vivacité et d'énergie.

Aussi dès le début de la retraite, dès que manquent les excitants et que le soldat ne voit plus, dans son havresac ou dans sa carnassière, que des objets curieux ou jolis, des souvenirs byzantins, chinois, tartares, et des icônes hiératiques dont il prise plus que l'art l'argent, il s'affaisse et s'abandonne. Tout ce qui avait séduit, enchanté son âme prime sautière lui semble inutile et vide, et il lui manque tout ce qui pouvait réconforter son estomac et réchauffer son corps. Cependant ses chefs, plus prudents ou plus puissants, se sont pourvus et la foule de leurs domestiques, souvent équivoques, les a imités. Tandis que la famine l'étreint, il voit les officiers supérieurs et les femmes qui les suivent — des maîtresses ou des échappées de Moscou jamais protégées par sentimentalisme — bien pourvus. Et tandis que ceux-ci, rassasiés, ne se soucient guère d'envoyer aux vivres ainsi que durant la marche en avant, celui-là, jaloux, pense qu'il est inutile d'obéir à qui ne partage ni les privations ni les souffrances. De là résultent le désordre, l'indiscipline générale, la rébellion des estomacs creux, d'autant plus vifs que la contrée par où l'on passe a déjà été ravagée deux fois, et que les fuyards qui précèdent l'armée la pillent une fois encore.

A ces éléments de désorganisation la nature en ajoute deux nouveaux : le froid et la longueur des nuits. Les journées sont si courtes et l'hiver est si vif qu'il faut partir à l'aube, ne s'arrêter qu'à la nuit pleine. Or, dans l'obscurité, le soldat échappe à la surveillance de ses chefs : ils ne l'aperçoivent point et il ne les écoute pas parce que leur autorité, au lieu de peser sur un individu spécial, ne se rapporte qu'à une collectivité dont les manifestations volontaires sont anonymes. Aussi cette armée dans laquelle la proportion des soldats étrangers a diminué, mais où la quantité des valets et des mercantis de toute nature est restée sensiblement la même, se désagrège-t-elle de jour en jour, et voit-on la peur du Cosaque devenir terreur chez des braves qui ont fait six cents lieues, et qui, quelques mois auparavant, dans leur enthousiasme

naïf et dans leur dédain du danger, pensaient atteindre, par les routes du Nord, l'Égypte ou l'Inde.

Ces soldats ne craignaient pas la mort — la mort qui frappe soudain dans l'ivresse des batailles, et qui donne peut-être des éternités paradisiaques de gloire — mais ils avaient peur de la mort silencieuse et ténébreuse des bivouacs qui se glissait en eux en même temps que se posait sur eux un linceul de neige, et de cette peur naissait une fureur de vivre, qui, pour eux, primait tout. Ils dévêtaient leurs généraux mourants; ils pillaient, brisaient les fourgons de leurs chefs; ils mangeaient les chevaux, et parfois, quand les chevaux manquaient, la seule nourriture à leur portée : les cadavres.

Et c'est ainsi qu'ils allèrent jusqu'en Prusse, quelques-uns imperturbables et stoïques autour des aigles éployant leurs ailes d'or dans les espaces gelés, un grand nombre mêlés, méconnaissables, troupeau courbé sous les bises et sous le bois des lances cosaques qui se redressa soldat lorsqu'il eut du pain et lorsqu'il eut des chefs.

Ceux-ci, les premiers, avaient désespéré. Et dès qu'ils l'avaient pu, ils s'étaient jetés sur des traîneaux, enfouis dans les fourrures et ils avaient fui. Sur le Niémen, il n'en restait presque plus, Ney, au corps de fer, et des officiers subalternes trop pauvres pour se payer des voitures, trop vigoureux pour laisser en Russie leur carcasse bronzée par tous les climats d'Europe. Cependant, le peu qu'ils étaient suffisait à arrêter l'ennemi. Kutusof les laissait bénévolement partir. Il ne voulait pas essayer de saisir Napoléon et il disait en philosophe : « Ils en ont assez ; ils n'y viendront plus. » Sans doute craignait-il le retour du lion, et dédaignait-il les lauriers d'un nouveau Borodino. D'ailleurs, lui-même et son armée étaient épuisés. Les chevaux y disparaissaient, malgré les fers à crampons; l'artillerie, quoi qu'elle fût sur traîneau; les hommes bien qu'ils vécussent dans les villages amis, à plusieurs lieues sur les flancs de la route. Les partisans, qui harcelaient les Français avec le plus d'énergie, « au lieu d'uniformes portaient des soutanes, des sarraux de paysans, des vêtements de femmes; pour chaussures, ils avaient des souliers en écorce de tilleul mêlés à des bottes. Des chefs étaient affublés d'une couverture dans laquelle il y avait un trou pour passer la tête. » A Vilna cette

armée, en partie de conscrits, était réduite des trois quarts; à Kowno des cinq sixièmes. « Des compagnies se trouvaient sans un seul homme et des bataillons n'en comptaient pas cinquante ». Au vingtième jour de campagne effective, les troupes de Tchitchagoff, bien aguerries, et qui n'avaient jamais manqué de vivres, traînaient, étaient à bas. Ainsi, par l'ampleur des mouvements, par la force des effectifs, par l'inexorabilité de l'hiver, se justifie l'idée de Tolstoï : « Jamais, depuis que le monde existe, une guerre ne s'est accomplie dans des conditions plus terribles » (1).

III

Au commencement de 1813, Augereau commande à Berlin un corps d'armée dont la table de l'état-major « défrayée par la ville est de trente à quarante couverts » et qui, en dehors de cela, n'existe guère que sur papier. Deux bataillons, quelques cavaliers, artilleurs et gendarmes, y tiennent garnison. Aux alentours sont de rares détachements. Toute l'Allemagne du Nord supporte impatiemment ces Français. Aux observateurs les moins prévenus, les Prussiens semblent « de faux amis » et dès qu'ils apprennent la nouvelle de l'arrivée de l'Empereur à Paris en même temps que celle de son départ, dès que circule le bruit du désastre de la Grande-Armée, ce que les Français refusent de croire, les officiers sont insultés dans les rues et une satisfaction insolente éclaire les visages. A Leipzig, « les journaux fourmillent d'annonces de professeurs de russe, de dictionnaires, d'interprètes, d'images de saints russes, de portraits ». Dans le pays de Berg, les hautes classes éprouvent « une joie secrète » en face du peuple qui, de la retraite, « conçoit de la douleur et le témoigne ». Enfin, de l'Elbe à la Vistule, la jeunesse intellectuelle fermente et s'apprête à laisser la rapière pour le sabre ou l'épée (2).

(1) Gourgaud, Stendhal, de Dedem, *ibid.* — R. Wilson, *Tableau de la puissance russe.* — Marlinski, *Récits d'un officier de partisans.* — Tolstoï, *Physiologie de la guerre.*

(2) Noel, Girod, Gross, Beugnot, *ibid.*

Pendant ce temps les débris venus de Russie continuent leur retraite lamentable. Des gendarmes, dans les gîtes importants ou sur les routes, saisissent les isolés : il revient de ceux-ci un grand nombre à leur régiment, mais sans armes, les mains gelées, les pieds déchirés, loques humaines qui dévorent des pommes de terre, car on ne leur accorde d'autre subsistance qu'au poids de l'or, car on les repousse de partout, par hostilité et par crainte du typhus. Ils passent auprès des bateaux chargés d'effets et pris dans les glaces du canal de Bromberg sans qu'on pense à les en revêtir. Le froid qui persiste — il fait — 11° R., le 10 février, à Francfort-sur-l'Oder — continue l'œuvre de désagrégation parmi le ramassis de réfractaires ou de déserteurs de Walcheren et de l'île de Ré qui surviennent, parmi les Saxons de Reynier qui se réduiront des deux tiers en un mois, parmi les conscrits du Grand-Duché mélangés aux débris de la guerre dont les trois quarts disparaissent avant d'atteindre l'Elbe. En mars, terrorisés par les Cosaques, par les raids de Tzernitchef, dont les partisans, entrés à Berlin, sont aidés par des habitants munis « de barbes postiches », les Français, qui croient la campagne d'hiver finie, forment une cohue mal habillée, sans discipline et sans cohésion. Dans les places, ils ont laissé des garnisons à moitié formées de malades ou d'invalides que la mort fauche et dont les disponibles défilent aux parades « affublés de peaux, la tête enveloppée de linges, s'appuyant sur des bâtons », réparent les casernes inhabitables, brisent la glace des fossés et construisent des ouvrages « en faisant fondre la terre gelée par de grands feux ». Partout, ils sont encore suffisamment nombreux, mais impotents, confondus, découragés. En face d'eux les Prussiens dépourvus de places fortes sont gênés dans leur organisation et n'osent guère se prononcer. Les Russes peinent à se reformer et mangent les ressources de la vieille Prusse pour se remettre, en attendant des renforts. Le corps de Schwartzenberg est le seul qui, ayant tenu la campagne — ou fait semblant, — est en bon état. Il dévaste la Pologne, prenant sur cette contrée revanche de l'indulgence qu'il a montrée aux Russes et il semble « le plus frais, le mieux tenu, le plus intact qui soit dans les armées du continent » (1).

(1) *Corr. de Davout*, 30 décembre 1812, 9, 10, 11, 17 mars 1813. — Bourgoing, Dupuy, Marbot, Girod, Larrey, Odeleben, Bignon, *ibid.* — Rapp, *Mémoires*.

En mars, chacun des partis se renforce. Dans l'empire, les départements de l'Est sont sillonnés de jeunes troupes qui font des étapes de trente kilomètres. Les habitants les traitent médiocrement; les hôteliers écorchent les officiers. Fatigués par les marches, par les exercices qui leur succèdent, enhardis par le départ d'une partie de la gendarmerie, beaucoup contrefont les malades ou désertent. Sur le Rhin, il manque près d'un tiers des marins annoncés. En avril. ces masses de conscrits se forment et se déforment dans la vallée du Mein, se fondent en régiments, passent par escadrons à de nouveaux corps, reçoivent de jeunes cadres ou des officiers qui ne peuvent encore mettre de bottes, qui n'ont ni chevaux ni effets, s'instruisent, subissent des revues. Dès que la marche en avant recommence, ils montrent leur ardeur. « Ils portent avec peine leurs armes, mais ils sont courageux au delà de toute idée, par enthousiasme et par inexpérience. » Les tambours, « enfants de quatorze à quinze ans, sont de vrais petits démons ». Ils vont de leur mieux et pas un ne traîne (1).

Pendant ce temps, les alliés sont entrés à Dresde, faisant « battre leurs tambours jusqu'à la nuit pour donner aux Français de la rive gauche une haute idée de leur nombre » et ces derniers se sont retirés à travers la Saxe, « insultés par le peuple amassé en groupes ». Les Cosaques, « si longtemps attendus et désirés », ont pénétré dans Leipzig, « entourés d'une foule qui les accompagne en poussant des hurrahs et des vivats à n'en plus finir »; ils y ont saisi des bagages abandonnés, puis sont revenus avec des Russes qui veulent séquestrer toutes les marchandises françaises de la ville et qui exigent des courriers, des estafettes, des berlines; qui réquisitionnent les chevaux de luxe et s'emparent des bêtes de trait des paysans, alors que, par suite de la guerre, il ne reste presque plus de montures. Ces Russes sont suivis « par une longue file de fourgons, de voitures de cantiniers et de charrettes vides conduites par des paysans russes, retraçant aux spectateurs l'image d'une invasion asiatique ». Les fantassins légers qui viennent de Valachie, « difficiles à satisfaire, sont des hôtes incommodes pour le bourgeois et plus encore pour le paysan... Ces hommes grossiers alarment la pudeur dans les rues de Dresde — écrit un Saxon —

(1) Marmont, *ibid.*, lettre du 26 mars 1813. — Vionnet, Marbot, de Dedem, *ibid.*

et dans les villages les jeunes filles cherchent jusque dans les tuyaux des cheminées un asile contre leur brutalité. On n'a guère à se louer de leur discipline, tandis que celle des Prussiens ne se dément jamais » (1).

A la fin d'avril, toute l'armée impériale s'ébranle. Le pays dans lequel elle opère, quoique riche, est appauvri par les guerres successives. La saison ne donne pas de légumes. Les cadres sont faibles, peu nombreux, ignorants. Enfin les services administratifs sont mal composés ou n'existent pas : l'expérience de l'expédition de Russie a montré qu'on ne s'y enrichissait point à coup sûr. Il en résulte que, dès les premières marches, l'armée maraude, déterre les pommes de terre cachées et que « tout va au pire pour qui abandonne sa maison ». A Eckartsberg, sous les fenêtres de Napoléon, les soldats qui bivouaquent « brûlent les volets, les portes et autres objets, même les plus indispensables, sans faire attention qu'ils peuvent, à quelques pas plus loin, trouver à brûler d'autres objets moins utiles ». Autour de Naumbourg, on enlève aux meuniers toute leur farine : « les moulins sont en partie détruits et les traînards, les isolés, pillent les convois qu'on pourrait encore faire arriver malgré la rareté des bêtes de trait ». Les troupes de l'avant-garde, composées en majeure partie d'Italiens, « se comportent partout de la manière la plus horrible et pillent, volent, ouvertement ». Les colonnes qu'on double, qu'on triple dès que le terrain le permet, marchent dans une extrême confusion et « prêtent peu d'attention » à l'Empereur lui-même quand il passe sur sa jument couleur chamois. Seule la Garde fait front ou se masse jusqu'à ce qu'il soit parti. A Lutzen, les maisons sont dévalisées et le lendemain de la bataille il est impossible d'y avoir quelque chose à manger. A Leipzig, la municipalité place devant la mairie « des récipients contenant des petits pains, de la bière, de l'eau-de-vie, afin de permettre au soldat de se rafraîchir » car il fait grand chaud. Dans l'après-midi du 2 mai, une centaine de soldats traversent la ville, en criant sans interruption : « Vive l'Empereur! » ; ils dévorent les provisions, mais « se montrent fort modérés ». Vers le soir la place de la mairie se remplit de troupes qui s'arrangent pour y bivouaquer. Tous les boulangers de la

(1) Odeleben, Gross, *ibid.*

ville travaillent pour elles, « qui sont affamées ». Le soir, la route de Lutzen apparaît « éclairée comme en plein jour par de nombreux villages en feu. La tour de Grossgörchen brûle comme un cierge ». Au loin, les bivouacs des alliés rougissent l'horizon. Le lendemain, les Français partent. Des cavaliers prussiens les remplacent, « se font loger chez l'habitant »; puis s'en vont, « laissant un chasseur volontaire ivre-mort qui s'est mis dans la tête d'attaquer Napoléon à la tête de ses troupes et de l'abattre d'un coup de fusil ». Peu après, une partie du corps de Ney y rentre, y couche, y laisse une petite garnison franco-badoise, puis repart (1).

L'armée marche sur Dresde. La pluie abîme les chemins. Les jeunes soldats, frappés par l'idée de tant de camarades morts à Lutzen, sont « tout à fait ahuris et comme pétrifiés... Peu à peu ils reprennent leur gaieté; mais il ne faut point leur donner le loisir de réfléchir, car ils retombent dans la tristesse et par suite gagnent le spleen ». Sans distributions, ils maraudent; ils font sauter les serrures à coups de fusil, et comme la poudre est rare, Marmont doit le leur défendre expressément. A Dresde, dès le départ des Russes, « toutes les boutiques restent fermées; on cache soigneusement les pamphlets et les caricatures sans nombre qui depuis plusieurs semaines garnissent les devantures des libraires ». Les ponts brûlent, et comme il y passe encore des voitures de cantinières, les chevaux s'emportent, les tonneaux se brisent, et l'on voit des Cosaques attardés, à plat ventre « boire dans le ruisseau leur nectar favori ». Le 10 mai, les Français bivouaquent devant Dresde; puis ils y rentrent dans la nuit, « au moment où toutes les corvées sont aux distributions, ce qui occasionne une perte considérable de fusils, de gibernes, de sacs et d'effets ». La Garde s'y repose quatre jours tandis que des renforts ne cessent d'arriver, bien que la route soit souvent coupée par les chasseurs de Lutzow « qui portent une tête de mort sur le devant de la coiffure » et qui s'attaquent même à Leipzig. Le 15 mai, à minuit, l'armée prend les armes, comme pour une revue, et se rassemble. La cavalerie passe l'Elbe. « L'infanterie de la Garde reste en bataille jusqu'à sept heures du matin, croyant à chaque instant partir. » Elle franchit enfin le fleuve, puis bivouaque au-delà, sur deux lignes. Le

(1) Odeleben, Vionnet, Gross, de Dedem, *ibid.*

lendemain, 17, elle marche depuis dix heures du matin « jusqu'à fort avant dans la nuit », et le 18, comme elle croit stationner, elle se met « à faire l'exercice » puis reçoit l'ordre de partir. Elle pousse au delà de Bischofswerda, bivouaque sur deux lignes, des canons en avant. A Bischofswerda, les premiers boulets ont mis le feu : « l'incendie est propagé par les pillards qui, à la faveur de celui-ci, saccagent tout ». La ville est « brûlée à fond ». Le 19, la Garde s'ébranle à la pointe du jour, marche, rétrograde, revient à son camp, puis en repart pour Bautzen. Du 20 au 22, « entre Kœnigswartha et Gorlitz, plus de vingt incendies éclatent, plus ou moins considérables, causés par l'artillerie ou par les imprudences ». Il ne reste « plus un seul habitant des hameaux » et cependant, dit Larrey, « je n'ai jamais vu de peuple plus humain et plus hospitalier ». Après une série de bivouacs, tantôt dans les bois, tantôt en carré sur les coteaux, à côté de ruisselets dont les eaux mauvaises empoisonnent les hommes et les chevaux, après des journées de famine et de pluie, la fin du mois arrive. Le 31, la Garde reçoit l'ordre d'établir un camp « comme ceux de Schönbrunn ou de Finkenstein »; il est terminé en quatre jours « ayant causé beaucoup de pillage et la destruction de 500 maisons », puis abandonné le surlendemain de l'achèvement (1).

A ce moment Davout est à Hambourg avec une armée en formation sans vivres, sans ustensiles pour faire la soupe; avec des Danois qui entrent en campagne dans un triste état et dont on ne peut se faire une idée de la détresse, de la misère — au milieu d'une population hostile. Par bonheur, l'armistice lui permet de se préparer de même qu'il aide les troupes de Napoléon à se remettre, à se réorganiser (2).

Selon les ordres de l'Empereur l'armée « campe par division, à portée des petites villes, dans des lieux sains et auprès des forêts afin qu'elle puisse profiter de leur ombre, chose importante en la saison ». Au début, à tous les soldats, ce repos fait du bien ; il répare la cavalerie qui « diminuait d'une façon effrayante, tant il y mourait de chevaux par suite de blessures ou de fatigues excep-

(1) Marmont, *ibid.*, ordre du 8 mai 1813. — Vionnet, de Dedem, Larrey, Reiset, Gross, Odeleben, *ibid.* — Stendhal, *Correspondance.*

(2) *Corr. de Davout*, 2, 6 mai, 5, 13 juin. — Gonneville, Thiébault, Frisenberg, *ibid.*

tionnelles », le cavalier tout neuf songeant à lui-même, non à sa monture. Mais du repos l'ennui découle : « au camp de Liegnitz, les fantassins vont se coucher dans le blé ou au bord des ruisseaux et, le visage contre terre, pleurent leurs camarades tués. Ils se disent : nous ne reverrons jamais la Bretagne. La seule consolation qu'ils éprouvent c'est de penser : si nous revenons chez nous, nous serons heureux d'avoir été guéris de la gale », car presque tous en sont atteints. Autour d'eux, en Silésie, « villes et villages sont presque déserts. Toutes les autorités ont abandonné leurs places, par ordre de la cour de Berlin » et les chefs français en sont embarrassés, sans toutefois cesser pour cela d'imposer des réquisitions énormes rachetables à prix d'argent, de se faire payer par leurs hôtes, de s'offrir de grands déjeuners aux frais du pays et de tuer les pigeons, de fusiller le gibier, de pêcher le poisson du hobereau qui les loge. En Saxe, chez des alliés, la contrée est tout autant dévastée, quoique les officiers y doivent vivre à leurs frais, ce qu'ils « voient avec regret ». Auprès de Dresde la jeune Garde occupe des baraques solides. L'Empereur la visite à l'improviste : « les soldats continuent leurs occupations en gardant leur costume de camp sans faire attention à sa présence ». A Dresde la vieille Garde est logée chez l'habitant et de plus il y séjourne d'incessants renforts — 30,000 hommes pendant deux mois. Chaque jour, à la parade, parmi les nouvelles troupes, un détachement de vieille Garde par « son attitude martiale et sa tenue si élégante », par ses officiers « remarquablement beaux » où l'on voit cependant des capitaines « qui chiquent », frappe les Allemands. L'argent circule en grand dans la ville. « La facilité de gagner sa vie et même de faire une petite fortune porte beaucoup de Saxons à dédaigner un travail journalier » et à s'établir mercantis auprès des camps. C'est « l'âge d'or des femmes livrées à la débauche. On en voit plusieurs s'enrichir au point de se constituer des rentes ou de payer comptant, en napoléons, les maisons qu'elles achètent ». A Leipzig où commande Arrighi, « en quelque sorte caricature de Napoléon qu'il s'essaye à copier en tout », les dépôts de cavalerie sont attaqués au commencement de juin par des partisans. Mais l'armistice arrête ceux-ci, « au grand mécontentement des gallophobes de la ville ». Il y arrive 15,000 soldats d'Augereau, qui « occupent toutes les pièces qui donnent sur le boule-

vard, autour de la cité » et qu'on retire peu à peu. Le 17 juin, un parlementaire du corps de Lutzow « est salué par de nombreux hurrahs, tandis que les sentinelles françaises sont insultées ». Aussi, l'on y recense les denrées coloniales, l'on enlève les armes aux habitants et l'on y continue l'état de siège jusqu'au 16 juillet. A la fête du 10 août, laville « invite les troupes à un grand repas »; le soir il y a bal, illuminations générales « pas très brillantes, en raison des circonstances » et sous ce semblant de joie, haine des Français plus profonde et plus tenace (1).

A la fin de l'armistice de nombreux renforts sont arrivés, cavaliers et fantassins d'Espagne, cadres d'Italie, conscrits, et ils se mêlent à l'armée qu'une instruction hâtive semble renforcer, à ces Bas-Bretons en qui le spleen demeure et qui ont « une envie démesurée de revoir leur pays ». Le 12 août, on leur annonce la reprise des hostilités et on leur distribue 60 cartouches par homme; puis les mouvements commencent : régiments de cavalerie éparpillés pour éclairer les convois; jeune Garde qui débute par une étape de douze lieues et qui cinq jours durant ne fait que des marches et des contremarches dans lesquelles les vieux sergents ne reconnaissent point « la méthode de l'Empereur ». Il tombe « une pluie diluvienne ». Dans les bivouacs, en plaine, « les hommes sont dans l'eau jusqu'à mi-jambes ». Malgré la pénurie de chevaux, tous les officiers et jusqu'aux sergents-majors en ont. On leur enlève ces montures et sous la pluie qui continue « à torrents » une partie de l'armée rétrograde une troisième fois à travers la Saxe. Le 25, il s'abat sur elle « une grêle si grosse que plusieurs soldats en sont blessés ». Le 26, elle atteint Dresde : « il n'y a pas dans les rangs la moitié des hommes présents. Les soldats tombent dans les fossés sans pouvoir se relever ». Leurs colonels même, ne sachant où sont passés leurs bagages, restent durant une semaine leurs effets collés au corps, inondés, noyés. Autour d'eux « tout est mouillé, trempé à tel point qu'il est impossible de se coucher ou de s'asseoir ». Ils ont fait cinquante lieues en quatre jours; à l'entrée de la ville, on leur donne dix heures de repos, puis ils participent à la bataille. En face les Autrichiens presque aussi jeunes éprouvent une pareille fatigue et depuis trois jours se passent de pain. Le

(1) *Corr.*, 20100. — Reiset, Combes, de Dedem, Odeleben, Boulart, Gross, Fezenzac, Coignet, *ibid.*

soir du 27, leur retraite devient « un tel désordre, un tel sauve-qui-peut qu'il est impossible à leurs officiers de prendre ni de recevoir aucune information précise ». Sur les chemins de Bohême, ils abandonnent leurs canons; « généraux, officiers, soldats pêle-mêle jettent leurs armes pour qu'on ne les tue point ». Les Français, qui n'en peuvent plus, bivouaquent dans les rues de Dresde ou les poursuivent mollement. Le 28, la Garde les suit; le 29, elle s'arrête; le 30, elle les abandonne, part pour la Lusace, en marche folle, et précipite sa course jusqu'au milieu de la nuit : « les soldats tombent par terre sans pouvoir se relever ». Quand elle s'arrête, « on la laisse plus d'une heure sans lui indiquer le lieu du bivouac et à minuit il n'y a pas encore de feu dans le camp ». Le 31, dès 4 heures du matin, elle rétrograde, recueille « beaucoup de soldats endormis sur la route » et rentre à Dresde où « on la laisse jusqu'à minuit sans ordre et sans lui permettre de faire la soupe ». En quatre jours, elle retourne à Hochkirch en Lusace; puis, après des courses de la pointe du jour à 10 heures du soir « à travers champs et dans la boue jusqu'à mi-jambe » pendant lesquels les traînards se multiplient à tel point que Napoléon prescrit d'en fusiller un sur dix, le 7 septembre, à 10 heures du matin, elle se retrouve à Dresde sous des torrents d'eau et elle y demeure « jusqu'à 5 heures et demie du soir sans pouvoir être logée ». Le lendemain, elle passe une revue, en grande tenue; puis va bivouaquer en dehors, « sous une pluie violente. » Les chevaux, en partie pris aux Autrichiens, mangent le grain resté sur pied; près de Meissen une division de cavalerie « jette dans l'Elbe le pain qu'on lui donne et pille le paysan »; à Hochkirch, les soldats brûlent des fermes et entretiennent leurs feux de bivouac « avec les croix du cimetière »; autour de Dresde, les habitations « sans toit, sans meubles » sont communes; les Allemands désertent; les hôpitaux sont encombrés; les chemins couverts de Français « tombés d'inanition, de froid et de misère »; et du dépôt général, où règne un extrême désordre, 19,000 débandés partent successivement pour les régiments, armés, mais si peu soldats (1)!

La pluie persistante produit les mêmes effets en Silésie. Les landwehriens de Blucher et les conscrits de Macdonald se déban-

(1) Odeleben, Dupuy, Vionnet, de Rochechouart, Coignet, Reiset, de Dedem, Noel, *ibid.*

dent, traînent, et les corps organisés se désagrègent. Le jour de la bataille de la Katzbach, « les trois quarts des soldats français se jettent dans les bois, dans les maisons, et ni les menaces ni les coups n'y peuvent rien ». Le soldat cherche des abris : « en cela, il imite trop bien l'exemple de ses officiers », écrit Macdonald. La moitié des landwehriens silésiens, en majeure partie tisserands, disparaît de même : un ordre de Blucher prescrit « de rafraîchir ceux qui seraient fatigués de trente coups de bâton » (1).

Ainsi, des deux côtés, pour obliger la faible recrue à demeurer dans le rang comme un vétéran stoïque, malgré les misères, la famine, les intempéries, on n'use que de violence.

Dans le Mecklembourg, les Cosaques ne laissent pas un seul jour tranquilles, durant deux mois, les troupes qui campent à Ratzebourg, « à un pied sous terre » et qui se sont couvertes avec du blé prêt à être moissonné; mais si les Danois, peu habitués à la guerre, se montrent inquiets et disent souffrir, les Français de Davout, malgré l'hostilité des habitants, se trouvent infiniment mieux qu'en Saxe. Là, en effet, les Cosaques « se répandent partout ». Les soldats en ont peur. L'on voit vingt d'entre eux mettre en désordre un convoi où se trouvent 500 Français et cinq généraux. A la mi-septembre, étendus sur la lisière de la Bohème, « dans la boue jusqu'à mi-jambes, toutes les maisons qui ne sont pas en pierre ayant été bouleversées pour entretenir les feux de bivouac », les hommes auxquels manquent la paille et le bois « couchent dans la boue et ressemblent à des diables ». Pendant huit jours, la jeune Garde tourne autour de Dresde, sous la pluie, tantôt se loge dans les granges des faubourgs, tantôt bivouaque dans la campagne. « Les fourrages manquent totalement. On enlève le blé, le seigle, les bœufs. C'est l'occasion d'un pillage horrible des paysans. On vend presque publiquement les bestiaux et le grain qu'on leur enlève » et l'on voit un jour, « dans Neustadt (Dresde), décharger une charrette remplie de toutes sortes de meubles que quelques officiers mettent à l'enchère ». Peu à peu les étrangers font défection : les Wurtembergeois s'en vont, après avoir jeté des mottes de terre à leur général; leur artillerie s'en retourne, atteint Wurz-

(1) Cavaignac, *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1903.

bourg « sans que l'Empereur ait été prévenu ». On établit des baraquements qu'on quitte aussitôt construits; puis on abandonne Dresde où les jeunes soldats de Saint-Cyr ne recevront pas « vingt rations en deux mois », avec en arrière la vieille Garde, dont les intelligences amoureuses se découvrent au départ, le roi de Saxe « qui ne part qu'à dix heures chaque matin, après avoir entendu la messe », et la haine de ses sujets, qui incendient les magasins. La pluie persiste souvent tout le jour. Le 12 octobre, vers Duben, les troupes prennent les armes à deux heures du matin, ne bougent pas jusqu'à sept. A peine les a-t-on envoyées se reposer qu'on les rappelle, qu'on les mène bivouaquer un peu au delà de la ville, « sous une pluie qui tombe toute la nuit ». Elles y demeurent le 13, partent le 14, « en toute hâte, sans attendre le retour des hommes de corvée, même des gardes » et, après une prise de position et un inutile défilé dans Leipzig, reviennent bivouaquer en dehors de cette ville, « sous la pluie et par un vent des plus violents ». Le 15, sur leurs positions des détachements venus des dépôts les rejoignent; des corvées achètent des souliers, « car un grand nombre de soldats sont pieds nus dans la boue, dans l'eau, les pieds et les jambes déchirés et sanglants ». Depuis dix jours « ils n'ont pas reçu une once de pain; la seule distribution a été un peu de riz et de viande »; ils ont horriblement pillé le paysan, et par les marches et les contremarches, aussi par la dépression morale que cause la faim, perdu confiance (1).

Après la bataille des nations, durant les trois jours de laquelle le soldat vit au hasard — et surtout grâce à Leipzig, la retraite commence, suivie par l'ennemi le matin du 19. A Lutzen, la jeune Garde ne trouve « aucun ordre, aucun officier d'ordonnance pour la placer »; elle en repart à deux heures du matin pour bivouaquer plus loin. Ce n'est que le 22, à Erfurth, qu'elle reçoit « un peu de biscuit et d'eau-de-vie ». Les troupes de ligne ne touchent rien, se débandent. Malgré l'hostilité des Allemands, qui réfrène les maraudeurs et qui accélère l'allure des traînards, « les plateaux et les vallées sont chaque nuit couverts d'une quantité de feux épars et placés sans régularité »; ce sont des « fricoteurs » qui, par groupes suffisamment nombreux pour en imposer aux paysans

(1) Frisenberg, Thiébault, Gonneville, Vionnet, Odeleben, de Dedem, Dellard, Suckow, Girod, *ibid.* — Stendhal, *Napoléon.*

« bivouaquent par petites troupes sur le flanc de la colonne », vivent en pillant et jettent leurs armes et leurs sacs. Macdonald n'a plus 2,000 hommes sous ses ordres; six régiments de cavalerie ne contiennent pas 400 sabres — et ce qui reste fidèle à son drapeau est condamné à des prises de position longues et fatigantes, au seul aliment « des pommes de terre et des trognons de choux ». La désobéissance, la désagrégation sont générales. A Cassel, la garde du roi Jérôme, qui a coûté des sommes folles, se disperse devant quelques Cosaques de Tzernitchef, « troupe dont on n'a jamais vu d'aussi sale ni d'aussi déguenillée ». Au pont de Freyburg, on donne à un lieutenant-colonel quatre gendarmes de la Garde pour assurer l'ordre : « ceux-ci l'abandonnent, sans doute dédaigneux d'obéir à un officier supérieur de la ligne ». Au pont sur la Nidda, les claveaux dépassent le tablier; les fantassins y butent, tombent dans la rivière, s'y noient; un colonel demande à un sergent du génie de les faire enfoncer; celui-ci « ne l'écoute même pas : il n'est pas de son arme ». Le soir de Hanau, dit Larrey, le bivouac est « l'un des plus pénibles qu'il ait jamais vus ». Pour éviter les Bavarois, l'arrière-garde marche vingt-quatre heures de suite, après une longue étape, par les bois et « dans la boue jusqu'à mi-cuisses ». Les soldats, à la fin, n'y tiennent plus : « beaucoup tombent de sommeil sur la terre détrempée et s'y endorment; rien ne peut les réveiller »; le petit nombre de ceux qui résistent, arrivé à Francfort, « ressemble à des sauvages, à des ours et conserve à peine une figure humaine ». Dans cette ville, il est impossible « d'empêcher les dévastations ». A Dusseldorf, les troupes occupent le jardin de la Cour, en coupent les arbres pour leurs cuisines et leurs baraques. Beugnot leur donne des planches, du vin, et le soir le camp est construit, les hommes réconfortés se montrent « joyeux et sans soucis ». Mais là où ils s'accumulent et ne reçoivent rien, à Francfort, à Mayence, ils commettent des excès, pillent les magasins, prennent leur boisson dans les auberges; les domestiques abandonnent les officiers, emportant leurs effets, les richesses qu'ils ont acquises on ne sait comment; les réfractaires, les débandés, cherchent à regagner leurs villages; à Eupen, dans la Roër, il passe ensemble 200 Belges : « la municipalité leur donne des billets de logement ». Et lorsque l'ordre arrive de prendre des cantonnements quelques corps sont aussi

peu nombreux, semblent aussi détruits qu'à leur retour de Russie (1).

L'armée de 1813 est surtout composée de Français et, sauf dans la vieille Garde, de recrues qui n'ont point fait la guerre. Les cadres sont médiocres; les soldats des adolescents à peine formés et, parmi eux, les anciens manquent pour les habituer à vivre en campagne. Il en résulte qu'ils ont tous les défauts de la jeunesse, de la race, de l'ignorance. S'ils possèdent l'enthousiasme vif et court du Français, ils sont sujets aux abattements et aux désespérances; s'ils montrent, dans leurs premières marches, un entrain extrême, ils n'ont ni la résistance physique ni la constance morale pour le soutenir longtemps. Et montant des chevaux qu'ils méconnaissent ou qu'ils craignent, servant des pièces dont ils ignorent l'exacte manœuvre et les services, portant des fusils médiocres qu'ils n'utilisent guère, il ne germe point en eux cette demi-fraternité du cavalier et de sa monture, cette affection du pointeur pour sa pièce et du voltigeur pour son fusil, qui anime la machine, qui spiritualise l'animal, et qui en font, de la part de l'homme, l'objet de soins reconnaissants et continus. Et de plus, comme les cadres sont inférieurs, comme les distributions, souvent imaginaires auparavant, sont nulles du fait des habitudes d'antan et de l'impéritie plus grande des intermédiaires, le soldat poussé par des besoins plus vifs, moins contenu par des chefs dont la maraude fut une habitude, pille sans cesse et n'importe où. A cet égard « la jeune armée de 1813 en sait autant que ses devancières (2) ». Même, étant moins retenue, elle y met moins de formes. Cependant, elle opère en Saxe, riche contrée, parmi des Allemands, qui sont bons, et qui sont alliés. Mais peu lui importe! D'ailleurs, on prend si peu de précautions pour elle! Durant les précédentes campagnes, l'administration était à l'arrière et la position qu'elle occupait excusait dans une certaine mesure ses maladresses et sa presque inutilité. Pendant celle-ci, elle est au centre. Pourtant personne n'en reçoit aide ou secours. Les armées de Lusace ou de Brandebourg sont délaissées et les troupes qui

(1) Vionnet, Girod, de Dedem, Marbot, Boulart, Noel, Bourgoing, Lanzac de Laborie, Larrey, Beugnot, Blangini, Thirion, *ibid.*
(2) Fezenzac, *ibid.*

gardent les débouchés de la Bohême, qui stationnent à une marche de Dresde, le sont également. Par suite, tout est détruit, mangé, brisé, brûlé par elles, et lorsque l'occupation se prolonge, elles souffrent d'une extrême misère, comme le paysan. Alors un nouvel élément de perturbation s'ajoute à ceux qui existent déjà, et avec plus d'ampleur qu'à l'ordinaire : le soldat déserte. Il n'a pas eu le temps de connaître ses camarades, de s'attacher à son drapeau. Il serait heureux de partir isolément, de rentrer chez lui — et il le fait dès qu'il se suppose quelques chances d'aboutir. La température affreuse qu'il éprouve, la famine qui le déprime et plus encore les mauvais traitements qu'il subit l'y incitent. Enfin, les Allemands des classes moyennes, qui de leurs efforts occultes désagrègent le colosse impérial, l'engagent à s'en aller. Le soldat qui veut partir — hollandais, rhénan, alsacien — au lieu d'avoir à se retirer par une route semée d'embûches, au milieu de populations nonchalantes, grâce à des intermédiaires fidèles passe par des voies détournées, et pour ainsi dire de main en main, de Saxe jusqu'au Rhin, franchit le fleuve en contrebande et revient à son foyer. Pour qu'il réussisse toutes les intelligences s'entremettent : bourgeois chez qui on loge, buveurs avec lesquels on se lie, femmes ou filles qu'on aime. Cela s'accentue après l'armistice, s'exagère en octobre. Après Leipzig tout ce qui n'est pas Français de la vieille France ou Polonais banni du Grand-Duché, s'éparpille et se dissout. Des dizaines de milliers d'hommes s'évanouissent ainsi. En deçà du Rhin, des milliers de Français disparaissent encore. « J'évalue à plus de 80,000 le nombre des déserteurs de la Grande-Armée », écrit le 7 décembre Napoléon, qui peut-être exagère, afin de diminuer ses pertes. Et tandis que dans les nouveaux départements l'administration continue sa tâche, que le calme y persiste, il s'y infiltre des ferments de désobéissance et de scission que l'arrivée des étrangers va bientôt permettre de librement manifester.

IV

En novembre 1813 les débris de la Grande-Armée cantonnent sur la rive gauche du Rhin et ils s'y referaient si les maladies, la nostalgie, la peur, le désespoir, ne les rongeaient simultanément. Comme vivres, ils en trouvent assez; mais on les change sans cesse de gîte, on les oblige à des mouvements incohérents, on les fatigue sans objet. Sans quitter le pays entre Rhin et Moselle, en deux mois des régiments font cinq cantonnements et vingt et une étapes. Dans ces conditions, les corps réduits des quatre cinquièmes ont malades les deux tiers de leur effectif restant, et tel régiment compte, sur 25 officiers, « 18 malades en même temps ». Beaucoup de soldats « semblent avoir eu les pieds gelés durant la retraite, et cependant le thermomètre ne tomba jamais au-dessous de 0°. L'épuisement a enlevé la vie aux extrémités. Les doigts des pieds frappés de mort tombent en gangrène ». La désertion continue à tel point que Napoléon ordonne qu'on décime les soldats qui s'en vont, « qu'on en fusille quelques-uns ». Et pendant ce temps, au sein de ces corps démoralisés, des conscrits s'incorporent; on conçoit avec quelle tristesse épouvantée des vieux soldats d'Espagne s'infiltrent, harassés par les marches forcées et des vétérans usés, mutilés, restes des anciennes guerres s'encadrent, avec leur foi obstinée dans la suprématie de la France et dans l'étoile de l'Empereur (1).

A la fin de décembre, les alliés dépourvus de cartes envahissent l'Alsace et la Comté. Ils sont suivis d'une quantité de voitures, et derrière celles-ci se pressent à la curée les contingents des princes d'Allemagne, les mercantis allemands revenus de Russie, les vagabonds du pays de Bade, tous ceux qui espèrent prendre, gagner, s'enrichir. En tête des colonnes sont des Cosaques au bonnet pointu, au manteau bleu foncé, dont la ceinture rouge n'est parfois « qu'un mouchoir blanc teint de sang »; des partisans au cos-

(1) Lecestre, *ibid.*, 7 décembre 1813. — Vionnet, Hulot, Girod, Castellane, *ibid.*

tume soutaché d'ornements macabres, en général bons enfants. Derrière eux suivent des Confédérés avides; des Autrichiens qui se sont montrés en Suisse « d'une si parfaite discipline que plusieurs dames traversent leurs colonnes » sans accident; qui ne dépouillent les jardins que du buis nécessaire à orner leurs shakos et qui bientôt, avec une lenteur méthodique, ruineront, ravageront l'Ain. Genève ne leur résiste pas : « les gardes nationaux sont bien décidés à s'emparer de leur général, au cas où il les exposerait au moindre danger » et à leur approche « les douaniers sont obligés de quitter la ville au grand contentement de tout le monde ». Les Autrichiens s'y montrent dociles; attendent cinq heures durant, « l'arme au pied, les vivres et le logement » : ils y sont reçus avec « une joie générale ». En Alsace, devant les partisans, les gardes nationaux « se débandent, jettent une partie de leurs armes et s'esquivent ». A Colmar, où ils entrent, « la bourgeoisie s'empresse de les satisfaire. Bientôt la place s'emplit de curieux auxquels ils donnent des poignées de main ». Sur le soir surviennent des dragons d'Espagne : on leur sert « le vin et les vivres destinés aux ennemis ». Ceux qui sont placés en vedette font leur service, se couchent tour à tour au pied de leur cheval, enveloppés dans leur manteau; ceux qui restent en ville boivent, s'échauffent, chantent ou jurent d'impatience. Le lendemain ils se précipitent sur l'ennemi, le sabrent, en ramènent les chevaux qu'ils « vendent à vil prix »; derrière eux, des paysans « qui n'ont jamais vu la guerre dépouillent entièrement les cadavres, à l'exception de quelques dragons auxquels ils laissent leur pantalon blanc à passepoil rouge, dit pantalon d'Espagne ». Mais ces soldats sont trop faibles pour résister longtemps aux ennemis qui s'accumulent, et, pendant leur retraite, les débris de l'armée, vus avec malveillance en Lorraine, surtout à cause du typhus qu'ils propagent, souffrants de l'hiver contre lequel leurs habits minces ne les protègent point, se désagrègent encore. « Il y a beaucoup de déserteurs parmi les soldats du Mont-Tonnerre et du Rhin-et-Moselle, cela dans toutes les armes. Tous les Hollandais incorporés sont partis. Les gendarmes fuient avec une rapidité dont rien n'approche. » Marmont, Ney, Victor, s'accusent mutuellement de leurs fautes. Vers Nancy, écrit Grouchy, « non seulement les nouveaux militaires des départements envahis abandonnent leurs dra-

peaux, mais même les anciens soldats de ces départements. Chaque jour est marqué par des désertions. De nombreux cavaliers d'élite passent à l'ennemi. Les causes de ce mal, si inquiétant par ses progrès, sont les souffrances du soldat qui n'est pas payé, qui ne reçoit presque point de distributions, qui est mal vu et mal traité par l'habitant; enfin qui est travaillé par les menées des coalisés, qui ne sont que trop secondés par les indignes Français que nous rencontrons depuis que nous avons quitté l'Alsace. Ceux-ci se prononcent si ouvertement contre le gouvernement qu'ils ébranlent l'armée que tout mouvement rétrograde démoralise toujours. On déserte même dans la vieille Garde ». Ailleurs la désertion est plus grande encore. En Belgique, les conscrits casernés depuis sept jours ne veulent pas quitter Bruxelles. Rappelés le matin, on ne peut les rassembler qu'à la nuit. Sur la route, un grand nombre s'échappent. Il en est de même à Anvers. Carnot n'y arrête ces défections qu'en faisant fusiller trois hommes « devant toute la garnison » (1).

Pendant ce temps, Napoléon décrète une levée en masse dans les départements envahis ou menacés; il prescrit la constitution de corps francs et il appelle à lui des divisions d'Espagne. Il veut que celles-ci accourent à la hâte, en poste. Mais, tandis que les non-combattants, munis de feuilles de route, peuvent aller vite; tandis que les chevaux des relais sont immobilisés sur la route de Paris à Toulouse pour conduire les filles et le riche mobilier de Savary, on voit des régiments quitter Orthez « sur des charrettes traînées par des bœufs » (2).

Malgré la pluie, la neige, les maladies — du 1er au 25 janvier, sans combat sérieux, York a perdu le quart de ses Prussiens — l'invasion s'avance, atteint la Champagne. Les vieux soldats n'en sont point troublés. A peine ont-ils séché chez l'habitant la doublure de leur capote, mangé la soupe, nettoyé leur fusil, qu'il leur faut reprendre le sac, charger l'arme, « remettre de la poudre dans le bassinet » et repartir en expédition nocturne, « la baïonnette au bout du fusil afin qu'elle ne fasse pas de bruit contre la

(1) Grouchy, Marmont, Vionnet, Hulot, *ibid.* — Roger, Prescott, Lebert, dans Bertin, *Campagne de 1814.* — Weil, *Campagne de 1814.*

(2) *Corr.*, 21058, 21061. — *Mémoires d'un apothicaire sur la guerre d'Espagne.* — Houssaye, *1814*

monture du sabre et pour qu'elle soit prête à servir ». Les jeunes ne font pas ainsi; ils reculent en désordre, sans liaison entre leurs groupes épars, à tel point qu'un Wurtembergeois pénètre seul à Chaumont, s'avance jusqu'à la mairie, et, en sortant, demande l'heure : « Un jeune homme tire sa montre. Le cavalier s'en saisit et pique des deux. » Et tandis que ces Allemands mangent les bourgs, ravagent des fermes, les Cosaques, porteurs de grands fouets, les guerriers russes, « superbes et sales », pillent les maisons des villes où l'on combat, respectent à peu près les autres, « sans doute par crainte de la schlague » et saccagent les campagnes « où l'on ne parle que de leurs dévastations et de leurs brigandages ». Napoléon écrit : « Les troupes ennemies se comportent partout horriblement. Tous les habitants se réfugient dans les bois. On ne trouve plus de paysans dans les villages. L'ennemi prend tous les chevaux, tous les bestiaux, tous les effets d'habillement, toutes les guenilles des paysans; il bat tout le monde, hommes, femmes, et commet un grand nombre de viols. » Selon son tempérament, et avec le mépris de la civilisation causé par vingt ans de guerres, il opère à la façon des armées impériales (1).

A Vitry, Napoléon saisit le vin et l'eau-de-vie : « S'il n'y a que du vin de Champagne, prenons-le toujours; il vaut mieux que nous le prenions que l'ennemi. » A Troyes, « aucune précaution n'a été prise pour assurer la subsistance des troupes ». La population est hostile. Les officiers d'état-major — souvent des adolescents de dix-sept ans — sont menacés, injuriés par les soldats qu'ils obligent à quitter les bivouacs, à renverser les marmites pour opérer des mouvements imprévus. D'ailleurs, un grand nombre n'obéissent point à ces « oiseaux de mauvais augure », porteurs de nouvelles désagréables; ils restent dans les villages, dans les fermes, se cachent dans les bois. Sur la route qu'ils suivent et où « beaucoup expirent d'inanition », on ne voit que fusils, shakos, gibernes, jetés par eux. De Troyes à Nogent, 6,000 conscrits disparaissent du 3 au 5 février. A l'appel du 4, dans le 37e seul, on constate « 250 manquants ». Et, en même temps que les effectifs se fondent, que les vétérans meurent dans les batailles, il arrive de nouveaux

(1) *Corr.*, 21168. — COIGNET, MONTGAILLARD, SCHELTENS, WEIL, *ibid.* — DARDENNE, dans BERTIN, *ibid.*

conscrits, de ces conscrits qui n'ont trouvé au grand dépôt de Courbevoie « que du pain », qui depuis n'ont guère eu de gîte; des vétérans d'Espagne qui savent obtenir le vivre et le couvert partout et qui permettent d'entreprendre de nouveaux combats (1).

Ces anciens sont de terribles soldats qui n'obéissent qu'à l'extrême nécessité. Le soir de Montmirail, dans la ferme où couche l'Empereur, « hormis les sentinelles, personne ne veille. Hommes et chevaux se couchent pêle-mêle sur le fumier »; piquets, gardes, sont abolis. L'Empereur n'est plus qu'un capitaine parmi des condottieri; les sentinelles ne forment plus un grand cercle autour de sa personne. En marchant sur Vauchamps, il satisfait un besoin naturel : la division Curial sur le chemin de laquelle il se trouve continue sa route, et, dans cette posture, « il est coudoyé de la tête à la queue de la colonne ». De Montereau, avant l'arrivée des Autrichiens, ses soldats emportent le bois, la paille, les ustensiles de ménage, et, après qu'ils s'en sont allés, « beaucoup d'habitants passent la nuit » à rechercher les leurs. Cela ne leur concilie point les populations tranquilles que l'ennemi n'a pas encore froissées. Celui-ci, cependant, se montre rude. A Château-Thierry, les Prussiens « arrêtent le monde dans les rues, défont les souliers et laissent les habitants nu-pieds ». Leurs chefs en exigent 300 paires livrables quatre heures après leur arrivée et ils menacent de « brûler la ville si elle ne fournit 800 capotes de drap gris de la même couleur ». Sans doute. ces chefs se contenteraient de quelque argent, mais le soir il leur faut battre en retraite : la ville est pillée; « les Prussiens y commettent tous les crimes, le viol et l'assassinat ». Le matin du 14 février, les Autrichiens se présentent devant Montereau. Le premier adjoint va à la rencontre de leur officier, « l'assure qu'aucune troupe française ne se trouve en ville » et lui présente l'eau-de-vie. Peu à peu des cavaliers arrivent. « Ils débutent par prendre des gants de laine aux étalages, négligeant de les payer aux quelques marchands qui ont eu la bonhomie de les mettre en vente »; puis d'heure en heure des colonnes se présentent, plus denses. Leurs hommes se logent dans les maisons par dix ou par vingt. « L'ordre de les nourrir, ainsi que la désignation des denrées qu'ils peuvent exiger, est publié.

(1) *Corr.*, 21135. — De Ségur, Houssaye, *ibid.* — Lefol, dans Bertin, *ibid.*

Chacun fait de son mieux, malgré beaucoup d'exigences difficiles à satisfaire et qui occasionnent quelques murmures de la part des gens peu aisés. » Le lendemain, il s'y présente deux nouveaux régiments autrichiens, « en parfaite tenue, musique en tête, drapeaux déployés » ; puis. vers le soir, des Bavarois, des Wurtembergeois. Le 16, tout cela part. Il en survient d'autres « qui ne rentrent dans les maisons que pour y manger ». Les boulangers et les bouchers de la ville « travaillent jour et nuit », et les distributions se font au moyen de fourgons français. Sous peine de mort les habitants ont rendu leurs armes : sur la place « une trentaine de vieux fusils de chasse, quelques vieux sabres et épées ont été brûlés ». Dans la nuit, les étrangers s'agitent; on annonce Napoléon. La générale bat. « L'appréhension les a singulièrement adoucis; leurs exigences plus que tyranniques sont remplacées par la satisfaction qu'ils montrent pour les choses qu'on leur donne. » Ils cessent leurs réquisitions de voitures, leur saisie de vin, leur recherche des cachettes, leur coupe de drap de billard pour s'en faire des manteaux. La bataille du 18, où donnent les gendarmes venus d'Espagne « qui ne le cèdent en rien comme valeur à la vieille Garde », les chasse de la ville, et le soir, sous la neige qui tombe, par un temps de gel qui engourdit les choses, les Français massacrent les derniers coalisés, aidés par les habitants : une jolie fille d'auberge dénonce à des soldats qui s'embusquent une vingtaine d'Autrichiens cachés dans une grange; puis elle fait sortir un à un ceux-ci, par une porte dérobée : tous sont massacrés (1).

Ici le patriotisme des habitants pillés se réveille; là les impôts accrus, les violences des soldats impériaux, les menées des opposants au gouvernement font bien accueillir les étrangers. Dans la Côte-d'Or, forgerons et paysans résistent aux Autrichiens : dans la Haute-Marne et dans l'Argonne des bûcherons et des charbonniers fusillent les traînards et disloquent les convois; et l'on voit, à Château-Thierry, une vieille femme donner ses chaussures à un soldat de la jeune Garde, raconte le *Journal de l'Empire*, qui, selon la mode du temps, mêle la simple idylle à la tragédie. Mais, de même que les étrangers n'ont pas laissé à Nogent « deux maisons intactes : les cheminées seules, bâties en briques, y restant

(1) Girod, Biot, Boulart, Bertin, *ibid.*

debout », de même les vieux soldats détruisent les fermes et saccagent les hameaux. A Fismes, des officiers se logent dans une maison isolée; des cuirassiers surviennent et « bientôt les premiers entendent qu'on démolit leur maison : les cuirassiers cherchent du bois pour faire la soupe. Un officier sort. Tandis qu'à grands coups de plat de sabre il s'escrime sur le dos de l'un d'eux, un autre lui jette une grosse pierre, lui casse le bras ». Les brutalités du commandement se multiplient. Un officier supérieur, Boulart, se blesse « en voulant donner un coup de pied à un traînard de son régiment dont le sabre manque de fourreau à la pointe ». Des proclamations bourbonniennes, « dont l'effet, en apparence, est complètement nul », sont distribuées « jusque dans les rangs », et les filles soumises de Soissons sont accusées d'avoir livré la ville aux Coalisés. On fouette ces malheureuses sur les places publiques; mais peut-être « ne sont-elles pas les seules coupables ». Ainsi se montrent à nu, devant un ennemi dont les états-majors parlent le français et affectent des airs d'ancien régime, les passions intimes et opposées du pays et l'autoritarisme forcené des débris de l'armée (1).

Pendant ce temps Russes et Prussiens reculent. Le 1er mars, il en est qui évacuent Reims; d'autres y arrivent, « se logent dans les maisons où il n'y a pas d'écurie, placent leurs chevaux dans les chambres basses et les boutiques sans s'embarrasser des effets et des meubles qui y sont. Ils exigent, attendu qu'ils ne font point gras — on ne sait pour quelle raison — qu'on leur cuise de la soupe aux pruneaux; ils mangent beaucoup de haricots crus avec de l'huile, du vinaigre et des oignons également crus et boivent beaucoup de vin et d'eau-de-vie ». Le lendemain, « 500 logements sont abandonnés par leurs habitants sans ressources » à ces étrangers. Le 3, ils partent, laissant quelques centaines de Cosaques et de Tartares « qui sont mis comme des Chinois ». Le 4, de nouveaux Cosaques surviennent, précédés par des paysans : ils ont commis dans les campagnes « des excès qu'il n'est pas possible de répéter ». Le soir passent des charrettes chargées de blessés et « plus de 60 voitures remplies de matelas, de lits, de traversins, de couvertures, de chaudières, de marmites, de portes d'armoires ». Le 5, les Français se présentent : « la ville est illuminée par ordre. » Ils

(1) Girod, Boulart, Mennevai, Weil, Bertin, *ibid.*

prennent des traînards. Le 6, ils combattent l'arrière-garde russe; des blessés ennemis, qui cherchent à se sauver, « sont achevés par un jardinier à coups de bêche ». Le 7, les environs sont nettoyés de Cosaques. Le 8, l'armée lève un millier de conscrits; il se forme trois cohortes de garde urbaine comprenant tous les hommes de vingt à soixante ans. Le 9, les Alliés se rapprochent; « l'anxiété est grande ». Le 10 et le 11, les Français partent. Le 12, « les obus ennemis tombent sur la ville. Des maisons brûlent. Les Russes rentrent au moyen d'échelles de siège, car il ne se trouve personne sur les remparts, et pillent différentes maisons ». Le 13, les Alliés défilent; leurs aumôniers, « aux barbes longues de deux pieds, frappent les spectateurs »; ils ouvrent la prison, « commettent des horreurs; » puis repartent, laissant une forte garnison. Le 14, « sur les trois heures du matin, des agents de ville et de police parcourent les rues, criant qu'on mette des chandelles aux fenêtres » ; à cinq heures, il arrive plus de 10,000 Français. Le 15, l'Empereur, « habillé d'une capote grise, coiffé d'un chapeau à la française avec une ganse noire et une petite cocarde, passe en revue les bataillons »; cela tandis que son avant-garde, après avoir pourchassé dans les rues de Châlons les Russes qui tombent de sommeil, qui s'endorment dans les maisons, est « acclamée par la population de cette ville, entraînée par elle et nourrie ». Le, 16 on travaille aux fortifications de Reims. Dans Châlons, un régiment de 4 à 500 hommes, avec « une musique de baladins de foire », passe la revue. Il vient d'Espagne. « Sous les haillons, on voit de petits hommes robustes, à tournure martiale, qui portent la tête haute. Mais ils sont si peu nombreux et les conscrits qui sont parmi eux sont si pâles, si épuisés par les fatigues, qu'on en a le cœur navré. » Le 17 et le 18, l'armée évacue Reims. Le 19, il n'y reste que 150 dragons : ils veulent se défendre. « Les gardes nationaux ont rapporté leurs armes à la mairie. Leur intention est de laisser pénétrer l'ennemi. Un perruquier dit à un dragon que la résistance est inutile. Sur cette parole réitérée de ce citoyen, le dragon tire son sabre et lui perce le corps. » Le soir venu, les cavaliers s'échappent par l'unique porte libre et la ville est définitivement abandonnée. Les hasards de la guerre mettent en évidence la souplesse craintive des citoyens devant la force et la faiblesse des caractères (1).

(1) Bertin, *ibid*

Cependant, après Arcis-sur-Aube, où les alliés pillent les caves, l'Empereur, par une marche audacieuse, se dérobe, se place sur les derrières des Coalisés, qui mangent la Champagne. Par suite de sa présence, les paysans se remuent, « arrêtent les traînards et tuent les plus mutins ». A Chaumont, le 25 mars, aux quelques chasseurs qui rentrent, on offre du pain, du vin, malgré la disette : « Je ne suis pas venue assez tôt, disait une bonne femme en remportant son pain et son eau-de-vie; ils ont assez bu, assez mangé », et une larme glissait sur ses joues ridées. Les officiers — presque tous reviennent d'Espagne — assurent que « si nous avions montré un peu de cette résistance héroïque qui a immortalisé les habitants de la Péninsule », nous étions sauvés. Il est vrai que les pillards qui rentrent dans les bois « n'en sortent plus ou ne s'en retournent qu'éreintés », mais cela ne suffit point : la bourgeoisie est indifférente ou hostile à la levée en masse; les fonctionnaires de l'empire trop serviles ou trop veules pour la faire exécuter. Si dans Abbeville le sous-préfet, l'ancien conventionnel André Dumont, « arrête tous les royalistes et met la ville en état de siège », à Amiens des cocardes blanches apparaissent, « la contre-révolution est assez avancée » et le préfet, de La Tour du Pin, « s'y emploie de grand cœur » (1).

Marmont et Mortier reculent sur Paris. Dans les rangs mutilés de leurs troupes, des officiers descendent de leur cheval pour y faire monter « de pauvres jeunes soldats qui ne peuvent plus se traîner ». Ils atteignent les faubourgs de la capitale alors qu'en partent 1.200 hommes de vieille Garde, employés à escorter la régente, son fils et les richesses des grands dignitaires. A ce moment le faubourg Saint-Germain « semble une colonie étrangère, qui s'occupe peu de la France pourvu qu'elle jouisse de ses privilèges »; les marchands et les rentiers se cachent de peur; les « gros bonnets » bonapartistes, craignant pour leurs hôtels achetés avec le produit de leurs exactions et meublés par leurs pillages, montrent « une grande tristesse », s'apprêtent aux défections. Et c'est durant ces tristes heures où tant d'âmes vaniteuses et tant de consciences trop chargées chavirent, que loin derrière l'escorte qui suit l'Empereur ou qui enveloppe son « coupé jaune » la Garde

(1) Dardenne, Beugnot, Bertin, *ibid.*

s'avance à grandes journées, « toujours leste et infatigable ». Grâce à l'animation extraordinaire de ces soldats chez qui s'est réfugiée l'âme de la France, l'aigle pourrait peut-être reprendre son essor; il le tenterait du moins s'il n'était entouré, enserré par tant de grands chefs « qui ne se soucient plus de la vie aventureuse » et qui, lassés, veulent endormir dans l'oisiveté leur cœur où palpite encore l'épopée (1).

Autour de Fontainebleau et sur la route de Normandie, les murs des villages sont couverts d'affiches excitant les soldats à la désertion. Dans l'Oise, où çà et là paraît la cocarde tricolore; où l'on entend, écrit un royaliste, « des chants patriotiques et d'assez mauvais propos, » Chantilly aspire après le retour des Bourbons et les troupes, livrées par Marmont, s'avancent « par petits pelotons, gardant une attitude silencieuse et triste ». Tandis que dans la plaine de Saint-Denis les Cosaques « démolissent les meules de blé et de fourrage », que des nuées de chevaux « épars dans les champs dévorent l'espérance de la récolte », des divisions marchent vers l'Eure; les hommes « se débandent par centaines »; des charrettes chargées des fusils de ces déserteurs les suivent. Les jeunes soldats, qui en ont déjà tant vu; les anciens qui ont tant souffert, se dispersent parce qu'ils ne sont plus retenus par le prestige de l'homme, de celui qui va devenir « le père la Violette » ou « Jean de l'Épée » et auquel ils vont vouer un culte mystique. Les rangs ne conservent que les vétérans dépourvus de tout métier, pour lesquels garder l'uniforme est l'unique moyen d'existence et que la Restauration va abreuver d'outrages, chez lesquels elle va plus causer de souffrances morales qu'ils n'éprouvèrent jamais de maux physiques à la suite de Napoléon (2).

Loin de ce grand théâtre, en dehors des restes d'Espagne, d'autres armées agonisent chez lesquelles se répètent les misères de l'armée de l'Empereur, chez lesquelles se renouvellent les incohérences et la désorganisation dès qu'une main ferme ne les contient plus.

En Italie, au mois d'août 1813, les conscrits « marchent avec une joie et un entrain admirables à voir; aucun d'eux n'a peur du danger qui l'attend ». Chaque jour de nouvelles recrues « assez

(1) Girod, Noel, Belliard, Boulart, Beugnot, Véron, *ibid.*
(2) *Mémoires d'un apothicaire.* Beugnot, *ibid.*

bien armées et habillées mais mal équipées » les rejoignent; puis des Croates, des Dalmates et quelques solides renforts d'Espagne. Mais, à la mi-septembre, en Carinthie, « le temps affreux » qu'il fait les décourage : il en est, même de la garde royale, qui se rendent sans combat. L'armée se disperse en quelques jours. Les hussards croates désertent, « abandonnant en partie leurs chevaux afin de gravir plus facilement la montagne ». Des détachements errent dans les bois, suivent les vallées, rejoignent après des misères sans nombre ou se perdent. Quoique mollement suivie, l'armée recule de l'Istrie sur l'Adige « où l'insalubrité de la saison produit de nombreuses maladies ». Parmi les Italiens « qui sympathisent avec les Français de cœur et d'affection », elle se recompose. En février 1814, il fait « aussi froid que dans le nord de l'Europe » : des transfuges autrichiens se présentent; mais « l'esprit des troupes italiennes devient mauvais » et des centaines de conscrits passent à l'ennemi. Presque sans lutter, immobilisée par le prince Eugène, l'armée stationne en Lombardie. A l'armistice, le prince Borghèse lui fait prendre la cocarde blanche. La démoralisation s'empare des troupes. « Ces braves soldats, sachant qu'ils n'ont plus d'ennemis à combattre, oublient qu'ils ne doivent pas abandonner leurs drapeaux. L'infanterie déserte par bandes sans attendre le passage des Alpes et beaucoup suivent les embaucheurs autrichiens ou piémontais. » Les cavaliers partent avec leurs armes, avec leurs chevaux, « excités par les conseils des habitants et n'ignorant pas qu'on leur paye un cheval 300 francs ». On en fusille quelques-uns sans résultat. Cantonnés dans les Alpes françaises, ils désertent plus que jamais. Bientôt des capitaines « ne peuvent présenter que vingt hommes pour le service du roi qu'ont ramené les Cosaques », et les régiments sont réduits à quelques centaines de soldats (1).

En Belgique, il reste l'armée de Maison : des conscrits qu'on ne peut, si l'on doit partir, « réunir avant le jour », qui désertent une centaine par division à chaque étape et qui, finalement, s'enferment dans Lille. Maison veut leur faire reconnaître Louis XVIII; mais, à ce moment, « le bruit se répand que l'Empereur vient à leur rencontre : on n'entend plus que des cris de « Vive l'Em-

(1) Routier, d'Espinchal, de Dedem, *ibid.*

pereur! » Les canonniers sont les premiers à se révolter; bientôt les troupes se réunissent à eux; on ferme les portes : ils les brisent; 5 à 600 sortent, puis se rendent chez eux. Le tumulte dure trois jours ». Tout ce qui veut déserter s'échappe (1).

Il en reste des milliers, avec Carnot, à Anvers, solidement tenus; des dizaines de milliers dans les places de l'Est. A Hambourg, depuis le mois d'août 1813, Davout garde une armée. Après l'armistice, les Danois désertent; leurs officiers veulent s'enfermer dans la place; Davout les renvoie. La population est exaspérée contre les Français; mais quoique le maréchal n'ait que des conscrits qu'il craignait trois mois avant « d'exposer à une échauffourée, ce qui les eût frappés facilement au moral et dont on aurait eu de la peine à les faire revenir »; quoique une gelée précoce ait rendu l'Elbe praticable et comblé les fossés, grâce à son énergie, grâce aux provisions accumulées, personne ne parle de capituler dans la garnison et nul ne bouge dans la ville. Il s'y fait un service de place des plus rigoureux. A des cavaliers qui s'en vont fourrager, couverts par le brouillard, un chef de bataillon, à une porte, dit : « Si vous êtes poursuivis un peu vivement, on retirera le pont et on vous fusillera comme l'ennemi. » Des cuirassiers demeurent quatre jours en grand garde, dans la neige, leur cuirasse sur le corps, et comme ils demandent que le service soit fait par jour, leur général, Wathier, « qui ne paraît jamais à la tête d'aucune troupe armée, qui ne met son uniforme que pour aller chez le maréchal » et qui ne sort que le soir, pour assister en bourgeois au spectacle, n'ose transmettre leur réclamation. Nul ne pénètre dans la place s'il n'est reconnu. Un régiment pour l'entrée duquel aucun officier d'état-major ne se présente reste toute une nuit d'hiver dehors, devant une porte. La discipline est rigide. Un soldat, « pour avoir enlevé de force un pot de beurre à une femme au retour du marché », est fusillé. A la débâcle de l'Elbe, en avril, la cavalerie fourrage dans les hameaux de la rive gauche et les brûle, après qu'on en a enlevé les malades. Davout lui-même « harangue les habitants pour leur expliquer les nécessités de la guerre », et il leur permet d'emporter leurs meubles dans les champs. Aussi, malgré le typhus qui décime l'armée, malgré les

(1) Vionnet, *ibid.*

maladies de poitrine qu'un brusque passage de la chaleur des chambrées à la gelée du dehors aggrave ou provoque, malgré les morts qu'on jette nus « dans une fosse commune creusée dans les fossés de la ville », malgré les Anglais dont les canonnières remontent l'Elbe et lancent des bombes sur les quais, la place reste française jusqu'au moment où la Restauration ordonne de la rendre. Les défenseurs s'en reviennent par l'Allemagne où ils sont très bien reçus, sauf à Brême, refuge des 15,000 Hambourgeois pauvres rejetés par Davout; par la Belgique dont les habitants « témoignent en général le regret de ne plus appartenir à la France ». Mais c'est Gérard qui les ramène. La Restauration ne veut point qu'à leur tête apparaisse le chef énergique qui les a sauvés de l'étranger : elle est jalouse de toute gloire et, parmi les soldats, elle n'aime que les Chouans et les Cosaques (1).

La rapidité de ses mouvements caractérise l'armée de 1814. Elle semble composée de conscrits — Napoléon le dit —; elle combat durant deux mois; elle se porte de la Haute-Marne à la Seine, de la Seine à l'Aisne, de l'Aisne à l'Aube, avec une vitesse déconcertante et sa faiblesse numérique disparaît sous le nombre de ses victoires. Certes, si des conscrits, même au sein de leur propre patrie, et si les débris de 1813 mis en œuvre par l'incomparable conducteur d'hommes qu'est l'Empereur avaient seuls effectué toute la campagne, leur effort nous apparaîtrait surhumain et presque miraculeux. Mais ces conscrits qui se résignent à rejoindre, qui sont mal armés et point vêtus, s'ils montrent les premiers jours de leur présence une évidente bonne volonté et s'ils savent à l'occasion se faire tuer comme les autres, n'ont en réalité qu'une valeur tactique de bouche-trou et ne possèdent aucune résistance physique. Après quelques étapes, ils restent dans les fossés; ils meurent sur les routes ou, prêtant l'oreille aux suggestions royalistes, ils se débandent; et, quoiqu'il en arrive chaque jour, on ne voit pas qu'en fin de campagne leur nombre soit augmenté. Passables derrière des murs, ils sont médiocres ou nuls en plein champ et ils ne peuvent tenir le rôle que l'Empereur leur voudrait donner. Les débris de 1813 se sont enfermés dans les places rhénanes, lor-

(1) *Corr. de Davout*, 9 mai 1813. — DAVOUT, *Défense de Hambourg*. — GONNEVILLE, FRISENBERG, THIÉBAULT, *ibid*.

raines ou belges. Sauf la Garde, qui en est la fleur, et quelques débris de régiments. encore écrémés pour celle-ci, il n'en reste plus. Par suite, c'est au moyen de vieux soldats, gardes-forestiers, gendarmes, douaniers, vétérans d'Espagne, que Napoléon mène la guerre. Ils ont tous les défauts des vieux soldats et il leur importe peu de ménager une patrie qui semble indifférente à leurs travaux; mais ils sont incomparablement plus solides que les enthousiastes conscrits de Lutzen, ils forment d'indomptables têtes de colonne, et dans la main d'un chef tel que l'Empereur qui s'inspire de la situation de chaque jour, qui varie sans cesse ses procédés et qui change de but soudain, sur des routes plus nombreuses et meilleures que celles qu'ils ont jusque-là suivies. ils composent un instrument cohérent, résistant et souple. Les troupes étrangères ne les valent pas : ce sont des Russes fatigués par la précédente campagne ou venus de lointaines frontières où ils combattaient des barbares, des Prussiens alourdis par de nombreuses recrues, des Autrichiens hésitants que leurs généraux circonspects subordonnent à la politique équivoque de Metternich et qu'ils retiennent dans la crainte de déplaire à leur empereur faible d'esprit. Cependant ceux-ci ont pour eux le nombre. Des renforts leur arrivent sans cesse. Et c'est plus par cette poussée d'hommes avides de butin, non encore satisfaits que par l'audace de leurs chefs qu'ils pénètrent jusqu'à la capitale. En effet toutes les imperfections, tous les vices qui se sont manifestés dans les armées françaises conquérantes et qui se sont exagérés durant les dernières campagnes, les Alliés en sont affligés. Leurs chefs pratiquent la pâle copie des procédés de Napoléon; leurs hommes montrent l'image agrandie des défauts de ses soldats. S'ils ne se trouvaient dans une région à population dense et plus riche que la moyenne de leur pays, il leur faudrait davantage se répandre pour vivre et fatalement ils commettraient plus de crimes encore qu'ils n'en font. Cependant l'avidité des Allemands du Sud, la brutalité et la haine prussiennes, la barbarie russe, la sauvagerie primitive des Cosaques s'accusent partout où ils pénètrent. et, à la suite de leurs bataillons, des hordes de nomades déménagent les hameaux. Une portion de la richesse acquise par le commerce que causent depuis vingt ans les mouvements de troupes leur revient et ils reprennent des « souvenirs » saisis chez eux et con-

servés dans les familles. Ils ont des exigences de satrapes et des fantaisies de barbares ivres. Des laboureurs, moins accommodants que les paysans d'Allemagne les pourchassent et l'Empereur. par les tableaux qu'il fait de leurs crimes, voudrait, de même qu'il a déjà prescrit une vaine levée en masse, exciter un soulèvement général. Mais il n'y a plus d'armes, et il ne se trouve point comme en Espagne ou comme en 1792, soit une masse de prêtres obéissant au même mot d'ordre, soit une espèce de franc-maçonnerie jacobine tenant le pays en ses réseaux, pour exalter les enthousiastes, secouer les inertes, déterminer les douteux et traquer les hostiles. Le mouvement demandé par l'Empereur, transmis par une série de bureaucrates hiérarchisés à une foule de fonctionnaires, par nature acquise, devenus froids, corrects et neutres, avorte. Les préfets lentement épurés, devenus dynastiques et, s'ils sont honnêtes, penchant dans leur conscience vers la véritable dynastie, s'enfuient à l'approche des Cosaques ou se taisent : il ne reste à leur poste que les rares jacobins impénitents, ceux qu'on éliminait peu à peu parce qu'ils avaient du caractère et que le fonctionnaire idéal de n'importe quel despotisme n'en doit point avoir. Bien plus, les articles passés aux rares journaux et relatant les horreurs de l'invasion épeurent la bourgeoisie de Paris. Enrichie par le pillage de l'Europe, elle craint d'autant plus pour ses biens qu'ils sont plus mal acquis. Elle est prête à toutes les concessions, pourvu qu'on la laisse vivre, jouir, digérer en paix. et tandis que les ouvriers, parce qu'ils n'ont rien à perdre et que l'existence n'a pour eux aucune douceur, offrent leurs bras; tandis que les traîtres royalistes passent au quartier général ennemi des nouvelles où transparaissent leurs inquiétudes envers la plèbe rageuse des faubourgs; tandis que l'armée s'approche en d'inutiles marches forcées et que l'Empereur se précipite, espérant trouver sa capitale superbe changée en Saragosse, le tzar inquiet et craintif fait de douces conditions aux impérialistes aveulis et repus qui s'attribuent le droit de représenter Paris et qui vont figurer la France.

A partir de ce moment, que peut Napoléon parmi ses dernières troupes? Ses généraux vieillis par tant de guerres n'en veulent plus, et comme ils ont rançonné les villes et les provinces, ils le rançonnent à son tour, lui tendent la main, lui mendient de l'argent. Ses soldats, peu nombreux, sont travaillés par de sourdes

menées; leur enthousiasme facile peut encore s'élever à ses paroles, s'exalter à la musique des *Ça ira* et des *Marseillaise*, malgré eux ils sont incités à choisir entre lui et ceux qui se disent parler au nom du pays. Ayant sondé la boue profonde des consciences humaines qui l'environnent et doutant de l'affection que lui vouent les simples, il abandonne une partie dont la satisfaction de son égoïsme apparaît maintenant l'unique enjeu. Et dès qu'il s'en est allé, cette armée — encore si forte, épurée par la défaite et la souffrance, devenue d'une extraordinaire élévation morale — se décompose, se disperse, s'évanouit. Aucun principe cher n'y retient plus dans la discipline, n'y resserre plus en camaraderies des hommes d'aspirations diverses; et les âmes populaires qui la composent, ne servant plus l'Empereur, ont l'intuition qu'il est inutile de servir une coalition de louches intérêts, et non pas la France.

V

Ce terme atteint, on peut essayer de déterminer la nature du soldat impérial en campagne et de fixer, entre tant d'armées sorties de la France depuis des siècles et parmi tant d'armées à cette époque mises en mouvement par l'étranger, ses caractères spéciaux.

Les provinces desquelles il sort donnent les principaux traits de sa nature initiale : Breton, il est mélancolique; Bourguignon, jovial; Lorrain, ambitieux et combatif; Gascon, hâbleur et intrigant; il est concentré s'il vient d'une province âpre et fermée; il est ouvert s'il sort d'une région où les voyageurs, le commerce, l'industrie, renouvellent sans cesse les choses et les êtres. Et ces traits, il les marque avec d'autant plus de vigueur qu'il est un homme, qu'il est robuste et qu'il a vingt ans. De plus en plus mêlé à des étrangers, Français il est souple, léger, primesautier, et son intelligence saisit aussi vite les nuances que son inconstance abandonne les objets. Humain, il rudoie les vaincus et se calme tôt. Pillard, il s'empare de ce qui frappe sa vue, il risque sa

vie pour le posséder, puis le délaisse, l'abandonne. Sous le regard de beaux yeux attristés le violent se fait tendre et parmi les nombreuses familles allemandes le soldat, qui apparaît exigeant et menaçant, pour les derniers-nés devient berceur. La vivacité de son intelligence, l'aménité foncière de son caractère, le font vite aimer partout où on lui donne de quoi vivre, et sa nature, son audace, son ironie, vite craindre, partout où on ne lui donne rien, partout où, comme en Espagne, quoique race figée on se croit encore race supérieure. Auprès de lui sont des camarades alliés pour lesquels il est tout d'abord charmeur et captivant; envers lesquels il se montre vite dédaigneux et altier. D'ailleurs, le valent-ils, ce Polonais héroïque enthousiaste, ivrogne, et parfois d'une souplesse inquiétante; cet Allemand individuellement bon garçon et méchant en groupe; cet Italien voleur et violeur; ce Vénitien débauché et pourri; ce Hollandais alourdi de lymphe, endormi de nicotine et ce Suisse douteux parce qu'il est mercenaire et chenapan, parce qu'il vient de tout pays, sauf du sien? Un grand nombre de ces étrangers marchent à contre-cœur, et presque tous ils combattent contre les intérêts de leur race. Aussi n'ont-ils ni la constance ni la résignation des Français et cherchent-ils à tirer d'entre les maux qu'on leur inflige le maximum de jouissances sans se soucier des peuples vaincus. Il en résulte qu'à mesure que Napoléon enfle ses effectifs, à mesure qu'il ajoute aux anciens Français de nouveaux conquis et de plus récents alliés, à mesure son armée s'alourdit, devient plus exigeante, plus destructrice, et cependant diminue en valeur intrinsèque. Ses nouveaux soldats seraient de puissants agents de pénétration française et de gloire impériale s'il les ramenait dans leurs pays victorieux et s'il les leur rendait libres; mais, de ses drapeaux, avant 1813, on ne revient que comme déserteur, en se cachant, et avec la haine de sa domination puisque si son pouvoir subsiste, on est repris et perdu. En conséquence, avec ces étrangers, Napoléon a de continuels déboires. Ce sont eux qui lui perdent son effort en Russie, jusqu'à Witebsk et qui, entraînés comme des aides et comme des otages, meurent, s'évadent, lui manquent, au moment décisif de son entreprise. Si bien qu'à la fin de sa carrière comme au début, à Montmirail comme à Marengo, il n'a plus que des Français de naissance et quelques fanatiques de sa personne avec lui.

Au moyen de ces soldats si divers, Napoléon, durant toute sa carrière, fait une guerre originale. Il se prépare en secret, il se rassemble soudain, il se porte sur l'ennemi à toute vitesse et il l'écrase d'un coup. Or, se préparer en secret consiste pour lui à accumuler, dans une certaine zone, l'élément essentiel de son armée, les hommes, en négligeant l'accessoire, matériel et vivres. Il a des hommes. Avec ces hommes, il trouvera les choses. Mais ces hommes qui, par divers chemins, se portent à l'Est, au Nord, au Sud, lorsqu'ils s'ébranlent et durant les marches préparatoires, ignorent où ils vont. A la veille de quitter Boulogne la Grande-Armée s'embarque presque toute entière. Elle descend des bateaux et part. Est-ce pour retourner au camp de Saint-Omer, pour s'embarquer auprès d'Anvers? Dans les régiments nul ne le sait. Et l'armée du Hanovre, qui oblique vers le Rhin, croit rentrer en France. En 1806, les renforts affluent. Va-t-on, de nouveau, assommer l'Autriche? En 1808 les soldats de Silésie se rappellent la belle vallée du Danube. Ils croient y courir : ils vont en Espagne. Au commencement de 1812, renforcer Davout, est-ce pour achever la Prusse? Pour passer en Suède? De là en Écosse? Énigme. Confiantes, les armées s'avancent — et toutes les administrations sont prises au dépourvu.

La concentration s'opère en un point inconnu à l'avance et selon les nécessités du moment. Or, il est impossible de centraliser des vivres en un lieu déterminé à la dernière heure, alors qu'on ne dispose que d'une administration sommaire et de moyens primitifs. Par suite, les troupes mal nourries durant l'époque des marches préparatoires par les services qui en ont la charge ne le sont plus du tout durant la concentration, et comme celle-ci coïncide avec le temps où les opérations entrent dans la période la plus difficile, la plus aiguë, et comme ces dernières durent jusqu'à l'anéantissement de l'armée adverse, le soldat sans distributions n'a pour subsister que ce qu'il porte sur son sac, avec plus ou moins de bonne volonté. Et de ce que sa vie est son premier bien, il prend sur le pays pour vivre ; la recherche persistante, inquisitoriale des vivres l'amène à se précautionner pour le lendemain quand il en rencontre l'occasion, à s'emparer de l'argent qu'il trouve, à se saisir des objets qui lui semblent utiles, qui égayent sa vue ou qui provoquent sa cupidité. Le même soldat qui refuse

20 francs en récompense de ce qu'il soutient depuis des heures son général blessé; le même soldat. qui rapporte scrupuleusement de Russie les napoléons pris dans la caisse du régiment que Fezenzac ou Pelleport lui auront confiés. dépouille ses camarades agonisants sur le chemin, et s'il en est besoin, pour obtenir un peu d'or, brutalise l'habitant.

Ce genre de guerre brusquée nécessite des départs soudains. Après ces marches. qui ne sont pas rapides en elles-mêmes, mais qui sont longues. durables et dont l'interruption étonne le soldat comme un arrêt des fonctions vitales, on bivouaque. On bivouaque parce qu'on ne veut pas perdre du temps à rassembler les hommes dans les cantonnements ; à faire supporter aux meilleurs, sac au dos, la paresse ou l'insouciance des retardataires et l'impéritie des cadres subalternes. Les colonnes ne bivouaquent pas en plein champ, sur un terrain choisi. bien exposé. et elles ne perdent pas de temps à attendre que l'indécision des chefs se soit résolue ni que des guides minutieusement placés aient fixé un alignement superflu. Elles s'arrêtent à l'entrée ou à la sortie d'un village, dans un bois ou dans un champ de blé, s'y ploient en masse, selon l'habitude, et lorsque la queue se présente, les premiers arrivés se sont déjà éparpillés à la recherche des vivres, de l'eau, du bois : on les voit enlever les toits des plus proches maisons ; démonter les portes, les fenêtres ; emporter les lits, les couvertures; rouler les tonneaux. se saisir de tout ce qui peut leur réconforter l'estomac ou leur servir d'abri pendant la nuit. Et cela se répète jusqu'à ce que l'ennemi soit anéanti. On conçoit quel mépris de la propriété il en résulte pour le soldat.

La victoire obtenue, l'armée est bien nourrie, par ordre de l'Empereur, et, en même temps qu'elle se répare. les dépenses qu'elle cause à la région occupée font pression sur l'opinion publique et poussent celle-ci à demander la paix. Mais, le traité conclu, le pays n'en est pas pour cela délivré. Elle ne rétrograde que lentement. Elle s'arrête sous les plus futiles prétextes, et, en somme, de 1806 à 1813. demeure en grande partie à la charge de l'étranger. Le soldat. mêlé à des peuples si divers. ressent une atténuation de son caractère national — alors même que ceux-ci prennent conscience du leur — et il s'assimile leurs défauts mieux qu'il ne s'imprègne de leurs qualités.

De toutes ces causes résulte une existence destructrice, gaspilleuse et, dans les moments les plus durs, indépendante à demi. Elle produit peu d'effet sur la force des armées de l'an XIV, où chacun a conscience d'appartenir à une collectivité ; où chacun, presque instinctivement, se dissémine pour vivre et se rassemble pour combattre; mais, en 1813, alors que le même instinct n'a pas encore eu le temps de germer, dans une armée de conscrits, elle cause la désagrégation et la perte finale.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE IV

LA BATAILLE

La bataille est le moment suprême de la guerre : la victoire éclipse tout.
I. — Procédés de combat des trois armes. — Les excitants, eau-de-vie ou proclamations. — Les dépouilles opimes. — L'honneur militaire.
II. — Les batailles impériales : Austerlitz, Iéna, Eylau, Friedland. — Les batailles d'Espagne : Somo-Sierra, Madrid, Uclès, Medellin, Talavera. — Les batailles tragiques : Essling, Wagram, Smolensk, La Moskowa, Lutzen, Bautzen, Dresde. Leipzig.
III. — Les effets du feu. La canonnade dans la fumée et le brouillard. — Les destructions par l'arme blanche. — L'extermination de certains corps. — Les blessés ne sont point relevés. — Le courage du soldat et des généraux.
IV. — La tactique. — Les fautes grossières de certains chefs. Le manque d'initiative. — Les faux rapports. — La part de l'Empereur.
V. — L'enthousiasme du soldat. — L'ennoblissement produit par la bataille.

Comme ses adversaires ou ses prédécesseurs, le soldat impérial est un destructeur acharné et souvent sans raison des objets qu'un travail persistant, une économie patiente, un culte de famille, ont produits ou rassemblés. Cette œuvre inhumaine et malfaisante, il ne l'exerce en grand que lorsque les droits du peuple français ou la suprématie de l'Empereur sont en jeu et il ne la continue que jusqu'au moment où l'ennemi s'avoue vaincu. Or, pour détruire celui-ci, avec Napoléon, il suffit souvent d'une bataille. Cette bataille qui tantôt dure à peine quelques heures et tantôt plusieurs jours se prolonge, malgré sa courte durée, par rapport à la campagne tout entière, en est l'affaire essentielle et comme le point culminant. C'est un sommet qu'éclairent des rayons

glorieux alors que tout alentour reste dans l'ombre. C'est elle qui fonde des royaumes et qui détruit un empire. C'est par elle que des nations s'assurent des années de maîtrise, par elle que des peuples foulés se réveillent d'une nouvelle vie et d'opprimés deviennent oppresseurs. Aussi, qu'importent les défauts du soldat et les défaillances des officiers si les uns et les autres, au moment voulu, donnent de tout leur courage enthousiaste et de toute leur science réfléchie, et qu'importe que leur chef les nourrisse et les solde s'il sait, par son génie, leur assurer une victoire qui leur fournisse l'argent et le pain du lendemain et qui soit profitable à son pays? Les bivouacs dévastateurs, les maraudes persistantes, les concussions invétérées, disparaissent éclipsés par Austerlitz ou Friedland, et en évoquant leurs noms, au lieu des misères du soldat, on n'aperçoit plus que son apothéose glorieuse.

Mais ces batailles qui nous apparaissent comme des entités symbolisées par des noms sonores sont, en réalité des choses complexes où l'intelligence humaine donne sa mesure; où l'individu, la bête, la matière jouent leur rôle; où, parmi des foules de faits dont aucun n'est indifférent, l'énergie du soldat, la volonté de l'officier, le tact sans cesse en éveil du chef se montrent à nu et à leur suprême degré. La nature et les accidents du sol, la température, le temps, l'heure, ont un effet commun sur les deux partis et différent selon les armes; l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie combattent à leur façon; les généraux qui interprètent les ordres sont ardents ou veules, vigoureux ou affaiblis, et l'Empereur, qui mène tout, étant homme, est sujet à la fatigue cérébrale et aux misères humaines. Par suite, le soldat dans la bataille est soumis à des influences si diverses que dans chacune d'elles il procède différemment. Il peut être intéressant de déterminer ces influences variables et d'étudier la succession de ses procédés.

I

L'infanterie utilise son fusil quand on lui a appris à s'en servir et, dans ses mains, la baïonnette devient agile. En général une

ligne de tirailleurs — les voltigeurs — prépare l'action. Les hommes qui en font partie se fatiguent vite; leurs armes s'encrassent; au bout de deux heures, il faut les remplacer. De plus, la pluie arrête le tir : à Dresde, dès le matin, on voit des régiments autrichiens et des régiments de la jeune Garde chez lesquels « aucun fusil ne fait plus feu ». Derrière ces tirailleurs les bataillons s'avancent ou s'immobilisent, sur trois rangs, jusqu'à Moscou et, en 1813, jusqu'à Leipzig, tantôt en lignes, tantôt en colonnes. Lorsqu'ils souffrent trop des coups dirigés sur les tirailleurs, spontanément ils prennent part à l'action, mettent ceux-ci « entre deux feux ». Au cours des premières batailles impériales, fortement encadrés, ils supportent la mitraille en se resserrant, et, lorsqu'ils attaquent, la compagnie de grenadiers, en queue, pousse devant elle ceux qui seraient tentés de s'arrêter. En 1813, cette compagnie passe en tête, pour entraîner celles du centre, qui suivent comme elles peuvent. Et il arrive que de ces compagnies d'élite sur lesquelles s'abat une tempête de fer et de plomb, qui s'avancent à découvert sans riposter, il ne reste, tel à Lutzen, aucun homme debout (1).

Avant le combat ou dès qu'on soupçonne un engagement possible, les cavaliers roulent leurs manteaux « à la Mandrin ». Dans l'action, la cavalerie utilise sa vitesse et sa masse par la charge. « Il est généralement d'usage de lui faire mettre le sabre à la main dès qu'elle arrive sur le champ de bataille ; de la tenir ainsi plusieurs heures, même quelquefois tout le jour, sans qu'elle ait l'occasion ou le besoin de s'en servir ; c'est fatiguer bien inutilement les hommes et les priver d'un puissant moyen d'action, car, à tirer le sabre, qui ne se redresse et ne se sent plus fort ? » La cavalerie légère pointe : traverser la gorge à son homme, c'est lui pousser « la botte du cochon ». Les dragons font de même, quoiqu'ils désirent un sabre courbe, car ils tranchent aussi ; les cuirassiers et les carabiniers sabrent ; les chevau-légers percent de leurs lances, rompent les murailles hérissées de baïonnettes ; les rares mamelucks, avec leur yatagan, « enlèvent une tête d'un seul coup et — dit-on — avec leurs étriers tranchants coupent les reins d'un soldat ». De plus, le cavalier utilise son pistolet qu'il charge d'une ou

(1) Coignet, Vionnet, Curély, de Dedem, *ibid.*

plusieurs balles coupées en quartiers. La carabine qu'il porte, tirée à cheval, ne produit que la confusion; mais quand on l'oblige à rester en ligne en face de batteries ennemies, des tirailleurs se détachent de ses rangs et comme l'adversaire fait avancer les siens l'artillerie masquée cesse son feu (1).

Jusqu'à Wagram, l'artillerie manœuvre en masses de plus en plus considérables. On y entremêle des compagnies d'élite qui la soutiennent et qui servent les pièces au besoin. Dans les changements de position, les canonniers enjambent les caissons et s'y cramponnent à deux mains. Elle s'approche assez de l'objectif pour tirer de but en blanc et parfois on la voit, tant elle est audacieuse, suivre les mouvements de l'infanterie presque pas à pas : le soir de Friedland, elle s'avance « à portée de pistolet des masses ennemies ». Devant Madrid, des batteries de la Garde ouvrent le feu à 60 toises du mur (2). Au début, il y a dualité entre ceux qui servent les pièces et ceux qui les conduisent. Peu à peu cette dualité disparaît et la constitution de grandes batteries est possible ; mais, à la fin, par suite du manque d'instruction des hommes et des retards qu'ils causent, le tir par compagnie redevient l'habitude.

Ce conscrit qui, au ronflement des boulets, « cède à une révolution interne dont il n'est pas le maître » ; ce soldat dont l'Empereur pense que, « quand il s'est battu pendant quatre à six heures, il ne demande qu'un prétexte pour abandonner le combat, s'il le peut avec honneur », Français, et « plus exigeant que tout autre lorsqu'il n'est pas devant l'ennemi ». il a l'avantage de pouvoir se battre à jeun, et même « il ne se bat jamais aussi bien que lorsqu'il a le ventre creux ». Aussi, Napoléon qui le connaît, alors que les Russes « mettent en gaieté » les leurs avec de l'eau-de-vie, ou leur montrent des icônes vénérées, l'échauffe-t-il par une proclamation qui produit d'autant mieux son effet qu'il est plus malheureux. La veille d'Austerlitz, il lui fait dire : « Cette victoire finira notre campagne, et nous pourrons reprendre nos quartiers d'hiver », et le matin de la Moskowa : « La victoire nous donnera l'abondance, de bons quartiers d'hiver et un prompt retour dans la patrie. » C'est par d'alléchantes promesses qu'il l'excite et

(1) Dupuy, Marbot, Coignet, Calosso, Combes, Thirion, *ibid.*
(2) Seruzier, Dellard, Pion des Loches, *ibid.*

par l'évocation des bombances futures qu'il l'enthousiasme (1).

Celui-ci d'ailleurs, en plus de ses biens à garantir, de sa vie à sauvegarder, trouve dans le succès de la bataille des assurances de gain. Les vainqueurs, quels qu'ils soient, héritent des vaincus et les poches des morts sont aussi bien retournées par les Français que par les mercenaires de Wellington ou par les guerilleros. A Marengo, Savary retrouve le corps de Desaix « entièrement dépouillé » et, malgré la nuit, il le reconnaît grâce à sa volumineuse chevelure « de laquelle on n'a pas encore ôté le ruban qui la liait ». Le cadavre du prince Henry de Prusse perd ses broderies, son uniforme, est laissé nu dans une chapelle. Lorsque, dans la mêlée, un cavalier tue un personnage important, il s'empare de ses armes; après la bataille on ne néglige pas de fouiller les morts et de dévaliser les mourants, même des siens, et l'on accepte comme chose admise un dragon qui, après avoir tué un chef cosaque, revient dans les rangs « portant en bandoulière sa petite giberne en velours noir richement garnie d'ornements en argent, ses armes et, sur la poitrine, ses décorations ». Aussi quand Napoléon s'adresse à leur honneur, quand il fait de celui-ci « le seul mobile du soldat français », cet honneur n'est-il pas tel que nous l'entendons, mais tel que l'a défini Montesquieu : « le préjugé de chaque personne et de chaque condition » qui « par nature, demande des préférences et des distinctions » ; de l'ancienne noblesse il s'est étendu à toute la nouvelle armée qui, incessamment, la remplace et la refond (2).

II

La bataille d'Austerlitz se livre sur la terre gelée. Tandis que le brouillard persiste dans les vallées et que les divisions y disparaissent silencieusement, le soleil illumine les plateaux, découvre les rangs des alliés, les files de ces Russes qui « se laissent bien tuer

(1) *Corr.*, 9533, 19182. — Chaptal, Paulin, Gonneville, Duverger, Galitzine, Fantin des Odoards, *ibid.*

(2) Savary, Lawrence, Chaptal, Reiset, Girault, Blaze, Calosso, Lebert (dans Bertin), *ibid.* — *Souvenirs d'un adjudant (Revue rétrospective*, 1893). — Montesquieu, *Esprit des Lois.*

en ligne, mais sont incapables d'un mouvement combiné ». L'animation du soldat français est extraordinaire et le succès ne lui semble pas douteux. Même dans le régiment le plus exposé, ce 4e de ligne qui perd une aigle et dont un bataillon coupé, sabré, haché, est presque anéant, « les cantinières apportent de l'eau-de-vie aux soldats et ne veulent pas qu'ils la payent ». Dans la soirée contre les Russes en retraite, les boulets sont inefficaces : « ils ricochent sur la glace des étangs ». Pour les noyer, il faut amener des obusiers. Alors, « au ronflement aigu des boulets se mêle le bruit plus accentué des obus » et les étangs s'entr'ouvrent (1).

La veille d'Iéna, les sentinelles des deux partis, très rapprochées, « causent entre elles comme en pleine paix ». La bataille commence dans « un brouillard très épais. On n'y voit pas clair ». Elle dure depuis longtemps lorsqu'arrive la réserve d'artillerie de Soult, appelée à la hâte et se dirigeant au bruit du canon; celle-ci tire droit devant elle, sans distinguer sur quoi. Vers 10 heures, le brouillard se dissipe; le soleil brille; il fait « un temps charmant ». Les régiments abordent l'ennemi en colonne. « Les flageolets qui dominent dans la musique ne perdent pas une note; les vides que fait le canon se remplissent à l'instant. » Et le lendemain, alors que dans la brume les Prussiens en retraite se heurtent et s'écrasent sur les routes, les soldats du 20e chasseurs, qui ont assisté à la bataille sans y participer, « sont tout étonnés d'apprendre qu'ils ont remporté une grande victoire » (2).

A Eylau, le soir du 7 février, il se livre un violent combat dont les feux apparaissent au loin. Le matin du 8, tout auprès de la ville, on n'aperçoit point celle-ci. L'artillerie « tire à mitraille et à demi-portée » parmi la neige qui tombe. Malgré la glace qui couvre les étangs et la terre glissante, les charges se succèdent. Des deux côtés, l'infanterie se masse et les boulets « produisent un bruit flasque » en s'enfonçant dans les rangs épais. Le corps d'Augereau, aveuglé par la bourrasque, s'avance tête baissée, sans rien voir, et conduit par le maréchal dont « un grand mouchoir blanc » enveloppe la tête à la façon des Espagnols et qu'entoure un nombreux état-major, se trompe de direction. Soudain les Russes l'assaillent en tête, en flanc. En vingt minutes, le 7e corps

(1) Pouget, de Comeau, Seruzier, *ibid.*
(2) Lejeune, Roustam, Coignet, Pion des Loches, de Suckow, Parquin, *ibid.*

disparaît. Le maréchal, jeté à terre, est entraîné par les fuyards. Seuls quelques fantassins, « pelotonnés en groupe sur les monticules pour résister aux charges des Cosaques », demeurent sur la place, et l'un d'eux est commandé par « un petit homme sec comme une allumette, avec des jambes de cerf serrées dans des guêtres noires à boutons pleins en cuivre jaune » qui gesticule et ne veut pas se rendre. D'un bataillon du 14e « il ne reste personne ». Vers une heure, Augereau traversant Eylau au grand trot y sème une terreur panique; les blessés qui peuvent marcher se sauvent et les médecins disparaissent. Dans une éclaircie, on aperçoit la plaine « parsemée de lambeaux bleus, de lambeaux verts, cadavres français ou russes » : où la bataille fut la plus vive « la neige est rouge de sang ». Au cimetière, la « boucherie est affreuse ». Çà et là, on voit des cavaliers, des officiers qui « portent sur leur dos leur harnachement », dans l'espérance de trouver un autre cheval. Le soir, l'horizon se découvre; seuls, les tirailleurs russes, espacés à huit pieds, continuent le feu; les blessés se traînent, « s'entassent les uns sur les autres pour se réchauffer », et, pendant la nuit glacée, on entend, avec une « grande inquiétude », rouler les caissons sonores. qui réapprovisionnent les régiments et les batteries. Le lendemain, Napoléon « n'a pas sa barbe faite », et c'est mauvais signe (1).

Au début de Friedland, des milliers de tirailleurs agissent des deux côtés « comme à la chasse ». Il n'y a pas un trou, pas une dépression du terrain où ne se blottisse un fantassin. « Les fossés, les arbustes, les pans de mur, tout est bon pour ces soldats des compagnies du centre dont en ligne on ne donnerait pas deux liards. Aussitôt que la cavalerie charge, ces moucherons qui piquent se pelotonnent sur de petites éminences ». Les renforts qui surviennent marchent sous le vent, rencontrent des blessés de plus en plus nombreux, mais n'entendent le canon qu'à moins d'une lieue; à ce bruit, à la vue de blessés « entièrement nus et noircis de la tête aux pieds » dont les caissons ont sauté et qui poussent des cris lamentables, « une invincible débâcle du corps saisit de nombreuses recrues ». Les renforts s'arrêtent derrière un bois « pour laisser aux traînards le temps d'arriver », puis ils en

(1) Seruzier, Berthezène, Paulin, Lejeune, Percy, Saint-Chamans, Pion des Loches, *ibid.*

débouchent vers 4 heures du soir : « jamais ils n'ont vu tant de troupes réunies. » La fumée leur fait juger de l'étendue du champ de bataille. Friedland apparaît en feu. Après avoir fait « quelques centaines de pas en ordre de combat, ils entrent dans la région des boulets ». Un bataillon est massé, « ce qui lui coûte assez cher », auprès de l'artillerie de Sénarmont : les canonniers « ont mis habit bas et retroussé, par-dessus le coude, leurs manches de chemise, pour mieux servir les pièces ». Ils tirent par-dessus la première ligne d'infanterie, qui flotte. Ney accourt au galop, emmène un bataillon pour la renforcer. Celui-ci, au sortir du ravin où il chemine, est mitraillé et perd en quelques instants 300 hommes. Un autre suit le mouvement de la batterie. Girod, qui en fait partie, y voit un conscrit « assis par terre au milieu du carré, qui mange tranquillement un morceau de pain. Il lui ordonne de se lever, de rejoindre son rang. Pour toute réponse, le conscrit soulève un coin de sa capote et lui montre une de ses jambes à moitié emportée par un boulet de canon ; puis, sans proférer une parole et sans que se remarque la moindre altération sur sa figure, il continue à manger son pain ». Bien que la nuit soit tardive à cette saison et sous cette latitude, les soldats sont étonnés de se battre si tard. Et tandis que Napoléon et sa Garde couchent dans Friedland, parmi les blessés russes qui « étonnent par leur inflexible courage », parmi les morts, le reste de l'armée bivouaque, boit du punch, mange du sucre et du raisin sec pris dans la ville pillée. Le lendemain l'air est empesté par l'odeur des cadavres. Des corvées sont organisées pour les jeter dans l'Alle. Les soldats de Ney qui se livrent à cette opération accompagnent « de rires et de quolibets » les cabrioles que font les corps en dégringolant dans la rivière, bientôt si encombrée qu'elle peut à peine les rouler (1).

Les Espagnols, après Baylen, n'ont qu'un souci : celui de ne pas laisser s'échapper les Français et ils s'étendent démesurément pour les cerner. A Somo-Sierra, « on forme des bataillons de voltigeurs », on les envoie à l'avant-garde. « Un brouillard épais cache l'ennemi. » Napoléon « de sa personne se place pendant quelque temps entre les deux sections de la compagnie qui forme la tête

(1) Paulin, Girod, Fantin des Odoards, Dellard, *ibid.*

de l'avant-garde » et qui, peu après. se déploie aux flancs de la montagne ardue, parmi les rochers. Soudain le brouillard s'élève. Les lignes espagnoles apparaissent. La première, tirant aussitôt, met en un instant un cinquième des hommes à bas. La mitraille pleut dans le ravin et, frappant sur la tôle des caissons des deux pièces françaises en batterie, « fait un drôle de carillon ». Un escadron de chevau-légers polonais, par ordre de l'Empereur, charge sur la route, « en colonne par quatre » et gravit la montagne, malgré quatre batteries successivement étagées, dont la première, semble-t-il, tire sur eux, les autres, par l'affolement des servants — et aussi parce qu'ils ne voient pas venir la charge en raison des tournants de la route — mitraillant d'autres objectifs et n'ayant pas le temps de recharger (1).

Devant Madrid les voltigeurs sont de nouveau rassemblés en bataillon. L'avant-garde de ceux-ci, « pour moins souffrir du feu de l'ennemi, se disperse en tirailleurs et gagne à la course, au milieu d'une décharge de mitraille, une petite maison isolée à portée de pistolet du mur d'enceinte »; les soldats y font une ouverture « à l'aide de leurs baïonnettes », et le long du mur d'une avant-cour où ils dressent tous les meubles, afin de se protéger, ils dirigent sur les artilleurs « un feu d'autant plus meurtrier qu'ils tirent à coups posés ». Les artilleurs leur répondent et « les démolitions, les éclats de pierre et de bois leur font éprouver autant de pertes que les boulets et la mitraille ». De leur poste, ils voient les Espagnols « abrités par des matelas », qui tiraillent des fenêtres et « les marmites d'huile bouillante, les tas de pavés déposés sur les balcons ». Enfin, ils pénètrent dans la ville. Le général Labruyère « blâme un capitaine de faire combattre les voltigeurs en tirailleurs; il lui ordonne de former son monde en bataille au milieu d'une rue ». Le capitaine résiste. « Le général, saisi d'un accès de fureur, prend un sous-officier par le bras et le plante au milieu d'une rue en commandant qu'on s'aligne dessus. Mais les voltigeurs, sentant combien leur capitaine a raison, continuent à combattre en tirailleurs. Le général rebuté se retire et va chercher ailleurs des officiers et des soldats plus dociles. Il entraîne une compagnie contre une batterie et se fait tuer. « A la

(1) Girod, Gonneville, Larrey, *ibid.* — Manière. *Souvenirs d'un canonnier.* — Balagny, t. II, *ibid.*

longue, il arrive du canon qu'on place à l'entrée de chaque rue. Et. vers le soir, la ville capitule (1).

A Uclès, la division Ruffin se trompe de route et par là même, sans s'en rendre compte, coupe la retraite à l'ennemi. Vers 2 heures de l'après-midi, les soldats qui ne s'y attendent point reçoivent l'ordre « de charger les armes et de s'apprêter au combat ». Gravissant une pente, un bataillon voit, de l'autre côté d'un petit ravin, « une masse considérable d'infanterie en position à deux portées de fusil seulement » et sans avant-ligne ni quoi que ce soit de ce côté. Aussitôt ce bataillon est ployé en ligne de bataille et sans attendre de réserves, « avec défense de tirer un coup de fusil, est précipité sur l'ennemi ». Les hommes essuyent « une seule décharge de mousqueterie et ils arrivent à la course, sans se désunir et tout essoufflés sur ces pauvres gens qui tourbillonnent sur eux-mêmes, laissent tomber leurs armes en criant : « Vivent le roi Joseph et le grand Napoléon ! » Pas un seul n'aurait échappé si la cavalerie eût été plus nombreuse (2).

Devant Medellin, Victor arrête les soldats à l'entrée d'un pont qui conduit à la ville. Le maréchal, « ne voulant pas prendre la responsabilité de l'attaque », réunit un conseil de guerre. L'avis de combattre est presque unanime. A midi, le corps d'armée traverse le pont et la ville, et, au sortir de celle-ci, les régiments se ploient en bataille, certains « sur deux rangs au lieu de trois, pour leur donner plus d'étendue ». La cavalerie espagnole charge, ne peut arriver sur un carré et « défile à distance, non sans avoir reçu des coups de fusil d'une face ». L'aile qui résiste ainsi ne fait pas autre chose. Le soir, elle revient bivouaquer auprès de Medellin, « ignorant ce qui s'est passé à la gauche et au centre, persuadée qu'il n'y a rien eu et que c'est à recommencer le lendemain ». Or, les Espagnols se sont précipités sur les Français, qui ont reculé; mais, parmi « le sifflement prolongé des boulets et le bruit sourd des obus, » le maréchal « aurait fait faire demi-tour à une partie de son armée comme à la manœuvre », et surprenant l'ennemi en désordre, il l'a détruit. La cavalerie charge. L'infanterie la suit, et comme elle vient de trouver des cadavres de prisonniers pendus et mutilés, « elle achève les blessés à coups de

(1) Girod, Savary, Bigarré, Toreno, *ibid.*
(2) Girod, *ibid.*

baïonnette ». Le lendemain, une corvée de 600 hommes est envoyée ramasser les fusils sur ce champ de bataille où « des chevaux, les jambes fracassées par les boulets, broutent l'herbe qu'ils peuvent atteindre ». Une pluie nocturne « a arrosé le sol de telle sorte que l'on voit partout couler de petits ruisseaux rougis de sang ». On y trouve « des tas de fusils encore chargés et armés ». Pour enterrer les morts, on fait des battues de paysans dans les environs; un bataillon reste là huit jours. Beaucoup de cadavres mal ensevelis sortent à demi de terre; d'autres sont oubliés, abandonnés aux vautours, et les troupeaux fuient ce lieu empesté (1).

A Belchite, un des premiers coups de canon fait sauter une série de caissons des Espagnols. Ceux-ci, pris de terreur, s'enfuient et tout le jour l'armée de Suchet les poursuit presque sans danger (2).

A Talavera, le corps de Victor, le 27 juillet, à 4 heures du soir, arrive sur les bords de l'Alberche, « petite rivière que le soldat passe à gué en ayant de l'eau jusque sous les aisselles ». A peine au delà, il rencontre l'ennemi. « C'est la première fois qu'il entend le bruit d'une fusillade anglaise. Jamais il n'a entendu feu roulant comme celui-là. » A la nuit tombante, un régiment reçoit l'ordre d'enlever un mamelon. Le colonel fait charger les armes « et forme les deux bataillons en colonne, marchant à hauteur l'un de l'autre ». Ils attaquent « à 10 heures du soir et l'obscurité est complète ». Aux deux tiers de sa course, la colonne subit une terrible décharge qui couche à terre le quart des hommes et le tiers des officiers. Un carabinier, « ancien tailleur de son métier, redescend la côte en criant : est-il possible que des gens qui ne se sont jamais vus se fassent tant de mal! Sa réflexion paraît si juste et si à propos que personne n'a l'idée de lui mettre la main au collet » ; toutefois, au cri de « Vive l'Empereur! » les soldats achèvent de gravir le mamelon, y prennent des canons, « 200 Écossais en jupon » et s'y entremêlent. On essaye de les reformer. C'est en vain. D'une compagnie, il ne se réunit que 18 hommes. Bientôt des masses d'infanterie s'avancent dans l'ombre pour les envelopper. Le dernier officier supérieur restant crie : demi-tour! et, abandonnant leurs prisonniers, ils redescendent en désordre. En bas, les officiers rallient comme ils peuvent leurs hommes, les Anglais ne les ayant pas

(1) Girod, de Rocca, *ibid.*
(2) Brandt, *ibid.*

suivis, et quelques braves « de bonne volonté remontent chercher les blessés » auprès desquels brûle çà et là l'herbe haute. Malgré les habits trempés, il est défendu de faire du feu. « Les sentinelles à vingt-cinq pas l'une de l'autre s'assoient sur leur sac, leur fusil entre les jambes. » Au milieu de la nuit très noire, une fusillade éclate, provenant « probablement de corps ennemis » qui se heurtent; les hommes, à demi endormis, « fuient, abandonnant sacs et fusils », puis reviennent. Un petit ruisseau coule en avant d'eux. « Le besoin d'eau y attire Anglais et Français qui, toute la nuit, viennent y boire et y puiser en bonne intelligence. » Au point du jour, Victor renouvelle l'attaque du mamelon avec un autre régiment. « Les Anglais le laissent avancer à petite portée et l'obligent à la retraite après une terrible décharge. » Ceux qui ont participé à l'attaque de nuit passent à l'extrême droite; ils y restent tout le jour immobiles, en face des Espagnols dont quelques corps ont déjà fui si honteusement que Cuesta « voudrait les faire décimer », et de là, ils suivent « comme aux premières loges les incidents de la bataille ». Ils voient un régiment de dragons anglais dont les chevaux « n'ont point de bouche » charger sans qu'on puisse l'arrêter, et dont « une aile s'écrase contre une maison; le reste traverse une brigade française et se jette dans l'Alberche ». Au milieu de la nuit, ils quittent la place, dans le plus grand silence (1).

Après Ocaña qui s'achève comme Medellin, les Espagnols « ne se risquent plus en masse dans la campagne ». Mais, à chaque bataille, l'impétuosité des Français et le calme froid des Anglais se manifestent, et si, à Fuentès de Oñoro, Masséna doit s'arrêter au milieu de l'action parce qu'on ne lui a amené que des caissons à moitié remplis, l'artillerie se rachète à Orthez et à Toulouse où elle fait le plus grand mal aux Alliés et où elle se retire, sans que ceux-ci, qui croyaient la saisir, « sachent comment » (2).

A Essling, dès les premiers coups de canon, la plupart des musiciens s'empressent de repasser le Danube. Les rares qui restent à leur régiment ne s'y trouvent que parce qu'on les arrête à l'entrée des ponts. La canonnade devient épouvantable. « Les soldats se mettent à trois ou quatre pour porter les blessés. » On veut les

(1) Girod, Lawrence, *ibid.*
(2) De Rocca, Woodberry, Noel, *ibid.*

empêcher de rentrer dans l'île, mais ils ne reviennent pas à leur corps, « se faufilent au milieu des blessés » ou contrefont les morts. Bientôt, en avant de la Garde une batterie « a ses affûts en morceaux et les pièces par terre, comme des bûches ». La moitié des hommes et le tiers des chevaux sont hors de combat. La Garde s'étend « sur un rang, pour présenter le même front ». Le soir, les sentinelles adverses « sont dans certains endroits à moins de trente pas les unes des autres » et le lendemain, à 3 heures et demie du matin, dans l'aube et « dans le brouillard », la bataille recommence. Du côté français, « le manque de munitions est général à 8 heures et demie ». Les régiments, petit à petit, reculent. « Les canonniers autrichiens sont tellement rapprochés qu'il y a de la témérité à se tenir à cheval » — et, sous les pas des Français, « le sol est tellement labouré par les projectiles que les sillons se coupent et s'entrecoupent de manière à former des espèces d'étoiles ». Vers le soir, l'infanterie se retire dans les bois qui bordent le fleuve. A grand'peine elle le franchit durant la nuit. Et, des deux côtés, « chacun lèche ses plaies » (1).

La veille de Raab, on mange bien, on boit ferme. Le soldat « se prépare avec gaieté » à la bataille, après avoir assisté à un combat préliminaire où l'artillerie italienne ne peut tirer qu'à la fin, tant « tout est confondu » (2).

En souvenir d'Essling, avant Wagram, on lit à l'ordre du jour : « Les blessés qui ne pourront se retirer d'eux-mêmes resteront sur le champ de bataille. Il est défendu, au nom de l'honneur, de quitter le champ de bataille pour conduire les blessés, pendant que la bataille sera disputée. » Dans l'après-midi du premier jour, « il fait si peu d'air que la fumée reste longtemps stationnaire, puis entoure l'artillerie comme un brouillard épais ». Les soldats de l'armée d'Italie, devant lesquels passe l'Empereur, « mettent leurs shakos au bout de leurs baïonnettes en signe de joie ». Le lendemain, 6 juillet, « tout le monde est sur pied avant le jour », qui se lève à trois heures, et la bataille recommence. Dès l'aube, la cavalerie monte à cheval, au bruit « de cris affreux et d'une décharge à mitraille de toutes les batteries ennemies ». Vers

(1) Girault, Coignet, Boulart, Savary, *ibid.* — *Journal de Gourgaud*, 2 juin 1817.
(2) Routier, Noel, *ibid.*

neuf heures, les non-combattants se précipitent du côté des ponts, criant « en retraite! », se noient dans le Danube, et, dans Lobau, c'est un inextricable encombrement. Partout, on se charge, on se fusille, on se mitraille. Des hussards de Montbrun sont enveloppés par des dragons autrichiens et « d'un détachement de cinquante recrues commandés par un officier récemment sorti de l'École militaire, il ne se sauve que deux hommes ». D'autres hussards sont reçus, et mal reçus, par des grenadiers hongrois qui « croisent la baïonnette au premier rang, tirent aux deux autres » selon les règles et les repoussent. L'artillerie avance par échelons, les canonniers, en manche de chemise, « ne conservant que leur colback », mêlés à d'anciens soldats qui les aident dans leur service. Un boulet emporte la tête d'un porte-aigle. Il avait toutes ses économies dans sa cravate : « les soldats se précipitent sur les louis qui tombent et les cherchent dans son sang ». Vers deux heures, le feu cesse. Des canonniers haletants, brûlés de soif, boivent l'eau d'une petite mare d'orage qui se trouve auprès d'eux, la vident « jusqu'à la boue ». Le soir, dans une maison, des soldats français s'enivrent avec des Autrichiens. Leurs officiers veulent emmener ceux-ci prisonniers. Les Français tirent sur eux, et il faut une compagnie de grenadiers, un combat fratricide avec tués et blessés, pour les saisir. A la nuit tombante, quelques cavaliers ennemis qui s'égarent causent une folle alerte, produisent dans certains corps une terreur panique. Et déjà l'armée paraît en équilibre instable, à la fois victorieuse et mûre pour la déroute (1).

En 1812, dès les premiers combats, « les Russes se laissent mitrailler et fusiller sans bouger de place ». A Smolensk, la bataille dure trois jours et se complique à mesure que surviennent de nouvelles troupes. Le 16 août, le combat se prolonge jusqu'à la nuit close. Le 17, les succès et les revers alternent. Les Russes, parmi les boulets, « envoient des espèces d'obus à trois trous » qui causent quelque stupéfaction aux canonniers français. Le 18, dès le matin, une attaque générale se prononce contre la ville où des redoutes « formées de sacs de sel » couvrent une porte. Les Wurtembergeois « n'ont pas encore reçu l'ordre de quitter leur position lorsqu'ils entendent à droite et à gauche les tambours français

(1) *Corr.*, 15490. — Girault, Boulart, d'Espinchal, Dupuy, Seruzier, Noel, Blaze, Macdonald, Paulin, L. Montigny, *ibid.*

battre la charge ». Appuyés par des Portugais, ils attaquent un faubourg de la rive gauche du Dniéper, et comme des officiers de l'état-major de Ney « s'impatientent de les voir avancer avec autant de lenteur » sur un pont coupé, ils se jettent à l'eau : « le tir trop court des Portugais en blesse quelques-uns. » Bientôt, tout le faubourg est en flammes. Au-dessus des morts et des blessés qui remplissent les rues, les magasins jettent des feux de toute couleur, produisent des effets de lumière « qu'on ne peut se figurer ». Afin que l'ennemi n'y puisse rentrer, les Wurtembergeois sont divisés « en équipes dont chacune a pour mission de parcourir un certain nombre de maisons et de mettre le feu aux habitations épargnées jusque-là. Dans ce but, chacun d'eux décharge son fusil sur les toits en bardeaux, où l'on jette des chiffons enduits de matière grasse et frottés avec de la poudre ». Au bout de quelques minutes les flammes les environnent, et ils retournent sur la rive opposée protéger les pontonniers qui lancent un pont de bateaux. « Ces garçons font leur besogne en se jouant, bien que l'eau soit très froide et qu'ils aient peut-être le ventre creux. C'est entre eux un véritable assaut de plaisanteries et de bons mots. » Vers le soir, ils repassent le fleuve, les soldats dans l'eau, les officiers en bateau. Ils espèrent se sécher au delà; mais, en avant du faubourg qui brûle, on leur défend de faire du feu, et le lendemain ils ont un nombre considérable de malades. Partis de bon matin, vers midi, « sur le rebord de la vallée sainte », ils se trouvent en face des Russes. Ils se dissimulent dans un bois et ne sont pas engagés; mais un lieutenant amène sur la lisière son cheval blanc, et, aussitôt, pleuvent les boulets. Il leur faut reculer en arrière du bois. Pendant ce temps, les bataillons de Gudin sont écharpés, si réduits « qu'ils ne paraissent plus que des pelotons » — et le soir, auprès de ces débris, « on respire encore l'odeur de la poudre, dont cette terre, dont leurs vêtements sont imprégnés et leurs visages noircis » (1).

La veille de la Moskowa, sans ordre, les tirailleurs de Morand « commencent à pousser ceux des Russes ». Un général, envoyé par Davout, parvient à grand'peine à les arrêter. Le canon, qui grondait, se tait. Et sur le sol boueux de l'eau tombée le matin,

(1) Suckow, Coignet, François, de Ségur, *ibid.*

chacun se prépare au combat. La vieille Garde « se montre sans inquiétude et sans enthousiasme ». Dans les rangs, « les uns fourbissent leurs armes; d'autres préparent du linge en cas de blessure, d'autres font leur testament et d'autres, insouciants, chantent ou dorment ». Du côté des Russes, « la troupe, officiers et soldats, met du linge blanc comme pour un jour de fête ». Lorsque les quartiers-maîtres crient dans les rangs : « De l'eau-de-vie! Qui en veut? » Personne ne bouge. Quelques hommes répondent en soupirant : « Merci de l'honneur! Ce n'est pas pour cela que nous nous apprêtons. Demain n'est pas le jour où l'on boit ». De vieux soldats, qui ont blanchi sous les armes, se signent et répètent à mi-voix : « Sainte Mère de Dieu, nous allons combattre pour notre pays, soutiens-nous! » Entre les deux armées, « le terrain qui au premier coup d'œil paraît égal et uni est cependant parsemé de bosquets de bois et rempli de ravins et d'inégalités; les bords de la rivière sont escarpés et difficiles à franchir ». Vers le soir il tombe une pluie froide et la nuit est pénible à passer « dans la boue, sans feu, au milieu des morts et des blessés » de l'avant-veille. Les généraux en chef qui sont allés durant l'après-midi recevoir les ordres de l'Empereur ne reviennent que fort tard, certains « au milieu de la nuit ». Ils commandent des changements de position. La Garde s'avance, recule « plusieurs fois et n'est placée qu'à minuit ». La plupart, avant le jour, prennent les armes, et dès trois heures du matin, la proclamation de Napoléon est communiquée aux soldats. Ici des capitaines la lisent à leurs hommes en cercle, « dans le plus profond silence, le plus grand recueillement ». Là, ce sont des généraux de brigade, et « les mots de pain, de bons cantonnements, de retour en France, chatouillent les oreilles des officiers et des soldats, qui témoignent une grande envie de combattre ». La Garde montre alors « un enthousiasme extraordinaire ». Tous ont pris la grande tenue. Et dès les premiers coups de canon, « sous le brouillard qui tombe en pluie fine » et d'où le soleil peu à peu se dégage, dans les rangs « une forte joie » se manifeste. Rapidement la canonnade s'accentue; bientôt, on ne peut plus distinguer chaque coup : « une détonation continue fait trembler la terre ». Par moments « le fracas est si considérable qu'il ressemble plutôt aux bordées tirées par les vaisseaux de guerre qu'à un engagement d'artillerie sur terre » et

cela persiste, dix heures durant, sous un ciel qui s'engrisaille et d'où le soleil, un moment radieux, se ternit et disparaît. A mesure que le terrain du combat s'amplifie, de nouvelles masses s'avancent et les charges se répètent, guidées par des officiers de l'état-major de l'Empereur. Au moment où elles se présentent sous le feu, un ouragan de boulets les assaille, et il est des colonnes où les hommes se couchent, les officiers seuls demeurant debout. Assis sur le talus extérieur de la redoute prise le 5, Napoléon observe les mouvements, sa lunette à la main. Il est souffrant. Il répond à peine aux aides de camp qui se précipitent vers lui. Il ne salue point les blessés qui affluent de toutes parts et les agonisants qui l'acclament. Au milieu du combat, Ney, « aussi actif que mobile », court sur son cheval blanc et parfois s'arrête pour prendre « sa prise de tabac avec un calme rare ». Dans l'après-midi, la fatigue est extrême des deux côtés. Les fantassins de Friant, « qui ont supporté cinq charges », s'arrêtent, n'en pouvant plus. Les Wurtembergeois « se reposent à l'abri d'une redoute prise ». Des officiers dont les montures « ne peuvent aller plus loin » cessent de transmettre les ordres et des batteries, commandées par des sous-lieutenants ou des sous-officiers, s'éteignent. Vers trois heures, Junot, qui n'a guère bougé, « s'arrête dans une clairière, met pied à terre, fait former les faisceaux à ses troupes et ne paraît nullement disposé à remuer ». Le soir, « on entend de tous côtés le roulement des canons et des caissons qui se reportent en arrière; et à droite et à gauche des coups de fusil isolés, parfois des feux de peloton, probablement pour décharger les armes ». On allume des amas d'affûts, de crosses de fusil et de broussailles. Attirés par chacun de ces foyers, les blessés, vers eux « se traînent ». Bientôt, ils sont plus nombreux que les soldats sains et saufs; au milieu de la nuit, tous les bivouacs sont devenus des ambulances, et l'obscurité froide à laquelle s'ajoute une pluie intermittente et fine, du contact des agonisants semble plus pénible encore. On se figure qu'au jour la bataille va recommencer. « Ce n'est qu'en voyant des Cosaques au lieu de sentinelles qu'on ne doute plus de la victoire. » Le champ de bataille est épouvantable, « offre le spectacle le plus dégoûtant ». On aperçoit, sur le sol sablonneux, « les boulets et la mitraille comme les grêlons à la suite d'un grand orage ». En face des batteries françaises, le terrain « a l'air

d'un arsenal mal tenu où l'on a disposé des piles de boulets et vidé des boîtes de mitraille ». Dans le fond des ravins, il en a roulé « une quantité immense ». Vers la grande redoute, il y a une épaisseur de six à huit morts ou mourants. Depuis les temps barbares on n'a vu tel massacre (1).

A Lutzen, la cavalerie des coalisés ne peut agir efficacement, arrêtée qu'elle est par des fossés et par des lignes d'arbres. Chez les Français, dès deux heures de l'après-midi, il faut renvoyer en arrière l'artillerie de la division Girard « faute de munitions et dont plusieurs pièces sont évasées ». La jeune Garde, en s'avançant, « ne montre pas un grand élan ». L'ardeur que les conscrits présentaient au début de l'action tombe vite; un grand nombre d'entre eux portent ou soutiennent les blessés, et arrivés à l'ambulance « n'ont pas le moindre enthousiasme ni ne demandent à retourner au feu; mais des gendarmes les injurient et les forcent à faire demi-tour, appuyant fréquemment leurs exhortations de vigoureux coups de plat de sabre ». Dans la ville de Lutzen, « toutes les maisons sont grandes ouvertes. Beaucoup de pièces du rez-de-chaussée ont été converties en écuries pour les chevaux des grenadiers à cheval de la Garde impériale ». Le soir, des villages en feu éclairent le paysage. A leur lueur, neuf escadrons de la réserve de la cavalerie prussienne chargent les Français, renversent la division Compans, sont disloqués « par un chemin creux » et se retirent, criblés de feux (2).

A Bautzen, la vieille Garde forme le carré autour du mamelon où se tient Napoléon; la jeune Garde s'étend sur deux lignes parallèles, les bataillons en masse par division à intervalle de déploiement. Le premier jour, « il tombe vers trois heures une pluie si violente qu'elle suspend un moment les opérations ». A peine a-t-elle cessé que le feu s'engage sur toute la ligne. Une division qui passe sur un pont unique se remet en ordre et se déploie « sous une grêle de boulets ». Jusqu'au soir, on manœuvre plus qu'on ne combat. L'infanterie engagée « reste en position toute la nuit, sans feu, sans paille et sans manger qu'une très petite por-

(1) Vionnet, Brandt, de Dedem, Girod, Suckow, Fezenzac, Glinka, François, Mailly-Nesle, Bourgogne, Galitzin, Larrey, Lejeune, *ibid.*

(2) De Dedem, Lejeune, Vionnet, Gross, *ibid.* — Clausevitz, *Campagne de 1813.*

tion de mauvais pain ». Le lendemain, ces conscrits fatigués enlèvent « une formidable ligne de redoutes russes ». Dans certains bataillons placés près de l'artillerie, des files entières tombent, fauchées : « aucun soldat ne quitte son rang pour emporter les blessés ; ceux qui ont les bras amputés s'en vont sans rien dire. » Le soir, quand il faut se mettre à la poursuite de l'ennemi, la cavalerie fatiguée « par l'excessive surveillance qu'il faut exercer » s'arrête; le lendemain hommes et chevaux s'abattent de fatigue; Dupuy, qui doit éclairer la marche avec 150 cavaliers, vers midi « en a à peine une vingtaine avec lui » (1).

A la Katzbach, depuis quatre heures du matin, « la pluie, la grêle, le vent ne cessent pas un instant et ne permettent pas de distinguer les mouvements de troupes ». Les pièces s'embourbent; les fusils ne partent plus; les chevaux ne peuvent charger. Celui des deux adversaires qui a le plus « d'en avant », par cela seul qu'il avance est victorieux et la défaite, par le recul précipité qu'elle cause, amène l'abandon d'un matériel immense aux mains des vainqueurs, qui ne peuvent débourber le leur (2).

A Dresde, il pleut toute l'après-midi du 26 août. Les fusils ratent à chaque coup; le meilleur moral est du côté français. La jeune Garde, mitraillée au sortir de la porte de Pirna, chasse les Autrichiens au pas de course. Et tandis que la vieille Garde bivouaque dans les rues de Dresde, tandis que les soldats du 1er corps passent la nuit « debout, appuyés contre les arbres, les pieds dans l'eau qui monte jusqu'à leurs chevilles », la première ligne, où les feux sont interdits, garde le silence, évite le bruit, transie de froid et sous l'obscurité la plus complète. La matinée se passe dans l'attente, sans que les Autrichiens « fassent mine d'attaquer »; puis la canonnade indique le recommencement de la bataille. Sur le sol détrempé et dans la terre grasse, les chevaux « s'enfoncent jusqu'aux jarrets ». Des cavaliers, en route depuis quinze heures, reçoivent un quart d'heure pour tordre et rouler leurs manteaux trempés; puis ils se précipitent sur les carrés ennemis, qui ne les fusillent point. « Les hauteurs se dégarnissent peu à peu des masses qui les occupent et, au moment où la vieille Garde s'y attend le moins, on lui apprend qu'elle vient de remporter une

(1) Vionnet, Dupuy, Larrey, *ibid.* — Stendhal, *Journal.*
(2) Reiset, *ibid.*

grande victoire. » Le lendemain, pendant que les vainqueurs poursuivent les Autrichiens, il survient de nouvelles forces. « Pour avoir la facilité de se mettre en ordre de bataille, les cavaliers de celles-ci jettent de côté les cadavres autrichiens qui jonchent la plaine. » Et ils sont « extrêmement étonnés de voir une foule considérable de femmes de la ville, de tout âge et de toute condition, promener leur curiosité au milieu de ce spectacle d'horreur. Elles ne paraissent nullement effrayées à la vue de ces hideux cadavres défigurés par d'atroces blessures, et la plupart dans une complète nudité ». Aux portes de la cité, « des monceaux de terre fraîchement jetée, des membres sortant de fossés légèrement creusés font connaître les ravages de la mort dans les rangs français » (1).

A Kulm les canonniers de Kleist, « assis sur leurs pièces, attendent les Français » pour se rendre lorsqu'ils s'aperçoivent de leur déroute. A Zittau, le bruit de la canonnade, amplifié par les montagnes, est tellement fort que le sang sort par le nez et les oreilles des cavaliers qui avoisinent les batteries, comme des artilleurs (2).

A Leipzig, les deux armées manœuvrent pendant la nuit du 15 octobre. Le matin du 16, la jeune Garde s'avance et voit l'ennemi disposé pour le combat qui débute par une canonnade terrible : « le bruit des détonations ne permet pas d'entendre le feu de la mousqueterie. » Pendant la bataille des détachements vont à Leipzig chercher des vivres « à la réserve qu'on garde pour la garnison ». Ils bousculent les Badois qui les surveillent, chargent du pain et du riz. La discipline, jusque-là sévère dans la ville, « se relâche considérablement et le respect de l'autorité semble complètement disparu de l'armée ». Vers le soir, le corps de Lauriston se met « en déroute complète ». Une brigade de jeune Garde accourt pour le remplacer, de même qu'une division de vieille Garde a gardé l'aile abandonnée par les Saxons transfuges, et elle « bivouaque en carré à une portée de pistolet des vedettes ennemies ». Des Cosaques pénètrent dans un hôpital de Leipzig et le pillent. « Les énergies ont un court réveil. » Le 17, les positions sont gardées de part et d'autre. Il en est qui, « à 11 heures du soir, mettent du bois sur les feux, puis les abandonnent », traversent la ville durant

(1) Vionnet. Girod, Reiset, Odeleben, Dupuy, Combes, *ibid.*
(2) Vionnet. Combes, *ibid.*

la nuit et s'arrêtent au delà, dans les prairies. Le 18, « à la pointe du jour », recommence une « formidable canonnade » à laquelle « on s'attend d'autant moins que la journée de l'avant-veille a coûté cher aux deux armées ». Le champ de bataille « se couvre de fumée qu'aucun vent ne chasse ». Tout autour de Leipzig, les villages sont en flammes. Le 19, parmi les feux des bivouacs français qui fument encore, on voit « errer les traînards des coalisés, qui dévalisent les morts et les blessés ». Les boulets tombent sur la ville encombrée de troupes des deux camps. Les Français survivants se reforment en partie au delà du ruisseau de Rippach; « il y a encore là bien du monde, mais le moral est attaqué » (1).

En 1814, la valeur des vieux soldats est supérieure à celle des conscrits de 1813 et cela trompe les Alliés. A Sainte-Croix, des Cosaques audacieux sont abordés par des dragons d'Espagne, qui fondent sur eux avec une telle impétuosité qu'on voit un dragon passer son sabre au travers du corps d'un ennemi et la pointe « s'enfoncer dans la porte cochère d'une maison de paysan ». La plupart des blessures sont faites à l'arme blanche, et sur la route on remarque « un dragon et un Cosaque, blessés tous deux, qui reviennent en se tenant le bras » et un dragon grièvement atteint « se soutenant à peine sur son cheval conduit par deux Cosaques qui tiennent la bride avec précaution ». A Brienne, une colonne française, la nuit, s'empare du château. Une autre survient, essaye de le lui enlever : ce n'est qu'au matin qu'elles se reconnaissent. A La Fère-Champenoise, « l'ennemi vient à portée de mitraille mettre son artillerie légère en batterie » pour ébranler les carrés des gardes nationaux. Partout les Russes se couchent à l'arrivée des charges, puis se relèvent et les fusillent par derrière. Des deux côtés, la confusion est grande; les cavaliers en chargeant reviennent sur les carrés de leur propre infanterie et l'empêchent de tirer; les mouvements de l'artillerie sont incohérents et la diversité prodigieuse des uniformes fait qu'on hésite à se reconnaître et qu'on se fusille mutuellement, aussi bien, sinon plus, chez les coalisés que chez les Français (2).

(1) Vionnet, Girod, Gross, Paulin, de Dedem, Larrey, *ibid.*
(2) Girod, Houssaye, Bertin, *ibid.*

III

Par suite de l'accroissement des masses mises en présence, par suite de la quantité progressive des pièces, le canon devrait causer une foule de morts. Mais comme les pointeurs sont de plus en plus médiocres, l'alliage de la pièce de plus en plus défectueux, l'âme de celle-ci plus déformée par les projectiles de toute nature qu'on y glisse, l'effet produit est de beaucoup inférieur au bruit. De plus l'artillerie commence le tiers des batailles, peut-être la moitié dans le brouillard. Par un temps clair, s'il ne survient une bonne brise, la fumée voile les buts après une dizaine de coups par pièce, en sorte qu'elle ne voit qu'à demi ce sur quoi elle tire. L'infanterie, dont l'arme peu sûre s'améliore jusqu'en 1808 et diminue rapidement de valeur après, n'ajuste que rarement ses coups. Aussi les ouragans de fer et de plomb, la grêle des balles et le bondissement des boulets causent-ils moins de mal qu'on ne se le figure et le nombre des blessés à l'arme blanche dépasse-t-il de beaucoup le nombre des blessés par le feu. Lorsqu'on voit, comme à Sacile, une pièce autrichienne se placer en face d'une compagnie « et, en trois coups, enlever trois files, soit neuf hommes », puis continuer à faire passer ses boulets par l'espace vide, car « on n'appuie pas, contrairement à l'usage, pour le remplir », cela semble extraordinaire, et on le remarque comme tel. Si à Krasnoï l'artillerie russe tire sur un chemin creux où l'encombrement est extrême et si « les obus, ne pouvant aller ni d'un côté ni de l'autre, ne cessent de tuer et de couper les jambes que quand leur force est arrêtée par la résistance des corps », l'ardeur dans l'action, la précipitation dans la manœuvre et le recul font, en général, le pointage toujours différent. Les Espagnols de Saragosse s'en aperçoivent, eux qui, « aussitôt qu'un boulet français a percé un mur de maison, tirent immédiatement par ce trou un coup de fusil » et les Français reconnaissent leur impuissance puisqu'ils les chassent « avec de grosses pièces tirées simultanément et chargées à mitraille ». On le voit mieux encore à Wagram « où l'on trouve des trente

boulets à la suite au même endroit »; où les artilleurs, après avoir tiré 96,000 coups, visitant leurs buts, « ne jugent pas que le mal soit proportionnel à la consommation des projectiles », et où des régiments de cavalerie, mitraillés, bombardés tout le jour, ne perdent que le huitième de leur effectif; à Chiclana où la redoute de Girod reçoit « 93 boulets en un quart d'heure, sans que personne soit blessé »; à Bautzen où le régiment de Vionnet, manœuvrant sous un ouragan de fer, n'a que deux tués et quelques blessés, tandis que le lendemain, abordant l'ennemi, il perd 68 hommes en un instant; à Dresde, enfin, où la pluie produit plus d'effet que les 45,000 coups de canon tirés par la Garde. Les balles, terribles à courte portée, de loin sont peu dangereuses. Les soldats en reçoivent beaucoup dans leurs habits sans en être incommodés. Les buffleteries, les écus placés dans leurs ceintures les protègent. Pour s'en garantir, on se couvre le mieux possible, et des soldats, au premier assaut de Saragosse, à cet effet emploient des matelas et des balles de laine, renouvelant par là la tortue antique (1).

Toutefois, dans les corps les plus exposés, les blessés sont nombreux. Ceux qui le sont aux membres, sans rupture d'os, s'en aperçoivent à peine sur le moment « tant ils sont agités par l'action »; mais bientôt ils s'en rendent compte et en profitent pour se retirer. A Marengo, on ne voit que blessés « et les soldats qui les portent ne reviennent pas dans les rangs ». A Austerlitz, des 236 grenadiers du 36e, il n'en reste que 17. A Auerstædt, la division Gudin perd 124 officiers et 3,500 hommes. Dans trois affaires de Pologne le 26e léger a 55 officiers et plus de 1,450 hommes hors de combat. A Eylau, la division Saint-Hilaire est réduite de 7,000 à 2,000 — mais sans doute, parmi les disparus, faut-il compter des maraudeurs. A Wagram, de 600 grenadiers du 112e, le colonel n'en ramène que 25; à Krasnoï, d'un carré de voltigeurs de la Garde, il n'en sort que 11, et, à Lutzen, la division Gérard perd 2 généraux, 4 colonels, 4 majors, 16 chefs de bataillons; elle a 240 officiers tués ou blessés et de 10,980 hommes, le lendemain, il n'en reste pas 2,500. Le 4e à Austerlitz, le 16e léger à Eylau, le régiment Joseph-Napoléon à Valoutina, le 33e à la Moskowa sont écharpés ainsi et les divisions de conscrits ou de gardes nationaux

(1) Vionnet, Girod, Routier, Hulot, d'Espinchal, Foy, Boulart, *ibid.*

à Craonne et à la Fère-Champenoise sont traitées comme le bétail à la boucherie (1).

Ces blessés, au cours des belles batailles impériales, on ne les relève point. Dans sa proclamation d'Austerlitz, Napoléon le défend : « Que, sous le prétexte d'emmener les blessés, on ne dégarnisse pas les rangs ! » Le soir, on bivouaque au milieu des mutilés parmi des débris humains qui gémissent et qui se traînent. Ils restent sur les rochers d'Iéna et dans la neige d'Eylau. A Ebersberg, Castellane trouve, à neuf heures du soir, un grenadier dont la cuisse est brisée depuis huit heures. Personne ne veut l'enlever. Les soldats se sauvent quand il le leur propose. Un sergent lui répond : « Ce grenadier n'est pas de mon régiment. Le feu gagne. Je ne trouverai plus de vivres. » Castellane le menace de le tuer. Le sergent l'emporte, et, sans doute, « le jette un peu plus loin ». Les rues sont pleines de blessés carbonisés dont les roues des voitures « font jaillir les entrailles », ce qui donne « réellement envie de vomir » aux délicats des services administratifs. A Raab, le sergent-major Routier tombe dans la mêlée. « Il en est retiré dépouillé de tout ce qu'il possède » par un sergent de sa compagnie qui vient le rechercher après l'action. Le lendemain de Wagram, quand l'armée traverse le champ de bataille, la plaine est encore jonchée de blessés. Parmi les blés hachés, il en est qui « mettent leur mouchoir au bout de leur fusil et le tiennent en l'air » pour qu'on vienne à eux ; entre les chevaux mourants qui essayent de se relever et qui tressaillent aux sonneries de leur régiment, il en est qui restent oubliés ; six jours après on en recueille encore, « qui ont vécu de racines » et dont la vermine ronge déjà les chairs. Le premier jour de Smolensk, tous les blessés « passent la nuit auprès de leurs camarades » et, à Borodino, si ceux qui peuvent marcher se retirent de l'action, il en demeure encore « un nombre immense » qu'on n'a pas relevés, dans l'après-midi du lendemain. Six semaines après, parmi « les cadavres dépouillés entièrement qui semblent d'immenses troupeaux de moutons » on en retrouve qui ont vécu « dans le ventre des chevaux morts ». Après Lutzen, après Bautzen, les blessés sont recueillis par des paysans, par « des jeunes gens et des jeunes filles du voisinage ». Ceux de

(1) *Corr. de Davout*, 25 octobre 1806. — Dellard, de Dedem, Dupuy, Combes, Lahure, Gonneville, Thiébault, Saint-Chamans, Pouget, Brandt, *ibid.*

Dresde sont laissés à la ville, et l'on abandonne à l'ennemi ceux de Leipzig, comme on a déjà délaissé ceux de Talavera (1).

Malgré ces misères qu'ils savent les attendre, la plupart des soldats se montrent d'une bravoure à toute épreuve et quelques-uns commettent des actes d'une si folle témérité qu'ils en semblent incroyables. Tuer des ennemis en combat singulier, sauver des camarades sous la mitraille, amener des prisonniers en nombre double ou triple, leur est habituel et depuis la cantinière qui verse l'eau-de-vie en disant au soldat : « Tu me payeras demain » jusqu'aux vétérans qui abandonnent les hôpitaux pour courir au combat, chacun montre son dédain de mourir. A Dantzig, dans un fourneau de mine, un sapeur s'empare de 20 Prussiens et les emmène ; à Barcelone, c'est à qui sera des coups de main pour lesquels Maurice Mathieu ne veut que des volontaires, c'est à qui verra ses prouesses imprimées dans la gazette de l'endroit, et par là « s'attirera des suffrages encore plus doux que ceux des généraux ». Dans une redoute de Ciudad Rodrigo, un sergent d'artillerie est enveloppé par les Anglais. Il décoiffe un obus, y met le feu, et, le portant, il traverse leurs rangs, puis le jette derrière lui et leur échappe. Partout il en existe et de nombreux, « dont la baïonnette s'est souvent trouvée en contact avec un corps d'homme et n'a jamais rencontré d'os », et, dans les rangs, il n'y a que des musiciens dont on dit : « Jamais aux balles ! » (2)

D'ailleurs, l'exemple part de haut. L'Empereur se montre caporal à l'occasion, et rares sont les maréchaux « qui s'abritent derrière leur bâton pour conserver leur immense fortune ». Ducs, princes, même lorsqu'ils possèdent des domaines royaux, même lorsqu'ils ont vu des empereurs attentifs à leurs paroles, ils payent de leur personne comme aux premiers temps de la Révolution et l'or, ni les biens, ni les titres n'ont altéré l'ardeur de leur sang. Murat semble, comme Achille, invulnérable. Davout, à Mohilew, remarquant le recul d'un bataillon, se précipite sur lui, « lui fait faire face à l'ennemi, lui commande le maniement d'armes comme à l'exercice, jusqu'à ce que les Russes soient à une demi-portée de

(1) *Corr.*, 9533. — Castellane, Routier, L. Montigny, Savary, de Suckow, Girod, Brandt, Fantin, Coignet, Stendhal, *ibid.* — L. G. F., *ibid.*, Davout à Napoléon, 7 août 1812

(2) L. Montigny, Pouget, Laffaille, La Motte-Rouge, Girault, Lejeune, Combes, *ibid.* — De Perreuse, *Souvenirs* (*Revue rétrospective*, 1889).

fusil », et bien que le chef de ce bataillon lui ait déclaré les cartouches épuisées. A Smolensk, habillé en colonel, il fait le coup de feu. Ney, à Kowno, prend un fusil et. « avec cinq hommes, fait face aux Cosaques ». A Bautzen, il s'agite, court, galope, « une jambe chaussée en bas de soie » parce qu'il est blessé. Et lorsque le vieux Lefebvre charge à Montereau, « l'écume sort de sa bouche, tellement il frappe ». Lannes, contusionné, moulu à Tudela dirige la bataille, oublie son mal au milieu du feu. Lassalle, Montbrun, les Colbert, poussent des charges légendaires. A la Bérézina, Doumerc, Dubois sabrent les Russes, et, en s'en revenant, Doumerc dit : « Foutre! on ne charge pas comme ça dans une forêt ». Habert, à Saragosse, baisse son grand corps pour passer derrière une barricade. Un soldat lui dit : « Tiens! les généraux ont donc peur aussi! » Alors, il se redresse de toute sa taille, relevant le soldat avec lui, et passe. Il s'en tire avec une contusion au bras, mais le soldat tombe, percé de cinq balles. A Malo-Jaroslawetz, Letort, malade depuis six semaines et traîné en voiture, « se fait attacher sur son cheval, charge et ne retombe malade qu'après la bataille ». Les lâches n'ont qu'à s'en aller. A Marengo, Chambarlhac disparaît, ne se montre plus, après qu'un de ses gendarmes d'escorte a été tué : le lendemain, sa division le chasse. Dans le Tyrol, « Piat se sauve de toute la vitesse de son cheval » ; un autre s'enfuit près de Burgos, en criant aux siens : « Passez le pont (de l'Arlanzon) comme vous pourrez » ! Mais ceux-là, de même que leur troupe, l'histoire ne les connaît plus (1).

IV

Le courage personnel, presque général chez les chefs durant les belles années de l'empire, ne leur suffit pas. Ils doivent, par d'heureuses dispositions, ménager le sang de leurs hommes, obtenir le plus grand effet possible de ceux qu'ils sont obligés de sacrifier et vaincre l'ennemi autant par la science de la manœuvre que par la

(1) Girod, Boulart, Coignet, Duverger, Woodberry, Dupuy, Routier, Bertin, Brandt, Baudus, *ibid.*

force du choc. C'est ainsi que le pratique Napoléon, quand ses soldats se disent entre eux qu'ils lui gagnent des victoires « avec leurs jambes ». Mais ses sous-ordres, dans leur partie, souvent méconnaissent ou ignorent cet art; opèrent par à-coups. avec une impétueuse violence et gaspillent les existences des leurs de la même façon que ceux-ci en usent avec les biens de l'étranger. On le voit aux erreurs, aux situations. aux mouvements des fractions dans les différentes batailles. Et comme de plus la troupe est médiocrement instruite, les généraux souvent ignorants, il en résulte d'immenses pertes d'hommes. qu'il aurait été possible, avec de meilleurs cadres, de réduire ou d'éviter.

En 1800, vers Suze, Turreau veut placer de la grosse artillerie derrière des tas de pierres comme épaulements. En 1805, auprès d'Ulm. Saint-Hilaire fatigue inconsidérement sa division en voulant obéir à plusieurs ordres contradictoires et demeure inutile une journée: Soult, à Hollabrunn, immobilise momentanément ses troupes et « court sur toute la ligne pour savoir de qui il doit recevoir des ordres ». A Gamonal, une brigade de hussards qui doit combattre part cinq heures trop tard; ces cavaliers « suivent tout le jour les traces de l'armée sans se douter de ce qui s'est passé devant eux » et, pendant la nuit, ils s'aperçoivent qu'ils traversent un champ de bataille parce que leurs montures « lèvent les pieds avec précaution pour franchir les cadavres et flairent avec effroi les chevaux morts ». Devant Saragosse. à l'attaque d'un mamelon, Ney reçoit l'ordre de marcher immédiatement sur Madrid. « Il laisse au 6e léger le soin de se retirer de l'engagement et il se met en route avec le reste de son infanterie et tout son matériel. » En 1809, Sahuc, au delà de Vienne, engage toute sa division de cavalerie dans un chemin bordé de palissades et de fossés, parmi des propriétés où les vignes s'entrelacent aux mûriers : 25 hussards le précèdent. Des tirailleurs l'attaquent. Le général arrête la colonne et prescrit de faire avancer l'artillerie qui est en queue. chose matériellement impossible. Peu après, on s'aperçoit que ces tirailleurs sont des cavaliers à pied d'un régiment voisin. Le lendemain, au passage de la Piave, les voltigeurs rassemblés en bataillon se débandent. Sahuc doit les soutenir. En présence du désordre. « le colonel du 25e chasseurs est devenu une machine inerte, incapable de voir et d'entendre ». Des batteries autrichiennes font grand

mal aux cavaliers en butte aux projectiles. Le général Davenay demande à Sahuc la permission de les charger. Sahuc refuse : il « doit soutenir les cinq bataillons de voltigeurs. » Les rangs sont « ravagés par les boulets. » Davenay a un genou broyé. Sahuc, le voyant ainsi, « lève les yeux vers le ciel et joint les mains, voulant ajouter quelques mots de consolation qui ne sortent pas. » En arrière, de Pully, qui commande une division de dragons, reste aussi inerte, ne veut pas faire combattre ceux-ci à pied contre les tirailleurs autrichiens : « il a l'ordre de soutenir les chasseurs, non de leur ouvrir un passage. » Le général d'artillerie Dulauloy, dès le commencement d'une action, s'entoure de tout son état-major et défend de le quitter. Cependant il n'a pas d'ordres à donner, puisque toutes les batteries sont subordonnées aux généraux de division et au commandant du corps d'armée. A Busaco, Masséna attaque sans reconnaissance préalable, sans chercher à trouver un chemin qui permette de contourner la position, et qui existe. A Sagonte, le général de division Boussard « aligne ses cavaliers devant un fossé infranchissable » et, tout en les rendant inutiles, en perd ainsi deux douzaines par le feu. A la bataille de Valence, le colonel Lamotte-Guéry, du 4e hussards, arrête ses cavaliers en pleine poursuite « parce qu'il n'a rien pris de la journée » et il se met à déjeuner pendant que les siens pillent un convoi pris par d'autres cavaliers, qui le précèdent. A Ostrowno, le 2e cuirassiers « reste six heures sous le feu de l'artillerie sans changer de place ». Dans un peloton, sur 27 hommes, il en reste 11. A Valoutina, Junot, atteint déjà de folie, « prend des haies pour des masses russes » et laisse écharper Gudin. A la Moskowa, la division Pajol « demeure quatorze heures sous les boulets sans bouger », sur un terrain raviné. Elle diminue d'un tiers. A Kowno, dès le début du combat, les pièces de position sont enclouées par ordre d'un officier d'artillerie auquel « Ney menace de passer son épée au travers du corps ». Et, en 1813, les officiers se disputent, se désobéissent : Souham, à Lutzen, ne veut pas prendre le commandement « parce qu'il l'a fait en Espagne et qu'on lui en a voulu ». Malgré l'appel du canon, il attend Ney pour se mouvoir; Curély charge malgré son général, de Beurmann, que Ney appelle « du nom le plus dur qu'on puisser donner à un homme » (1).

(1) Pion des Loches, Thiébault, Jomini, de Rocca, de Dedem, Gonneville, Noel, Castellane, Curély, Biot, Thirion, *ibid.*

N'importe où, rares sont ceux qui montrent une initiative audacieuse, à part quelques cavaliers célèbres. Seruzier, à Auerstaedt, au milieu de l'action, à « la faveur de la fumée », laisse ses pièces paires en face de 80 canons prussiens et se porte avec les autres contre une aile de l'ennemi : il en devient presque un héros parmi les soldats, qui s'y connaissent, et on l'appelle le « père aux boulets ». A Friedland, Sénarmont, « de lui-même place trente pièces ». Napoléon trouve le fait si remarquable qu'il s'en étonne encore à Sainte-Hélène (1).

L'Empereur, quand il est présent, reconnaît des fautes aussi insignes, et c'est pourquoi, à chaque campagne, il s'entoure des mêmes généraux : ceux qui ne les commettent pas. Le lendemain de l'action, lorsqu'il parcourt le champ de bataille, c'est bien moins pour secourir les blessés que pour juger, par le nombre des cadavres, la valeur tactique des formations et les maladresses commises. « Il regarde les numéros des boutons et il est rare qu'à la première revue où il aperçoit le régiment, il ne fasse pas des questions sur l'ordre dans lequel on a été attaqué ou dans lequel on attaqua. » Aussi, pour éviter ses questions gênantes, dépouille-t-on, enterre-t-on les morts à la hâte. Ceux de Valoutina que Murat fait déshabiller, ensevelis durant la nuit, disparaissent à tel point qu'il dit : « Voilà comme j'aime un champ de bataille. Quatre Russes pour un Français ! » Et, jusqu'à Leipzig, durant la campagne de 1813, sans but sanitaire et sans souci de rendre un devoir pieux, après chaque affaire, c'est la première tâche (2).

D'ailleurs, par ses procédés, l'Empereur fournit les modèles des faux rapports et des comptes rendus de combat où ne subsistent que des traces de vérité. Sensiblement véridique dans son rapport sur Marengo, il s'en repent en 1805 puis en 1809, et successivement dicte deux nouvelles versions de l'affaire, après avoir détruit la précédente; la seconde est légendaire et la troisième fausse. Il escamote la victoire de Davout à Auerstaedt dans ses bulletins et, de plus en plus, par ceux-ci, par les journaux qui les répètent, il trompe le pays et dupe l'armée. Les généraux font de même. Tel général de hussards, en Pologne, surpris, recule au galop, laisse aux prises avec des Cosaques les fantassins de sou-

(1) *Journal de Gourgaud*, 20 janvier 1816. — Seruzier, *ibid.*
(2) Savary, de Ségur, Odeleben, Lejeune, de Dedem, Gourgaud, *ibid.*

tien. Ceux-ci s'en tirent à leur honneur. Il écrit là-dessus un beau rapport, « prétend avoir tout fait. » Les comptes rendus sur la bataille de Talavera sont rédigés « de manière à présenter les manœuvres ou mouvements, non pas précisément tels qu'ils furent prescrits et exécutés, mais tels qu'ils auraient dû l'être ». Napoléon ne s'y reconnaît pas; trois mois après, de la lecture des journaux anglais, il en est encore à demander des explications à Sénarmont, à Jourdan et à Joseph. Ceux qui veulent avancer — ils sont nombreux — exagèrent leurs moindres succès, et, en 1813, il arrive que 64 hommes, 3 voitures, 1 caisson pris à Sprottau, deviennent 2,000 prisonniers, 60 voitures et 10 canons (1).

Cependant à ces combats qu'il ossianise, à ces batailles qu'il veut montrer à la France correspondantes aux efforts de celle-ci, de plus en plus grandioses, extraordinaires, l'Empereur participe: il s'y montre avec les singularités de son caractère, toujours indifférent et fataliste devant la mort, tantôt agité, tantôt calme comme un olympien, et, en 1814, quand il a sa fortune à sauver, énergique, audacieux, tel qu'en Italie, alors qu'il avait sa fortune à faire. La veille de la bataille, il reconnaît le terrain, s'il le peut. Le jour de l'action, à mesure que les effectifs s'amplifient, il bouge moins, il se tient à un endroit dominant où sans cesse les renseignements contradictoires affluent et d'où il détermine, avec son coup d'œil sûr, avec son intelligence calme et claire, avec son tact infaillible, la part de vérité qu'apporte chacun et la mesure de l'effort qui reste à faire.

Après le combat d'Hollabrünn, il dit aux grenadiers d'Oudinot : « Encore un bon coup de collier et nous en finirons. Je vous promets la garnison de Vienne. » Il parcourt les bivouacs la veille d'Austerlitz et il travaille parmi les canonniers la veille d'Iéna. Aux cuirassiers écrasés à Heilsberg, il montre son mécontentement et le lendemain à Friedland, auprès d'un bataillon, il se plaint que celui-ci « ait donné sans ordre », afin de rejeter sur l'impétuosité de Ney les vides que la mort causa dans ses rangs. Le surlendemain, au passage de la Pregel, « pour encourager les pontonniers, il met lui-même la main à l'œuvre » et, le lendemain du Somo-Sierra,

(1) *Corr. du roi Joseph.* — GIROD, BLAZE, BERTHEZÈNE, *ibid.*

devant les chevau-légers polonais rangés en bataille, soulevant son chapeau, il s'écrie : « Honneur aux braves des braves ! » Parfois passant lentement le long des colonnes, il salue chaque officiers et parfois, comme lorsque le général de Piré — l'ex-amant de Pauline dont il est peut-être jaloux? — lui rend compte de l'impossibilité de franchir le Somo-Sierra, il lui lance un coup de cravache « que celui-ci n'évite que par un brusque mouvement de retraite ». Peu après, il ordonne au même de Piré d'exécuter « seul le tour de Madrid, sans doute pour le faire tuer, car on voit partout dans la campagne des bandes d'insurgés en fuite ». Madrid enlevé, un général de hussards qu'il questionne « lui répond d'une manière diffuse ». Il tourne bride et s'en va. A Benavente, il accuse Lefebvre-Desnouettes de mollesse; celui-ci jette ses chasseurs dans l'Esla, les enlève par la plaine, se fait éreinter. A Essling, sur le toit d'une maison, il observe la bataille, et l'on dit que « depuis Arcole, il ne s'est jamais tant exposé ». A Lobau, on le voit plusieurs fois « en capote de soldat, le fusil au bras, se placer sur la ligne des sentinelles », afin de mieux reconnaître le passage du Danube. La veille de la Moskowa, il étudie de très près le terrain; il travaille fort tard et, la nuit étant très froide, il est atteint « d'une extinction de voix à peu près complète ». Le matin de la bataille, il monte à cheval dès trois heures, puis il revient vers la grande redoute, il s'assied « sur une peau d'ours noir étendue sur le revers de celle-ci ». Au plein de l'action, il est sur le bord d'un ravin, à trois cents pas en avant de sa position première, sur sa peau d'ours, « couché et presque debout » en raison de la pente du sol. Là, les uns le voient « fouettant l'air très violemment avec sa cravache », les autres « profondément absorbé »; pour certains « il semble recevoir toutes les nouvelles avec la même indifférence », et il en est qui l'entendent, pour une manœuvre où ils hésitent, violemment les injurier — ce qui remettrait à la nuit suivante l'extinction de voix. Au passage de la Bérézina, il se montre calme, patient, à mesure que s'aggrave le danger. L'artilleur Boulart, auprès de lui, fait flamber une pièce. Il en part un coup de canon. L'Empereur ne crie point, dit seulement : « C'est fâcheux; ça peut donner l'alarme là où l'on se bat, et surtout devant nous. » A Dresde, exposé à la pluie tout le jour, « il est mouillé jusqu'aux os et crotté à l'avenant. Son cha-

peau détrempé tombe en partie sur ses épaules comme celui d'un fort de la halle ». et il demeure à cheval jusqu'à ce que la fièvre qui le ravage l'empêche de s'y maintenir. En 1814, il se rapproche des coups et d'Empereur redevient général, lieutenant d'artillerie, soldat (1).

V

Après de longues marches, après des journées d'existence difficile et de terribles nuits de bivouac, le soldat vêtu de poussière, trempé d'eau, crotté de boue, noirci de fumée, arrive sur le champ de bataille. Il vérifie ses pierres à feu, compte ses cartouches, les ajuste au bois de sa giberne, et s'il en a le temps, il prend la grande tenue, il blanchit ses buffleteries et il astique ses cuivres, comme pour fêter la mort qui va le faucher. A la place des chapeaux ternis, les gigantesques bonnets à poil fleuris de plumets rouges, de plumets verts, de plumets tricolores, exhaussent les hommes, font les médiocres des géants, les grands démesurés, et le désir d'une nouvelle gloire pour l'abeille impériale se prépare sous toutes ces « ruches à miel ». Les canonniers graissent les essieux de leurs pièces; les cavaliers polissent leur casque; les obscurs fantassins des compagnies du centre démontent la batterie de leur fusil. Individuellement chacun de ces soldats « ne verra que ce qu'on voit d'une bataille, c'est-à-dire rien (2) » : cependant il se figure que l'Empereur, de son regard d'aigle, le distinguera; il est sûr de la victoire si l'Empereur est avec lui, et il aspire aux fruits de la victoire, ardemment attendus : les bombances, le repos et la paix. Il a ce sentiment de l'honneur des armes qu'avaient les anciens chevaliers, à la fois preux et sacripants, et les nobles du dix-huitième siècle, héros de la « guerre en dentelle » ; et, dans son âme naïve de paysan anobli par le fer et par le feu s'élabore

(1) Fantin des Odoards, Girod, Gonneville, de Rocca, Menneval, Berthezène, Balagny, Gourgaud, de Dedem, Soltyk, Coignet, de Suckow, Boulart, *ibid.* — De Dedem prétend avoir vu l'Empereur à la Moskowa « tenant le portrait du roi de Rome ». N'est-ce point là le souvenir d'une estampe du temps ?

(2) Stendhal, *Correspondance.*

une idée de dignité susceptible et chatouilleuse. qui le rend presque insupportable en temps de paix, mais qui lui assure un stoïcisme antique et un calme tragique dans la bataille.

Dès qu'il s'agit de marcher à l'ennemi, « du général au caporal, il n'y a qu'une formule : S. n. d. D. en avant! (1) ». Et qu'ils soient en tirailleurs, s'adaptant au sol avec une intelligence éveillée; qu'ils s'avancent par masses où se referment incessamment les trouées des boulets, comme des murailles vivantes, enivrés de poudre et de bruit, ces soldats n'ont qu'un souci, celui d'égaler ou de dépasser leur voisin. L'écrasement de l'adversaire résulte de leur émulation.

Certes, il en reste quelques-uns « qui ne peuvent jamais s'habituer au bruit du canon », qui perdent conscience de leurs chefs et d'eux-mêmes, et parfois, pour refermer les vides, les coups de crosse des serre-files ne sont pas inutiles; mais, dans les batailles françaises, d'Austerlitz à Friedland, on ne constate guère de telles défaillances. Wagram n'est pas le coup de massue attendu parce que les Italo-Allemands qui sont le tiers de l'armée — et la partie la plus ancienne comme services — ne savent pas le donner. Borodino n'est gagné que par des Français, la masse des étrangers étant restée sur le chemin, mais demeure incomplet parce que la Garde ne donne pas, et, après des heures de lutte d'un acharnement sans exemple, d'un assaut furieux ne brise pas l'inertie et le fatalisme slaves. En 1813, l'enthousiasme est le même, un enthousiasme d'adolescents, feu de paille qui ne dure point, ardeur souvent intempestive à laquelle il manque des gradés pour la contenir et la diriger, et qui contraste avec l'élan réfléchi, la constance des vieilles troupes d'Austerlitz et de Medellin.

Et c'est grâce à ces victoires que ces soldats nous apparaissent avec un relief extraordinaire parmi les soldats de tous les temps, eux, les fils du Franc destructeur et du Gaulois naïf et brave qui défiait le ciel ; eux, les tempêtueux que conduit un dieu de la guerre avec la science et l'audace d'un imperator.

(1) Blaze, *ibid.*

CHAPITRE V

LA MORTALITÉ

I. — Le service de santé sous la Révolution. — La pénurie des moyens consulaires. — La mortalité à Saint-Domingue. — Les maladies dans les camps. — Les fièvres en Hollande et en Italie. — La réduction des frais d'hôpital. — Des soldats mutilés, en 1808, mendient dans l'intérieur. — Les compagnies d'infirmiers. — Des milliers de réfractaires sans médecins. — L'abandon du militaire invalide produit une triste impression en France.
II. — Les soldats de la Grande Armée sont une sélection. — Le dénuement des ambulances sur le Rhin. — La médiocrité du service médical à Ulm et en Autriche. — Le typhus — La Garde reçoit des soins: le militaire des autres corps est abandonné aux médecins étrangers. — La mortalité à Naples. — L'improvisation de 1806. — Les Saxons soignent les blessés d'Iéna. — Les épidémies en Pologne. — Les blessés d'Eylau. — L'armée réduite par les maladies. — Les hôpitaux allemands médiocres à la paix. — L'organisation défectueuse du service sanitaire accroît la mortalité. — Le soldat est, en partie, soigné, sauvé par l'étranger.
III. — Les pertes de Junot en Portugal. — Le traitement des malades de la Grande Armée en Espagne. — Le triste état des blessés devant Saragosse. — L'abandon des fiévreux à l'armée du Centre. — Le défaut de médicaments en Portugal. — Les pertes de Suchet. — Le traitement des malades anglais. — En Espagne, par les morts, les infirmiers font fortune.
IV. — Les formations improvisées en 1809 sans médecins. — Le transport des blessés est une corvée pour les paysans envahis. — Essling et Wagram. — Le dénuement des hôpitaux de Vienne. — Le service médical sur le Mein ; à Anvers. — L'aide des praticiens étrangers.
V. Les préparatifs médicaux pour la campagne de Russie. — Le défaut de médecins. — Les convois ne suivent pas. — Les blessés de Smolensk pansés avec de l'étoupe à canon. — L'incapacité de l'administration ; le manque de moyens et l'absence de chirurgiens à la Moskowa. — Les victimes de la retraite abandonnées. — Les hôpitaux de Vilna. — Le typhus en Prusse. — Le matériel inutile et le service médical plus médiocre qu'en Espagne.
VI. — La jeune armée de 1813 non soignée. — La gale, la dysenterie et le typhus. — Les blessés recueillis, transportés par les habitants. — Les malades à Dresde. — Leipzig. — La débâcle médicale dans les pays rhénans. — Davout conserve la garnison de Hambourg. — Soins médicaux nuls, même à Paris, en 1814.
VII. Conclusions. — Le grand opérateur Larrey convient à Napoléon. — Le recrutement des médecins et leur asservissement aux administrateurs tarés cause la médiocrité du service, amène une excessive mortalité.

Que deviennent ces soldats, abandonnés au flanc des routes durant les longues marches ; ces soldats laissés çà et là dans les

bivouacs, malades de froid, de misère, atteints d'épidémie; ces blessés qui pullulent sur les champs d'action? Comment les contingents, de plus en plus nombreux et de moins en moins choisis, disparaissent-ils, moins par la bataille, meurtrière en elle-même et faucheuse aveugle, que par les ambulances, par les hôpitaux, par l'absence ou par la pénurie des uns et des autres, défaillances de mieux en mieux marquées à mesure que les conditions d'existence deviennent plus mauvaises, c'est ce que je vais tenter d'éclaircir. Et par là comprendra-t-on peut-être ce mot que relève Chaptal — ennemi sourd de l'Empereur et d'autant plus acharné que la cause de son inimitié, l'amour d'une actrice, est pour le vieux savant inavouable — mot que Napoléon a pu dire à Kourakine, tant son intelligence « galvanique » reçoit vivement l'impression des choses, la transforme en pensée, en parole : « Votre maître a-t-il, comme moi, 25.000 hommes à dépenser par mois? »

I

Au début des guerres de la Révolution, il devait réglementairement se trouver un médecin-chirurgien par bataillon: de plus, quelques médecins étaient affectés aux ambulances. Les premiers volontaires eurent avec eux des hommes de l'art, exaltés, certes, et d'une science douteuse, des empiriques produits par la Faculté; mais les réquisitionnaires et les nouvelles formations, en général, ne s'adjoignirent que des étudiants ayant quelques mois d'étude et nulle pratique, des Figaros opérateurs et guérisseurs improvisés. Les Prussiens eux-mêmes n'avaient point d'ambulances, ne comptaient que de rares chirurgiens (1).

Le règlement portait que ces ambulances « se tiendraient constamment à une lieue de l'armée », au combat. Par suite les blessés n'étaient relevés que l'action finie, soignés quand survenaient les chirurgiens alors à pied. « On les réunissait dans un local où l'ambulance se rendait aussi promptement que possible »; mais, soit encombrement, ignorance ou négligence, « elle n'arrivait que

(1) De Maleyssie, *ibid.*

vingt-quatre ou trente-six heures en retard ». De ces soins tardifs résultaient des épidémies et des gangrènes. A Fontenoy, les neuf dixièmes des amputés succombèrent (1).

Durant les désordres de la Révolution, on se souciait peu des malades, malgré de pompeuses tirades humanitaires, et l'on avait une telle hâte d'agir qu'on ne se soignait guère. Peu après Fleurus, « tout l'état-major de Kléber était plus ou moins infecté de gale ». Dans l'hôpital de Cologne, les hommes gisaient sur des paillasses, par terre, sans draps, sous de mauvaises couvertures pleines de poux. Dans celui de Liège, on prenait les « poux à poignées ». Dans l'église d'Huy, convertie en ambulance, pour réchauffer les blessés, on entretenait un feu de charbon de terre « dont la fumée les aveuglait ». Au mois de janvier 1795, sur le Rhin, la moitié de l'armée languissait aux hôpitaux et quand ceux-ci se trouvaient trop pleins, on évacuait vers les villes de l'arrière, sur des charrettes découvertes garnies de quelques bottes de paille, ces malades et ces blessés lamentables. Dans les derniers temps du Directoire, faute d'argent, de matériel et de soins, le service était tout à fait tombé et c'était chose originale, unique, que les chirurgiens de Percy juchés sur des voitures pour accourir plus vite auprès des blessés. L'hôpital de Liège, rempli de malades, ne possédait aucune sorte de ressource. Un fiévreux de l'armée du Rhin, cantonné dans la Haute-Saône, se présente à celui de Vesoul. « Les sœurs hospitalières ne veulent pas le recevoir ». Il éprouve le même refus à Luxeuil, le même refus à l'ambulance de Remiremont. De là, « avec son porte-manteau sur le dos et la ressource de trois sous par lieue » qu'on lui accorde, il se dirige à pied sur Besançon. « Si la fièvre le prend en route, il se couche sur le revers d'un fossé et il attend la fin de l'accès pour se remettre en marche ». Quand il arrive à Besançon, « il n'est plus assez malade ». On le retourne à son corps. Il le rejoint au delà de Bâle et, dès le lendemain, « on le renvoie à l'ambulance du régiment ». Au delà du Rhin, on confie les moribonds aux magistrats des villes badoises. A Zurich, les blessés ne survivent que dix ou douze jours. A Engen, on les panse avec de l'étoupe à canon. Le typhus ravage la rivière de Gênes. Dans les seuls hôpitaux de Nice, où « manquent

(1) Larrey, Percy, *ibid.*

les médicaments, même la paille ». il meurt 14,000 hommes en l'an VII. Partout la gale sévit, fait rage. Les fièvres anémient l'armée de Hollande, tuent à Mantoue le tiers de la garnison en dix mois. En Egypte, dès l'arrivée, le premier hôpital créé n'a point de médicaments, peu d'eau douce, à peine de la charpie. Par suite des guerres, les maladies vénériennes se répandent dans l'ouest, où elles n'avaient jamais pénétré. Les vieilles troupes battues en Italie, « où les femmes sont belles, mises avec beaucoup d'élégance et pas cruelles », mais où, « quand elles vous font un cadeau, on s'en souvient longtemps », sont rongés par la syphilis. Contre ce mal, les soldats se soignent entre eux, et rebouteurs, parmi mille ingrédients divers, inoffensifs, rebutants ou grotesques, mêlent la poudre à canon « qui joue un grand rôle ». Obligés d'entrer dans les hôpitaux, ils y sont isolés et ils se distraient en créant entre eux une hiérarchie dans laquelle la gravité du mal autant que l'ancienneté de séjour attitre à l'avancement (1).

L'agent général des hôpitaux, à Paris, après le 18 brumaire, envoie aux armées « des instruments défectueux et des scies avec lesquelles on déchire les militaires auxquels il faut faire des opérations ». Les invalides, glorieux débris à qui l'on ne ménage point les belles promesses, sont réduits par l'État et par les fournisseurs à mendier dans les rues. Et cette situation, pour chacun, persiste jusqu'après Marengo (2).

A la fin de l'année, Bonaparte essaye de procurer à ces malheureux un peu du nécessaire. Il voudrait établir une manufacture aux Invalides, pour « y occuper ceux-ci et améliorer leur existence ». Il s'inquiète des 1,800 blessés qui sont en dépôt à Lyon et « dans le plus grand dénuement ». Il reproche à Forfait le manque de soins donnés aux malades de Toulon, auprès desquels « les officiers de santé ne font pas des visites assez fréquentes et que soignent des forçats » : il voudrait remplacer ces derniers, tel qu'à Brest, par des sœurs de charité. Mais les malades qui reviennent d'Egypte, qui encombrent les ponts des bateaux, n'en abordent pas moins à Toulon « dans un état de santé affreux, atteints de scorbut et de dysenterie ; » pour se remettre, ils n'en subissent pas moins « une

(1) Bricard, Girault, Reiset, Dupuy, Berthezène, Boutroue, Rocquain, Percy, Blaze, *ibid.* — Dupin, *Statistique des Deux-Sèvres, 1801.*
(2) *Corr.*, 4584. — Vandal, *l'Avènement de Bonaparte.*

quarantaine de soixante-quinze jours » et à ceux qui n'y font que passer, allant à Marseille, il n'est pas moins refusé l'eau, le pain, « même le bois pour leur faire la soupe ». Si les débris de l'armée d'Égypte, dont un très petit nombre échappa à l'ophtalmie, rapatriés ne restent grâce à lui que vingt jours au lazaret où l'on fait « de la fumée pour les parfumer » et où il n'en meurt point, leurs invalides n'en sont pas moins évacués vers Lyon « sur des béquilles » en ne recevant, comme aide pécuniaire, que le fruit d'une collecte de leurs camarades. Enfin, de ceux qui convoient les proscrits à Madagascar et à Mahé, il n'en rentre pas le sixième, tellement l'on se soucie peu de soigner les soldats, alors même que le Premier Consul en amène qu'on dit incurables des garnisons normandes à Paris pour qu'on essaye sur eux « tous les moyens et toutes les ressources de l'art (1) ».

Ceux qui vont à Saint-Domingue y débarquent fatigués par la traversée. Ils y manquent de pain; ils sont dénués de viande; ils sont privés de sommeil par les moustiques; ils s'intoxiquent de tafia. La fièvre jaune les atteint et les décime. Les rares maisons restées debout se transforment « en infirmeries ». Des régiments de renfort, mis sans précautions en contact avec les premiers, « périssent entièrement dans la semaine qui suit leur débarquement » et il y meurt 1.500 officiers, 20.000 soldats en quelques mois (2).

Cependant l'état sanitaire s'améliore autant parce que les conscrits sont, en général, plus résistants qu'à la suite des voyages consulaires. Les villes où règnent les fièvres en permanence, telles Rochefort ou Mantoue, sont à demi délaissées. Et lorsqu'il s'agit de former les camps, la santé des troupes dans le choix de leurs emplacements est une raison déterminante. En septembre 1803, Bonaparte écrit à Soult : « Ne placez point de troupes dans des endroits malsains. » Et à Davout : « Si Nieuport est malsain, tenez-y peu de monde, et si la saison est encore malsaine à Ostende, retardez de quinze jours vos campements. » Il insiste : « Je vous recommande par-dessus tout la santé des troupes. Si on les place mal, l'armée se réduira à rien. Vous voyez ce que nous coûte Walcheren. » Là, 5.000 Bataves, le 95e et divers détachements sont

(1) *Corr.*, 5150, 5247, 5610, 6431. — Larrey, Boutroue, de Bonnefoux, Bricard, Vanelaire, *ibid.*
(2) Moreau de Jonnès, Savary, Hardy, *ibid.*

décimés par les fièvres. « C'est une île. Cette considération a déterminé à y mettre beaucoup de troupes », écrit Bonaparte, et il se demande s'il n'a pas fauté, car « elles sont toutes malades ». Afin de purifier l'eau, Davout attribue à chaque ordinaire « une chausse contenant du charbon pilé ». Mais, en dehors du service de santé des régiments qui semble satisfaisant, celui des hôpitaux reste en mauvais état. A Boulogne, l'hôpital manque même de couvertures, et pour les malades il faut enlever celles que possèdent de rares soldats. Aucun moyen d'évacuation n'est prévu : d'ailleurs le Consul ne tient pas à ce que les convalescents voyagent; s'ils s'éloignent de l'armée, pour elle « ils sont perdus ». Cependant, le nombre de ces malades n'est guère que le centième de l'effectif en vendémiaire an XII, tant les soldats des camps sont bien choisis, tant la belle saison et les distributions d'émétique arrêtent les simulateurs; mais on craint d'en avoir un grand nombre l'hiver, et c'est en prévision de ceux-ci que des dépôts de convalescents doivent être créés à Boulogne, à Ostende, à Montreuil, dépôts où « tous les hommes sortants de l'hôpital resteront une ou plusieurs semaines », feront ordinaire ensemble, toucheront une ration de vin, et, selon la nature de leur maladie, les remèdes nécessaires à l'achèvement de leur guérison. Bonaparte ajoute : « Dès qu'il y a plus de malades dans un corps que dans un autre, il faut en savoir la raison, qui n'est souvent que dans la mauvaise qualité des fournitures. » Pourtant, quelles que soient les précautions qu'il prend et les ordres qu'il donne, par faute d'argent, par ignorance et par routine, le service médical ne s'améliore que lentement. Même sous ses yeux, « l'hôpital du Val-de-Grâce va mal ». A la fin de novembre, Davout, pour 1.200 malades, n'a que des hôpitaux régimentaires ou l'hôpital de Lille, éloigné de douze lieues. « Beaucoup d'hommes font les malades, obtiennent des billets d'hôpital pour aller à Lille et de là se rendent chez eux. » Dans ses ambulances, il n'existe « aucun effet ni médicament qui leur soit affecté », et lorsque à la mi-décembre il rend compte qu'il n'a « presque plus de malades », c'est par la terreur qu'il inspire et non par les soins médicaux qu'il procure que ses soldats paraissent en meilleure santé (1).

Vers ce moment, un arrêté du Premier Consul attache deux chi-

(1) *Corr.*, 7100, 7125, 7138, 7149, 7179, 7180, 7186, 7206, 7231. — *Corr. de Davout*, 24 septembre, 21, 28 novembre, 12, 16 décembre 1803. — Blaze, *ibid.*

rurgiens aux bataillons sur pied de guerre. Bien que la mesure ne soit pas immédiatement réalisée partout, il en résulte un brusque afflux de nouveaux officiers de santé alors que la plupart de leurs anciens commencent à peine à se plier au service, et la valeur du corps tout entier s'en ressent. De plus, les ressources des hôpitaux — la masse et le prélèvement sur la solde des malades — restent aléatoires. Enfin leur direction à Paris demeure au pouvoir d'un conseil de cinq membres dont aucun n'est médecin — trois de ceux-ci n'y ont que voix consultative et seulement quant à « l'art de guérir » — et, dans chaque hôpital, le conseil, composé de trois membres, n'admet aucun médecin. En Batavie, les régiments sont à demi détruits. A la fin de l'hiver, au camp d'Utrecht, 6,000 hommes, le tiers de l'effectif, sont malades. Et bien qu'on place, selon les ordres de Bonaparte, « le plus de troupes bataves possible à Walcheren et très peu de Français », cette situation ne s'améliore que lentement. A la fin de l'été de 1804, à l'armée de Davout, « dans tous les villages, les fièvres règnent ». Des cavaliers cantonnés ont un malade sur quatre, tandis qu'au camp d'Ostende les fantassins n'en ont qu'un sur huit et, près de Dunkerque, un sur treize. A Bruges, la commission de l'hospice demande qu'il lui soit payé 50,000 francs de médicaments et de soins divers; l'État ne le peut faire; « on y met deux malades dans le même lit, quoique ceux-ci n'aient été faits que pour un seul homme ». Cependant l'Empereur, par économie, supprime le service de santé de la marine à Boulogne où il croit avoir un matériel et un service suffisants pour panser 6 à 7,000 hommes en vingt-quatre heures; et, presque en même temps, il se plaint de l'augmentation des malades, aussi bien chez Soult que chez Davout qui, dans le seul mois d'août 1804, en a 1,416 en plus. Pourtant, ce sont les corps qui s'exercent le mieux, et comme « la bonne nourriture et l'exercice sont les plus grands antidotes des maladies », on devine ce qu'il advient des régiments paresseux et mal tenus. Il ne meurt, en septembre, qu'un soldat sur cent vingt malades; mais le 111e (Piémontais) a la moitié de son effectif au lit; il faut l'envoyer en cantonnements. Et cela persiste tout l'hiver, par suite de l'afflux des recrues. En mars 1805, Davout a 16 pour 100 de son corps d'armée malade ou malingre. La cavalerie et l'artillerie en ont une proportion moins forte; mais cela provient de ce que les dépôts remplacent

les artilleurs, de ce qu'on démonte les cavaliers envoyés aux hôpitaux pour mettre à cheval les hommes à pied et qu'ainsi les escadrons et les batteries se maintiennent presque à l'effectif réglementaire. Walcheren n'a plus aucune troupe française. (L'air y demeure si mauvais qu'en 1809 les Anglais, en dix jours, auront malade le tiers des leurs). A Boulogne, il reste « prodigieusement de galeux ». Dans l'été, il y règne « une espèce de dysenterie qui fait beaucoup de ravages ». Et malgré ce qu'ordonne l'Empereur, l'administration reste telle qu'on envoie encore aux eaux des Pyrénées les malades des camps, alors qu'il y a « des eaux aussi bonnes à Saint-Amand. (1) »

Pour les troupes d'Italie, la sollicitude de l'Empereur est constante. Tantôt il écrit : « La saison va devenir mauvaise à Mantoue. Il faut n'y laisser qu'un bataillon de troupes françaises avec le bataillon noir et les troupes italiennes. Il faut tenir peu de monde à Legnago où l'air est très malsain. » Tantôt il recommande à Jourdan la santé des garnisons piémontaises, la maladie étant « l'ennemi le plus dangereux qu'il ait ». Il veut à Alexandrie quatre hôpitaux capables de contenir chacun 400 lits, même 600. Cela n'empêche qu'on laisse auprès de Vérone des cuirassiers dans des rizières malsaines, qu'à Livourne la fièvre jaune enlève 800 hommes au 62e. Ce régiment est évacué sur Pise par ordre du ministre; quand il s'y présente, il en trouve « les portes fermées », et elles ne lui sont ouvertes que sur les menaces de Verdier. Il en est de même à Piombino. Le détachement est réduit de moitié. Celui qui le remplace perd 78 soldats sur 150 en quelques mois. Aussi, la campagne de l'an XIV achevée, l'Empereur écrira-t-il : « L'insouciance des généraux au sujet de la santé des hommes étant incalculable, ils seraient capables de laisser une année entière des troupes dans les marais de Mantoue sans bouger » et doit-il répéter au vice roi : « Si j'ai des malades en Istrie, c'est à vous que je m'en prendrai. Si j'en ai en Italie, ce sera aussi de votre faute. Placez-les sur les montagnes et dans les endroits aérés. » Ses recommandations lointaines ne sont point suivies avec un zèle intelligent et éveillé. Dans la Garde royale, des hommes proposés pour la

(1) *Corr.* 7672, 8014, 8146, 8574. — *Corr. de Davout*, 5, 21 septembre, 3 octobre 1804, 6, 23 mars 1805. — *Corr. du roi Joseph*, 22 avril 1805. — Larrey, Marmont, Reiset, de Ségur, *ibid.* — *Statistique de la France*, 1803.

réforme, attendent une décision durant des mois. Les dépôts de l'armée de Naples en ont bientôt 600 dans le même cas : il faut que l'Empereur, de Saint-Cloud, ordonne « d'en débarrasser promptement les cadres et de les mettre en route pour chez eux » — et, malgré cela, six mois après, il s'en trouvera davantage dans le Frioul et dans la Dalmatie, qui croupiront aux hôpitaux, et « dont il faudra se défaire, puisqu'ils boivent et mangent inutilement ». Tout mouvement de renforts pour Naples cause une grande perte d'hommes. La première brigade qui traverse Ancône y dépose 150 malades ; la seconde autant. « Si on laisse ces malades, écrit l'Empereur, suivre la routine des commissaires des guerres, la moitié périra en route. On les mettra en chemin à peine sortis des hôpitaux. Il y en aura d'assassinés », et il veut pour eux un dépôt de convalescents. Au commencement de 1807, le prince Eugène doit veiller à ce que les conscrits ne soient pas entassés, à ce qu'on les acclimate progressivement, car les nouveaux venus ont le double ou le triple de malades que ceux qui se trouvent en Italie depuis deux ou trois ans. Il ne veut plus qu'on envoie des renforts à Naples durant l'été, car « 1,500 hommes qu'on enverrait en juillet n'en donneraient pas 300 à la fin de septembre », et il redemande le millier d'invalides susceptibles de réforme qu'on doit diriger sur Chambéry. Chaque situation est pour lui motif à question. Le 112e (Belges), à Alexandrie, a 690 malades : « Qu'est-ce donc qui rend l'air d'Alexandrie si malsain ? » Chaque dépense est l'objet d'une critique : « La journée d'hôpital coûte quarante sous pendant les neuf premiers mois de 1807. Dans un pays où les médicaments sont à très bon marché, la journée d'hôpital ne devrait pas coûter plus de seize sous. » Il veut que Dejean la réduise à vingt, et tout compris. Peu après, le prince Eugène lui rend compte qu'elle a été ramenée à un franc dans les hôpitaux civils, à 1 fr. 30 dans les militaires. Jamais satisfait, il répond : « L'année prochaine, il faut encore la réduire de 0 fr. 05. » L'État fera des économies, les administrateurs voleront autant et le soldat sera de pis en pis (1).

Pendant ce temps, du palais de Saint-Cloud comme du milieu des camps, l'Empereur s'inquiète de la santé des garnisons, et de

(1) *Corr.*, 7672, 8683, 8885, 9105, 10010, 10232, 10300, 10740, 11414, 12136, 12943, 13165, 13260, 13374, 13462, 13723. — GONNEVILLE, *Le grenadier millavois*, *ibid.*

même qu'en Italie, il veut partout réduire les dépenses au strict nécessaire. Au 1er janvier 1806, il compte 37,000 soldats aux hôpitaux — un sur douze — et il tend à en faire sortir tous les invalides; mais l'afflux des conscrits, le mauvais air des places marécageuses. le peu de soin qu'on prend des hommes. au lieu d'en diminuer le chiffre, malgré lui l'augmenteront. A l'école de Fontainebleau même, 150 élèves sont fiévreux à la fois. Decrès voudrait plus forte la garnison de Flessingue « afin de disposer de 400 travailleurs militaires pour les travaux du port ». Napoléon les refuse : « Il est impossible de mettre des Français dans Flessingue; l'air y est trop mauvais. » Au moment de commencer la guerre contre la Prusse. « il y a tel troisième bataillon, à Mayence. qui a douze officiers dans le cas de la retraite et des récompenses, de sorte qu'avec beaucoup d'officiers sur le tableau, ce corps n'en a pas de disponibles »; chaque régiment de la Grande Armée conserve encore « 100 ou 200 hommes estropiés sortis des hôpitaux depuis la première inspection », fort mal au dépôt, impatients de rentrer chez eux ou d'aller aux Invalides. Et c'est lorsque les préparatifs d'une campagne prochaine absorbent tous les soins du commandement qu'il faut les réformer ou les récompenser. On devine avec quelle hâte cela se fait, l'insouciance avec laquelle on s'y attache et les injustices qui se commettent. En janvier 1808, Kellermann possède à Mayence « 6.000 hommes qui attendent des récompenses militaires ». L'Empereur demande « ce qui s'oppose à ce qu'on s'en débarrasse ». A Rennes, il s'en trouve un grand nombre dans le même cas; épuisés. inutiles maintenant. ce sont pour Napoléon « des individus dont il est bien nécessaire de se défaire », d'autant plus que, « dans l'attente de leur retraite, et n'ayant plus de solde, ils demandent l'aumône ». Jusqu'à ce que Clarke l'ait liquidée. les préfets doivent « leur fournir les vivres et la paye, car il n'y a rien de plus malheureux que de voir d'anciens soldats mendier. Cela décourage et nuit beaucoup à l'esprit militaire ». Les plus favorisés de ces misérables vont aux Invalides, d'autres aux camps de Juliers et d'Asti. colonies militaires où ils végètent; beaucoup rentrent dans leurs familles et ne touchent rien de l'État (1).

(1) *Corr.*, 9821, 10260, 10890, 13451, 13567. — Grouchy, *ibid.*

Au début de la guerre d'Espagne, les malades sont évacués sur Bordeaux. Cependant, « leur faire traverser les Landes, c'est leur donner la mort. » A son retour en France, Napoléon ne veut pas qu'on les évacue au delà de Pau ou de Mont-de-Marsan, autant pour ne point effrayer le pays par leurs racontars que pour les mieux guérir. Au moment de combattre l'Autriche, il crée des compagnies d'infirmiers; il a déjà tenté d'en faire en Espagne au moyen de soldats invalides. Celles-ci ne seront organisées qu'à Vienne, la campagne achevée. On les recrute parmi les conscrits malingres, les sous-employés des hôpitaux; un centenier les commande. Au printemps de 1811, il existe dix de ces compagnies « formant 900 infirmiers », et la plupart passent en Allemagne. Toutefois, à l'intérieur, des maladies continuent à sévir alors que des soins passables les effaceraient. L'hôpital de Middelbourg « est extrêmement mauvais. Les hommes y meurent beaucoup ». Le service est « insuffisant » dans l'île de Ré. Dans la citadelle de cette île, « on tient un grand nombre de réfractaires enfermés et il en meurt beaucoup, par défaut d'espace... Je ne vois pas pourquoi — ajoute l'Empereur — ils n'auraient pas la liberté d'errer dans la ville. Il ne faut pas renfermer les hommes de manière que leur santé s'en ressente. Il y a beaucoup de beaux conscrits dans ces îles. Il faut les conserver. » Six mois après, il récrit : « Les fournitures de l'île d'Oléron sont imprégnées de gale. Il y a beaucoup de galeux à Oléron. Il y est mort 190 hommes en décembre 1811. Il n'y a pas de médecin. Qu'on établisse des hôpitaux de galeux et qu'on nettoye les fournitures. » Mais, dès ce moment, les préparatifs de la grande expédition l'absorbent; les moyens dont il dispose sont méthodiquement dirigés sur l'Allemagne, et, dans l'intérieur, mal ou point remplacés. La nouvelle armée de 1813 exigera ces derniers et piètres éléments, et l'on verra, après la retraite de cette armée sur le territoire français, les malades évacués du Rhin jusque sur la Seine ou sur la Saône et les héroïques soldats de 1814 ne trouver dans leur patrie ni médecins ni hôpitaux militaires : les blessés de Montmirail seront cahotés en voiture, roulés en bateau, jusqu'à Rouen (1).

Ainsi, malgré l'activité de l'Empereur, malgré la vigueur de son

(1) *Corr.*, 14767, 17624, 17632, 17675, 17865, 17981, 18467. — Saski, Percy, *ibid.*

pouvoir et l'enflure de ses budgets, même dans l'intérieur, les soldats sont médiocrement ou mal soignés; et bien qu'il se rende mieux compte que quiconque de la valeur des forces morales, les populations françaises, que charme ou qu'étonne l'écho de ses victoires, sont à la suite de chacune d'elles émues, troublées, angoissées par ces invalides dont les béquilles ou les jambes de bois, œuvre d'un charpentier ou d'un charron quelconque, battent le pavé, et qui tendent la main; par ces impotents qui se heurtent, maladroits, aux murs, aux escaliers des somptueuses préfectures, auxquels les valets ordonnent « de se retirer promptement », et qui crient, s'indignent, se révoltent, affamés d'égalité, retardataires de l'an II (1). Et, après la vision virtuelle des batailles glorieuses, les foules ont la présence réelle et poignante de héros devenus mendiants pour avoir fait leur devoir au combat et de beaux jeunes hommes changés en lamentables moignons humains, dont le pouvoir, qui les ravit âprement, se désintéresse et se détourne.

II

Le séjour dans les camps a permis une sélection parmi les hommes des régiments de la Grande Armée. A mesure que les soldats y tombaient malingres, on les renvoyait aux dépôts, et de ceux-ci revenaient des conscrits qu'on observait et qui n'étaient acceptés que forts et résistants. Aussi, durant la marche de Boulogne sur le Rhin, le nombre des éclopés est-il très faible, et, dans la plupart des corps, étonnamment restreint, si l'on ne considère la nature physique de ceux qui y participent (2).

A la fin de septembre 1805, vers le Rhin ou au delà, les maréchaux rendent compte que « le service des ambulances est dans un entier dénuement » et qu'ils sont « sans moyens pour les premiers secours à donner aux blessés ». A la vérité, la Garde seule possède un service d'ambulance volante, c'est-à-dire de bataille, et c'est Larrey qui vient de le former à Paris, « à la fin d'août », on conçoit avec quelle fiévreuse hâte, contraire à toute organisation mûrie et à

(1) Vaxelaire, *ibid.*
(2) *Corr. de Davout*, 26 septembre 1805.

tout choix scientifique. Ce service comprend treize chirurgiens, deux pharmaciens, des gradés commis d'infirmerie, des infirmiers à pied et à cheval, des conducteurs de voitures, jusqu'à « un trompette porteur d'instruments de chirurgie », jusqu'à « un tambour, garçon d'appareils de chirurgie », en tout 17 officiers et 73 sous-officiers ou soldats. Ordonnés sur le papier, sans exercices préalables, ils n'ont entre eux à l'entrée en campagne que des liens lâches ou factices, ils ne sont point préparés à l'action collective et simultanée, et, en présence des circonstances changeantes de la guerre, ils doivent à chaque occasion improviser (1).

Pendant la marche sur Ulm, Larrey « ne voit presque pas de soldats quitter leurs bataillons pour entrer dans les hôpitaux », et pourtant l'Empereur écrit qu'ils sont « des centaines ». En effet, à Stuttgart, le 3 octobre, Percy en visite cent « misérablement couchés ». Après la prise de contact avec l'ennemi, les blessés ne manquent point, et comme l'ambulance de Larrey, l'unique qui puisse suivre les troupes, est seule à franchir le Danube, elle arrive trop tard auprès d'Elchingen : les amputations « n'ont pas tout le succès ordinaire parce que la plupart de ces blessés ont été exposés aux injures du temps, presque sans secours, durant trente-six heures », et parce qu'il faut opérer avec « peu de moyens ». Larrey, en effet, par système, « coupe les membres toutes les fois qu'il y a fracture grave ». Il l'écrit — tout en atténuant quelque peu ce qu'il pratique : « L'amputation doit être faite sur-le-champ, toutes les fois qu'il n'y a aucun espoir de conserver le membre. Les premières vingt-quatre heures sont les seules heures de calme que conserve la nature et dont il faut se hâter de profiter ». A Donauverth, il est impossible de créer des hôpitaux pour 4,000 malades, comme le demande Napoléon. A Gunzbourg, les blessés n'ont « presque point de paille, point d'infirmiers, peu de vivres ; ils gisent dans une excessive malpropreté ». Cette pénurie de moyens provoque des plaintes. Davout répète : « Le service de santé n'est nullement organisé. » A son corps d'armée, les moyens d'ambulance « sont nuls » ; son commissaire-ordonnateur « n'a aucun argent pour faire des établissements, même temporaires ». Les autres corps sont dans un état pareil ou pire. La division d'avant-garde n'a pas de

(1) *Corr. de Davout*, 29 septembre, 3 octobre 1805. — Larrey, *ibid.*

caisses à amputations et « il n'y a nulle part de pharmacie » (1).

Aussi, après Ulm, bien que Larrey ne voie « presque pas de malades », parce qu'il ne s'intéresse qu'à la Garde; bien qu'il se réjouisse de ce que le soldat, arrivé au bivouac trempé et affamé « soit obligé d'aller chercher et couper le bois qui doit lui servir à faire du feu, de se procurer de la viande pour sa soupe et la préparer lui-même », les témoins oculaires assurent que « dans tous les bivouacs on laisse des morts, de même que dans la paille des cantonnements ». Augsbourg doit recueillir les malades sortis des hôpitaux bavarois « jusqu'à ce qu'il y en ait 50 par corps d'armée » prêts à partir. « Les hommes trop fatigués ou convalescents pourront s'y reposer quinze jours », et une maison, assez vaste pour en contenir 400, à laquelle un médecin sera attaché, sera choisie pour chaque corps d'armée — ce qui laisse croire qu'il s'en trouve 2 ou 3,000 (2).

Partout, les soins militaires donnés aux blessés des divers combats sont médiocres ou nuls. On abandonne presque à la charité publique ceux de Dirnstein. Deux jours après l'affaire de Stockerau, on voit « le terrain jonché de cadavres et de mourants sur un espace de plus de deux lieues ». Le lendemain d'Hollabrünn, Larrey. « trouve les blessés dans le bourg. La plupart n'ont pu encore être pansés ». A Brünn, « les couvents et les hospices civils offrent de grandes ressources pour l'établissement des hôpitaux » et les habitants y collaborent « de tous leurs moyens » (3).

A Austerlitz, les blessés de la Garde sont presque tous pansés sur le terrain « parce que le temps est favorable ». A mesure qu'ils le sont, « l'ambulance légère les transporte à l'ambulance centrale ». Mais ceux des corps sont moins privilégiés. Ils sont accumulés dans les maisons ou ils restent sur le sol. Vers le soir, Napoléon qui visite le champ de bataille « fait boire un verre d'eau-de-vie de la cantine qui le suit toujours » à ceux de ces malheureux qu'il voit. Le lendemain, tandis que les blessés de la Garde sont évacués vers Brünn, sur le champ de bataille « on distingue aux cris les maisons occupées par les Français. Les Russes restent silencieux ». Peu à peu, on les conduit à Brünn, tandis que ceux de la

(1) *Corr.*, 9371. — *Corr. de Davout*, 17 octobre 1805. — Girod, Percy, Larrey, *ibid.*
(2) *Corr.*, 9414. — Larrey, Thiébault, *ibid.*
(3) Reiset, Larrey, *ibid.*

Garde sont emmenés à Vienne, et bientôt une fièvre putride se déclare parmi eux. Elle se développe à un tel point qu'en moins d'un mois « les hôpitaux de la ligne ont perdu plus du quart de leurs blessés » et qu'elle cause parmi ceux-ci plus de morts que la bataille d'Austerlitz. Les hôpitaux de fiévreux sont vite encombrés, « et la mortalité y est proportionnellement aussi grande ». Le typhus sévit sur les prisonniers russes, se répand chez les habitants, suit la ligne d'évacuation. A la mi-décembre, il gagne la division Gudin, qui occupe Presbourg, et celle-ci « a tant de malades que Davout ne peut placer en cet endroit aucune troupe ». Il se fait à peine sentir chez les malades de la Garde, isolés dans un hôpital bien aéré et bien tenu, que les officiers de santé et les infirmiers surveillent constamment et où « l'usage de bon vin et de bon quinquina contribue beaucoup à la guérison » des soldats; mais il s'étend le long du Danube et jusqu'en France. Larrey attribue cette maladie qui fait mourir une douzaine de mille soldats « à l'inaction forcée dans laquelle restent les hommes après les marches les plus rapides et les plus fatigantes ». Elle diminue en intensité quand « le froid le plus vif succède au temps humide et pluvieux qui dure depuis la bataille » et quand cesse le contact avec des Russes malpropres. Toutefois, en janvier, à Augsbourg même, dépôt général des malades de l'arrière et centre des services médicaux, les Russes prisonniers et malades sont encore « confondus avec les soldats français ». Et, tandis que la Garde rentre en France, « la gale dont les habitants de la Haute-Autriche sont atteints se communique aux troupes de ligne d'une manière effrayante, quelles que soient les précautions » et bien qu'on fasse marcher les galeux séparément durant les étapes (1).

Ainsi, en Allemagne, durant cette prestigieuse campagne de l'an XIV, sauf dans la Garde, corps favorisé, aucun service médical n'existe en dehors du service de santé des bataillons. Dans les camps, celui-ci desservait les hôpitaux voisins; mais, en campagne, tandis que le bataillon opère, l'hôpital se stabilise : les officiers de santé sont plus que jamais nécessaires à l'avant, et il est impossible de les fixer à l'arrière. Il en résulte que les malades français

(1) *Corr. de Davout*, 20, 24 décembre 1805; 26 janvier 1806. — Larrey, Savary, Pion des Loches, Bigarré, *ibid.*

sont abandonnés à des praticiens bavarois, braves gens en général, mais douteux alliés; que leurs maux sont étudiés par des médecins qui ne les comprennent guère, soignés par des infirmiers qui ne les entendent point. Une grande perte d'hommes en est la conséquence. Et lorsqu'on voit qu'à l'armée d'opération elle-même, à la suite d'une grande victoire, les blessés sont tardivement pansés, sont charroyés pêle-mêle avec des blessés russes sur des voitures de paysans, sont enfournés dans des hôpitaux primitifs, sont opérés par des chirurgiens qui n'appartiennent pas à leur corps d'armée et souvent pas à l'armée, c'est-à-dire qui sont irresponsables et parfois hostiles; lorsqu'on les sait soignés par des habitants improvisés gardes-malades et par des prolétaires ignares ou malpropres changés en infirmiers, on ne s'étonne plus de la rage avec laquelle sévissent les fièvres et les typhus; et derrière les 2.600 morts triomphaux d'Austerlitz, derrière les 6,000 blessés de la bataille auxquels l'Empereur accorde à grand orchestre un napoléon au moins, on entrevoit 16,000 morts de pourriture dans les hôpitaux.

Tandis que Marmont se dirige sur l'Istrie et que ses troisièmes bataillons, encore en Hollande, s'apprêtent à le rejoindre, bataillons « qu'il faudra placer pendant l'été sur les montagnes, sans quoi tous les hommes périraient à cause de l'extrême différence de climat des Pays-Bas et de l'Italie », l'armée occupée en Vénétie part à la conquête de Naples. Les soldats qui la composent sont déjà intoxiqués par les vins italiens, agités par les fièvres des marais, fourbus par les maladies vénériennes et pervertis par la sodomie de Venise. A peine ont-ils dépassé Rome, Joseph se plaint qu'ils n'aient point « d'ambulances organisées ». Ils atteignent Naples. En mars les chaleurs se font sentir : ils ont beaucoup de malades. Cela s'accuse avec l'été. Au 1er août 1806. Joseph écrit qu'il en a 9,000, et, peu après, alors que le siège de Gaëte a déjà détruit un millier de soldats, Masséna mande de Calabre : « Les fièvres ont fait des progrès dans les troupes. Je crains que le mal ne s'aggrave encore par l'effet des aliments. Les raisins et les figues y contribuent sans doute ». Le 21 août, nouvelle lettre de Joseph : « Pour vous donner une idée des pertes occasionnées par les maladies, les six régiments de dragons, que Votre Majesté sup-

pose au premier coup d'œil devoir me donner 3,000 combattants, n'en donnent que 1,871. Le 28e dragons seul a 331 malades; » et, peu après : « Les maladies diminuent à Naples; elles augmentent en Calabre; les corps sont réduits à la moitié. » Comment n'en serait-il pas ainsi lorsqu'on donne aux soldats si peu de soins? A Pescara, le général Dombrowski, commandant de province, laisse les nombreux malades du général Tisson « dans un dénuement tel qu'ils n'ont pas seulement de paillasse », et Napoléon, qui signale le fait à Joseph, ajoute : « L'idée que des malades sont ainsi abandonnés et manquent de tout est terrible. » Au début de l'hiver, les hôpitaux se désemplissent; mais les régiments qui ont fait campagne en Calabre « ont perdu jusqu'au tiers de leur monde par les fatigues, les maladies et le fer de l'ennemi ». En dix-huit mois, le régiment corse — on y déserte beaucoup — est réduit de 3,000 hommes à 1,500. Et comme les maladies reviennent au printemps de 1807, en juillet « beaucoup de régiments de 1,800 hommes n'en ont pas 400 en état de marcher ». Pour le roi, c'est l'occasion de solliciter de nouveaux renforts, car les recrues des régiments sont insuffisantes à combler leurs vides; mais l'Empereur les refuse, sous le prétexte que beaucoup de malades guériront. Toutefois, combien sont morts, traînards fiévreux assassinés dans les Abruzzes ou dans le Cilento; mal traités, abandonnés, dénués, empoisonnés dans les hôpitaux de Naples; oubliés dans les couvents de la Calabre ou de la Pouille convertis en ambulances! Leur nombre s'ignore; mais il dépasse assurément celui des grandes batailles impériales — et leurs cadavres inconnus sont l'obscure rançon d'une royauté transitoire (1).

Avant d'entrer en campagne contre la Prusse, et d'après l'expérience de la guerre précédente, le 10 septembre 1806, l'Empereur veut une ambulance à chaque régiment. Le 16 septembre, il en veut, de plus, une à chaque division, une à chaque corps d'armée. Mais, dans la réalité, au moment où commencent les hostilités, c'est peu de chose ou rien. L'ambulance d'un régiment consiste en 54 kilog. de linge à pansement, 12 kil. 5 de charpie, une paillasse

(1) *Corr.*, 9945, 10807, 11327, 13270. — *Corr. du roi Joseph*, 28 janvier, 12 mars, 1, 15, 21 août, 4, 17 septembre, 29 novembre 1806; 14 janvier, 16 mai, 1er août 1807. — Bigarré, *Le grenadier millavois*, *ibid.*

et une caisse à amputation complète; tous n'en sont point pourvus, et comme ces objets sont portés sur des charrettes de paysans, ils se rouillent ou s'avarient. Les jambes de bois et les béquilles, à nu, font rire ou murmurer les troupes. Les médecins manquent. A Wurtzbourg, Percy passe ses journées à expédier des lettres de service aux médecins militaires ou civils des places de l'Est. Aux divisions, aux corps d'armée, le service demeure à l'état embryonnaire : il n'y a d'ambulance volante qu'à la Garde. Le 8 octobre, à Bamberg, « rien n'est encore arrivé, ni linge, ni charpie, ni caisses d'instruments ». Un Allemand, directeur général des hospices, administre les hôpitaux français. Le 12, à Schleitz, les blessés sont opérés par des Français ou des Saxons. Percy, chirurgien de l'Empereur, faute d'instruments, « achète une scie chez un quincaillier » et saisit du linge dans les maisons. Aussi, le soir d'Iéna, toute la campagne jusqu'à Weimar est-elle couverte de blessés. Sur le champ de bataille, dans la nuit, « on leur fait du feu ». Dans les maisons, on les couche « presque sans paille, sans eau ni vivres ». « Les blessures les plus graves ne peuvent être pansées que quelque temps après la bataille, soit parce que les divisions d'ambulances sont éloignées, soit parce que les militaires blessés légèrement et en état de marcher ont occupé les chirurgiens pendant le premier jour. » Chose fâcheuse, car il faut toujours, écrit théoriquement Larrey, « commencer par le plus dangereusement blessé, sans avoir égard au rang et aux distinctions ». Deux cent soixante-dix blessés pansés le jour de la bataille par les chirurgiens de la Garde sont oubliés dans un village. Le surlendemain, on les retrouve, au milieu de leurs ordures, mourants. Le 17, la plupart des cadavres restent encore sur le champ de bataille d'Auerstædt. L'église de Naumbourg contient 1,000 blessés; 15 chirurgiens les pansent. Le 20, à Halle, les malades n'ont qu'un peu de paille et s'entassent, soignés par des étudiants (1).

Jusqu'à Berlin l'armée conserve un bon état sanitaire. Elle ne laisse que quelques centaines de malades dans les villes par où elle passe, et Napoléon fait établir des hôpitaux pour 2,000 de ceux-ci à Wittemberg, Spandau et Berlin. Il n'en meurt qu'une centaine et, peu à peu, 200 incurables en sont évacués. Mais, à la fin d'oc-

(1) *Corr.*, 10758, 10797. — FOUCART, *Iéna*. — LARREY, REISET, *ibid.* — PERCY, *Journal*.

tobre, un froid très vif commence soudain. Voulant s'y soustraire, les soldats se pressent autour des poêles en fonte dont on se sert dans le Brandebourg et les chauffent au rouge. Beaucoup s'y asphyxient. Les maladies de poitrine se manifestent. Les pluies abondantes et les brouillards qui surviennent les aggravent. Presque tous les malades sont atteints « d'affections catarrhales et de diarrhées ». Dans la Garde, qui séjourne à Berlin, « la syphilis se répand assez rapidement », et chez beaucoup « présente un caractère assez fâcheux ». Toutefois ce corps est le moins éprouvé. Au 1er novembre — alors que les maladies vénériennes n'ont pas encore eu le temps de s'y déclarer — il ne compte aux hôpitaux qu'un et demi pour cent de l'effectif alors que l'artillerie de Bernadotte en a trois pour cent, la cavalerie de Lannes onze et l'infanterie de Gudin, hachée à Auerstædt, vingt-neuf. Cependant, y compris les alliés, il s'y trouve 16,000 hommes; et comme Napoléon ne veut pas qu'il en soit évacué sur la France, Weimar et Leipzig reçoivent les malades des corps en deçà de la Saale, Magdebourg, Spandau, Custrin, ceux au delà; 400 malades sont confiés à Berlin aux administrateurs prussiens : « Le service n'en ira que mieux », — peu après Percy les y voit « trop bien nourris », — et les blessés ennemis établis à Magdebourg sont conduits à Brunswick (1).

En Pologne, le nombre des malades augmente. La Garde se conserve en bonne santé jusqu'à Posen où, tel qu'à Berlin, « quelques asphyxies » se déterminent. Les malades sont ramenés en arrière par la Wartha ou par la Netze, sur des bateaux « clos et chauffés ». Mais, autour de Varsovie, les régiments sont encombrés d'invalides, et, dès le 8 décembre, Napoléon prescrit d'y organiser un dépôt de convalescents par corps d'armée, plus deux hôpitaux pour les blessés, deux pour les malades, deux pour les vénériens, de manière qu'il y en ait pour 6,000 soldats. Pour cela, Daru doit appeler les cinq sixièmes des agents français en arrière de l'Oder et « laisser les malades aux soins des médecins du pays ». Un quatrième hôpital « pour les galeux et les vénériens, qui ont moins besoin de soins », est créé à Posen, où les hôpitaux « vivent au jour le jour » et, en partie bien tenus, n'ont que le quart des places qu'il faudrait; enfin, pour diminuer le nombre des malades, Clarke doit arrêter à

(1) *Corr.*, 11092, 11256. — SAVARY, PERCY, LARREY, *ibid.* — FOUCART, *Prenzlow-Lubeck.*

Berlin et les y faire reposer tous les soldats fatigués qui surviennent. Cependant les médecins appelés par Daru n'accourent pas au gré de l'Empereur impatient et, le 12 décembre, il se fâche de ce que « le nombre des chirurgiens et infirmiers français soit ridicule », ce qui l'oblige à retenir des médecins de Soult et de Bernadotte dont les corps ont un besoin pressant. Le même jour, il détermine l'organisation des hôpitaux de Varsovie. Chaque directeur aura toujours en caisse 12 francs par homme pour solder chaque malade « comme l'infanterie » — il ne la solde pas! — leur acheter du lait et des œufs. L'administration leur fournira le pain, la viande, le vin. Un prêtre catholique à 100 francs par mois sera attaché à chaque hôpital de Pologne à titre de chapelain. Les infirmiers (polonais) auront une ration de vivres, plus vingt sous par jour, et seront payés tous les jours. Il sera pris des mesures pour fabriquer de bon pain de farine de froment « pour le service des hôpitaux », et on leur amènera du vin de Stettin, « qui est le meilleur ». Enfin, vingt-quatre heures après le reçu de l'ordre, « les pharmaciens seront approvisionnés pour deux mois et pour le nombre de malades que l'hôpital doit contenir, en payant comptant aux apothicaires qui les fourniront ». Ordonnance jacobine, belle organisation sur le papier, mais irréalisable lorsque manque la farine, lorsque le vin n'arrive pas, lorsque les pharmaciens font défaut et lorsque les infirmiers sont des journaliers étrangers et quelconques. Le 21 décembre, à la veille de rentrer à Varsovie, effrayé par le déchet de l'armée, il récrit à Daru : « Il est un objet bien important et qui n'a jamais été assez prévu dans nos batailles : c'est d'avoir, indépendamment des ambulances, quelques brigades de voitures du pays, avec de la paille, confiées à plusieurs agents, pour, aussitôt après l'action, parcourir le champ de bataille et ramener les blessés. Il serait utile d'avoir dix de ces brigades à dix voitures chacune. Il faut que ces voitures se trouvent sur le champ de bataille au moment où le combat finit, de manière qu'avant la nuit tous les blessés soient enlevés. Ce sera indépendamment des ambulances ordinaires et de tout autre moyen d'évacuer les blessés. » Il veut de plus, à chaque corps d'armée, une ambulance légère, et une au quartier général, sur le modèle de celle de la Garde; aux ambulances de division, autant de chirurgiens plus un qu'il y a de régiments; aux ambulances régimentaires, un caisson et — si

ceux-ci sont au complet, ce qui n'existe nulle part — un ou deux chirurgiens en moins. Mais comment encadrer l'inexistant? Comment faire avancer ces dizaines de voitures dans les boues dont les fantassins et les cavaliers ont peine à se tirer? Les voitures d'ambulance légères attachées à la Garde, « petites et suspendues », montées sur deux roues, en raison de leur élévation et de leur légèreté, passent plus facilement que les chariots à quatre roues et même que les chevaux de bât; cependant, le 27 décembre au soir, à Golymin, « une grande partie des blessés n'a pas encore reçu de secours ». On les transporte à Pultusk. Ils n'y arrivent que le 30. Heureusement, le 31, il gèle; les voitures « roulent assez facilement » et, le 3 janvier, ils atteignent Varsovie. Là, malgré les ordres, il ne se trouvait à la mi-décembre « aucun hospice pour recevoir les blessés ». La municipalité a réquisitionné les lits, les matelas, les draps, le linge; les hôpitaux sont prêts : « Il n'y manque plus que des chirurgiens et des infirmiers. » La municipalité en convoque. Mais les malades, les blessés « ne peuvent décrire leurs souffrances à des praticiens qui ne comprennent pas un mot de français, et il n'y a pas de caisse d'instruments pour les amputations ». Un grenadier dit à de Barante : « Il faut me couper la jambe! la gangrène s'y met; elle est déjà toute bleue. Regardez. » Il rejette sa couverture, se montre nu et sanglant : « Je sais bien qu'on ne s'inquiète plus de nous quand nous sommes blessés. Nous ne servons plus à rien. Nous ne sommes qu'un embarras. On aime mieux nous savoir morts. Eh bien! qu'on nous tue et que cela soit fini. » L'Empereur avoue : « Les Cosaques valent mieux que nous pour leurs blessés! » Des commissaires des guerres prennent la direction de ces hôpitaux; peu à peu des officiers de santé rejoignent, mais les malades, en proportion plus rapide, affluent. La courte expédition sur Pultusk « a plus fatigué les soldats que ne l'a fait la campagne de Prusse », et quoique « le repos fasse grand bien », par suite des pluies, des variations de température, des bivouacs détestables et de l'alimentation mauvaise, dans la Garde même, il se trouve « un assez grand nombre de malades, presque tous atteints de fièvres catarrhales, bilieuses ou gastriques, qui se compliquent d'adynamie chez les jeunes gens ». Les vingt et un hôpitaux de Varsovie, à la mi-janvier, en contiennent plus de 10,000. Afin d'éviter l'épidémie qui ravagea l'armée après Aus-

terlitz, Napoléon défend qu'il y soit amené aucun de ces Russes qui « lui donnent la peste », hormis les officiers. Il les place dans des locaux éloignés d'une ou deux lieues où les Polonais, par haine nationale, les délaissent; où les médecins français, par surmenage, les oublient. Et, avec le repos, il voit peu à peu diminuer le chiffre des entrées aux hôpitaux (1).

A la fin de janvier 1807, les mouvements reprennent. Percy quitte Varsovie avec 60 chirurgiens. Le 29, à Pultusk, il voit des blessés sur des lits de cinq pieds : « Ceux qui ont une blessure à la jambe ne pourront échapper à un raccourcissement de plusieurs pouces. » L'annonce de l'arrivée de l'Empereur les fait mieux soigner. Le 5 février, près de la moitié des chirurgiens a disparu; ceux qui restent, sur eux « n'ont point de compresses ». On ne peut panser les blessés. Le thermomètre descend à — 6° et — 7° R.; le matin d'Eylau, il tombe à — 14°, puis il se relève. Soult, parti avec 25,000 hommes le 25 janvier, en a perdu la moitié avant la bataille. Le 7 février, 100 blessés du 6 ne peuvent être pansés. Durant l'action, le 8, les ambulances « sont établies dans des granges ouvertes de toutes parts, la paille qui les couvrait ayant été enlevée pour les chevaux ». On ne garde que les fractures et les amputations. Les blessés sont étendus sur les débris de cette paille que parsème la neige. Vers une heure, une panique les fait abandonner. « Le froid est si violent que les instruments tombent des mains des élèves qui servent Larrey; » celui-ci, par bonheur, conserve « une force surnaturelle ». Il soigne les blessés de la Garde qui ont beaucoup souffert du feu de l'artillerie, et dont certains sont atteints par les flèches des Kalmoucks; ils réclament à grands cris son aide, et se calment après l'opération. Il a tant à faire que la nuit vient « avant qu'il ait pu satisfaire aux besoins que prescrit la nature ». En d'autres ambulances, un infirmier crie : « A droite les bras! à gauche les jambes! » et ceux qui apportent les blessés se dirigent d'un côté ou de l'autre comme si le patient avait reçu une fiche de diagnostic. Mais beaucoup ne sont pas relevés, dont on ne verra le lendemain que « sortir la tête de la neige », et quoique le mameluck Roustam, avec sa bouteille d'eau-de-vie ait à quelques-uns « distribué un peu de forces », la majo-

(1) *Corr.*, 11409, 11412, 11448, 11451, 11452, 11507, 11508, 11595. — *Corr. de Davout*, 24 janvier 1807. — Larrey, Percy, Savary, de Barante, *ibid.*

rité des blessés reçoit « très peu de secours ». La nuit, chacun travaille. Le linge et la charpie commencent à arriver. Et pendant que les chirurgiens « se sacrifient, on leur vole leurs chevaux, leurs effets, leurs épées et jusqu'à leurs chapeaux ». Les maraudeurs retirent la paille des blessés. Il faut veiller auprès de ceux-ci pour que les cavaliers ne gîtent parmi eux leurs chevaux. « On emploie la viande de cheval pour la confection du bouillon. » Le lendemain matin, selon Larrey, « tous les blessés graves de la Garde et une grande partie de ceux de l'armée sont pansés, » mais plus loin, il avoue que « pendant les huit jours qui suivent, les chirurgiens s'occupent de soigner les Français et les Russes qu'on n'a pu secourir dans les premières vingt-quatre heures », ce qui indique l'ampleur de la tâche qu'il restait à accomplir. Le 10, Percy cite 600 blessés « non encore secourus » ; les Russes, dans l'église, brûlent les bancs, et, enveloppés de fumée, sont inaccessibles. La Garde met ses chevaux à côté des moribonds. Le 11, 200 soldats sont adjoints aux chirurgiens comme infirmiers et le travail continue. Les moins atteints de la Garde, le 9, ont été dirigés sur Inowrawlaw — à 55 lieues. Durant l'évacuation, il en meurt « à peine un sur onze », parce que le grand air, le mouvement des voitures, la distraction des paysages leur produisent un bon effet, et qu'ils évitent la pourriture d'hôpital. Les autres suivent, à partir du 12, accompagnés de médecins et précédés de sous-officiers qui préparent leur gîte. Mais dans l'armée combien en disparaît-il d'autres! Napoléon écrit : « J'ai perdu peut-être 200 hommes à Eylau faute de chirurgiens et d'employés. » Combien en meurt-il de ceux qui demeurent huit jours dans la misère, auprès du champ de bataille, dans les maisons « exhalant l'odeur de la gangrène », et, malgré le vent violent, dégageant une « effroyable puanteur », ou parmi ce « millier de blessés qu'on laisse dans le pays », après qu'on s'en est retiré? D'ailleurs l'armée ne souffre pas que du feu. Un dixième des soldats reste « infecté de gale ». Les journées du 6 au 10 février sont extrêmement pénibles. La Garde ne cesse d'être au bivouac; le 8 et le 9, elle reste en observation dans la neige, en ne faisant que très peu de mouvements. « Tous les soldats et un grand nombre d'officiers sont plus ou moins incommodés. » Dans la nuit du 9 au 10, la température s'élève soudain à + 4°. Plusieurs soldats, qui ont

été saisis par le froid, soit en raison de ce changement de température, soit pour s'être exposés au feu, sont frappés de gangrène de congélation. « Des frictions de neige suivies de lotions d'eau-de-vie préviennent la gangrène là où elle ne s'est pas encore développée », et les blessés en sont préservés « parce qu'ils n'ont pas eu la facilité de se chauffer ». De plus. par suite des eaux mauvaises, de la nourriture de hasard. une grande partie de ceux qui échappent au gel « sont atteints de diarrhée, de flux dysentérique », et le brusque passage du froid au chaud ramène les affections catarrhales, de sorte que l'armée est réduite de moitié au 15 février, et que certaines divisions n'ont plus dans le rang que la tiers de leur effectif au passage de l'Oder (1).

En arrière. à la fin du mois, les convois de blessés se succèdent. Plus de 2,000 soldats ne peuvent marcher. les pieds déchirés, tuméfiés d'engelures. A l'hôpital d'Osterode, le 22 février, il n'y a point de pain, peu de bouillon. et Percy y voit un lieutenant-colonel blessé qui, depuis le 8, n'a pas quitté son traîneau. Dans les gîtes manquent le linge et la charpie. Les chirurgiens y sont inutiles. A Thorn, les maisons sont pleines de blessés; huit hôpitaux sont créés, mais les médecins n'ont ni argent ni caisses d'instruments. et les praticiens qui surviennent « ne sont pas instruits et peu disposés à s'instruire » (2).

Dans les cantonnements de la Vistule, l'armée — et surtout la Garde — trouve « de bon vin dont elle a grand besoin ». Cependant, par suite des privations et des vivres pernicieux, les maladies se compliquent « d'une ulcération aux gencives avec des aphtes à la bouche », et. de ceux qui sont continuellement aux avant-postes, « un très petit nombre peuvent se soustraire à la congélation des pieds ou des orteils. du nez ou des oreilles ». Dans le seul corps de Ney, malgré les pertes, le chiffre des malades est plus que le quadruple de ce qu'il était en novembre, et « la proportion des partants aux hôpitaux aux rentrants aux corps est de quatre à un ». Sur les derrières. « on ne voit que blessés, le bras en écharpe ou se traînant appuyés sur un bâton, que malades à la mine jaune et moribonde ». Ceux qui perdent

(1) *Corr.* 12103. — Larrey, *Clinique chirurgicale.* — Larrey, Percy, Roustam, Pion des Loches, Grouchy, Bourgoing. Saint-Chamans, *ibid.*
(2) Percy, *ibid.*

courage meurent misérablement. A Thorn, un sous-lieutenant blessé reçoit comme logement « un bouge étroit qui a servi d'écurie. On l'y dépose sur un lit de fumier qu'une cantinière, traînant avec elle un tas de sales enfants, vient encore pendant la nuit partager avec lui ». Plus loin, on le met dans un petit château où il n'y a « qu'une femme, qui est folle ». Aussi, en plus de sa blessure, « attrape-t-il en même temps la gale et une forte rougeole ». Parmi « les gens du bas peuple beaucoup de soldats contractent la syphilis ». Napoléon, qui voit ses effectifs se fondre, ne cesse de réclamer des secours. Le 15 mars 1807, il écrit : « Nous manquons d'officiers de santé. A Erfurth, il y a 20 officiers de santé français, 34 prussiens, et 163 employés français. Tout cela est inutile. Il faut n'y laisser que 5 officiers de santé. » A Wittenberg « un tas d'employés sont inutiles ». A Wurtzbourg, il y a « 2 directeurs d'hôpital, 15 médecins ou chirurgiens, 3 employés et 9 agents d'administration ». Il veut que tous ces agents ou employés viennent à l'armée, et comme Daru explique, proteste, il lui répond : « Vous me dites qu'il faut un employé pour 15 malades (à Erfurth, Iéna, Bamberg, Wittenberg). Ignorez-vous donc que je n'ai pas (à l'armée) un sous-employé pour 3,000 malades? » Le quinquina manque. Daru doit prendre « des mesures efficaces » pour en obtenir une grande quantité; — on devine ce qu'il en recueille après l'avoir vu laisser trois mois l'armée sans médecins. Les brouillards de mars développent les affections putrides, et si la « mortalité n'est pas considérable » dans la Garde, en revanche les indisponibles sont extrêmement nombreux partout, et si « le froid rigoureux et la neige qui reparaissent à la fin de mars » n'arrêtaient l'activité des maladies, les cantonnements deviendraient des infirmeries. La gale se répand. Aux quatre dépôts des corps d'armée s'ajoutent quatre hôpitaux, à l'usage des hommes qui s'y trouvent, et il faut créer à nouveau « un grand hôpital de vénériens », dans les premiers jours d'avril. Il en résulte que les médecins manquent aux corps, et, toujours plus exigeant pour ses alliés qu'il ne l'est pour lui-même, l'Empereur veut qu'il y en ait quatre à chaque régiment du corps de Zayonzek, « qui n'en a pas ». La température varie durant avril. Le thermomètre monte à + 20° R. le jour, et descend à — 8° la nuit. Plusieurs soldats meurent du froid. Les convalescents

subissent des rechutes. Il décède 8 pour 100 des malades, et comme cela dure depuis le mois de février, de ceux qu'on soigne dans les hôpitaux il en meurt le double de ce que fit périr Eylau. Et il en succombe autant de misères, de privations, qui ne dépassent point les ambulances (1).

Des camps s'établissent. « Les premières chaleurs du printemps produisent un assez grand nombre d'anthrax ou de pustules malignes, à cause de l'imprévoyance qu'ont les soldats de se coucher sur le gazon naissant à la grande chaleur du soleil, près des marécages, ou peut-être à cause de l'usage de la viande de quelques bestiaux frappés d'une épizootie. » Des infirmeries sont créées auprès des baraques de la Garde. Mais, quoique la saison soit belle, le nombre des malades demeure fort grand. Le 31ᵉ léger « est réduit d'un dixième » en un mois. Une division de Davout, « faute de voitures, » ne peut faire transporter ses malades, dont « les régiments s'encombrent ». Les corps portent au 10 mai « plus de 45.000 hommes aux hôpitaux » mais les états de Daru n'indiquent que 19,500 malades français; l'Empereur n'y comprend rien, et il conclut : « Je suis certain que dans les situations des corps, il est des hommes qu'on porte aux hôpitaux depuis le départ de Boulogne, » ce qui prouve que l'administration n'avertit guère de ceux qui succombent et ce qui accuse une mortalité plus forte que celle qu'on pourrait déduire des états fournis par les régiments. Au 30 mai, selon Savary, il reste plus de 27,000 malades. Percy, qui les visite, les trouve bien tenus à Mérw et à Marienwerder. A Stargard, ils sont 500 « sans draps ni couvertures », tourmentés par le froid. Auprès de Dantzig, ils couchent sur une paille abondante mais n'ont ni quinquina, ni vin, et, à Marienbourg, une « odeur d'excréments insupportable » les enveloppe. Ils sont évacués sur les derrières. Une nouvelle campagne commence (2).

La chaleur est forte. Les galeux souffrent particulièrement. Les cadavres se putréfient dans la journée. Le 9 juin, les 300 blessés de Saalfeld sont « peu secourus ». Le 10, à Heilsberg, les fusiliers de la Garde sont accusés de s'être mutilés volontairement, par

(1) *Corr.* 12048, 12063, 12103, 12272, 12292, 12334. — LECESTRE, *ibid.*, 11 avril 1807. — LARREY, PERCY, DE COLBERT, DE BARANTE, GIROD, SAVARY, *ibid.*

(2) *Corr.*, 12627. — *Corr. de Davout*, 13 mai 1807. — LARREY, PERCY, FANTIN DES ODOARDS, *ibid.*

suite des blessures qu'ils portent aux mains. Larrey et ses aides passent la nuit et la journée du lendemain à panser les blessés. « Le linge et la charpie ne manquent pas. » Ceux de Friedland restent la nuit sur le terrain. On ne les relève que le lendemain, et c'est alors seulement qu'on les soigne, — qu'on les soigne mal, puisqu'il manque plus de 50 caissons d'instruments, les deux tiers de ceux prévus par l'organisation. On y voit un chirurgien-major se servir d'un couteau ordinaire et d'une scie d'artisan. Il n'y a ni employés, ni infirmiers, et le premier caisson de pansement n'arrive qu'à neuf heures du soir. En dehors des blessés, « un flux dysentérique » ravage les rangs, surtout ceux des régiments nouveaux venus et ceux des conscrits qu'on a mêlés avec des convalescents à peine en voie de guérison. Les hôpitaux de Kœnigsberg en sont remplis. De Tilsit, ils partent par centaines. Le 13 juillet, Percy visite les hôpitaux de Kœnigsberg; il les trouve bien tenus et ajoute : « Ce ne sont pas les Français qui les ont établis! » Le 14, il lui arrive de Paris 50 chirurgiens, des apprentis de dix-huit ans qui « n'ont d'autre vocation que de se dérober à la conscription ». A la fin de juillet, on évacue les malades par eau sur Bromberg et Berlin, sans les faire accompagner. Ceux de la Garde vont jusqu'à Hanovre où « ils achèvent leur guérison » quand ils ont la force de résister aux fatigues du voyage. Il en meurt près d'un sur dix. Ceux qu'on laisse sont abandonnés sans médecins, sans personne pour les soigner. En arrière, en août, l'hôpital de Dirschau reste en bon état; ceux de Dantzig sont très beaux, mais des malades s'entassent jusque sous les toits, et, là, sévit une « mortalité effrayante ». Par contre, ceux de Berlin sont médiocres, ceux de Marienbourg tels que deux mois avant, avec un directeur, dit Percy, « digne d'être noyé ou pendu », et un commissaire « volant avec autant d'impudence que d'audace »; ceux de Kustrin, « détestables » et puants, avec des matelas « qui ont vu périr dix ou douze malades sans être nettoyés » et un chef méritant la corde. Au retour, « il est moins dangereux de bivouaquer que de cantonner dans les abris sales et infects qui ont servi d'hôpitaux ». Davout fait camper ses troupes. Les régiments envoyés en Silésie sont ravagés par les épidémies. A l'hôpital de Friedberg, à la mi-septembre, sur 1,900 malades qui y sont rentrés depuis février, 1,300 sont morts. Ceux de Varsovie, où les commissaires volent « chaque jour une

demi-livre de viande à chaque malade », sont encore encombrés par d'autres corps que celui de Davout; malgré la paix, à la fin de septembre, on ne leur fournit pas de vin, » sinon par réquisition », et, depuis deux mois, « il n'est fait aucun fonds pour eux »; le gouvernement doit déjà 3,800 francs pour les enterrements. Au commencement de novembre, les hôpitaux y coûtent encore 2,000 francs par jour, et il faut y rendre « le vin amer, ce qui prévient les manipulations et les infidélités des gardes-magasins et influe avantageusement sur la santé du soldat », qui cette fois le boit au lieu des infirmiers. En Prusse, la gale continue à sévir. Presque partout les villes entretiennent les malades, qui s'en trouvent bien, et la journée ne leur revient qu'à 1 fr. 50 alors qu'elle coûte 2 fr. 30 dans le Grand-Duché, où sont des employés français. La mortalité tombe au trentième des malades. Au 1er janvier 1808, il n'en reste que 31,000 aux hôpitaux; encore en passe-t-il 400 aux Invalides, 500 aux bains de Warbrünn ou de Rehburg, et en réforme-t-on plus d'un millier. Sauf en Westphalie où les agents de Jérôme « maltraitent les malades français », la santé générale de l'armée s'améliore. Elle paraît bonne dans les camps, où l'on établit pour les galeux des baraques spéciales, et, au milieu de l'été, elle est excellente. Toutefois, le service y pèche encore et reste incomplet. A la fin de mars, à l'Empereur, « il semble que chaque bataillon doit avoir son caisson d'ambulance », sans qu'il en soit sûr et bien qu'il l'ait plusieurs fois prescrit; les chirurgiens sont moins nombreux que ne le comportent les instructions et leur savoir pratique demeure au-dessous des secours qu'on en attend (1).

Dans cette campagne, malgré les grandes batailles d'Iéna et de Friedland, malgré l'affaire d'Auerstædt où certains régiments perdent plus de la moitié de leur effectif et l'affaire d'Heilsberg où la cavalerie est broyée, malgré la boucherie d'Eylau, le nombre des morts par le feu est presque égalé par le nombre des blessés qui succombent de leurs blessures, et ces deux chiffres sont de beaucoup inférieurs à celui des décès par maladies. « C'est un fait

(1) *Corr.*, 13451, 13693, 14058. — *Corr. de Davout*, 15 août, 21 septembre, 4, 25 novembre 1807. — Larrey, Percy, Girod, Savary, Dellard, de Barante, Pion des Loches, *ibid.*

que, sur 80,000 conscrits qui partent, il n'y en a que 40,000 dans le rang huit jours après l'arrivée au régiment. » L'organisation du service médical, plus rationnelle sur le papier, reste insuffisante dans la pratique, et, en dehors des médecins de régiment dont on réduit le nombre alors qu'ils sont le plus nécessaires pour en faire des médecins d'hôpitaux, il n'existe nulle part ailleurs que dans la Garde un nombre de praticiens suffisant pour donner aux malades les soins qu'ils demandent, pour fournir rapidement aux blessés les secours qu'ils exigent. Larrey voit beaucoup d'amputés qui vont du champ de bataille à leur dernière destination — cent, deux cents lieues en arrière — « sans aucun traitement intermédiaire ». Tandis que quelques chirurgiens, rassemblés au hasard par l'administration, demeurent au chevet des blessés d'Iéna, l'armée se décompose en Pologne par le froid, par la faim, par le plomb et par le fer des Russes. Les malades s'accumulent. Ce sont d'ignares Polonais qui les pansent; ce sont des prolétaires vermineux de Varsovie qui les veillent; et, malgré l'amélioration que chaque jour apporte au service, cela dure fatalement des mois parce que chaque jour amène de nouveaux malades, chaque combat produit de nouveaux blessés, et parce qu'à la suite d'un mouvement de troupes comme celui d'Eylau, le centre d'appel des médecins est porté à cinquante lieues au nord de Varsovie (1).

Certes, l'Empereur exige qu'on se hâte, et nul mieux que lui ne sait à l'instant propice employer l'homme et la chose qui conviennent. Mais, quoique la vivacité de ses résolutions raccourcisse le temps, il ne peut ni l'anéantir, ni rétrécir l'espace. Les médecins qu'il demande sont à vingt marches. Il faut au moins cinq jours pour les prévenir; et même partant de suite, par défaut de communications, ils en mettent au moins quinze à venir. Le soldat a le temps de mourir.

Malade, on le transporte à bras d'hommes dans une ambulance improvisée. De là, on l'évacue sur de mauvaises charrettes où on l'entasse parmi des camarades atteints de maladies diverses, parfois contagieuses. Par de courtes journées d'hiver, par de terribles nuits passées de grange en grange, il atteint Varsovie. Avant que d'avoir un gîte, il faut qu'il trouve son hôpital : il doit supporter

(1) Larrey, Blaze, *ibid.*

les maladresses de ses conducteurs, les lenteurs de leur indifférence ou les crises de leurs passions ; il doit attendre le bon vouloir des scribes administratifs, souffrir de leur ignorance ou céder à leur avidité ; il doit enfin être reconnu, catalogué, mis à part par un médecin de service, tantôt un Allemand ou un Polonais qui ne peut que deviner son mal par la contraction de ses traits ou par la corruption de ses chairs, tantôt par un de ces chirurgiens sous-aides qui possèdent leur brevet « après trois mois d'école de médecine », desquels Lacuée a dit à Napoléon : « Vous en aurez tant que vous voudrez à 50 francs par mois. Ils chercheront à se sauver (de la conscription) en exerçant leur art dans les armées » ; ce sur quoi l'un d'eux pense : « Il en aurait trouvé même, pour rien (1). » On conçoit quelle mortalité résulte de ce douloureux pèlerinage et quelles erreurs funestes il s'y commet. Ensuite, le malade a chance d'être visité quelquefois par un chirurgien-major, « en général bon praticien » ; mais à côté de ces quelques minutes, qui lui sont utiles, il a des heures, des journées à passer ; il lui faut boire le bouillon provenant de bêtes avariées et dont on est chiche ; il lui faut désirer un quinquina dont les provisions sont épuisées depuis le blocus et ne se renouvellent pas ; attendre un vin qui n'arrive des ports de la Baltique que baptisé à chaque étape par ceux qui le convoient et dont les rares tonneaux, s'ils échappent à la soif des fantassins, à l'ivrognerie des cavaliers, aux assauts des maraudeurs, d'habitude se vident sur les tables des scribes ou des infirmiers. Il lui faut enfin souffrir la direction de cette « foule de bandits, d'aventuriers, de banqueroutiers envoyés de Paris par le ministre pour être employés dans les hôpitaux, qui ne viennent à l'armée que pour faire des affaires et qui ne le peuvent qu'en assassinant les pauvres malades » ; bref, assurer par sa mort la fortune et l'impunité aux administrateurs félons. Tel commissaire-ordonnateur, en cette seule campagne, ne gagne-t-il pas un demi-million aux hôpitaux de Varsovie (2) ?

Dans la Saxe industrieuse et riche, le malade a trouvé des Allemands compatissants et charitables ; mais dans les Marches prussiennes, pays plus âpre, et surtout dans la Pologne misérable, il est abandonné à son dénuement. Les Polonais enthousiastes ne

(1-2) BLAZE, *Mémoires d'un apothicaire* ; PERCY, *ibid.*

s'attardent pas auprès de ceux qui vont mourir. Aussi ceux qui guérissent n'en reviennent-ils que par la force de leur énergie. Et bien qu'en raison des vides qui se produisent parmi les rangs de ses troupes et qui l'effraient, Napoléon augmente — trop tard — leur service médical; bien que les blessés dans la bataille soient plus vite secourus, on peut dire que, comme dans la campagne de l'an XIV, ses blessés et ses malades se guérissent d'eux-mêmes s'ils ne sont soignés par l'étranger.

III

Lorsque l'armée de Junot entre en Espagne, elle ne possède qu'un service médical rudimentaire, d'autant plus médiocre que la Grande Armée absorbe encore ou conserve les chirurgiens distingués et que les nouvelles formations n'ont reçu que de très jeunes médecins. On compte sur l'Espagnol allié; et, en effet, les malades sont soignés dans les hôpitaux du pays, surtout à Salamanque, par des barbiers castillans. Les marches forcées, les torrents, les assassinats enlèvent nombre de soldats. A Lisbonne, Junot s'aperçoit que des 26,000 qu'il avait, il en est déjà mort 1,700. Le vin, la débauche, les garnisons malsaines causent des maladies que répand la chaleur du printemps et qu'envenime l'ardeur de l'été. Les combats donnent quelques tués. Les mouvements du mois de juillet envoient 3,000 hommes aux hôpitaux. Loison, quittant Evora, y laisse « 1,200 malades ou malingres », et ses marches forcées produisent « un assez grand nombre de morts par la soif ou la fatigue ». De plus, les combats contre les Anglais sont terribles. A Roliça, sur 2,500 soldats, Delaborde a 600 tués ou blessés. La faiblesse des effectifs tombe à un tel point que Junot ne peut engager que 11,500 hommes à Vimeïro : il en perd 1,800 en deux heures et demie de combat, et ce sont les Anglais qui soignent la plupart de ses blessés. Après la capitulation, durant la traversée, de vieux bateaux anglais choisis à dessein sont emportés jusqu'aux Açores et l'on y souffre de la faim; d'autres se disloquent et sombrent. Bref, en neuf mois, 7,000 hommes périssent et beau-

coup d'entre eux qui débarquent ne valent guère plus que les morts (1).

Tandis que la Garde est obligée à la plus grande propreté; tandis qu'elle passe chaque quinzaine une visite de santé à la suite de laquelle les malades reconnus sont envoyés à l'hôpital où il leur est retenu quatre sous par jour, où ils reçoivent « quatre jours de salle de police à la sortie », les armées qui suivent celle de Portugal entrent dans la Péninsule plus dénuées encore. Les galeux y abondent. Ce n'est qu'après des négociations que les Espagnols « consentent à faire soigner et à traiter ceux-ci à leurs frais ». On devine comment les malades sont secourus en ce pays arriéré, vu que leur nombre s'accroît de jour en jour. Lorsque Larrey arrive dans l'hôpital de la capitale, susceptible d'en contenir 3,000, il s'aperçoit qu'il n'y a « ni latrines ni conduites d'eau », cela au moment où la colique de Madrid commence ses ravages. Les vins d'Espagne, l'uniforme des troupes qui ne leur garantit pas suffisamment le ventre pendant la nuit, prédisposent les soldats à cette affection. Murat lui-même en est atteint. Au 16 mai, l'hôpital a plus de 1,800 malades; mais, grâce « au bon quinquina dont on se sert », il n'en meurt qu'un sur soixante. Par malheur, il n'en est pas ainsi partout. A l'hôpital d'Aranda, « tout manque, l'air, les médicaments, les lits même, où gisent par deux et par trois mourants et malades. Le typhus moissonne les jeunes recrues ». Jusqu'à la frontière, le service défaille ou disparaît, et « l'interdiction expresse d'introduire en France du quinquina ou des plantes médicinales », promulguée par les Anglais à la fin de 1807, complique encore les difficultés. On essaye de le remplacer par de l'écorce de saule marseau ou de marronnier, sans résultat. Napoléon, que les comptes rendus sanitaires émeuvent, veut qu'il soit « dans chaque camp étendu des tentes horizontales, en manière de ciel de lit, attachées soit à des arbres, soit à des piquets. Ces tentes interceptent le soleil et non le vent. Des hommes de corvée en arrosent fréquemment le dessus. Le soldat peut avoir là-dessous des tables et des chaises et ne souffrir pas de la chaleur ». Mais on ne voit point que l'idée soit réalisée; il meurt autour de Madrid « 400 hommes par mois »; la cavalerie est « une infirmerie générale ». Moncey

(1) Foy, *ibid.*

perd plus du quart de son monde dans son expédition de Valence; dans Cordoue, Dupont abandonne ses malades aux Andalous cruels, quoiqu'il ait « 800 voitures d'équipage », et bientôt il va leur livrer son armée. Les routes de Bayonne à Jaen, de Saragosse à Valladolid, sont parsemées de cadavres français, et les hôpitaux de Castille, de Biscaye et de Catalogne sont peuplée d'agonisants (1).

Lors de l'évacuation de Madrid, les malades de la Garde sont transportés à Burgos, puis à Vitoria; mais, par suite de l'affolement du pouvoir, « le peu de temps qui reste ne permet pas d'enlever » les autres, bien qu'il soit constitué un convoi démesuré. On y laisse donc « ceux qui ne peuvent marcher », 2,400, avec quelques officiers de santé : les Espagnols vont les prendre, en faire des martyrs. Aux privilégiés qu'on évacue, la traversée de Somo-Sierra est extrêmement pénible. Il y fait jusqu'à 31° Réaumur. Vers l'Èbre, les hôpitaux, malgré la présence de l'armée, restent mal tenus. « Pour y guérir les fièvres intermittentes, on y substitue l'arsenic au quinquina. » La guérison paraît se faire; mais on s'aperçoit « que tous ceux auxquels ce nouveau remède a été administré meurent au bout de cinq ou six mois... Leur mort contribue sans doute à enrichir quelques-uns de ceux qui sont chargés de fournir des médicaments » et qui, par ballots de contrebande, ont passé en France le quinquina qu'ils ont saisi. Les nouveaux renforts commencent à ressentir les fièvres. A Miranda, « presque tous les Français sont atteints de la colique de Madrid ». Le matériel des ambulances « est presque nul ». En septembre, Larrey en organise à Vitoria, car « elles sont alors à peu près dépourvues des moyens indispensables pour donner aux blessés les secours dont ils auront besoin aux premiers combats ». Il achète un certain nombre de mulets de bât pour porter partout des caisses et des instruments, et il leur ajoute « de petits chars de Biscaye, pour porter les blessés », des brouettes basques sur lesquelles on les entasse. Mais, quels que soient ses efforts, il n'aboutit, faute de temps, qu'à composer un service rudimentaire. Les évacuations se font jusqu'à Carcassonne et la Rochelle, et, durant la traversée des Landes, de Tartas à Bazas, les malades sans secours ne vivent que de châ-

(1) *Corr.*, 13939. — Larrey, Foy, Grouchy, Coignet, de Ségur, Savary, Montgaillard, *Mémoires d'un apothicaire*, *ibid.*

taignes. Au milieu d'octobre, Bordeaux n'en veut plus. Dax, Bayonne sont encombrés de conscrits « épuisés, anéantis ». A Saint-Jean-de-Luz, on les laisse « dans une corderie ouverte à tous les vents ». Aussi, les plaintes se multiplient-elles; elles vont jusqu'en Silésie où Davout saisit des lettres, dont l'une, « si elle contient des faits exacts, prouve que les intentions de l'Empereur pour la tenue des hôpitaux ne sont point remplies ». Au 31 octobre, l'intendant général Denniée avoue lui-même que ce service est mauvais, qu'il n'y a ni couvertures ni quinquina; il conclut : « S'il n'arrive point d'infirmiers, il faudra en tirer des régiments, comme on l'a déjà fait », et cependant, il a plus de 6,000 malades (1).

En Catalogne, c'est pis encore. La bouillie que mangent les jeunes soldats, le manque de vin, les travaux de terrassement qu'ils font, les anémient, les livrent aux fièvres. Il en est qui, par l'effet du soleil, deviennent fous. Après avoir abandonné Girone, Duhesme sacrifie son artillerie pour ramener ses blessés — mais cela ne les sauve pas de la mort, et, en sept mois, il succombe le tiers de sa petite armée (2).

Dès que la Grande Armée s'engouffre en Espagne, le nombre des malades augmente. Bientôt, ils sont 30,000, soit en Espagne, soit laissés sur les routes de France ou d'Allemagne. S'il faut en croire les situations, la Garde, à la mi-novembre, en a 7 pour 100 de son effectif; Ney, 14 pour 100; Soult, 21 pour 100; Victor, 26 pour 100. Les régiments de nouvelle formation donnés à Soult en ont 24 pour 100, tous en Espagne, et ceux de Moncey, conscrits tenus là depuis dix mois, 29 pour 100. La proportion varie des vieux régiments de la Garde aux deux corps suisses de 3 à 35 pour 100. Et ces malheureux sont au plus mal. A Tolosa, l'hôpital « est un tombeau par l'effet de l'encombrement ». Dans ceux de Vitoria, « l'air est tellement altéré que la viande pue en quelques heures »; il y a le double de malades qu'ils en peuvent contenir; les administrateurs et les infirmiers, tous espagnols, y laissent une répugnante saleté, et les médecins eux-mêmes y meurent. Si les blessés de Gamonal sont transportés à Burgos,

(1) *Corr. de Davout*, 8 octobre 1808. — BELMAS, *ibid.*, lettre de Lefebvre-Desnouettes, 21 août 1808. — BALAGNY, *ibid.*, rapport de Denniée, 31 octobre 1808. — *Corr. du roi Joseph*, 25 août 1808. — FOY, LARREY, GIRARDIN, PERCY, *Mémoires d'un apothicaire*, *ibid.*

(2) FOY, LAFFAILLE, *ibid.*

même ceux des Espagnols, « qu'on sépare d'avec les Français », « tous les blessés de Somo-Sierra pansés et opérés le long du chemin qui gravit la montagne » et qu'on abandonne « jonché d'hommes et de chevaux tués », ne sont relevés que le soir, gelés. A Espinosa, où demeurent à terre « 1,100 blessés », Victor « n'a ni ambulance ni officier de santé avec lui ». Les survivants, qu'on emmène à Burgos, restent cinq jours sans soins; ne trouvent, arrivés au but, pas même de paille pour se coucher et ne voient que des administrateurs « pour les compter ». Les hôpitaux de Vergara, d'Escoriaza, de Miranda, dont on évacue les malades sur la France, sont dépourvus de moyens; celui de Pampelune, où depuis un mois gisent 2.000 malades et qui maintenant en possède 3,300. « n'a encore ni médecin ni chirurgien français »; au corps de Moncey, il n'y a « ni ambulances, ni transports, ni chirurgien en chef; seulement quelques jeunes gens sans expérience ». Aussi les soldats sans capotes « entrent-ils par centaines aux hôpitaux qui, par leur dénuement total, l'absence des employés et la pénurie des secours, deviennent le tombeau de tous ceux qui s'y trouvent. Dans la seule ville de Pampelune, il meurt, en novembre, 680 hommes. et la perte, en décembre. sera plus considérable ». Ces gîtes de mort seraient bientôt déserts, écrit Percy, « si les cadavres n'étaient aussitôt remplacés (1). »

Au 10 décembre, l'armée d'Espagne compte 50,000 malades et « n'a pas un seul infirmier français ». Soult en a 26 pour 100 de son effectif, Moncey 34 pour 100, et l'une des divisions de celui-ci (Morlot), 56 pour 100. A Briviesca, les blessés sont bien; mais c'est « un prêtre espagnol, éclairé, charitable, philanthrope » qui veille sur eux. A Aranda, ils ne se plaignent point; c'est « un médecin espagnol qui les soigne ». Mais, à Madrid comme à Burgos, les chirurgiens français n'ont aucun moyen pour « renouveler les pansements de ces malheureux », le vin fait défaut, les malades sont « trop peu couverts », et les chirurgiens désireux de faire leur devoir craignent « de manquer de tout » alors qu'auprès d'eux des « chirurgiens de pacotille servent à faire mal au cœur ». La Garde, épargnée jusque-là, hormis par le vin, est éprouvée par les plaisirs

(1) *Corr.*, 14447. — Belmas, *ibid.*, lettre de Junot, 1er janvier 1809. — Balagny, *ibid.*, situations; lettres de Victor, 16 novembre, et de Lacoste, 19 novembre 1808. — Larrey, Percy, Girardin, *ibid.*

de Madrid, décimée par le passage de la Guadarrama. En haut de la montagne, « tous ceux qui, sans précaution, présentent brusquement leurs pieds ou leurs mains à l'action du feu, sont frappés tout à coup de gangrène de congélation plus ou moins profonde, tandis que cette mortification ne se déclare chez aucun militaire qui ne s'est pas approché du feu ». Un ambulancier de Larrey, la main saisie par le froid, l'avance près d'un brasier : « A l'instant, elle enfle prodigieusement, à l'instar de la pâte qu'on met dans un four très chaud. » Ensuite, le dégel, la pluie, la boue rendent malades les soldats. Sur leur chemin, les hôpitaux improvisés se remplissent. Les blessés de Benavente, pansés sur le lieu de l'action par les chirurgiens des corps, sont amenés dans la ville, mis « dans un hôpital réservé exclusivement pour la Garde » où régneront « des abus de toute espèce ». Ceux des autres corps peuvent mourir à la porte. A Valladolid, « on multiplie les hôpitaux. » Les blessés anglais, qui en possèdent un, y sont isolés parce que les maux qu'ils ont soufferts « et la nostalgie dont ils sont généralement affectés, font développer chez eux la fièvre d'hôpital ». Au début, il en meurt un grand nombre, ainsi que de Français; mais « l'excellent quinquina et le bon vin que fournissent les agents espagnols sont d'un grand secours », et, malgré la quantité des malades, les médecins les disent « pourvus de tout ce qui est nécessaire ». — L'administrateur « est du pays ». — Les malades, il est vrai, ne sont pas du même avis. Beaucoup d'entre eux n'ont reçu de secours effectifs que huit ou dix jours après leur arrivée. Lorsqu'il traverse Burgos, Larrey ne veut pas voir qu'il y a trois pieds d'immondices dans les rues, des cadavres d'hommes et de chevaux morts depuis deux mois, et que « 4,000 blessés ou malades y sont abandonnés dans des couvents déserts et sur de la paille pourrie, presque sans chirurgiens, sans vivres et sans vases d'aucun usage ». Il ignore que l'hôpital d'Alagon, où les blessés du siège de Saragosse affluent, où le médecin en chef « a une excellente réputation » mais ne peut tout faire ni atténuer les maux que causent des subalternes « peu scrupuleux et mal surveillés », ressemble plus « à une caverne d'assassins qu'à un hôpital ». Le typhus y règne en permanence depuis Tudela; à la mi-janvier, il y a déjà 2,000 morts, et cela s'accroît chaque jour. Quoiqu'on ait enlevé des états de situation les malades dont on n'a plus de nouvelles depuis des

mois, à ce moment le 3e corps porte 13,200 présents sous les armes et 13,123 aux hôpitaux. Les anciens régiments ont 37 pour 100 d'hommes malades; les nouveaux, 52 pour 100 — encore comptent-ils trois bataillons immobilisés à Tudela. Cependant des bataillons de marche ont renforcé ceux-ci plusieurs fois, et l'on peut dire que parmi ceux du 3e corps qui assiègent Saragosse il n'en est pas un sur cinq qui ait supporté un an d'Espagne. Les combats du siège en font périr plus de 3,000. Les conscrits de Moncey disparaissent à l'égal de ceux de Dupont (1).

Aussitôt le départ de l'Empereur, dans cette armée où Larrey trouve le service médical si parfait, on voit, d'Astorga à Santiago, les blessés et les malades de Soult laissés dans des masures inhabitées et nues, ses ambulances « sans médicaments ni objets de pansement »; on voit l'hôpital de Pontevedra encombré et dépourvu de moyens, 3,000 malades abandonnés en Galice dans la misère et 700 à Braga, que massacreront les insurgés; on voit, au moment de l'évacuation, 7,000 malades ou blessés rester en Portugal : les Anglais en soignent quelques-uns; les habitants en égorgent les deux tiers; puis des milliers à Orense, à Lugo, livrés « aux bons soins » de Ney, auxquels ce maréchal, en réalité, « refuse des remèdes »; bref, faute d'entente, de précautions, par indifférence et par pénurie, une division sacrifiée. A Burgos « croupissent de 10 à 12,000 malades ». Vittoria, Pampelune, Saragosse en sont remplis; chaque jour il en rentre de nouveaux et chaque jour il s'en déverse une égale quantité dans les cimetières (2).

Les blessés des combats sont aussi inhumainement traités. A Medellin, « on relève et on ramasse près de 4,000 Espagnols qu'on enferme dans une église située sur une hauteur dominant la ville. On n'a rien à leur donner à manger, car les Français eux-mêmes manquent de vivres. Ils restent là plusieurs jours, sans autre secours que ceux que peuvent leur donner quelques-uns des chirurgiens français les plus compatissants ». Une partie des 7,000 blessés de Talavera est abandonnée aux Anglais qui s'en occupent peu, aux Espagnols qui les torturent et les empoisonnent. Les autres, par une accablante chaleur, sont amenés à Madrid. Ils

(1) Belmas, *ibid.*, situations à Saragosse. — Larrey, Thiébault, Brandt, Percy, Lejeune, *ibid.*
(2) D'Illins, Guillon, Saint-Chamans, Jomini, Thiébault, *ibid.*

y arrivent dans un lamentable état. Et quoique les malades en aient été évacués, au commencement d'août, il s'en trouve 14 ou 15.000 dans la capitale (1).

Enfin, en Catalogne, sous les murs de Girone, « les maladies se multiplient d'une manière effrayante et prennent tous les jours un caractère plus fâcheux ». Dans la dernière quinzaine d'août, plus de 2.000 soldats entrent aux ambulances. Au début de septembre, ils sont, là et à Figuières, plus de 4,000. Les régiments de Verdier se trouvent réduits des deux tiers. Le 32e léger (Liguriens), le seul qui se batte bien, a perdu 40 pour 100 des siens. Les Allemands et les Italiens, également « hésitants » au feu, en ont perdu 52 et 72 pour 100. A la mi-septembre, l'armée de Catalogne, indépendamment « d'un nombre considérable d'hommes traités dans les ambulances près des divisions », en compte « 13,200 aux hôpitaux pour maladie ». A la fin de ce mois, le corps de siège de Girone est réduit de 17,000 à 5.000, et le général en chef Gouvion-Saint-Cyr écrit, aussitôt son arrivée à Perpignan : « Les fatigues du voyage, que la difficulté des communications m'a obligé de faire à cheval, ont tellement aggravé mon état valétudinaire, entièrement incompatible avec cet exercice, qu'il m'a été jusqu'à présent impossible de me livrer à aucune occupation, » — C'est-à-dire que ni l'armée ni les malades n'ont à compter sur lui. A peine Augereau en a-t-il pris le commandement qu'il constate : « Chaque régiment a 300 ou 400 malades dans les baraques... Il n'y a pas 12,000 baïonnettes disponibles » — contre 33,000 trois mois auparavant. Une division westphalienne, forte de 6,490 hommes, n'en possède plus que 885; un an après elle n'en aura que 297, officiers compris. Bientôt, les Saxons vont y arriver : en six mois, ils seront réduits au tiers, et, au 1er octobre 1810, la division westphalienne ne comptera plus que 168 officiers et soldats (2).

Par ailleurs, la situation empire encore. Elle est d'autant plus mauvaise que les renforts sont des soldats très jeunes, déjà épuisés par la campagne de 1809 et par le voyage. Des fusiliers de la Garde ayant encore 600 hommes dans les hôpitaux entrent en Espagne :

(1) *Corr. du roi Joseph*, 8 août 1809. — D'Illins, Girod, *ibid.*

(2) Belmas, *ibid.*, lettres de Rey, 4 septembre 1809; de Saint-Cyr, 3 octobre 1809; d'Augereau, 21 octobre 1809; situations. — Laffaille, Desvernois, Costa de Serda, *ibid.*

« La moitié de leur effectif est galeux : on les traite, mais très mal. » Le corps de Junot en compte « plus de 12,000 », ce qu'il vérifie en passant des revues. « On espère que le beau temps amènera une amélioration, mais on attend les médicaments qui manquent pour les soigner d'une façon générale. » L'armée de Portugal cantonne longtemps dans les bergeries; elle y gagne des fièvres putrides. Le typhus l'atteint dans l'été de 1810, autour de Ciudad-Rodrigo. Aucun service d'ambulance n'existe. Les blessés de Busaco sont transportés sur des brancards improvisés ou sur des ânes, s'ils donnent espoir de guérison. « Ceux dont on a amputé les jambes ou qui sont grièvement atteints au corps sont laissés gisants sur les bruyères. » En route, pour ceux qui meurent, « on creuse des tombeaux avec les baïonnettes ». Les survivants, mêlés aux malades, sont laissés à Coïmbre, sous la garde d'une compagnie de marins. Ils sont 4,000, abandonnés sans vivres, et bientôt pris et massacrés. Devant Torrès-Vedras, Masséna a déjà perdu un homme sur sept; les combats journaliers, la recherche des vivres, la misère lui en enlèvent chaque jour de nouveaux. En dehors de ceux qui sont assassinés, il en périt des milliers. Au moment de la retraite, 800 malades ou blessés sont évacués sur des ânes ou des mulets, mais il en reste 4,600 qu'on laisse à la charité anglaise ou qu'on livre aux Portugais. Le 31 mars, Masséna avoue qu'il n'a « plus de médicaments, pas même de linge à pansements », et il se retire dans une région vide où la famine va encore décimer ses rangs, où il meurt, depuis des mois, à Ciudad-Rodrigo, seulement une trentaine d'hommes par jour. « Les administrateurs des hôpitaux spéculent sur la contagion et sacrifient les malades au gain... Ces insatiables vampires jouissent en France, auprès des parents de leurs victimes, de l'avantageuse considération prodiguée au luxe, quelle qu'en soit la source. » A l'armée, il est mort 1,500 hommes par le feu, autant de leurs blessures, et plus de 20,000 sous le couteau des Portugais ou faute de soins (1).

En Andalousie, Soult assainit Séville, en nettoie les rues, en écarte les cimetières, par crainte de la peste. Les prisonniers eux-mêmes qui s'évadent des pontons de Cadix demeurent longtemps au lazaret. Cependant, l'ivrognerie, les fièvres, — le 22e perd

(1) Belmas, lettre de Masséna, 31 mars 1811. — Reiset, Fririon, Marbot, Talandier, Toreno, Godart, Hulot, *ibid.*

500 hommes en août 1811 ; la bataille de l'Albuera où Soult a la moitié des siens tués ou blessés, le blocus de Cadix, le siège de Tarifa, les expéditions en Estrémadure coûtent des milliers d'hommes. Il en meurt d'autant plus que des médecins, par tous les moyens, essayent de se soustraire aux corvées, évitent de suivre les colonnes, et que, dans les hôpitaux « les infirmiers-majors ont l'habitude de fouiller dans les poches des morts et même des malades pour les débarrasser de leur argent. Lorsqu'ils sont assez généreux pour partager cette dépouille avec leur chef (employé de troisième classe dans l'administration), on appelle cela avoir de la conduite et ils ont de l'avancement ». Enrichis par les morts, ils n'ont garde de sauver les malades. Aussi dans un régiment qui compte 340 hommes évalue-t-on qu'il en a reçu de la conscription « plus de 2,000 en trois ans », et par là entrevoit-on la destruction obscure et continue des levées immenses (1).

A l'armée du Centre, « rien n'est organisé. Quand un homme est malade, il traîne à la suite du régiment tant qu'il peut aller. On le laisse ensuite où l'on peut. Les évacuations sont difficiles et l'on manque presque tout à fait de moyens de transports. Il n'y a point de médicaments pour les malades et l'on n'a pas le sou pour en acheter ». Cependant, par suite des différences de température et de la famine, « on a toujours 25 ou 30 malades sur 100. » Le 13e dragons, à la fin d'août 1810, sur 200 hommes en a « 130 pris de fièvre et sans médicaments » ; à la fin de l'année, il est « dans un délabrement total ». Le colonel, malade lui-même, est transporté à Madrid « sur une de ces mauvaises voitures attelées de bœufs dont l'essieu crie d'une façon affreuse ». L'année suivante, ce même colonel demande un congé pour un officier « que ses blessures mettent hors d'état de faire un service actif ». Le médecin le certifie, le général l'appuie, mais la réponse ne vient pas : « Lorsqu'il s'agit de sortir de l'Espagne, on se heurte à la mauvaise volonté la plus évidente. » A Tolède, « 1,100 malades sont entassés les uns sur les autres ». Il en est de même à Madrid, et, comme partout, les hôpitaux y sont « dépourvus de tous les médicaments, nourriture et linge nécessaires au service » ; chaque jour, il en sort des cadavres, par charretées. Lorsqu'il s'agit d'évacuer

(1) Saint-Chamans, Girod, d'Espinchal, *Mémoires d'un apothicaire, ibid.*

la capitale, les voitures abondent pour les femmes des courtisans et des généraux, pour les maîtresses du roi; mais on y laisse « 6 ou 700 malades qu'on ne peut emmener faute de moyens de transports » et, à chaque combat, on abandonne « les blessés qui ne peuvent être transportés ». on livre ceux qui ont fait leur devoir aux affreuses tortures que leur réservent les Espagnols. Par suite, tous ceux qui conservent le désir de vivre demeurent dans le rang et le colonel de Reiset continue son service après avoir reçu trois blessures, après avoir trois dents de la mâchoire supérieure tranchées (1).

En Aragon, Suchet prend plus de soin de son armée, bien que les objets de pansement fassent défaut et qu'il se trouve là comme ailleurs. des chirurgiens qui. suivant la méthode nouvelle, « ne songent qu'à faire des opérations ». Cependant, il en part sans cesse des convois de blessés, de réformés, d'invalides. Le voisinage de la France permet de les y faire passer. Des conscrits les remplacent, et, quoiqu'ils soient d'habitude suivis dans leurs expéditions par des chirurgiens et des mulets de bât porteurs de remèdes et d'appareils, faute d'acclimatement, il en meurt presque autant qu'en 1809, le sixième de l'effectif tous les ans. Des Polonais, vieux soldats toujours en course, perdent en dix mois le tiers des leurs. La division italienne, de 13.000 hommes. n'en conserve que 4,500 en avril 1811. Et quoique les nouveaux renforts, les envois à la Garde, la disparition des hommes démontés ne permettent guère de se faire une idée exacte d'une mortalité que les situations ne donnent pas. on peut induire qu'il périt environ 36,000 soldats, de 1810 à 1814, en Aragon et à Valence (2).

Les mouvements de Marmont, la boucherie des Arapiles. la marche de Soult de Séville sur Valence et sur Salamanque. la retraite des armées, la défaite de Vitoria, les combats et les massacres dans les Pyrénées. les batailles de France ajoutent des dizaines de milliers d'hommes à ces tableaux funèbres; et lorsqu'on songe que jusqu'à la Bidassoa, presque tous les traînards, presque tous les malades produits par ces courses démesurées sont assassinés. on se rend compte de ce que coûte en soldats le martyre de ces armées.

(1) Reiset, *ibid.* — *Souvenirs d'un adjudant* (*Revue rétrospective*, 1893).
(2) Gonneville, Brandt, Suchet, *Souvenirs d'un adjudant*, *ibid.*

Les Anglais, bien qu'à effectif réduit, supportent proportionnellement des pertes semblables. Tantôt les fièvres les déciment : des régiments sont déclarés impropres à tout service durant deux mois ; tantôt une retraite comme celle de Moore, un recul comme après Talaveyra leur font abandonner quantité de malades. Ils souffrent, eux aussi, « de la pénurie des médicaments et du trop petit nombre des médecins ». A Elvas, un de leurs hôpitaux, « on empile leurs morts sur des charrettes comme des morceaux de bois », et, pour les ensevelir, on emploie des forçats portugais. Cependant, ils semblent mieux soignés. Aux victimes du siège de Badajoz, « on défend le vin et les liqueurs, ce qui leur cause plus de souffrances que leurs blessures, parce qu'ils ont eu auparavant ces bonnes denrées à profusion » ; et la consigne semble respectée, tandis que chez les Français, par la vénalité des infirmiers, elle fût demeurée lettre morte. Autour de Lisbonne, ils ont les remèdes nécessaires, et s'ils « ne mangeaient trop de fruits », ils auraient peu de malades. Toutefois, leurs effectifs se réduisent rapidement dès qu'ils entrent en opération. Le régiment du soldat Lawrence, à 900 hommes en 1808, en reçoit 5,100 de renforts, et n'en a plus que 700 à Orthez ; mais tous les absents n'y sont pas morts : un grand nombre se défilent sur les derrières, par peur des coups (1).

Ainsi, la façon dont les malades sont traités persiste et s'aggrave dans la Péninsule. Durant les trois mois que Napoléon y commande en personne, quelque amélioration se manifeste là où il se trouve, autant parce qu'il mène à sa suite des administrateurs et des chirurgiens de choix que par sa présence ; dès qu'il s'en est allé, presque tous les hommes de mérite le suivent dans la nouvelle carrière qu'il va leur ouvrir, et, à mesure qu'il élargit ses entreprises, à mesure qu'il complète l'armée de 1812, les derniers talents qui restent y trouvent place et disparaissent. Alors, parmi des habitants acharnés à leur perte, sous un climat excessif, dans les armées éparpillées à l'extrême, loin de l'Empereur dont la surveillance surexcite les zèles et mate les cupidités, le sort des malades et des blessés devient tragique. « Rien n'est plus triste que le spectacle que les hôpitaux présentent souvent », et rien n'est plus

(1) Napier, Lawrence, Woodberry, *ibid.*

démoralisant que de voir les victimes des combats laver eux-mêmes leurs blessures avec du vin et demeurer sur place, tandis qu'on pourrait à leur transport employer des cacolets, « si l'on se souciait plus de leur bien être (1) ». Les tricheries, les exactions, au détriment des malades, laissées impunies, excitent à des tricheries plus fortes. Chacun y vole parce que la pratique est de voler, et de même que les soldats rapaces se précipitent sur les morts dans les batailles et retournent leurs poches, de même les infirmiers débarrassent les agonisants de leur ceinture et s'approprient tout ce que d'un cadavre on peut enlever pour l'encan. De là à mal soigner pour hériter, à ne pas soigner pour faire fortune, il n'y a qu'un pas. Ce pas, leur nature indifférente et blasée le franchit sans peine. Elle le fait d'autant mieux que mal payés ou point payés, se pourvoir soi-même est leur excuse.

Et par là s'explique ce chiffre de 473,000 morts — les cinq sixièmes français — que donne la guerre (2), chiffre exorbitant que ni les batailles, ni même les coups des guérillas ne peuvent faire concevoir, mais que l'on comprend si l'on se figure à la queue des colonnes souvent sans médecins des malades décharnés, minés de fièvre, qu'on laisse sur la route et, dans des hôpitaux sommaires, des foules de malades à l'abandon parmi des infirmiers florissants de manger leurs rations, de boire leur vin et de palper leur argent.

IV

La campagne de 1809 commence avec des troupes encore plus dépourvues de médecins que les précédentes. Aucun détachement n'en possède. Si, dans le corps de Davout, depuis longtemps organisé, chaque compagnie du train des équipages convoie avec elle quatre ambulances, en revanche le nombre des médecins est inférieur à celui que prescrivent les ordonnances. Oudinot « n'en a pas

(1) *Souvenirs d'un adjudant.* Marmont, Noel, *ibid.*
(2) Clerc, *Campagne de Soult en 1814.* — Bigarré estime que les guerillas n'ont pas tué moins de 180,000 hommes.

la moitié ». Chez Masséna « les ambulances sont nulles ». Et bien avant que toutes les formations soient connues, pour les seules troupes qui existaient au 15 mars. Daru demande 29 médecins, 69 chirurgiens et 70 pharmaciens. En présence des Autrichiens dont les gazettes invitent depuis longtemps « les habitants à faire de la charpie », dans l'armée française rien n'est préparé. A peine la lutte a-t-elle commencé qu'on voit, à Landshut, à côté d'un « économe fripon et de mauvaise volonté, un seul chirurgien autrichien pour tout », lequel fait de son mieux. Grâce à l'humanité des Bavarois, à la bonté des Autrichiens, le service, qui n'est point assuré, s'établit à peu près ; mais lorsqu'une terrible bataille comme celle d'Essling remplit de blessés une île dépourvue d'habitants, il ne se trouve presque personne pour les opérer ou les soigner. Aucune ambulance n'est établie. A ces blessés, la soif « fait sortir la langue de la bouche » et sur le terrain, « la moitié au moins succombent faute de secours ». Le lendemain de l'action, dans Lobau, « les chirurgiens marquent à leurs aides, à la craie, la place des amputations ». Larrey, dans un bois, opère tous ceux de la Garde qu'on lui apporte ; cela se continue durant la nuit du 22 au 23 mai — un grand nombre sont blessés depuis le 20 — et il se découvre « heureusement les instruments nécessaires et une suffisante quantité d'appareils à pansement ». Mais, ajoute-t-il, « malgré la promptitude et l'efficacité de tous les moyens employés (?), les blessés — en réalité un grand nombre sont pansés avec de l'étoupe à canon — restent dans une situation pénible, tous étendus sur la terre, rassemblés par groupes sur les rives du fleuve ou dans l'intérieur de l'île, alors sec et aride. Les chaleurs du jour sont très fortes et les nuits humides et glaciales. Les vents, très fréquents dans ces contrées, les couvrent à tout instant de nuages de poussière ; quelques branches d'arbres ou des feuilles de roseau ne les garantissent qu'imparfaitement des rayons du soleil ». Il se déclare beaucoup de cas de tétanos. Le bouillon de viande de cheval « qu'on assaisonne de poudre à canon » ne nourrit pas ceux qui peuvent manger et qui succombent d'inanition. Ce n'est que le 26 ou le 27, les ponts rétablis, qu'on évacue les survivants sur Ebersdorf et sur Vienne. Ceux de la Garde sont placés à l'école impériale d'artillerie, dans de superbes salles. L'Empereur fait visiter ces hôpitaux par des officiers en grande tenue, accompagnés de médecins et d'admi-

nistrateurs, « suivis par quatre valets de la livrée de l'Empereur et portant des corbeilles pleines d'argent » desquelles on distribue 60 francs à chaque soldat. Cependant, malgré cette mise en scène, les nouvelles de l'atroce boucherie d'Essling ne laissent pas que d'effrayer Paris et la France. Les lettres de l'armée la peignent des plus noires couleurs, et, pour changer l'opinion — sans y parvenir toutefois — Napoléon écrit à Fouché : « On doit parler des morts et des blessés sans doute; la guerre ne se fait pas autrement, mais jamais l'armée n'a été mieux disposée. Ainsi ces correspondances, si elles ne se composent pas de lettres de fournisseurs et autres aventuriers, sont évidemment controuvées » (1).

A l'armée d'Italie, au passage de la Piave, il faut cinq minutes pour amputer le général Davenay, après lui avoir fait traverser la rivière, et « les moyens de transport pour les blessés n'étant pas arrivés », on doit l'emporter à bras d'hommes à la ville voisine, trois lieues en arrière. Un général ainsi traité, que devient le soldat? Routier nous le décrit. Blessé à Raab, évanoui parmi les morts, il est relevé parce qu'un ami vient le rechercher. Emporté à l'ambulance, « un chirurgien visite sa blessure, ouvre sur-le-champ sa jambe du côté opposé à celui par où le projectile est entré, le retire et lui déclare que rien n'est fracturé ». Il se trouve beaucoup de blessés dans les ambulances; « quelques jours se passent avant son évacuation ». On le place alors sur une mauvaise charrette avec ses compagnons d'infortune et on l'envoie à Vienne par un chemin détourné. Dès le premier soir, « il ne voit plus de chirurgien, par conséquent n'est plus pansé. Sa jambe enflée et grosse comme son corps le fait souffrir horriblement. » Les paysans hongrois qui les transportent « les enlèvent brutalement le matin du lieu où ils ont passé la nuit, les entassent dans les charrettes souvent sans vivres — ils n'en reçoivent que de la charité publique — et les traînent douloureusement au gîte nouveau où l'on décharge les voitures avec autant de brutalité que le matin. On les jette ensuite dans une écurie, une grange ou autre lieu semblable ayant déjà servi à cet usage, souvent infect, rempli d'ordure et de vermine ». Ceux qui sont blessés à la partie supérieure du

(1) *Corr.*, 13770. — *Corr. de Davout*, 7 avril 1809. — Saski, *ibid.*, lettres du 24, 25 mars 1809. — Stendhal, Larrey, Girault, Castellane, Marbot, Savary, *ibid.* — Lecestre, *ibid.*, 27 juin 1809.

corps se tirent d'affaire ; quant à Routier, « il est laissé seul sur la place d'Odenbourg à onze heures du soir ». Un grand nombre de ses camarades succombent avant d'arriver à Vienne. Lui, il y parvient, avec « son habit, une chemise pleine de vermine, un pantalon en lambeaux et une botte ». Les premiers soins qu'on lui donne arrêtent les progrès de son mal, puis ses camarades et lui « sont abandonnés encore une fois par la presque totalité de leurs chirurgiens appelés près de l'armée — au moment de Wagram. — Le peu qu'il en reste ne peut suffire au pansement de 7 à 8,000 blessés de toute nation, entassés dans ce lieu. Il en résulte une mortalité effrayante ». Routier fait « de la charpie avec les draps de son lit et se panse lui-même en entretenant la plus grande propreté dans ses plaies. Un infirmier-major lui donne quelques secours ». Après Wagram, une foule de blessés et des chirurgiens arrivent. Il reçoit 60 francs sans cérémonie ; puis on le loge « chez le bourgeois » et il quitte l'hôpital sur des béquilles ; après il rentre à son régiment. Il a vécu parce qu'il avait la volonté de survivre (1).

Le 1er juillet, lorsque la Garde sort de Vienne, « ses blessés guéris ou en voie de guérison que leurs infirmités mettent dans l'impossibilité de continuer la guerre sont évacués sur la France ». On devine comme « la voie de guérison » devient pour beaucoup le chemin de la tombe. Durant la bataille de Wagram, Larrey suit, « avec l'ambulance volante, jusqu'au moment décisif, tous les mouvements de la Garde ; mais, le nombre des blessés ayant progressivement augmenté, il établit un dépôt général d'ambulance au village le plus voisin du champ de bataille, où il fait transporter tous ceux de la Garde, auxquels se joignent bientôt un assez grand nombre d'officiers de la ligne, mutilés par le canon ». Avant la nuit, il en a 500. Le colonel d'Aboville, dont l'épaule est emportée, arrivé des premiers, est « placé sur un mauvais lit de paille ou plutôt de fumier ». Où sont mis alors les simples soldats qui surviennent? On voit, sur le champ de bataille — Menneval l'assure — Napoléon « essuyer avec son propre mouchoir la terre qui obstrue la bouche et les narines d'un sous-officier affreusement mutilé, pour lui rendre la faculté de respirer », — beau sujet pour l'imagerie d'Épinal! — mais l'on voit aussi le 10 juillet, quatre

(1) GONNEVILLE, ROUTIER, *ibid.*

jours après, des blessés se traîner sur la plaine; on voit auprès d'une ambulance « un monceau de membres, bras et jambes », qui empeste l'air, tue les malades; et, au bout de plusieurs semaines l'attaque de Macdonald y sera « encore dessinée par les cadavres à demi ensevelis » (1).

Durant l'armistice, Vienne reçoit les malades et les blessés. Ils y sont très mal. Dans les hôpitaux, « le pain est très mauvais et il leur manque les ustensiles les plus indispensables ». Pour dégager ces hôpitaux, Napoléon envoie à Strasbourg « tous les amputés, évidemment hors de service »; il veut qu'on évacue sur les riches abbayes de Mölk, de Gottweig et de Saint-Florean les hommes grièvement blessés : « on peut en mettre 6.000 dans chaque », et à Kloster-Neubourg, ceux qui le sont peu. Cependant, le 24 juillet, la ville renferme encore « 36,000 soldats blessés ou malades, Français, Allemands ou Autrichiens », et, en même temps que les mauvais soins persistent, la mortalité s'accentue. Elle s'étend à ceux qui n'ont pas vu le feu : les conscrits de la Garde, partis de Paris le 10 mai, le 6 septembre ont déjà un malade sur trois, un mort sur seize. Ces malades sont évacués à la paix, dans une rigoureuse saison, et, comme il en restait encore à Vienne 8,000 à la fin de novembre, on conçoit ce qu'il s'en perd sous les rigueurs de l'hiver et par d'âpres chemins (2).

En Bavière, au corps de Junot, « les blessés se plaignent du manque de soins et de matériel. Tous voudraient être transportés à Ratisbonne, où il y a 400 places. C'est un des hôpitaux les mieux tenus. Il est dirigé par le médecin du Prince-Primat. Chaque malade a son lit avec fournitures complètes et des draps tous les huit jours. La nourriture y est saine et abondante, ce qui n'est guère commun par le temps qui court ». Autant manque de soins que désertion, les Allemands du grand-duché de Berg sont diminués de moitié en six mois, et, sur les 860 hommes qui leur restent, « 400 sont galeux ». Le peu de secours qu'ils reçoivent, ce sont les médecins du pays, ce sont les habitants, non les services médicaux ou administratifs, qui les leur donnent. Auprès d'Anvers, en septembre, 2 ou 300 gardes nationaux entrent à l'hôpital chaque

(1) Larrey, Menneval, Noel, de Broglie, *ibid.*
(2) *Corr.*, 15540, 15585. — *Corr. de Davout*, 29 décembre 1809. — Larrey, Rattier, *ibid.*

jour. Au 6 octobre, ils sont 13,000 dans ce cas, non compris les galeux, « qui doivent rester à la caserne ou au cantonnement », et on les traite par réquisition (1).

Cette terrible campagne, commencée à l'improviste, alors que la santé de l'homme éprouve les effets du printemps, qu'elle se trouble et chancelle avant de s'équilibrer, par surcroît comprend les batailles les plus acharnées qu'on ait jusque-là livrées à Napoléon. Mais comme la majeure partie de ses services médicaux est en Espagne, comme il n'a pas de moyens de rechange, il arrive que ses conscrits, plus encore que de cadres pour les maintenir, sont dépourvus de médecins pour les soigner. Le soldat qui tombe non seulement est une bouche inutile, mais un encombrement. Les projectiles qui l'atteignent au hasard, les épidémies qui le choisissent sont les marques de la fatalité, les signes évidents du destin, la preuve qu'il n'a pas d'étoile : et si l'on s'occupe encore un peu de lui — on a vu avec quelle négligence, quel esprit désabusé — c'est moins pour lui-même que pour le qu'en dira-ton. Lorsque, dans les hôpitaux où ils gémissent, les blessés voient défiler devant leur lit les officiers d'ordonnance dorés, empanachés, les commissaires des guerres à plumet tricolore et brodés d'olivier, les chirurgiens sombres au collet rejeté sur l'épaule et doublé de rouge qu'ils aperçoivent souvent pour la première fois, et que tout ce beau monde leur verse des écus et leur apporte des encouragements, ils peuvent être, un instant, ranimés par la gloire du panache, mais bientôt ils retombent plus lourdement dans l'abîme des géhennes hospitalières, infectes et délaissées. Les journaux de Paris répètent à l'excès ces solennelles visites; l'art s'en empare; les populations, que leurrent les mots sonores et pour qui une police excessive ne laisse passer que les correspondances anodines, se doutent à peine des maux des absents : pour les deviner, pour en souffrir, il ne reste que le cœur intuitif — silencieux — des mères. Et maintenant nous ne pouvons qu'entrevoir ces douleurs. Ceux qui les ont souffertes sont morts sans les avoir dites : il ne nous reste que les récits de ceux qui ont survécu, par cela même optimistes et superficiels. Toutefois, grâce à

(1) Reiset, Godart, Lanzac de Laborie. *ibid.*

eux, on conçoit que l'organisation de 1809, existante sur le papier et réglementée, mais seulement commencée après Wagram, ne secourt pas mieux que le service embryonnaire de 1805, et comme elle s'applique à des soldats plus jeunes, à des conscrits adolescents à peine militaires, on la comprend pire.

V

Jamais services ne furent mieux préparés par Napoléon que ceux de l'expédition de Russie. Il y mit le temps. Il y appliqua sa prodigieuse intelligence et son irrésistible despotisme. Ainsi que par ailleurs, du service médical il crut obtenir le maximum. Ce service est organisé, non seulement sur les états de situation; il existe, non seulement sur des rapports; et de ce qu'il vit, agit, opère, de ce qu'il subit le contrôle de l'expérience, c'est par l'effet utile qu'il rend qu'on peut juger la valeur du système médical impérial tout entier.

En avril 1811, on se plaint en Allemagne que le service des hôpitaux soit insuffisant. Napoléon répond : « J'ai mis cinq chirurgiens par régiment, espérant qu'avec ce nombre le service se ferait; mais ces chirurgiens restent au régiment et ne sont pas employés. » Il persiste dans l'idée que les officiers de santé doivent assurer à la fois le service des corps et celui des hôpitaux, alors même que les corps changent de garnison en y laissant des malades, alors qu'ils reçoivent d'incessants renforts. Presque au même moment, Davout demande 16 médecins, 95 chirurgiens, 68 pharmaciens. A ses régiments, ce n'est pas cinq médecins, mais dix ou douze qu'il faudrait, pour que l'armée en possédât autant, proportionnellement, qu'en l'an XIV; comme il lui en arrive peu, ses hôpitaux sont visités par des praticiens hanséates et mecklembourgeois, et, l'été, l'état sanitaire des corps devient mauvais. Napoléon le lui reproche : « Il vaut mieux donner la bataille la plus sanglante que de mettre ses troupes dans un lieu malsain. Il y a beaucoup de malades à Stettin. Éloignez-les. » Puis, le 3 septembre : « Si vous ne prenez pas plus de soin de placer vos

corps dans des lieux sains, vous me ferez ce que vous avez fait à Vienne. — La division Morand y fut décimée. — A Flessingue même, qui est si important, je ne laisse que 600 réfractaires. » Le 8 octobre : « Le dixième de vos troupes est malade, non compris les malades à la chambre... Si vous aviez cherché des lieux sains, vous n'en auriez pas la moitié. » Le 30 octobre : « Le 2e a 2,300 hommes et 600 malades; le 37e, 1,600 hommes et 1,000 malades. Je les renvoie — de Nimègue — à Munster. » Le 20 décembre : « Vous avez 71,100 hommes d'infanterie, sur lesquels 10,100 malades. » Le 15 janvier 1812 : « Je trouve le nombre des malades bien nombreux : 10,000 hommes aux hôpitaux et 4,000 aux infirmeries... J'ai toujours remarqué une différence très grande entre le nombre de malades qu'accusent les corps et le nombre que porte l'administration. » Le 2 février : à l'hôpital de Munster, « les hommes sont très mal et meurent. » L'état sanitaire de ces soldats, en partie recrues de 1811, est inquiétant. Le surmenage de l'instruction et la faiblesse physique des conscrits qu'amène un recrutement plus étendu, mieux que les garnisons nécessitées par l'extension du blocus, ont manifesté des maladies jusqu'alors latentes, et beaucoup d'inutiles encombrent les hôpitaux, enflent en vain les situations. Cependant l'Empereur décide « qu'aucun homme ne sera réformé... Tous doivent suivre jusqu'à Stettin... Là, il sera fait un dépôt d'un millier d'hommes, qui y sera utile (1) ».

A ce moment (février 1812), la plus grande partie des 11 compagnies d'infirmiers est en Allemagne et s'y organise; on recherche parmi les meilleurs chirurgiens des corps ceux qui doivent compléter les 48 officiers de santé de la Garde; l'administration se rassemble vers l'Elbe; les caissons d'ambulance s'y dirigent, et, à cet égard, Napoléon demande à Daru : « Y aurait-il inconvénient à prescrire par décret que le caisson d'ambulance des régiments portera deux matelas assemblés au caisson avec leurs couvertures, 4 demi-fournitures, ce qui donnera de quoi coucher 12 hommes; 12 brancards-sangles; une caisse à amputation; 100 kilogrammes de charpie; 125 kilogrammes de linge à pansement; une boîte de médicaments pesant au moins 5 kilogrammes? Les 4 caissons d'ambulance des divisions porteront chacun 10 brancards-sangles,

(1) *Corr.*, 17578, 18041, 18110, 18170, 18220, 18352, 18439, 18473, 18522. — *Corr. de Davout*, 13 avril 1811.

2 caisses à amputation, etc. » Ainsi organisé, le caisson à pleine charge, et par tous les terrains, porterait près de 1,200 kilogrammes. Les construira-t-on assez solides; les attellera-t-on assez bien? On n'a pas à le décider, parce que rien ne se complète. Larrey, chirurgien en chef de la Grande Armée, le 1er mars, arrive à Mayence. Et quelques jours après, Napoléon écrit : « Je me trouve dans la situation de craindre de n'avoir aucune ambulance pour les premières affaires, qui sont toujours très sanglantes » lorsqu'on trouve en face de soi des Russes; cela parce que le matériel construit demeure dans les arsenaux et qu'il en reste à faire la plus grande partie (1).

Cependant le nombre des malades « diminue partout ». Au 1er février, en France, en Allemagne et en Italie, « il n'y en a plus que 49,000, » ce qui satisfait l'Empereur. A Magdebourg, Desgenettes et Larrey « améliorent les hôpitaux ». A Berlin, Larrey organise six divisions d'ambulances volantes, comprenant chacune 8 officiers de santé, divisions que « chaque chirurgien-major exerce journellement ». A Francfort, il « s'applique à faire améliorer les hôpitaux, qu'il trouve dans un très mauvais état »; enfin, à Posen, il achève d'organiser les ambulances volantes et « il fait exercer ses collaborateurs à la pratique des opérations ». Mais, en face des besoins, cela demeure insuffisant. Le 21 mai, Napoléon doit prescrire à tous les chirurgiens qui se trouvent dans les villes hanséatiques, de le rejoindre sans délai : « Les hôpitaux de la 32e division seront servis par des employés du pays. » Et quoique, depuis trois mois, on voie à Varsovie, « dans tous les salons, les dames occupées à faire de la charpie, à préparer des bandes de diverses formes, afin qu'il n'y ait pas un Polonais qui n'ait dans son sac le petit attirail qui peut, sur le champ de bataille même, suffire au pansement d'une blessure », nombreux seront les Polonais qui en partiront dénués, qui s'en iront même sans sac; quoiqu'il soit défendu « toute évacuation en arrière de la Vieille-Prusse », qu'il soit, après la création d'hôpitaux sur la Vistule, prescrit d'en former un pour « 12,000 malades » à Kœnigsberg, et 12 autres, pour autant de malades, entre cette ville et le Niémen, nombreux sont ceux qui meurent au bivouac ou au cantonnement, sans

(1) *Corr.*, 18355, 18457, 18554. — Larrey, *ibid.*

secours; enfin, quoiqu'il soit appelé un nombre imposant de chirurgiens, pour servir les 8 caisses à amputation des divisions, nombreuses sont celles qui se présentent sur la frontière avec un ou deux chirurgiens ou médecins (1).

Au delà du Niémen, les premiers engagements donnent une centaine de blessés. Larrey les rassemble dans un hôpital de Kowno. Sur la route, « l'usage immodéré du schnaps est funeste à un assez grand nombre de conscrits de la jeune Garde », déjà fourbus. Le 30 juin, il meurt en chemin, dans la seule division Delaborde, trois tirailleurs et huit voltigeurs. A Vilna, les engagements de l'avant-garde donnent 150 blessés. Ils sont transportés dans deux hospices. « On ne saurait assez faire l'éloge des sœurs grises pour les soins qu'elles prodiguent aux malades. » Ceux-ci, en effet, en ont besoin, et d'autant plus que leur nombre augmente chaque jour, en raison des intempéries, de la mauvaise nourriture, des cadavres répandus autour de la ville ou dans les rues et qui empoisonnent l'air et les eaux. Ces cadavres abondent à tel point qu'il faut que l'Empereur commande des officiers d'état-major et des gendarmes pour enterrer les chevaux et les immondices provenant des boucheries, dans Vilna même et à deux lieues de rayon. Toutefois, les maladies s'étendent. Après douze jours de repos, la première division de jeune Garde laisse au dépôt 314 hommes « atteints de diarrhée dysentérique, les jambes enflées », en plus des centaines qu'elle abandonne aux hôpitaux. Au sujet de ces derniers, Larrey écrit : « Nous prîmes toutes les mesures nécessaires pour recevoir successivement et faire traiter avec soin, à Vilna, 6.000 malades. » Et de Ségur : « On ne put créer d'hôpitaux à Vilna que pour 6.000 malades » ; or les hôpitaux sont si bien organisés que, trois semaines après, les malades y sont encore « dans le dénuement, manquent même de paille »; cela tandis qu'on signale une effrayante décomposition de l'armée, tandis que les alliés diminuent de moitié, que « le scorbut a atteint presque toute l'armée polonaise et a tellement affaibli les jambes qu'avec la meilleure bonne volonté » elle traîne; tandis que « les maladies affligent le corps de Saint-Cyr de plus en plus » et que la division de Wrède laisse sur la route 465 hommes en un jour (2).

(1) *Corr.*, 18563, 18707, 18759, 18792. — Larrey, Girod, Bignon, *ibid.*

(2) *Corr.*, 18885, 19024. — L. G. F., *ibid.*, lettres de Delaborde, 30 juin; de

A Witepsk, Larrey dispose quatre hôpitaux pour les 1.500 blessés français et russes que fournissent trois combats — mais cela ne se fait que lentement. Lui-même avoue qu'il eut « beaucoup de peine à assurer le pansement des blessés sur le champ de bataille ; qu'il lui fallut se servir du linge des soldats, employer même les chemises des chirurgiens pour l'effectuer ». Au début, ces malades « manquent de paille », sont abandonnés dans les villages sans médecins et sans soins ; et comme 350 Russes des plus souffrants ont été laissés là, les médecins ne les découvrent que « le quatrième jour, couchés sur de la mauvaise paille, au milieu de leurs ordures ». Cependant, de tous côtés, on se plaint du service. L'hôpital de Bechenkovitski contient 1,400 blessés : « La plupart ne peuvent être pansés, faute de linge, de médicaments et d'officiers de santé. » A Witepsk même, « les substances étant venues à manquer, les blessés qui ne peuvent sortir sont livrés aux effets de la faim : ils l'apaisent avec peine au moyen de quelques pommes de terre mal préparées, de quelques plantes potagères bulbeuses ou de mauvais fruits ; ils n'ont que de l'eau ou de la très mauvaise bière ». Larrey, cependant, avant que de partir pour une absence de quelques jours, leur « avait procuré deux cents bouteilles de vin qui devaient être données comme médicament aux plus malades » ; mais elles ont disparu. Les Wurtembergeois, dans un autre hôpital, « manquent d'espace, de médicaments, de tout ». Napoléon s'en indigne : il demande à Larrey pourquoi les blessés restent sans soins, pourquoi les hôpitaux sont ainsi tenus. Celui-ci répond : « J'ai la conviction que tous les blessés du 27 juillet ont reçu le premier pansement, quoique l'administration ne nous ait fourni ni linge, ni charpie, ni aucun objet nécessaire. » Mais les blessés réunis à Witepsk n'ont pu être pansés tous le premier jour : « les chirurgiens manquaient de linge. » Enfin, « tous ces blessés se plaignent de n'avoir reçu aucune espèce d'aliment ». Il conclut : « Votre Majesté s'assurera aisément que, depuis longtemps, l'autorité administrative nuit infiniment au bien-être de ses blessés et qu'elle entrave souvent notre service. » A cette accusation directe, Mathieu Dumas riposte que tout est parfait dans son domaine et que « Larrey s'est privé lui-même des secours en s'en éloignant tant

Mortier, 11 juillet : de Poniatowski, 23 juillet ; de Saint-Cyr, 28 juillet. — Larrey, de Ségur, *ibid.*

qu'il a pu. » — Et l'affaire en reste là. Napoléon ne voulait pas l'approfondir; il ne voulait pas savoir si les voitures de l'administration étaient susceptibles de suivre les médecins accourant sur les lieux d'action; il ne voulait pas savoir pourquoi des blessés rendus inertes, et cette fois auprès de l'intendant général, ne touchaient pas de vivres : il lui eût fallu frapper trop fort, et les temps héroïques où le châtiment de leurs fautes s'abattait sur les puissants était passé. Trois jours après, dans ce même Witepsk, Caulaincourt trouvait 450 fiévreux français, « auxquels on ne pouvait administrer aucun remède, faute de médicaments »; ils étaient « couchés sur des nattes sans paille, alors qu'il existait, à vingt-cinq toises de l'hôpital, trois cents bois de lit ». Les morts d'Ostrowno gisaient encore sur le sol — huit jours après — « en partie dépouillés et sans être ensevelis ». Les Wurtembergeois allaient être réduits au quart; les Polonais compter 97 pour 100 des leurs atteints de dysenterie; les deux tiers des Bavarois, les deux cinquièmes des régiments de Davout sont tombés, se sont engouffrés dans des hôpitaux improvisés que le typhus commence à ravager, et, si ces malheureux sont réellement favorisés, comme le sont ceux de Witepsk après tant de plaintes, ils recevront « à trois heures de l'après-midi le bouillon qu'on devait leur distribuer à sept heures du matin (1) ».

A Smolensk, les médecins pratiquent les premières amputations nécessaires; mais, dès qu'il se trouve 6,000 blessés français ou russes, le service défaille. Larrey prétend qu'ils sont, la plupart, pansés sur le terrain à mesure que le combat les fournit; il fait lui-même un grand nombre d'opérations aux ambulances d'avant-garde — il est incontestable qu'il travaille autant que le moindre de ses chirurgiens — d'où l'on enlève les blessés « avec toute la célérité possible » pour les réunir dans quinze grands bâtiments convertis en hôpitaux. Il ajoute : « Ici, comme à Witepsk, nous fûmes en pénurie de toutes sortes de secours matériels. Je dus, comme dans un grand nombre d'autres circonstances, imaginer des moyens qui pussent suppléer à ceux qui manquaient; ainsi,

(1) L. G. F., *ibid.*, lettre de Poniatowski, 29 juillet; journal de Miller. — Fabry, *ibid.*, lettres de Larrey, 2 août; de Saint-Cyr, 2 août; de Caulaincourt, 5 et 10 août; manuscrit de Seiboltsdorf. — Larrey, de Chambray, de Suckow, de Ségur, Faure, Berthezène, *ibid.*

au lieu de linge à pansement que nous avions épuisé dès les premiers jours, en outre de celui des soldats blessés, je me servis du papier que nous trouvâmes aux Archives, dont le bâtiment fut destiné à un hôpital. Les parchemins servirent d'attelles et de draps fanons, l'étoupe et le coton de bouleau remplacèrent la charpie; le papier servit encore avantageusement à coucher les malades. » Et lorsque cette masse de blessés — il y en eut bientôt 10,000 — fut traitée, il fallut les nourrir et continuer les soins. Des médicaments trouvés parmi les restes de la ville furent d'un grand secours. « On envoya chercher dans la campagne des bestiaux et des subsistances » et l'on reçut enfin, des ambulances de réserve, du linge et de la charpie. Un mois après, les blessés guérissaient, mais il ne restait plus de vivres de toute nature, « à l'exception de la farine, dont on avait reçu quelques convois ». Un grand nombre de ceux qui étaient immobilisés en moururent. En quittant Smolensk, Larrey y laissa tous les officiers de santé de la réserve, plus cinq ambulances légères. Avec la dernière, il partit soigner les blessés de Valoutina (1).

En réalité, cela se passa plus mal que ne le dit Larrey. Pour les pansements, Lariboisière « dut délivrer de l'étoupe dont on garnit les caissons ». On se servit même « de foin ». L'odeur des blessés russes grillés dans la ville empestait. Le lendemain de la bataille, un major de la Garde découvrait 180 blessés dans un moulin à vent. Il se hâta d'aller prévenir l'administration. « Ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à l'ordonnateur chargé de ce service. Toutes ses démarches furent vaines pendant deux jours. » Ce n'est qu'en menaçant de s'adresser à l'Empereur qu'il fit se déranger le service de santé : il n'en restait plus que 18 ou 20 en vie, parmi les morts qui commençaient à se putréfier. Les services administratifs avaient reçu « des moyens aussi considérables en hommes et en chevaux que l'artillerie »; mais, tandis que celle-ci amenait à Smolensk près de 500 canons et de 2,500 voitures, ceux-là, faute de commandement, par négligence et par incapacité, laissèrent sur la route d'immenses moyens en linge à pansement, en médicaments; bref, restèrent inutiles (2).

A Valoutina « rien n'est préparé pour recevoir les blessés et tout

(1) Larrey, *ibid.*
(2) Gourgaud, Combes, Scheltens, Castellane, Berthezène, *ibid.*

ce dont on aurait besoin pour organiser une ambulance fait défaut ». Les rares chirurgiens des corps « s'estiment heureux lorsqu'ils peuvent mettre la main sur un peu de coton, de laine, même d'étoupe, dont ils se servent alors en guise de charpie. Faute d'eau, on ne peut pas même donner à boire aux malheureux blessés ». Afin de rejoindre Napoléon, Larrey, qui arrive après l'affaire, « accélère leur pansement ». Il laisse auprès d'eux sa sixième division d'ambulance et il part, ne conservant avec lui « que deux aides (1) ».

A Ghat, « pour suppléer aux officiers de santé qui lui manquent, Larrey sollicite un ordre du jour qui mette à sa disposition les chirurgiens des régiments, le chirurgien-major, un aide, un sous-aide exceptés pour les corps d'infanterie, le chirurgien-major, un sous-aide pour les corps de cavalerie. » Cette mesure lui procure 45 chirurgiens, aides ou sous-aides, ce qui, vu le nombre des régiments, démontre qu'il n'y en avait plus la moitié du chiffre réglementaire, d'ailleurs jamais atteint. Une prolongation de vingt-quatre heures de séjour « donne le temps à plusieurs caissons d'ambulance de rejoindre ». Il n'y en avait plus. Et la chute du service de santé oblige Napoléon d'écrire en France : « L'inexpérience des chirurgiens fait plus de mal à l'armée que les batteries ennemies... Nous avons besoin d'employés des hôpitaux et de 150 chirurgiens. L'institution des compagnies d'infirmiers a été complètement manquée. Dès qu'on leur a donné un fusil et des uniformes militaires, ils n'ont plus voulu servir dans les hôpitaux. Il fallait leur donner un chapeau rond, un frac, un bâton blanc, et tout au plus un sabre. Envoyez de l'intérieur des compagnies d'infirmiers s'il en existe encore (2) ».

Ainsi, au moment où va s'engager la plus violente bataille du dix-neuvième siècle, les médecins des corps sont réduits des deux tiers : les ambulances volantes sont immobilisées à soixante lieues; Larrey, le grand opérateur, n'a sous ses ordres que des aides qu'il ne connaît point et qui sont, en général, maladroits ou ignares, les corps ayant gardé les meilleurs; enfin, des immenses approvisionnements emportés, il se trouve « quelques caissons ». Encore, après le combat du 5, dont on panse les blessés durant la nuit,

(1) Larrey, de Suckow, *ibid.*
(2) *Corr.*, 19178. — Larrey, *ibid.*

faut-il pour eux aller chercher l'eau, « extrêmement rare, dans un ruisseau, à la barbe de l'ennemi »; faut-il se servir de quelques églises bâties en briques comme hôpitaux et immobiliser « une partie des officiers de santé » (1).

Larrey profite de la journée du 6 pour organiser au couvent de Koloskoï les éléments d'une ambulance générale, pour préparer les appareils à pansement, donner des instructions aux chirurgiens des corps et des divisions; enfin « pour mettre au fait du service les 36 chirurgiens » qu'il a pu rassembler (2).

Le 7, au matin, à peine Larrey a-t-il fait « les préparatifs essentiels que les blessés arrivent en foule » à l'ambulance de la grande redoute. C'est à lui qu'incombent « toutes les opérations difficiles »: et comme il est appelé auprès de Montbrun, qu'il panse à l'endroit même où il est tombé, puis auprès de Nansouty, de Lanabère, de Romeuf, on devine quel temps lui reste à consacrer aux blessés de l'ambulance. Là, successivement, il s'en présente 6,000. Le temps est très froid, nébuleux; un grand vent souffle; cela gêne les opérateurs. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on peut conserver durant la nuit une torche de cire allumée sous les yeux de Larrey, lequel « n'en a absolument besoin que pour faire la ligature des artères »; ses aides, moins habitués, dans l'obscurité coupent, tranchent, charcutent au hasard. Au bout de vingt-quatre heures, Larrey seul a pratiqué « environ 200 amputations, qui auraient eu l'issue la plus favorable si tous les blessés avaient eu de la paille pour se coucher, des couvertures et des subsistances ». Partout, en arrière de la ligne, d'autres blessés sont installés dans « des maisons à demi démolies, entièrement saccagées et dont les habitants se sont sauvés ». Elles en sont remplies. Les rares chirurgiens se hâtent de faire « la croix d'usage » à chaque trou de blessure, d'entailler les chairs, de couper, de désarticuler les membres. Et ils ont d'autant plus de travail qu'en général « les blessures sont graves parce qu'elles proviennent du feu de l'artillerie, que celles du feu de l'infanterie ont été reçues à bout portant ou du moins très près, et que les balles russes sont plus grosses que les françaises ». Peu à peu, les blessés sont transportés à l'abbaye de

(1) Larrey, *ibid.*
(2) Larrey, *ibid.*

Koloskoï et dans les villages d'alentour. Le 8e corps reste sur le champ de bataille pour les relever, et ils le sont « à peu près tous le soir et dans les jours qui suivent ». Les Russes le sont aussi, et bientôt il s'en trouve 30,000 des deux nations dans la région où la cavalerie et le séjour de l'armée ont déjà détruit « toute espèce de fourniture, où l'on ne peut qu'avec peine trouver la quantité de paille nécessaire pour les coucher les premiers soirs ». Afin d'achever le pansement des uns et des autres, Larrey doit rester là cinq jours, et il en périt un grand nombre « parce que le personnel des chirurgiens et infirmiers se trouve insuffisant ». De plus, il leur faut vivre. Les quelques « tablettes de bouillon » que possèdent les fortunés, le peu de pain et de farine qui restent sont vite consommés. « Un œuf se paye quatre francs; une livre de viande, six; trois livres de pain, quinze. » La plupart « sont réduits à la viande de cheval, aux pommes de terre et aux tronçons de choux, qui, avec la chair de cet animal, servent à faire de la soupe. Ce genre d'aliment ne tarde pas à s'épuiser. La charpie et le linge à pansement manquent partout. On aurait pu néanmoins, de quelques endroits où l'on avait trouvé des ressources, faire parvenir des objets de première nécessité. D'après les réclamations de Larrey, des ordres furent donnés; mais l'exécution de ces sortes de mesures dépend ordinairement de trop de monde pour ne pas éprouver de grandes difficultés. Les chirurgiens furent obligés de laver eux-mêmes ou de faire laver le linge qui avait servi au pansement, afin de le renouveler ». Dix jours après, « la plupart des blessés de l'ambulance de Kologha meurent faute de secours et de nourriture ». A la fin de septembre, un capitaine blessé qui s'en va vers Moscou voit sur le terrain « des centaines de chevaux atteints grièvement ou ayant les jambes cassées, qui paissent tranquillement; des soldats russes ayant les jambes amputées existent encore sur ce champ de carnage et subsistent des vivres trouvés dans les sacs des soldats morts ». Il en voit un, dont « la jambe fracturée est attachée avec des chiffons; la moitié de son corps est dans le ventre d'un cheval dont il dévore la chair comme un chien ». Tout ce qui peut marcher se traîne vers Moscou; cependant, au 15 octobre, on aperçoit toujours « quelques blessés russes qui rampent au bord de la route et qui vivent de ce que leur donnent les passants »; et, dans le couvent de Koloskoï, l'encombrement — ou la négligence — demeure

tel que « pour arriver au premier étage, il faut enjamber des hommes couchés sur chaque marche d'escalier (1) ».

Au delà, à Mojaïsk, où l'on transporte un grand nombre de blessés français, « gisent des membres amputés avec une telle hâte qu'on n'en a pas ôté les chaussures ». Les cours, les galetas en renferment des monceaux. Des blessés russes y agonisent sans secours : « Presque tous ces malheureux ont les membres mutilés, sont par conséquent hors d'état de faire aucune démarche pour se procurer des vivres. » A côté d'eux, les Français sont passés, sans y prendre garde; ils ont cherché du pain, bu du schnaps en telle quantité qu'un certain nombre « sont victimes de l'abus qu'ils en font, prédisposés aux effets pernicieux de cette liqueur par les privations et les fatigues excessives ». Trois et quatre jours après le passage de ceux-ci, le 12 septembre, Larrey distribue à ces invalides un peu de biscuit et d'eau-de-vie trouvés dans un magasin, et il laisse auprès d'eux — pour le service des Français, d'abord — « le peu d'officiers de santé qui lui restent (2) ».

A Moscou, les Russes « abandonnent sans soins » un grand nombre de blessés et de malades. Dans le plus bel hôpital, on rassemble les officiers français et quelques Russes; les autres malades sont entassés dans des hôpitaux anciens, « sous des voûtes rondes » et obscures. Ils meurent vite « dans ces lieux infects. Tous les matins, on charge des voitures de cadavres et l'on renverse ces charrettes dans des trous de vingt pieds de profondeur ». Avant le départ, on en évacue un millier sur Smolensk, mais il en reste près de 3.000. Le 19 octobre, Napoléon, pour transporter ceux qui peuvent supporter le voyage, exige que chaque voiture « en prenne un ou deux ». Il écrit que « toutes celles qui seront trouvées sans blessés seront brûlées »; mais, à peine hors de la ville, « quelques cantinières les jettent dans les fossés », les domestiques font de même, et, comme les généraux n'en ont point voulu, il en reste 1,200 auprès desquels Larrey laisse « trois divisions » d'officiers de santé, c'est-à-dire quelques-uns (3).

A Malo-Jaroslawetz, il tombe encore « près de 2,000 blessés que

(1) Larrey, Soltyk, François, de Chambray, de Suckow, Gourgaud, Combes, *ibid.*
(2) Larrey, Soltyk, Lejeune, *ibid.*
(3) *Corr.*, 19290. — Larrey, Soltyk, Gourgaud, de Dedem, Coignet, *ibid.*

l'on panse sur le champ de bataille et que l'on fait transporter à la suite de l'armée dans les voitures particulières amenées de Moscou ». De Mojaïsk, on évacue « tous les malades en état de marcher ou d'être transportés », et l'on fait de même pour ceux de Koloskoï. On conçoit ce que, dans la précipitation de la retraite, parmi la cohue des équipages, et en raison de l'égoïsme général, il en advient. A Dorogobouge, on n'emporte pas ceux qui ne peuvent plus avancer; Larrey prétend qu'on recueille pour eux de la farine et du pain; la chose semble difficile, alors que les soldats valides n'en peuvent découvrir pour eux-mêmes. A Smolensk, « à peine trouve-t-on quelque subsistance pour les malades et les blessés qui remplissent les hôpitaux ». Larrey opère ou fait opérer ceux auxquels cela est nécessaire, et laisse auprès d'eux « une cinquantaine de chirurgiens », ce qui semble beaucoup. « Les infirmiers restés dans la ville sont furieux contre les débris de la malheureuse armée et du travail que les morts leur imposent. » Au delà, c'est pis encore. « On voit des individus tomber roides morts dans les feux de bivouac. » Tous ceux qui s'en approchent pour s'y chauffer « sont frappés de gangrène dans les points où le froid a anéanti les propriétés vitales ». Sur ces hommes, « la peau et les muscles s'exfolient comme dans les statues de cire; les os restent à nu. » A Krasnoï, les 1,200 blessés, pour lesquels « on manque de tous les moyens de pansement », et dont le défaut de transports ne permet d'emmener qu'un très petit nombre, restent dans la neige. Ceux qui peuvent marcher, après un pansement sommaire, « sont pressés de partir ». A Doubrowna, quelques médecins, n'en pouvant plus, demeurent avec des malades. A la Bérézina, on opère plusieurs amputations, le long de la route, « sur des troncs d'arbre », et l'on voit l'un de ceux qui viennent d'en subir une se remettre à marcher en disant : « J'ai loin d'ici à Carcassonne. » Les autres sont abandonnés sans secours sur le terrain, et, parmi les restes de la Grande Armée qui gravit son calvaire, les seules et rares natures énergiques peuvent se maintenir debout. Les lymphatiques succombent; l'égoïsme le plus féroce se manifeste. A Bobr, les officiers de l'état-major de Berthier « délogent des blessés qui demandent qu'on les achève pour lui faire place ». Le maréchal survenant décide « qu'il se contentera d'une seule chambre » pendant que ses victimes gèlent dehors. A Osmiana, il

s'en arrête près d'un millier, avec quelques médecins. A Vilna, où se trouvent 16 hôpitaux, où sont des centaines d'administrateurs et de chirurgiens, les malades se plaignent d'être depuis longtemps « sans lit, sans paille même et presque abandonnés. Les cours, les corridors, les salles même sont pleins de cadavres entassés ». Les agonisants qui surviennent n'osent s'étendre auprès « des morts oubliés sur leur couche », et rentrent dans les maisons. Les rues sont encombrées de soldats tués par l'ivresse. Pour veiller sur ceux qui conservent une étincelle de vie, « on ne laisse que le nombre de médecins suffisant pour faire croire qu'on ne les a pas abandonnés ». Mais les Cosaques et les Russes n'y prennent garde : ils les « jettent par les fenêtres » pour loger leurs malades; ils font comme les juifs qui massacrent ceux restés chez eux ou qui les exposent au froid du dehors, en holocauste au vainqueur (1).

Dès l'arrivée en Prusse, les soldats qui ne se livrent pas au mouvement, même violent, et au bon vin, « sûrs spécifiques », sont la proie du typhus. Malgré la disparition de l'armée presque tout entière, à Noël, Kœnigsberg renferme 10,000 malades. Les hôpitaux en sont encombrés; « il y en a jusque dans les maisons ». Beaucoup, qui ne semblaient pas touchés, tombent dans les villages qui jalonnent la route, et, par suite de l'alimentation meilleure, du repos dans les maisons chaudes, « la plupart de ceux qui ont heureusement résisté aux effets du froid et de la faim sont atteints presque tout à coup de la fièvre de congélation. Cette maladie, lorsqu'elle est parvenue au troisième degré, devient contagieuse, surtout si elle a pour complément des affections gangreneuses aux extrémités ». Les fuyards la répandent par toute l'Allemagne du Nord. A Dantzig, il meurt 50 hommes par jour et, à la fin de février 1813, 130. Au 5 mars, il y a eu 6,000 morts; il s'y trouve 18,000 malades et l'on n'a « point de paille pour les coucher ». A la fin de mars, il en mourra plus de 200 par jour; Rapp y interdit les funérailles. A Leipzig, « le typhus a fait bientôt des ravages épouvantables dans la ville ». Les garnisons des places, entre l'Elbe et la Vistule, avant que de subir le siège, en sont réduites de moitié. La façon dont les médecins prussiens soi-

(1) Larrey, Soltyk, Brandt, de Rochechouart, de Suckow, L. Montigny, François, Bourgogne, Lejeune, de Ségur, Godart, Berthezène, *ibid.*

gnent les malades abandonnés « laisse à croire qu'ils veulent en mettre hors d'état de servir le plus possible ». Les villes ouvertes craignent à l'égal de la peste le séjour des débris français — ce qui n'empêche Napoléon d'écrire : « Le général Dumas a passé des marchés par lesquels il paye 3 francs par soldat aux hôpitaux... Il est impossible d'accoutumer les habitants de la Prusse à de pareilles aubaines » (1).

De cette armée que l'Allemagne avait vue passer l'année d'avant, resplendissante; de cette armée qui, remontant le cours des invasions barbares, s'en allait orgueilleuse des molles régions de l'Ouest vers l'est âpre et glacial, vers l'Asie mystérieuse où les conquérants se divinisent et peut-être vers l'Inde magique, il ne revient que des débris vacillants, des spectres emmaillotés de loques, des fantômes sublimes et ridicules dont le nez encroûté « s'enlève comme un faux nez de carton » (2), et dont les mains se décomposent et tombent telles que des fruits trop mûrs.

Selon les rapports médicaux, « presque tous les Allemands ont péri de bonne heure ». Des Hollandais du 3e régiment des grenadiers de la Garde — des superbes grenadiers rouges — partis à 1,787 hommes, il n'en reste que 36 après Krasnoï. Des deux régiments de carabiniers, composés avec le plus grand soin, il ne subsiste à Marienwerder que 35 officiers, 45 sous-officiers et soldats et, de toute la Garde, peut-être 1,200 hommes sur 25,000. Du 4e d'infanterie, complété à 3,000, il en reste 30, dont 14 officiers; du 3e corps, il ne s'en rassemble que 120 sur la Vistule, et Fezenzac estime à 410,000 hommes les pertes de la campagne (3).

Dans cette hécatombe, il faut faire la part du froid, la part de la faim; en face, il faut aussi considérer la mortalité des Russes parmi lesquels l'accoutumance au climat devrait sauvegarder plus d'hommes que n'en détruit la barbarie. Cependant, malgré les mouvements exigés par la guerre, n'aurait-on pu diminuer ces pertes? Et lorsqu'on voit, un mois après le passage du Niémen, à Witepsk, « les malades rester sans secours dans les hôpitaux,

(1) *Corr.*, 19586. — Larrey, Gross, Rapp, Berthezène, Clausewitz, L. Montigny, Biot, Fezenzac, *ibid.*
(2) Dupuy, *ibid.*
(3) Larrey, Berthezène, Fezenzac, Pion des Loches, *ibid.* — Masson, *Cavaliers de Napoléon.*

parce que les convois d'ambulance et de médicaments manquent de chevaux (1) », est-ce là une faute de l'Empereur?

Ce dernier, en 1811, a créé un matériel médical. Mais ce sont des chevaux, requis au hasard et à la dernière heure, qui l'attellent; ce sont des soldats du train, les plus médiocres recrues, qui le conduisent, et ce sont des non-combattants sans autorité, sans prestige, qui le commandent. Placés à la queue des colonnes, par suite des embarras de la route, par suite de l'habitude à se débrouiller que possède le train d'artillerie, ils sont vite mis à la queue des convois, et comme ils n'ont ni chevaux de supplément, ni matériel de rechange, ni vouloir intense d'arriver, ils laissent des caissons à chaque bivouac, ils s'enlizent dans chaque bourbier.

Pour amener ce matériel, il faudrait des hommes résolus, d'une patience infatigable, d'une énergie constante. Il en faudrait comme en possède l'artillerie, qui choisit parmi toute la conscription et qui les instruit à réparer ses voitures; il faudrait des hommes que maintienne l'esprit de corps, qu'aiguillonnent des cadres nombreux, que stimule l'espoir d'avancement. Or, pour ce service, c'est le rebut de la conscription qu'on prélève; aucun esprit de corps ne l'anime; l'avancement y est capricieux ou nul; les infirmiers malingres s'alitent avant les malades qu'ils doivent soigner; les centeniers qui les dirigent sont quelconques, n'ont de romain que le nom, et, jugeant la guerre délicate, s'immobilisent auprès du premier hôpital venu; enfin les médecins, qui marchent, sont assujettis à des administrateurs qui ne marchent pas, qui ne savent rien faire marcher, et qui se plaignent de les voir accourir auprès des blessés au lieu de rester liés à des caissons immobilisés à l'arrière et inutiles.

D'ailleurs, ces officiers de santé, dont quelques-uns sont éminents et dont les chefs, depuis vingt ans, parcourent l'Europe, ont été en grand nombre recrutés pour l'expédition. Ce sont des étudiants pauvres qui reculent devant le prix d'un remplaçant et qui craignent les périls de la guerre. Inemployés au début, ils franchissent à peine le Niémen, ils dépassent à peine Vilna, s'ils ne sont entraînés par l'amplitude de l'aventure. A partir de Smolensk, il n'y en a plus. Larrey, pour en composer une équipe, doit enlever aux régiments une partie des leurs, et parmi ceux-ci bien peu lui sont

(1) Fezenzac, *ibid.*

utiles. C'est avec ce nombre infime de médecins, sans infirmiers, sans linge et sans remèdes, qu'il doit se pencher sur les 25,000 blessés français de la Moskowa, auxquels s'ajoutent peut-être autant de Russes dans les trois jours qui suivent — en dehors des soins spéciaux qu'exigent quarante-sept généraux, plus une infinité d'officiers supérieurs. Dans ces conditions, est-il possible que le service chirurgical s'accomplisse; est-il possible qu'une opération, même exécutée par le plus habile, le plus délicat des praticiens, ne soit fort hasardeuse; qu'une effroyable pourriture ne gangrène les membres atteints et que chaque blessé, par contamination, n'ait à supporter l'assaut de plusieurs maladies par delà sa blessure? On comprend quelle mortalité dérive d'un service si mal assuré.

Pourquoi l'est-il aussi peu? C'est que tous les administrateurs, c'est que Napoléon lui-même comptent sur la réquisition des médecins russes, comme ils se sont déjà servis des médecins allemands, humains et bénévoles, ou des médecins espagnols, rancuneux et cruels. C'est qu'ils ont cru que les cadres médicaux suivraient incessamment la partie active de l'armée et ne subiraient que l'usure normale de la guerre, tandis que les habitants ont fait le vide devant eux, et les médecins, plus fortunés ou plus instruits, les premiers. C'est qu'ils ont cru que l'immense matériel accumulé servirait, dès l'entrée en campagne, à la suite d'une bataille foudroyante et décisive, et qu'on n'aurait pas à lui demander de rouler durant des centaines de lieues, sur des routes médiocres, par des plaines dévastées et solitaires.

Et comme chacun des puissants construisit l'avenir selon son rêve, prévit après Eylau un ennemi facile, et parmi les ruines de Moscou, auprès des grands poêles russes, un hiver chaud, rien ne servit à son heure. Pendant que les pasteurs d'hommes hésitaient, s'attardaient, reculaient, fuyaient, un immense troupeau d'humbles disparut.

VI

Tandis que le typhus s'attaque aux premières cohortes, qu'il fait, parmi les restes de l'armée, des progrès effrayants qui

« troublent le prince Eugène »; tandis que de légers combats donnent quelques centaines de blessés « qu'il est impossible de panser sur le champ de bataille » et qu'il faut transporter à Magdebourg, ville peu éloignée, les conscrits abandonnent les dépôts « encombrés d'hommes hors de service », reforment sur le Mein une armée nouvelle où l'on voit des régiments de 4,000 soldats « sans chirurgiens », où tous les corps « en manquent tout à fait et n'ont pas de chevaux de bât pour les ambulances », où les rares médecins qui survivent sont subordonnés à des administrateurs, depuis la Bérézina, « hémiplégiques » (1).

Une ambulance à dos de mulet est accordée à chaque bataillon; mais les médecins ne rejoignent pas, qui doivent s'en servir. C'est dans de telles conditions qu'après un combat à Mersebourg, qui fournit 600 blessés, l'armée se présente à Lutzen. Le soir de la bataille, on ramasse Français et Prussiens. Lutzen « presque tout entier est converti en ambulance ». Larrey est si mal secondé qu'il doit travailler deux jours et deux nuits, « faire presque toutes les opérations difficiles ». Ensuite il rejoint l'armée, laissant auprès des malades quelques chirurgiens auxquels il donne des instructions qu'ils sont, vraisemblablement, incapables de suivre (2).

A Dresde, les hôpitaux sont encombrés de Prussiens et de Russes. « Toutes les opérations que leurs plaies exigent ont été pratiquées, mais ceux qui les ont subies paraissent endurer des tortures intolérables. Tous les amputés, sans nulle exception, meurent, les uns plus tôt, les autres plus tard » ; et comme un grand nombre d'autres blessés demandent l'amputation, Larrey la leur fait à sa manière. La bataille de Bautzen en donne une dizaine de mille auprès desquels les médecins ne s'attardent guère. Le lendemain, il s'en fait des centaines au delà. Quelques jours après, Larrey repasse par Bautzen. « La région étant complètement dégarnie de chevaux », par réquisition autant que « par humanité » les habitants ont transporté à Dresde, distant de quinze lieues, les deux tiers des blessés, « en employant une espèce de brouette fort commode et très en usage dans le pays. Le chemin étant toujours en pente, leur marche n'éprouve aucun obstacle. On en voit jusqu'à cent ou cent cinquante filer les unes à la suite des autres ». Mais, pour les amputés, cela

(1) *Corr.*, 19635. — Larrey, Marmont, de Suckow, *ibid.*
(2) Larrey, Gross, Vionnet, *ibid.*

n'est d'aucun secours. Le tétanos les saisit. Tous ceux qui en sont atteints meurent, sauf un (1).

Frappé de ce manque de transports, Napoléon voudrait former un bataillon d'ambulances à douze compagnies et six cents voitures. Ces voitures seraient destinées « à retirer les blessés du champ de bataille », ceux qui ne peuvent marcher du moins et, au lieu des lourds approvisionnements prévus en 1811, elles n'auraient comme moyens, que l'équivalent de l'ambulance à dos de mulet. Mais il n'a guère le temps de mûrir cette organisation. Auprès de lui, Dresde offre l'aspect d'un hôpital. « On voit, dans les rues encombrées d'ordures, de longues files de blessés couchés par terre et poussant des cris lamentables. On fait des amputations sur les places publiques. Dans quelques hôpitaux, on aperçoit des tas de doigts et d'autres membres, avec lesquels les enfants jouent. » Et, par toute la Saxe, « les hôpitaux se trouvent dans le dénuement le plus cruel ; ils manquent de bouillon, de médicaments, même de paille ; aussi ne sont-ils que des charniers (2) ».

Pendant l'armistice, Napoléon ayant été satisfait du service des ambulances légères, « quoique très incomplètes », forme un conseil pour l'examen d'un projet de loi relatif aux chirurgiens militaires, lesquels doivent former un corps « à l'instar de celui du génie ». Il veut les libérer de l'administration — ce qu'ils demandent depuis longtemps — augmenter leur responsabilité que le chiffre des morts accuse. Par suite de la belle saison, « les accès de tétanos et les affections gangreneuses disparaissent rapidement ». Les blessés semblent mieux soignés. Toutefois à Dresde même, le 11 juin, des hôpitaux ne reçoivent pas même « de distribution régulière de pain, n'ont pas de vivres et pas de charpie ». De plus, le typhus puis la dysenterie envahissent l'armée. Afin de limiter la seconde, on ordonne de distribuer, du 20 juin au 20 septembre, une once de riz par homme, « moins comme nourriture que comme remède ». Les galeux — la presque unanimité des conscrits bretons le sont — soignés guérissent en partie. De nombreux cas de folie se manifestent dans un camp près de Dresde. En Lusace, « des fièvres pernicieuses singulières emportent plus de quatre cents hommes en deux mois ». Toutefois une portion des 35,000 malades qu'hospita-

(1) Odeleben, Larrey, *ibid.*
(2) *Corr.*, 20050. — Odeleben, Berthezène, *ibid.*

lisait la Saxe au 1er juillet rentre dans le rang. D'après Larrey, il y revient plus de 10,000 blessés guéris ; 4,000 autres « jugés dans le cas d'invalidité relative sont ou seront employés dans le train d'artillerie, le train des équipages ou les bataillons d'ambulance » ; enfin plus de 6,000 restent « invalides absolus » (1).

Lorsque les hostilités reprennent, les convalescents, ou ceux « qui pourront l'être dans peu », sont mis en garnison dans les forteresses. En Lusace, un combat fournit « 800 blessés de toute classe ». Ce n'est pas sans difficulté que Larrey peut leur procurer les premiers secours, « le matériel des ambulances n'ayant pu suivre les mouvements rapides de l'armée ». Cependant, comme « il porte toujours avec lui les instruments nécessaires aux grandes opérations, il pratique toutes celles qui sont urgentes. Les habitants de Lœvenbourg s'empressent de lui apporter le linge et l'étoupe fine dont ils ont besoin pour faire les pansements ». A Dresde, les blessés de la bataille sont soignés à mesure qu'ils arrivent « dans les hôpitaux de la ville », Français et Autrichiens, indistinctement. Cela dure plusieurs jours, pendant lesquels ces malheureux restent sur le terrain, sous les averses et dans la boue. Evacués trois semaines après, ainsi qu'une quantité de malades produits par la typhoïde et par la dysenterie, qui « sévissent fortement », des partisans les inquiètent en chemin, les obligent à de longues stations en des villages dénués de tout. A Leipzig, on les reçoit « sur la place du marché, dans une grande baraque en planches recouverte de toile » où ils sont côte à côte avec ceux qu'on ramasse dans les rues et où ils demeurent jusqu'à ce qu'un hôpital leur soit affecté (2).

Au moment où commence le recul de l'armée, Larrey laisse des chirurgiens « pour assurer le service des 6,000 malades qui restent dans les hôpitaux de Dresde ». Vraisemblablement, ils s'en soucieront peu. Bientôt on y verra mourir 2 ou 300 hommes par semaine ; on verra les convalescents, privés de vivres et de remèdes « mendier dans les rues », et « souvent les employés militaires y laisseront enterrer des agonisants encore vivants ». Par ailleurs, les malades s'accumulent. A Leipzig, le 14 octobre, pour les loger,

(1) *Corr.*, 20112, 20137, 20142, 20219. — Larrey, Percy, Fantin des Odoards, Vionnet, de Dedem, *ibid.* — Stendhal, *Correspondance*.
(2) *Corr.*, 20377. — Gross, Larrey, *ibid.*

on réquisitionne « six maisons particulières et deux hangars ». Ils y sont à l'abri. sans lits et presque sans couvertures. Le 15, Larrey « fait préparer d'autres locaux propres à recevoir les blessés de la bataille qu'il prévoit inévitable » et il passe le reste de la nuit à réunir les appareils nécessaires aux premiers pansements. Le 16, il trouve des blessés sur le terrain : un sur six est atteint par l'artillerie. « exige une opération majeure » ; il les ampute « souvent sous le canon ennemi ». et plusieurs d'entre ceux-ci. « immédiatement évacués sur la France y arrivent sans s'arrêter. Quelques-uns font le trajet à pied ». Durant la nuit. on emporte des blessés à Leipzig : « Les habitants leur prodiguent tous les secours en leur pouvoir. » Larrey passe la journée du 17 et la nuit suivante, « pour achever le pansement des blessés et leur évacuation ». La bataille du 18 en fournit une quantité « dont on ne peut déterminer au juste le nombre ». Une partie de ceux de la Garde « sont voiturés dans les caissons de l'administration et transportés dans la ville ». Peu à peu les rues s'emplissent. « encombrées par ceux qu'on apporte sur des brancards ». Mais un grand nombre demeure sur le terrain. Et comme, par suite de la rupture des ponts « tout le matériel des ambulances sans exception « reste à Leipzig, en même temps que les malades et les blessés des deux batailles sont abandonnés aux coalisés. l'armée en déroute n'a plus aucun moyen sanitaire à sa disposition. A Hanau, les derniers médecins se jugent satisfaits « de trouver dans les sacs des blessés assez de linge pour les premiers pansements » et la plupart de ces malheureux gisent oubliés. Sur le Rhin, les corps se trouvent presque aussi réduits qu'au retour de Russie. Des régiments de cavalerie ont 60 hommes après en avoir compté 600, et ces débris, au lieu de servir, s'entassent dans les hôpitaux (1).

Là, sur les frontières de France. on les néglige, on les abandonne. Rares sont les chefs de corps qui, de leur propre mouvement, « s'éloignent des lieux infectés ». Rares sont ceux qui. comme Curély, n'ont qu'une centaine de malades et près de 500 cavaliers, qui s'assurent tous les jours que les leurs. en plus de leur traitement, reçoivent « une bouteille de vin, du pain blanc, du beurre, des pruneaux, une bonne soupe et du bouillon » et qui, par leur initia-

(1) Larrey, Fantin des Odoards, Odeleben, Gross, Saint-Chamans, Masson, *ibid.*

tive et par leur zèle, obligent les médecins du pays à soigner effectivement leurs soldats. A Dusseldorf, Beugnot demande 500 de ces malades « pour n'en avoir que 1.000, mais le premier convoi dont il est menacé doit en contenir 1.600. On ne lui fournit à l'avance ni mobilier ni pharmacie; on lui expédie des hommes mourants et des officiers de santé ». Par bonheur, auprès de Beugnot indifférent se trouve un chirurgien allemand, Aber. Celui-ci demande qu'on « le débarrasse de ce tas de gens inutiles qu'on appelle chez les Français officiers de santé » et il l'obtient. Malades « de la nourriture qu'ils ont prise et de leur entassement dans des hôpitaux horripilants », ces malheureux sont isolés par lui, « dans un jardin et dans un château ». Il leur donne « pour tout remède, du bouillon et du vin » ; et il en sauve un grand nombre, car la mortalité « n'approche pas de celle des hôpitaux fermés de Mayence, de Cologne et de Wesel » (1).

C'est, en effet, dans les pays rhénans, une débâcle médicale sans précédent. De Mayence à Sarrebrück, Larrey voit « tous les dépôts d'ambulance en très mauvais état ». Courant la poste, il doit passer « une partie des nuits à faire enlever ou à enlever lui-même les cadavres enfouis depuis plusieurs jours sous la paille pourrie où gisent encore un certain nombre d'individus vivants, à enterrer les morts et à sanifier les locaux qui les recèlent. Les habitants d'au delà de la Sarre ne paraissent plus devoir fournir aux besoins des ambulances. A Landstuhl, ils laissent dans l'église, au milieu de leur ville, vingt-cinq individus morts depuis plusieurs jours; rien ne peut les déterminer à les retirer de cet asile pour les faire inhumer ». Bientôt, par suite de l'encombrement des hôpitaux et du manque de soins, le typhus atteint les malades de Mayence; puis, dans l'armée démoralisée, il s'étend avec une extraordinaire rapidité. Les typhiques sont accumulés dans les couvents, dans les églises. « Au milieu de leurs transports effrayants, ils nomment leurs parents, leurs bestiaux », et, pour les enterrer, il faut « prendre des forçats pour les charger dans de grandes charrettes et les corder comme des voitures de foin ». Les forçats se refusent à cette tâche; on menace de les mitrailler : ils l'exécutent. Le préfet, Jean Bon Saint-André, qui se prodigue, y succombe. A

(1) Beugnot, Petiet, Curély, *ibid.*

la fin de novembre, quoique les effectifs soient réduits à l'extrême, « le nombre des malades va toujours en augmentant ». Dans un seul bâtiment de la Douane, converti en hôpital, il meurt jusqu'à trois cents hommes en un jour : « La terreur est parmi les médecins et les employés des hôpitaux. » Bientôt 14.000 soldats y sont morts et autant d'habitants. En un mois, le 6e corps tombe de 9,600 hommes à 5,160. Les cimetières du pays rhénan « sont comme labourés ». Et quoique les hôpitaux de Lorraine soient dans un meilleur état, l'épidémie s'y répand. Elle sévit à Metz « avec une grande violence »; elle passe en Alsace; elle atteint jusqu'à la Bourgogne, où l'on évacue des malades (1).

Il n'est pas de morts que dans l'Est ou sur le Rhin. A Hambourg, le 1er novembre, Davout en a 8,000; ses alliés les Danois, le tiers des leurs. A la fin de janvier, il y meurt soixante hommes par jour. En février, il s'y trouve 17.000 malades; 1.500 succombent; 950 en mars; 350 en avril. Grâce aux soins que prend Davout, à la fin de mai la garnison, qui n'a plus que 5.000 malades, compte encore 31.000 soldats valides. A Wittenberg, à Magdebourg, il en meurt bien davantage à proportion, et plus encore à Torgau où il en décède 13.000, à Dresde où il en disparaît des milliers, « usés prématurément par les fatigues et par leur jeunesse » (2).

Durant la campagne de France, les blessés et les malades sont abandonnés à la charité publique. On les accumule dans les hospices, dans les églises, au gré des circonstances. On les évacue sur Paris, où l'Empereur « n'approuve pas qu'on en mette plus de 12,000 », un pareil nombre devant être réparti entre les villes voisines et jusqu'en Normandie. Un grand nombre ont le typhus. La capitale les accueille mal. Napoléon doit écrire : « Je suis instruit que des blessés, des malades, errent dans Paris sans asile. » Ils arrivent « sur des charrettes garnies de paille et quelquefois conduites par des femmes, tous à peine vêtus », et, s'appuyant sur leurs sabres ou leurs fusils, enveloppés « de vestiges d'uniformes », ils traînent sur les boulevards. A l'armée, le service est presque nul. Les troupes du corps de cavalerie de Pajol, à Montereau, « n'ont pas un seul médecin avec elles ». A Craonne, Larrey pratique quatre-vingt-dix amputations, et il trouve à l'ambulance de la

(1) Marmont, Noel, Coignet, Girod, Larrey, Castellane, *ibid.*
(2) Davout, *Défense de Hambourg.* — Frisenberg, Fezenzac, *ibid.*

première ligne plus de deux cents blessés, presque tous mutilés par le canon, « oubliés dans la cour » de la ferme d'Hurbise : « On les aperçoit à peine; les uns sont cachés dans le fumier, les autres couverts de neige. » Après l'attaque de Laon, les blessés sont abandonnés sur le terrain. Durant la bataille de Paris, nul ne les panse. Le général Pelleport est transporté dans la ville, « sur un brancard, par deux sapeurs. Personne ne veut le recevoir ». Un épicier lui donne un verre d'eau. Des gens du peuple, « Parisiens du faubourg, enfoncent la porte d'un hôtel et l'introduisent dans un salon bourgeois. » Et ce qui se passe en France se répète en Italie. « A Parme comme à Plaisance, les hôpitaux sont mal entretenus. Les administrateurs volent d'une manière infâme : au lieu de quinquina, on donne aux fiévreux de la sciure de bois (1). »

Jamais bons soins n'eussent été plus nécessaires qu'aux conscrits de 1813. Jamais, en des masses aussi jeunes, il n'y eut un aussi brusque changement de vie, cela au milieu d'un pays déjà frôlé par les épidémies, déjà ravagé par la guerre, et dans une saison morbide. Or ces soins ne sont préparés que sur le papier, qui souffre tout, et par un vain simulacre de service : ils n'existent point dans la réalité, et, si les Saxons n'eussent été humains, on se demande quel eût été le sort des blessés de Lutzen et de Bautzen, enthousiastes et frêles.

Ce n'est qu'à l'armistice que l'Empereur, dont les jeunes recrues fondent incessamment sous la main, essaye de donner corps à l'organisation médicale et d'en faire un service passable. Mais les soldats qui marchent, qui tirent, lui viennent trop à regret et lui sont trop nécessaires pour qu'il ne les utilise point dans le rang; et c'est avec les infirmes équivoques des premières batailles, avec ceux qui ont perdu quelques doigts dans le combat par le feu de l'ennemi, par la maladresse de leurs voisins ou par leur volonté, avec ceux qui se sont troué, brisé la main en la plaçant au bout du canon de leur arme ou qui se sont fusillé le bras gauche par réciproque service qu'il compose ses compagnies d'ambulanciers et d'infirmiers. On devine avec quel zèle ceux-ci ramassent les blessés ; avec quelle sollicitude ils les soignent, avec quelle maladresse ils

(1) *Corr.*, 21270, 21461. — LARREY, BIOT, PASQUIER, DE DEDEM, PELLEPORT, *ibid.* — VÉRON, *Mémoires.*

les pansent. Aussitôt qu'ils sont hors de la vue de leurs chefs, que nul ne les talonne, les voitures d'ambulance s'arrêtent et se reposent; les chevaux délaissés crèvent d'inanition; les malades sont oubliés; et ces chefs sont rares ne possèdent qu'une autorité douteuse et ne montrent qu'une ardeur médiocre; par suite, les ambulances sont toujours à l'arrière et les hôpitaux deviennent des charniers.

Ceux-ci sont de plus en plus terribles, navrants, à mesure qu'on s'approche du Rhin, qu'ils sont dans des places où tous les moyens sont épuisés. Là le jeune soldat, au lieu de se revivifier en touchant le sol gaulois, se laisse aller dans sa courbature, s'abandonne au typhus tel qu'à une inéluctable fatalité. Presque personne n'essaye de réagir, ni de le secourir tant est grande la débâcle des forces morales dans la France épuisée d'hommes et rongée d'égoïsme, et il s'éteint lentement, inconsciemment, comme il s'endormirait, plutôt qu'il ne meurt. Dans les hôpitaux sans médecins où les cadavres s'accumulent, il ne reste plus, pour indiquer son départ, que les immuables scribes bien au chaud et copieusement nourris, qui de leurs écritures aux courbes élégantes, aux grands traits de plume imaginatifs, emplissent ces feuilles de décès que recèlent maintenant les archives de nos départements et qui, par épais paquets, répètent les noms des villes sépulcrales du Rhin.

VII

Mal soignés avant la Révolution, les soldats malades le sont moins encore pendant et après. Aux hôpitaux de la Convention et du Directoire, où le militaire meurt par dizaines de milliers, succèdent les hôpitaux de l'Empire où il meurt par centaines de milliers. Cependant Napoléon, par nature, n'est pas inhumain; à certains moments, il s'apitoie sur les douleurs des blessés; son âme d'artiste, tantôt se penche consolante vers un agonisant, tantôt admire et note les effets de sang sur la neige d'Eylau. Mais, plus

que quiconque, il possède l'individualisme forcené des Jacobins. Il subordonne le sort des Français au développement de son individu. Or celui-ci travaille dans le sublime, à grand renfort de chair humaine. Et comme il ne peut, malgré ses efforts, organiser à son gré ses moyens d'action, sa puissance offensive et destructrice, il ne s'attarde point aux moyens de conservation. Il lésine dans le service médical. En campagne, il ne se soucie guère plus d'un homme qui tombe que d'un fruit vidé, et s'il semble s'en occuper, c'est autant par crainte des journaux anglais, qui étalent les horreurs de ses ambulances, que pour sauver des infirmes ou des invalides, qui l'embarrassent.

Par économie, et malgré l'expérience, ses médecins font le travail qu'ils opéraient sous l'ancien régime pacifique : ils desservent les régiments et les hôpitaux. En campagne, ces médecins s'immobilisent vite, manquent le jour d'une bataille décisive alors que leurs services sont immédiatement nécessaires et sont le plus apparents. Il en résulte que les malades ou les blessés sont livrés à des médecins étrangers et que la même pénurie de chirurgiens se manifeste à Essling et à Smolensk qu'à Pultusk et à Austerlitz.

De plus, ces médecins, qui devraient former un corps savant, ne sont nullement préparés à leur métier; ils n'ont acquis ni science dans les facultés ni discipline dans les écoles. Lacuée les recrute lorsqu'ils sont à peine des étudiants, et dans un métier qui leur laisse une grande liberté, où ils ont à la fois table mise et clientèle assurée, il s'en trouve bien peu qui cherchent à apprendre, qui désirent faire mieux que distribuer l'émétique ou trancher les membres à tort et à travers. D'ailleurs, quelle récompense auraient-ils en dehors de leur conscience satisfaite, puisqu'ils ne sont pas organisés, puisque leur avancement reste capricieux, qu'on ne tient guère compte de leurs services et qu'on ne leur assure pas de retraite?

Cependant, à leur tête, il se trouve des hommes remarquables, Desgenettes, Percy, Larrey. Ce dernier surtout, dans sa partie, convient au maître. Durant les guerres anciennes, les médecins hésitaient, tergiversaient; « aucun amputé n'en réchappait », mais nombre de blessés conservaient leurs membres. Larrey, lui, ampute sur-le-champ, coupe au delà de la région où s'étend la blessure, dans les parties encore saines, et, par là, prétend avoir

sauvé les trois quarts des amputés. Dans la presse des batailles, ce procédé évite l'étude longue et minutieuse des plaies, la recherche des projectiles, l'extraction des esquilles et jusqu'à la complication des instruments. Une caisse à amputations uniforme, un opérateur audacieux, un mode de pansement identique que des aides exécutent « en un tour de main (1) » et auquel on ne doit plus toucher, jusqu'à complète guérison, sinon pour absorber les liquides suppurés, voilà de quoi épargner le temps, le savoir, les soins; de quoi suffire à la masse de plus en plus dense des malheureux dont les balles ont fracassé les bras, dont les boulets ont broyé les jambes.

Mais autour de ce maître que les puissants accaparent et derrière les quelques chirurgiens qui imitent ses pratiques, erre la foule des officiers de santé qui tranche sans savoir et qui soigne par ouï-dire. C'est à leur négligence qu'on abandonne les amputés: c'est à leur ignorance qu'on livre les blessés ordinaires et les malades. Et ces amputés sont légion, ces blessés et ces malades, une cohue. Les praticiens les plus actifs auraient peine à s'y reconnaître, et, dans la pénurie des moyens, les plus savants presque impossibilité d'assurer leur guérison. Que peuvent alors des apothicaires nonchalants et nuls, privés d'autorité parce qu'ils manquent de science, d'estime parce qu'ils sont dénués de courage, et qui ne savent pas forcer les dévouements parce qu'ils n'ont ni le goût du métier ni la passion du sacrifice (2)? Ils sont devenus officiers de santé pour échapper au fusil et au havresac; à peine la guerre est-elle ouverte qu'ils essayent d'éviter les coups. Ils s'attachent, ils se cramponnent aux premiers hôpitaux créés; ils s'arrêtent auprès des premiers éclopés; ils s'immobilisent autour des premiers blessés. Ils n'ont pas ce désir d'aller en avant qui enflamme l'armée et que l'émulation, l'ambition attisent chaque jour. Mais, en vérité, ils en donnent au gouvernement pour son argent, car celui-ci ne les paye pas plus qu'il ne solde les officiers, car nul ne rapporte leur courage, lorsqu'il se manifeste, ni leur dévouement, lorsqu'il se produit. Et à cette époque d'égoïsme féroce, où l'avancement et les récompenses exaltent toutes les

(1) Larrey, *Clinique chirurgicale.*
(2) Les *Mémoires d'un apothicaire sur la guerre d'Espagne* montrent à nu ce caractère général.

forces vives des soldats, ils sont dépourvus de croix, de titres et privés de la gloire que répandent par le monde les bulletins mensongers.

Aussi n'est-ce point à eux-mêmes qu'il faut reprocher leur médiocrité générale, mais au système de l'empire qui les emploie avec de si minces connaissances spéciales, qui les subordonne à une administration incapable et tarée et qui les laisse végéter sous des apparences ternes alors que chacun se pousse, se chamarre et s'enrichit. Et c'est à ce système qu'il faut demander compte des centaines de milliers d'hommes relevés tardivement des champs de bataille; des millions d'hommes morts délaissés par des infirmiers étrangers ou par des infirmiers infirmes; des fièvres, des épidémies, des gangrènes qui s'acharnent sur les armées immenses et qui justifient presque la boutade de Kléber au sujet de Bonaparte : « Général à 6,000 hommes par jour! »

CHAPITRE VI

LES PRISONNIERS

Le sort des prisonniers durant la Révolution.

I. — Les prisonniers sous le Consulat. — Le pouvoir, en apparence, s'humanise. — Les Autrichiens pris et non libérés à la paix de Presbourg. — Ils restent dans l'Allemagne du Sud jusqu'en septembre 1806. — Napoléon essaye de les embaucher.

II. — Les prisonniers prussiens. — Les sauf-conduits des officiers. — Napoléon offre des Prussiens à ses alliés. Il fait travailler les autres ou les incorpore de force. — Les Russes, traités avec faveur aprés Tilsitt, chez eux gardent des Français. — Les prisonniers prussiens opprimés, transformés en pionniers.

III. — L'Empereur essaye d'incorporer les Espagnols et les Portugais. — Les capitulés de Baylen en Andalousie. — Les pontons de Cadix. — Les prisonniers français en Espagne. — Cabrera. — Les défenseurs de Saragosse soumis aux travaux forcés dans les marécages. — Les duretés de Napoléon. — La pitié des populations françaises. — Walcheren égale Cabrera.

IV. — Les prisonniers autrichiens peu nombreux en 1809. — Les Autrichiens séduisent les Français prisonniers. — L'inhumanité s'accroît en Europe.

V. — Les Russes prisonniers en 1812. — Les cartels d'échange proposés par Napoléon. — Rudesse des Cosaques. — Une partie des survivants de la campagne, de gré ou de force, reste en Russie.

VI. — En 1813, Napoléon garde jalousement les cadres ennemis qu'il prend. — Les Français en Transylvanie. — Les prisonniers faits à Leipzig. — En 1814.

VII. — La guerre contre l'Angleterre. Saisie des bâtiments français, internement des voyageurs anglais. — Napoléon interdit tout échange, puis l'offre en 1811. — Les Anglais en France. — Les Français en Angleterre, à Malte, en Espagne. — Les cautionnements. — Les pontons. — Les prisons. — Le gouvernement anglais cultive la phtisie.

VIII. — Conclusions. — Les soldats cessent d'être mercenaires, et pourtant sont plus mal traités. — Napoléon, tyran moyen âgeux et corse, accroît les maux de la guerre. — Haines entre les nations issues de l'inhumanité des gouvernants.

Au dix-huitième siècle, les prisonniers étaient nourris comme le soldat : les gérer était une source de revenus et on les volait sans scrupule, tout en restant par ailleurs indulgent et facile à leur égard, car on espérait les engager. La Convention viola ces usages et, de ses bancs, elle décida la mort des prisonniers anglais, trans-

formant la guerre en extermination. Mais ceux qui avaient à combattre, non à discuter, laissèrent de côté cette loi meurtrière : tous les prisonniers eurent la vie sauve, furent comme d'habitude placés dans l'intérieur où l'anarchie croissante et l'indifférence des gouvernants les laissèrent dans la plus noire misère. Les Français prisonniers n'étaient pas mieux traités. Les puissances étrangères les considéraient non seulement comme des ennemis, mais comme de dangereux fous politiques, et leur sort s'en ressentait. Les Autrichiens les expédiaient en Hongrie ; ils internaient dans des forteresses ceux qui ne pouvaient marcher jusque-là et leur accordaient « une chétive soupe, une mince ration de viande et environ quatre onces de pain blanc par jour ». Les Suisses de Schwitz, ou des Grisons, excités par des moines, les torturaient. Les Espagnols en avaient gardé, sous prétexte de rébellion, et, en 1803, il s'en trouvait encore dans les Présides du Maroc, sept ans après la paix et malgré l'alliance. Les Anglais, exploitant le décret de la Convention, quand ils pouvaient les amener dans leur île, les entassaient dans les prisons ou sur les pontons ; jouissaient, par haine nationale invétérée, d'en voir succomber d'inanition 4,000 sur 7,000 à Norman-Cross en quelques mois et d'en faire mourir 30,000 d'étouffement, d'humidité et de faim. Par bonheur, sur le continent, ils n'avaient pas affaire qu'avec les gouvernants soupçonneux, égoïstes et inhumains. Ils étaient pris par des soldats qui se ménageaient de part et d'autre et qui, sur le Rhin, ne leur enlevaient ni les effets, « ni même l'argent ». Dans l'intérieur des nations, ils se trouvaient en contact avec des peuples dont le cœur compatissait à leurs souffrances — aux Russes pris à Zurich, le peuple de Paris, sur les boulevards, « offre des friandises » — et qu'ils fussent là-bas « des jacobins », qu'ils fussent ici « les satellites des tyrans ou les esclaves du despotisme », par delà les lois inflexibles et les décrets d'airain, ils coudoyaient des êtres pareils à eux, des hommes (1).

(1) *Corr.*, 6627. — Dupuy, Bricard, Percy, *ibid.* — Vandal, *l'Avènement de Bonaparte.* — Pillet, *l'Angleterre vue à Londres et sur les pontons.*

I

Au début du Consulat, les prisonniers ont à souffrir de la ruine de la France. Entassés dans les villes, on les néglige; répandus dans les campagnes, on les exploite. S'ils se trouvent dans les places assiégées, la faim les torture, et s'ils sont Anglais, la haine du Consul les poursuit.

Bonaparte, en effet, n'est pas l'homme des demi-mesures. On l'a vu faire fusiller à Jaffa 7,000 Turcs qui le gênaient, et par là obliger à mieux se défendre leurs camarades de Saint-Jean-d'Acre. A peine est-il au pouvoir qu'il demande : « Pourquoi donne-t-on aux Anglais une livre de viande, alors que la ration des soldats n'est que d'une demi-livre ? » Sur-le-champ, il la réduit de moitié. En Angleterre, les prisonniers français sont « sans vêtements ». Un commissaire le lui fait savoir. Il répond qu'il a « toujours fait habiller les prisonniers anglais comme ceux des autres puissances belligérantes » et qu'il ne veut rien accorder, « puisqu'il ne peut veiller à l'exacte distribution des objets ». Or, les étrangers sont à ce moment tout aussi dénués en France, et Bonaparte lui-même, en revenant de Marengo, a pu voir à Sens un dépôt de prisonniers russes « dans un état pitoyable ». Il est vrai qu'il renvoie ceux-ci peu après, bien habillés, alors que ses soldats sont à demi nus; mais c'est par politique et non par pitié. Quant aux Autrichiens que Masséna garde à Gênes, comme les ennemis réincorporent ceux qu'on leur renvoie, et qui ne doivent combattre de six mois, ce général en entasse 3,000 sur des pontons et il autorise les Anglais à leur passer des vivres. Ceux-ci ne leur donnent rien. Masséna leur accorde alors demi-ration : « soixante grammes de pain affreux et autant de cheval. » Au bout de quinze jours il n'en reste que 800, qui « mangent les cordages, leurs chemises, et finissent par se manger entre eux ». A l'entrée de leurs camarades, sans précaution, ils se précipitent sur les vivres et périssent presque tous (1).

(1) *Corr.*, 4663, 5158. — Chaptal, Marbot, Savary, Oudinot, *ibid.*

Cependant, le soldat est indifférent à leur prise. A Hohenlinden, on en ramasse beaucoup et « l'on ne se donne pas la peine de les conduire. On se contente de leur indiquer la route qui doit les mener au quartier général ». En France, leur situation s'améliore. Bonaparte en met 4,000 dans le département de la Charente « à la disposition des citoyens qui peuvent en avoir besoin pour les travaux de la campagne ». Il fait diriger sur Ostende les Russes malades, et restés en France pour ce motif. Enfin, au moment où va se conclure la paix, il se plaint qu'un millier d'Autrichiens, employés aux routes de Corse, « meurent de misère, car on les oblige à travailler en leur donnant simplement le pain et trois sous par jour » ; il voudrait qu'on leur donnât vingt sous, ou mieux, qu'on les mît à la tâche. Bref, en même temps que l'Europe se calme, selon la note du moment, il s'humanise (1).

En 1805, au moment d'entrer en campagne, Napoléon écrit au prince Eugène : « Il faut veiller avec grand soin sur les prisonniers. Dans mes campagnes d'Italie, il s'en échappait beaucoup par la Suisse. Faites établir des postes de gendarmes sur les chemins frontières ; préparez des locaux pour les contenir. Il serait convenable que les prisonniers n'entrassent jamais à Milan, mais en passassent cependant assez à portée pour que le public pût les voir. » Après Ulm, dans sa proclamation du 21 octobre, il dit : « 60,000 Autrichiens sont pris. Ils iront remplacer nos conscrits dans les travaux de la campagne; » et dans son neuvième bulletin, daté du même jour, il écrit : « Nous avons actuellement 10,000 prisonniers dans Augsbourg, 33,000 dans Ulm, 12,000 à Donauwerth et 12,000 en marche pour la France. » Toutefois, s'il est glorieux de les posséder, entassés dans les églises, « gelés de froid », ils sont embarrassants pour un gouvernement qui manque d'argent, et, le lendemain, Napoléon mande à Champagny : « Près de 70,000 prisonniers se rendent en France. Il faut que vous écriviez aux préfets pour que les propriétaires qui veulent en employer dans leurs terres fassent leur demande et qu'on disperse ces prisonniers dans différents départements, en évitant d'en mettre dans ceux frontières d'Allemagne. M. Cretet (directeur des ponts et

(1) *Corr.*, 5303, 5774, 5830. — Girault, *ibid.*

chaussées) pourrait en former des bataillons de pionniers. Ces prisonniers me coûtent fort cher. Voyez à les utiliser. » Peu après, Dejean se plaint d'avoir tant de bouches à nourrir — lui qui ne nourrit plus l'armée — et Napoléon lui répond : « Les prisonniers ne vous coûteront rien si vous vous donnez de la sollicitude pour les distribuer aux propriétaires qui en ont besoin ou pour les faire employer par M. Cretet. » Mais les travaux de l'agriculture sont minimes en cette saison; les particuliers en demandent peu; et, après qu'il a renvoyé à leur souverain les prisonniers russes qui, enfermés dans les églises de Brünn, y demeuraient « dans la malpropreté, dans l'apathie et l'insouciance » et communiquaient des maladies à ses soldats, la paix se conclut. La plus grande partie des prisonniers n'est pas encore fixée sur sa destination définitive et marche à travers la France (1).

Malgré la paix, les gouvernements ne se pressent pas de libérer les ennemis qu'ils gardent chez eux. A la fin de janvier 1806, l'Empereur écrit à Berthier : « Je n'ai jamais eu de renseignement que les 600 prisonniers que les Autrichiens nous ont faits en Allemagne et les 900 qu'ils nous ont faits en Italie fussent rentrés. Faites-en la demande au plus tôt et qu'ils soient renvoyés sans délai. » En mars, il mande au prince Eugène : « Le 5e de ligne a 304 prisonniers de guerre. Le 23e, 131. Comment se fait-il qu'ils ne soient pas rentrés? » Et, à la fin du mois : « Envoyez un officier d'état-major dans la Carniole et la Hongrie pour savoir pourquoi les prisonniers ne sont pas rentrés. Il prendra des renseignements sur les lieux où ils se trouvent. » Mais lui-même, que fait-il des Autrichiens? A leur sujet, le 5 février, il dicte une note caractéristique : « On se trouve dans une position très différente des guerres précédentes. Il n'y a pas d'échange à espérer, puisque l'Autriche n'a pas plus de 400 prisonniers français — il trompe sur le chiffre, afin d'augmenter son succès. — Il convient donc de disposer les choses de manière qu'il retourne le moins possible de soldats autrichiens en Autriche. A dater du 1er mars, les prisonniers ne seront plus payés. On donnera des feuilles de route à ceux qui veulent se rendre au delà des frontières; on les réunira par douze; la gendarmerie les escortera; au delà du Rhin, ils iront où ils vou-

(1) *Corr.*, 9225, 9405, 9408, 9411, 9506. — LARREY, *ibid.* — *Journal de marche* (manuscrit) d'un officier du 5e dragons.

dront. Les prisonniers de guerre sont libres de rester ou de s'en aller. Les malades seront soignés jusqu'à parfaite guérison. Les colonels d'Isenbourg et de la Tour d'Auvergne seront engagés à recruter les prisonniers le plus promptement et dans le plus grand nombre possible. Les gouvernements de Bade, de Wurtemberg et de Bavière seront instruits que plus ils prendront de prisonniers à leur service, plus l'Empereur sera satisfait. » Enfin, deux régiments de pionniers, à 4,000 hommes chacun, « composés de prisonniers et de déserteurs », sont créés pour les travaux de Rochefort. Le 11 mars, il répond à Berthier : « Vous avez prévu juste. Mon intention est qu'il déserte le plus d'Autrichiens possible, et que les Bavarois, les Wurtembergeois, les Prussiens, les Badois en prennent autant qu'ils pourront... Les prisonniers seront escortés par les troupes de Bavière, de Wurtemberg et de Bade, et, comme de raison, elles en prendront le plus qu'elles pourront en route et laisseront déserter tous ceux qui le voudront. » Le 25 mars, il écrit : « Si les prisonniers ne sont pas encore rendus, voir s'il ne serait pas convenable d'en arrêter la marche ou la retarder du moins jusqu'à ce qu'on sache à quoi s'en tenir » sur la livraison aux Russes des bouches de Cattaro. Finalement, la plupart demeurent dans l'Allemagne du Sud jusqu'en août. On les y travaille sans cesse. A ce moment, les paysans surchargés de troupes manifestant leur mécontentement et les affaires s'embrouillant dans le Nord, Napoléon mande à Berthier — le 17 août 1806 : — « Je crois qu'il n'y a pas d'inconvénient à ce que vous fassiez continuer leur marche aux prisonniers autrichiens. Cela débarrassera d'autant le territoire de nos alliés » (1).

Ainsi, dès la première campagne impériale, la manière de Napoléon se dessine : les prisonniers ne lui doivent rien coûter, ou, ce qu'ils lui coûtent, ils doivent le rétribuer largement en faisant les plus durs travaux. Ses prisonniers à lui, il exige qu'ils lui soient intégralement rendus, même contre leur volonté; quant aux étrangers, lorsque l'heure arrive de les renvoyer, il les dissémine, il les retarde, il les embauche, il les livre à ses alliés, et, s'ils résistent, il les laisse déserter afin de les mettre hors la loi dans leur pays.

(1) *Corr.*, 9697, 9756, 9955, 9966, 10026, 10660.

II

L'avant-veille d'Iéna, Napoléon décide qu'il sera accordé à chaque prisonnier prussien « vingt-quatre onces de farine, dont le quart en seigle et le reste en froment; une once de riz, une demi-livre de viande, plus trois sous par jour et le logement ». Les sous-officiers auront un tiers en plus. « Les femmes, les enfants, les chirurgiens et tous les individus tenant à l'administration doivent être renvoyés. » Il dédaigne ceux-ci comme inutiles; il traite bien ceux-là parce qu'il veut les séduire. Après la bataille, il en est recueilli un nombre immense; un service pour les conduire, « à raison d'un Français pour huit hommes », est organisé par les compagnies de fusiliers des régiments qui doivent les mener jusqu'aux frontières. Les officiers « en seront responsables ». Mais, vers la fin d'octobre, « on en prend tant tous les jours qu'on ne sait qu'en faire et qu'on est obligé d'envoyer sur les derrières des divisions entières pour les escorter ». Tantôt, des dragons, dans une attaque de ville, « les mettent devant eux pour se protéger ». Tantôt, des cavaliers légers, désireux de courir plus avant, se bornent à les dépouiller, et les renvoient. Une division de cavalerie conduit à Spandau 600 chevaux et 17,000 hommes. Ceux qui le veulent s'évadent en route. Des compagnies reçoivent des bataillons à escorter et ne cachent pas leur peu de goût à cette corvée, ce dont les prisonniers profitent. De Suckow, qui s'est rendu auprès de Lubeck, raconte ainsi son odyssée. Il rentre en ville escorté par des chasseurs. « Un cavalier se jette brutalement sur lui et lui demande son épée. » Il proteste, puis la lui remet. « Aussitôt que le cavalier la tient, il en détache fort adroitement la dragonne, la met dans sa giberne et jette ensuite la lame dans une rivière qu'ils traversent. Quant à son cheval, il disparaît d'une manière inexplicable. » A Lubeck, comme il n'est pas compris dans la capitulation, avec les siens « on le garde sévèrement dans une cour d'auberge. Néanmoins, des israélites peuvent passer devant les sentinelles et leur offrir leurs services. En un clin d'œil, la cour de l'*Ange d'Or*

se convertit en une sorte de bazar où l'on vend de tout ». Le lendemain, escorté par une compagnie du 67e, parmi beaucoup de soldats et une cinquantaine d'officiers, il part pour la France. En route, ces derniers apprennent que d'autres officiers prussiens se sont procuré un sauf-conduit « en graissant suffisamment la patte » des secrétaires du général Hullin, gouverneur de Berlin. De Suckow obtient la permission d'aller dans la capitale. Il achète un cheval à un sergent-major, et, sur son chemin, ne rencontre que des officiers français charmants. A Berlin, il pénètre dans les bureaux de la place « où un nombre incalculable de fourriers devant un nombre incroyable de tables exercent leurs talents. Un vieux sous-officier, avec une grande queue poudrée et des épaulettes de laine rouge, l'invite à exposer son affaire. Il laisse couler discrètement quatre frédérics d'or sur la table. Le sous-officier les fait disparaître dans les profondeurs de sa poche et saisit un paquet de sauf-conduits imprimés. En moins d'un quart d'heure, il se trouve possesseur des quarante et un titres dont il a besoin ». Et peu après, ayant rejoint ses camarades, comme eux il rentre chez lui (1).

Cependant, si les officiers lui importent peu, Napoléon tient aux hommes. Il y tient d'autant plus qu'un grand nombre sont des mercenaires et qu'il est disposé à accepter leurs services. A peine possède-t-il ces aventuriers qu'il les sollicite. Il écrit, le 3 novembre, au gouverneur de Spandau : « Il doit vous arriver 1.500 prisonniers, canonniers d'artillerie légère, qui viennent à cheval; ainsi leurs chevaux vous arriveront tout sellés. On me dit qu'il serait possible que ces hommes consentissent à prendre du service chez mon frère le roi de Naples. Faites-en la proposition aux sous-officiers, si toutefois vous croyez qu'elle puisse réussir. » Il répète à Ney : « Faites escorter les prisonniers par de bonnes escortes... Ils se sauvent partout. » — « Faites bien escorter les prisonniers. Huit jours plus tôt ou plus tard (pour me rejoindre) ne m'importent pas assez, dans l'état actuel des choses, pour que je risque d'en perdre une partie. » Par suite, aux compagnies du centre, gardes des convois, on ajoute des cavaliers. Enfin, le 12 novembre, Napoléon écrit à Dejean : « J'ai fait ici, sans exagération, plus de 140,000 prisonniers. Il est probable que la moitié

(1) *Corr.*, 10988. — FOUCART, *Prenzlow-Lubeck*, ordre du jour du 17 octobre. — THIRION, REISET, DE SUCKOW, *ibid.*

arrivera en France. Que faire de tant d'hommes ? Il ne faut pas qu'ils me ruinent. Il faut les employer aux travaux publics et les mettre à la disposition des cultivateurs pour les faire travailler. Cela aura l'avantage qu'il en restera beaucoup en France. Je vous recommande les gendarmes ; ce sont des freluquets et des polissons. N'en laissez pas venir à Paris et placez-les à Dijon, avec ordre de les tenir ferme. Si l'Espagne et la Hollande veulent avoir de ces prisonniers, on peut leur en donner. Si le prince de la Paix en veut 10,000. je les lui enverrai... Cependant, j'y attacherai la condition qu'on ne les envoie pas en Amérique travailler aux mines, mais qu'on en fasse des soldats en Espagne. » Et comme Lacuée n'est pas sans appréhension à leur égard, il lui répond : « Qu'est-ce que 100,000 hommes répandus dans toute la France ? La plupart seront contents, travailleront chez les cultivateurs. » Quant aux Prussiens, en dehors de ceux repris, ils n'ont fait qu'une centaine de prisonniers français et ils les ont employés à fortifier Graudenz (1).

Durant la campagne de Pologne, le nombre des Français pris égale sensiblement celui des Russes tombés au pouvoir de la Grande Armée, et il y en a d'autant moins qu'on les massacre souvent, des deux côtés, par représailles, ou qu'on ne les nourrit point et qu'on les attelle, comme à Eylau, « déjà cadavéreux. à des traîneaux pour enlever les morts alors que des chevaux vaguent autour de la ville ». A la fin de janvier, Napoléon assure qu'il en a évacué 5,000 sur la France, que « 2,000 se sont échappés dans les premiers moments du désordre », et que 1,500 Polonais ou Lithuaniens se sont mêlés aux Polonais de son armée. Mais ces prisonniers ne sont pas que des soldats ; parfois ce sont des particuliers qu'on a enlevés parce qu'ils passaient pour être des espions. Les Français pris — on les dit en grande partie blessés — vont en arrière, conduits tantôt par des Cosaques qui les pillent, tantôt par des Prussiens qui ne les dépouillent point. Gonneville fait partie d'un convoi que dirige un sous-officier prussien. Avant d'arriver à Pillau, les Français se révoltent, et, s'ils ne sont point fusillés, c'est parce que ce sous-officier conserve son calme et son sang-froid. Au fort de Pillau, chaque officier subalterne reçoit cinquante francs

(1) *Corr.*, 11158, 11220, 11227, 11236, 11262. — Marbot, *Journal d'un dragon*. *ibid.*

par mois. A la fin de mars, ceux-ci sont échangés, car Napoléon, qui manque de cadres, n'hésite pas à le faire quand cela lui semble utile. Il établit de même un cartel avec les Suédois, qui ne lui sont pas dangereux. Enfin, après la prise de Dantzig, la garnison, qui ne doit servir qu'un an contre les Français ou leurs alliés, « est échangée jusqu'à la concurrence des prisonniers qui peuvent exister dans les armées russes et prussiennes ». Les Russes en ont peut-être 2,000; les Prussiens 1,000. « Il nous serait très avantageux d'avoir ces 3,000 hommes », pense Napoléon. Mais ils ne lui viennent pas et, à Tilsit, on en retrouvera 49, malades, « la plupart phtisiques, par suite des privations que leur ont infligées les Prussiens » (1).

Pendant ce temps, les prisonniers prussiens sont travaillés de toute manière. Les Polonais voudraient en recruter; Napoléon le défend, car ceux qui le seront « finiront par déserter et passer à l'ennemi ». Les Suisses tentent la même opération : il s'y oppose. A la fin de mars, il écrit à Dejean : « Vous ai-je donné l'ordre d'en envoyer 10,000 en Espagne?... Puisque les Prussiens ne veulent pas aller en Espagne, prenez ce prétexte pour les dissoudre dans le Languedoc et les faire employer au canal d'Arles et aux marais de Rochefort. » Bientôt on en mettra de force dans le train d'artillerie des divisions de l'Ouest (2).

Quant aux Russes, s'il défend qu'ils aillent à Genève, s'il n'en veut aucun « dans une ville qui ne soit pas de l'ancienne France », dès Tilsit il les traite avec faveur. « Mon intention — écrit-il à Dejean, le 8 juillet — est que vous fassiez former en régiment provisoire tous les prisonniers russes qui sont en France... Que vous fassiez habiller à neuf ces prisonniers avec leur uniforme, voulant les renvoyer en Russie parfaitement habillés et armés. » Puis, comme il ne tient pas à être dupé par Alexandre, ce « Grec », les jours d'enthousiasme passés, il notifie à Soult : « Veillez à ce qu'on rende tous nos prisonniers. » En septembre, il se méfie; à une demande de prisonniers russes sollicitant de se fixer en France, il répond : « Accordé; on doit même les y engager. » Au même moment, Davout lui rend compte que les siens rentrent en grand nombre; mais que, « malgré l'assurance du général Korsakof, il

(1) *Corr.*, 11699, 12527, 12629. — DUPUY, PERCY, GONNEVILLE, *ibid.*
(2) *Corr.*, 11829, 12164. — HULOT, *ibid.*

est informé qu'il existe encore de ces prisonniers à Grodno et à Vilna ». Il en profite pour écrire à Savary, son ambassadeur : « On m'annonce que les premiers convois de nos prisonniers ne font que rentrer; qu'en général, ils se plaignent d'avoir été maltraités, même depuis la paix. » Davout le confirme : « Ils arrivent dans le plus mauvais état. » Quelques-uns ont été emmenés « jusqu'à Kasan » et les régiments rendent compte qu'il leur en manque encore 7,000, chiffre « fort exagéré ». Dans ces conditions, la situation se tend. Napoléon ne veut pas être le jouet de la duplicité russe; il écrit : « Comment se fait-il qu'au 1er novembre il y ait encore — du moins sur les états — 2,500 Français prisonniers? Effacez les prisonniers de guerre, si l'on apprend qu'ils ont pris du service à l'étranger ou qu'ils sont morts dans les prisons de l'ennemi; » Puis, en mai 1808 : « Mon intention est qu'on n'accorde aux Russes aucun prisonnier, non de ceux qui sont à Leipzig, ni de ceux incorporés dans les troupes polonaises. » Et comme, en Catalogne, pour les rendre, on retire les prisonniers russes des régiments napolitains, il se fâche : « Si l'adjudant-commandant chargé de l'échange des prisonniers a rendu des hommes aux Russes sans ordres, qu'on le fasse arrêter... On garde mes prisonniers en Russie comme domestiques; on me retient des chefs de bataillon qu'on a débauchés. » Toutefois, peu à peu la situation s'apaise, les alliés s'étant mutuellement volés et restant irréductibles (1).

Il n'en est pas ainsi des prisonniers prussiens. Napoléon ne les renvoie point. A Clarke, qui demande des terrassiers pour le canal de Saint-Quentin. « les prisonniers de guerre ayant refusé d'y travailler », il répond : « Il faut y faire travailler des Suédois et aussi des Prussiens. C'est une mauvaise plaisanterie de dire que les prisonniers ne veulent pas travailler. On faisait bien travailler les miens en Suède. » En juin 1808, après qu'il en est tant parti dans les régiments hollandais, dans les régiments étrangers et en Espagne, presque un an après la paix, il demande à Crétet : « Pourquoi gardez-vous 1,200 prisonniers à Troyes, où il n'y a pas d'ouvrage, tandis qu'on pourrait les employer bien plus utilement aux travaux des canaux de l'Escaut, Napoléon et de Bourgogne? » Les ouvriers de la ville se plaignent de la concurrence qu'ils leur

(1) *Corr.*, 12877, 12953, 13128, 13163, 13278, 13451, 13845, 13902. — *Corr. de Davout*, 4 septembre, 12 novembre 1807. — Savary Girod, *ibid.*

font. Finalement, on utilise ceux-ci aux canaux de l'Ourcq et de Bourgogne. Au commencement de 1809, les régiments étrangers en recrutent encore, pour le service de Naples; un grand nombre, organisé en bataillons de pionniers, travaille aux routes, aux assèchements dans les marais du Rhône, de la Charente et de Walcheren. Bien peu, car il s'en établit en France, en 1814 retourneront dans leur pays (1).

Napoléon opère à brève échéance. Il ne s'inquiète ni de ce que ses fortes troupes, cantonnées en Allemagne, peuvent infuser de vivacité et d'ardeur françaises à la lymphatique Germanie ni de ce qu'une centaine de mille Prussiens peuvent introduire de formes lourdes et de rêves fumeux dans une race légère et d'esprit clair. Il ne voit qu'un but immédiat : l'anéantissement de la Prusse militaire. Et il profite de ce que le fond de l'armée prussienne est mercenaire et de ce qu'il ne reste plus de Français dans la Prusse, moins Memel toute conquise, pour retenir, sous l'apparence de mercenaires dénationalisés, la masse des prisonniers natifs de leur patrie. De ces vaincus, de ces innocents, il fait des travailleurs militaires, assujettis à la plus lourde des disciplines, et presque des forçats. Et bientôt des prisonniers de Schill, de ces patriotes ardents et mémorables, il fera des forçats réels; il en enverra 360 aux galères de Toulon; il en enfermera au bagne de Brest, « séparés des autres forçats, sans chaînes, un anneau au pied » et logés dans de grandes baraques en bois hors de la ville (2). Il peut agir ainsi, puisqu'il est le plus fort et que nul ne lui demande raison: mais la force de l'injustice n'est que momentanée, et les débris de ces prisonniers seront à peine rentrés chez eux que, lui-même, il s'apercevra des injustices de la force, dans la chiourme de Sainte-Hélène.

III

A peine sait-il Junot entré en Portugal que Napoléon lui écrit : « Ne perdez pas un moment pour vous défaire de l'armée portu-

(1) *Corr.*, 13407, 14126, 14153, 14155, 14157.
(2) Berthezène, *ibid.* — *Moniteur*, 18 décembre 1809.

gaise. Faites-lui prêter serment et dirigez-la sur Bayonne, par bataillons. Donnez la retraite à tout ce qui la veut, après avoir pris des congés. Donnez des congés à tous ceux qui en veulent, sans cependant inonder le pays de gens sans aveu, et envoyez-moi quatre bons régiments. » L'Empereur recrute de gré ou de force et, comme il n'y a pas combat, il enrégimente au lieu de faire prisonnier. Il procède de la même façon à l'égard de l'armée espagnole. Il en tient — il le croit — la meilleure partie à Lubeck. dans la Poméranie suédoise et en Danemark. Il essaye, par un insensible glissement, d'introduire en France ce qu'il en reste ou de le désorganiser. Le 15 mai 1808, il mande à Murat, alors à Madrid : « Les gardes du corps me gênent. Les envoyer en France serait le plus sûr », et il ajoute : « Si l'on faisait passer 16,000 hommes en France, 2,000 à Ceuta, 1,000 à Mahon, l'armée espagnole serait assez affaiblie pour n'avoir rien à en craindre. » Puis, quelques jours après : « Vu la pénurie des finances, j'autorise le licenciement des militaires, en exceptant les grenadiers. Vous pourrez diriger sur la France les régiments d'infanterie et de cavalerie que vous jugerez convenable, sans rien presser. » Mais la brutalité avec laquelle procèdent ses agents ne dupe pas les Espagnols. Ceux-ci s'opposent à la marche des soldats désarmés vers la France. Il n'en pénètre que fort peu, et comme les événements sont tout autres qu'on ne s'y attendait, de même que ceux qui n'ont pu s'échapper du Jutland ou se rendre aux Danois, les bataillons qui rentrent en France passent soudain, de contingents alliés ou de soldats obéissants et bénévoles, à l'état de prisonniers (1).

A ce moment, l'insurrection éclate en Espagne, et les Français laissés dans les hôpitaux; les Français qui tombent le long des routes et que, par hasard, on ne massacre pas; les Français qui se rendent en rase campagne, non seulement sont les prisonniers d'une armée, mais les prisonniers de tout un peuple.

A Madrid, la foule se saisit des malades et les évacue sur l'Andalousie. A Valence, elle les massacre, elle en jette quelques-uns dans l'arène aux taureaux furieux. Ceux qui se rendent à Baylen sont protégés par les articles d'une capitulation suffisamment explicite et sans ambiguïté; mais, de ce que les Espagnols consentent à les

(1) *Corr.*, 13406, 13894, 13967. — Frisenberg. *ibid.*

nourrir, leurs chefs préfèrent qu'on laisse aux soldats leurs havre-sacs et qu'ils rendent leurs fusils, ce qui permet mieux à chaque général de garder une calèche et un fourgon, à chaque officier supérieur de conserver une voiture. Et comme l'armée espagnole est débordée par une population trompée par Napoléon et comme les Français sans armes sont une proie facile, les sentiments du peuple annihilent les lois militaires et, n'étant pas retenus par la crainte, se manifestent sans frein (1).

Sauf ceux qui s'engagent dans les troupes espagnoles: sauf les Suisses qui se font, en partie, passer pour Allemands, toute l'armée de Dupont est disséminée dans la haute Andalousie. Elle y reste plusieurs semaines, les hommes recevant chaque jour une ration de pain et trois réaux (0 fr. 75). Ils sont tantôt bien, tantôt mal. Parfois, pour s'exercer, « des miliciens tirent sur eux ». Puis on les change de cantonnements. « La population des localités traversées se précipite sur eux; les hommes les frappent; les femmes leur crachent au visage; les enfants leur crient des injures. » Souvent, il leur faut camper en plein air, entourés d'une chaîne de sentinelles qu'ils « se gardent bien de dépasser ». Il en est qu'on égorge, et sur ce que « deux soldats ivres se sont attaqués à une femme », toute une colonne manque de périr. Ici, on les fouille, sous le prétexte qu'ils possèdent les trésors de Cordoue — ce sont les généraux qui les gardent; on les a laissés passer, et des colonels, des officiers supérieurs, faisant voyage à part, s'en tireront « avec des sommes énormes ». Là, un dimanche que leurs tambours à la messe battent aux champs, « leur shako sur la tête », un prêtre fulmine contre eux, « demande leur mort » en face du Rédempteur divin. Ailleurs, un gouverneur les visite, leur fait enlever tambours et gibernes, puis « les caserne dans un vieil édifice dominé par des rochers d'où les gamins leur jettent des pierres ». Pour se couvrir, ils se créent des cabanes : « on lance un taureau parmi eux, qui détruit celles-ci » et on s'amuse à berner leurs malades. A Villaderia, les autorités les protègent mal contre les assauts des paysans et le corregidor leur saisit les quelques couteaux qu'ils possèdent. Un de leurs détachements est exterminé, brûlé près de Xérès. A la fin de 1808, on les expédie sur des pontons de Cadix. Rares sont

(1) Toreno, *Mémoires d'un apothicaire*, *ibid.*

ceux qui parviennent à conserver quelques douros en or, en les avalant. A Cadix, on entasse les soldats sur les navires où d'autres de leurs camarades sont déjà. Des officiers atteignent la *Vieille-Castille* et sont accueillis par les cris : « Du pain! de l'eau! » On les parque dans l'entrepont. A peine leur donne-t-on un peu de paille pour lit. Ils y reçoivent une livre de pain, une livre de viande, et, à partir du 1er janvier 1809, deux piécettes par jour. Mais l'eau leur manque, quoique la pluie filtrât des ponts crevassés; et bientôt le typhus les ravage, sans que l'on essaye d'y remédier. Les simples soldats sont pis. Sur le *Vainqueur*, ils se trouvent 2.000 entassés à ne pouvoir se coucher. Comme ration, ils reçoivent une livre et demie de pain, quatre onces de fèves et un peu d'huile d'olive tous les deux jours. Ils ont parmi eux des femmes, qui semblent moins découragées, et ils se disputent les vivres, ils succombent à la dysenterie, au typhus, au scorbut. Leurs morts restent vingt-quatre heures sur le pont, puis on les jette à la mer. En février 1809, ils souffrent huit jours sans eau, se désaltèrent de pluie, puis cinq jours sans pain. Comme les autorités craignent l'arrivée des Français, elles leur font distribuer à chacun une chemise, elles assainissent les pontons. Mais déjà presque la moitié des prisonniers a péri. Et de ce qu'il en arrive d'autres, incessamment, on évacue ceux qui s'y trouvent aux Canaries, surtout aux Baléares, même les soldats de Dupont qui devaient rentrer en France et que Napoléon furieux voulait accueillir à coups de canon (1).

Les nouveaux venus ont été pris durant la retraite de l'armée, dans les hôpitaux de Madrid où la foule, qui fête pendant huit jours sa délivrance, voudrait les égorger, sur la route de la Sierra Morena où l'écuyer de Napoléon, de Villoutreys, leur a dit qu'ils étaient compris dans la capitulation de Dupont et a même « écrit à Castaños de les envoyer chercher ». Ils ont supporté de dures misères. Les malades de Madrid, à peine guéris, ont été enfermés à San Fernando, dans les cellules « où l'on mettait les femmes de mauvaise vie ». Partout où ils passent, « on les accueille à coups de pierres » et ils reçoivent irrégulièrement la ration de pain et le réal qu'on leur promet. Un jour, un groupe d'entre eux entend le

(1) Froger, *les Cabrériens*. — *Mémoires d'un apothicaire*, Blaze, Thiébault, *ibid.* — De Muralt, *Carrière militaire d'un lieutenant suisse.*

canon, puis un bruit de chevaux et de voitures. Alors, « des soldats de leur escorte se jettent à leurs pieds »; mais quand ceux-ci ont reconnu les Anglais, ils les font marcher à coups de crosse, sans toutefois cesser de les protéger, car l'escorte doit plusieurs fois charger la foule qui les assaille. Ici, on les fouille pour leur prendre leur argent; là on les met en prison; le peuple crible de pierres leurs fenêtres et il faut que les Anglais le fassent se retirer; plus loin, « on enlève les cochons d'une étable pour mettre les officiers à leur place » et on laisse les soldats dehors. Les officiers reçoivent une ration de pain et un franc par jour; ils mangent le repas du soldat espagnol, le « rancho », et parfois ils n'ont qu'une poignée de glands à dévorer. Alors, ils se disputent, ils se trahissent, dénoncent « un faux colonel » qui s'est improvisé ce grade pour toucher plus large part. A Albuquerque, les habitants veulent les assassiner : il faut les y faire entrer de nuit. Près d'Elvas, les moines assurent au peuple que tous les Français sont hérétiques, juifs, sorciers; le peuple s'ameute; il faut pointer sur lui les canons de la place pour l'empêcher de les égorger. Ceux qui traînent sont fusillés. D'autres s'attardent ici et là, exercent leur industrie, essayent d'obtenir de très petites pièces d'or qu'ils avalent tous les deux ou trois jours et que les Espagnols « ne font pas faute de chercher dans leurs déjections ». Enfin, ils atteignent Cadix et prennent place sur les pontons (1).

Sauf les marins de Rosily, en rade depuis quatre ans, maintenant à terre, qui ont conservé des relations dans la ville et qui n'ont rien perdu, n'ayant rien pillé; sauf les officiers supérieurs qui ont 5 francs de solde et qui, à ne rien faire, acquièrent « un triple menton », la vie y est des plus désagréables. Les officiers de marine sur le *Horca;* les officiers de terre sur la *Vieille-Castille*, grâce à leurs 2 francs par jour, et quoique les denrées leur soient vendues trois fois plus cher qu'en ville, végètent par ordinaire, mais subsistent toutefois, et s'ils s'ennuient, ils passent leur temps en d'interminables parties de cartes. Quant aux soldats, ils sont réduits à une maigre pitance. Aussi ne pensent-ils qu'à s'en aller. Les uns s'échappent à la nage. Repris, on les met à la barre. Les autres, et c'est le grand nombre, essayent de rentrer à l'hôpital,

(1) *Mémoires d'un apothicaire*, SAVARY, PAULIN, *ibid.*

« se donnent la fièvre avec une gousse d'ail ». se blessent avec un couteau, puis enveniment leurs plaies; « se font souffler de l'alun dans les yeux pour les avoir chassieux ». Enfin, des officiers de la *Horca* s'échappent sur une chaloupe « que leur argent et celui des dames de Cadix » ont payé; mais comme celle-ci n'en peut contenir que 30, les autres, plus de 500, sont dispersés aux Canaries, à Palma, à Mahon, et finalement transportés en Angleterre (1).

En juillet 1809, les non-combattants sont enfermés avec les simples soldats, sauf ceux qui ont pris le titre d'officier sous un nom supposé. Aussitôt ils se font porter malades et tentent, au sortir de l'hôpital, de revenir comme officiers sous un autre nom. Parfois, des officiers supérieurs, chargés de la police des pontons, les rayent; parfois des commissaires des guerres, employés au même titre, « les favorisent de tout leur pouvoir ». Mais, quelle que soit leur misère, l'ennui reste extrême. et à chaque nouvel arrivé l'on demande : « L'Empereur est-il en Espagne? L'armée s'avance-t-elle? » A la longue, elle approche. Les matelots, les soldats mariés dont les femmes « changeaient souvent de maris », les débris de la Garde de Paris et les prisonniers qu'on employait à fortifier l'île de Léon sont resserrés sur les pontons. Celui des officiers est sorti du canal où il était au calme et mis en rade, ancré entre quatre vaisseaux anglais. Les Français apparaissent. Alors, il est impossible d'arrêter les plus braves. Tous les bons nageurs essayent de s'enfuir. Ceux qui sont repris sont fusillés. Bientôt le gouverneur de Cadix prescrit de condamner à mort deux de ceux qui restent pour un qui s'évade. Les matelots tentent en vain de s'échapper. On les laisse six jours sans nourriture: « ils se disposaient à manger quelques nègres qui étaient avec eux lorsque l'amiral anglais leur apporte des vivres »; 34 officiers s'emparent d'une balancelle et s'évadent. Les Espagnols la font payer 17,500 francs à ceux qui restent. en leur retenant la moitié de leur solde. Durant une tempête. pour empêcher qu'on ne coupe les câbles, des officiers supérieurs « dont beaucoup ont encore dans leurs caisses les dépouilles sauvées à Baylen » font mettre auprès des factionnaires espagnols. Un jour l'un d'eux, dans une affaire

(1) Toreno, *Mémoires d'un apothicaire*, Blaze, *ibid.*

de câbles coupés, dénonce les six officiers les plus compromis; par bonheur, ceux-ci saisissent la liste, et, après enquête, ils apprennent que ce major agissait à l'instigation de sa femme et qu'il possédait « des malles bien garnies ». Le ponton *l'Argonaute* contient plus de 600 malades; des officiers y passent, afin d'être plus rapprochés de la côte. Un aumônier espagnol les visite, « un poignard constamment caché sous sa robe »; il ne parle que de frapper, d'assassiner, et, un jour que des convalescents s'emparent d'une barque, il saute au milieu d'eux, en tue un, les arrête. Enfin, après que leurs hôtes ont longtemps jeté des objets dans l'eau et suivi leur direction, pour reconnaître les courants, par une grande tempête, la *Vieille-Castille* et l'*Argonaute*, leurs amarres coupées, s'abandonnent au flot. Sur le premier ponton, un colonel s'oppose au départ, se jette aux pieds du sergent espagnol de garde; mais, ayant heureusement abordé, il part pour Paris, s'attribue l'honneur de l'évasion; Napoléon le nomme général de brigade. L'*Argonaute* aborde plus lentement. Les Anglais le canonnent, y mettent le feu. Cependant, la plupart de ceux qui s'y trouvent s'échappent, plus heureux que d'autres évadés qui s'échouent au large et qui sont repris. Après cette évasion les prisonniers des pontons sont transférés en Angleterre (1).

Dans toute la Péninsule, de 1809 à 1814, les soldats dont s'emparent les Espagnols subissent d'horribles traitements. En Portugal, les malades et les blessés de Soult sont égorgés, sauf ceux que prennent les Anglais. Les moines commettent des horreurs insensées, et le décret de la Junte de Séville qui condamne à mort toute l'armée française sans exception n'est pas pour calmer les fureurs populaires. Ici un guerillero conduit ses prisonniers au bord d'un abîme et les fait charger par ses hommes qui les précipitent en bas. Là, en Navarre, des prisonniers sont enterrés jusqu'à la tête et les guerillas qui, par ailleurs, les assomment à coups de massue ou les déchiquettent vivants, jouent aux quilles contre ces têtes avec accompagnement de guitares ou de castagnettes. A la fin, la Junte donne trois douros par prisonnier vivant, mais on lui obéit peu, et comme il est impossible de lui faire passer ceux dont on s'empare en Catalogne ou en Biscaye, on con-

(1) *Mémoires d'un apothicaire*, TORENO, LEJEUNE, BLAZE, GIROD, *ibid.*

tinue à les massacrer. D'autres sont incorporés de force dans les rangs ennemis. Ceux qu'on peut conduire à Cabrera y sont envoyés. La fausseté des fils du Cid demeure telle qu'en 1814 les braves défenseurs de Monzon, une poignée d'hommes, qui ont capitulé avec la clause de pouvoir rejoindre l'armée de Suchet, sont cernés à Lérida par des bataillons d'Espagnols, qui « après les avoir dévalisés, les conduisent à Tarragone » (1).

Et pendant que ces horreurs s'accomplissent sur l'âpre terre d'Espagne, une partie des soldats de Dupont, puis successivement quantité d'autres prisonniers, sont débarqués à Cabrera, y succombent à la suite de privations légendaires.

Ayant quitté Cadix, après des péripéties multiples, ils sont arrivés à Majorque. La moitié doivent être échangés. Ils arborent le pavillon français, attendent un bon vent. Un navire anglais apporte un contre-ordre. On les envoie à Cabrera. L'historien espagnol Toreno la décrit ainsi : « îlot d'un climat sain, non dépourvu de source d'eau douce et peuplé seulement d'arbustes sauvages, sans autre abri qu'un modeste château fort. » Or la source est « une petite fontaine devant laquelle il faut stationner plusieurs heures pour obtenir une tasse d'eau » ; un visiteur désintéressé en 1814, écrira qu'elle coule « goutte à goutte ». Encore tarit-elle pendant les sécheresses : « plusieurs fois on bivouaquera des jours et des nuits auprès, attendant son tour pour boire. » Des pins maigres et rares, des buissons épineux, par places, revêtent ce rocher. Çà et là, dans les creux un peu de terre, quelques herbes. Au débarquement, vers le 12 mai 1809, avec un prêtre qui s'installe au fortin, on donne 24 tentes pour 400 officiers, on laisse un âne aux soldats, on leur délivre à tous « une ration de vivres pour un jour ». Ils couchent au bord de la mer; puis ils explorent l'île, y découvrent une caverne, quelques chèvres sauvages qu'ils pourchassent, et ils se créent des huttes en broussailles. Le lendemain, des barques leur apportent la ration : une livre et demie de pain, deux ou quatre onces de fèves, rarement un peu de riz en remplacement et une cuillerée d'huile d'olive pour deux jours. Parfois on leur ajoute des raves, une demi-once de lard ou de la salade. Parfois

(1) Saint-Chamans, d'Illins. Thiébault, Lawrence, Lejeune, Belmas, Marmont, *ibid. Mémoires d'un apothicaire.* — Souvenirs d'un adjudant (*Revue rétrospective*, 1893).

les officiers, qui ont constitué un conseil d'administration et qui se sont adjoint des marins de la Garde, les seuls qui conservent quelque discipline, pour maintenir le bon ordre à l'atterrage des barques, reçoivent un peu de vin. Parfois, au contraire, les vivres retardent, n'arrivent pas, sont soumis aux caprices de la mer. En juin, les officiers qui ont reçu de Palma une vache, laquelle « meurt de faim »; qui ont traqué et dévoré les dernières chèvres sont ramenés à Palma, en même temps que 500 nouveaux prisonniers débarquent dans l'île. La vie y devient plus dure, quoique des cantinières se soient installées dans des huttes baptisées « quartier du Palais-Royal ». En septembre, tous les suppléments, même l'huile et les fèves avec lesquels on faisait la soupe, sont supprimés. Les vivres n'arrivent que tous les quatre jours. Les marins de la Garde, n'en pouvant plus, s'emparent de la balancelle aux vivres et gagnent la côte d'Espagne. Alors les distributions s'espacent irrégulières. Les officiers, qui se rétablissaient à Palma, grâce à une nourriture meilleure, à l'arrivée des Andalous qui fuient leur pays sont attaqués par le peuple en émeute. Ceux qui résistent à la foule sont déchiquetés par elle. Les autres, sauvés à grand peine, sont embarqués et, le 15 mars 1810, réintégrés à Cabrera. Ils y trouvent des hommes « réduits à l'état de squelette, à peine couverts des pièces de vêtements les plus indispensables ». Cent dragons, logés dans la caverne, n'ont pour eux que trois habits. La vermine les couvre. Quand ils en trouvent, ils dévorent des racines bulbeuses, extrêmement amères, qu'ils nomment pommes de terre de Cabrera. « Le pillage et le meurtre y sont des événements journaliers » et des soldats y vendent leur femme aux enchères. L'un d'eux adjuge la sienne pour « une poignée de haricots et deux pains ». Ainsi que le prêtre, qui leur parle sans cesse des tortures de l'Enfer, une partie des officiers sont logés au fortin en même temps que les malades en sont évacués, mis à l'air libre : les autres achètent de misérables huttes. Durant un orage nocturne les malades sont emportés. Une émeute contre les officiers en est la conséquence. « Ils doivent abandonner le fort » et ils se gîtent alentour. Au moment de l'équinoxe, les vivres retardent. Les officiers, auxquels le prêtre répond lorsqu'ils lui demandent à quand la fin de leurs souffrances : « Quand, sur sa canne, il poussera du coton », essayent de s'échapper et quelques-uns y parviennent. En

se cachant, et malgré la surveillance des Espagnols, il en est qui construisent un canot. Un soldat les découvre et les trahit. D'autres imaginent de prendre la barque aux vivres. Un jour qu'elle accoste dans une crique, ils l'assaillent au nombre d'une centaine et jettent les Espagnols à la mer. Mais un sergent crie : « Nos officiers nous tuent! nous allons mourir de faim! » A leur tour, les soldats les attaquent, les lapident; il leur faut s'échapper à la nage et plusieurs sont tués. En punition, on les laisse tous dix jours sans vivres. Peu après, par suite de l'arrivée de 1,200 nouveaux soldats, on transporte en Angleterre les officiers qui, résignés, jouaient des pièces de Molière parmi les rochers, ainsi qu'une femme que l'un d'eux achète pour 60 francs. Quant aux soldats, ils défendent à coups de pierre les jardinets de choux qu'ils ont créés; ils pourchassent une association de voleurs qui s'est formée et condamnent ceux qu'ils prennent à deux heures de carcan; la plupart mangent tout leur pain de quatre jours dès qu'ils le reçoivent et essayent de dormir le reste du temps; il en est qui vivent dans l'ordure, qui dévorent les lézards et les rats et qui, presque nus, sans chemise, semblent avoir l'intelligence abolie. On les nomme les « rafalés » et ils tombent au dernier échelon de l'espèce humaine (1).

Beaucoup travailleraient, mais « on leur refuse des outils ». Ils demeurent dans une oisiveté déprimante jusqu'en l'été de 1811. Alors, et par suite de ce que les officiers en ont dit en Angleterre, un brick anglais leur apporte du biscuit, des chemises et des pantalons de toile — ils n'ont touché qu'une chemise depuis trois ans. Puis, comme Napoléon écrit à Decrès : « On m'assure qu'il y a beaucoup de nos prisonniers sur le rocher de Cabrera et qu'une frégate qui irait vers ce rocher sauverait ces malheureux », les Espagnols y placent une petite garnison et les Anglais continuent à croiser aux alentours. Des objets que vendent les uns et les autres, une industrie sommaire se développe. Un maréchal-ferrant fabrique un soufflet, achète un marteau et d'un boulet se fait une enclume. On file au fuseau, on tresse des paniers; avec des garnitures de bordage on fait des couteaux au moyen desquels on sculpte des bâtons; trois cantines tenues par des Espagnols s'éta-

(1) De Muralt, Froger, Toreno, *ibid.* — Lettres d'un officier de marine (*Revue rétrospective*, 1891).

blissent et l'on y taxe le pain de munition entre dix et vingt-cinq sous. Cependant, chez les rafalés, la misère persiste : ils vendent le peu d'effets qu'on leur donne; un Polonais mange les entrailles d'un cuirassier malade, ce pourquoi les Espagnols le fusillent; et la mortalité exerce ses ravages en même temps qu'il survient sans cesse d'autres misérables. Vers la fin de 1812, la nouvelle d'un échange prochain se répand. Tous les jardins sont aussitôt mangés, à l'exception de celui d'un caporal, et comme la nouvelle ne se confirme point, les dernières énergies s'abattent et disparaissent. Cependant, au retour de Russie, Napoléon songe à ces prisonniers : il les voudrait pour de nouvelles misères. Il demande à Decrès : « Ne serait-il pas possible de faire sortir une petite division pour enlever tous les prisonniers qui sont à Cabrera? » mais rien ne se fait, si ce n'est, en juillet 1813, un échange de quelques marins. A ce moment arrivent une foule de soldats et d'officiers. Ces derniers n'y restent pas longtemps : on les envoie à Iviza; quelques Cabrériens les suivent comme domestiques. Les uns et les autres ne reviennent en France qu'en juin 1814. Alors, dans Cabrera, 3,000 prisonniers subsistent. « Une grande partie sont tout nus. » La grotte en referme 80, « nus comme la main, couleur de suie, n'ayant que les os et la peau »; ce sont des galeux. Un grand nombre succombent durant la traversée. Beaucoup, « engourdis de torpeur », meurent de respirer un autre air et de manger. A Marseille, le général Mouton les inspecte; en forme, selon les ordres du gouvernement, un corps pour la Corse; mais ils sont dans un tel état qu'on les envoie à Grenoble. Les six septièmes des prisonniers sont morts et le reste est tellement déchu qu'il n'a plus rien de civilisé (1).

En face de ce traitement barbare, digne d'un peuple sauvage, Napoléon et ses armées détiennent-ils généreusement les Espagnols, même lorsque ceux-ci sont des militaires et non des insurgés?

En novembre 1808, 800 prisonniers sont à Bayonne entassés sur une vieille frégate qui leur sert de ponton. Dès l'arrivée de la Grande Armée, pour les conduire, on emploie « des détachements de différents corps mal organisés » et comme ces prisonniers sont sans discipline, la plupart s'échappent avant la frontière. Mais

(1) *Corr.*, 18287, 19751. — Toreno, Froger. *ibid.* — Lettres d'un officier de marine, *ibid.*

déjà, par suite de la cruauté de leurs paysans, on ne leur fait point grâce. A Gamonal, on en voit une soixantaine réfugiés sous un pont : « Il n'est pas possible d'empêcher les soldats de les canarder. » Les troupes du prince primat et les Polonais qui les escortent de Madrid à Aranda les mènent rudement, et, sur la route, « on rencontre souvent des cadavres de prisonniers qui ont tenté de fuir ». A Madrid même, en recherchant des prisonniers qui se sont échappés, on saisit de nombreux citadins, qu'on traite de même. Dès l'entrée en Portugal, les Français au combat « n'épargnent que les militaires ». Les prisonniers d'Uclès, sur le champ de bataille, sont enfermés dans un grand carré de troupes. En les emmenant vers Madrid, « lorsqu'ils ne peuvent plus marcher, on les fusille ». Dans la capitale, on les enferme dans un couvent « où ils manquent de tout », et ceux qui ne veulent pas, après serment, servir le roi Joseph, sont envoyés en France. Toutefois, beaucoup s'évadent avant que d'y arriver. Les Espagnols du Danemark, débarqués par les Anglais « qui ne se soucient ni de les garder ni de les nourrir » sont saisis, expédiés sur les places fortes du Nord où se trouvent de nombreux dépôts. Les hommes valides de Saragosse sont envoyés en France. A leur sujet, Napoléon écrit à Clarke : « Il arrive 12,000 prisonniers. Il en meurt 3 à 400 par jour... Il n'en entrera pas plus de 6,000 en France. Envoyez les officiers dans le Nord. Dirigez 4,000 soldats sur Niort; on les emploiera au dessèchement des marais de la côte : 1,000 à Niort, autant à Saintes, à la Rochelle et à Rochefort. Le cinquième mille, dans le Dauphiné, sera employé aux travaux de dessèchement. Le sixième mille dans le Cotentin... Vous recommanderez un régime sévère, et que ces individus soient condamnés à travailler de gré ou de force. Ce sont pour la plupart des fanatiques qui n'exigent aucun ménagement. » Peu après, il n'en veut aucun à Bayonne ni à Bordeaux; il ne veut même pas qu'ils passent par cette dernière ville; ceux qui s'y trouvent doivent aller à Saintes et à Angoulême. De même, il n'en veut aucun — de quelque pays que ce soit — « dans les dix-huit départements de l'Ouest » et il ordonne le départ de ceux d'Angers, car « ces prisonniers fourniront des déserteurs qui formeront un noyau de bandits » (1).

(1) *Corr.* 14561, 14912, 15011. — LECESTRE, *ibid.*, 6 mars 1809. — *Corr. du roi Joseph*, 21 janvier 1809. — CASTELLANE, FANTIN DES ODOARDS, GIRARDIN,

Si des conscrits, de temps en temps, fusillent des prisonniers et si, après la vue des atrocités que ces derniers ont commises, dans l'excitation de la bataille, on ne leur fait guère merci, en général, après l'action, le Français se montre accommodant. Des 7 ou 8,000 qui sont saisis à Medellin, il n'en arrive que 2,000 à Madrid et « les soldats se prêtent eux-mêmes aux évasions ». Ceux d'Ocaña, desquels il en parvient à Bayonne un convoi de 3,300 qui fournit aussitôt 2,219 entrées à l'hôpital, sont en partie renvoyés par Soult. A ce sujet, Napoléon lui écrit : « J'apprends avec indignation qu'une partie des prisonniers a été relâchée et qu'on a rendu leurs armes à plusieurs... N'y a-t-il donc que le sang français qui doive couler sans regret et sans vengeance en Espagne ? » A la suite de la prise de Girone, l'Empereur en renferme les moines à Saint-Péray dans le Vivarais et dans la citadelle de Valence. Peu après, il veut que les 40,000 prisonniers qu'il possède et qu'il désirerait échanger avec ceux que détiennent « les Anglais et leurs alliés » soient employés aux cultures, arrivent « à ne plus rien lui coûter. » Il en met un millier à Flessingue, autant à Breskens, dans les marais, et il en laisse mourir un grand nombre. Au même moment il se fâche contre Kellermann, qui possède à Valladolid « un bureau où l'on vend des prisonniers pour de l'argent » et dont le gouvernement, d'entre tous ceux d'Espagne, « est celui où il se commet le plus de brigandages ». En effet, on ne s'y prive pas « d'emprisonner les riches Espagnols pour en tirer rançon ». Il envoie enquêter les prisonniers de Ciudad-Rodrigo, « notamment le commandant de l'artillerie auquel on assure qu'il a été demandé 200,000 réaux pour laisser aller la garnison », mansuétude inconnue à Pampelune « où l'on voit entassés pêle-mêle, dans les plus affreux cachots, dans les bouges les plus infects, les pères, mères, maris, femmes enfants, des brigands » que le général Abbé « ne se fait aucun scrupule de pendre, pour le bon exemple ». A l'opposé de ces rigueurs, en France, les habitants cherchent à améliorer la position de ces prisonniers « que la politique veut rendre affreuse, insupportable, afin de les forcer à s'en affranchir en s'enrôlant dans les troupes françaises ». Des préfets, celui de Dijon en particulier, « reçoivent avec distinction des officiers espagnols dans leurs

de Rocca, Girault, Lahure, Percy, Girod, *ibid.* — Belmas, *ibid.*, instruction de la Junte, 17 avril 1809.

salons », ce sur quoi la police, dit Napoléon, « doit leur insinuer que ce n'est point convenable », et, dans le Midi garni de réfractaires les Avignonnais leur donnent de l'argent, les bateliers leur font traverser le Rhône; les paysans languedociens, jusqu'à la frontière, les dérobent aux gendarmes (1).

Quoi qu'on fasse, chaque mois il y en a plus. « Tous les jours on en fait; mais avant qu'ils n'arrivent en France, on en perd plus de la moitié parce que les convois sont trop considérables et qu'il s'en échappe de chaque gîte. Il en meurt aussi beaucoup de misère et de fatigue et, enfin, on en fusille un certain nombre. » Quelques centaines de cavaliers en escortent des milliers. Suchet en expédie des divisons. 9,000 sont pris à Tortose. Une brigade polonaise les garde. L'ordre est « de faire feu sur quiconque tente de s'évader ». En marche, les soldats « frappent sans ménagements tous ceux qui paraissent avoir l'idée de s'échapper ». Mais des Napolitains les remplacent pour une nuit, « les laissent s'en aller pour quelque monnaie ». Néanmoins, il en vient tant qu'au milieu de 1811 Napoléon forme 15 nouveaux bataillons de pionniers, 5 pour Flessingue, autant pour le Helder, autant pour Cherbourg. Et comme les femmes se présentent « en foule », il faut les écarter de ces bataillons, puis « recenser toutes celles qui se trouvent en France, afin de prendre des mesures contre elles ». Peu après, les Catalans qui se vantent d'avoir assassiné des Français, par ordre impérial, sont dirigés « sur une prison d'État. Ce sont des brigands rusés qui n'ont aucun honneur »; le reste des Espagnols doit être l'objet « d'une grande surveillance et d'un traitement très sévère (2) ».

En 1812, quoi qu'il s'en évade beaucoup de Saragosse à Jaca, les prisonniers affluent : 6,000 soldats d'O'Donnel, 12,000 de Tarragone, quantité de ceux pris à Sagonte où l'on a vu le général de cavalerie Boussard — qui, d'habitude, tire rançon des guerillas qu'il menace de mort et auxquels il accorde grâce argent comptant — ordonner à un voltigeur de fusiller un lieutenant-colonel ennemi parce qu'il l'a, dit-il, insulté, et son premier aide de camp, qui s'interpose, recevoir une balle dans la poitrine; enfin les 18,000 de

(1) *Corr.*, 16431, 16918, 17502. — LECESTRE, *ibid.*, 11 janvier, 17 avril, 16 septembre 1810. — *Corr. du roi Joseph*, 31 août 1810. — LAFFAILLE, GONNEVILLE. TORENO, *Mémoires d'un apothicaire*, DE BROGLIE, *ibid.*

(2) *Corr.*, 18008. — LECESTRE. *ibid.*, 31 août, 13, 23 octobre 1811. — REISET, GONNEVILLE, BRANDT, *ibid.*

Valence que 16 bataillons escortent par détachement, qui s'apprivoisent vite avec leurs conducteurs, à l'exception de 400 à 500 moines parmi lesquels on casse la tête aux plus mutins et qui, « accueillis en martyrs » dans leur province, sont peu considérés en Aragon et maltraités en France. Tandis que les chefs les plus braves et les plus dangereux sont enfermés à Vincennes où ils resteront jusqu'en 1814; tandis que les officiers instruits, pour dissiper leur ennui, traduisent les œuvres de la littérature française, les impriment dans le Languedoc et, conservant leur fierté provinciale, Castillans méprisent les Manchègues et les Catalans, les prisonniers vulgaires travaillent dans les champs ou dans les manufactures, végètent par groupes sordides et résistent aux séductions des recruteurs de Napoléon. D'ailleurs celui-ci, qui connaît la valeur et la fidélité des recrues forcées, écrit à leur sujet : « Mon intention est qu'on n'enrôle aucun Espagnol s'il ne s'engage par sa propre volonté et je n'entends pas qu'on les envoie aux bataillons de guerre, dans l'espérance que là ils se soumettront. Je ne garderai, recrutés par des Espagnols, qu'un bataillon de sapeurs, une compagnie d'ouvriers et le cadre du bataillon de Walcheren qu'on peut porter à 1.200 hommes en prenant des Espagnols de bonne volonté. » Au milieu de 1813, ils encombrent la France. Avec les autres étrangers, ils sont, dit-on, 120,000. « Presque partout la population est inquiète de ce dangereux voisinage, et il faut prendre des mesures telles qu'au moyen des gardes nationales et autres troupes, il y ait toujours un homme armé pour 10 prisonniers. » Là où il s'en trouve 1,000, une compagnie de garde nationale doit être formée pour les contenir; ailleurs, la gendarmerie doit suffire. Mais, par suite de l'invasion, les uns rejoignent les coalisés, les autres s'échappent. Toutefois, il en reste un grand nombre dans le Centre et dans le Languedoc. L'avénement de la Restauration les délivre. Ils courent dans Avignon « en jouant des castagnettes et autres instruments de leur pays », et cette ville offre un repas splendide à leurs officiers. Successivement Nîmes, Montpellier les fêtent. Pour un peu, le Languedoc blanc, délivré de la conscription, les acclamerait comme des sauveurs (1).

(1) *Corr.*, 18670, 20893. 20920. — BRANDT, GONNEVILLE, *Mémoires d'un apothicaire.* — *Revue rétrospective*, 1892. La première Restauration à Avignon.

Néanmoins, combien en est-il qui laissent leurs os en France, rudes Castillans jetés sur la terre humide et molle du Poitou, Valenciens à demi-mauresques fauchés par la phtisie dans le Jura froid ou les pluvieuses Cévennes, âpres Aragonais enlizés dans les marais de Zélande et laissés presque nus alors qu'on brûle auprès d'eux des monceaux de tissus anglais? Tenus à l'écart par leur fierté, par leur langue, par leurs mœurs; parcimonieusement nourris par le gouvernement et trichés sur leurs vivres par ses agents; harcelés par la police; mal vêtus, sales et vermineux, ils meurent, élargissant chaque jour dans les cimetières de l'Est, ce « coin des Espagnols » où l'on n'apporte ni fleurs ni prières.

Leur fatalisme natal les garde de subir de trop vives tortures morales et ils n'ont pas à supporter les tortures physiques que leurs compatriotes, ardents et cruels, réservent aux Français prisonniers. En France, le gouvernement central et tout puissant seul règle les mouvements d'une société tranquille, et cette société, de sa nature, est douce, compatissante, charitable. En Espagne, au contraire, le gouvernement est mal obéi, l'exaltation est continue; les éléments forcenés, anti-sociaux, dominent une foule de nature sanguinaire : la Junte, pour demeurer au pouvoir, doit être violente et le pouvoir qu'elle détient est si précaire qu'elle ne peut, à son gré, limiter les violences; enfin l'invasion française pénétrant partout, il faut lui soustraire les prisonniers français en les plaçant dans les îles — et comme, par leur nombre, ils en pouraient prendre possession, dans une île inutilisable.

De tout cela il résulte que les Espagnols sont mieux en France que les Français en Espagne. Mais ils ne sont pas mieux ni aussi mal par la volonté des gouvernants. Napoléon essaye de réfréner l'essor de la charité publique et la Junte tente de calmer l'atrocité des fureurs populaires. Le *Moniteur* cite comme exemple unique la grâce d'un général qui, prisonnier sur parole, tente de s'échapper. Par suite, de la Junte qui tend au mieux et de l'Empereur qui, par rage impuissante, tend au pire, Rochefort et Walcheren égalent Cabrera.

IV

En 1809, l'acharnement qui existe de part et d'autre, l'inexpérience des soldats, la précipitation des batailles ne permettent guère, au début de la campagne, de faire des prisonniers ni de les garder. Saisis dans la journée, les Autrichiens s'échappent le soir à la faveur des bois épais, du désordre des troupes françaises, et grâce aux paysans bavarois dont ils parlent la langue. Et, en même temps que la discipline s'affaiblit, des actes de cruauté extraordinaires, inattendus, se manifestent. A Ratisbonne, d'Espinchal, aidé de soldats du 7e léger, fait deux officiers autrichiens prisonniers. « Le général de division N... arrive sur lui, ordonne aux tirailleurs de les fusiller. » D'Espinchal proteste. Le général « renouvelle impérativement son ordre, reconnaissant ces deux officiers pour l'avoir poursuivi vivement dans l'intention de le tuer, et n'ayant trouvé son salut que dans la fuite... Les tirailleurs semblent répugner à une action aussi barbare »; néanmoins ils obéissent et d'Espinchal s'éloignant voit les deux officiers tomber. Il en rend compte au général Montbrun, en présence du général Lebrun, aide de camp de l'Empereur; ceux-ci l'engagent prudemment au silence, « car la qualité du personnage est telle qu'ils eussent été très fâchés s'il avait eu connaissance de son rapport ». Au milieu de mai, les premiers prisonniers arrivent en France. Metternich, le 26, les rencontre à Châlons-sur-Marne. Napoléon, comme d'habitude, « désire qu'ils ne lui coûtent rien et qu'ils soient répartis entre les paysans ». D'ailleurs il en a peu et il n'en prend guère. Le premier soir d'Essling, ils s'enfuient. Girault va prévenir un général de ce fait. Celui-ci lui répond : « Qu'ils aillent au diable! ça ne me regarde pas ». Les quelques-uns qui sont mis à Lobau, après la bataille, comme l'armée, ne reçoivent rien, et l'on en voit « qui mangent de l'herbe, qui râclent avec un couteau des os de cheval ». L'Empereur en voudrait, pour faire de l'effet. A la nouvelle de la victoire de Raab, il écrit au prince Eugène : « On n'a pas encore vu à Odenbourg un seul de vos prisonniers. En général,

quand on en fait, on envoie les principaux officiers en poste et successivement au quartier général, pour avoir des nouvelles; on ne les fait point marcher avec la troupe... S'il arrivait qu'ils soient délivrés, les corps ne se trouveraient pas en un moment réorganisés. » Mais le lendemain, il apprend que les officiers « sont libres sur parole ». Il trouve bien vaine cette parole qui comporte la suite d'un itinéraire donné; « il a peine à croire à une pareille folie » alors que tous les officiers français sont en Autriche, qu'on « ne peut en avoir un » et il ajoute, émettant en axiome sa faiblesse du moment : « Les armées ne pèchent jamais par le défaut d'hommes, mais par le défaut d'officiers » (1).

Par ailleurs, on en saisit peu. Les Tyroliens, s'il faut en croire le 23e bulletin, auraient pris et massacré 700 conscrits français et 1,800 Bavarois, mais bien avant la rédaction de ce bulletin; dans leur pays on s'entretue. Les habitants soulevés tirent sur les colonnes françaises, essayent de les écraser de rochers. Lefebvre, sous le prétexte qu'ils ne sont pas militaires, « fait fusiller tous ceux qu'il prend les armes à la main ». Des prisonniers mal gardés, durant la traversée de la Bavière, s'échappent en ce pays, s'y reforment en bataillons. On massacre ceux dont on s'empare et le général Rusca, qui se distingue dans ce genre d'exploits, faute d'en saisir qui tiennent des armes, n'hésite pas à traiter comme tels les paysans dont la poudre qu'ils emploient a noirci le creux de la main (2).

L'armée d'Italie amène avec elle 2,000 prisonniers sur le champ de bataille de Wagram, ils s'enfuiront dans la nuit, après l'échauffourée du premier jour. Durant la bataille, à mesure qu'on en fait, on les envoie à Lobau. Le lendemain et les jours suivants, on en recueille un grand nombre. Au moment de l'armistice, ils y sont 18,000, « y meurent de faim ». A cette nouvelle, l'Empereur écrit à Daru : « Cela est inhumain et impardonnable. » En effet, leur vie ne coûte rien, sinon aux Autrichiens. Il leur fait envoyer du pain. Cependant ces malheureux sont dociles et doux. Tandis qu'on les évacue, ils n'essayent pas de s'échapper. A San Polten, on en voit « qui sont enfermés dans une caserne et gardés par d'autres prisonniers armés et en faction ». Il n'y a pas un soldat

(1) *Corr.*, 15240, 15380, 15387. — D'Espinchal, Metternich, Girault, *ibid.*
(2) *Corr.*, 15464. — Lefebvre à Berthier, 20 mai 1809; Du Taillis à Berthier, 4 juin 1809.

français en ville. Et sur la route on en rencontre, qui vont régulièrement vers la France, « conduits par un sergent de leur nation » (1).

Leur nombre n'est pas excessif. Rendus en France, peut-être sont-ils 20.000 en tout : « Les Autrichiens n'en ont guère fait moins. » A la paix, l'échange en serait facile, et il le deviendrait plus encore, en raison de l'alliance qui survient entre les cours des deux pays, si l'Autriche n'avait pris à son service beaucoup de Français et si elle ne gardait ceux des provinces qu'elle a perdues, tandis que Napoléon, au contraire, et même contre leur volonté, conserve tous ceux qui sont originaires des pays conquis. Après le mariage, une correspondance assez vive persiste à ce sujet ; mais comme des deux côtés on tend à l'entente, celle-ci se fait. En juillet 1810, Napoléon écrit à Champagny, son ambassadeur à Vienne : « L'Autriche se plaint que cinq officiers aient été obligés de servir dans nos troupes comme simples soldats que 50 prisonniers sont retenus à Mantoue, que 24 hommes aient été enrôlés dans les régiments suisses » et comme Champagny répond en citant les régiments autrichiens où servent des Français, comme Napoléon « en compte au moins 10.000 », émigrés, anciens Belges nouveaux conquis, déserteurs, etc., au service de cet empire Napoléon renvoie les derniers Autrichiens et il obtient la rentrée facultative de ceux qui voudront lui venir ; il les amnistie, leur confirme leur grade jusqu'à celui de capitaine et il prescrit « de les faire passer un an en France avant que de les envoyer à l'étranger » afin de les remettre avec leur patrie (2).

Dans cette campagne, il se manifeste un sentiment plus vif et plus jaloux de la nationalité autrichienne, en même temps que le caractère français, par suite de l'afflux des récents alliés et des nouveaux conquis, s'atténue, se transforme, perd son unité. Aussi tandis que les prisonniers autrichiens sont mal gardés en Bavière et ne le sont pas du tout en Wurtemberg ou en Bade, les prisonniers français sont soumis, non seulement à la surveillance des soldats ennemis, mais à la police inquiète et jalouse que fait passionnément autour d'eux tout un peuple. Il en résulte que les

(1) *Corr.*, 15524. — NOEL, BERTHEZÈNE, *ibid.*
(2) *Corr.*, 167[illegible] 17155. — SAVARY. *ibid.*

Français sont moins bien traités qu'en 1805 et plus surveillés ; qu'on ne leur fournit qu'avec parcimonie le strict nécessaire et qu'au lieu de se trouver dans un milieu bienveillant ils ne voient que portes fermées et visages hostiles. Il en résulte aussi que les Autrichiens, quoique fort bénévoles, usent de la latitude que leur donne un service mal fait, et, tandis que leurs conscrits s'abandonnent à leur mauvais destin comme un troupeau, leurs vieux soldats craignant un long et douloureux séjour sous la main impériale s'évadent et reprennent les armes.

Par suite, comme à tout autre point de vue, la guerre tend à devenir plus cruelle. Et tandis que de tous côtés des soldats plus jeunes composent des armées plus dépourvues de vernis chevaleresque, tandis qu'en France la volonté d'être fort, naguère ardente, s'alanguit et s'éteint dans les jouissances, chez les peuples opprimés s'allume la fureur de vivre, et leurs rois, énervés par les politesses et par les idéologies du dix-huitième siècle, se redressent, se convertissent à ces mesures de destruction calculée et d'inhumanité sans merci qui suivent et qui complètent les coups de tonnerre de Napoléon.

V

A peine la Grande Armée est-elle en Russie que chaque jour la cavalerie d'avant-garde ramasse quelques prisonniers. Près du Niémen, le premier officier qu'on saisit est renvoyé par l'Empereur avec cinquante napoléons. On interroge ceux qu'on amène et on les rassemble. Mais, dès Vilna, ils deviennent embarrassants parce que les troupes manquent sur la route de France pour les y conduire, parce qu'on ne peut les confier à la Prusse équivoque, au Grand-Duché encore à demi dans l'anarchie. De plus, les Russes en font aussi, et journellement. Par suite, pour récupérer des soldats, pour se débarrasser de ses prisonniers, pour percer les mouvements et les positions de l'armée russe, dès Vilna, l'Empereur par Berthier, son porte-plume, propose à Barclay un cartel d'échange : « Cela diminuera les maux de la guerre. » Le Russe, qui ne veut

pas être dupe en rendant des soldats aventureux, des têtes de colonne, contre des traînards, fait la sourde oreille, se montre insensible à cette générosité de comédie. Ses prisonniers en pâtissent. Ordre est donné de les emmener à Dantzig, à Modlin, à Marienbourg, à Thorn, et de leur déclarer, avant le départ, que « tous ceux qui seront trouvés hors du rang cherchant à déserter, seront fusillés ». Le 28 août, Berthier renouvelle la demande de cartel. Le silence de l'ennemi persiste. Ney, parmi les détachements qui vont aux subsistances, « perd tous les jours plus de monde que si l'on donnait bataille », et au moment même de la Moskowa, ces malheureux, que Rostopchin aurait, dit-on, fait jeûner trente-six heures pour les rendre plus chétifs encore, défilent dans Moscou à l'instar de ceux que Napoléon faisait naguère passer sur les boulevards de Paris. Ensuite, ils sont jetés en prison, « au bagne », dans les villes du Volga, après avoir été pourchassés par les Cosaques durant de longues étapes, de la même façon que ceux-ci avaient précédemment emmené des paysans turcs, en en faisant mourir 9,000 sur 15,000. Après la Moskowa et en raison d'un tel traitement, l'ordre est donné de conduire en France les prisonniers russes internés à Dantzig et dans les places de la Vistule. Ceux qui sont saisis à ce moment restent à Moscou avec l'armée (1).

Dès le début de la retraite, en même temps que les Russes prennent quantité de cavaliers démontés et, dans Moscou, des retardataires, les Espagnols et les Portugais, escortent vers la France 1,200 prisonniers ennemis. Alléguant qu'ils ont pillé un fourgon d'eau-de-vie, ils « en fusillent plusieurs qui ne veulent pas marcher », qui ne le peuvent pas, peut-être. Ces malheureux vivent d'on ne sait quoi, de chevaux morts, de « morceaux de cadavres qu'ils se disputent » et bientôt ils auront disparu, ayant jalonné la route de leurs corps. Les Russes, de leur côté, saisissent des traînards, et de plus en plus. Ils ne les nourrissent pas, ne savent qu'en faire, et, selon le mot de Tolstoï, « la mort par le froid et la faim attend ceux-ci de même dans la fuite et dans la captivité ». Soldats retombés à la barbarie et saisis par des barbares, ils ont à souffrir non seulement l'habituel pillage des

(1) *Corr.*, 19211. — De Chambray, *ibid.*, lettres des 8 juillet, 28 août, 3 septembre 1812. — Fabry, *ibid.*, lettre de Napoléon, 11 juillet 1812. — Soltyk, de Rochechouart, Gourgaud, *ibid.*

Cosaques; mais les caprices, les fureurs, les extravagances de ceux qui les conduisent. Aussi préfèrent-ils la mort immédiate et soudaine aux tortures douloureuses, et les voit-on, à Krasnoï, ne plus faire quartier : « ce ne sont pas les blessés qui y sont les moins acharnés. » Après la Bérézina, un officier russe en conduit 5,000. « Il les fait toujours bivouaquer »; il n'en amène qu'une vingtaine à Bobruisk. Ceux qui marchent sous le fouet. dans la neige, par les espaces gelés, en chemise ou tout nus, ne sont point rares. Près de Mohilew des soldats russes en font asseoir un « sur un bloc de grès rougi au feu ». A Oschmiana, de Rochechouart aperçoit « dans la geôle, derrière des fenêtres garnies de barreaux de fer, en manches de chemise », une centaine d'officiers. Un spectacle aussi tragique ou pire se présente à chaque pas, et l'on n'y prend garde; mais ici, à leurs cris déchirants, ils joignent de grands gestes, et l'émigré est bien surpris de voir ses camarades, des aides de camp du tzar, d'habitude insensibles, s'approcher d'eux, leur faire distribuer des provisions et des vêtements; puis se rendre chez le starotz, exiger qu'il fasse chauffer le poêle de leur prison et lui laisser de l'argent pour leur procurer vivres et vêtements. De Rochechouart demande le pourquoi de cette conduite. Ils lui répondent : « Ce sont des francs-maçons. Ils nous ont fait le signal de détresse, et francs-maçons nous-mêmes, nous avons dû secourir nos frères, puisque nous le pouvions. » Mais si les francs-maçons sont nombreux dans l'armée impériale, en revanche ils sont rares en Russie, et leurs signaux presque toujours incompris. Le gouvernement russe envoie ses prisonniers dans les provinces éloignées. Souvent ils vont, attachés à une perche. convoi d'esclaves, et l'on fusille ceux qui tombent. Ceux qui survivent sont heureux d'échanger contre un rouble-papier qui vaut alors seize sous les napoléons qu'ils avalent. Certains gouverneurs accordent aux officiers une petite voiture pour les transporter. Quant aux soldats, vêtus de guenilles françaises et russes, un long bâton à la main, parfois le chef couvert d'une casquette à la prussienne « faite du débris d'un pantalon hors de service avec une visière taillée dans l'empeigne d'un soulier ou dans une vieille tige de botte », ils s'acheminent vers les provinces où la vie est au plus bas prix. Arrivés à destination, les officiers reçoivent 0 fr. 50 par jour, grâce auxquels l'existence leur est relativement facile, dans

une région inondée de denrées coloniales par les Anglais et presque dépourvue d'argent. Les soldats ont un sou, plus une ration de pain de seigle. Mais l'avidité des fonctionnaires et leurs concussions restreignent souvent ces allocations, et le lit fait « d'un sac de toile » ne leur est pas délivré partout. Passablement dans un endroit, ils sont ailleurs maltraités, cela selon la fantaisie des gouverneurs. Celui de Nowgorod leur impose des travaux de galérien. Celui d'Orel les laisse mourir pour s'approprier leur solde. Beaucoup, au moindre prétexte, les envoient en Sibérie, vers laquelle d'autres, parmi leurs camarades, ont été déjà dirigés sans cause. Ils demeurent sur place en 1813 — il en est même qui fêtent l'Empereur — et ils sont renvoyés en France, en 1814, après la paix. Les officiers reçoivent alors 100 roubles en papier — que payera la Restauration — et les soldats une vieille capote russe, plus un peu moins d'un sou par jour. Partis en mai, ils n'arriveront en Lorraine qu'en novembre. Mais combien peu seront-ils? Sur 64 officiers pris à Krasnoï, emmenés ensemble en mars 1813, il en restait quatre. On envoie ces derniers dans une ville où il s'en trouve 300. Un an après, il en subsiste 18 ou 20. Quelques-uns auront été envoyés en Sibérie; d'autres resteront dans le pays contraints ou de bonne volonté; en 1832, on en cite qui sont toujours prisonniers, au delà de l'Oural (1).

Ces Français que les Russes ramassent entre Smolensk et Vilna, par troupeaux gelés, qui meurent sur la route et qui se pétrifient dans les bivouacs, éprouvent, de la part du gouvernement russe, un traitement à peu près semblable à celui que Napoléon inflige aux prisonniers qu'il fait, quand il veut être bénin; mais comme l'hiver est excessif, les espaces immenses; comme il règne partout une barbarie confuse; comme les fonctionnaires, mal payés en papier-monnaie discrédité, font de la concussion et de la rapine deux de leurs prérogatives; comme enfin, selon l'expression du temps, les Français sont plus sensibles, il en succombe autant qu'à Cabrera, à proportion, et pour les survivants la captivité est plus lourde, plus douloureuse que dans les pays allemands. Aux gênes

(1) Soltyk, Castellane, Gourgaud, Pouget, Thiébault, Larrey, de Rochechouart, Berthezène, L. Montigny, Rattier, *ibid.* — Tolstoï, *Physiologie de la guerre.* — De Serang, *Prisonnier français en Russie.*

que causent une civilisation primitive et une langue difficile s'ajoute pour eux l'angoisse de l'avenir, car leur délivrance est liée à la fin de la guerre, guerre dont les nouvelles leur parviennent déformées, fin qu'ils ne peuvent prévoir puisque autour d'eux les Russes sont acharnés et que, dans le lointain, l'Empereur au génie invincible et fertile en ressources reste debout. Aussi, après avoir longtemps souffert dans les marches où les soldats, fils de serfs, les traitent tel que des esclaves; après avoir gémi de la dureté des gouvernants et pâti du vol des administrations, bien peu résistent aux tentatives qu'on fait sur eux. Les uns deviennent précepteurs, domestiques, cuisiniers; font de ces valets français que seules possédaient naguère les plus riches familles; les autres rentrent dans l'armée russe, se changent en officiers, en sergents instructeurs et dressent à la française en les bâtonnant à l'allemande ceux qui les fouettaient naguère, par troupeaux, sur les grands chemins; enfin il en est qui se révoltent contre le traitement qu'on leur impose, qu'on expédie sur la Sibérie, et qui jusqu'à leur dernier souffle y travailleront dans les mines meurtrières. La paix venue, le gouvernement ou les seigneurs gardent ceux qu'ils peuvent. Et si bien peu survivent à leur prise, de ceux-ci bien peu encore reprennent le chemin de leur patrie.

VI

En 1813, Napoléon fait quantité de prisonniers dans les batailles. De leur côté, les coalisés lui en enlèvent un grand nombre, maraudeurs, traîneurs, bataillons de marche, escortes de convois ou troupes vaincues de ses lieutenants.

Le lendemain de la bataille de Lutzen, le bourg est rempli de coalisés prisonniers. Et, malgré le défaut de cavalerie, ils sont nombreux avant l'armistice. A la rupture de celui-ci, et jusqu'à la catastrophe de Leipzig, de part et d'autre on en fait à peu près autant. A Dresde, on voit des centaines d'Autrichiens qui se rendent, qui se dirigent d'eux-mêmes vers la ville en criant : « Vive Marie-Louise! » et en agitant leur bonnet ou leur shako au

bout d'un bâton. » Napoléon privé lui-même d'officiers et qui connaît les inconvénients de ce défaut, prend alors des mesures spéciales pour envoyer en France les cadres de ses adversaires. Le premier convoi sera celui de leurs généraux. Le second, celui des officiers. Le troisième, « des sous-officiers inutiles aux convois des soldats ». Les officiers « ne partiront que par convoi de vingt et seront escortés par la gendarmerie. Les soldats seront formés par compagnies de 60 à 100, à la tête desquelles on mettra un sous-officier autrichien. Dix de ces compagnies formeront un convoi qui sera escorté par 10 gendarmes, 20 cavaliers, 60 fantassins ». Tout ce qui sera Polonais et voudra servir sera enrôlé sur-le-champ ; « mais il faut être sûr que ces hommes soient Polonais ». Dociles, les Autrichiens s'en vont, cantonnent souvent dans les églises, bivouaquent parfois, comme à Leipzig, dans un cimetière. Des partisans les délivrent en Saxe ; des bandes de brigands — espèce de chouannerie — dispersent leurs escortes dans la Hesse. En somme, malgré leur bonne volonté, ils n'atteignent le Rhin qu'en partie; plus qu'eux s'échappent les Russes, et plus encore, les Prussiens (1).

Les Français, au contraire, enveloppés de populations hostiles, passent dans la Prusse orientale, en Suède, en Russie blanche, en Transylvanie. Kulm, la Katzbach, Gross-Beeren et Dennewitz en fournissent un grand nombre aux coalisés. A Berlin, on leur jette de la boue et des pierres. Dans la campagne les Cosaques, qui leur semblent plus humains que les Prussiens, percent de leurs lances les cochons de lait des paysans et les leur donnent. Vandamme, en représaille de ses rudesses, est outragé à Prague par Alexandre et par ses courtisans. Dupuy, enlevé par des Cosaques en Saxe, est dépouillé de ses armes. A celui qui le conduit, « il donne sa montre et sa bourse ». Celui-ci compte l'argent qu'elle contient et lui rend un napoléon sur une douzaine qui s'y trouvent « en lui faisant signe de le glisser dans sa botte pour le soustraire à la rapacité de ses compatriotes ». Il l'amène à un rassemblement de prisonniers, et aussitôt là, « des Cosaques, sur l'ordre d'un de leurs officiers, viennent à lui, arrachent sa croix, son dolman, le mettent en chemise en moins d'une minute ». Ensuite, mêlé à des camarades, on l'enferme dans une chambre, à Altenbourg. « Beaucoup d'habi-

(1) *Corr.*, 20487. — Vionnet, Combes, Gross, *ibid.*

tants viennent les voir et sont tenus à distance. Dupuy s'approche un instant de la porte et fait le signe maçonnique de secours. Une demi-heure après, deux d'entre eux obtiennent la permission d'entrer dans leur prison et lui apportent vivres et vêtements. » Le surlendemain, ce convoi part, escorté par de nombreux Cosaques et Dupuy est « blessé fortement par le napoléon qu'il a dans sa botte ». Comme subsistance, « on donne aux prisonniers un quart de pain de munition et un verre d'eau-de-vie par jour ». En les accompagnant, les Tartares « abattent avec leurs lances les prunes mûres des arbres qui bordent le chemin, et quand les soldats s'arrêtent pour les ramasser, ils les frappent, les blessent même pour les faire marcher ». Ils rencontrent « de nombreux officiers russes qui leur font des menaces, leur disent des injures grossières et des hussards hongrois qui leur donnent du pain, de l'eau-de-vie et du tabac ». Après dix jours de marche, ils arrivent à Prague. Là, aux officiers, un banquier juif offre « de l'argent contre des lettres de change sur leurs familles, sans escompte ni commission ». Les officiers en partent « en voiture, sous l'escorte d'un officier et de soldats; les attentions et les prévenances dont ceux-ci les entourent leur font oublier la brutalité sauvage de leurs conducteurs moscovites ». Sur leur chemin un noble hongrois les invite à sa table et commence par porter un toast à Marie-Louise et à Napoléon. En Transylvanie, ils vivent comme ils peuvent, les officiers supérieurs passablement, les lieutenants avec seize florins par mois, les soldats en s'attachant à leurs chefs à titre de domestiques ou en se livrant à divers travaux. Ils y restent jusqu'en juin 1814 (1).

A Leipzig, Lauriston, un groupe d'officiers et un bataillon se rendent, dans une rue de faubourg, à un général russe suivi de trois officiers et de huit hommes. Il est pris 28,000 Français. Les coalisés entassent cette foule au cimetière Saint-Jean, la parquent dans des enclos et l'abandonnent sans nourriture. Des soldats y meurent de faim; d'autres du typhus. Les défenseurs de Dresde, arrêtés et retenus au mépris de la capitulation, fournissent autant de prisonniers. Ils restent en Allemagne ou en Autriche. De même ceux qui sont saisis en France, en 1814. A ce moment, les ennemis

(1) Combes, Dupuy, *ibid.*

dont s'empare Napoléon ou ceux qu'il garde depuis longtemps, jusqu'au grade de colonel, sont réduits à la solde de six sous par jour, et les hommes y seraient dans l'extrême misère si, même à Paris et sous escorte, on ne les laissait « demander et accepter l'obole de la charité » (1).

VII

La guerre entre la France et l'Angleterre, au sujet des prisonniers, fournit les détails les plus caractéristiques. Les deux nations qui se prétendent à la tête de l'humanité de leur époque rivalisent de mensonge et de cruauté; leurs gouvernements se changent en tortionnaires et les pouvoirs publics, malgré l'indifférence ou la pitié du peuple qui les entoure, cherchent à faire mourir, par une accumulation de mauvais traitements, les vaincus désarmés qu'ils ne peuvent transformer en mercenaires ou en espions.

En 1803, les navires français, sans connaissance de la guerre, sont saisis par les marins britanniques. Quoique les Anglais demeurant à Paris aient reçu l'assurance qu'ils seraient protégés, « après le départ de l'ambassadeur avec autant d'étendue que durant son séjour », Bonaparte, à cette nouvelle, riposte par l'arrestation de tous les Anglais de dix-huit à soixante ans, qui voyagent en France, « comme faisant partie de la milice anglaise ». Il les envoie dans les places fortes et il ordonne à la république italienne de procéder de même, de les mettre au fort d'Urbin ou à Novare. L'organisation des prisonniers et des otages, d'abord confuse, est réglée en novembre et les mesures de l'autorité en se généralisant deviennent plus rigoureuses. Aucun Anglais ne peut résider à moins de trente lieues de Paris. A Verdun on place les officiers et ceux d'entre les civils ou militaires d'un âge avancé qui ont avec eux femme et enfants; à Bitche, ceux qui ont fourni des sujets de plainte; à Charlemont et à Valence, le reste des matelots et des

(1) Gross, Galitzine, Fezenzac, Véron, *ibid.* — Houssaye, *1814*.

soldats. Une brigade de gendarmerie leur est affectée par 50 prisonniers. Tout Anglais qui, par la suite, se trouvera à moins de dix lieues des côtes, sera « prévenu d'espionnage » et ceux qui seront à moins de dix lieues des frontières, « prévenus d'avoir voulu s'échapper » (1).

En 1804, les deux gouvernements ne cessent de récriminer l'un contre l'autre, et ce sont des deux côtés les prisonniers qui en pâtissent. Nelson ayant proposé à Latouche un échange, Bonaparte écrit : « Faites-lui connaître que tout échange est impossible; que le roi d'Angleterre n'a voulu en établir aucun, ayant persisté à y mettre des conditions inusitées et arbitraires. » Le gouvernement anglais réclame « la réciprocité de ration pour les sous-officiers, soldats et matelots détenus en France » ; le nouvel Empereur répond : « Les prisonniers anglais sont libres dans les citadelles; ils sont casernés comme les soldats; ils reçoivent le pain, une paye suffisante et des effets de petit équipement. On leur permet de travailler en ville... Nos prisonniers sont entassés en Angleterre d'une manière si pénible qu'on les force ainsi, sous peine de vie, à prendre du service; on insulte et on outrage à chaque instant les officiers et les soldats. » Et comme les Anglais discutent, ergotent, voudraient habiller les hommes qu'ils ont en France — ce qu'ils feraient mieux que l'Empire — Napoléon leur répond : « De tout temps nous avons traité les prisonniers que nous avons eus. Je ne veux rien changer. Mon intention est d'habiller les prisonniers anglais. Ils ont une masse comme les troupes. Les Anglais doivent en faire autant... Leurs prisonniers sont de misérables pêcheurs qui, naviguant sur des bâtiments de commerce, n'ont pas été pris à main armée. Je veux que les prisonniers anglais ne coûtent rien aux Anglais et que ceux qu'ils pourront me faire ne me coûtent rien. » Mais peu après le ministre lui rendant compte que, selon ses ordres, les prisonniers ont « les rations de vivres, de sel, de légumes secs : des demi-fournitures de lit, un pantalon, une veste de tricot gris et un chapeau » et qu'en route « ils seront traités comme les troupes françaises », il décide qu'ils « ne doivent pas être aussi bien traités que ses troupes » et qu'il faut les entretenir « ainsi qu'on faisait jadis, au

(1) *Corr.*, 6759, 6835, 7304. — MONTGAILLARD, MIOT DE MÉLITO, *ibid.*

besoin revenir sur ses pas ». Cependant, de ce que ces prisonniers crient parce que la ville de Verdun exploite ceux qui l'encombrent, Napoléon ordonne d'écrire au maire que « si les habitants taxent à un trop haut prix les logements des Anglais et si la municipalité ne prend pas des mesures pour que les logements qui se louaient 36 francs quand les Anglais sont arrivés ne soient plus loués aujourd'hui 300 francs, ils contraindront le ministre de la guerre à les placer dans une autre ville ». Antilibéral par essence, il fait prévoir un maximum municipal, alors même que par ses envois incessants et la nature temporaire des séjours il provoque cette crise économique (1).

Malgré la surveillance, ces Anglais font passer des lettres en Angleterre, se plaignent; leur gouvernement voudrait en ravoir au moins quelques-uns. Napoléon ne veut rien entendre : « gardons nos prisonniers et laissons en Angleterre ceux que nous avons. » Et comme, dans l'été, trois Anglais, « quoique sur leur parole », s'échappent de Verdun, il y envoie un renfort de gendarmes; il prescrit au gouverneur, le général Virion, de rassembler les autres et de leur dire « qu'au premier qui s'en ira, Napoléon sera obligé de les distribuer dans les places fortes » (2).

Mais quelles que soient la perspicacité de sa surveillance et la vigueur de ses mesures, dès qu'il est parti, le service se relâche pour quelques privilégiés, et, par ailleurs, des dilapidations se commettent. Virion est obligé de se suicider parce qu'il est reconnu qu'à Verdun l'on vole les prisonniers et l'on s'enrichit à leur détriment. A sa rentrée d'Autriche, Napoléon trouve des Anglais à Arras : « Il ne sait pourquoi... Sans doute on les a mis à portée de chez eux pour se sauver. » Il les renvoie dans des forteresses mieux closes et plus lointaines. A ce moment, il en possède moins de 2,000, qui touchent ration, plus quelques centaines d'officiers ou de civils. Un an après, de Pologne, il écrit à Dejean : « Je vois avec peine que vous autorisez des prisonniers anglais à se rendre à Genève. Je veux qu'il n'y ait aucun Anglais hors de l'ancienne France. » En 1808, les troupes de Naples en prennent à Capri. Il mande à Murat : « Les prisonniers que vous avez faits ne doivent pas être échangés... Ils doivent être consi-

(1) *Corr.*, 7583, 7853, 8032, 8129, 8191.
(2) *Corr.*, 8592, 9061.

dérés comme prisonniers français, l'armée française étant la principale de cette expédition... Placez-les dans un lieu sûr de votre royaume. » Murat, avant le reçu de cet ordre, demandait à les échanger. L'Empereur lui répond par l'interdiction de tout rapport avec l'Anglais (1).

L'expédition de Moore et la retraite qui en est la suite produisent quantité de prisonniers. Les soldats « les traitent bien, boivent avec eux ». On les rassemble à Valladolid « dans une caserne spacieuse et bien aérée » ; puis on les envoie en France. L'expédition sur Flessingue en donne un grand nombre. C'est l'occasion, pour l'Empereur, de répéter à Fouché qu'il « ne doit y en avoir aucun dans les places frontières » ; de lui manifester sa surprise qu'il s'en trouve à Wesel et d'écrire à Clarke : « Je ne conçois pas comment vous gardez des prisonniers de guerre à Arras et à Valenciennes... Renvoyez-les dans l'intérieur de la France, surtout lorsque ces prisonniers, comme je le vois dans votre rapport du 10 (août 1809), conspirent et s'enhardissent. » — Il en existera encore, en 1811, à Valenciennes. Pourtant, par suite de la consommation d'hommes qui se produit en Espagne, l'Empereur semble consentir à l'échange des prisonniers. Les Anglais acceptent, un contre un. L'Empereur voudrait un Français ou allié contre un Anglais ou allié, c'est-à-dire contre un Anglais et deux Espagnols trois Français. Il y aurait tout avantage. Il tient, en ce moment, près de 40,000 Espagnols, et seulement 10.526 Anglais, 932 Irlandais, 500 otages. En Angleterre et en Espagne, il se trouve, d'après les papiers officiels sujets à caution 43.774 Français, 103 Hollandais, 2,294 Danois et 302 Russes. Les Anglais ne veulent pas être dupes et l'affaire, après avoir traîné, ne se conclut point. Aussi Napoléon déçu récrimine-t-il; puis quoiqu'il y ait « 779 Anglais, Hanovriens, Espagnols et Portugais qui aient faussé leur parole », qu'une ligne de correspondance pour ceux qui s'échappent existe entre Longwy, Valenciennes, Ostende et Blankenbergue, il s'apaise, et l'année suivante il consent à la libération générale, homme par homme, des 87,600 prisonniers alliés qu'il possède. Passant à Givet, il voit un détachement d'Anglais occupés à rétablir un pont. Aussitôt il prescrit que « les dix

(1) *Corr.*, 9943, 10163, 12309, 14436, 14509.

qui se sont le plus distingués soient habillés à neuf; qu on leur remette à chacun cinq napoléons pour la route et que, de Morlaix, on les renvoie en Angleterre. » Mais il oublie les 400 malheureux enfermés par trente ou quarante dans les casemates de Bitche et dont quelques-uns restent un mois sous terre, sans voir le ciel; il oublie ceux qui, à Mont-Dauphin, à Queyras, à Briançon, dénudés gèlent chaque hiver. Comme il manque d'officiers pour les cohortes, il voudrait en échanger un millier avec les Anglais et les Espagnols : « cela serait avantageux aux Anglais puisqu'il paraît qu'ils craignent quelque chose de nos prisonniers », écrit-il. Or ceux-ci ne veulent rien entendre; moins que jamais ils songent à rendre qui que ce soit. Et les leurs, alors que les désastres surviennent, moins contenus par une gendarmerie diminuée, par une police défaillante, par des fonctionnaires qui se demandent quel sera le pouvoir nouveau et qui veulent en gagner les faveurs, s'échappent de mieux en mieux. Leurs appointements qu'ils touchent toujours et l'argent que reçoivent les otages facilitent leur évasion. Quant à ceux qui restent en 1814 — et ils sont rares — la Restauration ne les renvoie pas comme des prisonniers quelconques : elle les fête comme ses plus chers alliés (1).

Transportés en Angleterre, les Français, qui préfèrent se rendre aux Anglais qu'aux Espagnols, sont durement traités. On les emmène sur des bateaux qui gouvernent mal et qui sont antiques. Durant la traversée des capitulés de Cintra, 2,000 déjà avaient péri. Pendant six années de guerre continentale, il en meurt des milliers d'autres, parce qu'ils mettent des mois à faire le trajet. Et, la traversée achevée, leurs maux ne font que commencer. « Tant qu'ils restent sous la protection de l'armée anglaise, leur existence est supportable; mais dès qu'ils abordent la Grande-Bretagne, les traitements les plus cruels et des tourments inouïs les attendent » (2).

De 1803 à 1806, les Anglais saisissent des marins, militaires ou civils, plus quelques soldats envoyés aux colonies. Les officiers de marine sont mis dans l'intérieur de l'île. L'amiral Linois est

(1) *Corr.*, 15672, 16839, 18094, 18250, 18625. — Lecestre, *ibid.*, 2 août 1809 — Percy, Larrey, Savary, Pillet, *ibid.* — M. Charles Oman, professeur à Oxford, m'a fourni de précieux renseignements sur le sort des Anglais en France.

(2) D'Illins, Girod, *ibid.*

envoyé à Bath, puis à Cheltenham, « lieux renommés pour l'agrément et la salubrité de leurs bains ». Les officiers sont « en cautionnement » et ils y restent tant qu'ils se conforment aux prescriptions du gouvernement : « résider en ville sur leur parole d'honneur de ne pas s'écarter à plus d'un mille de distance, de rentrer tous les soirs au coucher du soleil et de répondre deux fois par semaine à l'appel d'un commissaire du gouvernement ». Ils reçoivent trente-six sous par jour. Les autres prisonniers pourvus du cautionnement en touchent vingt-quatre. La cherté de la vie est telle que ceux qui ne reçoivent pas de secours de France doivent travailler. A Thames, en 1806, ils sont 750; les ouvriers « les provoquent par leurs insultes, les combattent à coups de poings ou corps à corps ». La justice ne s'en mêle pas, les laisse en dehors du droit commun. Les matelots sont casernés à terre; les soldats mis sur des pontons. Ainsi les uns et les autres ne sauront ni combattre ni s'échapper. Un officier réclame contre le traitement qu'il y subit. On l'envoie à Odiham. Là, le peuple est meilleur. Les prisonniers ont fondé « une loge philharmonique, une loge de francs-maçons et un théâtre ». Il se fait affilier à la loge « dont les mystères et les cérémonies le frappent d'un ennui complet » et comme il va se promener à Windsor et qu'il est dénoncé, on l'envoie sur les pontons de Chatam. Durant le trajet, il trouve le moyen de s'évader; il se fait reprendre à Londres. Beaucoup d'autres réussissent. Tant d'audace n'est pas sans inquiéter les insulaires, si jaloux de leur isolement. Aussi, quand l'occasion s'en présente, sévissent-ils contre ces marins décidés, dont certains, malgré leurs croisières, « ont vingt-six fois coupé la ligne », qui parviennent parfois à s'échapper sur de frêles barques et qui savent souvent intéresser à leur sort les blondes et aventureuses filles d'Albion (1).

Vers ce moment — 1807 — les Anglais reçoivent des prisonniers faits dans le royaume de Naples, vieux soldats de conduite difficile. Saisis dans les hôpitaux de Calabre ou dans la plaine de Maïda, un à un dépouillés de tout ce qui sur eux tente le vainqueur, débarqués en Sicile, même soignés à Messine « par des femmes anglaises qui ont pitié d'eux », on les envoie à Malte. Un

(1) De Bonnefoux, *ibid.*

jour ils se révoltent. Ils s'emparent d'un fort, à l'entrée de la Valette, y arborent le drapeau français et, tout auprès, à la pointe d'un sabre, la tête d'un major qui n'a pas voulu les commander; puis, le lendemain, saisis de peur, s'enfuient, sont ressaisis, fusillés en partie. Aussitôt on enlève à Malte ceux qui restent, on les mène à Gibraltar. De là, un vieux bateau sur lequel on ne leur distribue « que ce qu'ils ne peuvent manger, du biscuit pourri, de la viande salée », point de soupe et la plupart du temps point d'eau, met deux mois à les conduire à Portsmouth. Durant le trajet, ils couchent en plein air sur les cordages. A Portsmouth, on les enferme dans une prison; un émigré y fait tirer sur l'un d'eux; le gouverneur « ne cherche qu'à faire fortune à leurs dépens ». Après quelques mois de misère, on les passe sur les pontons (1).

En Espagne, les prisonniers des Anglais, sur le lieu du combat ou dans les villes qui se rendent, subissent le sort ordinaire : le soldat les déshabille et les dévalise. A Ciudad-Rodrigo, « des bandes d'Irlandais gorgés de rhum arrachent les épaulettes des officiers, les manches de l'uniforme mûr avec, et les fouillent ». L'un de ceux-ci, qui porte un shako de soldat, se le voit enlever parce qu'il possède une jugulaire de cuivre. On les entasse sur une place. A chaque instant, dans la nuit, leurs gardiens leur demandent de l'argent et leur donnent des coups de crosse. Conduits à Wellington, il en est qui défilent devant lui « un grand sac à farine vide sur leurs épaules que l'état de leur habillement laisse à découvert. » Les soldats, naturellement, sont dans la plus triste situation, et qu'ils soient débris de l'armée de Portugal ou qu'ils soient enlevés à Soult en Estremadure, ils ne sont passablement qu'aux environs de Lisbonne. Dans cette région, les Anglais traitent fort bien les officiers qui reçoivent des fournitures à la française, les rations du soldat anglais, et parfois un supplément en argent donné par Wellington « sur sa cassette ». Chacun d'eux y touche chemises et vêtements et fait son possible pour y rester. Les soldats essayent de même de demeurer à terre au lieu d'être internés sur les pontons de Lisbonne; mais bien peu réussissent : la plupart sont dans la baie, où ils ne souffrent point trop, ou passent en Angleterre sur les terribles pontons de l'île (2).

(1) *Mémoires d'un grenadier millavois.*
(2) *Souvenirs d'un adjudant*, LEJEUNE, DE PERREUSE, *ibid.*

Le ponton est un vieux bateau, « peint d'une couleur lugubre », auquel on a laissé une mâture suffisante pour soulever les fardeaux. Les sabords grillés sont entourés d'une galerie extérieure où circulent, fusils chargés, les sentinelles de six guérites. L'avant, qui comprend le tiers du bateau, est transformé en hôpital. Les cuisines sont au milieu. En face se trouve un escalier au bas duquel accostent les barques. Les prisonniers peuvent, un à un, y descendre pour acheter de menus objets. Aux deux extrémités loge une petite garnison. Quoique l'espace y soit considérablement réduit par tout cela, le nombre des prisonniers est le triple de ce qu'était l'équipage. Ils doivent s'y coucher à la même heure, afin de faciliter la garde, dans des hamacs placés à des hauteurs différentes pour les contenir tous et cependant si serrés que la tête d'un homme se trouve entre les pieds de deux hommes opposés et que chacun d'eux, ne disposant que de quatorze pouces de large, doit dormir sur le flanc. Ils y sont 700, 900, 1,500 peut-être. Au lieu de l'air salin de la mer, ils respirent l'air empesté des ports où s'accumulent toutes les ordures des villes, et comme les cabinets d'aisances sont dans le local commun, comme les sabords sont fermés — c'est la règle — comme en hiver cette fermeture dure seize heures, « les chandelles s'imprègnent d'humidité au point de cesser de brûler » et certains jours, à l'ouverture des sabords, il sort une telle vapeur que cela fait croire à un incendie et que « des gardes plusieurs fois appellent au secours ». Cependant ce hamac rembourré d'une poignée de varech et garni d'une petite couverture « est la meilleure chose qu'ils aient »; car ils n'ont, pour se promener, durant le jour qu'un rectangle de « quarante pieds de long sur trente-six de large » où ils font de plus sécher leur linge; car si en Angleterre comme partout il se trouve de bonnes gens, « sur les pontons, il n'y en a point » (1).

Comme nourriture, ils touchent 630 grammes d'un pain mal cuit, confectionné avec du blé noir ou des farines avariées. Quelquefois, après en avoir mangé, « ils sont saisis d'une espèce d'ivresse ou d'un violent mal de tête, de fièvres, de diarrhées. avec rougeur au visage. » Beaucoup meurent des attaques d'une

(1) Pillet, de Bonnefoux, Lejeune, *ibid.* — *Mémoires d'un grenadier millavois.* — Les pontons de 80, qui portent plus de mille prisonniers, ont 38 m. 90 de long, 12 m. 60 de large (statistique de la France, 1803).

sorte de vertige « et ceux qui résistent ne digèrent plus. A cela s'ajoutent 210 grammes de viande « de très mauvaise qualité », 60 grammes de gruau, un gros oignon. Deux fois par semaine ils ont une livre (420 gr.) de morue ou de hareng, et une pomme de terre. Ces vivres, rebuts des réserves de la marine anglaise, « sont moins bons et moins propres que ceux qu'on donne aux animaux ». Les jours de harengs, les soldats « abandonnent au fournisseur leur ration contre un sol ». La semaine suivante, on la leur ressert. Des bateaux parcourent la rade, vendent beurre, thé, sucre, café, un tiers au-dessus du prix ordinaire. Mais, pour les payer, il faut de l'argent, et comme le prisonnier n'en a pas, il est perpétuellement affamé. Un jour, à la prison de Porchester, qui supplée aux pontons, un colonel ayant attaché son cheval dans la cour ne le retrouve plus : en « dix minutes, il est dépecé et mangé ». Le colonel n'y ajoute foi qu'en en voyant les débris. Pareil sort est réservé aux chiens qui s'y aventurent. D'ailleurs n'a pas argent qui peut. Les officiers, avec un schelling six, dans un pays où le pain vaut de six à seize sous la livre, « où le dernier des manœuvres est payé quatre schellings », sont misérables, hormis ceux de marine qui de France reçoivent le demi-traitement que le Conseil d'État refuse aux autres, et comme aucun d'eux ne peut toucher plus de 48 francs par semaine, comme l'administration des prisons ou des pontons vole souvent l'argent qu'on adresse aux soldats, ceux-ci en sont privés. Enfin, le gouvernement français ayant refusé de régler un compte de dépenses faites pour eux, ces derniers sont mis à la demi-ration pour la payer et, à Normann-Cross, ils sont si misérables « qu'ils gardent leurs morts cinq ou six jours avec eux pour toucher leur ration » (1).

En mars 1812, le Parlement vote 24 millions pour ces prisonniers ; mais le ministère fait des virements, les agents du Transport-Office en volent une partie, et finalement il leur en vient bien peu. Chacun d'eux, tous les dix-huit mois, devrait percevoir une veste à manches — une veste jaune, la couleur des forçats — un gilet, un pantalon, deux paires de bas, deux chemises, un chapeau et une paire de souliers. Or la plupart « n'ont pas de chemise » et sur les pontons « on en voit d'entièrement nus ». Quantité, au

(1) Pillet, Bonnefoux, *le Grenadier millavois*, *ibid.*

lieu de chapeau, ne reçoivent qu'un bonnet de laine. En huit ans — note le grenadier millavois — « j'ai touché deux habits, et encore pas complets ». « Il est incontestable, écrit Pillet, que les prisonniers ne reçoivent pas une fois en quatre ans ce qui leur est dû. » A Brougham, défenseur du directeur du Statesman traduit en justice pour avoir signalé ces dilapidations, le même Pillet envoie un procès-verbal prouvant qu'on ne donne pas aux prisonniers « le quart des habits qui sont censés leur être distribués », ce qui procure au Transport-Office un gain de 750,000 francs par an (1).

Qu'ils soient sur les neuf pontons de Chatam, sur les pontons de Portsmouth, plus nombreux encore, dans le noir château d'Édimbourg, dans l'insalubre prison de Mill, dans l'infecte prison de Normann-Cross, dans celle de Porchester où ils arrivent à être 7,000, où ils s'entassent en groupes de 600 « les uns par-dessus les autres » dans un gîte de 84 pieds de long, 22 de large et 25 de haut, leurs souffrances ne se bornent pas là. A Porchester, le gouvernement, « lorsqu'il lui en prend le caprice, les met dans un enclos de punition où ils sont exposés à toutes les rigueurs du temps » Partout on les compte deux fois par jour, même les malades qu'on oblige à sortir. Sur les pontons, les soldats « les mènent comme des esclaves... Il ne se passe pas une fois que quelque malheureux n'ait à supporter des coups de baïonnette dans les cuisses, dans les bras ou sur la tête » parce qu'il ne court pas assez vite à l'appel. Les officiers anglais qui y commandent « sont le rebut de la marine ». Quand il fait beau, ils enferment les prisonniers dans la batterie et, s'il pleut ou s'il neige, ils les font monter sur le pont. A chaque tentative d'évasion, tous sont chassés sur le pont « à grands coups de crosse » et on les y fait rester jusqu'à onze heures du soir. Aussi, par la mauvaise nourriture, des centaines d'hommes tombent malades chaque jour. Il en meurt plus de 500 « des coups qu'ils ont reçus ». Partout « la maladie pulmonique atteint tout homme qui dépasse deux années d'emprisonnement et la rapidité de ses ravages est en proportion de la jeunesse du sujet... Les abondantes saignées, le régime affaiblissant, les vésicants prodigués à outrance, sont calculés de manière

(1) PILLET, LEJEUNE, *le Grenadier millavois*, DE BONNEFOUX, *ibid.*

à développer et à fixer les accidents de cette affection mortelle » Quand ils sont invalides, incurables, agonisants, le gouvernement anglais leur fait grâce. Il les embarque et il jette sur les côtes de France ces spectres. Là, souvent, on reçoit mal ces misérables. Au printemps de 1812, les Anglais jettent sur les côtes de la Meuse-Inférieure 57 invalides prisonniers français ou alliés. Au lieu de les secourir, « l'administration de la guerre leur refuse du pain » ; sans les civils « ils seraient morts de faim » ; et comme nul ne veut s'en charger, on les renferme à la prison de Maestricht : « ils sont nus, à un tel point que les magistrats ayant la surveillance de la maison d'arrêt qui renferme des personnes des deux sexes ne peuvent leur accorder la faculté, comme aux autres prisonniers, de se promener chaque jour pendant quelques heures » (1).

A de longs intervalles Napoléon s'indigne de ces traitements. Sur ce que 30 chasseurs de la Garde, pris à Benavente en 1808, seraient au cachot, il écrit en 1811 : « Témoignez au Transport-Office toute l'indignation que me cause une pareille conduite et demandez catégoriquement que ces hommes soient traités plus humainement, en déclarant que s'il n'admet pas cette demande, un pareil nombre d'Anglais sera plongé dans les cachots... Il est temps de mettre un terme aux malheurs des prisonniers français sur les pontons. » Peu après, il demande le retour de ceux « qui proviennent de la capitulation de Baylen », de ces vaincus qu'en un jour de colère il avait à jamais bannis du territoire français et qu'il avait prescrit, s'ils reparaissaient sur les côtes, de recevoir à coups de canon (2).

Il en est — ce sont des officiers bien apparentés — qui, par protection, sont envoyés en des villes charmantes « où le Français est considéré ». Il en est qui passent pour paisibles qu'on débarque ; qu'on enferme dans les prisons et à qui l'on permet, malgré les cris des fabricants, de faire de la dentelle « parce qu'on les voit trop malheureux », ce qui n'empêche les soldats geôliers de les dépouiller « de ce qui leur convient. » Ceux là parfois même jouent la comédie. Mais il en est aussi qui ne se laissent pas abattre et qui

(1) Pillet, de Bonnefoux, *le Grenadier millavois*, ibid. — Lanzac de Laborie, *ibid.*, lettre du préfet de la Meuse-Inférieure au ministre de l'Intérieur, 30 avril 1812.
(2) *Corr.*, 17540, 17805.

profitent de ce que les soldats anglais, tout en les gardant fort bien, leur vendent des cartes géographiques et même des tarières qui leur permettent de percer l'entrepont ou les flancs des navires. Sur le *Bahama*, il se trouve une trentaine d'officiers de corsaires. Quelques-uns « s'évadent dans des barriques vides ». Repris, ils subissent « dix jours de chambre noire, cachés de six pieds dans la cale » d'où ils ressortent réduits à la demi-ration et déjà « de vrais cadavres ». Ils n'en persistent pas moins dans leurs intentions. Trois matelots de Boulogne mis avec eux coupent le bordage au-dessous d'une guérite de sentinelle et « oints de suif, tout nus, avec des bas, une cravate de flanelle, un gilet, un caleçon, quelques effets dans la calotte de leur chapeau, une paire de souliers attachée au cou » s'évadent par une nuit de décembre, gagnent Douvres (depuis Chatam), y prennent une embarcation et rentrent chez eux. Les corsaires essayent de les imiter. Le premier qui suit leur exemple « meurt de froid dans l'eau ». Le second appelle au secours et donne l'éveil. Néanmoins, un par un, à la longue ils s'échappent. La plupart sont repris, errant sur la côte. Plusieurs sont trahis par des Français qui veulent se faire bien voir des autorités. Ils passent de prison en prison, mêlés à des déserteurs, à des sacripants; puis, réduits à la demi-ration, reviennent sur le *Bahama* lugubre. Malgré les espions qui sont parmi eux; malgré le malheur qui les aigrit, qui les fait se menacer, se quereller, se battre en duel à coups de poings, ils ne désespèrent pas, ils continuent leurs tentatives et, à force de volonté, après des péripéties sans nombre et des misères sans mesure, en général ils y parviennent (1).

En face de ces quelques héros, pitoyables, sans énergie, sont les raffalés — des milliers. Ils ne travaillent jamais. Ils ne peuvent rien payer de ce qu'ils achètent aux échoppes que tiennent des soldats, même des officiers, et après s'être battus, s'être insurgés contre les vendeurs, sans argent et sans crédit ils doivent se passer de tabac, se résigner à leur maigre ration. Ils habitent l'entrepont, jalousant les soldats qui conservent quelque dignité, les « bourgeois » logés dans la première batterie. Quand on leur donne des effets, ils les vendent : à Portsmouth et Forton où il y a 12,000 prisonniers, le capitaine Woodrive fait racheter un schelling par se

(1) De Bonnefoux, *le Grenadier millavois, ibid.*

agents les chemises grossières qui. dit-on. en coûtent trois au gouvernement. Il en est, en jouant. qui ont perdu leurs habits, puis leurs rations. jusqu'à six mois d'avance ; rations que les gagnants, s'ils ne les mangent point, revendent deux sous à d'autres prisonniers. Il ne leur reste plus que leur couverture. grouillante de milliers de poux, abeilles de ces « manteaux impériaux ». Ils ne mangent rien tant que dure le jour : le soir « ils dévorent tous les détritus ». Ils couchent sur le plancher du pont, sur le dos et côte à côte. A minuit l'un d'eux commande par le flanc droit. et ils se mettent sur le flanc, emboîtant leurs genoux dans les jarrets du voisin. A 3 heures du matin, au commandement de « pare à virer » ils se retournent sur le flanc gauche. Au bout de quelques mois, ils s'insurgent; sous le titre de « peuple souverain ». ils décrètent l'abolition des dettes, et. dès le lendemain. entre eux recommencent à jouer. Il ne leur reste plus ni amour-propre ni retenue. Ils s'abandonnent « à une licence sans frein, à l'immoralité la plus perverse » et ils commettent « les outrages les plus honteux à la pudeur. les actes les plus dégoûtants avec le cynisme le plus effronté ». En eux, il ne demeure que la bête humaine (1).

Cela dure jusqu'en 1814. En février, les journaux anglais impriment qu'ils ont arboré la cocarde blanche. Les raffalés arboreraient n'importe quoi. Mais tous ceux de Porchester, qui travaillent, n'en font rien, prennent la cocarde aux trois couleurs, y ajoutent l'inscription : Vive Napoléon. le grand conquérant ! » Le gouverneur de la prison leur supprime alors. pour douze jours. le marché aux vivres. les réduit à une ration qui « la moitié du temps n'est pas mangeable ». Aussi, à la paix, quand ils reviennent en France, après avoir subi des Anglais « mille gentillesses », ont-ils la haine et la rage dans le cœur, haine vieille pour quelques-uns de vingt ans car on ne les a pas tous rendus en 1802 et Napoléon n'aurait pas eu besoin de leur rappeler les pontons pour qu'elle se manifestât avec violence à Waterloo (2).

Du côté du gouvernement anglais comme du côté de Napoléon. la rigueur est égale, et lorsque l'un ou l'autre parlent d'humanité,

(1) De Bonnefoux, Pillet, *ibid.*
(2) Pillet, Lejeune, *le Grenadier millavois*, ibid.

ls sont également faux. Mais les durs traitements prescrits sont inégalement appliqués. Tandis que les Anglais reçoivent l'argent de leur famille, la solde de leur pays, les Français qu'on vole sans vergogne ne voient rien venir de parents moins habitués aux affaires commerciales et leur ministre, toujours à court d'argent, ne leur passe aucun secours.

De plus, le peuple français est plus largement humain et l'internement dans une ville fortifiée, où l'on peut errer, n'est pas comparable à la prison ou au ponton dans lesquels l'on se presse et l'on s'étouffe. Les Français, par ordre du pouvoir, isolés du peuple et méconnus par lui, ne semblent plus des prisonniers de guerre, innocentes victimes des volontés de leurs chefs, en règle avec l'ennemi dès qu'ils sont désarmés; mais des prisonniers de droit commun, êtres dangereux qu'une société bien réglée méprise et comprime, et qu'elle isole. Par suite, ils ne peuvent provoquer parmi la foule, si excitée qu'elle soit contre eux, ces sentiments de sympathie individuelle et de haute pitié que les natures d'élite, en Angleterre, ont le courage de crier plus haut que dans n'importe quel autre pays du monde; ils ne peuvent créer un mouvement humanitaire en leur faveur. Au contraire, l'abjection des pontons, provoquée par l'entassement et dérivée de la misère, racontée sans cesse et partout, dit l'infériorité de leur race et leur indignité.

Pour couvrir ce régime des pontons, le gouvernement anglais les déclare « essentiels à la tranquillité du pays ». Chaque jour, par la presse, il manifeste la crainte que « près de 80,000 hommes, s'ils brisaient leurs chaînes et s'ils se joignaient aux mécontents », suffiraient à conquérir la grande île. Évidemment ils sont un gros embarras, moins par eux-mêmes que par Napoléon, fertile en ressources imprévues, en moyens audacieux et extraordinaires. Mais c'est estimer bien peu la nation anglaise que de la croire à la merci de ces malheureux, et il n'y a qu'un bandit, comme Sarrazin (1), pour s'arrêter à cette idée. Le gouvernement les craint parce que,

(1) Sarrazin, *Tableau de la Grande-Bretagne*. Ce général, ancien chef d'état-major de Bernadotte, déserte en 1810, passe en Angleterre, y écrit contre Napoléon. La Restauration le rétablit dans son grade (1814). En 1815, il offre ses services à l'Empereur qui le fait enfermer à l'Abbaye. La seconde Restauration le met en non-activité (1815). En 1819, pour bigamie, il est condamné à la dégradation publique et aux travaux forcés. Gracié en 1822, il voyage à l'étranger. (Guillon, *ibid.*)

disséminés dans le pays, ils y acquerraient quelque estime. De plus, en les soumettant au régime des pontons, avec une haine lucide, avec une cruauté manifeste et calculée, il compte en faire mourir le plus possible, et par là affaiblir d'autant la France. Emprisonner des matelots, encelluler des corsaires, entasser sur l'eau les terriens, les soumettre tous à des gîtes humides, insalubres, étouffants, les empester de putréfactions, les empoisonner par une promiscuité continue et démoralisante, c'est le moyen d'éteindre peu à peu l'ardeur des hommes et de faire lentement, de soldats courageux, des cadavres, sinon pire.

Le gouvernement anglais, par le sort qu'il causa aux 122,400 prisonniers qui, de 1803 à 1814, passèrent en Grande-Bretagne, justifia les mesures atroces — et inappliquées — que la Convention avait prises contre les siens, dans un moment de fureur illuminée et de pénétrante divination populaire. A la manière de ce léopard qui lui sert d'emblème, qui se glisse silencieusement le soir et qui atteint par derrière sa proie, il voulut sourdement détruire ce qu'il possédait des forces de la France. Craignant d'aborder les soldats impériaux de front, il se vengea sur ceux qu'on lui livra, en cultivant en eux la phtisie.

VIII

Napoléon pousse la guerre à ses ultimes conséquences. Par lui, l'humanité qu'on avait montrée dans la seconde partie du dix-huitième siècle envers des prisonniers qui n'étaient, en majorité, que de peu recommandables aventuriers, disparaît, et la perte de l'homme pour son pays, une fois qu'il est pris, devient un système. Comme sous l'ancien régime, il essaye de les engager, de gré ou de force, alors même qu'il ne s'adresse plus à des mercenaires, mais à des nationaux. En 1806, il retient les soldats autrichiens en Allemagne, dans l'espoir qu'ils s'y fixeront ou qu'ils se mettront hors la loi en s'échappant. En 1808, il conserve les prisonniers prussiens, veut les croire tous mercenaires et, dans ce cas, aussi bons pour le servir que pour Frédéric-Guillaume. En 1809, il

recommande de n'avoir aucun ménagement à l'égard des Espagnols, surtout de ceux qui, à Saragosse, viennent de ressusciter Numance. De 1803 à 1814, il comprime de plus en plus les Anglais que leur flegme national et leur argent rendent insensibles à ses fureurs et qui trouvent de puissantes protections, même dans les conseils de son gouvernement.

En conséquence, il abaisse la France en la rendant complice d'une cruauté romaine, et jusqu'à un certain point cela excuse les violences des Espagnols et la barbarie des Russes. Mais il est loin d'égaler les Anglais ou de le pouvoir, car ceux-ci veulent comme leurs ministres les atrocités et les destructions, tandis que lui, l'Empereur, agent suprême de mort, n'est point suivi par les siens, la douce France n'ayant ni les âpretés ni les sécheresses de la Corse.

De plus, à mesure que les guerres s'étendent, à mesure que les traitements infligés aux prisonniers sont plus rigoureux, ils s'appliquent à des êtres plus innocents. Le soldat de métier savait qu'être pris est une méchante affaire; mais elle était dans les risques de sa position. Le conscrit, au contraire, saisi de force par la loi, victime des guerres que se font entre eux les princes, dès qu'il est prisonnier, militairement annihilé, mérite un sort plus humain. Lorsqu'on le traite comme un mercenaire, même plus durement parce que de tous côtés les passions populaires s'enveniment, on commet une lourde injustice qui, comme toutes les injustices n'a que son heure, et qui porte des fruits de douleur et de haine. Or, tandis que l'Europe n'avait pas encore des armées nationales, la France en possédait une, et des rigueurs de Napoléon contre des prisonniers aventureux, souvent peu attachés à leur pays, il en est résulté des rigueurs contre les Français, qui l'étaient tout à fait. Ils en ont gémi en Russie; ils en ont souffert en Prusse, même en Autriche, où la race est calme et bonne. Ils en ont pâti surtout dans l'Espagne anarchique, à demi-arabe et dans l'Angleterre, destructrice de ce qui s'oppose à son avidité effrénée. Et de là sont issues — plus que des victoires et des défaites — des haines sourdes, non effacées encore dans les profondeurs de l'âme des nations, haine contre la France qui fut humaine et qu'un tyran essaya de rendre moyenâgeuse et corse, haine contre l'Angleterre, qui fut tortionnaire pour se venger du blocus.

CHAPITRE VII

LES RÉCOMPENSES

Les récompenses sous l'ancien régime et durant la Révolution. — La lucidité de Bonaparte. — L'honneur rendu visible, palpable.

I. L'avancement.

Les idées de Bonaparte. — Sa partialité. — L'avancement, sous l'Empire, s'opère par à-coups. — Le favoritisme croissant. — L'ancienne noblesse. — Le nouvel officier de fortune. — Le prolétaire devient officier par accident.

II. La garde.

Les soldats d'élite, grenadiers, carabiniers. — La création de la Garde; les faveurs dont elle est l'objet. — Le recrutement de celle-ci écrème l'armée. — Des conscrits privilégiés y pénètrent. — En 1809, elle n'a pas un huitième de vieux soldats. — L'école des gradés et les projets de Napoléon. — Nouveau prélèvement sur l'armée. — En 1811, on y incorpore jusqu'à des vagabonds. — La Garde est quelconque en 1813.

III. Les distinctions.

Les armes d'honneur. — La Légion d'honneur. — Les premiers décorés. — La croix donnée aux braves et aux intrigants. — L'indulgence de l'Empereur pour les légionnaires. — Les croix en 1814. — Les oublis de Napoléon. — Les abus.

IV. Les pensions.

Les Invalides. — Les emplois. — Les camps. — Les vétérans. — Les pensions. — Les anciens soldats mendiants. — Les caprices de l'Empereur. — Les maréchaux gorgés d'or. — Les titres. — Les dotations. — Les mariages — Le haras français. — Napoléon se réserve les filles riches des nouveaux conquis.

V. Le soldat, sauf sa vanité satisfaite, fut leurré par Napoléon.

Si le soldat, venu au régiment contre son gré, n'avait que l'attrait d'un panache souvent dépareillé sur un vêtement misérable, d'un bonnet d'ourson râpé par les bivouacs, d'une solde aléatoire et d'une nourriture intermittente, quoiqu'il possédât un esprit aventureux, il est probable qu'il se lasserait vite de courir de victoire en victoire, et qu'après les batailles décevantes, les campagnes où l'égoïsme individuel s'affirme et s'exagère de plus en plus, il ne rechercherait ni les triomphes sans lendemain, ni les coups.

Mais, comme on l'a vu, par une ancienne habitude de mercenaires et par nécessité, ces troupiers sans solde ont toujours de

l'argent en poche, et il est si fructueux de suivre leurs traces qu'en 1812, derrière la Grande-Armée, il traîne une louche armée de mercantis. De plus, Napoléon, mieux que personne avant lui, sait distribuer aux capacités — ou aux prétentions — des grades, aux braves des décorations, à tous des titres, et, comme suite à ces hochets ou à ces parchemins, de l'argent — ou des promesses d'argent, aussi réalisables que les douteux produits de la guerre, aussi sûres que les rentes de l'époque.

L'officier de l'ancien régime arrivait aux grades élevés plus par courtisanerie que par mérite et ses années d'assiduité à Versailles lui comptaient davantage que ses services dans les camps. La noblesse — la haute noblesse — presque seule fournissait les colonels. Les officiers pauvres, à nombreux quartiers, finissaient comme capitaines, chevaliers de Saint-Louis — ou, protestants, avec le mérite militaire — et ceux qui parvenaient au grade de lieutenant-colonel avaient fourni une fort belle carrière. Dans les armes savantes, protégées contre l'intrusion des grands seigneurs par les examens qui en permettaient l'entrée, l'avancement, quoique très lent, se trouvait moins entravé par la faveur, et, par suite, plus régulier. Aussi les jeunes gens à talent essayaient-ils d'en faire partie.

Le soldat, français et roturier, était séparé de l'épaulette par un fossé presque infranchissable. Dans l'artillerie seule, et peu avant 1789, on avait créé des lieutenances en troisième pour de vieux militaires qui ne s'occupaient que du troupier et l'initiaient au métier en temps de paix. Après de nombreuses années de services, et s'il s'était fait remarquer par sa valeur, il pouvait, étant blessé, obtenir une place aux Invalides, ou, bien portant, recevoir une pension. Une ou plusieurs médailles de vétérance, drap rouge sur lequel deux épées se croisaient dans un ovale de cuivre, indiquaient l'ancienneté de ses services dans le même corps. En général, l'Etat le rejetait épuisé, vidé, dans la vie civile, avec un si piètre secours qu'il devait se faufiler dans la domesticité d'un grand ou devenir mendiant.

La Révolution changea tout. Elle supprima les décorations. Elle ouvrit la carrière aux intelligences, et les hommes tels que Lecourbe n'eurent plus la perspective de rester huit ans au service sans pouvoir dépasser le grade de caporal. Mais l'esprit indi-

vidualiste, anarchique, qui animait ses chefs et l'ignorance militaire de ceux-ci jointe à l'idée de favoriser le recrutement volontaire firent que les soldats disciplinés, demeurés dans les rangs, n'eurent qu'un avancement minime auprès de celui de leurs camarades qui, entrés dans l'armée par coup de tête, en étaient sortis dès que la Constituante leur en eût laissé la liberté, et qui, ne sachant à quoi s'employer chez eux, s'étaient par misère, manque d'emploi, incohérence, précipités pour répondre à l'appel des volontaires. Pourvu qu'ils sussent pérorer; qu'ils eussent, à défaut de connaissances, de l'aplomb, et, à défaut de mérite, des prétentions, ils atteignaient en quelques mois les plus hauts grades. Rossignol n'est pas le seul qui, en deux ans, d'ancien mauvais soldat et d'ouvrier de rebut, passe général en chef. En 1803, un artisan émigré retrouvera, dans Paris, « toutes les personnes qu'il est habitué à respecter dans la détresse; les autres au pinacle » (1).

D'ailleurs, cet avancement à l'élection, excepté pour les grades supérieurs, favorisait peu la jeunesse. Si, de 1791 à 1794, sur un grand nombre de bataillons, la moyenne de l'âge des lieutenants-colonels, au jour de la promotion, est de quarante-deux ans et six mois, c'est-à-dire fort inférieure à ce qu'elle se trouvait auparavant, en revanche, la moyenne de l'âge des capitaines ressort à trente et un ans, celle des lieutenants à trente et un ans et dix mois, celle des sous-lieutenants à vingt-huit ans et deux mois. Il en est qui ont dix-sept ans; il en est qui en ont soixante. Et comme ces bataillons se fondaient avec une extrême rapidité sans que diminuât proportionnellement le nombre des officiers, il en résultait, malgré les épurations, dans les grades inférieurs un encombrement d'hommes usés, d'officiers ignares, d'incapables qui limitèrent l'avancement dès que celui-ci fut redevenu plus régulier.

Avec sa lucidité ordinaire, au début de la campagne d'Italie, Bonaparte s'en aperçut, et les notes sur ses généraux, qu'il adressa au Directoire, en sont la preuve caractéristique. Aussi, et plus vite, avec plus de sans-gêne que quiconque, les élimina-t-il rapidement et de jeunes gens chez lesquels il distingua des talents, de jeunes gens qu'il mûrit par un avancement brusqué, il se fit une pléiade de compagnons et de fanatiques.

(1) Thoury, *Mémoires*.

Quant au simple volontaire, s'il savait lire et écrire — il s'en trouvait beaucoup, qui avaient été instruits pendant les dernières années de l'ancien régime — il pouvait prétendre au grade d'officier et atteindre, s'il était favorisé par la guerre et distingué par ses chefs, les plus hauts grades ; mais, en réalité, il n'y parvenait que comme aboyeur de club, correspondant de journaux avancés, dénonciateur de ses camarades, espion de ses chefs, et l'on devine quels services, arrivé au faîte de la hiérarchie, il pouvait rendre. S'il était illettré, qu'il fût brave, il devenait grenadier, sous-officier ; il pouvait, à la suite d'une action d'éclat, prétendre à une décoration à la romaine, simple, naturelle et tôt fanée, à une harangue complimenteuse et vide de quelque rhéteur échauffé s'agitant dans le néant ; à quelque vote d'assemblée dont on lui envoyait le pompeux procès-verbal et que, crevant de faim, il ne pouvait pas même monnayer à perte comme les assignats.

Ç'a été un des caractères du génie de Bonaparte de distinguer le mérite mieux qu'on ne l'avait fait avant lui et de particulariser les braves en rendant à chacun de leurs pas leur bravoure évidente à tous. Pour cela, il n'a pas dépensé que du parchemin. Plus visible que le titre, il a mis la croix, et derrière cette croix — invisible — la pension qui, si médiocre qu'elle soit, permet de se remplir le ventre, par suite de bomber la poitrine et de regarder en face l'avenir. Les armes, par lesquelles le plus humble des conscrits parvenait général et le plus ignorant chevalier, se sont ennoblies grâce à lui. Et grâce à lui les actes des soldats ont eu ce mobile apparent, cette « armature », que Montesquieu avait attribuée à l'aristocratie de l'ancien régime, et qui, quoique souvent équivoque et décevante, en était l'âme : l'honneur.

I — L'AVANCEMENT

Bonaparte, en saisissant le pouvoir, s'appuie sur l'armée, sur cette armée non payée, mêlée, douteuse, mécontente, du Directoire. Il ne peut donc, de suite, pratiquer des coupes dans ses cadres, lui enlever soudain ses sonneurs d'éperons et ses traîneurs d'épée qui encombrent les grades inférieurs, et pour l'instant se déclarent satisfaits de ce que le sabre a épouvanté la toge. De plus, il a une rude guerre à fournir ; guerre où les plus médiocres serviteurs, les offi-

ciers les moins zélés, les comptables les plus tarés, peuvent être encore utiles parce qu'ils tirent de leur uniforme quelque prestige et qu'ils ont, de leur fonction, quelque expérience. Enfin les recrues de la réquisition ont à ce moment donné, en officiers, tout ce qu'on en peut obtenir, et les conscrits — ces conscrits si peu nombreux, mais où le remplacement n'est pas encore admis — sont trop jeunes pour fournir des officiers subalternes expérimentés; d'ailleurs, élevés durant les troubles de la Révolution, ils n'ont pas joui de l'instruction qui se distribuait auparavant, d'une façon confuse et cependant efficace, et ils sont, à proportion, infiniment plus ignorants que leurs anciens de 1793.

Toutefois, en lui-même, Bonaparte reconnaît l'insuffisance, l'incapacité des cadres. Et, tout en ne voulant pas négliger les vieux soldats capables, tout en diminuant les effets de la faveur, il n'en sait pas moins que les officiers sortis des écoles sont plus aptes, en moyenne, à leur métier, que la moyenne des officiers sortis du rang. Par suite, de ce que l'artillerie et le génie seuls reçoivent encore des sujets devenus officiers après études et examen, et malgré cela sont encombrés d'officiers de fortune, il essaye dès son accession au pouvoir d'accroître la part des premiers au détriment des seconds. Le 30 novembre 1799 — onze jours après le coup d'État — il écrit au ministre de la guerre : « Augmentez l'école du génie en la portant de 20 qu'elle est à 30 élèves; achevez son organisation et réunissez-y celle de l'artillerie, afin de rendre réciproque l'instruction des deux corps. Donnez la retraite à quelques vieillards qui, en raison de leurs infirmités, n'ont pas servi depuis dix ans. » Sur les 250 officiers du génie nommés durant la Révolution, « il faut en faire sortir une trentaine qui, par leur incapacité et leur moralité, ne peuvent continuer à y servir » (1). Après Marengo, alors que sa puissance s'affirme, il procède de même pour l'artillerie, et, à la paix, dans chaque arme, des commissions nommées à cet effet, éliminent les offfciers invalides ou fatigués, remplacent les non-valeurs, et de ce qui reste, font des cadres de choix.

Certes, dans les grades élevés, Bonaparte cède souvent « à l'effet produit sur lui par une grande taille ». Il choisit Brune, un géant,

(1) *Corr.*, 4408.

pour le remplacer à l'armée d'Italie, comme il élèvera Gardanne, Mouton — qui vote contre lui — et Dorsenne, ce bellâtre. Il affectionne aussi ses compatriotes. Sebastiani, fielleux et faux qui, envoyé à Paris par Brune, « jette la déconsidération sur ce dernier, » Arrighi qui le singe, Casabianca que rien ne signale. Il pousse ses aides de camp qu'il n'a guère ménagés jusque-là — des huit qu'il emmena en Egypte, quatre furent tués, deux grièvement blessés — et ses courtisans : Junot dont il dira « un imbécile qui ne s'entoure que de généraux à dix quartiers de noblesse; » Marmont, ce « vaniteux »; Menou, « qui n'est que paperassier »; Leclerc, son beau-frère; Murat, l'ancien chef d'escadron Murat; et l'innombrable queue des parents de Joséphine, qui se découvrent alors qu'elle est madame Bonaparte, consulaire, et déjà « plus que reine ». Il accueille Davout, Davout qui se montre au Consul « le plus assidu courtisan et le plus bas flatteur », qui de lui-même, s'intitulera « son espion », parce que celui-ci a refusé le grade de général de division que lui offrait Kléber et s'est venu plaindre à lui. Il repousse les amis de Moreau, Lecourbe, « très brave et qui vaut mieux que Ney », dira-t-il en 1818, mais qu'il a peur d'employer (1).

Néanmoins, un remarquable esprit de justice l'anime. Et, avant que les écoles lui eussent donné des sujets, il recherche le mérite dans le rang. S'il veut autour de lui « des valets, non des conseillers », un entourage « timoré et passif », pour les places de sous-lieutenants il fait une sélection et il n'accepte pas toujours le sous-officier que les lieutenants ont élu, au scrutin secret, parmi trois candidats proposés par les sous-lieutenants. Si les vieux soldats « l'aiment tant, c'est qu'ils savent qu'il les protège contre le despotisme des colonels qui veulent toujours faire avancer de jeunes protégés au détriment de vieux serviteurs, car il respecte un vieux soldat. Un jeune homme a de l'impétuosité; un ancien militaire qui a survécu à beaucoup de batailles a un aplomb et une expérience que ne possède pas un jeune ». Connaissant son goût, bien des effrontés en profitent pour obtenir des récompenses; mais, en somme, durant le Consulat, il ne choisit ni des imbéciles ni des incapables, et quoique l'expédition

(1) *Journal de Gourgaud*, 1, 24 février 1817, 23 janvier 1818. — MARMONT, MENNEVAL, GOURGAUD, LAVALETTE, GROSS, *ibid.*

de Saint-Domingue lui ait permis d'éliminer un grand nombre de bons officiers hostiles à son pouvoir, il possède, au camp de Boulogne, des cadres tels qu'il n'en eut jamais par la suite (1).

Les guerres de la Révolution n'avaient procuré qu'un avancement ordinaire aux officiers modestes et non intrigants. En 1804, sauf dans l'artillerie où il s'opère sur toute l'arme et « plus vite que durant une guerre continentale, » par suite de la pénurie numérique des cadres et des nouvelles créations, il ne s'accélère point. Les protégés des maréchaux deviennent encombrants. La faveur s'accentue dès qu'on voit Eugène Beauharnais, dont l'Empereur pense qu'il « ne sera jamais bon qu'à commander une compagnie », devenir chef d'armée, et déjà des soldats, après dix mois de service, arrivent au grade de sous-lieutenant, alors que des brisquards attendent en vain l'épaulette et l'heure où leurs camarades « fusilleront leur sac. » Napoléon y résiste par moments. Comme on lui propose sans cesse des aides de camp pour le grade supérieur — en 1806 — il écrit : « Il n'y a pas de régiment où il n'y ait huit capitaines de 1792, ayant des blessures, ayant fait toutes les campagnes », et il cite les treize premiers, qui en comptent 120, puis il passe outre. En effet, dans les corps, l'avancement est très lent. S'il se trouve vingt-six officiers pour 800 hommes, un chef de bataillon commande à huit capitaines, et le passage de ce dernier grade au supérieur est par suite rare et difficile. La campagne de 1805 produit peu d'effet. La mortalité est faible. Fontainebleau donne des sous-lieutenants par centaines. Quantité de jeunes gens puissamment apparentés ont pris place dans les rangs, espérant bientôt se trouver officiers. Il en résulte que les vieux serviteurs sans appui sont oubliés alors qu'auprès d'eux des avancements immérités font scandale. Watier de Saint-Alphonse, qui abandonne furtivement son régiment à Krems, et que les Russes saisissent, grâce à de nombreuses recommandations, obtient le grade de général, bien que Napoléon ait l'habitude de n'accorder récompense qu'aux présents sous les armes, afin de stimuler les blessés et de punir les prisonniers (2).

Auprès des chefs des nouveaux corps étrangers les solliciteurs sont nombreux. Les états-majors, dans lesquels il ne devrait rentrer

(1) *Journal de Gourgaud*, 27 avril 1817. — Chaptal, *ibid.*
(2) *Corr.*, 8460. — Gonneville, Hulot, Fezenzac, Coignet, *ibid.*

à titre d'aide de camp que des lieutenants venus des dépôts, se remplissent d'officiers tirés des bataillons de guerre. de privilégiés qui se passent d'appointements durant des années, afin de rester inaperçus jusqu'au jour où leur patron pourra leur obtenir de l'avancement. On y voit même des sous-lieutenants. Grouchy garde à ce titre près de lui son fils, officier après trois mois de Fontainebleau, « parce qu'il ne sait pas monter à cheval » (1).

En 1806, la jeunesse des cadres étonne les Prussiens dont les capitaines « ont au moins cinquante ans » et les Saxons « dont les généraux et officiers supérieurs sont si vieux qu'ils sont hors d'état de faire campagne ». Comme les pertes sont grandes. Fontainebleau fournit beaucoup de sous-lieutenants : leur séjour à l'école a été écourté; ils se présentent à leur colonel sans que celui-ci sache qu'ils sont affectés à son régiment, tantôt par erreur de transmission, tantôt parce que ceux-ci ont fait changer leur affectation dans les bureaux de Paris. Au cours des revues que l'Empereur passe à Berlin, les promotions s'opèrent dans le cercle des officiers, sans que les divers échelons de la hiérarchie aient à classer à manipuler, à déformer les propositions sur le papier, et. en général, ce sont les plus braves, les plus méritants qui en bénéficient. Mais il n'en est point de même partout. Les cinquièmes escadrons de grosse cavalerie, formés en France, ne reçoivent que des officiers tirés de réforme. A Naples « le découragement est grand : les officiers n'ont pas obtenu d'avancement depuis Austerlitz ». Et, dans la Grande Armée, le favoritisme s'accentue. Le jeune de Grouchy, après quelques mois de sous-lieutenant, devient lieutenant. Les gendarmes d'ordonnance, commandés par un chef ridicule, n'ayant eu de toute la guerre qu'un seul combat avec « six tués, six blessés et cinq prisonniers », pour les deux tiers reçoivent l'épaulette. Il en est qui, en huit mois, de vulgaires volontaires passent lieutenants-adjudants-majors dans de vieux régiments, là où des maréchaux de logis, depuis quinze ans, attendent un légitime avancement (2).

Ces faveurs injustifiées excitent des mécontentements; mais, par suite de l'organisation de nouvelles armées pour l'Espagne, par

(1) Reiset, Grouchy, *ibid.*

(2) *Corr.*, 11263. — *Corr. du roi Joseph*, 29 décembre 1806. — Girod, Dupuy, d'Espinchal, de Norvins, de Suckow, *ibid.*

suite de l'augmentation du nombre des bataillons et de la formation de ceux-ci à six compagnies, le chiffre des officiers supérieurs s'accroît, bien que proportionnellement au nombre des hommes la quantité totale d'officiers diminue. Il en résulte que s'il est plus difficile pour le soldat d'obtenir l'épaulette dans l'avenir, en revanche les chances de dépasser le grade de capitaine sont augmentées d'un tiers. La division des capitaines et des lieutenants en classes continue à avantager les plus anciens de ceux-ci. Enfin les vieux serviteurs actifs, courageux et ignorants, par la création d'un porte-aigle, qui doit avoir fait au moins les quatre premières campagnes impériales et de second et troisième porte-aigle, braves ayant dix ans de service, « non lettrés et qui, pour cette raison, n'ont pu obtenir de l'avancement », nommés par l'Empereur, destitués par lui seul, avec « quatre chevrons sur les deux bras », rang de sergent et paye de sergent-major, sont à leur tour distingués (1).

Cependant, les affaires d'Espagne et d'Autriche, en disloquant les régiments, empêchent de réaliser dans sa plénitude cette organisation. La plupart des régiments d'Allemagne, au moment de la guerre de 1809, sont obligés de solliciter de nombreuses réformes dans leurs cadres : pour compléter ceux-ci, il faut non seulement vider les écoles mais rendre au service des officiers médiocres que Bonaparte avait éliminés durant la paix consulaire. L'Empereur a beau recommander de « pousser les vieux capitaines, les vieux lieutenants et les vieux sous-lieutenants qui ont fait la guerre », les bureaux lui envoient des officiers de rebut, puissamment protégés, qui « empoisonnent » son armée. Dans la Garde même, les cadres subalternes se plaignent : Napoléon « s'endort sur leur avancement. Depuis Austerlitz, il n'y a eu aucune promotion parmi les adjudants-majors et les sous-adjudants-majors ». Ceux qui passent des tirailleurs aux conscrits, en raison des besoins du service, disent qu'ils « reculent sinon pour le grade, du moins pour le corps » ; l'Empereur « les abandonne entièrement pour l'avancement », qui n'est que « pour les officiers qui leur viennent de la ligne ». Quant à leurs chefs, « ils reçoivent de temps en temps des domaines ou des gratifications et sont contents de leur sort ».

(1) *Corr.*, 13574.

Pourtant, les soldats de carrière sont enchantés de faire la guerre. C'est là seulement que les plus anciens peuvent espérer une promotion immédiate, s'ils ne sont point « restés en arrière, avec les fourgons », car on entend parfois, à la suite d'une grave affaire, dans certains corps, autour de Napoléon, « pendant une demi-heure battre des bans » ; c'est là que des sergents, des maréchaux des logis, vieilles moustaches grises, chevronnés héroïques, habitués à fêter aussi bien les balles que les bouteilles reçoivent l'épaulette de sous-lieutenant et pour un jour « jurent de ne plus boire » et qu'il arrive même de parvenir officiers à des illettrés que leurs camarades ou leurs chefs présentent comme « les plus braves, les meilleurs ». Ils se disent entre eux que « lorsque les balles sifflent, les gens de la faveur ne viennent guère leur enlever les places qui leur sont destinées », et ils ont d'autant plus raison qu'au 15 août — Essling et Wagram s'oublient déjà — les états-majors sont particulièrement favorisés et qu'on voit cette chose honteuse, promouvoir général Borghèse qui, contusionné à Wagram devant ses cuirassiers, criait : « Je suis perdu... Je veux m'en aller ! (1) ».

Les armées d'Espagne ne sont point favorisées comme les autres troupes en campagne. L'Empereur, dit-on, « craignant de donner aux yeux de la France et de l'Europe trop d'importance à cette guerre, est fort avare de récompenses pour les troupes qu'il a laissées dans ce pays ». Tout d'abord, une multitude d'officiers y sont accourus, ont pris les places qui revenaient à d'autres et « il n'est pas rare d'y voir des capitaines qui ont quinze ans de grade ». Puis, peu à peu, on s'en dégoûte, à mesure que « par l'injuste partialité de Napoléon les exploits et les belles actions demeurent plus ensevelis dans l'oubli » et qu'on n'obtient plus, comme avancement, que celui qu'il « est impossible de refuser ». Aussi le mécontentement est-il général, et cherche-t-on, par tous les moyens, à sortir de la Péninsule (2).

La préparation de la guerre de Russie, le dédoublement des bataillons, le renforcement des effectifs, l'accroissement de l'artillerie donnent un grand essor à l'avancement. Les officiers appelés d'Espagne sont promus au grade supérieur. Une masse de jeunes

(1) *Corr.* 15016. — GIRAULT, DUPUY, D'ESPINCHAL, RATTIER, *ibid.* — MASSON, *Marie-Louise.*

(2) D'ILLINS, GIROD, D'ESPINCHAL, RATTIER, BUGEAUD, *ibid.*

gens — parfois sans études préalables — sont nommés sous-lieutenants et, par suite, les vieux soldats n'en profitent guère. Mais si, en Pologne, les états-majors sont déjà remplis, il reste encore des places dans les régiments. Afin d'y pourvoir, à chaque revue qu'il passe, depuis Posen, l'Empereur nomme lui-même des vétérans. Quand il remarque des anciens à trois chevrons et décorés, il demande : « — Comment se fait-il que cet homme ne soit pas encore officier ? — Sire, il ne sait ni lire, ni écrire. — C'est égal ! ces pauvres gens non lettrés, dont personne ne veut, sont souvent les meilleurs officiers. Faites-le porte-aigle ou sous-lieutenant aux grenadiers ! » Maintes fois, hélas ! « par suite de la négligence des bureaux de l'état-major, les nominations ne sont pas portées » sur les feuilles du personnel, et leur avancement sera contesté plus tard. Parfois aussi de tels officiers ne peuvent fournir ce que désirerait Napoléon. A Vilna, il voudrait nommer des capitaines parlant quelque peu l'allemand ; mais dans la Garde, malgré tant de guerres et tant de séjours en Germanie, il ne reste dans ce cas « aucun lieutenant », aucun sergent ; il ne s'y trouve plus que « quelques caporaux » originaires des pays rhénans. Ces nominations, en face de la troupe, produisent sur celle-ci le meilleur effet. Après Valoutina les promotions, dans les restes de la division Gudin, ont lieu « par acclamation ». Auprès des aigles qui s'inclinent, des tambours qui vont battre, les officiers font cercle. Un à un, le colonel fait sortir ceux qu'il propose. A chaque nom l'Empereur demande aux officiers : « L'a-t-il mérité ? » S'il y a divergence d'opinion, on discute rapidement. L'Empereur décide de suite : « C'est la seule manière — écrit un général — de rendre vaines la faveur et la protection. » Mais, à partir de ce moment, et même au lendemain de la Moskowa, il y a pléthore. Jusqu'à la fin de la campagne, cesse l'avancement (1).

Toutefois, il est mort une telle quantité d'officiers en Russie qu'il faut, pour encadrer la nouvelle armée de 1813, vider les dépôts de France et d'Italie, appeler des cadres d'Espagne ; enlever à Saint-Cyr, à Metz, leurs derniers élèves et mettre quantité de saint-cyriens comme sous-lieutenants dans l'artillerie. Et cela est loin de suffire. En conséquence une centaine de sous-officiers

(1) Fabry, *ibid.*, lettre de Berthier 14 juillet 1812. — De Ségur, Stendhal, Gonneville, Brandt, Soltyk, Berthezène, *ibid.*

d'artillerie, autant de caporaux « ayant au moins dix ans de service », des centaines de sous-officiers instructeurs dans les dépôts, quantité de brigadiers et de simples gendarmes passent comme sous-lieutenants aux régiments d'Allemagne. Presque tous les vieux soldats, qui ont quelque capacité, deviennent officiers et montent vite en grade. Routier, qui a mis dix ans pour parvenir adjudant, devient officier, lieutenant, capitaine, en quinze mois. Par la guerre, par l'accroissement démesuré de la Garde, par la création de nouveaux régiments, l'avancement se hâte d'une façon extraordinaire; la confusion est telle qu'on voit un sous-lieutenant tenir sa place « sans en avoir le brevet » et l'on ne s'aperçoit qu'étant espion à Paris il sert comme remplaçant que lorsqu'il est prisonnier. De ces promotions incessantes, et souvent heureuses lorsque des braves venus d'Espagne en sont l'objet, résultent ces foules d'officiers que la Restauration mettra en demi-solde — le seul 102e en fournit 106 — qui seront quelquefois superbes, souvent ridicules. Par leur origine populaire, par leur manque d'instruction, par leurs manières, par leurs mœurs presque toujours choquantes pour le bourgeois, ils formeront une espèce à part, dont Coignet est l'original le plus connu — et sans doute l'un des plus sympathiques (1).

Dans l'armée impériale, « tous les sous-officiers espèrent, et jusqu'au grade de général de brigade ». S'ils sont braves, s'ils ont la chance de vivre et d'assister aux revues de l'Empereur, s'ils ont de l'aplomb et des prétentions, ils sortent du rang. On s'inquiète peu de la salle de police qu'ils ont faite; on ne se demande pas s'ils « jouissent de la plus mauvaise réputation: s'ils ont volé, assassiné, violé ». Ils sont « superbes hommes et grands farceurs »; ce sont des qualités, et ils gravissent les degrés de la hiérarchie, alors que restent en place des officiers distingués, ce qui fait prendre aux plus modestes « leur mal en patience ». Tel n'a comme titre que « d'avoir marché pendant vingt ans devant ses équipages » et tel autre, parce qu'il « n'a pas de barbe au menton », se voit refuser le grade que Napoléon lui a accordé la veille en signant une promotion. L'Empereur, bon comédien, quand les

(1) *Corr.*, 19568, 19593, 19699, 19808. — Combes, Routier, Gonneville, Coignet, *ibid.*

colonels lui présentent des jeunes gens ne manque pas de répondre : « Comme monsieur est jeune! Est-ce que vous n'avez pas de vieilles moustaches? Les soldats qui entendent cela en sont enchantés », et c'est ainsi que tel musicien retrouve comme officier le cavalier qui, dix ans auparavant, « pansait son cheval » et que les hautes statures, les moustaches extraordinaires, en singularisant l'individu, lui gagnent l'épaulette autant que son courage. Mais, dans ces revues de l'Empereur où les caractères physiques fortement accusés lui plaisent parce qu'ils aident à sa mémoire, « malheur au militaire blessé ou pris. Il rentre à son corps comme il en est sorti et il ne trouve ni galon ni épaulette pour lui ». Il lui faut attendre des années une nouvelle revue après avoir affronté de nouvelles épreuves. Quand il obtient l'épaulette, il est fatigué, vieilli, alors que « les jeunes gens, surtout ceux qui sortent des rangs, peuvent seuls bien sentir tout le bonheur de la porter » (1).

D'ailleurs, la concurrence est dure. Les élèves des écoles que les vieux soldats jalousent, et qui ne sont pas sans mérite, prennent une partie des places; entrent même comme sous-lieutenants dans la jeune Garde, en 1811. Toutefois, ce ne sont pas eux que les vétérans détestent le plus : ils étudiaient tandis que ceux-ci combattaient, et des deux côtés s'est manifesté l'effort. Ceux qu'ils supportent avec peine, ce sont les nobles et les riches que les préfets ont choisis; que la toute-puissance impériale saisit comme otages, improvise sous-lieutenants, et qui n'ont de militaire que leur uniforme brillant tout neuf » (2).

Pour les officiers de fortune, l'avancement est capricieux et lent alors que, dans les états-majors, il est capricieux et rapide. Inaptes à toute intrigue et comptant, dans leur simplicité, sur la justice de leurs chefs, les efforts incessants, le mérite et la conduite ne peuvent les mettre en évidence là où ne réussissent que l'habileté, la diplomatie, une cour assidue auprès des parvenus. Les propositions faites en leur faveur s'enfouissent dans les papiers des généraux et s'oublient. Pour les mettre en évidence, ils n'ont que les affaires d'éclat, souvent hasardeuses, et les attitudes héroïques.

(1) Routier, Lavalette, Girod, Girault, Rattier, *ibid.* — Stendhal, *Napoléon.* — *Journal de Gourgaud*, 2 mars 1817.

(2) Bourgoing, Lanzac de Laborie, Dupuy, *ibid.*

à condition qu'elles soient vues. Ceux qui prennent leurs places, ce sont des officiers d'état-major, les aides de camp que les maréchaux et les généraux signalent sans cesse dans leurs rapports à la bienveillance particulière de l'Empereur. La vieille noblesse, « qui sait mieux servir », intrigue pour entrer dans cette demi-servitude, et courtise les ducs qui furent d'acharnés révolutionnaires. A Madrid, Murat « est entouré d'une foule de jeunes gens qui sont venus sur ses pas briguer les faveurs et les avancements. On les a tellement gâtés sous ce rapport qu'il n'y en a aucun susceptible de la moindre constance; ils aiment les roses et les profits du métier, mais ils en redoutent les épines ». L'état-major de Masséna en Portugal en compte 81 qui ne font guère puisque l'armée est concentrée et sans communications, et dont aucun n'est détaché pour découvrir un chemin, à Busaco. En Russie, Oudinot sur dix aides de camp, en a six de vieille noblesse et deux de famille de maréchaux. « Un essaim de jeunes gens des anciennes et nouvelles familles, souvent sans capacité, et, à coup sûr, sans modestie et sans expérience, en s'introduisant dans l'armée, y amène un tout autre esprit... Le major-général n'est plus entouré que d'hommes de cette classe et son état-major devient une fabrique de généraux et de colonels... Les régiments de cavalerie légère échoient en partie à ces brillants officiers, qui leur donnent la préférence à cause de l'élégance des costumes et peut-être à cause d'un préjugé ridicule de supériorité. Aussi ces corps dégénèrent-ils rapidement. » Ces privilégiés se précipitent en Russie, selon le mot de de Pradt, comme à une grande partie de chasse de six mois; ils regardent « avec regret cette campagne comme la dernière où l'Empereur doit tenter la chance des combats pour devenir maître du monde »; mais s'ils ont dans leur passé Steinkerque, ils ont aussi Rossbach, Blenheim, Pavie, Azincourt et Crécy. Combien d'entre eux, durant la retraite, ainsi que l'Empereur, abandonneront-ils les restes de la Grande Armée et viendront raconter les premiers, au faubourg Saint-Germain, troublé et ravi, ce que fut la campagne! Et combien en verra-t-on sur la Vistule, auprès de leur aigle, parmi les restes de leur régiment? Leurs états de service portent, et jusqu'à la fin de leur carrière, « les périlleuses missions qu'ils ont remplies », ainsi qu'il arrive au brave Girod qui, après avoir supporté maint combat et fait mainte prouesse

sans qu'il en reste trace, se voit ainsi noté pour une mission « où il n'a rencontré personne » et parce qu'il appartient à un état-major. Pour obtenir un grade ils s'avantagent, ainsi que le fait de Thiard auprès de Molitor, de ce qu'il est « le premier officier qu'il ait rencontré » aux portes de Raguse. Pour leur mériter un avancement, les maréchaux ne se gênent pas de leur attribuer ce qui appartient à d'autres et, pour les sauver, de les garder auprès d'eux lorsque leur tour les appelle à une autre mission périlleuse — tel Masséna à Essling. Et c'est ainsi que le jeune Grouchy devient capitaine à vingt ans ; qu'un neveu de Talleyrand est colonel à vingt-cinq ; que le chouan de Bourmont est général de division six ans après son entrée au service impérial, quinze ans après avoir pillé une ville française ; que Victor Oudinot, à huit ans, est inscrit sur le contrôle des guides de Masséna et chef d'escadrons à vingt-trois ; que Labédoyère, « un braque cousu de dettes », grâce à Lannes et au prince Eugène est colonel à vingt-six ans ; qu'un aide de camp de Berthier, « chargé de son chenil et de ses écuries », devient général de division, et qu'à côté de ceux-ci restent sur place « les officiers des corps, ces officiers qui ne manquent jamais à leur devoir » (1).

Malgré l'avancement excessif de quelques-uns ; malgré l'accroissement des cadres — en deux ans, 1810, 1811, — il est créé 15 nouvelles places de général de division et 58 de général de brigade ; malgré les ravages du feu, des maladies, les effets de la vieillesse — une division en Espagne perd cinq chefs en un an ; durant l'Empire il ne passe guère plus de quatre colonels à la tête des régiments de cavalerie et il n'en passe pas quatre à la tête des régiments d'infanterie, si bien que dans cette arme un régiment ne change de colonel que tous les trois ans. Par suite, les chefs de bataillon valeureux ont le temps d'attendre. Certes, en campagne, on apprécie vite le mérite des officiers énergiques, décidés, ignorant l'art des courbettes, qu'on note aux cantonnements « mauvais caractère » parce qu'ils ont du caractère ; mais on ne l'apprécie que pour les mettre en des postes difficiles, pour leur donner des missions dangereuses, pour leur confier des grenadiers ou des

(1) *Journal de Gourgaud*, 24 février, 1817. — Berthezène, Marmont, Marbot, Grouchy, Savary, Girod, Lamarque, Gonneville, Bourgoing, Combes, Oudinot, *ibid.*

voltigeurs qui satisfont un moment leur amour de gloire : ils n'avancent pas, malgré leur courage et leur intelligence; ils ne s'élèvent dans la hiérarchie qu'à la fin de l'Empire, parce que tandis qu'autour d'eux tout s'affaisse et succombe, ils ont la force physique et la volonté de résister (1).

D'ailleurs, qui sollicite pour eux des grades, puisque l'Empereur ne les voit qu'à de rares intervalles? Ce sont les colonels qui les proposent et qui fatalement cèdent si quelqu'un de leurs supérieurs désire placer dans leur régiment ses protégés. L'état de proposition, en suivant la filière hiérarchique, est amendé, élagué, dénaturé. Par suite, la carrière des officiers, celle que le Premier Consul voulait ouvrir toute grande, est à la merci des chefs qui jugent d'un mot, avec leur omniscience habituelle, le subordonné souvent sans le connaître, et qui, au profit de leurs créatures, sèment l'injustice à pleines mains. En effet, qu'attendre de juste d'un roi Joseph qui, dit l'Empereur, « ne connaît rien du métier militaire, quoiqu'il en ait la prétention » et qui remplace Belliard « dont il a moins à se plaindre que de tout autre » parce que celui-ci porte la cocarde française et non l'espagnole; d'un Soult « que mène sa femme » et qui ne sait plus, en Portugal, s'il est Français; d'un Bernadotte, toujours mêlé à de louches intrigues; d'un Saint-Cyr, « qui ne va pas au feu, ne visite rien »; d'un Ney, qui « n'a pas d'esprit ni de courage moral », pensera Napoléon en 1818; d'un Victor, « que les soldats n'appellent jamais autrement que Beau-Soleil » et dans lequel « les gens comme il faut ne verront jamais que le trompette du 8e d'artillerie, chamarré d'un habit de maréchal de France »; d'un Oudinot, qui « toujours brave de sa personne manque totalement de sang-froid à la tête d'une armée » et qui n'a qu'une crainte : « ne pas compromettre son artillerie », ce pourquoi il ne l'engage jamais? C'est par eux qu'un Lecchi — le frère du général — « fort beau garçon, coqueluche des femmes de Milan, sans talent ni courage », arrive à commander la garde royale italienne; c'est grâce à leur coupable faiblesse que les rejetons des vieilles familles ont un si bel avancement; que les fils de maréchaux, en quelques années, parviennent aux grosses épaulettes; que les amants de la princesse Pauline sautent de

(1) Margueron, Bugeaud, *ibid.* — Martineau, *Historique des corps de l'armée française.*

grade en grade avec une facilité miraculeuse et qu'à la fin de l'empire, sous les ordres de maréchaux usés, commandent des généraux jeunes, habitués à toutes les souplesses et prêts à toutes les défections (1).

Assurément l'Empereur n'en est pas la dupe. Il tient César Berthier en piètre estime; il sait que les soldats éclatent de rire quand Narbonne leur dit : « Place, messieurs, pour l'Empereur! » Il connaît à la fois la valeur du gendre de Masséna, Sainte-Croix, dont il dit, malgré ses duels et ses désobéissances : « Voilà les hommes avec lesquels on fait les maréchaux », et la médiocrité militaire des aides de camp aux noms historiques qu'il se borne à appeler des freluquets. Et comme son grand talent « est de voir clair en tout »; comme son génie, c'est « la perpendiculaire, plus courte que l'oblique », il n'est pas sans s'apercevoir des moyens détournés qu'on emploie pour lui arracher des nominations; mais à la longue il se complaît dans cette courtisanerie qui lui est néfaste, et comme il lui arrive de faire du frère de Mme Walewska, « mauvais sujet, un colonel de lieutenant qu'il était », les emplois sont à la longue départis comme dans les anciennes cours (2).

Si, durant les premières années de l'Empire héroïque et républicain encore, Napoléon soutient quelques chefs qui, comme Foy, ont voté contre son élévation, peu à peu « les hommes d'esprit lui paraissent déplaire par cela seul qu'ils peuvent raisonner sa conduite »; peu à peu, « il cherche moins à employer le talent qu'à payer le dévouement à sa personne » et, en raison de l'espionnage auquel il se livre, « le caractère des généraux diminue au profit des qualités de bassesse et d'intrigue ». En 1810 « le nom d'officier de fortune reprend faveur et les plus grandes ambitions plébéiennes s'en vont vieillir dans les places de major ». L'Empereur « aime mieux un bon capitaine d'artillerie qui sait bien tirer parti du terrain pour placer ses pièces que tous les officiers de parc » — mais il le laisse capitaine. Il nomme Évain « malgré lui » général, car « il ne peut souffrir un officier qui s'avance en grade dans un bureau », quoiqu'il sache qu'il en faut « qui n'aient jamais vu brûler une amorce » — et il avance bien d'autres bureaucrates qui

(1) *Journal de Gourgaud*, 30 janvier, 14, 20 mai 1817; 29 janvier 1818. — Miot, Lamarque, Berthezène, Espinchal, Reiset, *ibid.*

(2) *Journal de Gourgaud*, 20 mai 1817. — Reiset, comtesse Potocka, *ibid.*

valent moins. Il pense que « pour être bon général, il faut savoir les mathématiques; cela sert en mille circonstances pour rectifier les idées », et il voudrait que tous servissent dans l'artillerie, « arme qui peut en produire de bons »; mais à chaque promotion, il s'en soucie fort peu et il préfère tenter de conquérir le faubourg Saint-Germain que montrer son estime particulière de la science. Enfin, il assure qu'il « ne devrait pas y avoir de généraux employés après soixante ans », qu'il faudrait leur donner « des places honorifiques où il n'y aurait rien à faire »; que chez les paysans, un homme de soixante ans, c'est « le père un tel », incapable de commander; toutefois il se garde de réformer les siens et quand arrivent les jours d'épreuve, il ne possède plus que des généraux à particule, peu sûrs; que des maréchaux usés par la guerre, amollis par le faste, qui ne savent plus ni ne peuvent, selon son expression, « chausser leurs bottes de 1793 (1) ».

Tant que dure son règne, les injustices et les passe-droits abondent. Les ambitions effrénées ne sont jamais satisfaites et le vrai mérite, les titres les meilleurs, s'ils ne sont appuyés de puissantes protections, restent sans récompense. Ce n'est qu'à la Restauration, alors que les officiers subissent tant d'épreuves, sont victimes d'injustifiables tyrannies, qu'ils semblent oublier les méprises dont ils ont souffert, sans pouvoir, à la réflexion, les dissimuler. L'un écrit : « Les états-majors sont comme les cours. C'est un mal que les souverains traînent après eux »; l'autre : « La nature est avare des qualités nécessaires au commandement, et dans le choix d'un général on a rarement égard au mérite; l'intrigue triomphe ordinairement ». Gourgaud dit à l'Empereur : « En ce monde, il n'y a que les intrigants qui réussissent. — Ah! certes », lui répond celui-ci. Le brave et scrupuleux Hulot pense : « Des flatteurs ont comparé Napoléon au soleil; mais aux armées, c'était un soleil local dont les rayons se concentraient dans al sphère qu'embrassait son commandement comme général. Malheur à qui ne servait pas sous la bénigne et immédiate influence de cet astre radieux... J'ai eu trop d'occasions de remarquer des dégoûts fondés... Les La Tour d'Auvergne sont rares : c'est pourquoi on les compte tout haut. » Et Stendhal, qui fut

(1) *Journal de Gourgaud*, 5, 8, 11 décembre 1816. — Menneval, Blaze, Stendhal, Chaptal, *ibid.*

intendant des domaines impériaux à Brunswick, âgé de vingt-six ans, et grâce à sa parenté avec Daru, caractérise l'avancement d'un mot : « Sous un gouvernement absolu, la première condition pour réussir est de n'avoir ni enthousiasme ni esprit » (1).

Mais le soldat ordinaire ne s'aperçoit que confusément de tout cela. Il s'est vite rendu compte que sa giberne ne renfermait aucun bâton de maréchal, et il ne s'en est pas étonné. S'il survit à tant de batailles, il a chance d'être lieutenant à la fin de 1813, et s'il sait, dans la dernière campagne, faire comme ces maréchaux « qui s'abritent derrière leur bâton » et ne plus s'exposer au feu « parce qu'il a son pain cuit », la demi-solde qu'il touche lui fait une situation supérieure à celle de ses frères ou de ses camarades restés paysans. Et sans se souvenir qu'il fut un grognard, il en rend grâces à l'Empereur, non à son heureuse étoile qui l'a tiré des coups; ni au hasard qui, parmi des concurrents peu nombreux, l'a distingué.

II. — LA GARDE

Dans les rangs de l'armée consulaire il existe de nombreux soldats, braves et zélés, qui ne peuvent prétendre à l'épaulette, surtout lorsqu'on réduit le nombre de ceux qui la portent. Depuis longtemps une partie d'entre eux sert dans les grenadiers, dans les carabiniers ; touche — quand on paye — « le sou de grenade ». Mais pour recruter ces compagnies, à la fois troupes de combat et troupes de parade, on s'inquiète autant de la taille et de l'aspect physique des hommes que de leur valeur personnelle. Il en résulte que tous les soldats de petite taille, même actifs, vigoureux, enthousiastes, sont lésés, et qu'ils restent dans les compagnies du centre alors même qu'on met à la suite de celles d'élite des jeunes gens très protégés ou qu'on leur incorpore, à l'inspection d'un général, avec droit à la solde et aux vivres, tel fils de colonel, enfant de trois ans. Bonaparte, à l'intention de ces hommes petits, et pour les mieux utiliser tactiquement, crée les voltigeurs. De plus, afin de former des corps modèles, il remplace la Garde du Directoire, ramassis de matamores qui craignent le feu et de souteneurs issus

(1) *Journal de Gourgaud*, 23 janvier 1817. — Hulot. de Comeau, *ibid.* — De Chambray, *Philosophie de la guerre.* — Stendhal, *la Chartreuse de Parme.*

des bas-fonds de Paris, par la Garde consulaire, corps épuré peu à peu et composé d'hommes d'élite; puis, dans la suite, par la Garde impériale. Il aspire de tous les régiments les meilleurs soldats; il les récompense par un traitement de faveur, par une garnison de choix. Son incessante sollicitude attire sur eux l'attention de tous les services de l'Empire, et les soins dont ils sont l'objet procurent à leur personne la considération de tous ses sujets (1).

A la fin de 1799, la Garde du Directoire, devenue Garde consulaire, est augmentée de façon à comprendre des troupes de toutes armes : deux bataillons de grenadiers à pied, une compagnie de chasseurs, un escadron de grenadiers à cheval, un de cavalerie légère, une compagnie d'artillerie : au plus 2,100 hommes. « Tout individu qui n'aura pas fait plusieurs campagnes ne pourra, par cela seul, y entrer », ce qui empêche une portion des gardes du Directoire d'en faire partie. Les débris des dépôts, les régiments ayant participé au 18 Brumaire et pouvant combattre à l'extérieur lui fournissent des hommes; mais elle est loin d'être au complet à Marengo. Ensuite, et peu à peu, elle reçoit de nouveaux soldats, des braves de l'armée d'Italie, des vétérans revenus d'Égypte; elle s'augmente en chasseurs à pied et à cheval; il s'y ajoute un escadron de mameluks, et finalement, en 1803, alors que chaque compagnie reçoit soixante anciens soldats, elle atteint l'effectif de 7,000 hommes. Au commencement de 1805, elle en a 9,000 dont 800 matelots, 1,900 vélites; dans chaque régiment et dans chaque bataillon du train d'artillerie, il est dressé une liste de six sous-officiers ou soldats, « excellents sujets », ayant au moins deux campagnes, cinq ans de service dans l'infanterie, six dans la cavalerie, qui y sont appelés à mesure que se produisent les vacances. En dehors des vélites — partie fortunée et volontaire du recrutement, — la Garde ne possède, à ce moment, que des vieux soldats d'élite (2).

A l'entrée en campagne contre l'Autriche, en même temps que Napoléon demande de nouveaux vélites, il décrète que tout soldat de la Garde aura rang de sergent, tout caporal de sergent-major, tout sergent d'adjudant, tout sergent-major de sous-lieutenant, à moins qu'ils n'aient cinq ans de service. Ils toucheront les soldes

(1) Gonneville, Boutroué, *ibid.* — Vandal, *l'Avènement de Bonaparte.*
(2) *Corr.*, 4459, 4487, 5914, 7326.

afférentes à ces grades, mais n'en auront pas le commandement. Tant d'avantages incitent les soldats à des prouesses pour mériter d'en faire partie (1).

Le 15 avril 1806, les vieux régiments à pied sont dédoublés. Grenadiers ou chasseurs, ils seront à 920 hommes, et, en cas de guerre, les vélites devenus des fusiliers se fondront en eux, y formeront des compagnies de 150 hommes — vingt vieux soldats restant à Paris. Ce dédoublement crée fort peu de places; aussi n'y peuvent entrer que les soldats « ayant au moins dix ans de service dans la ligne ». A la cavalerie s'ajoute un régiment de dragons pour lequel on enlève à chaque corps, successivement, 22 vieux soldats ayant dix ans de service. L'artillerie à cheval est renforcée de même. La Garde arrive ainsi à compter, peu avant la campagne d'Iéna, 12,580 hommes sur lesquels les trois cinquièmes sont des vétérans; par cela même, les vieux soldats se font rares dans les régiments, les colonels s'en plaignent, le ministre l'objecte et l'Empereur consent à y recevoir désormais des militaires « qui n'aient que six ans de service, mais remplissant les autres conditions exigées ». Pendant la campagne, il essaye de maintenir l'effectif de la Garde, et d'y ajouter des fusiliers, de nouveaux vélites, etc., c'est-à-dire des conscrits assez fortunés auxquels il accorde privilège; puis des lanciers polonais. Pourtant l'effectif total de la Garde diminue de quelques centaines d'hommes, et Napoléon, qui ne peut la renforcer davantage, écrit à son frère Joseph qui tente de s'en constituer une : « L'armée française ne peut suffire au recrutement de ma Garde sans que son esprit s'affaiblisse trop. Jugez du mal que fait aux armées de Naples et de Hollande l'absence des hommes qui ont été tirés pour les deux Gardes » (2).

En 1808, Napoléon complète les lanciers polonais; il met aux grenadiers les dragons de la Garde d'une taille imposante et il demande dix hommes à chaque régiment de carabiniers et de cuirassiers pour le même objet; il enlève aux hussards et aux chasseurs cinq hommes par régiment pour les chasseurs de la Garde; il prend aux trente-six régiments d'infanterie d'Italie dix hommes pour les grenadiers et dix pour les chasseurs; il complète

(1) Décrets des 17 et 20 septembre 1805.
(2) *Corr.*, 10821, 10826, 11292, 12530.

les artilleurs à pied en choisissant parmi les anciens soldats, et les organise en régiment; enfin, aux dépôts du train, il enlève 400 hommes, en échange de 400 conscrits. Mais comme il lui est difficile de recruter les vieux régiments — d'ailleurs peu nombreux — qu'ils lui coûtent « extrêmement cher » et qu'ils viennent de se montrer aussi peu résistants que des soldats quelconques dans la traversée de la Guadarrama, il voudrait n'avoir plus qu'un seul régiment d'infanterie de ligne, un seul de légère. Ainsi seraient disponibles les cadres des autres. En conséquence, il crée au moyen de conscrits deux régiments : tirailleurs-grenadiers et tirailleurs-chasseurs, « dont il tirera toujours plus de profit en guerre que des grenadiers et des chasseurs, que l'on craint d'exposer, parce qu'ils sont trop précieux ». Puis, au début de la campagne, il forme coup sur coup un régiment de conscrits grenadiers et un de conscrits chasseurs le 29 mars; autant le 31; deux régiments de tirailleurs-grenadiers et deux de tirailleurs-chasseurs le 25 avril, ce qui compose trois nouvelles brigades auxquelles il donne le 9 juin une compagnie d'artillerie et le 21 octobre une compagnie du train d'artillerie. Leurs cadres viennent de la Garde (les sous-lieutenants de Saint-Cyr), sont des fusiliers faits sergents-majors ou caporaux fourriers, des fusiliers « qui doivent être de la formation, savoir lire et écrire », nommés sergents, et des fusiliers nommés caporaux, pourvu qu'ils aient été à Friedland. Par ces divers moyens, la Garde, recomplétée après Essling, sur le papier, à la fin de 1809, compte plus de 30,000 hommes. Mais, de ceux-ci, il n'y en a pas un sur huit qui ait les dix ans de service naguère demandés : la moitié n'en ont que six mois et 5,000 n'ont pas vingt ans (1)!

En 1810, il s'y ajoute un régiment de gardes nationaux, un second régiment de lanciers polonais, une compagnie de sapeurs du génie, pour « le service des pompes dans les résidences impériales » — après l'incendie de l'ambassade d'Autriche; — puis, le 13 septembre, le régiment des grenadiers hollandais : les « grenadiers rouges », des marins hollandais, et, à la fin de l'année, plusieurs compagnies d'ouvriers. Par suite des pertes faites en Espagne, l'effectif total reste à 30,000,

(1) *Corr.*, 14143, 14281, 14702, 14968.

quoique, en réalité, le chiffre d'hommes disponibles soit fort au-dessous.

Cette année-là, la pensée de Napoléon évolue, et, pour moins affaiblir l'esprit de corps dans les régiments, il essaye de diminuer le nombre de ceux qu'il y prélève; opération assez difficile d'ailleurs, puisque ses plus vieilles troupes sont en Espagne. Il voudrait qu'après un an de bons services les conscrits, « s'ils savent lire, écrire, chiffrer et instruire plusieurs recrues », passent dans les fusiliers, et ceux-ci, après quatre ans, dans la vieille Garde. « Par ce moyen, la moitié ou le tiers des fusiliers se recrutera dans les conscrits et la moitié ou le tiers de la vieille Garde dans les fusiliers. » Ces derniers formeront des sergents pour l'armée; les tirailleurs, des caporaux : de quoi encadrer une armée de 100,000 hommes, « soit 3,000 sergents et 6,000 caporaux » (1).

L'idée reçoit un commencement d'application. Une école d'instruction forme des gradés à Fontainebleau et. au 1er juin 1811, il existe un bataillon de 840 sergents, deux bataillons de 800 caporaux chacun (2). Mais ces cadres s'en vont à l'armée, se perdent en Russie comme les hommes qu'y emmène la Garde, considérablement accrue par un retour à l'ancienne méthode, et il ne reste plus ni gradés pour les cohortes ni gradés pour les levées de 1813.

L'Empereur, en effet, dans la seconde moitié de 1811, fait tirailleurs deux régiments de conscrits grenadiers, puis crée deux régiments de tirailleurs et deux de voltigeurs. Il forme de jeunes Hollandais et d'enfants trouvés les pupilles de la Garde. Il recompose le 2e grenadiers et le 2e chasseurs de la vieille Garde, pour lesquels « tous les bataillons fournissent chacun 2 hommes », les régiments hollandais 20, et auxquels il en vient 400 des fusiliers Un colonel lui envoie « un mauvais sujet qui a été trois mois en prison »; l'Empereur lui inflige des arrêts, et il prescrit qu'à l'avenir les généraux inspecteurs choisiront les hommes : dans chaque régiment, il en sera « toujours désigné 10 pour recruter les grenadiers de la vieille Garde et autant pour les chasseurs à pied ». Dans les corps de cavalerie, on en réservera pareil nombre pour la cavalerie de la Garde. Le 1er août, la force de chaque

(1) *Corr.*, 16751.
(2) *Corr.*, 17692.

régiment de celle-ci est portée à 1,250 hommes; pour les compléter, il faut, à la fin de l'année, prendre six hommes à chaque régiment de cuirassiers et de carabiniers, dix à chacun des vingt régiments de dragons, des cinq de hussards et des neuf de chasseurs qui sont en Espagne. Les compagnies du train d'artillerie sont augmentées de dix hommes; le génie, de trois compagnies. Un second régiment de chevau-légers est formé; puis, en juillet 1812, un troisième. Enfin, la jeune Garde s'accroît sans cesse : il y vient 2.000 conscrits dans l'été de 1811, qui remplacent, et bien au delà, les sous-officiers qui en sortent. Le 28 août, il est créé un 6e régiment de tirailleurs; un 6e de voltigeurs. Le 30, les pupilles de la Garde sont formés en neuf bataillons, au lieu de deux : « Tous les jeunes gens au-dessus de seize ans et ayant la taille de quatre pieds neuf pouces peuvent y être admis; » on y incorpore de force des vagabonds et des enfants trouvés. Le 4 septembre, le régiment des flanqueurs de la Garde est créé, au moyen « de fils de gardes généraux et forestiers »; puis des recrues renforcent l'artillerie, composent un bataillon d'ouvriers d'administration. Tout cela, en recevant l'uniforme de la Garde, « se regarde dès le principe comme une troupe d'élite », mais en réalité ne l'est guère. Aussi, lorsque l'effectif théorique s'élève à 56,000 hommes, dont il faut défalquer 8,000 pupilles, un grand nombre de vétérans, on conçoit qu'après la traversée fatigante de l'Allemagne il n'en pénètre pas la moitié de ce nombre en Russie. De ceux-ci, il n'en reviendra point le dixième (1).

En 1813, bien qu'il arrive incessamment des anciens soldats d'Espagne — mais non plus des grognards ayant dix ans de service — par suite de la création de nombreux régiments, la Garde, dont l'effectif budgétaire atteint presque 100,000 hommes, ne présente plus qu'un nombre infime de soldats d'élite. Elle fournit des cadres, alors que les régiments recrutés de conscrits choisis, et susceptibles d'en donner de bons, sont restés en Russie. En fait, elle est épuisée et, si elle conserve son nom, n'a plus son âme. Malgré l'uniforme et malgré leurs prétentions, ses régiments ne valent guère mieux que ceux de l'armée; ils ne supportent avec constance ni les maux de la guerre ni les défaites et — sauf dans les

(1) *Corr.*, 17651, 17692, 17927, 18356. — Bourgoing, Blaze, Berthezène, *ibid.*

vieux corps que recrute l'armée d'Espagne et qui restent à demi composés de vétérans au milieu de l'Europe centrale, tout entière armée de conscrits — ils ne justifient par leur valeur ni leurs titres ni leurs privilèges.

Dans la Garde primitive, et qui devient vieille Garde, le soldat est appelé « monsieur ». Au lieu de l'humble sou de poche, il touche une solde nette de sept sous par jour, régulièrement payée. Tandis que le reste de l'armée cantonne, campe, baraque, il est caserné à Paris; il parade au Carrousel, manœuvre parfois aux Sablons ou dans la plaine de Saint-Denis. S'il veille à la porte des palais, s'il est « surchargé de service », les princes auprès desquels il monte la garde « lui donnent tous plus ou moins », sauf Cambacérès, qui n'offre « jamais plus d'une demi-bouteille de vin au factionnaire », et il en tire profit. En campagne, il est toujours le mieux pourvu. Ses officiers sont des hommes comme lui, favorisés par les chances de la guerre révolutionnaire. Stendhal leur dit « la bêtise nécessaire, parce qu'ils doivent surtout n'être pas des gens à se laisser émouvoir par une proclamation » antidynastique, et Napoléon le confirme : « Ils ne sont pas ce qu'il y a de mieux comme éducation, mais ils conviennent à son système : ils sont tous d'anciens soldats issus de parents laboureurs ou artisans. La société de Paris n'a aucune influence sur eux. Ils dépendent entièrement de lui; il les tient mieux et il en est plus sûr qu'il ne le serait avec des gens bien élevés. » Ce sont les esclaves d'une consigne, et qu'ils soient placés auprès de la voiture qui contient en campagne le portefeuille d'État, ou qu'ils soient postés à l'entrée d'un palais, ils obéiront à la lettre dont ils ne pourront ni pénétrer ni torturer l'esprit (1).

Tous, quel que soit leur grade, sont traités de très haut, même par les officiers supérieurs de la ligne; et, comme ils ne combattent plus, leur morgue, leur insolence aliènent bien des cœurs à Napoléon (2). Cependant, malgré l'excellence comparative du traitement qu'il leur accorde, leur valeur diminue en même temps que tombe celle de l'armée; et quand il en augmente le nombre,

(1) *Corr.*, 14466. — *Journal de Gourgaud*, 10 janvier 1817. — Coignet, Stendhal, *ibid.*
(2) Brandt, Stendhal, *ibid.*

quand il accroît la Garde d'une foule de jeunes gens au détriment des corps, il la renforce moins qu'il n'affaiblit le reste de ses troupes en privant celles-ci d'excellents sujets et en ajoutant aux privilégiés d'élite une foule de privilégiés exigeants qui n'ont aucun droit à pareille faveur.

III. — LES DISTINCTIONS.

La Convention égalitaire ayant supprimé les croix et les autres décorations, le plus brave d'entre les soldats ne se distinguait plus, aux yeux de ses camarades, aux yeux du public, d'un grenadier quelconque : il avait sa satisfaction dans sa conscience; il n'était reconnaissable que par l'influence de sa vertu. Et s'il en devait résulter idéalement, pour les belles âmes, une ardeur d'autant plus vive que les effets de celle-ci demeuraient sans récompense et restaient cachés, l'État n'en perdait pas moins un puissant stimulant sur la majorité des caractères, qui sont animés par l'intérêt, enflés par la vanité et torturés par l'envie.

Déjà, sous le Directoire, des généraux — Bonaparte en particulier — avaient qualifié des demi-brigades par des inscriptions flatteuses sur leurs drapeaux, ou, comme Masséna en Suisse, par l'attribution de la « demi-grenade », c'est-à-dire d'un demi-sou de solde en supplément. Mais c'était insuffisant, et Bonaparte, Premier Consul, joueur incomparable des égoïstes fibres humaines, continuant ce qu'il avait essayé en Égypte, à peine arrivé au pouvoir, crée une distinction exclusivement militaire, peu visible hors du rang, évidente dans le rang, et — sous le couvert de l'honneur — profitable.

Le 25 décembre 1799 — en Noël? — il institue les armes d'honneur :

« Il sera donné aux grenadiers et soldats qui se distingueront par une action d'éclat des fusils d'honneur, qui seront garnis en argent. Aux tambours, des baguettes d'honneur garnies en argent. Aux cavaliers, des mousquetons ou carabines d'honneur garnies en argent; aux trompettes, des trompettes d'argent. Ces fusils, baguettes, etc., porteront une inscription contenant les noms des militaires et celui de l'action d'éclat. Les canonniers pointeurs qui, dans une bataille, rendront le plus de services, recevront des

grenades d'or qu'ils porteront sur le parement de leur habit.

« Tout militaire qui aura obtenu une de ces récompenses jouira de 0 fr. 05 de haute paye par jour.

« Tout militaire qui prendra un drapeau ou un officier supérieur, ou qui arrivera le premier sur une pièce, aura droit à ces récompenses.

« Il sera accordé un sabre d'honneur aux officiers et soldats qui se signaleront par une valeur extraordinaire ou qui rendront des services extrêmement importants.

« Tout militaire qui aura obtenu un sabre d'honneur jouira d'une double paye.

« Le nombre des récompenses ne pourra excéder trente par demi-brigade d'infanterie ou régiment d'artillerie et quinze pour les régiments à cheval (1). »

Aux fantassins de Marengo, il accorde 145 fusils, et aux cavaliers 20 carabines. Il en fait porter aux soldats de la 23e légère qui se sont le plus distingués contre les rebelles de la Corse; il en donne aux soldats de Moreau durant l'été de 1800 et il leur en décerne un grand nombre après Hohenlinden. Il envoie des grenades, des fusils, des haches d'abordage d'honneur à ceux qui capturent un vaisseau anglais près de Malte. En 1801, à l'anniversaire du 18 Brumaire, il en distribue à Paris aux militaires des cinq divisions les plus proches et il prescrit de verser à ces braves « une somme pour leur voyage » (2).

Mais, en temps de paix, ces armes d'honneur ne se voient guère, quoiqu'elles coûtent cher. De plus, les citoyens méritants n'y ont point droit. En conséquence, Bonaparte fait voter par le Sénat, le 19 mai 1802, une loi créant la Légion d'honneur, récompense militaire et civique à la fois. « Cela fait crier les officiers parce que les soldats obtiennent la même distinction qu'eux » et les militaires parce qu'ils la partagent avec les civils; mais, à l'épreuve, Napoléon la jugera « une bonne institution ». Le corps de la Légion, administré par un grand conseil, comprend quinze, puis seize cohortes, dotées chacune de 200,000 francs de rente en biens nationaux. Chacune d'elles entretient 7 grands officiers à 5,000 francs de pension, 20 commandants à 2,000, 30 officiers

(1) *Corr.*, 4451. — Bricard, *ibid.*
(2) *Corr.*, 4998, 5176, 5847. — De Bonnefoux, *ibid.*

à 1,000 et 350 légionnaires à 250 francs, plus un hospice pour les décorés malades ou infirmes. Tous les militaires ayant reçu des armes d'honneur en sont membres; peuvent y être nommés « les militaires qui ont rendu des services majeurs à l'État dans la guerre de la Liberté », c'est-à-dire une foule de chefs dépourvus d'armes d'honneur. Durant les dix premières années de paix, les places pourront vaquer jusqu'au cinquième. Ces places seront remplies à la première campagne. Alors « les actions d'éclat feront titre pour tous grades ». En temps de paix il faudra, pour y atteindre, vingt-cinq ans de service, les campagnes comptant double et chaque campagne de la dernière guerre quadruple. La première organisation faite, « nul ne pourra parvenir au grade supérieur qu'après avoir passé par le plus simple grade » (1).

Peu après, Bonaparte répartit entre les cohortes les titulaires des armes d'honneur; pour engager les anciens soldats à rester, il leur déclare qu'après vingt-cinq ans de service, « ils seront, pour le seul fait de la durée de leurs services, susceptibles d'être admis dans la Légion d'honneur ». Toutefois, la distribution des croix retarde, et bien que le Premier Consul ait écrit à Rochambeau, à Saint-Domingue : « Il est probable que, quand vous aurez reçu cette lettre, la Légion d'honneur sera organisée » — cela le 4 février 1803; bien que la haute paye soit supprimée aux titulaires des armes d'honneur le 1er vendémiaire (24 septembre) suivant et qu'elle ne soit payée qu'à titre d'avance sur la pension de la Légion, ce n'est qu'au 14 juillet 1804 que les premières croix sont distribuées par Napoléon aux Invalides (2).

Là, dans une parade qui vise au sublime et qui frise le ridicule parce qu'aucun acteur n'est au diapason du maître, l'Empereur « attache les croix à la boutonnière de l'habit » : la foule des uniformes et des mondaines faciles et dévêtues qui composent le Tout-Paris d'alors applaudit à ces Hercules qui ont « terrassé l'hydre de la coalition ». Toutefois le prestige de la cérémonie à ceux qui en sont l'objet n'enlève point les difficultés de la vie. Sept jours après, Napoléon s'étonne de voir l'un de ces décorés percepteur du droit de passe au bout du pont des Arts; il signifie à ses ministres qu'ils sont « responsables de tout emploi donné dans leur

(1) *Corr.*, 6063. — *Journal de Gourgaud*, 27 avril 1817.
(2) *Corr.*, 6194, 6568, 7164.

partie à des soldats ayant des distinctions de la Légion d'honneur »; mais, quelques mois après, il saura que l'un d'eux est « employé à la garde des forçats » (1).

Le 15 août, première fête de l'Empereur, l'armée des camps reçoit les croix. Pour la circonstance, elle est rassemblée dans un décor grandiose ayant pour fond la mer, les côtes anglaises indécises, parmi tout un appareil historique qui mêle les gloires du passé aux promesses de l'avenir. Sur la falaise, une estrade est ornée de drapeaux pris à l'ennemi. Sur celle-ci, comme trône, est le siège antique « qu'on appelle fauteuil de Dagobert » et, de chaque côté, s'élèvent des gradins destinés à la maison militaire de l'Empereur et aux vingt-quatre grands officiers de l'Empire. A chaque extrémité se tient la Garde impériale. En face sont rangés, en colonnes denses et en demi-cercle, les différents corps de l'armée. En arrière l'artillerie, la cavalerie. Les croix, attachées à des rubans cramoisis, sont déposées dans le casque de Du Guesclin, dans la cuirasse de Bayard, dans le bouclier de François Ier. Les nouveaux légionnaires se réunissent devant le trône, et, comme les régiments de Boulogne ont fêté ceux des autres camps, chacun est très gai. On fait sur le fauteuil de Dagobert « beaucoup de plaisanteries qui ne sont guère de circonstance ». L'Empereur se lève, prononce le serment, et, les épées tirées, sans l'avoir entendu, les légionnaires crient : « Nous le jurons ! » Puis, un à un, à l'appel de leur nom, ils gravissent les douze marches et ils reçoivent, de la main de l'Empereur, la croix et le ruban. L'armée défile, au bruit d'une canonnade entre vaisseaux anglais et français. Napoléon, de temps en temps, fait interrompre le défilé, étudie la lutte, à l'aide d'une longue-vue. Peu à peu, le vent s'élève; il devient furieux quand le défilé finit, et des chasseurs de la Garde, essayant de rentrer dans le port, se noient à ce moment. Le soir, des torrents de pluie écrasent les tentes décorées de drapeaux, enguirlandées de verdure où dînent les légionnaires. Néanmoins, peu après s'ouvre un bal, qui réunit « tout ce que l'armée compte de plus grand et de plus élevé ». Et, dans la mémoire de chacun, ce spectacle théâtral, voulu pompeux, entremêlé d'épisodes grossiers, reste inoubliable (2).

(1) *Corr.*, 7862, 7864, 8195. — Coignet, *ibid.*
(2) Reiset, Dellard, Dupuy, *ibid.* — Estampes de la Bibliothèque nationale.

Mais la croix fait tant d'envieux. elle cause tant de jalousies et de justes colères — n'est-il pas excessif que de Girardin, capitaine en 1789, et qui n'a rien fait depuis, sinon de se mettre au mieux avec Joseph, soit commandant? — il reste tant de braves non pourvus que, par décret, le 28 mai 1805, Napoléon augmente de 2,000 le chiffre des membres de la Légion. Ceux-ci « seront exclusivement choisis parmi les officiers et soldats qui se sont distingués dans la guerre, et qui ont reçu au moins une blessure ». Pour les nommer il demande peu après des états de proposition pour dix légionnaires par régiment de ligne et pour cinq par régiment de cavalerie. Puis, dès que la guerre contre l'Autriche est commencée, l'Empereur paye, en croix, chaque acte de bravoure, et il le sonne à la France dans ses bulletins. Après Wertingen, il se fait présenter un dragon par régiment et il le décore. Après Elchingen, il demande les deux braves du 10e chasseurs qui ont pris des drapeaux. — « Qu'est-ce que tu es? dit-il au premier. — Brigadier, sire. — Voici la croix. Et toi? demande-t-il au second. — Sire, cordonnier. — Qu'on lui donne dix louis. » A la suite de chaque combat, de chaque victoire, les régiments en reçoivent, et de sa main, ce qui en augmente le prix. Ulm rendu, il décrète que le mois de vendémiaire « sera compté pour une campagne et porté comme tel sur les états pour l'évaluation des pensions et pour les services militaires ». Par suite qui, dans l'armée, ne deviendrait brave, ne voudrait, en le suivant au delà, fournir en une année trois années militaires (1)?

Après Krems, après Hollabrünn, après Austerlitz, l'Empereur donne des croix à profusion : les états-majors en profitent avec une scandaleuse injustice. Aussi, rentré à Paris alors que l'armée est en Bavière, s'étonne-t-il de voir tant de jeunes gens décorés, tant de « blancs becs » papillonner par la ville, en congé régulier. Il l'écrit à Lacépède : « Je crains que parmi le grand nombre de promotions dans la Légion d'honneur faites dans la Grande Armée les corps n'en aient proposé légèrement, entre autres beaucoup de jeunes gens qui n'auraient qu'un an ou deux de service... Ceci ne s'applique pas aux soldats qui auraient pu se distinguer par de grands traits de courage. » En conséquence, il demande « un relevé des officiers qui n'auraient que vingt-cinq ans, moins de

(1) *Corr.*, 8803, 8941, 9406, 3e bulletin. — De Colbert, Girardin, *ibid.*

huit ans de service, et qu'il aurait nommés, cette campagne, dans la Légion d'honneur ». Mais d'autres affaires sollicitent son attention et malgré lui peut-être, quoiqu'il décorât aussi sans raison ses favoris, la croix récompense du courage devient fruit de l'intrigue et s'acquiert plus vite par des services domestiques auprès des maréchaux que sur les champs de bataille. Néanmoins, après Iéna, il en est fait une ample distribution dans tous les grades. Le corps de Davout, à lui seul, en reçoit 500; celui de Bernadotte une centaine, après Lubeck. A la fin de 1806, Napoléon a déjà fait 14,560 nominations, sur lesquelles il reste 13,000 légionnaires vivants — ce qui est loin des 6,000 de la création (1).

Au commencement de 1807. les étrangers y participent. Wurtembergeois, Bavarois, en reçoivent quelques dizaines. A la suite d'Eylau, les canonniers de Seruzier — 300 peut-être — auraient reçu « 96 décorations ». A la fin de mars, il en est accordé plusieurs à des officiers et à des sous-officiers qui, « dans l'opinion de leurs camarades, se sont le plus distingués devant Stralsund ». et pour remonter le moral de l'armée, il en est donné 1,780, moitié aux officiers, moitié aux sous-officiers et soldats « qui se sont fait remarquer par leur constance et leur bonne conduite aux régiments ». Chaque corps d'infanterie en obtient 18; de cuirassiers, 16; d'artillerie, 12; de cavalerie ou de la division Oudinot, 8; la Garde à pied, 60; la Garde à cheval, 80; l'artillerie de la Garde, 20. Enfin, au 15 août, pour ceux qui ont participé à la campagne de juin, il en est donné 3,470, dont 400 pour la Garde et 1,650 pour les autres officiers de l'armée. Malgré cette ample distribution, cela produit encore quelque effet : lorsque le capitaine Fantin la reçoit, « il en perd l'appétit et le sommeil durant plusieurs jours ». De plus, les croix s'échangent entre les princes. Les généraux, pour avoir commandé des contingents allemands, reçoivent des décorations royales. L'amitié du tzar leur apporte force croix russes. et, comme celui-ci en donne une pour un soldat de la Garde, Napoléon veut l'attacher lui-même, durant une parade au Carrousel, « à un grenadier d'une conduite distinguée, qui ait fait avec honneur les campagnes d'Italie et d'Égypte avec lui » (2).

(1) *Corr.*, 10175, 11615. — Lejeune, de Ségur, *ibid.*

(2) *Corr.*, 12128, 12240, 12905, 13309. — Grouchy, Seruzier, d'Espinchal, Fantin des Odoards, *ibid.*

Parmi cette foule de décorés, officiers qui le sont souvent par hasard, soldats braves dans la bataille et médiocres sujets dans la vie commune, il se produit des mécomptes, et la croix d'honneur traîne en des lieux où elle ne devrait point aller. Mais l'Empereur est d'une indulgence infinie. On voudrait qu'il l'ôtât à un capitaine ivrogne. « Écrivez-lui, mande-t-il au chancelier, pour qu'il ne boive plus et se comporte mieux. Il paraît que la croix lui a été donnée parce que c'est un brave. Il ne faut pas, parce qu'il aime un peu le vin, la lui ôter. Faites-lui cependant comprendre qu'il a tort de se mettre dans un état qui avilit la décoration qu'il porte. » Un sergent légionnaire, dans sa compagnie, « est dangereux par son insubordination et sa mauvaise conduite » : Lacépède propose de le renvoyer dans ses foyers ; mais il a eu une arme d'honneur pour sa conduite à Sédiman, et il faut « lui écrire pour lui enjoindre de se mieux conduire à l'avenir ». Enfin, on en ramène un de Prusse en France « sous escorte, pour insubordination ». C'est lui montrer peu d'égards. Il faut qu'il vienne « en toute liberté à Paris » pour que le grand chancelier l'interroge et essaye « de concilier les intérêts de ce brave avec la discipline ». La croix, comme un talisman, fait absoudre les fautes et entr'ouvrir les prisons (1).

Avant Baylen, l'Empereur encourage ses jeunes soldats en leur distribuant les décorations. Il en donne six « pour les sous-officiers et soldats », autant aux officiers de la colonne Ducos et le double pour la colonne Merle. Il en envoie cent à partager entre les officiers et les soldats qui se sont distingués à Rio-Seco, et, parmi ces derniers, Bessières doit en prendre « au moins dix de la conscription de 1808 en choisissant de bons sujets et des hommes qui se sont distingués » et, de plus, vingt-cinq aigles d'or d'officier et cinq de commandant. Enfin, il en accorde soixante pour le combat de Cordoue, « dont au moins cinq à six seront données à des conscrits qui voient le feu pour la première fois et qui se sont le mieux comportés, » dix pour le premier combat de Jaen et trente pour le second. La division Moncey en reçoit quarante, les troupes de Catalogne trente-deux — toutes à partager entre officiers et soldats. Mais il prend cette décision le jour même de Baylen. Par suite, les troupes d'Andalousie n'en recevront rien ; ce seront les

(1) *Corr.*, 12660, 12971, 13522. — D'Espinchal, *ibid.*

soldats de Castaños qui toucheront des drapeaux « aux vainqueurs des vainqueurs d'Austerlitz » et les officiers de celui-ci qu'on décorera d'une plaque où l'aigle impériale pendra lamentablement par les pattes à deux épées croisées. La distribution des croix ne reprendra qu'à Madrid — et modérément; à Valladolid pour les débris de Junot, et de 1809 à 1813 ne s'adressera guère aux braves des armées d'Espagne (1).

En 1809, après Wagram, les croix sont aussi nombreuses qu'en 1807. Au 15 août, à Schœnbrünn, on ne voit plus que vieux soldats décorés, qu'adolescents des états-majors luisants d'or sur toutes les coutures, étoilés de la légion. L'Empereur songe en même temps à créer, par un « décret monumental » l'ordre des Trois-Toisons (Bourgogne, Espagne, Autriche), caste à quinze cents membres « qui doivent mourir sous leurs drapeaux et en faire le serment »; mais son mariage autrichien l'arrête dans ce plan et il l'abandonne pour faire plaisir à une cour, non parce qu'il craint de déclasser la croix d'honneur.

Les décorations qu'on distribue moins en 1810 et 1811 se donnent, en 1812, aux régiments venus d'Espagne comme viatique sur la route de Russie; elles « pleuvent » après Smolensk et Valoutina; puis, à la suite de la Moskowa, elles sont réservées à la conclusion de la paix; les demandes restent comme états de proposition dans les fourgons de Berthier et se dispersent sur la neige russe (2).

En 1813, les croix sont accordées plus à la hâte que jamais, et aux conscrits. Après Lutzen, la seule division Girard, réduite des trois quarts, en reçoit 260; l'armée, plus d'un millier. L'Empereur en donne à la suite de Bautzen. Il en donne des milliers à la fête du 10 août. Il en distribue le lendemain de Dresde et les jours qui suivent. Il en accorde même après Hanau. L'armée d'Italie reçoit les siennes à la fin de l'année. En 1814, la distribution continue, par fournées. Les victoires de Champaubert et de Montmirail en valent à l'armée 1750. La vieille Garde, à elle seule, en reçoit 1,050. On y décore les hommes aux bivouacs « à onze heures du soir », et quoique autour d'eux une grande partie des vieux soldats qui ne traînent pas soient décorés, ils s'en réjouissent. « Quelle belle

(1) *Corr.*, 14149, 14210, 14217. — Blaze, Toreno, Castellane, Percy, *ibid.*
(2) Brandt, de Ségur, *ibid.*

journée pour moi, écrit l'un d'eux. J'étais à vingt-quatre ans sous-officier de la vieille Garde et décoré ! » Le lendemain de Montereau, le faible corps de Pajol en reçoit cinquante, et il en est donné à chaque combat, jusqu'à Fontainebleau (1).

A ce moment, Napoléon a fait environ 48,000 nominations, dont 1.200 civiles, et il reste — on dirait que la croix protège — 25.000 décorés militaires encore vivants.

La croix ne peut plus guère que satisfaire la naïveté des soldats qui croient, « pour la porter, qu'il faut l'avoir méritée » et l'esprit de justice des grognards de la Garde qui « ne peuvent tolérer cette distinction, si elle n'est bien donnée ». Mais on ne l'obtient pas toujours en combattant bravement pour la France : on la gagne en suivant l'Empereur ; et ceux qui prennent Scylla sont aussi délaissés que ceux qui triomphent à Medellin. Le 2 mai 1809, Soult en retraite, devant le pont d'Amarante barricadé, ruiné, mitraillé par l'ennemi, fait promettre la croix aux douze militaires qui passeront les premiers. Par la suite « quelques officiers sont cités avec distinction, mais les soldats n'ont rien ». Durant quatre années d'Espagne, le 9e léger « ne reçoit qu'une douzaine de décorations ». Des régiments polonais, après des années d'expéditions, d'avant-garde, n'en obtiennent que cinq, et Girod — un officier distingué — qui pénètre des premiers à Madrid et qui se fait remarquer en Andalousie, n'est décoré qu'à titre d'officier d'état-major, à Dresde : il en est « à sa onzième proposition ». L'Empereur refuse des croix à des braves qui servent loin de lui « parce qu'on ne les voit plus » et il en chamarre ses courtisans. Peu à peu, « les abus les plus révoltants se glissent dans l'attribution de la croix ». Des officiers, des soldats, s'adressent à l'Empereur, lui disent : J'ai mérité la croix. Il demande « presque toujours en souriant » : Et comment ? Souvent, il l'accorde. Enfin la pension qui s'y attache, hypothéquée sur des biens que Napoléon, par justice ou par caprice, restitue à des émigrés, ou sur des domaines nouveaux conquis, qui ne rendent point ce qu'on en espérait, pension dont le total augmente chaque année, et qui dès le début de 1809 n'est plus qu'irrégulièrement payée. En même temps que la situation morale des décorés, par leur nombre grandissant, s'avilit, la situation pécuniaire, qui rehausse le soldat légionnaire, disparaît (2).

(1) *Corr.*, 21304, 21305. — De Dedem, Scheltens, d'Espinchal, *ibid.*
(2) Scheltens, d'Illins, Godart, Brandt, Odeleben, Mollien, *ibid.*

De même qu'il distingue les hommes, Napoléon singularise les régiments en ornant leurs drapeaux. Les aigles qui ont été à Austerlitz reçoivent une couronne d'or. L'Empereur pense encore — en août 1811 — à décorer celles de la Grande Armée de l'ordre des Trois Toisons. Sur la soie des drapeaux, il inscrit en lettres d'or des paroles flatteuses. Mais, pour être conservée, il faut que la distinction vienne de lui. Moreau, par un ordre du jour, a naguère prescrit que le cœur de La Tour d'Auvergne, ce héros digne de la belle antiquité, serait gardé par une compagnie de grenadiers du 46e. Ce signe eût-il subsisté en 1809, par un temps d'arrivistes dont l'Empereur lui-même est le plus surprenant modèle? Il le supprime : « Ordonnez — écrit-il à Clarke — au 46e que le grenadier qui porte l'urne contenant les cendres (il se trompe; c'est le cœur) se rende à votre ministère et que l'on cesse un usage qui distingue ce régiment sans raison... Quel est le régiment à la tête duquel un général, un colonel, un brave homme enfin n'ait été tué?... La Tour d'Auvergne était un brave homme... J'ai toléré assez longtemps cette singularité. » La chose était singulière, en effet, à la fois antique et barbare, mais d'une plus saine nature que les pompes impériales, toujours archaïques, souvent burlesques; elle n'avait que le tort de rappeler à la mémoire un « brave homme » au moment où, s'il en était, on n'en voyait plus. Et c'était peu auparavant que l'Empereur avait pensé à honorer les morts pour la patrie par des monuments départementaux et qu'il avait voué, par un décret daté de Posen, le temple (de la Madeleine) en construction « à la gloire de la Grande Armée ». Et c'est peu après qu'il fera, dans Paris ironique et moqueur, à Lannes et à Saint-Hilaire, des funérailles à grande représentation militaire avec un drôlatique accompagnement de voitures d'artillerie chargées de gabions et de sapeurs escortant des madriers et des charrettes d'outils (1).

IV. — LES PENSIONS

S'il ne donnait à ses soldats que des grades et des décorations, par à-coups, ou s'il ne leur ouvrait que la Garde avec les hon-

(1) *Corr.*, 14727, 17984. — HUGO, DE SÉGUR, COIGNET, *ibid.* — Sur le cœur de La Tour d'Auvergne voir la *Revue rétrospective* (1889) et l'*Eclair*, du 25 mars 1904.

neurs, mais aussi le service qui en résulte, l'Empereur ne satisferait que les gagnants de ces loteries, et la masse serait fatalement mécontente d'user ses jambes sur les chemins d'Europe et d'aboutir à un avenir misérable et fermé.

Or, il n'en est rien. Napoléon a quelque sollicitude pour le sort des vieux soldats : il tient à les conserver pour montrer aux familles qu'on revient de l'armée, et qu'on en revient pourvu. Sa sollicitude est intéressée : ils sont ses meilleurs agents de recrutement.

La Royauté avait donné aux vétérans blessés les Invalides; la Convention, malgré des lois humanitaires, les délaisse à demi, et le Directoire, lamentablement, les oublie. Les Invalides, dénués, végètent, mendient dans Paris. Des vétérans amputés traînent leurs béquilles en province. Les autorités n'accueillent leurs sollicitations que par de banales paroles commiséreuses et les caisses vides les repoussent, les mains vides.

Après Brumaire, l'un des premiers actes de Bonaparte est de recomposer le conseil d'administration des Invalides et d'y ajouter deux de ceux-ci « choisis par leurs camarades ». Le lendemain, il leur affecte « le château de Versailles et les bâtiments latéraux qui en dépendent ». Mais il est tôt forcé de revenir sur cette mesure : changer leurs habitudes « les inquiète beaucoup » et il prescrit qu'on dise et fasse « tout ce qui peut leur ôter l'idée qu'on veut les transférer à Versailles », sans pour ce ménagement politique abandonner le projet à l'égard des Invalides futurs. Il s'en trouve beaucoup, « surtout parmi ceux venus d'Égypte », auxquels il est dû plusieurs mois de solde : Bonaparte veut qu'ils soient immédiatement payés, sans savoir sur quels fonds. Peu après, il sollicite « une pension de 600 francs » au profit des deux grenadiers « qui l'ont couvert de leurs corps et de leurs armes » au 19 brumaire et qu'il veut rendre légendaires; il prescrit de former une bibliothèque de 20,000 volumes aux Invalides et pour l'usage des pensionnaires; enfin, comme ses malheureux compagnons d'Égypte attirent l'attention du public et mendient ses libéralités, au moment de son départ pour l'Italie il fait distribuer 15,000 francs « à leurs aveugles et à leurs estropiés »; il écrit de Lausanne au commandant de la division de Marseille afin qu'il donne « tous les secours qui sont en son pouvoir au grand nombre d'officiers et de soldats blessés revenus d'Égypte et mis au laza-

ret », et de lui envoyer l'état des sommes dues. Parmi les débris des armées, il s'occupe particulièrement des siens, et, entre ceux-ci, surtout de ceux qu'on l'accuse d'avoir abandonnés (1).

Au retour d'Italie, comme « la maison » de Paris est encombrée d'estropiés, Bonaparte veut n'y laisser que 4.000 invalides, créer des succursales, chacune pour 2,000 autres, à Mayence, à Bruxelles, à Lyon ou Avignon et il leur attribue sur les revenus des domaines nationaux — presque nuls alors — huit ou dix millions. Touché par le lamentable spectacle des aveugles d'Égypte, il leur donne des « conducteurs enfants », qui « alterneront dans leur service de manière qu'ils ne soient jamais vingt-quatre heures de suite conducteurs du même aveugle » et qui, élèves de l'hôtel, exclusivement fils « de pères morts sur le champ de bataille », de 100 seront augmentés à 150. Enfin, après la paix, il envoie aux succursales d'Avignon et de Louvain les invalides piémontais hors d'état d'entrer dans les vétérans, et leurs vieillards à Nice, où une succursale pour 300 invalides doit être créée (2).

Grâce à ces soins, grâce au grade d'officier que le Premier Consul attribue aux plus amputés, la situation des invalides s'améliore à Paris; mais ceux des succursales, loin de l'œil du maître, restent abandonnés. A Louvain, quoique la nourriture soit assez bonne, les locaux bien distribués par le génie, dans l'été de 1803, le Consul les voit « couverts de lambeaux ». Un grand nombre d'individus « ayant un bras ou une jambe de moins, attendent depuis plus d'un an le grade de lieutenant auquel ils ont droit ». Jusqu'à la fin de sa domination, il continue sa sollicitude à leur égard, il s'assure de la qualité de leurs repas par des visites inopinées, il leur accorde une gratification et un bon déjeuner à chaque fête, et même en 1813, après une visite de l'Impératrice où celle-ci paraît froide, niaise, étrangère, il leur donne deux mois de gratification et le « régal d'usage » (3).

Mais il n'est pas que des amputés qui méritent attention et sollicitude. De vieux soldats se retirent chez eux, encore valides, et d'autres, qui sont usés, encombrent les dépôts.

Aux premiers, Bonaparte assure des emplois : ceux de l'admi-

(1) *Corr.*, 4402, 4404, 4410, 4443, 4574, 4762, 4796.
(2) *Corr.*, 5063, 5065.
(3) *Corr.*, 6987, 19679.

nistration forestière doivent être donnés « à des citoyens qui ont fait plusieurs campagnes dans les guerres de la Liberté ». Le ministre, les bureaux, l'administration. ne veulent rien entendre. Longtemps après, il prescrit que les agents supérieurs des forêts « ne pourront entrer en fonction qu'en vertu d'un brevet signé de lui » afin que l'avancement, au lieu d'y être donné à une aristocratie n'ayant que des noms au lieu d'avoir des services, y soit donné à des sujets méritants ou à des militaires jouissant du traitement de réforme. A partir d'août 1805, « les gardes particuliers devront être exclusivement choisis parmi les hommes qui ont servi », cela afin « d'encourager la conscription et de récompenser l'armée ». En 1811, il veut qu'aux militaires blessés ou en retraite on donne de préférence « les places des administrations forestières, des postes, des tabacs, des contributions... C'est contre son intention et la justice de donner ces places à des gens qui n'ont rien fait » (1).

Pour les seconds, il essaye, à la manière romaine, de créer des camps de vétérans qui, établis parmi les nouveaux conquis, dans leur zone franciseront ceux-ci peu à peu. Il veut que Decrès délivre des congés, distribue des terres et donne « ce qui peut les mettre à même de les cultiver » aux anciens soldats laissés dans la Guyane. En 1802, il se propose d'établir cinq camps — de 400 vétérans chacun — dans le Piémont ; les vétérans « âgés de moins de quarante ans et mutilés ou grièvement blessés dans les guerres de la Liberté » recevront « un nombre d'arpents de terre de revenu égal au traitement de retraite dont ils jouissent... Ils ne doivent pas être mariés et ils se marieront avec des femmes des départements où leur seront données des terres inaliénables durant vingt-cinq ans ». Ils continueront à jouir de leur traitement; il leur en sera payé un mois d'avance, et tous ceux qui ont obtenu des invalides peuvent y participer. Ces vétérans, encadrés comme un bataillon « en cas de tocsin, de générale ou de mouvement, seront tenus de prendre les armes » et chacun d'eux doit être logé dans une maison de paysan séparée « afin de se livrer à l'agriculture ». Les femmes et les enfants n'auront point droit à la pension. Peu après, Bonaparte voudrait former cinq nouveaux camps, à 300 vé-

(1) *Corr.*, 5256, 9103, 17301.

térans chacun, ceux-ci à moins de dix lieues de Mayence ou de Juliers, comme ceux-là doivent être à moins de dix lieues d'Alexandrie. Mais les décrets ne suffisent pas, ni le don des terres, pour créer des propriétés ; en 1804, dans le Piémont, les camps ne sont pas encore organisés « par le manque de maisons, d'outils aratoires et de bestiaux » ; le Consul s'adresse au ministre des finances « pour lever tous les obstacles ». Or, les finances médiocrement administrées, sans élasticité, sont accaparées par les besoins de la guerre maritime ; elles ne donnent rien. En février 1806, Napoléon renonce aux camps « en laissant cependant organisés les deux qui sont commencés » (1).

Toutefois, il lui semble difficile, impossible d'abandonner dans le pays ces vieux soldats qu'il fait renvoyer, après l'obtention de leur congé absolu, « avec un habit de l'année », — vêtement que les capitaines d'habillement remplacent par d'antiques et vétustes effets, ce qui provoque des réclamations auxquelles l'Empereur satisfait — et avec leur sabre, s'ils sont grenadiers ou sous-officiers. Et comme leur pension est infime — 91 fr. 25 à trente ans de service ou après « perte de l'usage absolu » d'un membre, plus 4 fr. 56 par campagne et pour les premiers ; 45 fr. 62 pour « infirmités provenant de fatigues de guerre » à moins de 20 ans de service ; tout cela avec retenue d'un demi-sou par franc — qu'ils ont perdu l'habitude de tout travail ; qu'ils sont grognons, insupportables, avec des passions de vieux garçons, il veut, tout en les forçant à se tenir d'une façon satisfaisante, utiliser leurs dernières forces, et, les gardant sous l'uniforme, quoique vieillis avant l'âge, affaiblis, se servir de la crainte que donne cet uniforme même. Il les réorganise en 10 régiments — 90 compagnies, 13,950 hommes, — les reforme en compagnies, et il les répand dans les places fortes où ne se trouvent pas de dépôts, où des gardes nationaux ne peuvent se rassembler. Ainsi met-il 36 compagnies en Piémont et en Ligurie. Peu à peu, par suite des guerres et des conquêtes, ces vétérans sont déplacés : en 1810, ils se trouvent en grande partie sur les côtes, organisés en bataillons (2).

Mais bien que les congés absolus ne soient plus accordés qu'à des infirmes qui meurent souvent de leurs maux avant que d'avoir

(1) *Corr.*, 6164, 6334, 6338, 7523, 9817. — *Statistique de la France*, 1803.
(2) *Corr.*, 6686, 7851, 10784, 16440. — *Statistique de la France*, 1803.

regagné leur pays, après chaque campagne le nombre des malheureux qui ne trouvent point place aux Invalides et qui sont trop démembrés pour faire partie des vétérans augmente; bientôt, ce chiffre s'accroît au delà de toute mesure; et qu'ils aient femme et enfants ou qu'ils soient seuls, tous tombent dans la misère. Aussi, à la suite de chaque grande bataille qu'il commande en personne, Napoléon accorde-t-il des pensions spéciales aux amputés, des secours aux familles des morts, des places dans les lycées à leurs enfants — desquels il fait, de bonne volonté ou de force, des soldats.

En septembre 1802, Bonaparte pose en principe que les femmes et les enfants des militaires morts sur le champ de bataille ont droit à la pension. Comme il émane de sa personne toute grâce et toute faveur, il augmente à un matelot mutilé qui le sollicite la pension de 14 francs par mois qu'on sert à celui-ci, car il la juge insuffisante « pour un homme qui a perdu la jambe et la cuisse »; mais il ne relève pas la pension des autres, qui sont dans ce cas. Il accorde une rente de 200 francs — au lieu de 60 francs — aux veuves des militaires tués à Austerlitz et il adopte leurs enfants : « Les garçons seront élevés à ses frais à Rambouillet et les filles à Saint-Germain » Il recommande à la jeune vice-reine d'Italie « son peuple et ses soldats; que votre bourse — lui écrit-il — soit toujours ouverte aux femmes et aux enfants de ces derniers; vous ne pouvez rien faire qui aille plus à mon cœur ». Le jour de sa fête, il dote un certain nombre de filles de militaires, leur donne 1.200 francs. Devant Ratisbonne, le 23 avril, il accorde une dotation à un sous-officier par régiment dans les divisions Friant et Saint-Hilaire. Au 15 août 1809, il décrète : « Les militaires, du lieutenant au simple soldat, qui ont perdu un membre aux batailles de 1809, contre l'Autriche, ainsi que les enfants adoptés à Austerlitz et dont les pères, d'adjudant à soldat, furent tués dans la campagne de l'an XIV, ont une dotation de 500 francs de rente », — mais ceux que les batailles d'Espagne mettent dans le même cas n'ont rien. Aussi, aux alentours des Tuileries, des vétérans en béquilles élèvent des placets, tendent la main, dévorent ces comestibles et engloutissent ce vin qu'on distribue sur les places à l'occasion du mariage autrichien, mendient leur part de ces 10.000 francs par semaine que le grand aumônier doit dispenser. Mais celui-ci est prêtre, et pour lui le service de l'autel prime les

services rendus à la patrie. Il distribue presque tout à des piliers de sacristie, « à de vieux prêtres et à de vieilles gens d'une classe différente des militaires ». Pour ces derniers, en 1810, Napoléon doit prélever la moitié des aumônes. Et cela ne suffit pas ; il voudrait, à l'occasion du baptême, alors qu'il retire d'Espagne une partie des gendarmes pères de famille qui s'y trouvent, que le ministre de l'intérieur insistât auprès des municipalités de ses villes les plus importantes pour que celles-ci dotassent des filles pauvres et orphelines, les unissent à d'anciens militaires, et il demande « la note » de ces mariages afin de payer en distinctions les maires nommés par lui et dont les contribuables ont soldé les frais des actes et de la domesticité (1).

Selon les jours et les sollicitations, tantôt le Consul gratifie de places dans un collège des enfants qui sont vingt-trois de la même famille et dont deux frères ont été tués sur le champ de bataille, le frère d'un soldat qui lui plaît, le fils d'une mère qui l'implore; tantôt il donne à tout un corps, faisant ici présent « d'un bonnet aux grenadiers », là accordant quinze jours, un mois de gratification qui souvent restent en espérance ou qui, sur la demande des maréchaux, servent « uniquement à renouveler les effets de linge et de chaussure qu'ils ont usés ». Il lui arrive de donner 12 francs par homme à ceux qui se sont trouvés présents à l'échouement d'un navire ennemi; mais lorsque le ministre, neuf mois avant, lui proposa d'accorder « une gratification d'un mois de solde aux sous-officiers et soldats qui avaient montré le plus de dévouement lors du naufrage de quelque bâtiment de la flottille sur les côtes de Vendée », quoique leur courage fût patent et qu'il ait été plus utile que celui de quelques soldats à la chasse d'un bateau désemparé, jouet du flot, comme l'acte ne s'est point passé sous ses yeux, il a répondu : « Il ne faut pas accoutumer les troupes à recevoir de l'argent pour des actes de courage. Il suffit de leur écrire des lettres de félicitations (2) ».

Napoléon est prodigue quand il veut faire de l'effet, et juste quand il ne lui en coûte rien. Selon l'humeur qu'il a, les gratifications pleuvent ou s'évanouissent, et souvent, à l'intérieur, ce sont

(1) *Corr.*, 6338, 8531, 9551, 9552, 9759, 15663, 16936, 17604. — Lejeune, Seruzier, Berthezène, Girardin, *ibid.* — *Statistique de la France*, 1803.
(2) *Corr.*, 5136, 5676, 7527, 8181. — *Corr. de Davout*, 5 septembre 1804.

des émigrés qui en sont l'objet; souvent à la guerre ce sont des étrangers qui les reçoivent parce qu'il veut les étonner par sa magnificence et les séduire par sa magnanimité. En 1808, lorsque la Grande Armée traverse la France, il lui fait donner trois fêtes : et ce sont les bonnes villes de passage qui en payent une partie — ainsi l'exige son despotisme — comme Paris, en 1807. a tout payé dans la réception de la Garde et comme Paris aurait payé, s'il les avait ramenés, en 1806, le triomphe de ses soldats. même ces « quelques combats de taureaux à la mode d'Espagne ou des combats de bête féroce » qu'il désire leur montrer, tant il comprend peu la capitale athénienne, en son âme étrangère (1)!

Dès la fin de sa première guerre impériale. Napoléon décide que la contribution de guerre qu'il lève appartient à la Grande Armée : c'est la part de prise, le bénéfice du corsaire lâché à travers l'Europe où l'armateur — la France — n'a point droit. A mesure qu'il vainc, il en exige de nouvelles — quelques-unes immenses. A mesure qu'il découd des provinces, qu'il taille des royaumes, il leur arrache de vastes domaines. Et de toutes richesses, il dispose avec un caprice et un sans-gêne souverains.

Le soldat n'en reçoit guère. L'Empereur le gratifiera « à la paix générale », et pour lui, plus errant que le juif légendaire, il n'y a de paix que dans la tombe. Ce que ses marches, ses blessures, son courage ont gagné sert à doter la nouvelle noblesse, à satisfaire un moment l'avidité des parvenus. Ceux-ci ne sont jamais rassasiés et, avec une faim de grands seigneurs, ils dévorent la fortune de la Grande Armée que dépèce pour eux la main impériale.

Certes, de ces dépouilles, ils en ont mérité, par leurs travaux! Mais eux, du moins, ils en touchent le prix : on les paye en argent liquide. Et comme si cela ne suffisait point, on leur verse, en dotation, des millions; on les enrichit d'immenses domaines de revenu presque sûr et de réalisation possible; enfin on leur laisse extorquer des biens, de l'or et des bijoux. Napoléon donne un million à chacun des maréchaux qui doivent faire la campagne de 1809. A Masséna, qui a peut-être volé dix millions en Vénétie, il n'en res-

(1) *Corr.*, 9832. — MENNEVAL, *ibid.*

saisit que trois et celui-ci, à sa mort, en aura quarante. Leur situation serait relativement meilleure que celle du roi de Westphalie chez lequel l'Empereur se réserve la moitié des domaines — estimés 160 millions — et qu'il déclare « nets de tout impôt et hypothèque », si celui-ci se souciait de ses sujets, et pour ses plaisirs ne dévorait leurs contributions. De plus, il les titre, et, par là, mieux que par l'argent dont il les gorge, il prétend prolonger dans leur hérédité leur courage et leur génie. « La carrière, dira Cambacérès, reste toujours ouverte aux vertus et aux talents utiles; les avantages qu'elle accorde au mérite éprouvé ne nuiront point au mérite encore inconnu. » En réalité, ces titres barrent la route aux nouveaux venus, et d'autant mieux qu'en les soutenant par des majorats Napoléon veut en perpétuer la splendeur, et par suite, autour d'eux, l'éclipse des talents futurs (1).

L'Empereur ne donne pas qu'aux maréchaux glorieux et ils ne sont point les seuls qu'il titre, qu'il enrichit des dépouilles opimes ravies par la Grande Armée.

Il paye les dettes des favoris. Il crée une foule de comtes militaires; il les dote de 20, 30, 50,000 livres de rente; mais ceux qui reçoivent ces parchemins sont au moins généraux, ou de par leur nom peuvent s'en passer (Girardin, Pourtalès), ou colonels, s'appellent La Pagerie, Flahaut, l'amant d'Hortense; Ornano, parent et Corse. Ils obtiennent des biens à l'étranger, des maisons à Paris avec l'argent nécessaire à les réparer et à les transformer en hôtels, de même que les maréchaux ont reçu hôtel à Paris, château à la campagne.

Quant aux braves officiers, qui sont légion, on les nomme barons si par ailleurs leur grade est assez élevé, et ils ont 4,000 livres de dotation sur les domaines saisis en Allemagne et en Pologne ou sur le mont-(de-piété) de Milan. Presque tous sont généraux ou colonels. « Si quelques protégés reçoivent une augmentation; si les favoris du prince Berthier sont les mieux partagés, il y a d'étranges erreurs. » Durant l'Empire, il ne se trouve que vingt-quatre chefs de bataillon, huit capitaines et quatre lieutenants pourvus de ce titre. Toutefois, pour bénéficier d'une dotation, la qualité de légion-

(1) Discours de Cambacérès, 11 mars 1808. — De Dedem, Menneval, *ibid.*

naire suffit et, en de grandes occasions, quelques soldats, qu'on cite parce qu'ils sont rares, sont pensionnés de quelques centaines de livres. Mais si l'octroi du titre ou de la rente par Napoléon est subit, inattendu, le titre lui-même est lent à venir ou ne parvient jamais, et tandis que les puissants perçoivent à jour fixe le revenu de leur dotation, souvent les faibles l'attendent des années en vain. Accompagnés du titre de chevalier de l'Empire, les parchemins satisfont un instant les vanités : mais ils comprennent une foule de termes bizarres provenant des usages légaux, des coutumes antiques, des mœurs des pays sur lesquels la dotation est hypothéquée ; souvent la plus minime est assise sur plusieurs pays — aussi pressent-on que s'il survient des difficultés, elles seront inextricables. De Reiset est gratifié d'une dotation de 2.000 livres le 15 août 1809 ; il l'apprend le 25 ; ce n'est que le 22 août 1811 « que le décret contenant la désignation particulière des biens est signé », et, quoiqu'il soit colonel, on ne voit pas qu'il en ait touché un sou. Par suite, le soldat aventureux n'y tient guère : en 1812, à Paris, chaque régiment polonais reçoit vingt-cinq dotations, de 5 à 30,000 francs « sur le lago d'Albuféra ou l'octroi du Rhin ». Les détenteurs sont aussitôt entourés d'agents d'affaires. Au départ, « plusieurs ont déjà engagé leurs titres », et, par suite des événements, par suite de la lenteur des bureaux où les financiers cependant ont accès et par des dons hâtent les commis : ce sont les seuls qui en profitent (1).

Bientôt, on demande de l'avancement dans la noblesse « comme on en demanderait dans un régiment ». Donnadieu, par écrit, « supplie Sa Majesté de l'autoriser à changer son nom, auquel la malveillance semble s'attacher depuis longtemps » en celui de baron de Saint-Thècle. Les officiers de Davout disent, au début de 1812 : « Où voulez-vous que nous trouvions nos récompenses, si ce n'est en Prusse ?.. Sera-ce dans les déserts de la Russie que l'on nous fera des majorats ? N'est pas bon camarade qui ne désire pas l'invasion de la Prusse ! » L'institution n'est « froidement accueillie » que par ceux qui ne sont pas titrés et chacun aspire à l'être, à perdre le nom sous lequel il fut grand. Chacun aussi, à tout propos, sollicite des secours. Souham, « cinq jours avant sa

(1) Jomini, Reiset, Brandt, Rattier, Larrey, Blaze. *ibid.*

défection, reçoit 40,000 francs en or. » Et presque jusqu'à la fin, Napoléon est heureux de donner : il agrandit les besoins; il presse les convoitises; malgré ce terme d'honneur qu'il répète sans cesse, il aime — parce qu'il se figure les tenir par là — ceux qui vers sa cassette tendent la main (1).

Pourtant l'Empereur a un autre moyen de favoriser ses serviteurs, de les enrichir et d'une plus sûre façon que les précédentes : il ne lui en coûte qu'un abus de pouvoir, c'est-à-dire un trait de plume. Il marie lui-même ses officiers, d'abord ses aides de camp, ses favoris; puis il rêve de marier les autres, de les marier tous, même s'ils sont invalides, et de créer, avec le meilleur sang de ses armées, un haras français.

Murat, Leclerc, épousent ses sœurs; Davout, la sœur de Leclerc; Bernadotte, la sœur de Joseph, une Clary, et plus tard Lejeune entrera dans cette famille. Friant est beau-frère de Davout; Pajol, gendre d'Oudinot; le vieux Kellermann, gendre de Barbé-Marbois; Curial, gendre de Beugnot et Sebastiani, du duc de Coigny; Junot est marié à une prétendue Comnène; Berthier, l'inséparable amant de la Visconti, à une princesse de Bavière; Augereau, Oudinot, veufs sont unis à des jeunes personnes de vieille noblesse; Marmont, à la fille du banquier Perrégaux; Rapp, à la fille du banquier Vandenberg, l'associé d'Ouvrard, génial filou. Dès l'institution de la noblesse, Napoléon se réserve d'autoriser lui seul le mariage des généraux et des colonels, et même, lorsque la future « a de quoi pourvoir à ses besoins », ceux-ci ne se marient pas ou se marient selon « l'ordre de l'Empereur ». Le ministre peut autoriser les autres. Mais bientôt cela ne suffit plus à Napoléon. De même qu'il oblige les riches étrangers à acheter des biens en France; de même qu'il enlève aux nobles maisons les jeunes hommes qui ont satisfait à la loi de la conscription, il veut en accaparer les filles pour ses officiers et il écrit, à la fin de 1810, au ministre de la police, Savary : « Vous ferez connaître aux individus de Belgique et d'au delà des Alpes dont vous m'avez envoyé la liste (ceux qui ont plus de 50,000 francs ou passent pour les avoir), qui ont des filles à marier, qu'ils ne pourront en disposer qu'avec mon consentement, mon intention étant de les marier à des Fran-

(1) Jomini, Pasquier, de Dedem, Belliard, *ibid.* — *Corr. du roi Joseph*, 11 février 1810.

çais qui se sont distingués dans mes armées. » Fouché, qui mariait républicainement les Nivernais en 1793, ne voulait pas pis (1).

V

Ainsi, dans les armées impériales, le soldat a l'appât des grades; mais il en reçoit par à-coups, surtout lorsqu'on « distribue les épaulettes par les fenêtres » et c'est une loterie comme celles du Paris d'alors où, à chaque coin de rue, « des gens annoncent infailliblement les numéros gagnants pour deux sous. » Quand l'Empereur le fait sous-lieutenant, c'est qu'il ne peut se tirer d'affaire autrement, car il pense que « dans un gouvernement fortement établi, on doit tout au plus donner le quart ou le cinquième des places d'officiers à des hommes sortis du rang. » Le soldat a la possibilité de passer dans la Garde, — quoique, par un recrutement et une organisation spéciaux, l'Empereur essaye, en partie, de la lui fermer — c'est-à-dire de participer à un traitement meilleur et d'être privilégié; s'il vit, il a des chances sérieuses d'être décoré et il peut arriver, par hasard, qu'il obtienne une dotation — la croix ne lui fournissant qu'un revenu fixe, irrégulièrement payé, et la dotation n'ayant de valeur sérieuse qu'à la paix générale et n'étant négociable, à un taux dérisoire, qu'entre les mains de banquiers véreux. S'il perd un membre et qu'il soit appuyé, on peut lui trouver une place aux Invalides; mais s'il attend la reconnaissance et la justice de l'État au lieu de solliciter la toute-puissance du souverain, il risque fort d'être oublié, d'être plus misérable que ces Invalides prussiens auxquels, en 1808, l'on « payait trois livres par mois » en papier perdant 85 pour 100; de cultiver sa terre, en jambe de bois, ou, s'il n'a rien par ailleurs, de mendier le long des routes (2).

Napoléon n'aime point cette dernière façon de vivre et de tout

(1) Lecestre, *ibid.*, 8 novembre 1810. — Reiset, Girod, Girardin, Marmont, Lejeune, *ibid.* — *Mémoires d'une inconnue.*

(2) *Journal de Gourgaud*, 10 janvier 1817. — *Corr. de Davout*, 13 septembre 1808. — Vaxelaire, Kotzebue, *ibid.* — *Souvenirs d'un adjudant* (*Revue rétrospective* 1893).

son pouvoir il s'y oppose, parce que rien ne nuit davantage à la conscription. Mais ses fonctionnaires, encore imbus des préjugés de l'ancien régime, sont, au fond, indifférents au sort du vieux soldat; ils ne semblent s'en soucier que par crainte du maître; aussi ne se préoccupent-ils pas avec zèle de lui chercher des places, d'appliquer la loi qui en exige pour lui; et, par suite, le sort du militaire retraité, amélioré en apparence, au fond égale à peine ce qu'il était sous la royauté, parce que la pension est moins régulièrement payée, parce que tout a renchéri considérablement; et proportionnellement il y est très inférieur, en raison des efforts que l'Empereur a exigés de lui.

Enfin, la royauté servait la pension de retraite à un ancien volontaire, et si elle était irrégulière ou infime, celui qui en était victime, par le fait même de son engagement, se trouvait être l'artisan de ses malheurs. Le blessé, l'amputé, l'invalide impérial, au contraire, était une victime de l'Empereur, de l'État. Le gouvernement l'avait ravi au foyer où il suffisait à sa vie et il l'y rendait incapable de la gagner. La société qui le saisissait pour sa défense contractait le devoir de le garantir contre la misère. Or, Napoléon, maître absolu, représentant plébiscité de cette société, ne l'a qu'essayé, et ce ne sont pas les décorations accordées à grand fracas, les paroles épiques jetées dans les Bulletins en pâture à l'âme naïve du monde, les défilés resplendissants de la vieille Garde, qui peuvent, tels des oripeaux, dissimuler qu'en fin de compte le soldat, comblé dans sa vanité, fut presque toujours, en fait, leurré par lui.

CHAPITRE VIII

LE MORAL

Dupé, le soldat le fut par Napoléon, comme le sont par les forts les faibles. Et cependant, au fond il ne cessa jamais de s'enthousiasmer de lui, de subir son charme, de suivre sa volonté. Même, il l'aima, surtout quand il ne fut plus.

Les grands conducteurs d'hommes créent seuls, durant leur vie, cette foule de sacrifices volontaires, et seuls ils ont après leur mort cette foule de fidèles. Un chef ordinaire, armé de la discipline, peut pousser l'homme à la mort : mais celui-ci n'y court pas comme emporté par une force supérieure, ne commence point par une acclamation son agonie; et lorsque le soldat rentre au pays, après avoir servi sous un général quelconque, s'il se rappelle par hasard celui-ci, c'est sans tendresse, sans amour, et bien plus pour mettre en relief son propre passé que pour évoquer l'image d'un chef et pour la transfigurer en la rendant légendaire.

Or, l'arrivée de Napoléon aux armées était signalée par un enthousiasme qui n'avait rien de factice : sa présence soulevait des vivats immenses et spontanés. Vivant, ses soldats avaient foi en lui; ils étaient exaltés au-dessus de leur médiocre humanité, soulevés par le souffle de son génie. Mort, il fut adoré comme un dieu. Et de lui jusqu'à nous sont venus ces ferments césariens qui travaillent obscurément les cœurs populaires et qui rendent l'âme française amoureuse de ces parades, de ces victoires, de ces conquêtes, de cette force que symbolise ce nom magnétique : l'Empereur.

I

Dans les armées royales, l'engagement, la nature des recrues, l'avancement presque nul, le métier sans issue, faisaient prendre au soldat, après des manœuvres rigides, une allure indisciplinée. En campagne, les actes de courage pullulaient, et ils étaient d'autant plus beaux qu'ils demeuraient sans autre récompense que la gloire en un petit cercle; l'esprit gouailleur des militaires s'exerçant sans crainte, ils jetaient des réponses héroïques, des reparties mordantes : à tous il était dévolu une surabondante activité qu'ils dépensaient en paroles acérées, en actes fous et que ne savaient utiliser des généraux pour qui le soldat idéal eût été un automate de Vaucanson. Dès la paix, ce soldat revenait dans l'intérieur du pays et, quelle que fût sa valeur, il retombait sous le mépris des classes moyennes. Alors que des écrivains militaires pensaient : « Quiconque fait un métier dont l'honneur est la base doit être honoré et considéré », les petits bourgeois, les commerçants médiocres, les basochiens pullulants et faméliques regardaient de haut le troupier grossièrement poudré, le fantassin, ce « cul blanc » qui, pour leur sécurité, montait la garde, ce paria chassé des promenades, car à la porte des jardins publics des écriteaux portaient : « ni chiens, ni filles, ni laquais, ni soldats. » Il en résultait une complète séparation entre le civil et le militaire déjà, en partie, en marge de la société lors de son engagement. Celui-ci était

réduit à vivre avec la plèbe des vivandières et des blanchisseuses qui le suivaient, avec les filles qui servaient à ses plaisirs, avec les cabaretiers louches qui appuyaient leurs échoppes au mur de sa caserne; il faisait sur les côtes la contrebande maritime et dans l'intérieur la contrebande du sel; il volait en garnison; il maraudait en route, et il était, au fond, antisocial et d'autant plus dangereux qu'il avait l'habitude des armes et l'indifférence à la mort.

Les soldats républicains étaient d'une nature tout autre. Le service exécuté à contre-cœur par les uns, l'idéalisme révolutionnaire des autres faisaient de l'armée un mélange d'hommes inertes et de martyrs. Les chefs enthousiastes qui s'étaient découverts dans leurs rangs activaient leur émulation et parlaient leur langue — souvent, ils ne savaient que celle-là, — et les puissants du jour, tout en les méprisant au fond, par une vieille habitude de robins, les exaltaient en paroles et les comparaient sans cesse aux héros de l'antiquité. Par là, malgré le peu de valeur des mots sonores en face des dures réalités, les pouvoirs publics les élevaient, et qu'ils fussent anciens soldats des armées royales ou qu'ils fussent soi-disant volontaires, dans leur âme éprise d'indépendance et férue d'égalité peu à peu pénétraient ces idées grisantes de patrie et de république. Hommes libres — en parole — ils ne combattaient que des esclaves. Citoyens égaux, ils repoussaient des satellites. Enfants de la patrie éclairée et maternelle et, par suite, frères, ils battaient les suppôts de la superstition, du fanatisme et de la tyrannie, chamarrés d'ordres, assoiffés de distinctions, asservis aux hiérarchies, « abrutis de coups de bâton ». Ils étaient des armées contre des hordes, des Romains et des Spartiates contre des Goths et contre des Scythes, des civilisés contre des barbares et des hommes vertueux contre des brigands.

De tout cela, ils acquéraient un singulier état d'âme que la nature des choses, si lamentable qu'elle fût, ne parvenait ni à réduire ni à transformer; de tout cela, il résultait une exaltation qui fut terrible aux coalisés et comme un souffle de folie héroïque devant lequel les royautés vacillèrent. A force d'entendre parler de leur probité — à force aussi pour les représentants de la vouloir, car ils firent de terribles exemples — ces soldats, à l'étranger, maigrissaient de faim auprès des poulaillers pullulants et souffraient de soif à côté des celliers pleins. A force de s'entendre dire humains

et sensibles, ils se découvraient une sympathie supérieure pour les malades et les blessés qui tombaient en leur pouvoir; et à force d'être comparés aux lions, aux Romains, aux torrents, à la tempête, ils acquéraient un courage léonin, une ténacité romaine; ils se précipitaient dans la mêlée en ouragan, et, sur les provinces envahies, ils s'étendaient, s'accumulaient, submergeaient tout, comme un inendiguable débordement.

Mais le Directoire, quoique lointain, communiqua lentement à l'armée sa putréfaction. Le citoyen y subit une « discipline à coups de sabre », perdit son caractère et devint servile. Elle resta miséreuse, haillonneuse, sous des chefs qui n'étaient plus assis sur un cheval de labour, en culotte de droguet délivré par les magasins nationaux, mais qui montaient des bêtes de sang, qui avaient fourgons et carrosses; qu'un état-major superbe, à grand ramage — et non plus sordidement, farouchement emplumé — entourait, et autour desquels se pressait une foule de commissaires, d'employés, d'agents civils, de fournisseurs de toute chose et de tout acabit, traînant à leur suite des caisses d'orfèvrerie d'église et d'argenterie de château, avec des montres à pesantes breloques d'or sur des gilets tachés et de lourds glands d'or à la tige de leurs bottes éculées.

Avec plus d'audace et plus de cynisme que n'importe qui, Bonaparte exploita ce désir de fortune, cette passion de jouir et de tyranniser, latente au cœur des hommes d'action, et qu'avant lui imitaient la discipline et l'idéal libertaire. Il enrichit ses généraux, en fit des millionnaires; il pourvut largement son état-major de jeunes gens éperdus entre les mains desquels l'argent ruissela, et qui s'abreuvèrent, se grisèrent, de toutes les satisfactions que peut donner l'Italie; mais plus habile que Brune en Hollande, que Masséna en Helvétie, que ceux qui lui succédèrent dans les pays ultramontains, il n'oublia pas le soldat. Des dépouilles, chacun en eut selon son grade. Le moment n'était point encore venu où le gouvernement ruiné, à l'affût des aubaines, les voudrait toutes. Après chaque expédition, l'argent tintait dans les culottes percées, la solde était à jour — une solde en numéraire qu'accroissaient souvent des gratifications fabuleuses. Et de l'armée pauvre, affamée, mais nationale qu'on lui avait donnée, il fit un corps de condottieri avides, avaricieux, impropres désormais à combattre pour

une cause hautement patriotique ou pour une idée, mais capables de le suivre n'importe où. pour gagner et pour jouir.

Lui parti, évanoui sur la mer, enfoncé dans l'Égypte énigmatique. arrêté dans la Palestine miraculeuse, aucun chef ne sait plus séduire le soldat en l'abandonnant à sa pente naturelle tournée vers la gloire et la rapine; mais chacun l'imite et le dépasse en se garnissant les mains. en saisissant des trésors et chacun — ce qu'il n'eût jamais fait — règle sa marche sur ses fourgons, ses expéditions : sur les prises probables, ses batailles sur une défaite possible : s'arrête. tergiverse, fait des pointes imprudentes et des retraites inexplicables : devient, en même temps que pillard, conservateur et pacifique alors que l'esprit révolutionnaire eût encore gagné des batailles et l'esprit conquérant valu la paix.

Aussi, à son retour, Bonaparte trouve-t-il de nouvelles passions à satisfaire. et il en joue avec sa dextérité accoutumée ; les grands chefs enrichis veulent de la stabilité à leur commandement précaire ; ils veulent du pouvoir, car ceux qui possèdent celui-ci sont aussi pillards qu'eux. aussi prétentieusement ignares, et plus vils ; les soldats veulent des vêtements, des vivres, de l'argent. Il promet aux premiers un gouvernement militaire, aux seconds une solde, et avec l'aide de tous il fait le 18 Brumaire.

II

Bonaparte consul a pour lui l'immense majorité des Français. Il ramène la paix intérieure. Il permet au paysan de labourer son sillon avec espérance de récolte. au marchand de vendre en paix les denrées de son magasin, à l'artisan de travailler en sécurité pour un salaire payé en valeurs non discutées et économisables. L'Empereur bénéficie de cette popularité. Qu'importe à la masse qu'il soit despote et tyran ? Qu'importe, à qui n'écrit point. qu'il ouvre les lettres — surtout celles de ses ministres — et qu'il ait pour cela un bureau spécial qui lui coûte 600,000 francs par an ? Qu'importe à qui ne lit point qu'il réduise de 104 à 21. puis à 7 les journaux existants au 18 Brumaire et qu'il tienne ceux qui subsis-

tent sous une censure ridicule et sous la terreur? Le peuple est-il touché de ce qu'il veut presser un auteur de continuer l'Histoire de France « dans une bonne direction », avec l'espoir que « personne n'aura la volonté et la patience d'en faire une autre, surtout quand loin d'être encouragé par la police, on sera découragé par elle? » La masse des citoyens, qui possède des terres et chaque jour s'y attache davantage; qui paye cinq ou six fois moins d'impôts que sous l'ancien régime, ne se sent pas comprimée par une centralisation excessive, mais en bénit la régularité, et peu lui importe qu'à Paris l'on emprisonne parmi des filous des fils d'émigrés, qu'en 1803 « des civils soient encore jugés par des conseils de guerre », qu'en 1805 le donjon de Vincennes soit « plein de gens » et la terreur si forte — tant s'infiltre partout la police — « que ceux même qui en sortent n'osent pas dire qu'ils y ont été »: peu lui importe que Napoléon menace son frère Lucien, en 1807, s'il ne lui obéit pas, « de le mettre à Bicêtre » et que l'auteur de l'hymne à l'Etre Suprême, pour avoir, dans un café, refusé un citron en disant : « Je n'aime pas l'écorce » et pour une chanson bebête dont le refrain est :

Oui, le grand Napoléon
Est un caméléon.

soit enfermé à Charenton comme fou? La suppression du Tribunat, l'asservissement du Corps Législatif, ne l'atteignent point. La police « qui s'attache à tout, dénonce tout, punit tout » et qu'elle laisse indifférente, la préoccupe peu, et lorsqu'à un officier qui dit avoir vu le comte de Lille en Angleterre le sous-préfet ferme la bouche, le menace « d'être mis en surveillance s'il n'offre des garanties », elle ne s'en soucie guère : elle ne connaît pas le comte de Lille. Certes, les impôts s'accroissent; les transports militaires au bord des grandes routes rappellent l'odieuse corvée; le blocus gêne le commerce : mais entre l'argent que la foule doit verser en plus au percepteur, entre le sucre dont le prix a triplé et qu'elle ne consomme plus qu'à titre de médicament, et les Anglais, les coalisés qui feront triompher ces émigrés dont elle subit les revendications harcelantes, ces émigrés dont les biens s'arrondissent chaque année de ce que leur rend l'Etat, de ce que les particuliers leur restituent en s'excusant de leur faute ou leur revendent à bas

prix, elle n'hésite pas. Elle ne s'inquiète ni du sort de Moreau, ni du sort de Lucien, ni de l'ajournement du Corps Législatif et de sa clôture par les grenadiers : ce sont coups de tonnerre par-dessus les nuages et foudroiement de dieux dans l'Olympe. Le peuple de Paris est pour Napoléon. Il se presse aux fêtes impériales comme il le faisait naguère aux fêtes royales, et il y reçoit des comestibles, des vins, même des billets de loterie, sans s'apercevoir que Cambacérès « a l'air d'un vieux vice et même d'un vice rongé d'ennui ». Il sait que l'Empereur « veut le pain à bas prix », qu'il entretient des manufactures durant les années difficiles, et il ne se demande pas si « son audace civile est loin d'égaler son audace guerrière », si « le moindre mécontentement témoigné hautement, la plus légère insurrection l'affectent plus que la perte d'une bataille » et s'il craint les émeutes de la faim. La conscription gêne ces masses, et c'est leur plaie vive, mais une plaie infiniment moins douloureuse, moins désorganisatrice et destructive que la fièvre et les amputations révolutionnaires ; elles la supportent, quoiqu'elle s'élargisse, car elles espèrent un jour s'en guérir. Et c'est pourquoi elles patientent sous la tyrannie impériale, sous cette formidable volonté qui ne ploie, qui ne courbe, qui ne torture que les sommets (1).

Les usages de la monarchie qu'on reprend peu à peu, après le dévergondage du Directoire ; l'élégance, le luxe qui règnent à Paris : « l'éclat des fêtes, la richesse des costumes et la profusion des bijoux » qui parent et qui surchargent les femmes des grands seigneurs « éclos dans les serres chaudes de l'Empire », ne servent qu'à souligner l'attitude de tant de « harengères titrées » et qu'à attirer les regards sur « de grands scandales moraux ». Les bacchanales des officiers riches de pillages avec les « étourdies » du Palais-Royal ; la lourde solennité du 15 août avec « tout le monde revenu », empressé à faire sa cour ; l'attitude des ministres et des préfets se demandant d'où viendra le vent, s'inquiétant du précaire de leur position, conspirant parfois, raidis de broderies et rendus sans esprit par un despotisme qui ne le supporte pas : rien de

(1) *Journal de Gourgaud*, 9 janvier 1817. — WELSCHINGER, *la Censure sous le premier Empire*. — CHAPTAL, GIRARDIN, SAVARY, VÉRON, LEJEUNE, DE BARANTE, NOEL, DE BONNEFOUX, D'ESPINCHAL, PASQUIER, *ibid.* — STENDHAL, *Journal*. — *Mémoires d'une inconnue*.

tout cela ne peut gagner au nouveau régime l'ancienne noblesse furieuse d'être dépossédée, ni la vieille bourgeoisie des villes encore imprégnée du doute de Voltaire et de la sentimentalité de l'*Héloïse*. Certes, les caractères individuels sont rares : Carnot, que Napoléon aurait secouru en 1809 — mais ne lui demande-t-il pas, en revanche, un traité sur l'attaque et la défense des places? — et qu'il appelle à Sainte-Hélène « un entêté »; Jean Bon Saint-André, le préfet du Mont-Tonnerre, sévère et juste, qui « comble les vœux du département qu'il avait d'abord effrayé », dit l'un de ses adversaires; Cambon, qui refuse le ministère des finances parce que « les principes du chef de l'État ne sont pas les siens »; quelques montagnards irréductibles et quelques libéraux. Mais une sourde opposition se dessine, composée d'émigrés qui, en acceptant l'amnistie, ont reconnu le nouvel état de choses, de bourgeois troublés par la conscription et d'éléments tournés vers la liberté que l'absence de parlement empêche de se produire et de se répandre en paroles. En 1809, à Lyon, on n'ose annoncer au théâtre la prise de Vienne, de peur « d'un accueil glacial »; le 2 décembre, Napoléon reste peu de temps au balcon des Tuileries, « parce qu'il est peu applaudi »; en 1811, au théâtre de Bordeaux, « en dépit des efforts et des précautions de la préfecture », l'annonce de la naissance du roi de Rome est « froidement accueillie par quelques rares applaudissements ». Toutefois, cette minorité, la plus éclairée il est vrai, ne murmure que lorsque l'Empereur est affaibli par l'étranger et lorsqu'il veut, non seulement la froisser dans ses idées, mais l'atteindre dans son sang. « Dans aucun temps — écrit-on en 1813 — le blâme ne fut répandu avec plus de profusion sur l'autorité » et Belliard prétend qu'il osa dire, à Dresde, à Napoléon : « L'opinion n'est plus pour vous depuis la levée des gardes d'honneur », comme si 10,000 familles illégalement traitées sont l'opinion française, indignent et transforment un peuple qui a « écouté la proclamation de Mallet comme un événement de plus »? En réalité cela découle de l'effrayante dépression morale de l'époque où les récompenses injustifiées du despotisme corrompent autant qu'une double ou triple police et qu'une nuée d'informateurs à gages qui comprend depuis Mme de Bouillé jusqu'à Fiévée et jusqu'à Barère; d'une époque où l'Empereur fait presque ouvertement voler les correspondances des agents étrangers accrédités à

Rome, où il stipendie des espions à gages aux cours de ses frères et où le roi de Naples entretient des gendarmes en civil auxquels on donne un écu pour boire — argent que retient parfois leur capitaine — afin d'écouter ce que disent les oisifs dans les cafés de Naples; d'une époque où, malgré tant d'argousins et tant de délateurs, un chef de division à la police renseigne les Autrichiens, un chef de division aux affaires extérieures « vend aux Anglais un traité secret et des transactions diplomatiques de premier ordre » et où les situations de quinzaine de l'Empereur sont copiées pour la Russie; d'une époque enfin où, par snobisme, les femmes portent, même à la cour, et « mettent à la mode » des produits d'outre-Manche; où Napoléon veut une maison vertueuse, mais garde de tels doutes qu'il tend à ne laisser approcher Marie-Louise que par des eunuques; où Ney ne cache pas « la mauvaise opinion » qu'il a de la reine Hortense, et où, quand finit l'Empire, l'impératrice « est très importunée et a beaucoup à se plaindre des empressements de son frère Joseph » (1).

Quoiqu'il soit de mode de se déchaîner contre Voltaire et contre Rousseau, « parce que les écrits qui les attaquent jouissent seuls de la faveur du gouvernement », l'autoritarisme des prêtres et des moines est aussi contraire à l'absolutisme impérial que les idées libertaires des philosophes; les aspirations sont trop confuses; il règne une trop grande anarchie dans les consciences pour que les tendances morales du pouvoir lui servent de soutien. En haut, la société est matérialiste. L'Empereur est incrédule, bien qu'il fasse souvent, par habitude italienne, des signes de croix. Cabanis affirme : « On pense comme on digère. » Les gros bourgeois, les émigrés, les princes de l'Église, par leur ardeur à jouir, par leur soif de richesses, par leur passion d'autorité, rendent évident qu'ils recherchent leur paradis sur terre. De Pradt, l'archevêque de Malines, se dit « aumônier du dieu Mars », et cette fois sans métaphore; le jour du couronnement, les fonctionnaires resplendissants qui y assistent, à Notre-Dame, « pissent contre les piliers » ou bâillent devant le pape et, à la messe du Champ de mai « tout le monde tournera le dos ». En bas, au contraire, loin

(1) *Journal de Gourgaud*, 3 décembre 1816, 9 janvier 1817. — Reiset, de Dedém, Montgaillard, Savary, Girardin, Fiévée, Belliard, Beugnot, Menneval, Pasquier, *ibid.* — Pons (de l'Hérault), *Souvenirs.*

de l'athéisme brutal qui se dissimule à peine sous le culte officiel, on aspire à une foi quelconque, on revient en masse à la religion passée, quelques-uns courent aux pratiques occultes de la franc-maçonnerie et aux obscurités de l'illuminisme, et, dans la Champagne, qui ne fut point contre-révolutionnaire, lorsque se présente le dauphin Hervagault, « tout le monde est séduit par lui ». A Paris, « beaucoup de gens s'agenouillent sur le passage du pape pour recevoir sa bénédiction » et, par milliers, il s'y vend ou il s'y distribue des chapelets et des rosaires. Les églises se réparent partout; le nombre des croyants augmente et la piété se renouvelle au cœur des mères dont les fils gravissent un triomphal calvaire (1).

Parmi ces fonctionnaires grossiers, parmi ces bourgeois et ces nobles impertinents et polis, restes du dix-huitième siècle, temps où tout le monde portait l'épée; parmi ce peuple fruste penchant ici vers l'égalité et là tendant au mysticisme, le soldat qui se promène, prétentieux et brutal, fatigue la France et la dégoûte des gloires militaires. En garnison, il boit, fume, jure; dans les cabarets, beaucoup d'anciens donnent l'impression « de vrais brigands, ayant pillé, violé, assassiné, et ils racontent ces prouesses plus souvent que leurs actes de bravoure, souvent admirables »; par les rues, il cherche femme, son « pain quotidien. » et dans le langage qu'il tient d'habitude aux cantinières, il interpelle et il insulte les passantes; il maraude; il se querelle avec le bourgeois, et quand il assiste par ordre, quand il collabore aux grandes fêtes de l'Église, son attitude ne sert qu'à accuser son manque absolu de religion et, au lieu d'être un hommage au culte, semble une détestable parodie. Aussi évite-t-on ce *miles gloriosus* et se détourne-t-on de ses chefs, qui sont de même essence que lui. « En ville — écrit Bugeaud, alors à Fontainebleau — le militaire est peu estimé... On ne reçoit presque aucun de nous, pas même les officiers supérieurs... Plusieurs vélites font des malhonnêtetés à des femmes et se sont mal comportés sous beaucoup d'autres rapports. » Et il ajoute : « Il n'y a que deux officiers du bataillon qui soient d'une société à rechercher. Les autres sont de bons militaires, mais des gens de peu de naissance et de peu de moyens. »

(1) Miot de Mélito, Reiset, Véron, Lavalette, *ibid.* — Kotzebue, *Paris en 1804.* — *Journal de Villenave* (*Revue rétrospective*, 1893).

Molester le bourgeois et filouter le civil est une de leurs occupations : les villageois qu'ils détroussent, les maraîchers auxquels ils font payer un droit de passe, les étrangers — tel le naïf Kotzebue — auxquels ils demandent un cadeau comme chose habituelle après présentation à un grand, ne se comptent plus. En plein Corps législatif, Masséna n'est-il pas accusé par Raynouard d'avoir pillé la maison de campagne d'un citoyen? Et tels ils sont, tels ils se montrent comme acteurs de scènes triomphales, lorsque la Garde, reçue par Frochot, accueillie par un chœur de Méhul que chantent des beautés peu vêtues et frissonnantes dans la fraîcheur de novembre, entre à Paris « avec ses habits de guerre » : lorsqu'elle a passé sous l'arc de triomphe élevé à la barrière de la Villette et qu'elle a défilé sous l'arc du Carrousel, elle déjeune aux Champs-Élysées, entourée de gardes de Paris qui font le service d'ordre. Ce n'est point un « dîner fraternel » qu'elle prend ; c'est un repas de campagne, brutal et hâtif, sous la pluie drue. Des filles se glissent parmi les grenadiers qui brisent le col des bouteilles, qui boivent le vin à la régalade et s'en salissent, et si le liquide était en suffisante abondance, la fête tournerait en orgie. Après le feu d'artifice le soir, et le lendemain, ces braves dans lesquels Napoléon a voulu « honorer toute la Grande Armée » se promènent par la capitale, avinés, tels des matelots en bordée. L'année suivante, les villes qui fêtent la Grande Armée; ces villes auxquelles le ministre de l'intérieur envoie trois sortes de chansons « toutes parlant de la gloire que l'armée a acquise, de celle qu'elle va acquérir et de la liberté des mers, qui sera le résultat de ses victoires », voient le même spectacle. Les honnêtes gens s'éloignent de l'ivrognerie collective des soldats et fuient leur brutalité isolée. Ils en sont d'autant plus froissés que le militaire tient le haut du pavé, qu'il barre le trottoir de toute la longueur de son sabre, qu'il trotte et galope par les rues à écraser les gens, qu'il vous arrache au café le journal des mains, qu'il ne fait point queue au théâtre et qu'il dégaine pour un rien. A Metz, les jeunes gens de l'école crient par la ville, rendent les représentations impossibles sur la scène municipale. L'Empereur écrit : « Qu'ils ne se croient point autorisés à commettre les imprudences et à imiter l'insolente pétulance que se permettaient autrefois les jeunes officiers » et il les recommande à la police, mais cela n'empêche ni « les troupes mises pour arrêter

la contrebande de la faire » aux bouches de l'Escaut, ni les officiers, à Anvers, d'imiter Lassalle et « d'entrer, l'épée à la main, dans un bal où ils ne sont point invités », ni des élèves de Polytechnique de se précipiter dans l'appartement d'un citoyen pour le battre. Napoléon a beau les envoyer aux tribunaux; il a beau mettre pour quinze jours aux arrêts de rigueur le colonel Lejeune, qui sous ses yeux culbute une voiture de légumes, et dire, en apprenant que d'Espinchal a écrasé un piéton, bouleversé de son cabriolet une boutique d'épicier et ne s'est échappé qu'avec peine de la foule qui voulait l'écharper, qu'il saura « mettre à la raison ces jeunes fous d'officiers qui se croient tout permis », les tribunaux acquittent en appel ceux qu'ils condamnent en première instance, et tant que l'argent sonnera dans leurs poches, on ne pourra contenir des jeunes gens follement aventureux qui, dans leurs fêtes, « boivent de tous les crus et de toutes les années ». Naturellement, ils jouent gros jeu et plusieurs d'entre eux ne se gênent pas pour tricher. Au cercle des étrangers du Palais-Royal, « un général célèbre » à rouge et à noire ponte un petit rouleau cacheté « ayant toute l'apparence d'un rouleau de 1,000 francs ». Il perd, donne un billet de mille, reprend son rouleau, rejoue, gagne, et comme le banquier lui donne 1,000 francs, il le décachète : il s'y trouve quinze ou vingt billets de mille et quelques pièces d'or aux deux bouts. On le paye, mais depuis on ne joue plus qu'à découvert. Partout, ils vont, ils se précipitent, courant entre deux précipices comme la Saqui sur sa corde vertigineuse, et partout ils font des mécontents. En 1810, devant les guichets de la Comédie-Française, à la queue, on entend dire : « Pour corriger cette nation, il faut discréditer, ridiculiser si l'on peut la gloire militaire. » En diligence, on craint d'avoir pour compagnons ces « militaires français garnis de leurs croix, bêtes, insolents, hâbleurs et criards », engeance « dont on ne relève point les ridicules encore, mais on les relèvera » ! Où qu'ils soient, ils se montrent sous un mauvais jour; ils rendent plus dur à supporter le triomphe momentané de la matière sur l'esprit, et l'on conçoit que des officiers tels que Bugeaud, Becquerel, Courier, Stendhal, aient ressenti le dégoût du métier. Après une chasse impériale à Grosbois, « tous les gens de la suite sont saouls: les cochers roulent sur leurs sièges » en rentrant à Paris et les abeilles des livrées sont éclaboussées de vomissements;

dans les garnisons pullulent les officiers qui, allant à leur caserne, « s'arrêtent chez le premier épicier ou cabaretier du coin »; ceux qui traînent à leur suite, comme femmes, d'anciennes cantinières, parfois moins encore, sont nombreux, et quand elle revient de campagne, la Garde sème des soldats ivres-morts au sortir de chaque gîte d'étape. D'un tel manque de tenue, d'une telle contrainte, la masse pacifique éprouve une défiance et une haine sourde du militaire qui ne s'apaisera que sous la Restauration, alors que les demi-soldes, en redingote ample, boutonnés jusqu'au menton, « armés d'un jonc à pomme plombée qu'ils tiennent par un cordon de cuir tressé » s'insurgeront contre les prétentions des émigrés et contre l'inquisition cléricale, et cette haine ne cessera tout à fait que sous la monarchie de Juillet. éclipsée par la radieuse légende (1).

III

Ces Français de l'Empire, qui se figurent que « leurs neveux verront de leur temps crier contre le fanatisme guerrier avec le même succès que leurs pères se sont élevés contre le fanatisme religieux », par les recrues de moins en moins instruites et, jusqu'en 1807. irréligieuses, qu'ils fournissent, infusent à l'armée une part de leurs tendances et ils continueraient à influer sur elle s'ils échangeaient avec celle-ci une correspondance active, de même qu'elle réagit sur eux par ce qu'en disent les Bulletins et par ce qu'en publient les journaux.

Par malheur. à mesure que s'éteint l'instruction populaire, les correspondances se raréfient et, à mesure que s'accentue le despotisme, les lettres sur papier à vignettes grossièrement colorées que l'on vend au soldat se font plus insignifiantes et plus rares. En Prusse, à Berlin, l'armée s'empare de la poste. « On a des

(1) *Corr.*, 13212. 13882, 14331. — Lecestre, *ibid.*, 5 janvier 1810. — Discours de Napoléon, 1er janvier 1814. — Bugeaud, Kotzebue, d'Espinchal, Lejeune. Véron, Lanzac de Laborie, Girod, de la Motte-Rouge, Stendhal, *ibid.* — Balzac, *Un Ménage de garçon.*

manières si adroites, écrit Savary, de prendre connaissance de la correspondance que les employés prussiens ne s'en aperçoivent qu'au bout de quelque temps. » Quand ces agents indiscrets n'ont point à opérer sur la correspondance de l'ennemi, ils travaillent celle de l'armée et comme chacun en fait autant, comme « la police qu'exercent certains colonels » diminue encore le nombre des lettres, tel major qui se trouve sur la ligne d'étapes et qui y stationne perd une partie des siennes et il n'arrive pas aux soldats la moitié des leurs. En 1807 et 1808, Davout lit toutes celles qui parviennent à son armée et, selon sa fantaisie, les arrête ou les laisse passer. En Espagne, devant Saragosse, l'armée reste près de deux mois sans courrier et « il n'est pas un corps, pas un soldat qui ne se plaigne de cette privation ». Mais, par la suite, c'est bien pis. En Autriche, auprès de Napoléon, « dans le désordre habituel à l'armée, les lettres des particuliers courent toujours les plus grands dangers ». Même en temps d'armistice, et en Franconie, chez des alliés, « les courriers ne suivent pas » : ceux qui cantonnent aux avant-postes en sont privés. Les premiers conquérants du Portugal; les soldats de Soult, autour d'Oporto, n'en voient aucune pendant six mois; ceux de Masséna pendant huit mois; en février 1810, l'Empereur écrit à Lavalette : « Ne donnez plus aucun cours à aucune lettre venant d'Espagne sans l'avoir ouverte; mon intention est qu'aucune lettre ne passe; » par suite, les quelques envois qui échappent à mille vicissitudes et franchissent les Pyrénées tombent aux mains de la police, sont brûlés en des bureaux cachés ou vont aux archives départementales, bref n'arrivent pas à leurs destinataires; les correspondances cessent parce qu'elles sont vaines. En Russie, en Saxe, les privilégiés seuls en reçoivent quelques-unes. Le soldat en est privé. Aussi, peu à peu, le régiment remplace-t-il pour lui une famille qui semble l'oublier, et, enfant perdu, avec ses pareils également abandonnés, il crée une société nouvelle, dont le drapeau est l'insigne et l'Empereur l'unique providence (1).

Cette société est rattachée à la France par les Bulletins qui de Paris viennent aux préfectures, et des préfectures se répandent jusque dans les communes les plus reculées où ils sont publiés par les maires et lus au prône : lorsqu'ils citent tel ou tel régi-

(1) Lecestre, *ibid.*, 21 février 1810 — Belmas, *ibid.*, lettre de Junot, 1er janvier 1809. — Blaze, Savary, Reiset, Fezenzac, Fiévée, *ibid.*

ment, les familles qui y ont des fils participent à leur gloire, de même que lorsqu'ils disent un faible nombre de morts dans une bataille les mères reçoivent un surcroît d'espérance. Mais semblables à la société impériale dans laquelle, à mesure qu'elle s'édifie, se manifestent les lézardes, s'accusent les rouilles, s'éclairent les tares, de même ces Bulletins émanés de l'Empereur mettent de plus en plus en évidence son âme gonflée d'orgueil, son incommensurable vanité, sa folie de toute-puissance qui déforment et falsifient la vérité. Le *Moniteur* garde le silence sur Trafalgar. Auerstaedt est éclipsé par Iéna. Borghèse participe — à regret — à une escarmouche : le Bulletin signale sa conduite « d'une manière pompeuse ». Quand l'armée évacue Madrid, en juillet 1808, le *Moniteur* écrit qu'elle « va prendre des quartiers de rafraîchissement, afin de respirer un air plus doux et de boire de meilleures eaux ». Le Bulletin d'Eylau ment à demi et ceux de 1809 mentent en entier. A partir de ce moment, le pouvoir fabrique sans cesse des fausses nouvelles, modifie celles qu'il reçoit et répand par la France des renseignements sur les armées dont les communications sont coupées. Arrive-t-il un échec? Nul n'en parle. Bientôt chacun sait que le *Moniteur* ment; mais « quand il flatte, cela fait toujours plaisir ». On ne se fâche que lorsqu'il lèse au profit d'autres personnes, et cela arrive tous les jours. Après l'affaire d'Ostrowno, le général Jacquinot se plaint à Murat que sa brigade ait été négligée dans le Bulletin, au profit de la brigade de Piré. Murat lui répond : « Que voulez-vous ! Je ne sais comment ni par qui ce Bulletin a été rédigé ; mais, en vérité, je ne m'y reconnais pas moi-même. » En 1813, nul n'ajoute foi au *Moniteur*, « devenu plus infidèle que jamais ». Chacun suit un exemple parti de si haut; l'Empereur « est constamment trompé sur la force des régiments, cela de la façon la plus grossière » et Berthezène peut écrire, au sujet des rapports militaires, ces lignes qui les commentent et qui indiquent avec quelles précautions il faut les lire : « Ils me sont suspects à bon droit; une longue expérience m'a prouvé que l'amour-propre et l'intérêt y altèrent sans cesse les faits et qu'on y dissimule volontairement les fautes de l'incapacité ou de la mauvaise volonté; personne à l'armée n'ignorait que les rapports adressés à l'Empereur étaient le plus souvent moins l'expression de ce qui s'était fait que celle de ce qui aurait dû se faire. » Par suite, ces Bulletins,

en même temps qu'ils perdent de leur valeur sur l'âme simple, mais intuitive et juste du soldat, obtiennent moins d'effet sur le populaire; les communications entre l'armée et la France diminuent en nombre, sont plus douteuses comme qualité, et le troupier, privé d'attaches avec les siens, rarement relié à sa patrie par des mentions irrégulières et équivoques, isolé au loin, devient la chose de ses chefs (1).

Or, que sont ses chefs, jeunes comme l'Empereur, ces guerriers valeureux qui mènent des charges, massent des batteries, emportent des villes d'assaut, gagnent des victoires et quel exemple moral tire-t-il d'eux?

Il ne voit guère les généraux révolutionnaires, sinon ceux d'Italie : Jourdan, « homme très fin sous l'enveloppe de ce qu'on appelle un bon homme »; Kellermann, « dont le langage peu choisi n'est pas fait pour masquer l'aspect commun, car il a gardé un accent alsacien des plus prononcés qui prête à rire » et qui, à chaque occasion, se montre « d'une parcimonie extraordinaire »; Masséna, l'incurable pillard, général au courage éclatant, au coup d'œil sûr, que l'Empereur a éborgné en chassant dans son parc de Rueil; Augereau qui, sur les champs de bataille de l'Adige, « était bien brave », qui reste troupier dans l'âme et qui, remarié à une demoiselle de Chavanges, en l'appelant auprès de lui, l'engage à « graisser ses culottes de peau »; Pérignon, avaricieux; Sérurier, mis aux Invalides, peut-être parce qu'on l'appela, pour son intégrité, « vierge d'Italie »; Hédouville, auquel on donne, comme ambassadeur, à l'occasion d'un traité, le portrait de l'empereur de Russie, plus 40,000 francs et qui « n'a d'yeux que pour les sacs d'argent »; Brune, le dantoniste, le vainqueur d'Alkmaër, qui « aime l'or, prend volontiers, donne de même » et qui, après Marengo, en reconduisant les Autrichiens, ne quitte ses cantonnements que sur le soir, « marche à la brune » ainsi que disent ses soldats soufflés par le groupe d'officiers bonapartistes qui l'entourent; Moncey, « d'un caractère honorable, mais d'une capacité peu étendue » que refroidit l'âge; Bernadotte, conspira-

(1) Marmont, Dupuy, Miot de Mélito, Fririon, de Dedem, Marbot, Savary, Odeleben, Berthezène, *ibid.* — Au sujet de Baylen, Napoléon disait : « Voler des vases d'église, cela se conçoit d'une armée mal disciplinée, mais signer qu'on a volé! » (Stendhal, *Correspondance.*)

teur de tous les jours, Gascon aux ténébreux avortements, fédéraliste lorsqu'il commande en Bretagne, Allemand lorsqu'il mène des Saxons, toujours ennemi de ses chefs et, à la fin, équivoque coalisé; Saint-Cyr, violoniste revêche, bon tacticien « qui laisse battre ses camarades », maréchal qui paraîtra à Leipzig « avec des manières excessivement distinguées, une belle apparence », qui y laissera « les plus agréables souvenirs » et qui, dans Dresde assiégé, ménagera les caves des habitants au détriment de la santé de ses soldats; Reynier, « triste et taciturne », juste, humain et courageux, « mais si froid, si impassible qu'il n'a aucune action sur la troupe » et auquel manque « la faculté d'enlever les hommes et de leur communiquer son ardeur (1). »

Plus près du soldat se tiennent les créatures de Bonaparte, ceux qui ne sont quelque chose que par lui et qui, à le suivre, acquièrent une vaste renommée, ou qui, de sa famille, croient avoir puisé aux sources de son génie.

Joseph, coureur de femmes, « amateur de petits rapports de police » comme Louis XV, et qui, roi des Espagnes, « ne songe que tous les mois » à donner des ordres tandis qu'il lui faudrait en donner tous les jours; Louis, « maladif et tracassier », monomane de la persécution, toujours geignant, et dans le fond aussi absolu que son frère, tyran qui ne peut, même sur sa femme, exercer sa tyrannie; Jérome enragé fêtard, à la fois libéral et libertin, prince au costume efféminé qu'on prendra, le 2 décembre 1809, pour Joséphine et qui fera perdre les fruits de la stratégie impériale en 1812; Caroline, autoritaire et courageuse, rivale de Murat à Naples et, au fond, plus roi que lui; Élisa, dont la cour, à Lucques, « rappelle les plaisanteries de Voltaire sur les principicules allemands »; Borghèse, pauvre sire, nul et pleutre à la tête des troupes, et qui, dans un salon, « dans les courts intervalles où la conversation devient un peu sérieuse, s'en va chercher des chaises, les range deux à deux et s'amuse, en fredonnant, à danser des contredanses avec ces muets figurants »; Murat enfin, « d'une figure soi-disant belle », dont le manque d'expression, l'accent gascon et les crudités soldatesques « démentent par trop le prince » et qui, sur les

(1) GIRARDIN, REISET, MARMONT, GROSS, LAMARQUE, comte DE MONTGAILLARD, A. CZARTORYSKY, *ibid.* — *Journal de Gourgaud*, 14 mai, 1817. — MASSON, *Marie-Louise.* — *Mémoires d'une inconnue.*

champs de bataille ou en campagne, est un cavalier extravagant, un entraîneur d'hommes sans pareil et un comédien sans mesure, en même temps héros du Tasse et montreur du cirque, Renaud et Franconi (1).

Que sont ces jeunes maréchaux? Berthier, ombre et reflet du maître, scribe infatigable et appliqué qui, loin de l'Empereur, ne peut rien et qui montre à nu sa nullité stratégique en avril 1809; Davout, « un mameluck dans toute la force du terme, vantant sans cesse son dévouement », qui a « un grand goût à faire fusiller » ses soldats ou les espions et assiste aux exécutions, dont on reconnaît le camp « au grand nombre de pendus qui en tapissent les avenues » et qui, « dur et peu aimé », est détesté moins encore pour sa dureté qu'à cause « de son intégrité »; Lannes, grossier, « emporté dans les expressions au delà du possible », si colère dans la vie ordinaire qu'il « est presque impossible de l'approcher et de lui parler »; mais calme et froid au milieu du feu, et tel que, passant en revue les vainqueurs de Saragosse, il ne leur dira, en place de félicitations, que de « corriger l'alignement »; Soult, administrateur pondéré, « bon à être l'intendant d'une armée », pensera Napoléon, qui, comme Davout et Murat le font en Pologne, cherchera son royaume en Lusitanie, même au prix d'équivoques démarches, qui reviendra d'Andalousie immensément riche et qui proclamera, en 1815, qu'il changerait volontiers « son titre de maréchal de France contre celui de chouan »; Ney « tout juste bon pour enlever les troupes sur un champ de bataille », qui, « hors du théâtre de la guerre est faible, indécis, se laisse mener par ses conseillers », hussard d'une « éclatante bravoure », qui tournera aux Bourbons après avoir razzié 40,000 francs à l'Empereur dans Fontainebleau; Bessières, le maréchal poudré, « froid, sec, poli » et, chose rare, « d'une bonne réputation »; Marmont, « hautain et fier », qui passe « pour raisonner la guerre admirablement », mais dont « le malheur est proverbial » et qui disloquera la dernière armée en la trompant; Mortier, « brave homme que mène sa femme », ardent soldat qui sera tour à tour le subordonné de ses camarades ou le jouet de son état-major; Victor, « troupier audacieux dans la mêlée, chef hésitant lorsqu'il est seul, médiocre intelligence qui, en 1822, étant

(1) De Dedem, Reiset, comtesse Potocka, Montgaillard, *ibid.* — *Journal de Gourgaud*, 17 novembre 1816. — *Mémoires d'une inconnue.*

ministre, « ne verra rien au-dessus de l'organisation des Russes et qui voudrait l'adopter pour la France »; Oudinot, « le Bayard moderne », le maréchal aux trente-trois blessures, qui, défilant devant l'Empereur à Boulogne, de ce que son cheval s'arrête, s'obstine sur place, le tue, brave et téméraire, mais faible général; Lefebvre, rude et courageux, paysan d'Alsace dans les salons de Paris, héros depuis les campagnes de Sambre-et-Meuse jusqu'à Montereau. Tous, quoique ses créatures, jalousent Napoléon. Berthier, châtelain de Grosbois; Davout, de Savigny; Ney, des Coudreaux; Masséna, de Rueil; Bessières, de Grignon; Oudinot, « de Polangis envient le châtelain de Saint-Cloud, l'ancien boursier du roi de si douteuse noblesse, et ducs, princes, altesse sérénissime, en présence de la prodigieuse élévation de l'Empereur et roi, ils se disent : « Pourquoi pas nous? » Derrière Alexandre, si les circonstances s'y prêtaient, ils seraient les généraux d'Alexandre. Les impulsifs ne s'en cachent point : Ney « déteste foncièrement Napoléon » et le dit. Les naïfs ne dissimulent pas leur jeu : au sortir de l'entrevue des maréchaux avec Napoléon, à Fontainebleau, Lefebvre criera : « Je lui ai bien serré le bouton, ainsi que Ney. Je lui ai dit qu'il était temps pour nous de jouir du repos. Croit-il donc que lorsque nous avons des titres, des hôtels et des terres, nous nous ferons tuer pour lui? C'est aussi sa faute : il nous a ôté trop tôt la besace de dessus le dos! » (1).

Derrière ceux-ci viennent les serviteurs : Duroc, « nul, mais dévoué et secret »; Sébastiani, « spirituel et impudent », d'une « prodigieuse suffisance »; Savary, qui rampe, qui « semble solliciter un regard du maître », parmi tant d'autres respectueux sans bassesse; puis une foule de généraux dont certains, comme leurs supérieurs, ne se gênent pas pour emporter dans leurs bagages les couverts d'argent dont leurs hôtes leur ont voulu faire l'honneur : Junot, maréchal manqué; « brave soldat, tapageur et généreux » qui, pour l'Empereur, « n'a jamais été qu'un bravache, entiché de noblesse »; qui aime à la fois ses compatriotes bourguignons et le vin de Bourgogne; qui, en 1809, « manque totalement de retenue et de politesse » et qui, en 1812, apparaît « abruti par l'excès de la

(1) *Journal de Gourgaud*, 8, 26 décembre 1816, 24 mai 1817, 29 janvier 1818. — Marmont, de Dedem, Brandt, Lamarque, Castellane, de Broglie, d'Espinchal, Girod, Reiset, Girardin, Montgaillard, *ibid.* — Stiegler, *Oudinot.*

boisson » ; Vandamme, emporté, ingouvernable, et qui fait mal sa cour ; Souham, sourdement envieux, mortifié de rester divisionnaire depuis 1793 ; Legrand, « qui n'est pas un aigle, mais a le feu sacré » ; Friant, dont Napoléon dira : « C'est un bon soldat, voilà tout » ; Malher, « doux comme un mouton et assoiffé d'argent » ; Clausel, qui en 1814 donne de grandes espérances ; Lassalle, type du hussard, sabreur spirituel et noceur épique ; Milhaud, le conventionnel régicide, entraîneur de dragons et de cuirassiers ; Montbrun, pillard, violent, cavalier léger supérieur ; Bourcier, chef difficile, incomparable organisateur des remontes ; Fournier, excentrique et mystificateur ; Jomini, qui se croit « le Thucydide du siècle », qui, à Bautzen, « tout effaré de la tournure que prennent les choses, a de la peine à écrire un ordre qu'on lui dicte » et qui, détraqué peut-être par des remèdes violents, en Suisse mercenaire, cherche ailleurs fortune dès qu'il voit tourner la chance ; Songis, accumulateur de trains d'artillerie et de matériel ; Drouot, « le sage de l'armée », le « type accompli du général d'artillerie », jalousé souvent et dit « grand ambitieux » et « grand égoïste », mais au fond, certainement honnête et un des rares qui trouvent que « 3 à 4,000 livres de rente leur suffisent ». Enfin une foule d'autres, dont la mémoire surnage à peine, pour lesquels le sort fut tantôt injuste, tantôt partial, qui sont capables ou qui sont nuls : Dubois, le sabreur de la Bérézina, « probe, dur, mauvais coucheur et détestant tout ce qui appartient à l'ancienne noblesse » ; Laclos, le romancier des liaisons dangereuses ; Lamarque, spirituel, mordant, et, pour le moment, « soldat de Marius » ; Marizy, « timide, n'osant rien prendre sur lui » ; Boussard, qui sous le canon d'une place ne met pas au trot sa division parce que « les ennemis croiraient qu'il a peur » ; Letort, d'un héroïsme exemplaire ; un certain général L... que Napoléon fait mettre au secret et qu'il nomme « un monstre » ; un colonel C... qui, au service, « assassine un général » et qui est un « horrible sujet » s'il en fut ; — tous devant le soldat se montrent à vif et lui communiquent un peu de leur âme valeureuse, de leur violence, de leurs tyranniques passions. Individuellement, en général, ils valent peu ; ils vivent dans « la corruption et le despotisme » et sont contaminés par le milieu : « Il était plus difficile de se retirer dans ses foyers capitaine considéré » avant la Révolution, qu'il ne le fut depuis « d'être maréchal, duc, roi même, tou-

jours redouté, rarement estimé ou aimé ». Mais, groupés, ils suffisent à leur genre de guerre et ils en sont les éléments essentiels. Jeunes, actifs, audacieux, ils ont des heures de sommeil à perdre, le coup d'œil bref, le geste prompt. Leur sang bouillonne; leur volonté, sans cesse tendue, brise les obstacles; leur nature surchauffée allume les natures froides, incendie les enthousiastes, et c'est grâce à eux que des têtes de colonne, exténuées mais exaltées, arrivent à l'heure sur les champs de bataille, et qu'après la victoire, sans repos, sans trêve, l'ennemi d'Austerlitz et l'ennemi d'Iéna est dispersé, anéanti, par une terrible « déroute en avant » (1).

IV

Ces chefs, qui de chaque bataille recueillent gloire et profit; qui ne combattent plus ni pour la liberté, ni pour la France, mais « pour leur boutique », de même qu'ils sont un exemple de courage, ne méprisent que la lâcheté au feu. Être brave, être un héros, ne fût-ce que pendant les quelques heures durant lesquelles le soldat combat chaque année, lave de toutes les fautes, est la rédemption de tous les péchés. Par-delà les distances que crée la hiérarchie, l'héroïsme édifie une cité égalitaire où se côtoient momentanément le maréchal et le troupier sans froissements, puisqu'ils ont la même éducation, et où s'imposent ceux qui craignent le moins pour leur vie. De là une indiscipline évidente qui amène le soldat à tirer le briquet contre son caporal, le lieutenant à tirer l'épée contre son capitaine, durant les jours monotones des cantonnements; de là une discipline marquée seulement au feu, et quand le chef la mérite. A Krasnoé, Davout et Mortier s'injurient, ne sachant lequel doit avoir le pas sur l'autre; avant Vilna, Montbrun, blâmé à tort, envoie l'Empereur au diable et jette son sabre; en 1809, un chef d'escadrons se montre pusillanime à la tête d'un

(1) *Journal de Gourgaud*, 18 juin, 12 décembre 1816, 25 février, 24 mai, 18 septembre 1817. — Lecestre, *ibid.*, 28 octobre, 22 novembre 1810. — Chaptal, comtesse Potocka, Reiset, de Dedem, Marmont, Gonneville, de Comeau, Noel, Pion des Loches, Biot, Girod, *ibid.* — *Mémoires d'une inconnue.*

régiment de cavalerie : « Tout le corps d'officiers le déclare indigne de commander... Un sous-lieutenant du régiment lui signifie que s'il ne quitte pas l'uniforme du corps, il sera dénoncé à l'Empereur, et on n'en entend plus parler; » en 1812, un commandant de l'artillerie de Davout, cerné par les Cosaques, les mitraille; le terrible maréchal, irrité de ce qu'il ait tiré sans son ordre, l'appelle et mollement assis sur un traîneau lui crie : « Scélérat, qui te permet de tirer mes pièces de réserve. » L'officier d'artillerie se redresse, s'étonne, regarde autour de lui : — « Ce n'est pas à moi que ce langage peut s'adresser » et retourne à son poste sans plus faire attention au maréchal; à Salamanque, alors que s'y trouve Renaud, commandant de l'artillerie de Neuchâtel, passe un colonel d'état-major qui, jugeant son logement à son goût, s'y installe après avoir fait porter tous les effets de l'artilleur à la maison que lui affecte la municipalité, cela non sans résistance de la part du soldat de Renaud. Le commandant survient, jette dehors les domestiques et les malles du colonel, met la clef dans sa poche, pend son sabre à un clou au milieu de la porte et écrit au-dessous : « Voici la clef de la porte : celui qui voudra connaître la manière de s'en servir trouvera au café de la place une personne qui lui donnera une leçon ». Le colonel n'insiste pas. Enfin, chaque jour, des soldats isolés s'insurgent contre des chefs qu'ils ne connaissent point et ceux de la Garde, sans tenir compte des grades, n'obéissent qu'aux leurs (1).

On a trop besoin du soldat pour le faire mourir, et même ceux qu'on fusille, pour des crimes caractérisés, souvent ne le sont qu'à blanc. La prison est superflue et ne sert à rien. Que faire contre l'ivrognerie qu'on réprimait sous l'ancien régime? Certes, il existe des conseils de guerre; mais « on les convoque rarement ». On a bien d'autres soucis. D'ailleurs, à plusieurs reprises, l'Empereur fait élargir des coupables, les absout. Sauf dans le corps de Davout, l'on ne sévit que contre les déserteurs, surtout contre eux « qui emportent leurs armes et leurs effets ». Pour remuer les militaires, pour enlever l'inépuisable indulgence de Napoléon, il faut que les délits ou les crimes soient commis dans l'intérieur, soient commentés par le public de Paris, ou qu'ils émeuvent profondé-

(1) D'Espinchal, Lejeune, de Perreuse, Lemoine, *ibid.*

ment les alliés. Alors, un tel acte « déshonore sa Garde » quand il s'y produit, et l'Empereur veut, avant huit jours, que « le régiment lui livre le coupable » ; sinon il le remettra dans la ligne. Mais ce n'est là qu'une exception, et lorsqu'on se bat, lorsqu'on maraude, lorsqu'on pille ou qu'on viole, il faut être né sous une mauvaise étoile pour recevoir le châtiment prescrit par les ordonnances (1).

Le besoin qu'il en a n'est pas l'unique raison qui pousse Napoléon à être facile pour le soldat et qui l'empêche, à l'égard des coupables, de ressusciter la torture « en serrant leurs pouces dans un chien de fusil », comme il l'ordonne pour d'autres misérables. Il le craint quelque peu, car, lorsqu'il règne sans conteste sur un peuple asservi, l'armée manifeste encore quelque indépendance et, plus nettement que qui que ce soit, s'est montrée anticonsulaire.

En 1803, malgré l'envoi d'une partie des anciennes armées du Rhin à Saint Domingue, les généraux inspecteurs signalent « les officiers et les régiments qui ont servi sous Moreau comme hostiles à Bonaparte ». Cependant Moreau est un bien pauvre caractère et ce ne sont point ses railleries sur les « baignoires à soldats » de la flottille ni sur « l'école des plongeurs » de Boulogne qui peuvent lui attirer des partisans. Lorsqu'il s'agit de voter pour le Consulat à vie, les opposants sont nombreux et ils sont d'autant plus convaincus que le vote n'est point secret. Si au 5e d'artillerie il ne s'en trouve que 12, au 109e « beaucoup d'officiers » signent un vote contraire et, dans une compagnie de canonniers, à Ajaccio, il y a 38 non sur 50 votants. Au vote de l'Empire, cela se renouvelle, bien qu'on aille signer son opinion, en corps et comme à la manœuvre. Crainte de disgrâce, la plupart s'y soumettent : mais si les officiers qui « accueillent assez froidement » cette innovation ne la combattent pas, ce n'est que par espoir d'avancement; quant aux troupes, chez elles, après un mois d'Empire, « ce grand changement est à peine connu et n'y fait aucune sensation ». En 1805, l'armée de Bretagne s'agite, fermente encore; le corps de l'artillerie, plus savant, par suite plus indépendant, est en partie hostile; en 1807, à l'École polytechnique éclate une sorte de révolte républicaine à la suite de laquelle Napoléon « veut envoyer tous les

(1) *Corr.*, 6883, 9943, 14324, 14341. — Lecestre, *ibid.*, 11 septembre 1811. — Foy, Blaze, *ibid.*

(2) Lecestre, *ibid.*, 13 février 1804.

élèves comme soldats dans les régiments » et, en 1809, un ancien officier de la République, engagé comme remplaçant, espionne l'armée au profit des Autrichiens parce qu'il déteste Napoléon, « assassin de la liberté » (1).

Donc, de même qu'il n'ose fortifier Paris parce que les habitants « auraient vu partout des Bastilles » — ou des Vincennes, qui, en ce moment, est plus dur que ne l'était celle-ci — de même, l'Empereur ne veut indisposer les troupes. Et s'il est extrêmement jaloux de son autorité, si Barère ayant lancé une *Lettre à l'armée*, il écrit dédaigneusement à Fouché : « Elle ne lit pas le vain bavardage des pamphlets et un mot à l'ordre du jour fait plus que cent volumes de Cicéron et de Démosthène. On peut animer les soldats contre l'Angleterre sans leur parler; leur adresser une brochure est le comble de l'absurdité... Barère croit toujours qu'il faut animer les masses; il faut au contraire les diriger sans qu'elles s'en aperçoivent »; en revanche, il tolère l'influence occulte de la maçonnerie et il ne tente que de la confisquer à son profit. Il y fut initié comme lieutenant d'artillerie; en Italie, il a fait partie de la loge égyptienne d'Hermès; à Paris, il devient chevalier écossais; l'impératrice, à Strasbourg, vraisemblablement sur son ordre, en 1805, préside une loge; en 1809, Montzelas l'affilie à l'illuminisme; et par cela même il rend hommage à la puissance des sociétés obscures qui tendent en partie à miner son pouvoir, et qui, contrairement à la discipline militaire, des ennemis font des frères (2).

V

Issus d'une nation vaniteuse et momentanément tournée vers les jouissances matérielles; conduits par de tels chefs dont les triomphes accusent les défauts, dont l'ivresse des parvenus trouble l'intelligence et bouleverse le cœur glorieux; sans discipline rigou-

(1) *Corr.*, 8989, 11382. — Savary, Boutroué, Lanzac de Laborie, Pion des Loches, Bigarré, Noel, L. Montigny, Reiset, de Colbert, Miot de Mélito Berthezène, *ibid.*

(2) *Corr.*, 8001. — Reiset, Pasquier, de Comeau, *ibid.*

reuse parce qu'ils sont trop nécessaires à certaines heures pour qu'on s'en prive en punissant leurs écarts journaliers, les soldats perdent leurs forces morales et déclinent en enthousiasme à chaque campagne.

En 1804, dans les camps, il reste peu d'officiers usés ou nuls. Les maréchaux tout neufs passent des inspections sévères, renvoient aux dépôts les cadres médiocres, et s'ils exagèrent les procédés de l'Empereur sans y mettre sa psychologie, s'ils rendent l'armée raide et guindée, ils maintiennent en même temps et renforcent sa cohésion. Certes, l'on n'y voit plus cette familiarité entre le chef et le subordonné qui existait aux temps révolutionnaires et qui amenait le général nouveau promu « à vider quelques verres » avec ses cavaliers-ordonnances; il y paraît au contraire une prétentieuse omniscience qui fait à un maréchal, dans une comédie, retrancher un rôle ridicule de soldat peureux parce qu'un « soldat français n'a jamais peur (1) »: mais si les vanités littéraires s'en émeuvent et si l'esprit froissé y trouve matière à mécontentement et à raillerie, ils sont trop rares pour que s'en modifie l'âme des troupes et le soldat d'un solide physique, le soldat qui a des réserves de force à employer obéit volontiers à des supérieurs qu'il admire, qui ont pour eux la vigueur et l'énergie et qui le traitent encore, non comme une unité indifférente et quelconque, mais en citoyen.

L'armée possède quelques Italiens, mais ils ont « bonne volonté », et quelques Suisses, mais des Suisses qui restent sur les côtes, bien qu'ils « n'aiment pas à s'embarquer » qu'on n'emmène pas en campagne; et elle est, au fond, bien française (2). Aussi, dès qu'elle part vers le Rhin, ne reste-t-elle pas longtemps raide et guindée sous l'afflux de sensations que procurent des pays neufs et des incidents perpétuels au cerveau français, impressionnable et fantaisiste.

La fusion s'est faite entre les sabreurs-citoyens de l'armée d'Italie et les « messieurs » de l'armée du Rhin, qui prétendent « mieux entendre la grande guerre », et si Soult signale à l'Empereur les retards de Ney, si le vélite Bugeaud pense que « son goût pour le militaire diminue chaque jour », s'il soupire après la France et s'il

(1) Dupuy, Reiset, *ibid.*
(2) *Corr.*, 7924, 14129.

crit que « le métier de héros est si fort celui d'un brigand qu'il le déteste de toute son âme », en revanche dès que s'entend le crépitement de la fusillade ou le grondement du canon, le soldat qui défaillait durant la marche précipitée se redresse, accourt et se met en ligne. Après la reddition d'Ulm, les troupiers « corrigent eux-mêmes leurs camarades isolés » et malgré les fatigues, malgré la vue de tristes défaillances, la majorité d'entre eux court en avant (1).

En 1806, lorsque la Garde quitte Paris, « les chasseurs malades à l'Ecole militaire sautent par les fenêtres pour partir ». Tandis que l'armée se précipite dans la vallée de la Saale, les Prussiens travaillés par des émissaires se débandent et, durant leur retraite qu'essayent de déguiser leurs officiers, ils se lamentent sur leur fatigue et leur misère. Après Auerstædt, seuls deux régiments de Davout « qui ont perdu plus de la moitié de leur monde » manifestent quelque tristesse mais si l'enthousiasme reste grand, il n'existe aucune animosité de race, car des cavaliers saxons qui s'en retournent chez eux, le 16 octobre « boivent amicalement » avec ceux qui les ont sabrés le 14. Toutefois, au delà de Berlin, quand les vivres manquent, l'élan s'apaise, les vétérans grognent, les conscrits gémissent ; on se suicide dans la Garde ; on se débande dans la ligne ; le 9e léger perd son aigle, « moins l'oiseau qui s'est précédemment détaché de son pied et qu'on a mis dans un fourgon » : on fixe celui-ci au bout « d'une longue perche à houblon » et le *Moniteur* publie que l'aigle un instant pris « a été glorieusement reconquis par les soldats ». Les lettres qu'on envoie en France n'y apportent que des plaintes. Fouché s'en fait l'écho. Napoléon lui répond : « J'ai pour nourrir l'armée pendant un an », alors que la famine est indéniable ; après Eylau, les soldats de Saint-Hilaire qu'il passe en revue lui crient : « Vive la paix ! » « Du pain et la paix ! » chacun, ouvertement, se lamente sur son triste sort ; cela ne l'empêche de traiter de vantardises et d'exagérations les mauvais bruits qui courent Paris (2).

L'armée est fatiguée et d'autant moins sûre qu'il s'y mêle des Polonais de nouvelle levée qui, devant Dantzig, « désertent à

(1) Reiset, Berthezène, Fezenzac, Bugeaud, *ibid.* — *Revue d'histoire*, avril 1902.

(2) *Corr.*, 11654, 12003, 12361. — *Corr. de Davout*, 18 octobre 1806. — Stendhal, Gross, Dupuy, Girod, Percy, Saint-Chamans, *ibid.*

force », des volontaires polonais enthousiastes, « plus souples que loyaux et grands », des conscrits innombrables que l'hostilité de la nature désoriente et décourage, qui parfois « se sacrifient un doigt » et desquels les maréchaux « sont persuadés qu'ils rivaliseront dans une bataille » avec leurs anciens, sans en être certains. Par bonheur, les rangs contiennent encore assez de ces braves qui montrent soit dans les combats, soit parmi la rudesse des éléments et sous l'étreinte de la misère un calme merveilleux, une endurance et une résignation stoïques ; de ceux qui, aux portes de la mort, trouvent le trait blagueur et dont l'esprit, dans un corps mis en charpie, s'envole sur un mot de héros. Il en est comme ce grenadier du 36e qui, la cuisse coupée par un boulet, « lève des deux mains sa jambe qui ne tient plus que par des lambeaux de chair et crie d'une voix forte : « En avant! vive l'Empereur ! » ; comme ce fourrier qui, blessé de même, dit : « J'ai trois paires de bottes à Courbevoie ; j'en ai pour longtemps ! » et ce sont eux qui, par leur exemple, remontent le courage des masses et les exhaussent à un idéal héroïque pour lequel elles ne sont point nées. Quoiqu'il n'y ait « pas une figure sur laquelle on ne lise l'ardent désir de retourner en France », cela leur permet de fournir au grand effort d'Heilsberg, de courir à Friedland et d'y accabler l'adversaire. Mais, aussitôt la victoire, la détente s'opère et les bruits d'arrangement qui circulent, par l'émotion qu'ils provoquent, manifestent l'extrême tendance vers une tranquillité momentanée. L'annonce des négociations « comble de joie » les hommes. A Tilsit, quand on annonce la paix, tout le monde s'embrasse, délire, « devient fou ». Et jusque sur les derrières lointains, l'ivresse se répand, qui amoncelle des espérances et des illusions, fait croire que des guerres « c'en est fini, pour longtemps » (1).

Les soldats supposent prochain le retour en France. Ils se trompent. Napoléon les cantonne en Prusse, les conserve aux frais de l'ennemi, agglomérés et presque en campagne ; il s'en fait un instrument de pression sur l'Autriche pour laquelle, selon le mot de Metternich, Campo-Formio, Lunéville et Presbourg ne furent que « des armistices déguisés ». La vie paisible qu'ils mènent leur est

(1) *Corr.*, 12334. — Colbert-Chabanais, *ibid.*, lettre de Ney, 17 mai 1807. — Percy, Saint-Chamans, Dupuy, Coignet, Girod, Reiset, *ibid.*

vite à charge. Leur jeune impatience a des besoins d'activité. Certains pillent ou violent, et il faut les livrer à des conseils de guerre. D'autres maraudent. La plupart s'enivrent, se chamaillent, croisent le fer, s'entretuent. Les Espagnols de Bernadotte, encombrés de femmes, sont de petits saints auprès d'eux. Aussi, leur licenciement étant incompatible avec les vastes plans de l'Empereur et la Prusse exténuée ne pouvant plus les nourrir, faut-il les employer à une tâche nouvelle (1).

Celle-ci est déjà prête. L'Espagne est en feu. Une Espagne dont les soldats sont indignes, « beaux hommes à voir, mais en somme bons qu'à se débander à la première alerte » ; soldats que « l'odeur de la poudre semble faire disparaître juste dans l'instant où l'on a besoin d'eux »; que les Cortès nommeront, dès qu'ils se défendent un peu, « les très vaillants » et dont les fuyards de ceux-ci s'appelleront eux-mêmes « les très vaillants déserteurs ». Dans ce pays où les plus minces entreprises prennent l'ampleur d'une légende des romanceros, l'âpreté du sol et la barbarie des habitants travaillent à la destruction de l'adversaire infiniment plus que les armées. Napoléon y a jeté d'abord de pauvres troupes, des conscrits malingres, des aventuriers étrangers, des Napolitains qui escamotent aux Français « leur montre et leur argent » et dont les officiers gagnent au jeu « d'une façon bien persistante ». Comme ils échouent, Napoléon y engouffre la Grande Armée (2).

Là, après une campagne, le caractère des troupes se modifie. La solidarité diminue. Un égoïsme effréné apparaît au grand jour. En face des villes qui résistent et à propos desquelles les idéologues évoquent Numance — ce qui exaspère l'Empereur, car lui seul et son monde doivent ressembler aux hommes des temps romains — l'avidité des chefs, les fureurs des soldats s'excitent et s'exagèrent. La cruauté des Espagnols les rend durs, violents, impitoyables ; le vin les affole ; le climat les énerve, et ils se dégradent par les extorsions, les pillages, les saouleries, les massacres et les viols. La nostalgie les envahit. Chacun rêve de quitter la Péninsule infernale et ne le peut. Chacun « y voit son tombeau et y perd son latin ». Les plus misérables maudissent la Lusitanie, les cieux andalous, la huerta de Valence et se vantent « la Sologne et la Champagne

(1) Metternich, Reiset, Frisenberg, de Suckow, *ibid.*
(2) Lawrence, Marmont, Bigarré, Brandt, *ibid.*

pouilleuse ». dans le repos des bivouacs. « Combien, en recevant le coup qui les mutile, se sont écriés : « Tant mieux! je reverrai mon père et ma mère! » Et combien sont morts, moins de souffrances que d'ennui! Du maréchal au tambour, tous se plaignent. Dans la jeune Garde, on voit des soldats « qui sont allés à l'hôpital au moins vingt fois » en dix-huit mois et des officiers écrivent. répètent à satiété qu'ils s'en iront « dès qu'on voudra leur donner un peu de retraite » et qu'ils en ont « par-dessus les épaules ». L'escadron de Curély apprend son départ pour le fond de l'Allemagne « avec joie » et les Polonais, « quoique la perspective d'une nouvelle guerre ne leur sourie guère », en traversant les Pyrénées. du haut du Somport, « montrent leur derrière à l'Espagne » (1).

Certes. là comme partout. l'eau-de-vie n'est pas toujours « le meilleur argument pour disposer en sa faveur l'esprit des militaires » et l'on ne voit pas que des officiers pillards « quoique le nombre n'en soit que trop grand » ni. dans les mouvements de recul, que des troupes débandées parce que « les Français ne valent rien pour la retraite ». Au début, « les jours de combat, tout rentre dans l'ordre » et. du commencement à la fin de la guerre. d'innombrables actes de dévouement se produisent. Le courage ne se mesure point parcimonieusement, et, plus qu'ailleurs, les misères supportées provoquent au mépris de la mort. Mais plus qu'ailleurs aussi la dissémination des troupes et la difficulté des communications livrent chacun à soi-même, arrêtent les répressions nécessaires et permettent les tyrannies torturantes de la médiocrité. L'ivrognerie ravage les armées. A la fin de 1808. le commandant de place, à Aranda. étant ivre. « blesse grièvement douze hommes ». « Beaucoup d'officiers se grisent à ne savoir ce qu'ils font, même le matin d'une bataille. Ils offrent souvent leur gourde à leurs hommes et, naturellement, c'est pour eux l'occasion de boire. » La discipline se relâche à l'extrême et quand il n'y a point profit à espérer, chacun essaye de faire participer le voisin aux expéditions militaires, qui se changent en corvées. Les armées ne se prêtent qu'une aide illusoire : la Garde n'obéit qu'à ses généraux; les fantassins doublent des artilleurs embourbés et les abandonnent; les officiers du génie battent des soldats pour les faire marcher; « les

(1) Toreno, Foy, Rattier, Curély, Brandt, *ibid.*

colonels ne connaissent que ce mot : « Marchez ou à l'hôpital, » et le pauvre soldat, sans souliers ou avec les pieds écorchés, est forcé de suivre; s'il n'arrive pas, on le frappe de vingt-cinq, cinquante, deux cents coups de savate »; des colonels se volent les hommes entre eux, et, avant de parvenir en Andalousie, les renforts qu'on y envoie sont diminués de moitié par la famine dans laquelle les gouverneurs les laissent et par les colonnes mobiles qu'on leur impose (1).

A la longue, il en résulte une armée de soudards qu'illuminent des heures brèves de dévouement et que conduisent « des officiers grossiers ». Ils ne sont attachés qu'à leur fusil, « leur vie, leur existence, ce qui seul les défend et souvent seul leur procure du pain ». Chez eux « l'habitude du danger fait regarder la mort comme une des circonstances les plus ordinaires de la vie; on plaint ses camarades blessés; mais dès qu'ils ont cessé de vivre, on ne manifeste plus qu'un regret passager et qu'une indifférence froide. Un soldat reconnaît-il un de ses compagnons parmi les morts étendus sur la terre : « Il n'a plus besoin de rien », dit-il; « il ne fera plus crier la poule; il ne s'enivrera plus », ou quelque autre propos de ce genre qui montre dans celui qui le tient un stoïque dédain de l'existence (2).

Durant la campagne de 1809, par l'afflux des conscrits, par l'augmentation du chiffre des étrangers, par défaut de cohésion initiale, le moral s'abaisse encore et l'on s'aperçoit de la justesse du mot de Metternich : « Napoléon n'a qu'une armée, sa Grande Armée. » L'enthousiasme diminue, sauf dans les vieux régiments d'Allemagne; le zèle est inconstant; la résignation, le désespoir remplacent l'élan des premières années de l'Empire. A l'armistice « la joie est générale ». Tous appellent la paix. « Quoi qu'on en dise du désir qu'a l'armée de toujours se battre, rien n'est plus faux... Après une campagne, tous les soldats aspirent au repos. » Au bout de deux mois de tranquillité relative, un capitaine de la Garde écrit : « La manière dont on fait aujourd'hui la guerre m'est en horreur. Mon cœur a beaucoup de peine à en supporter le

(1) Belmas, Gonneville, d'Illins, Percy, Laffaille, Brandt, Fantin des Odoards, *ibid.* — *Souvenirs d'un adjudant* (*Revue rétrospective*, 1893).

(2) Woodberry, Scheltens, Espinchal, Gonneville, Suchet, de Rocca, *ibid.* — *Souvenirs d'un adjudant*.

spectacle et si après celle-ci j'étais obligé d'aller ailleurs pour continuer, je me verrais peut-être forcé de donner ma démission pour mettre un terme à mes souffrances plus morales que physiques. » Quelques mois après il ajoutera : « Patientons encore, puisque j'aurai ma retraite un jour! » Et il n'est point seul de son espèce. Les officiers que guide le bon sens, et qu'une ambition effrénée ne porte pas à tout bouleverser sur leur passage, pensent de même. Au retour, un musicien demande son congé à son « officier de musique ». Celui-ci, au lieu d'essayer de le retenir, lui dit : « Vous faites bien. Je voudrais pouvoir en faire autant. Après une guerre, une autre. Ça n'aura jamais de fin et je finirai par y laisser mes os. » Bientôt, malgré la paix, des déserteurs s'enfuiront, et Napoléon, troublé, écrira : « C'est une chose nouvelle que de voir déserter à l'étranger cent anciens et vrais Français (1) ».

En 1812, il pénètre en Russie une immense armée, plus incohérente, plus disparate que les précédentes, spécialement organisée pour l'entreprise, mais dont le sort repose en partie sur des conducteurs, des boulangers, des maçons, des administrateurs auxquels manquent les occasions de se distinguer qui satisfont la vanité humaine et qui composent des services essentiels où « l'honneur et l'ambition ne soutiennent point la discipline ». Ces services défaillent dès qu'ils sont mis à l'épreuve, et l'enthousiasme du début, mal soutenu par des corps qui tombent de misère, s'éteint. « Le goût du bien-être matériel et des commodités a pénétré dans les camps, remplis de bouches inutiles », et il se trouve dépourvu, même au milieu « d'un luxe d'équipages qui ne connaît plus de bornes », même alors qu'il ne reste aucun conscrit cuisinier dans le rang, car les grands chefs se les disputent et « ne veulent point exposer leur précieuse vie ». Les officiers wurtembergeois envoient une correspondance « vraiment scandaleuse » dans leur pays, écrit le roi à son fils, et chacun se plaint de ce que les nombreuses mesures de prévoyance prises avant la guerre semblent se résumer dans ce seul mot : en avant! Enfin, le luxe des uns, par trop en contraste avec la misère ambiante, provoque au découragement ou accentue l'indiscipline. Jusqu'à Moscou, grâce aux Français, aux Italiens du Nord, aux Polonais, qui seuls « secondent Franche-

(1) *Corr.*, 17293. — Metternich, Noel, Rattier, Espinchal, Girault, Routier, *ibid.*,

ment les vues de l'Empereur »; malgré les traînards, l'insubordination, les imprudences, le soldat conserve sa solidarité de combat et la vieille Garde, privilégiée, « laisse rarement du monde en route » ; mais au retour il paraît d'abord « triste et silencieux tandis que ses chefs murmurent ». Puis le froid vient. En quelques nuits, toute discipline s'efface, s'évanouit. « Passé 9° de froid, dit Napoléon, je n'ai plus trouvé un général à son poste. » « Si l'armée avait eu l'enthousiasme de 1794, on aurait marché de Moscou sur Saint-Pétersbourg ; mais la seule proposition aurait fait frémir nos riches maréchaux et nos élégants généraux de brigade, sortis de la cour. » Bientôt, il ne demeure que quelques bataillons en armes et, à Kowno, « quelques canonniers non employés aux pièces » et qui n'ont point fait campagne, auxquels se mêlent Gérard, Ney, généraux quoique couverts d'or restés héroïques troupiers (1).

En 1813, Napoléon forme en Allemagne une armée nouvelle, très jeune et toute française. Les hommes n'y possèdent plus une confiance sereine : ils sont dépaysés, inhabiles, ahuris ; leur enthousiasme inconsistant naît et s'efface en quelques heures. Dans les premières batailles, il est grand. A Bautzen, « depuis la campagne de 1792-1794, les militaires français n'avaient pas montré une telle ardeur » et cela entraîne jusqu'à des Napolitains qu'on voit, en colonne « tomber à genou au premier boulet qui passe à cent pieds au-dessus de leur tête » et qui montrent ensuite « le plus absolu courage ». Mais déjà ces conscrits se débandent en grand; déjà il faut prendre des mesures violentes, « condamner aux travaux forcés une femme qui engage un soldat à déserter » et sévir contre une nouvelle « épidémie qui depuis plusieurs années s'est introduite dans l'armée », celle de se couper un doigt ou de se broyer d'une balle la main droite, et qui s'étend avec rapidité. Napoléon prescrit de choisir deux hommes par corps d'armée mutilés volontaires, et de les faire fusiller devant tous leurs camarades, en apprenant à ceux-ci « la nature de leur délit, mais sans rien imprimer là-dessus ». Il veut que ces mutilés, hormis les sous-officiers et les vieux soldats, soient « les domestiques du régiment », fonctions dégradantes, car le rôle de l'ordonnance, du « philistin »,

(1) Berthezène, de Chambray, Suckow, de Dedem, Soltyk, Stendhal, de Ségur. *ibid.* — Fabry, *ibid.*, lettre du roi de Wurtemberg, 9 août 1812, man. de Seiboltsdorf.

auprès de l'officier, n'est alors que toléré : qui y consentirait, dans la Garde, serait chassé par ses camarades. Mais, quelle que soit la compression voulue par l'Empereur, elle ne peut vaincre ni la fatigue apathique des chefs ni la nostalgie des conscrits. « L'enthousiasme qui a d'abord conduit les bataillons est détruit. L'ambition a remplacé l'émulation; les officiers sont braves jusqu'à la témérité, mais sans expérience et sans instruction. Les soldats ne cherchent que l'occasion de s'écarter de leur corps, d'entrer dans les hôpitaux, de s'éloigner du danger; on les bat pour la moindre chose, on maltraite ceux qui tombent malades ou qui ne peuvent suivre l'armée, l'on n'en prend aucun soin. Au lieu de les considérer comme les compagnons de leurs travaux et les agents de leur gloire, la plupart des officiers et des généraux les traitent en esclaves, ce qui dégoûte ceux qui ont quelques sentiments élevés. On exige des choses impossibles, au-dessus des forces de l'homme. Pour les obtenir, tous les moyens sont bons. Le colonel qui a le plus d'hommes présents au drapeau est le plus estimé. On ne lui demande pas si l'on a abîmé de coups pour les faire marcher des hommes écrasés de fatigue : ils sont arrivés et cela suffit. L'homme atteint d'une légère maladie et qui, avec des soins, se serait guéri, meurt misérablement au bout de quelque temps. On crie contre les colonels qui laissent des traînards durant les marches forcées; on forme des arrière-gardes de sous-officiers et de caporaux qui, à force de coups, font marcher des soldats qui peuvent à peine se soutenir sur leurs jambes. On comble d'éloges ceux qui se montrent sans pitié et sans compassion et l'on force ainsi les officiers les plus doux à devenir durs et barbares comme les autres. Il résulte de cet état de choses que le soldat ne se bat plus pour la gloire, mais par crainte, et qu'une fois éloigné de ses officiers, il ne rejoint que le plus tard qu'il peut. » Malgré les rares anciens qui « regardent l'avenir avec une certaine indifférence et ne peuvent renoncer à cette vie belliqueuse », le temps est venu où, en dehors d'eux, en dehors de ceux qui n'ont point fait la guerre ou qui la font au quartier impérial « commodément, sans fatigues et sans privations, « personne n'en veut plus ». Le temps est venu où les états-majors appellent « sacrée canaille » la foule de ceux qui reculent en jetant des armes dont on ne les a point habitués à se servir; où les corrections désagrègent l'armée; où l'on craint le nom de

Moreau, car il est, « sous les peines les plus sévères, interdit d'en parler »; ou des généraux — tel Fournier-Sarlovèze qui s'est mieux montré ailleurs, en somme — « ce duelliste enragé, terreur des hommes droits et paisibles » va immobiliser 6,000 cavaliers à Dennewitz et, selon le mot de Lejeune, paraître « le plus humble des trembleurs ». Et par là s'efface la Grande Armée (1).

Passant à Mayence, Napoléon, frappant sur la poitrine de Drouot, dit : « Il me faudrait cent hommes comme cela. — Non, sire, il vous en faudrait cent mille. » Il en trouve quelques-uns : les débris vaillants et méconnus de ses vieilles bandes, ceux qui ont fait obscurément leur devoir parmi les pillages et que n'ont point nommés les fallacieux Bulletins des grandes guerres, ceux qui ne partent point — car dans la vieille Garde même on déserte — quoiqu'il n'y ait plus ni grade, ni croix, ni fortune à acquérir. « On ne chante plus dans les rangs; on n'entend plus que des blasphèmes, des injures, à la moindre contrariété. » Néanmoins, on se bat malgré les autorités sans vigueur, malgré « la trahison qui vous entoure » sur les coteaux de Paris; on se bat parce que c'est sa destinée (2). Ce qui naguère les a faits grands, l'amour du sol, la passion de la liberté, l'indépendance égalitaire du citoyen, ils ne les possèdent plus. Il ne leur reste que le sentiment de l'honneur militaire et le culte de Napoléon.

VI

Enfants ou adolescents à l'époque où l'autorité et la religion s'écroulaient, ces soldats sont irrespectueux et athées. Leur imagination ne leur pare point les puissants : ils les regardent avec des yeux clairs et naïfs d'hommes libres, et, au lieu d'entrevoir, comme ceux de naguère, les princesses et les reines dans un rayonnement de beauté, ils remarquent que les comtesses de Provence et d'Artois, à la fin du Directoire, « ne sont pas belles »; que Joséphine a des

(1) Marmont, *ibid.*, ordre du 13 juillet 1813. — Odeleben, de Dedem, Chaptal, Vionnet, Pion des Loches, Coignet, Lejeune, *ibid.*

(2) Marmont, Combes, Bertin, *ibid.* — Weil, *Campagne de 1814.*

dents grises et mal rangées, que la couperose travaille la fraîcheur de Marie-Louise et ils soulignent d'un rire moqueur les défauts physiques des rois (1).

En Égypte, ils sont « émancipés de toute idée religieuse ». Bonaparte, lorsqu'il rétablit le culte catholique, entr'ouvre les églises à ses troupes et il écrit à Leclerc, général en chef de l'armée de Portugal : « Recommandez aux soldats de faire honneur à la nation française, non seulement par leur bravoure, mais encore par leur discipline et leur respect pour les coutumes et les préjugés des pays qu'ils traversent... Je verrais avec plaisir que les chefs de corps allassent à la messe avec leur musique les jours de fête. » Mais, malgré l'intérêt politique, l'armée reste indifférente. A Boulogne, elle n'a pas de culte. En 1804, Bugeaud, soldat aux vélites de la Garde, corps d'une instruction générale relativement élevée, mande à sa famille : « Je vais à la messe tous les dimanches matins. Je fais quelquefois ma prière; jamais je n'ai été en butte à aucune plaisanterie de mes camarades » et il ajoute : « Nos chefs ont tous une très mauvaise morale; ils croient qu'après la mort tout est fini, qu'ils sont des animaux comme les autres; ils croient à un Être suprême, mais ils le supposent neutre. » Peu après, au couronnement, l'ecclésiastique monté sur la mule du pape « fait rire beaucoup les vieux militaires » et, sous les armes, les irrévérences se manifestent tout haut. En 1805, un régiment rencontre le pape qui les bénit : les soldats « en rient »; mais comme il arrive une averse, « ils jurent de voir qu'on les tient au milieu de la route pendant que le pape prie Dieu » bien à l'abri, dans sa voiture. Les aumôniers n'existent pas. Qui veut assiste à la messe là où on la célèbre. Il en est parfois qui s'en font dire et les *Te Deum* officiels sont nombreux; mais, en somme, des soldats qui bivouaquent dans les églises à chaque campagne et qui, souvent, convertissent les nefs latérales en écurie, ne sont pas religieux (2).

Auprès d'eux ou en face d'eux, il n'en est point ainsi. Les Autrichiens ont des prêtres dans leurs rangs et les Anglais des chapelains. Les contingents espagnols, en 1807, se réunissent chaque soir pour prier. Les Prussiens vont à l'office divin comme à la

(1) Noel, Reiset, *ibid.*
(2) *Corr.*, 5530. — Lavalette, Bugeaud, de Chambray, *le Grenadier millavois*, *ibid.*

parade. Les popes russes font des invocations auxquelles les soldats rassemblés en cercle répondent. Peu leur importe! Et ce ne sera pas l'un des moindres griefs des vieux soldats contre la Restauration que de se voir contraints par elle « d'aller à la messe pour n'être pas privés de leur demi-solde » (1).

En même temps que l'idée religieuse leur fait défaut, chez ces soldats le sentiment patriotique, très vif en 1792 et sensible encore en 1805, diminue : la plupart sont des prolétaires et il leur est difficile de comprendre qu'ils défendent leurs biens alors que le fils du gros propriétaire terrien ou du négociant n'est point parmi eux; en les entraînant au fond de la Pologne, au fond de l'Espagne, en Russie, il est difficile de leur persuader qu'ils gardent le seuil de leur foyer. Et cependant, au combat, ils agissent comme des fanatiques. C'est qu'ils ont non seulement une ambition immodérée et l'amour de la gloire, mais qu'ils possèdent avec eux un dieu vivant, une providence tangible, un être grâce auquel, parmi tous les aveuglements de la guerre, ils marchent et frappent à coup sûr : Napoléon.

Quel est-il à l'égard du soldat? Comment, en quelques années, l'enthousiasme que provoquait le chef des armées d'Italie et d'Égypte, la confiance qu'inspirait le Consul, deviennent-elles un culte, culte dont les soldats athées sont les desservants; les croix, les broderies, les uniformes, les insignes; dont les champs de bataille sont l'autel; culte qui a ses infidèles, ses apostats, ses hérétiques, ses dévots et ses bigots?

Le civil, en campagne, le voit sous un jour fâcheux et se rappelle qu'il a « débuté par le langage de Brutus »; qu'en Asie, avec du succès, il serait devenu Coriolan, sans se douter qu'il finira comme Jugurtha. Son buste court et épais, son teint plombé, ses gestes brusques, son tic de tirer sans cesse sa manche comme quelqu'un qui a souffert de vêtements trop courts ne disposent point en sa faveur les nobles élégants, et le mauvais français qu'il parle, le flot d'idées qui traverse incessamment son cerveau et qu'il traduit à la hâte, quitte à passer pour bavard, étonne les diplomates autrichiens à Passeriano et les flegmatiques agents anglais à Paris, choque le pape, trouble Metternich par la force, la

(1) Frisenberg, Girod, Coignet, Galitzine, *ibid.*

vivacité, l'accumulation des arguments, et fait souffrir Narbonne auquel il dit, après la campagne de Russie : « Au bout du compte, qu'est-ce que tout cela me coûte? 300,000 hommes, et encore il y avait beaucoup d'étrangers là-dedans! » A Posen, en 1806, il froisse les députés polonais par un monologue d'une heure, au hasard, en leur demandant des vivres puis en ajoutant : « En définitive, peu importe! » et, les mains au fond de ses poches : « J'ai les Français là; en gouvernant leur imagination, je fais ce que je veux. » Il se targue imprudemment de son égoïsme, « n'aime que les gens qui lui sont utiles, et tant qu'ils le sont »; il se plaint de ses frères, « est bien malheureux de n'être pas bâtard »; il rêve de tyrannie orientale, « n'a jamais été libre qu'en Égypte » et le soir d'Austerlitz, il assure : « On n'a qu'un temps pour faire la guerre. J'y serai bon encore six ans, après quoi moi-même je devrai m'arrêter »; en Russie, à Wiazma, il professe : « La véritable gloire consiste à se mettre au-dessus de son état. Moi, j'ai une bonne place, je suis Empereur; je pourrais vivre au milieu des délices de la grande capitale, me livrer aux jouissances de la vie et à l'oisiveté. Eh bien! je fais la guerre pour la gloire de la France, pour le bonheur futur de l'humanité; je suis au milieu de vous, au bivouac; dans les combats, je puis être comme un autre atteint d'une balle... je me mets au-dessus de mon état. » Mais par là même, par ses gestes furieux, par « les signes de croix qu'il fait » lorsqu'il voit la bêtise des gens, par sa nature brutale, passionnée, sans retenue — en un sens très primitive — il se rapproche du militaire et le langage des camps qu'il parle sur le trône, les violences auxquelles il se livre n'ôtent point à ses troupes l'idée de sa toute-puissance, de sa justice infaillible ni n'ébranlent sa dynastie (1).

C'est qu'il importe peu aux soldats que la guerre sous ses ordres « soit un fléau ailleurs que sur les champs de bataille »; c'est que leur mémoire courte oublie qu'il fit, à Jaffa, empoisonner 87 d'entre eux atteints de peste et, l'opium étant de nul effet, avec du sublimé corrosif; c'est qu'il aime à les voir; qu'il sait leur causer, leur plaire par des mots heureux; qu'il possède enfin, selon l'expression de l'époque, l'art « d'empoigner son homme par la blague (2) ».

(1) *Journal de Gourgaud*, 20 janvier 1818. — De Broglie, Savary, Soltyk, Chaptal, Brandt, Savary, comtesse Potocka, *ibid.*

(2) Chaptal, Stendhal, *ibid.* — Discours de Moreau à son procès.

Son arrivée d'Égypte sur l'armée moribonde produit l'effet d'un courant galvanique. Dans les dépôts, gîtes d'une misère morne, les cadres se réveillent, se redressent, transforment les conscrits. A Fontainebleau, « les officiers en deviennent fous parce que le chef de bataillon le connaît... On veut faire soldats les conscrits en deux mois ; ceux-ci en ont des durillons dans les mains à force de taper sur la crosse de leurs fusils ». La désertion diminue à l'armée d'Italie. L'armée du Rhin passe le fleuve. Et l'élan se continue jusqu'à la paix. Consul malingre, « au visage plombé. aux joues creuses, aux yeux petits et éteints et d'apparence poitrinaire », il inpecte la troupe à d'incessantes parades et il ne la fait point attendre ainsi qu'il le pratique pour les courtisans de Saint-Cloud parmi lesquels il promène son dandinement bourbonien. A pied, il va lentement au travers des rangs : « il s'arrête partout où il voit un soldat présenter les armes » et il fait recueillir les pétitions piquées aux baguettes des fusils. Sur-le-champ, il rend justice aux réclamations fondées ; il accueille même celles qui ne le sont pas. Il goûte au pain de munition ; il examine à fond les souliers ou l'équipement d'un homme pris au hasard. Les leçons de discipline pleuvent sur les généraux ou sur les colonels, jamais au-dessous. Quand il distribue des armes d'honneur, il invite à sa table jusqu'au simple soldat, et celui-ci déjeune — de la façon rapide, sommaire, que l'on sait — avec Mme Bonaparte, les ministres et les généraux. S'il pleut, il fait durer la revue, et comme un jour d'averse, il voit « des généraux qui se retirent à l'écart pour se couvrir de leur capote, il va, sans rien dire, se placer sous une gouttière ». Mais, à mesure qu'il vieillit, il devient plus emporté, il crie, il tempête, et les officiers sont anxieux, angoissés, avant son arrivée. A mesure aussi, ses revues sont plus rares. En 1812, il n'invite que des officiers ; encore est-ce à une table de restaurant que préside l'un de ses aides de camp (1).

Il ne se borne pas à les faire parader et à s'enquérir de leurs besoins au Carrousel. Il les voit chez eux, à l'improviste, dans leurs casernes, dans leurs baraques, n'importe où ils se trouvent et, à chaque occasion, soit par des revues inopinées, soit par des ordres du jour à effet, il essaye d'exalter le moral du soldat.

(1) MASSON, *Napoléon chez lui*. — MARCO-SAINT-HILAIRE, *Souvenirs d'un page*. — COIGNET, MENNEVAL, GIRARDIN, FOY, BRANDT, BONNEFOUX, *ibid*,

En 1802, dans la Garde consulaire, beaucoup se suicident « sans savoir pourquoi ». Un grenadier se tue « pour raison d'amour ». Aussitôt, il écrit : « Un soldat doit savoir vaincre la douleur et la mélancolie des passions... S'abandonner au chagrin sans résister, se tuer pour s'y soustraire, c'est déserter le champ de bataille avant d'avoir vaincu. » En 1805, sur le Danube il visite les régiments à la hâte; il leur débite des phrases ardentes; il leur fait former le cercle sous la neige qui tombe à gros flocons, dans la boue jusqu'aux genoux ; il leur parle de la situation de l'ennemi, de l'imminence d'une grande bataille et il leur dit qu'il compte sur eux. C'est ainsi qu'il les mène à Ulm, à Vienne, à Brunn, réchauffant sans cesse leur courage et secondé par des généraux ardents comme lui. Durant les trois journées qui précèdent Austerlitz, « il ne cesse de se promener dans tous les camps, de parler tantôt aux soldats, tantôt aux chefs ». Sa proclamation, après la victoire, produit une impression profonde, et il le faut pour que ses hommes acceptent cette promesse : « Lorsque tout ce qui est nécessaire pour assurer le bonheur et la sécurité de notre patrie sera accompli, je vous ramènerai en France. » D'ailleurs, il ne leur ménage pas les scènes sensationnelles. Habillé en simple soldat; sur le front son chapeau ratatiné qui lui sert de bonnet de nuit, semble-t-il, et la capote grise « brûlée en plusieurs endroits », il distribue les éloges ou les reproches et il exalte le culte du drapeau. Le 76e retrouve à Inspruck ceux qu'il avait perdus dans la campagne précédente. C'est matière, dans le Bulletin, à des mots à effet. Un bataillon du 4e, écharpé, écrasé à Austerlitz, a perdu le sien et par erreur en a ramassé un du 24e léger, qu'il lui faut rendre. Napoléon veut ignorer la défaillance des légers. A Schœnbrunn, le jour de Noël, dans une grande parade, il fait former le carré au 4e; il se place face au bataillon qui a perdu son drapeau, et là, en phrases brûlantes, tenaillantes, corrosives, il lui dit sa honte d'une façon si pénétrante que les assistants sont troublés jusqu'au fond de leur être et que les hommes et les officiers du 4e en gardent l'indélébile souvenir, sont encore émus, angoissés, affolés, vingt ans après, en l'écrivant (1).

En 1806, il lui faut jeter ces braves sur un nouveau royaume.

(1) *Corr.*, 5080, 9537. — Coignet, Bugeaud, Saint-Chamans, Bigarré, *ibid.* — *Revue d'histoire*, janvier 1903.

Il proclame : « L'ordre pour votre retour en France était parti ; vous vous étiez déjà rapprochés de plusieurs marches ; des fêtes triomphales vous attendaient... » et ils se précipitent sur les gêneurs. Quelques jours après, Napoléon est à Berlin : il y rentre, à vingt pas en avant des soldats, « ayant à deux pas de lui la foule silencieuse et pouvant recevoir des coups de fusil de toutes les fenêtres ». Pour une fois, il s'est mis « en grand uniforme de général de division ». Derrière lui, le corps de Davout se précipite au son de la *Marseillaise* (1).

A la fin de 1807, en Italie, il rencontre un régiment napolitain. Il l'inspecte. Il demande à un grenadier, dans sa langue. « — T'es-tu enrôlé de bonne volonté? — Non, Sire, on m'a pris par force. — C'est égal, tu n'en feras pas moins un bon soldat. Est-ce vrai? — Oui. » Il lui fait donner une pièce d'or. C'est ainsi qu'individuellement il les conquiert. Ses proclamations les saisissent en masses. Aux corps de la Grande Armée qui se pressent vers l'Espagne, il jette de superbes mots sonores que les colonels déclament sur les places des villes : « Soldats, vous avez surpassé la renommée des armées modernes ; mais avez-vous égalé la gloire des armées de Rome qui, dans une même campagne, triomphaient sur le Rhin et sur l'Euphrate, en Illyrie et sur le Tage? » Il leur présente le mirage des félicités futures : « Une longue paix, une prospérité durable, seront le fruit de vos travaux. » Puis, comme il n'est point la dupe de sa rhétorique sonore, comme il ne sait de quelle façon ses soldats la goûteront et qu'il conserve des doutes à cet égard, il veut que les colonels fassent connaître à Berthier « quels sentiments les auront animés dans cette circonstance » — sentiments qui seront, s'il y a lieu, défigurés pour plaire — et que les officiers d'ordonnance qui emportent la proclamation l'instruisent, à leur retour, de la situation des corps et de « l'esprit qui les anime » (2).

En 1809, il voit plus rarement les régiments : mais, quand il les visite, d'un mot il les reprend et, à son départ, « de frénétiques acclamations, des cris de « Vive l'Empereur ! » l'accompagnent longtemps ». Dans les corps composés en majeure partie de conscrits les cœurs palpitent à son attente et, lorsqu'on le signale, un frémissement passe chez les soldats ainsi que chez les fidèles à l'éléva-

(1) *Corr.*, 10948. — Stendhal, *Correspondance*.
(2) *Corr.*, 14338. — Bigarré, *ibid.*

tion. Après Ebersberg, il inspecte la division Legrand. Arrivé au 26e léger, qui s'est sacrifié dans l'attaque, il demande au colonel : « Quel est le plus brave officier du régiment? — Le lieutenant Guyot. — Qu'on le fasse venir. » L'officier accourt pâle, ému, inquiet, et se présente. — « Je vous nomme baron et je vous donne 4.000 livres de rente en dotation... Quel est le plus brave soldat? » Le colonel l'ignore, hésite, n'ose dire qu'ils le sont tous. Un chef de bataillon lui souffle : « Baïonnette. — Beau nom pour un soldat! Qu'il vienne! » Baïonnette paraît : — « Tu es le plus brave soldat du régiment. Je te nomme chevalier de la Légion d'honneur et je joins à ce titre une dotation de 1,500 francs que tu transmettras à tes enfants. » Le soir, il décore le fantassin Coluche, sentinelle qui, esclave de sa consigne, menace de l'éventrer. Si ceux qui sont ainsi favorisés, à l'avenir, évitent les actions « parce que leur pain est cuit », l'effet produit reste immense, le nombre de ceux qui veulent attirer l'attention se décuple, et, à l'annonce de la victoire de Wagram, parmi les malades entassés à Vienne « les moribonds tressaillent » sur leurs grabats (1).

En 1812, il écrit à Davout : « Il me sera difficile de voir les corps en détail, autrement que sur les champs de bataille et dans les moments perdus... La manière dont je voyais les corps est trop fatigante et demande trop de temps. » Et, en effet, en dehors des parades journalières, il n'examine que rarement les Français et moins encore les étrangers. Toutefois, comme le moral s'affaisse, il tente de le relever par des héroï-comédies. A Witepsk, en présence de ceux qu'il passe en revue, il demande le chiffre des pansements contenus dans les ambulances, et, après réponse, dit : « Il faut trente-trois pansements pour un seul blessé ; nous n'en pourrons soigner qu'un petit nombre. Où sont les intendants de la Garde? » Un seul est à l'armée, un second à Paris, le troisième à Vilna. Il crie : « Destitution! destitution! Tandis que l'armée est exposée aux fatigues, aux privations de tout genre, ces messieurs se reposent dans les grandes villes et jouissent des plaisirs de la vie, comme au sein de la paix. L'honneur n'est pas de coucher dans des draps blancs, mais dans la boue! » On lui répond que cela est selon ses ordres. L'orage passe. L'effet est produit. Et dans ce même Witepsk

(1) D'Espinchal, Pouget, Routier, *ibid.*

les blessés et les malades qui pourrissent sans secours dans les hôpitaux improvisés se disent entre deux : « C'est malheureux ! l'Empereur s'occupe pourtant bien de nous » (1) !

En 1813, il se montre « au front de chaque troupe nouvellement arrivée ». Lorsqu'il parcourt les lignes à cheval, il est accueilli « par les acclamations retentissantes et prolongées des colonnes ». Dans les batailles, aucun blessé « ne passe devant lui sans le saluer du vivat accoutumé ». A Lutzen, Odeleben entend ce cri « de peut-être cinquante de ces fanatiques à demi morts ». Et lorsqu'arrive l'heure des défections suprêmes, sa puissance sur le soldat n'est pas entamée, et, à part les généraux dans lesquels la fureur de conserver leurs richesses étouffe tout, dès qu'on le voit ou qu'on l'entend, on est à lui. Le 3 avril 1814, dans la cour du château de Fontainebleau, il réunit des officiers et des sous-officiers de la vieille Garde. Son chapeau est de travers, sa tête penche sur son épaule droite et se colore : « L'ennemi nous a dérobé trois marches ; il est à Paris. Il a été offert à l'empereur Alexandre une paix achetée par de grands sacrifices : la France, avec ses anciennes limites, en perdant tout ce que nous avons gagné depuis la Révolution. Non seulement, il a refusé. Il a fait plus encore. Par les suggestions perfides de ces émigrés auxquels j'ai accordé la vie et que j'ai comblés de bienfaits, il les autorise à porter la cocarde blanche et bientôt il voudra la substituer à notre cocarde nationale. Dans peu de jours, j'irai l'attaquer à Paris. Je compte sur vous... Ai-je raison ? » Les cadres crient : « A Paris ! à Paris ! » Il reprend : « Nous irons leur prouver que la France sait être maîtresse chez elle ; nous l'avons été souvent chez les autres, les maîtres ; nous continuerons à le rester chez nous. Nous voulons défendre notre cocarde, notre indépendance et l'intégrité de notre territoire. Communiquez ces sentiments à vos soldats ! » Les troupes s'animent, et peu après la Garde défile et marche sur Paris, les chasseurs au son du *Chant du Départ*, les grenadiers sur l'air de la *Marseillaise* (2).

L'Empereur ne se borne pas à examiner les soldats durant les parades qu'on lui prépare ou les revues qu'il improvise ; il vit au milieu d'eux et, dans les débuts, souvent comme eux. Il n'est point l'un de ces généraux dorés qui se figent dans un aveuglement

(1) *Corr.*, 18725. — BOURGOING, SOLTYK, FEZENZAC, *ibid.*
(2) ODELEBEN, *ibid.* — *Journal de Pelet*, dans BERTIN, *ibid.*

hiératique et qui se croient infaillibles dans les limites de leur commandement. Sa pensée claire et forte n'a pas besoin de silence pour élaborer la victoire. Autour de sa redingote peu soignée, la jeunesse qui l'escorte s'ébroue, jette des quolibets et rit à grand éclat, à l'étonnement des étrangers. En Pologne, les vétérans grognent contre lui et en face. Au terrible passage de la Guadarrama, il marche sur le flanc de la division Lapisse dont les hommes, sur le verglas et sous la bise, hurlent, « s'excitent mutuellement à lui tirer un coup de fusil et s'accusent de lâcheté de ne pas le faire ». Il n'y prend garde. Arrivé au sommet du col, il appelle le général, il l'envoie cantonner au pied de la montagne. Le lendemain, la division l'acclame formidablement : « elle a trouvé dans les villages des vivres et du vin. » Le 20 mai 1809, il examine les travaux des pontonniers sur le Danube, mêlé aux soldats. Les camarades du musicien Girault qui est là, tout près, lui crient : — « As-tu vu le Tondu? — As-tu vu le Petit Caporal? » Comme il n'a pas sa redingote et que « sa toilette semble plus soignée que d'habitude », Girault répond : « Il s'est mis en toilette pour le grand bal qu'il va donner demain aux Autrichiens » et l'Empereur, en s'en allant, sans rien lui dire, le remercie par une bourrade amicale. Les mêmes, qui, à Lobau, le malmènent en paroles parce qu'ils ont faim, quelques jours avant leur entrée à Vienne tremblaient d'inquiétude parce qu'ils le croyaient atteint par une explosion. Et ce ne sont pas seulement sur les Français qu'opère son charme. Les étrangers sont aussi troublés lorsqu'ils aperçoivent « sa tête pâle s'incliner et saluer un poste qui rend les honneurs » ; lorsqu'ils l'entrevoient passer à travers leur ville comme la foudre ou, comme à Leipzig en 1813, « mépriser toutes les précautions dont on l'entoure d'ordinaire, traverser les rangs serrés de la foule », nettement hostile et qui, à la grande surprise de ses magistrats, pousse des cris nombreux de « Vive l'Empereur! » Fataliste, il se laisse avec indifférence frôler par la mort. Après Essling, à Ebersdorf il se confie une nuit aux Portugais et peu après, à Schœnbrunn, comme on les dit armés de stylets, au défilé il se place seul devant le centre de leurs colonnes et fait replier autour de lui les files du milieu de chaque peloton afin d'être enveloppé par ces équivoques soldats (1).

(1) De Comeau, Saint-Chamans, Gross, Coignet, Gonneville, Girault, de Suckow, *ibid.*

Il fait mieux que de vivre avec eux. Il les appelle « ses enfants ». Et à la façon dont il y tient en dehors des campagnes on le croirait pris d'un aveuglement paternel. En Ligurie, ils bataillent avec des Espagnols, alors alliés et de passage. D'où viennent les torts ? Peu lui importe. Il en est mort des siens. Et comme si un Français valait mieux qu'un Espagnol, il veut qu'il soit fusillé le double ou le triple de ceux-ci, faute de quoi ses troupes entreront en Toscane et tueront tous ceux de ses alliés qu'ils y trouveront. Au commencement de 1812, les tribunaux westphaliens acquittent l'assassin d'un de ses cuirassiers. Il s'en fâche ; il veut que cet individu « soit jugé par une commission militaire », c'est-à-dire soit fusillé après un semblant de formes légales. Aussi ses soldats se figurent-ils être de sa famille. Ils l'appellent le Tondu, le Petit Caporal et plus tard ils le nommeront le Père la Violette ou Jean de l'Épée. Sa femme pour eux est Joséphine tout court et lorsque Marie-Louise arrive gauche, timide et pincée « ils ne sont pas contents de son nouveau mariage ». Partout où il n'est pas, ils le demandent avec impatience car sa venue « double la force morale d'une armée » et là où il se trouve ils lui obéissent aveuglément car « il emploie des moyens si extraordinaires qu'on ne peut les prévoir à l'avance ». Les troupes délaissées en Espagne « ne peuvent raisonnablement croire qu'il soit instruit de ce qui se passe dans cet infernal pays ». En 1812, durant la retraite, « on n'entend jamais le soldat lâcher d'invectives contre l'homme à qui il doit son malheur », hormis dans la vieille Garde à laquelle cependant « tout est réservé » et où quelques grognards pensent : « Moreau nous eût mieux conduits ». Mais lorsqu'ils apprennent son départ « les officiers subalternes et les soldats, qui n'ont de confiance qu'en lui, sont affligés et découragés au point que beaucoup renoncent à toute espèce de salut ». Leur foi persiste jusqu'au bout, et, en 1814, ils rejettent sur Louis XVIII les souffrances qu'ils ont subies dans les marais hongrois, dans les steppes russes ou sur les pontons anglais (1).

En face des Français qui l'aiment, qu'une de ses plus banales flatteries enivre pour jusqu'à la mort, les étrangers le craignent plus qu'un homme vivant. Dans leur catéchisme les Espagnols le

(1) *Corr.*, 18472. — De Dedem, Rattier, Coignet, Blaze, Berthezène. Reiset, *ibid.* — A. D. B. M. *Une année de la vie de l'Empereur.*

placent comme diabolique symbole d'orgueil et de despotisme. En 1813, après Bautzen, on se figure en Saxe qu'il a été grièvement blessé — au lieu de Duroc — et qu'il est mort. « Des personnes vont jusqu'à dire qu'il est remplacé dans sa voiture par un mannequin avec un masque en cire que l'on fait mouvoir à l'aide d'un mécanisme »; mais lorsqu'on l'aperçoit « à cheval et plein de vie, il faut bien croire qu'il n'est pas à l'agonie » : pour les simples, à la peur qu'il cause s'ajoute le prestige de la résurrection. Tel que d'un croque-mitaine les mères en parlent aux enfants, des escarpements de l'Algarve aux plaines de la Tartarie; ici il est l'ogre. là l'Antechrist; dans les lointains, il devient un mythe, mais là où il paraît, c'est une réalité terrible. A Montereau les Autrichiens s'égaient, boivent, s'enivrent. Soudain, parmi ces hommes avinés se répand la nouvelle de son approche. « L'effroi que son nom inspire se peint sur toutes les physionomies. Le morne silence des soldats n'est interrompu que par ce nom répandu à voix basse : Napoléone, et la terreur succède aux chants de triomphe dans lesquels le nom de l'Empereur était prononcé d'une manière dérisoire (1). »

Ainsi, malgré sa partialité envers la Garde — méritée d'ailleurs, car si rien n'était « assez bon pour elle » on eût vainement cherché ailleurs en si grand nombre des soldats « qui aient bravé la mort avec tant d'intrépidité et de courage » — malgré la morgue injustifiée des soldats de celle-ci lorsqu'ils étaient des vélites ou des conscrits qui ne voulaient pas « être des manants » — malgré l'idée de quelques-uns : « la gloire des chefs est faite des souffrances et du sang du soldat » ou « les généraux qui accaparent toute la gloire doivent aussi subir seuls toute la peine », l'influence de Napoléon sur le militaire croissait d'année en année. Junot disait : « S'il me l'ordonnait, j'abandonnerais sans hésiter femme et enfants; l'Empereur est à lui seul toute ma famille » et Davout : « S'il m'ordonnait de sacrifier ce que j'ai de plus cher, je n'hésiterais pas à obéir. » Mais le troupier faisait mieux que parler : sans rente et sans titre, silencieusement il lui vouait ses bras et sa vie, et c'est par lui que de sa prison de Saint-Hélène, qui semblait à jamais close. encore vivant il s'est envolé dans la légende (2).

(1) Reiset. Odeleben. Bertin, *ibid.*
(2) Blaze, Boulart, Noel. Pasquier, Bugeaud, Odeleben, *ibid.*

VII

A force de s'abandonner à ses passions et de passer de l'abondance à la famine, le soldat d'une honnêteté moyenne éprouve le dégoût de lui-même ; et, malgré ses victoires éblouissantes qui éclipsent les misères de la campagne aux yeux de la foule et qui empêchent celle-ci d'entrevoir la vérité, la masse du peuple français ne désire point la guerre. Les levées de 1792 ont déraciné les aventureux de la nation et ce qu'il en reste part trop jeune aux armées pour acquérir parmi les siens quelque influence. Aussi les guerriers de la Révolution demandent-ils la paix et les soldats de Moreau. franchissant le Rhin après le traité de Lunéville, « font-ils des vœux pour ne plus le repasser ». De même le peuple déteste la guerre et le militaire pillard qui la rappelle. Dès 1797, les renforts qui viennent de l'armée de Sambre-et-Meuse à celle d'Italie ne sont bien reçus qu'en Bourgogne. A Metz, on les traite fort mal ; à Lyon, les bourgeois les engagent à déserter, et. dès le crépuscule, tout soldat qui se promène seul « court risque d'être assassiné ». En 1798, les déserteurs provençaux sont autorisés, par les maires, à rester dans leurs foyers. En 1803, lors du départ de lord Withworth, « il circule à la Halle de Paris un assez grand nombre d'écus neufs sur lesquels on a mutilé l'effigie du Premier Consul et quelques murmures éclatent ». Le prestige de Napoléon est fortement atteint par le guet-apens de Bayonne. Dès 1807 « à peu d'exceptions près, observe Metternich, la nation donnerait volontiers la gloire pour la sécurité », et. en 1809, Fiévée écrit à Napoléon : « Nous ne sommes plus au temps des batailles glorieuses, mais des batailles utiles. » L'expédition de Russie. celle dont Chlopicki sortant d'Espagne pense : « Napoléon use la chandelle par les deux bouts ; il finira par se brûler les doigts » est mal vue, et, après l'insuccès tragique, le peuple n'éprouve aucune passion de revanche : il voudrait la paix. A la fin de 1813, « les orgues ambulantes qui jouent dans les rues l'air de la *Marseillaise* sur lequel on a parodié des paroles en l'honneur de Napoléon » n'émeuvent point

les rues de Paris. En janvier 1814, l'Empereur traversant la cour du Louvre est acclamé par des gamins. Parmi les ouvriers qui travaillent là, un ouvrier crie d'une voix tonnante : « Taisez-vous, braillards. C'est le cri de vive la paix! qu'il faut faire entendre. » Napoléon s'approche, arrête son cheval, et d'une voix douce : « Mes amis, ayez tous du courage. Le pain, je l'espère, ne nous manquera pas. » Il était pâle, mais les ouvriers tremblaient de cette émotion dont la cause est au-dessus de nous. Grâce à son prestige, il eût pu reprendre ces sensitifs, trouver des soldats parmi ces habitants de Lyon « exaspérés de ce qu'on ne leur ait laissé ni armes ni munitions pour se défendre », ou parmi ces paysans de la Haute-Marne et de la Côte-d'Or qui, les premiers, fusillèrent au passage les éclaireurs étrangers — mais il n'eût pu les emmener au delà des frontières. Non seulement le Béarn et la Gascogne s'ouvraient aux Anglais ; non seulement les étudiants de Montpellier s'apprêtaient à « traîner, une corde au cou, le buste du tyran par les rues de la ville »: mais on criait en Savoie : « Vive le roi de Sardaigne! » à l'arrivée des Autrichiens ; les habitants de la Haute-Saône disaient aux coalisés qu'ils « les attendaient avec impatience » ; ceux de la plaine d'Alsace se montraient indifférents ; Metz, Toul, ne voulaient plus de la guerre ; les bourgeois de Nancy, de Troyes, demandaient un autre gouvernement, et presque partout ailleurs la population, étreinte depuis dix ans par les administrations impériales, restait ankylosée (1).

En face, au contraire, les étrangers foulés prenaient conscience d'eux-mêmes. Malgré l'asservissement des cours et les terreurs des diplomates, malgré la fatigue, l'attente de ce repos auquel, dit Metternich « tout le monde aspirait » et que souhaitaient surtout les gouvernants opprimés et traqués par le héros, l'Allemagne fermentait. Déjà, en 1805, en Prusse, lors de la violation du territoire d'Anspach « une émotion générale s'était emparée du peuple et de l'armée ». Et si, en 1806, au théâtre de Berlin, douze jours après Iéna, « personne des assistants ne paraît songer à la patrie », en 1808, on y rencontre nombre de gens « qui portent une haine

(1) Bricard, Girault, Girardin, Noel, Metternich, Fiévée, Brandt, Miot, Auger, Woodberry, Berthezène, *ibid.* — La première restauration à Montpellier (*Revue rétrospective*, 1888). — Weil, *ibid*, Thurn à Schwartzemberg, 1, 2, 6, 9, 14 janvier, Zachmeister à Bubna, 18 janvier, Sacken à Blucher, 20 janvier 1814.

féroce aux Français ». Dans la Hesse se forme une sorte de chouannerie, couverte par les montagnes et par les forêts. En 1809, les isolés qui sortent des hôpitaux, durant la traversée de la Prusse, sont outragés de toutes les façons. En 1810, dans le grand-duché de Berg, « les habitants n'aiment guère plus les Français que le duc » et partout, parmi ces Allemands qui ne peuvent pardonner aux vainqueurs « de caresser à leur barbe leurs femmes et leurs filles » depuis quinze ans, le Tugend-bund travaille. L'Espagne est d'un grand exemple. Le jeune Lutzow y va combattre. Autour de Witepsk les serfs se remuent et, dans Moscou même, « le martinisme inquiète le gouvernement ». Les rébellions des peuples sacrifiés sont partout attisées. Après Essling, Napoléon, « Hercule qui terrassa l'hydre de la Révolution », essaye de soulever la Hongrie ; à la fin de 1812, il voudrait pour le couvrir « une Vendée polonaise » ; et alors que le Tugend-bund menace ses soldats d'une « guerre au poignard » il prescrit à Poniatowski autour de Varsovie « une guerre de partisans » ; plus tard il demande en vain qu'on en fasse une dans l'Est de la France (1).

Sauf la française, qui aspire au repos et au recueillement, les nationalités tendent à affirmer leur existence et s'approprient les procédés révolutionnaires. Les rois, engourdis dans leur inviolabilité dynastique, se réveillent à la chute des trônes et sont entraînés par leurs peuples, par les philosophes naguère indifférents à toute idée de patrie. Ils sont entraînés — parfois malgré eux — contre Napoléon, fils de la Révolution et devenu le plus terrible des réacteurs. Et ce n'est pas la moindre perturbation que celui-ci fait subir à l'humanité de transformer en patriotes germains les penseurs libertaires de l'Allemagne anarchique ; et ce n'est pas le moindre détour de sa prodigieuse fortune d'avoir subi, à Leipzig, moins la revanche des rois que la revanche des idéologues.

(1) Metternich, Suckow, Dupuy, Girault, Berthezène, Bignon, Percy, *ibid.* — Voir Rambaud (*Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1878).

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LA VIE EN CAMPAGNE

CHAPITRE PREMIER

LES GUERRES HEUREUSES

CHAPITRE II

L'ESPAGNE

CHAPITRE III

LES GUERRES NÉFASTES

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE IV

LA BATAILLE

CHAPITRE V

LA MORTALITÉ

CHAPITRE VI

LES PRISONNIERS

CHAPITRE VII

LES RÉCOMPENSES

CHAPITRE VIII

LE MORAL

PARIS
TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie
RUE GARANCIÈRE, 8



